
3 1761 07448885 9

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DU

PEUPLE ANGLAIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Anglais au Moyen âge. — La Vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle (Hachette). — Les routes et les ponts. — Le voyageur ordinaire et le passant. — Sécurité des routes. — Herbiers, charlatans, ménestrels, chanteurs et bouffons. — Les outlaws et les ouvriers errants. — Les prêcheurs nomades et les frères mendiants. — Pardonneurs. — Pèlerinages et pèlerins. . . . . 3 fr. 50

Les Anglais au Moyen âge. — L'Épopée mystique de William Langland (Hachette, frontispice gravé). — L'œuvre et l'époque. — Vie et caractère de l'auteur. — La société politique. — La société religieuse. — Art et langage; morale et portée de l'œuvre. — Langland dans la littérature mystique. . . . . 3 fr. 50

Le Roman d'un roi d'Écosse (Hachette). Impr. sur Hollande, frontispice d'après Pinturicchio. . . . . 2 fr. »

Le Théâtre en Angleterre depuis la Conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare. 2e édition. (Leroux). — Fêtes, mystères, moralités, farces. La Réforme; théoriciens et classiques; le drame national. . 4 fr. »

Le Roman au temps de Shakespeare (Delagrave). — Avant Shakespeare. — Lyly et le roman d'*Euphuès*. — L'école de Lyly. — Sidney et le roman pastoral. — Nash et le roman picaresque. — Après Shakespeare. . . . . . . 2 fr. »

Histoire abrégée de la littérature anglaise (Delagrave). 2 fr. 50

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DU

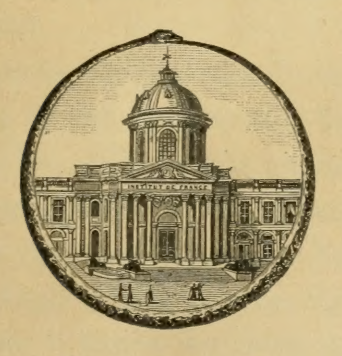
PEUPLE ANGLAIS

PAR

J. J. JUSSERAND

DES ORIGINES A LA RENAISSANCE

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1896

PRÉFACE.

Beaucoup d'histoires ont précédé celle-ci; beaucoup d'autres la suivront. L'attrait du sujet est tel que, malgré la difficulté d'une tâche si dure, il ne manquera jamais de volontaires pour entreprendre ce voyage rude et charmant.

A mesure que les années passent, le voyage est plus long; le champ devient plus immense; les chercheurs s'avancent plus loin, et du haut de promontoires inexplorés, parmi les brumes du matin, discernent les contours de terres inconnues jusque-là. Il faut les suivre vers les pays d'outre-tombe, dans les royaumes silencieux des morts, à travers des landes stériles et des marécages glacés, parmi les roseaux froids et les ronces qui ne fleurissent jamais, pour gagner enfin ces paradis de poésie dont les échos, par un don des fées ou des muses, vibrent encore à la mélodie de voix depuis longtemps éteintes.

On a plus fait pour éclairer les origines dans les cinquante dernières années que pendant tout le reste de l'époque moderne. On a trouvé, déchiffré, annoté, imprimé, traduit; l'empire des lettres s'est ainsi accru, au hasard des explorations, de jardins et de déserts, d'immensités nuageuses et de forêts sans limites; ses bornes se sont reculées à l'infini : c'est du moins ce qu'il nous semble. Nous rions de la naïveté de Robertson qui admirait, au siècle dernier, la surabondance des documents accessibles de son temps; le moment n'est pas loin où l'on rira aussi de notre naïveté.

Mais d'une autre manière, qui nous est plus sensible encore, le champ de l'histoire s'élargit : les années glissent si rapides que le voyageur, parti pour explorer le pays d'autrefois, absorbé par sa tâche, oublieux des mois et des jours, est surpris au retour, de voir combien s'est agrandi le domaine du passé : chose du passé que Tennyson; chose du passé que Browning, et cette figure vivante et souriante, avec ces traits où dominait un air de force mêlée de bonté, cette figure que l'absent comptait peindre d'après nature, à son retour parmi les vivants, s'est affaissée, et la pierre grise de Westminster la recouvre. Chose du passé aussi le maître qui, le premier parmi nous, enseigna la voie, vaillant dans ses recherches, intrépide dans ses jugements, insoucieux des conséquences, soucieux seulement de Vérité, dont la

vie était un modèle non moins que les œuvres. Les œuvres subsistent, mais qui dira ce qu'a été la vie, et ce qu'il y avait de bienfaisant dans cette parole patriarcale, claire, digne et douce? La vie de Taine est une œuvre que ses autres œuvres ont insuffisamment fait connaître.

La tâche est immense; elle a un attrait infini. Nul ne saurait comprendre, s'il n'y a pénétré, le charme reposant de ces retraites lointaines, lieux de refuge où expirent les bruits du monde. Sans aller, tant s'en faut, jusqu'à attendre, en un tel sujet, les avantages quasi miraculeux entrevus par ce fervent sectateur de l'antiquité qui écrivait le 13 juillet 1800 : « Il faut présenter le moins de surface qu'on peut aux coups de la fortune et se renfermer exclusivement dans la littérature grecque, » on trouve du moins pour ce qui concerne la littérature anglaise une compensation spéciale : elle donne l'impression de la continuité et de la vie. Les morts de Westminster ont laissé une postérité, jeune à son tour, féconde à son tour; les descendants vivent sous nos yeux et sous nos yeux préparent l'avenir. C'est là un des grands intérêts de cette littérature; elle est parallèle à la nôtre et en est différente; comme la nôtre elle a des origines lointaines, comme la nôtre, c'est une littérature belle, riche, surabondante, sans fond, dont on ne saurait conter l'histoire complète sans rien omettre; comme la nôtre c'est une littérature

vivante encore aujourd'hui en ses principales branches et qui ne montre nul signe de déclin. Aucun autre peuple d'Europe ne présente de phénomène semblable. Côte à côte, ou face à face, en paix ou en guerre, les deux littératures ont été, au cours des siècles, comme les deux peuples, en contact perpétuel; en dépit des querelles et des haines, maintes fois elles se sont vivifiées l'une l'autre. Ces actions et réactions ont commencé il y a longtemps; nous avons greffé en 1066 l'arbre sauvage de nos voisins; l'arbre a produit des fruits qu'à notre heure nous avons cueillis. Les encyclopédistes s'en nourrirent, et les romantiques aussi; c'était, en un sens, reprendre leur bien.

Le devoir du voyageur parcourant des pays dont il existe déjà des relations est, sans nul doute, de ne pas se borner à des descriptions d'ensemble, mais de s'attacher, en outre, plus spécialement, au genre d'observations pour lequel les circonstances l'ont mieux préparé. S'il a l'œil du peintre, il notera avec un soin et un détail particuliers les couleurs et les contours; s'il a le regard du savant, il observera les stratifications des montagnes et classera les flores disparues. S'il a pour tout avantage, le hasard de circonstances qui lui ont fait habiter le pays, pendant de longues périodes, à diverses reprises, en contact avec la race, pendant les heures de calme et les heures de crise, il pourra se

rendre utile en diminuant peut-être dans son livre la part de l'esthétique pure et de la théorie, et en s'appliquant à donner l'impression, précisément, du contact, de la continuité de vie, de la familiarité avec le peuple dans son présent et son passé, son sol, ses villes, ses institutions, ses salons; tâche assurément difficile et délicate; mais malgré de trop justes appréhensions, c'est celle-là et non une autre qu'il devra s'efforcer de remplir, et c'est par là qu'il pourra rendre quelque service. Ce qu'il écrira alors ou essaiera d'écrire ne sera pas à proprement parler une « Histoire de la littérature anglaise », mais plus exactement une « Histoire littéraire du peuple anglais ». Le rôle de la nation y tiendra nécessairement plus de place; diverses manifestations de la pensée insulaire, écartées dans d'autres ouvrages, y seront décrites; les âges où cette pensée s'exprima en d'autres langues que l'anglais ne seront pas omis, comme si tout travail intellectuel s'était à ce moment effacé dans l'île. On verra de plus près se former le génie de la race et se constituer peu à peu le peuple anglais que nous connaissons. Il faudra pénétrer au « Chapter House » de Westminster et voir comment la nation pense et parle dès le temps des Plantagenets, comment elle prend conscience d'elle-même; il faudra demander aux philosophes et aux réformateurs compte des théories qu'ils ont répandues.

Bacon, Hobbes et Locke sont les pères de nombreux poètes qui n'ont jamais lu leurs œuvres, mais qui ont respiré une atmosphère où flottait leur pensée. Il faudra suivre les rêveurs, les conteurs, les sermonneurs et les chanteurs, partout où il leur plaira d'aller, au Valhalla d'Odin, dans les vertes vallées d'Irlande, dans l'église saxonne de Bradford-sur-Avon, au *Tabart*, à la *Sirène*, au théâtre du *Globe*, chez « Will's »; parmi les châteaux forts, les ruines, les cathédrales, ou le long de l'humble sillon où Piers Plowman pousse sa charrue.

L'ouvrage dont la première partie va paraître sera divisé en trois volumes; mais, « comme il faut présenter le moins qu'on peut de surface aux coups de la fortune », chaque volume est destiné à former un tout indépendant, le premier devant raconter l'histoire littéraire des Anglais des origines jusqu'à la Renaissance; le second de la Renaissance au règne de Pope, et le troisième, du règne de Pope jusqu'à nos jours.

Dans un sujet aussi étendu, il serait impossible de tout dire; il a fallu se restreindre, choisir; sur bien des points on trouvera de simples indications. Afin de faciliter toutefois les recherches de ceux qui voudraient pousser plus avant leurs études, des renvois aux textes et aux meilleures éditions ont été indiqués dans les notes; des renvois beaucoup plus rares ont été faits aux ouvrages de critique, aux appréciations et com-

mentaires, parce qu'il fallait se borner, faute d'espace, au strict nécessaire, qui consiste principalement dans les documents originaux.

Pour la commodité du lecteur les textes insérés dans le corps de ce travail (mais non dans les notes) ont été traduits ; une table sommaire d'événements dont il est bon de se rappeler la date et un index alphabétique ont été ajoutés à l'ouvrage.

Paris, avril 1894.

J'ai profité de l'occasion qui m'était offerte, par cette nouvelle édition, pour revoir le texte du présent ouvrage et pour le mettre au courant de quelques découvertes récentes.

Mars 1896.

LIVRE I.

SES ORIGINES.

CHAPITRE I.

BRITANNIA.

I.

Le peuple qui occupe aujourd'hui l'Angleterre a été formé, comme le peuple de France, par la fusion de plusieurs races superposées. Dans les deux pays, les mêmes races se sont mélangées, à peu près aux mêmes époques, mais dans des proportions et des conditions sociales différentes. De là, entre le génie des deux nations, des ressemblances saisissantes et des oppositions tranchées. De là aussi, au cours des siècles, ces sentiments contradictoires qui les ont animées l'une vis-à-vis de l'autre, mélange alterné d'estime allant jusqu'à l'admiration et de jalousie allant jusqu'à la haine. De là enfin l'intérêt sans pareil des deux peuples l'un pour l'autre : ils sont trop différents pour qu'ils risquent de perdre, à se copier, leur caractère national, et ils se ressemblent trop pour que les emprunts faits demeurent stériles. Ces

emprunts agissent comme levain : les produits de la pensée anglaise pendant l'âge « auguste » de la littérature britannique furent mêlés de levain français, et les produits de la pensée française à l'époque romantique ont été pénétrés par le levain d'Angleterre.

Les écrivains antiques nous ont mal renseignés sur la période la plus ancienne de l'histoire des peuples établis dans l'archipel britannique; les ouvrages qui nous seraient le plus précieux n'existent plus qu'en maigres fragments. Beaucoup de lacunes heureusement ont pu être comblées; la science moderne, par ses multiples recherches, nous l'a permis. Elle a hérité de la baguette des magiciens disparus, et a touché de son talisman la porte des sépulcres; les tombeaux se sont ouverts et les morts ont parlé. Quels pays a visités ta barque de guerre, a-t-elle dit au viking scandinave? et pour réponse, le mort, couché depuis des siècles parmi les roches de l'île de Skye, a montré dans sa main de squelette des monnaies d'or des califes. Ces monnaies ne sont pas une « figure de langage » : elles existent; on peut les voir au musée d'Édimbourg. La baguette a touché les vieux manuscrits indéchiffrés et a rompu le sortilège qui les rendait muets. Il en est sorti des chants, de la musique, des paroles d'amour, des cris de guerre; des phrases si pleines de vie que notre cœur à nous, les vivants d'aujourd'hui, en a été ému; des mots si colorés que le paysage familier aux yeux des Germains et des Celtes est réapparu devant nous.

Tout, sans doute, n'a pas été découvert, et les morts gardent encore des secrets qu'ils diront peut-être. On trouvera un jour dans les papyrus que recèlent les tombeaux inexplorés de la vallée du Nil le récit du voyage

que fit aux Iles Britanniques, vers 330 avant Jésus-Christ, un Grec de Marseille, nommé Pythéas, contemporain d'Aristote et d'Alexandre le Grand, récit dont quelques phrases seulement ont été conservées[1]. Mais déjà les ténèbres qui enveloppaient les origines se sont en partie dissipées.

A la population primitive, la plus mal connue de toutes, qui construisit en France les alignements de Carnac, et en Angleterre les cercles gigantesques de Stonehenge et de Avebury, succéda dans les deux pays, bien des siècles avant Jésus-Christ, la race celtique.

Les Celtes, ainsi nommés par les Grecs, Κελτοί, du nom d'une de leurs principales tribus, par le même procédé qui fait porter aujourd'hui aux peuples français anglais, écossais et allemand le nom d'une des tribus dont ils se composent, occupaient, au troisième siècle avant notre ère, la plus grande partie de l'Europe centrale, de la France d'aujourd'hui, de l'Espagne, des Iles Britanniques. Ils étaient voisins des Grecs et des Latins; le centre de leurs possessions était en Bavière. C'est de là et non de notre pays qu'étaient parties les expéditions à la suite desquelles Rome fut prise, Delphes pillée et une province phrygienne rebaptisée Galatie. Les cimetières celtiques abondent dans toute cette région; le plus remarquable de tous a été découvert non pas en France, mais à Hallstadt, près de Salzbourg, en Autriche[2].

[1] Sur Pythéas, voir Elton, *Origins of English history*, Londres, 1890. 8° (2e éd.), pp. 12 et s. Il visita les côtes d'Espagne, de Gaule, de l'île de Bretagne, de Norvège et revint par les Shetlands. Les passages de son journal que nous ont conservés les anciens sont donnés pp. 400 et 401.

[2] Voir, à ce sujet, A. Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois*, Paris, 1891, 8° (2e éd.), pp. 7 et 13; d'Arbois de Jubainville, *Revue historique*, janvier-février 1886.

La langue des Celtes se rapprochait beaucoup plus du latin que des idiomes germaniques; elle comprenait plusieurs dialectes, et entre autres, le gaulois, qui fut longtemps parlé dans notre pays; le gaélique, le gallois et l'irlandais, qu'on parle encore en Écosse, dans le pays de Galles et en Irlande. La plus importante des tribus celtiques fixées dans la grande île d'outre-Manche se donnait à elle-même le nom de Bretons. De là le nom de Bretagne porté par le pays; plus tard celui de Grande-Bretagne, qui est aujourd'hui le nom officiel de l'Angleterre. Les Bretons paraissent avoir émigré des Gaules et s'être établis parmi les autres tribus celtiques déjà fixées dans l'île, au troisième siècle avant Jésus-Christ.

Pendant plusieurs centaines d'années, de l'époque de Pythéas jusqu'au temps de la conquête romaine, le monde méditerranéen ignora ce qui se passait dans la Bretagne insulaire, et nous ne le savons guère mieux aujourd'hui. Le centre de la civilisation humaine s'était plusieurs fois déplacé et était venu, en dernier lieu, d'Athènes se fixer à Rome, sans qu'on sût autre chose que l'existence au nord des Gaules d'une vaste terre entourée d'eau, riche en mines d'étain, couverte de forêts, de prairies et de marécages, d'où s'élevaient d'épais brouillards.

Trois siècles s'écoulent; les Romains se sont installés en Gaule; César, à la tête de ses légions, a vengé la Ville des insultes de « Brennus »; mais la lutte dure toujours; Vercingétorix n'a pas encore paru. Avec ce sentiment de la fraternité si profondément enraciné chez les Celtes et dont on peut voir même aujourd'hui, d'un bord de l'Atlantique à l'autre, les effets redoutables, les Bretons avaient secouru contre l'envahisseur leurs

compatriotes du continent. César résolut de conduire ses troupes sur l'autre rive de la Manche, mais il ne savait rien du pays et il voulut d'abord se renseigner. Il interrogea les marchands; ils lui apprirent peu de chose : ils ne connaissaient que les côtes, prétendaient-ils, encore les connaissaient-ils mal. César s'embarqua, la nuit du 24 au 25 août, l'an 55 avant notre ère; il mit un peu plus de temps pour traverser le détroit qu'il n'en faut aujourd'hui pour aller de Paris à Londres. Son expédition fut un vrai voyage de découverte; aussi prit-il soin, pendant ses deux séjours, de questionner le plus de monde possible et de noter tout ce qu'il put observer des mœurs des indigènes. Le portrait qu'il trace de ces anciens habitants de l'Angleterre paraît aujourd'hui bien étrange : « La plupart des peuples de l'intérieur, écrit-il, ne sèment point; ils vivent de lait et de viande et s'habillent de peaux de bêtes. Tous les Bretons se teignent avec du pastel de couleur bleue; cela rend leur aspect horrible dans les combats. Ils portent les cheveux longs et se rasent tout le corps excepté les cheveux et la moustache. »

Si l'on oubliait que l'original est en latin, on pourrait croire qu'il s'agit des voyages du capitaine Cook; et cela est si vrai que, dans le récit de sa première expédition autour du monde, le grand navigateur, arrivé à l'île de Savu, en fait lui-même la remarque.

A part quelques détails, les peuples celtiques de la future Angleterre étaient pareils aux habitants de notre pays [1]. Braves comme eux, avec une fougue désor-

[1] « Proximi Gallis, et similes sunt... Sermo haud multum diversus : in deposcendis periculis eadem audacia... plus tamen ferociæ Britanni præferunt, ut quos nondum longa pax emollierit... manent quales Galli fue-

donnée qui leur nuisit souvent (la fougue de Poitiers et de Nicopolis); curieux, ardents, prompts à se quereller, ils combattaient de la même façon que les Gaulois, avec les mêmes armes, et l'on a retrouvé dans la Witham et dans la Tamise des boucliers de bronze semblables de forme et de ciselure à ceux dont l'image, gravée sur l'arc de triomphe d'Orange, rappelle depuis dix-huit siècles les victoires des Romains sur les Celtes du continent. Le mot d'Horace sur nos ancêtres s'applique également bien aux Bretons : jamais ils ne « craignirent les funérailles »[1]. La tombe était pour eux sans terreur; leur foi en l'immortalité de l'âme était absolue; la mort n'était pas le terme, elle soudait deux vies l'une à l'autre; la nouvelle vie était aussi complète que l'ancienne, aussi enviable; elle ne ressemblait pas à cette existence souterraine, localisée en partie dans le sépulcre, à laquelle croyaient les anciens et dont les plus doux éléments étaient faits de ces tristes choses : le repos et l'oubli. Dans la croyance du Celte, les morts revivaient sous la lumière du ciel; ils ne descendaient pas, comme chez les Latins, au pays des ombres. Aucun Breton, Gaulois ou Irlandais, n'eût compris la mélancolie d'Achille : « Ne cherche pas, glorieux Ulysse, à me consoler de la mort; j'aimerais mieux travailler la terre aux gages d'un autre, chez un pauvre homme qui n'aurait qu'un petit bien, que de régner sur tous les

runt. » Tacite, *Agricola*, XI, « Ædificia fere Gallicis consimilia. » César, *De Bello Gallico*, V. Le sud était occupé par des Gaulois venus du continent à une époque récente. Les Iceni étaient une tribu gauloise; les Trinobantes étaient des Gallo-Belges.

[1] Te non paventis funera Galliæ
Duræque tellus audit Hiberiæ.
(*Ad Augustum*, Odes, IV, 14.)

morts[1]. » C'était une race optimiste. Elle prenait en bien la vie, et la mort même.

Ces croyances étaient entretenues avec soin par les druides, prêtres philosophes, dont le rôle fut le même, en Gaule, en Irlande et dans l'île de Bretagne. Leur enseignement était une cause de surprise et d'admiration pour les Latins : « Et vous, Druides, s'écrie Lucain. qui habitez au loin sous les grands arbres des bois sacrés, selon vous, les ombres ne visitent pas l'Érèbe silencieux, ni le royaume obscur du pâle Pluton ; le même esprit anime un corps dans un monde différent. La mort, à vous en croire, est le milieu d'une longue vie. Heureuse erreur que celle des peuples vivant sous la Grande Ourse. Ils ignorent la pire des craintes, celle de la mort[2] ! »

Les habitants de l'île Bretonne avaient encore, en commun avec ceux de notre pays, une merveilleuse aptitude à apprendre. Peu de temps après l'occupation romaine, il devient difficile de discerner, parmi les objets retrouvés dans les tombeaux, la main-d'œuvre celtique du travail latin. César s'étonne de voir ses adversaires se perfectionner sous ses yeux ; de simples qu'ils étaient d'abord, devenir habiles à leur tour et déjouer ses subterfuges militaires. De cette intelligence et de cette cu-

[1] *Odyssée*, XI, vers 488 et s.

[2] Et vos... Druidæ.....
..... nemora alta remotis
Incolitis lucis, vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt : regit idem spirirus artus
Orbe alio : longæ (canitis si cognita) vitæ
Mors media est. Certe populi quos despicit Arctos,
Felices errore suo, quos ille timorum
Maximus, haud urget leti metus.
(*Pharsalia*, liv. I.)

riosité vient, avec ses grands avantages et ses grands inconvénients, la faculté d'assimilation possédée par cette race, et qu'aucune autre en Europe n'a manifestée au même degré.

Les auteurs latins admiraient encore chez les hommes de cette origine un autre don caractéristique : une habileté de parole, une faconde, une promptitude à la riposte qui les distinguaient des Germains. Les gens des Gaules, disait Caton, ont deux passions : se bien battre et bien parler, *argute loqui*[1]. C'est là un témoignage mémorable, puisqu'il nous révèle une qualité d'ordre littéraire ; son exactitude est certaine et facile à vérifier, car on sait aujourd'hui dans quels genres de composition et avec quel talent les peuples celtiques exerçaient ce don de bien dire.

II.

L'étroite ressemblance de mœurs, de goûts, de langue et d'esprit entre les tribus celtiques des deux rives de la Manche est incontestable ; « leur langage diffère peu, » dit Tacite ; « leurs constructions sont presque pareil-

[1] « Pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui ». *Origines* ; cité par le grammairien Charisius. Au temps de Caton (IIIe-IIe siècle avant J.-C.), le mot Gallia n'avait pas le sens restreint qu'il garda depuis César, mais désignait l'ensemble des pays celtiques du continent. L'ingéniosité des Celtes se manifeste encore dans leurs lois : « Au point de vue intellectuel les lois sont le plus grand titre de gloire des Gallois. L'éminent jurisconsulte allemand F. Walter constate qu'à ce point de vue les Gallois ont laissé bien loin derrière eux les autres peuples du moyen âge. Elles prouvent chez eux une singulière précision et finesse d'esprit et une grande aptitude à la spéculation philosophique. » *Les Mabinogion*, par J. Lot, Paris, 1889, 2 vol. 8°, t. I, p. 7.

les[1], » dit César. On ne saurait douter de la similitude de leur génie littéraire, car le témoignage de Caton se rapporte aux Celtes continentaux et on peut le contrôler à l'aide de récits irlandais. Qu'on prenne des récits gallois, composés par d'autres Celtes, sur le sol de la Bretagne insulaire, et l'expérience sera tout aussi concluante. Changeons d'époque, et le résultat sera le même; le fond du génie celtique n'aura pas subi de modification; Armoricains, Bretons, Gallois, Irlandais, Écossais, sont d'intarissables conteurs, habiles dans le dialogue, prompts à la riposte et qu'on ne prendra jamais au dépourvu. Giraud le Cambrien décrit au douzième siècle ses compatriotes gallois et sa description semble une paraphrase du mot appliqué par Caton, quatorze cents ans plus tôt, aux Celtes des Gaules[2].

L'Irlande nous a conservé les plus anciens monuments de la pensée celtique. Rien ne nous est parvenu de ces « quantités de vers » que, d'après César, les druides enseignaient en Gaule à leurs élèves, interdisant qu'ils fussent jamais couchés par écrit[3]. La prohibition n'a été que trop bien suivie. Rien non plus ne nous est parvenu des improvisations des bardes gaulois ou bretons, βάρδοι, mentionnés par les anciens. Mais en Irlande la littérature celtique eut un temps beaucoup plus long

[1] V. *supra*, p. 6, note.

[2] « De curia vero et familia viri, ut et circumstantibus risum moveant sibique loquendo laudem comparent, facetiam in sermone plurimam observant; dum vel sales, vel lædoria, nunc levi lingua nunc mordaci, sub æquivocationis vel amphiboliæ nebula, relatione diversa, transpositione verborum et trajectione, subtiles et dicaces emittunt. » Et il cite des exemples de leurs bons mots. *Descriptio Kambriæ*, chap. xiv, De verborum facetia et urbanitate. *Opera*, Brewer, 1861-91, 8 vol., t. VI (collection du Maître des Rôles).

[3] Il dit, à propos des élèves druides, *De Bello Gallico*, liv. VI : « Ma-

pour se développer. Le pays ne fut pas atteint par la conquête romaine; les invasions barbares n'y causèrent pas le bouleversement total qu'elles amenèrent en Angleterre et sur le continent. Aux septième et huitième siècles, les clercs d'Irlande confient à l'écriture les anciens récits épiques de leur patrie. Malgré la christianisation survenue, le fond païen réapparaît constamment dans ces récits et nous reporte au moment de la composition primitive et jusqu'au temps où les événements racontés seraient advenus. Ce temps est précisément l'époque de César et de l'ère chrétienne. Des travaux considérables ont éclairé de nos jours cette littérature[1]; mais tout n'est pas fait encore, et l'on a calculé que la publication intégrale des anciens manuscrits irlandais remplirait environ mille volumes in-octavo. On ne peut pas dire que le peuple qui les a produits manquait de « faconde » et on reconnaît à ce trait la passion immodérée pour les récits et l'insatiable curiosité que César avait observées chez les Celtes continentaux[2].

La majeure partie de ces récits se rattachent au cycle épique de Conchobar et de Cuchulaïnn et aux guerres de l'Ulster et du Connaught. Ils sont en prose coupée de vers. Longtemps avant d'être mis par écrit, ils existaient

gnum ibi numerum versuum ediscere dicuntur, itaque nonnulli annos vicenos in disciplina permanent; neque fas esse existimant ea litteris mandare. » Une des causes de cette interdiction est d'empêcher que les élèves ne cessent de cultiver leur mémoire, faculté considérée chez les Celtes comme de première importance.

[1] Surtout ceux de MM. d'Arbois de Jubainville, Windisch, Zimmer, Netlau, Whitley Stokes, Kuno-Meyer, Lot et Rhys.

[2] « Est autem hoc Galliæ consuetudinis; ut et viatores etiam invitos consistere cogant : et quod quisque eorum de quaque re audierit aut cognoverit quærant, et mercatores in oppidis vulgus circumsistat : quibus ex regionibus veniant, quasque res ibi cognoverint pronunciare cogant. » Liv. IV.

en des textes précis que répétaient, mot pour mot, des gens dont la profession était de se souvenir, et qui passaient leur vie à exercer leur mémoire. La corporation des *File* ou « voyants » se divisait en dix catégories, depuis l'*Oblaire* qui ne savait que sept histoires, jusqu'à l'*Ollam* qui en savait trois cent cinquante[1]. A l'inverse des bardes, les File n'inventaient pas : ils se souvenaient; les histoires qu'ils étaient tenus de savoir n'étaient pas quelconques; c'étaient des histoires déterminées; on en a retrouvé des listes, et plusieurs des récits inscrits dans ces catalogues nous sont parvenus.

Si l'on parcourt les recueils qui en ont été faits, on constate que les auteurs celtiques de ce temps sont déjà remarquables par des qualités qui ont brillé depuis d'un éclat extrême chez les peuples de même race : le sens de la forme et de la beauté, le don dramatique, la fertilité d'invention[2]. Le fait est d'autant plus notable que la période est plus barbare et qu'une multitude de traits manifestent la sauvagerie des mœurs. Il y a, dans ces légendes, autant de carnages et d'actions féroces que dans les plus anciens poèmes germaniques : *Provincia ferox*, disait Tacite de l'île de Bretagne. Nous sommes loin du temps où la femme sera divinisée; le meur-

[1] Savoir 250 grandes et 100 petites. D'Arbois de Jubainville, *Introduction à l'étude de la Littérature Celtique*, Paris, 1883, 8°, pp. 322-333.

[2] Voir à ce dernier point de vue, la *Navigation de Mael-Duin*, récit christianisé, rédigé sous la forme où nous l'avons, probablement au dixième siècle, mais dont « le thème fondamental est païen ». Voici quelques titres de chapitres : « L'île des fourmis énormes. — L'île des grands oiseaux. — Le cheval monstrueux. — La course des démons. — La maison du saumon. — Les fruits merveilleux. — Tours de force de la bête de l'île. — Les combats de chevaux. — Les bêtes de feu et les pommes d'or. — Le château gardé par le chat. — Le moulin effrayant. — L'île des pleureurs noirs. » Traduction de Lot dans l'*Épopée celtique en Irlande*, par d'Arbois de Jubainville, Paris, 1892, 8°, pp. 449 et s.

tre d'un homme se compense par vingt-et-une têtes de bétail, et le meurtre d'une femme par trois têtes se lement[1]. La valeur militaire des personnages est poussée aussi loin que la nature et l'imagination humaines le permettent; nul héros, pas même Roland ou Ragnar Lodbrok ne meurt mieux en guerrier que Cuchulaïnn, qui, blessé à mort, périt debout :

« Il fixa son regard sur ce groupe hostile. Il alla s'appuyer contre la haute pierre qui est dans la plaine et, à l'aide de sa ceinture, il attacha son corps à cette haute pierre. Il ne voulait mourir ni assis, ni couché; c'était debout qu'il voulait mourir. Puis ses ennemis vinrent se ranger à l'entour. Ils restèrent autour de lui sans oser l'approcher; il leur semblait encore vivant[2]. »

Mais, en même temps, une place est faite dans ces récits pour les choses de beauté; on y trouve des fleurs et des oiseaux; les femmes y sont décrites avec admiration : leurs joues sont pourpres « comme la digitale »; leurs cheveux ondoient aux regards.

Le don dramatique surtout se manifeste avec un éclat dont on ne trouve l'équivalent dans aucune autre littérature européenne à son aurore[3]. Les poètes celtiques excellent à mettre en action les événements, à ména-

[1] D'Arbois de Jubainville, *l'Épopée celtique en Irlande*, pp. XXVIII et s. « Le mariage celtique est une vente... La paternité physique n'a pas la même importance que chez nous »; on accepte très bien d'avoir des enfants de son hôte de passage : « La question de savoir si physiquement on est leur père présente un certain intérêt sentimental; mais pour un bon administrateur, cette question n'offre qu'un intérêt secondaire ou même nul. » *Ibid.*, pp. XXVII-XXIX.

[2] Meurtre de Cuchulaïnn, *l'Épopée celtique en Irlande*, p. 346.

[3] Le même don se retrouve dans la littérature de notre Bretagne (Armorique); la majeure partie de ses monuments, d'époque à vrai dire beaucoup plus récente, consiste en drames religieux ou Mystères. Ces drames, pour la plupart inédits, sont extrêmement nombreux.

ger les effets, à faire parler leurs personnages; ils ont le don de l'éloquence et de la vive répartie. Telle des compositions qui nous est parvenue se découpe en dialogues et ce n'est plus un récit qu'on a sous les yeux, c'est un drame. Qu'on prenne des histoires comme le *Meurtre des fils d'Usnech* ou la *Maladie de Cuchulaïnn*, dans lesquelles l'amour trouve place, on y verra en saillie ces traits remarquables. L'histoire du *Cochon de Mac Dâthô* est d'une puissance dramatique aussi sauvage que les plus cruels chants germaniques ou scandinaves; mais elle est infiniment plus variée de ton et artistique de forme. Les tableaux de la vie commune et les discussions familières du foyer y trouvent place à côté des sanglants spectacles aimés de tous les peuples au temps de leur farouche adolescence.

« Il était, dit le narrateur, un roi de Leinster, fort célèbre, nommé Mac Dâthô [1]. Ce roi avait un chien, Ailbé, qui défendait toute la province et remplissait Érin de sa renommée ». Ailill, roi de Connaught et Conchobar, roi d'Ulster, demandent le chien, et Mac Dâthô, fort embarrassé, prend conseil de sa femme qui lui suggère de promettre à la fois le chien aux deux rois. Au jour fixé, les guerriers des deux pays viennent chercher le célèbre chien, et Mac Dâthô leur donne un grand banquet dont le plat principal est un cochon de rare espèce : « trois cents vaches l'avaient nourri sept années durant. » A peine les convives assis, les dialogues commencent :

— « Il a l'air bon ce cochon », dit Conchobar.

— « Oui vraiment répondit Ailill; mais, Conchobar, comment le découpera-t-on?

[1] Traduction de M. Duvau, *l'Épopée celtique*, pp. 66 et s.

— « Quoi de plus simple, dans cette salle où sont les glorieux héros d'Érin? répliqua du haut de sa couche Bricriu, fils de Carbad. A chacun sa part suivant ses combats et ses exploits! mais avant que les parts ne soient faites, chacun donnera plus d'un coup sur le nez de son compagnon.

— « Soit, dit Ailill.

— « C'est juste, dit Conchobar; nous avons ici les guerriers qui ont défendu nos frontières. »

Alors chacun à son tour se lève et réclame l'honneur de découper : J'ai fait ceci. — J'ai fait mieux encore! — C'est moi qui ai tué ton père! — C'est moi qui ai tué ton fils aîné! — C'est moi qui t'ai fait cette blessure dont tu souffres toujours!

Le guerrier Cet venait de dire ses horribles exploits, lorsque Conall d'Ulster lui dispute la place et dit :

— « Depuis le premier jour que j'ai tenu un javelot, il ne m'est pas souvent arrivé de dormir sans avoir pour reposer ma tête, la tête d'un homme de Connaught. Il ne s'est point passé un seul jour, une seule nuit, que je n'aie tué un ennemi.

— « C'est vrai, dit Cet, tu es meilleur guerrier que moi; mais si Anluan était dans ce château, lui du moins pourrait lutter contre toi; quel malheur, qu'il ne soit pas ici!

— « Il y est! dit Conall »; et, tirant de sa ceinture la tête d'Anluan, il la lança sur la table.

Dans le *Meurtre des fils d'Usnech*[1], le premier rôle est à la femme. L'amour est le mobile principal des personnages; c'est lui, chose unique dans la littérature euro-

[1] *Epopée celtique en Irlande*, pp. 217 et s.

péenne de cette période, qui conduit les héros à la mort. Et ces héros, ici encore, ne sont pas de minces rêveurs fragiles; amour mis à part, et si l'on ne regarde qu'à leur férocité, ils sont dignes du Valhalla d'Odin. Voici un exémple de la manière dont les Celtes insulaires savaient aimer et mourir.

L'enfant que porte en son sein la femme de Fedelmid pousse un cri dans les entrailles de sa mère. Le grand druide Cathba, interrogé, prédit : « Ce qui a mugi au fond de tes entrailles — est une fille à la blonde chevelure, aux boucles blondes, au majestueux regard, aux yeux bleus — aux joues empourprées comme la digitale » ; et il annonce les malheurs qu'elle causera parmi les hommes. Cette fille est Derdriu ; on l'élève secrètement à l'écart pour éviter la prédiction. Un jour, « elle vit un corbeau boire [du] sang sur la neige. Elle dit à Leborcham :

« Le seul homme que j'aimerais serait celui qui aurait ces trois couleurs-là : les cheveux noirs comme le corbeau, les joues rouges comme le sang, le corps blanc comme la neige.

— « Tu as bonne chance, répondit Leborcham, l'homme que tu désires n'est pas loin, il est tout près de toi, dans le château même ; c'est Noïsé fils d'Usnech.

— « Je ne serai pas heureuse, reprit Derdriu, tant que je ne l'aurai pas vu. »

Noïsé justifie l'attente de la jeune fille ; lui et ses deux frères sont d'une valeur incomparable dans les combats, et ils sont si agiles qu'ils prennent les bêtes sauvages à la course. Leurs chants sont d'une douceur délicieuse. Noïsé sait la prédiction du druide et repousse d'abord Derdriu, mais celle-ci le conquiert de

force. Ils s'aiment. Poursuivis par leurs ennemis, les trois frères et Derdriu émigrent en Écosse, chez le roi d'Albion. L'intendant du roi voit un jour Noïsé et sa femme « endormis à côté l'un de l'autre. Il alla aussitôt réveiller le roi.

— « Jusqu'à présent, lui dit-il, nous n'avions pas trouvé une femme digne de toi ; mais celle qui est aux côtés de Noïsé est bien celle qu'il te faut, ô roi de l'Occident. Fais tout de suite tuer Noïsé et épouse sa femme.

— « Non, répondit le roi ; mais va la prier de venir me voir tous les jours en cachette.

« L'intendant exécuta l'ordre du roi, mais en vain ; ce qu'il disait à Derdriu dans la journée, elle le racontait aussitôt à son mari la nuit suivante. »

Les fils d'Usnech périssent dans un guet-apens. Conchobar s'empare de Derdriu, mais elle continue d'aimer le mort. « Derdriu passa un an chez Conchobar ; pendant ce temps on ne vit pas le sourire sur ses lèvres ; elle ne mangea pas à sa faim, ne dormit pas, ne leva pas la tête de dessus ses genoux. Quand les musiciens et les jongleurs voulaient, par leurs jeux, dissiper sa tristesse, elle disait »... elle disait sa peine et tout ce qui avait fait le charme de sa vie « en un temps qui est fini ».

« Je ne dors plus, — je ne teins plus en pourpre mes ongles, — la vie n'entre plus dans mon âme, — parce que les fils d'Usnech ne reviendront plus. — Je ne dors pas moitié de la nuit dans mon lit. — Mon esprit voyage autour des foules. — Mais je ne mange ni ne souris. »

Conchobar, par vengeance, la livre pour un an à l'homme qu'elle déteste le plus, l'assassin de Noïsé,

qui l'emmène sur un char, et Conchobar, qui voit partir cet atroce cortège, raille son malheur. Elle reste silencieuse. « Il y avait devant elle un grand rocher ; elle se jeta la tête contre le rocher ; sa tête s'y brisa et elle mourut. »

La fécondité inventive des poètes celtiques est inépuisable. Ils créent le cycle de Conchobar, plus tard le cycle d'Ossian, à qui Macpherson devait donner par ses « adaptations » une renommée si étendue qu'elles aidèrent, dans notre siècle, Lamartine à trouver sa voie. Plus tard encore, ils créent le cycle d'Arthur, le plus brillant, le plus varié de tous, source inépuisable de poésie, où le grand poète français du douzième siècle alla chercher son inspiration, où le poète lauréat de l'Angleterre actuelle trouvait hier encore la sienne. Ils collectionnent, dans le pays de Galles, les récits pleins de merveilles qui composent les « Mabinogion »[1] ; on y trouve des sorciers et des fées, des femmes aux cheveux d'or, aux vêtements de soie, au cœur aimant. Ils chassent, et un sanglier blanc sort d'un buisson ; ils le suivent et arrivent à un château, là où auparavant ils n'avaient « jamais vu trace de construction ». Pryderi se risque à pénétrer dans l'enceinte. « Il entra et n'aperçut ni homme, ni animal, ni le sanglier, ni les chiens, ni maison, ni endroit habité. Sur le sol, vers le milieu, il y avait une fontaine entourée de marbre, et sur le bord de la fontaine, reposant sur une dalle de marbre, une coupe d'or attachée par des chaî-

[1] De « mabinog », apprenti-barde. Ce sont des récits en prose, d'origine diverse, rédigés en langue galloise. Ils « paraissent avoir été écrits à la fin du XII[e] siècle » ; le ms. qu'on en a est du XIV[e] ; plusieurs des légendes qui y sont comprises gardent des éléments païens et nous reportent « au plus lointain passé de l'histoire des Celtes ». *Les Mabinogion, traduits avec un commentaire*, par Lot, Paris, 1889, 2 vol. 8°.

nes qui se dirigeaient en l'air et dont il ne voyait pas l'extrémité. Il fut tout transporté de l'éclat de l'or et du travail de la coupe. Il s'en approcha et la saisit. Au même instant, ses deux mains s'attachèrent à la coupe et ses deux pieds à la dalle de marbre qui la portait. Il perdit la voix et fut dans l'impossibilité de prononcer une parole. » Le château fort s'évanouit, le pays redevient désert; les héros sont changés en souris; on dirait l'épopée de l'Arioste racontée par Perrault aux petits enfants.

On ne sera pas surpris si les descendants de ces inventeurs infatigables sont des peuples aux littératures riches, non pas de ces littératures grêles dont il est possible d'écrire l'histoire sans rien omettre, mais des littératures inépuisables et sans fond. On ne voit pas l'extrémité de leurs chaînes d'or. Et si les Français et les Anglais conservent en leurs veines (dans des proportions différentes) un ample mélange de sang celtique, ce ne sera pas merveille s'ils fournissent un jour la masse des drames qu'on représente et la masse des romans qu'on lit dans le monde civilisé.

III.

Après un deuxième voyage, dans lequel il avait passé la Tamise, César était reparti emmenant des otages, cette fois pour ne plus revenir. La véritable conquête se fit sous les empereurs, à partir du règne de Claude, et pendant trois siècles et demi, c'est-à-dire une période égale à celle qui nous sépare du règne de François I[er], la Bretagne d'outre-Manche fut occupée et administrée

par les Romains. Ils y construisirent tout un réseau de routes dont les restes subsistent encore; ils marquèrent les distances par des bornes milliaires dont soixante ont été retrouvées et dont l'une, à Chesterholm, est encore debout; ils élevèrent, d'une mer à l'autre, contre les gens d'Écosse, deux grandes murailles; l'une d'elles était en pierres de taille, flanquée de tours, protégée de fossés et de remparts en terre[1]. Fortifiés à la romaine, défendus par des garnisons, les groupes de huttes bretonnes devinrent des cités, et ces mêmes villas dont on découvre les restes sous les cendres de Pompéi et dans le sable de la Tunisie, s'élevèrent à York, à Bath, à Londres, à Lincoln, Cirencester, Aldborough, Woodchester, Bignor et dans une multitude d'autres endroits où on les a retrouvées. A l'ombre des chênes druidiques, le verrier romain souffla ses légers flacons multicolores; le mosaïste assit Orphée sur sa panthère, les doigts sur la lyre de Thrace. Des autels s'élevèrent aux divinités de Rome, plus tard au Dieu de Bethléem, et l'une au moins des églises remontant à cette époque subsiste encore, c'est Saint-Martin de Cantorbéry[2]. Des statues furent dressées pour les empereurs, des monnaies furent coulées, des poids taillés ou fondus; les métaux furent extraits des mines; le potier tourna ses urnes d'argile, et en attendant qu'elles prissent place derrière les vitres du

[1] On a retrouvé en plusieurs endroits les carrières d'où la pierre du mur d'Hadrien avait été tirée et des inscriptions portant le nom de la légion ou de l'officier chargé de l'extraire : « Petra Flavi[i] Carantini », dans la carrière de Fallowfield. *The roman wall, a description of the mural barrier of the north of England*, by the Rev. J. C. Bruce, Londres, 1867, 4°, 3e éd., pp. 141, 144, 185. Cf. *Athenæum*, 15 et 29 juillet 1893.

[2] C. F. Routledge, *History of St. Martin's church Canterbury*, Londres. 1892, 8°. Les ruines d'une minuscule basilique chrétienne des temps romains ont été découvertes à Silchester, en mai 1892.

British Museum, les légionnaires y mirent la cendre de leurs morts.

Aussi loin qu'il allait, le Romain emportait Rome avec lui ; il lui fallait ses statuettes, ses pavés de couleur, ses fresques, ses bains, tout l'agrément et le confort des cités latines. Des théâtres, des temples, des tours, des palais s'élevèrent dans beaucoup de villes de la Grande-Bretagne, et l'on découvrait naguère à Bath une salle de bains de cent onze pieds de long[1]. Bien des siècles après, Giraud le Cambrien, passant à Caerleon, s'émerveillait d'y voir encore « beaucoup de restes d'une grandeur passée, des palais immenses... une tour gigantesque, des thermes magnifiques, des temples en ruines »[2]. Les empereurs pouvaient donc bien faire séjour en Grande-Bretagne : ils s'y trouvaient chez eux. Claude, Vespasien, Titus, Hadrien, Antonin le Pieux y vinrent gagner le nom de « Britannique » ou jouir des douceurs de la paix. Sévère mourut à York en 211 et Caracalla y commença son règne. Constance Chlore se fixa dans la même ville et y mourut, et le prince qui devait consacrer le changement de religion des Romains, Constantin le Grand, y fut proclamé empereur. La future Angleterre, la Bretagne celtique, était devenue romaine, chrétienne, s'adonnait à l'agriculture et parlait latin[3].

[1] Quantité de statuettes, de poteries, de coupes et de vases en verre, d'armes et d'ustensiles de toute sorte ; des sandales, des stylets à écrire, des fragments de statues colossales, des mosaïques, etc., ont été retrouvés en Angleterre et sont conservés au British Museum et au Guildhall de Londres, aux musées d'Oxford et d'York, dans les cloîtres de Lincoln, etc. La grande salle de Bath a été découverte en 1880 ; la piscine est en parfait état de conservation ; les fouilles continuent (1893).

[2] *Itinerarium Cambriæ*, liv. I, chap. V.

[3] « Ut qui modo linguam romanam abnuebant, eloquentiam concupis-

Mais l'heure d'une transformation était proche et déjà paraissait un ennemi que ni la muraille d'Hadrien, ni les remparts d'Antonin ne pourrait arrêter : car il ne devait pas descendre des montagnes d'Écosse, mais bien, comme il disait dans ses chansons de guerre, « prendre le chemin des baleines ». Une nouvelle race d'hommes se présentait sur les rivages de l'île. Après avoir raconté les campagnes de son beau-père Agricola, dont la flotte avait fait le tour de la Grande-Bretagne et touché aux Orcades, Tacite avait porté son attention sur la Germanie barbare et mystérieuse. Il l'avait décrite à ses compatriotes; il en avait énuméré les principaux peuples et, parmi beaucoup d'autres, il en avait signalé un qui s'appelait *Angli*. Il le nomme et n'ajoute rien, ne se doutant guère du rôle que ces hommes joueraient dans l'histoire : or, le premier acte qui allait les rendre fameux par le monde, devait être précisément de renverser l'ordre politique et de balayer la civilisation que les conquêtes d'Agricola avaient établis chez les Bretons.

cerent : inde etiam habitus nostri honor, et frequens toga : paullatimque discessum ad delenimenta vitiorum, porticus et balnea, et conviviorum elegantiam ». Tacite, *Agricolæ Vita*, xxi.

CHAPITRE II.

L'INVASION GERMANIQUE.

« Sans compter les périls d'une mer orageuse et inconnue, qui voudrait quitter l'Asie, l'Afrique ou l'Italie pour le pays affreux des Germains, leur ciel âpre, leur sol enfin dont la culture et l'aspect attristent les regards — à moins que ce ne soit la patrie. » Telle est l'image que Tacite trace de la Germanie et, de ce qu'elle est si triste et néanmoins habitée, il conclut qu'elle a dû toujours l'être par les mêmes peuples : qui donc y serait venu exprès, de son plein gré? Mais, pour les habitants, ce pays de nuages et de marais est la patrie; ils l'aiment et ils y demeurent.

Le livre du grand historien montre combien l'impénétrable Germanie était mal connue des Romains. Toute sorte de légendes couraient sur cette terre sauvage que l'on croyait terminée au nord-est par une mer dormante, « la ceinture et la borne du monde, » endroit où l'on est si près du lieu où Phébus se lève « qu'on entend le bruit qu'il fait en sortant de l'onde et qu'on aperçoit la forme de ses chevaux ». C'est là une croyance populaire, ajoute Tacite, « la vérité est que la nature finit en ces lieux »[1].

[1] *De Moribus Germanorum,* II, XLV (Burnouf).

Dans ce pays mystérieux, entre ces forêts qui les abritaient des Romains et la mer grise lavant au loin les rivages plats, s'étaient établies et multipliées des tribus qui, contrairement aux présomptions de Tacite, avaient peut-être quitté le doux climat d'Asie, pour cette terre déshéritée; et, bien qu'elles en eussent fait à la longue leur patrie, plusieurs d'entre elles, dont les noms sans plus figurent au livre du Romain, ne s'y étaient point attachées à jamais; leurs migrations allaient recommencer.

Ce groupe de peuples teutoniques, dont les ramifications s'étendaient très loin dans la direction du pôle, se divisait en deux branches principales : la branche germanique proprement dite qui comprenait les Goths, les Angles, les Saxons, les hauts et bas Allemands, les Hollandais, les Frisons, les Lombards, les Francs, les Vandales, etc.; et la branche scandinave, fixée plus au nord et composée des Danois, Norvégiens et Suédois. La même région décrite par Tacite, voisine des lieux « où finit la nature », se trouvait donc renfermer de son temps des peuples qui plus tard devaient avoir pour capitales des villes anciennement fondées par des Celtes : Londres, Vienne, Paris et Milan.

Bien des siècles avant de s'y établir, ces peuples s'étaient trouvés déjà en contact avec les Celtes, et, au temps de la grande puissance de ceux-ci en Europe, de terribles guerres s'étaient élevées entre les deux races. Mais tout le nord-est, du bas Elbe à la basse Vistule, resta constamment impénétrable; les tribus germaniques s'y conservèrent intactes; elles ne s'allièrent à aucune autre, et seules elles auraient pu dire si vraiment on voyait sur leurs plages le char du soleil, sortant de

la mer, éclabousser le ciel d'écume salée. C'est précisément de cette région qu'allaient partir des multitudes de barbares pour conquérir à leur tour l'île de Bretagne, changer son nom et la rebaptiser dans le sang.

A deux reprises, pendant les dix premiers siècles de notre ère, les peuples teutoniques lancèrent, pareilles à des coulées de lave, des hordes sauvages sur le monde civilisé. La première invasion fut intense surtout au cinquième siècle, et elle comprit principalement des tribus germaniques proprement dites, Angles, Francs, Saxons, Burgondes, Vandales; la deuxième exerça ses plus grands ravages au neuvième siècle, du temps des successeurs de Charlemagne, et provint en majeure partie des tribus scandinaves appelées danoises ou normandes par les chroniqueurs contemporains.

A partir du troisième siècle après Jésus-Christ, le premier de ces groupes de peuples entre en confuse fermentation. Les tribus germaniques ne se contentent plus de se défendre, reculant peu à peu devant l'envahisseur latin; d'inquiétants symptômes de revanche se manifestent, semblables aux grondements qui annoncent les grands cataclysmes de la nature.

Les Romains, cependant, tranquilles dans leur gloire, continuaient d'administrer le monde et de le pétrir à leur image; ils amollissaient savamment les nations soumises, leur enseignaient les arts, leur communiquaient leurs vices et détrempaient chez elles le ressort de l'âme. Les vaincus nommaient civilisation, *humanitas*, dit Tacite à propos des Bretons insulaires, ce qui était « servitude » [1]. Les frontières de l'empire étaient si loin

[1] *Agricola*, XXI.

maintenant que le bruit du flot montant des barbares venait à peine jusqu'à Rome ; à peine assez distinct pour servir d'aiguillon au plaisir et faire trouver les rhéteurs plus ingénieux, le cirque plus émouvant, les rousses courtisanes plus divines. Les Romains étaient arrivés à cette période des empires penchants où les calamités ne provoquent plus le réveil des énergies, mais rajeunissent seulement la saveur des voluptés.

Pendant ce temps, bien loin vers le nord, les Germains, sans cesse en lutte contre leurs voisins et en guerre les uns contre les autres, sans richesse ni culture, ignorants et sauvages, entretenaient leur force et gardaient leur férocité. Ils détestaient la paix, méprisaient les arts et, pour toute littérature, avaient des chants de guerre et des chansons à boire. Ils ne s'intéressent qu'à la chasse et à la guerre, disait César ; dès la plus tendre enfance, ils s'appliquent à s'endurcir physiquement [1]. Ils étaient peu inventifs ; ils apprenaient plus difficilement que les Celtes ; ils étaient violents et passionnés. Le peu qu'on sait de leurs mœurs et de leur caractère fait deviner des âmes ardentes, susceptibles de grands élans joyeux, avec un fond sombre comme l'impénétrable forêt, triste comme la mer grise. Pour eux, les bois sont hantés, l'ombre des nuits est peuplée d'esprits redoutables, dans les marais s'enroulent des monstres quasi-divins. « Ils adorent les démons, » écrivent d'eux, avec une sorte d'effroi, les chroniqueurs chrétiens [2]. Ces barbares sont capables de chants lyriques,

[1] « Vita omnis in venationibus atque in studiis rei militaris constitit ; ab parvulis labori ac duritiei student ». *De Bello Gallico*, liv. VI.

[2] « Saxones, sicut omnes fere Germaniam incolentes nationes, et natura feroces, et cultui dæmonum dediti. » Eginhard, *Vita Karoli*, VII.

mais non de récits charmants; capables de joie mais non de gaîté; natures puissantes mais incomplètes, à qui il faudra, pour pouvoir arriver à un perfectionnement rapide, le mélange du sang et le mélange des idées. Ils allaient trouver, dans l'île de Bretagne, cette double greffe, et un admirable développement littéraire devait en être le résultat. Ils partent donc pour accomplir leur œuvre et suivre leur destinée, ayant sans doute beaucoup à apprendre, mais ayant eux-mêmes quelque chose à enseigner aux peuples qui s'amollissaient, le sens d'un mot inconnu avant eux, le mot « guerre ». Après le temps des invasions, on ne devait plus être en Europe « belliqueux » qu'en poésie : minuscule phénomène, symbole de terribles transformations.

Les envahisseurs portaient des noms divers. Les limites de leurs tribus, comme population et comme territoire, étaient vagues et ne ressemblaient en rien à celles des royaumes peints sur nos cartes. Leurs groupes s'agrégeaient et se désagrégeaient sans cesse. Les plus puissants d'entre eux absorbent et font oublier leurs voisins pendant un temps, et leurs noms reviennent souvent dans les histoires; d'autres tribus grandissent; d'autres noms paraissent, d'autres s'effaçent; plusieurs toutefois ont survécu : Angles, Francs, Saxons, Burgondes, Lombards, Suèves, Alamans, qui sont devenus les noms de grandes provinces ou de grandes nations. Les principaux de ces groupes étaient donc plutôt une agglomération de tribus que des peuples proprement dits; ainsi, sous le nom de Francs, étaient compris, au troisième siècle, les Sicambres, les Cattes, les Chamaves, etc., et les Suèves englobaient, au temps de Tacite, les Lombards, les Semnones, les Angles et d'autres encore.

Mais tous avaient pour lien commun une même origine; leurs goûts, leurs passions, leurs mœurs, leurs armes étaient semblables[1].

Une fois cette masse humaine, entrée en mouvement, rien ne put la contenir, ni la tactique des légions, ni les défaites subies, ni les fleuves, ni les montagnes, ni les dangers de l'océan inconnu. Les Francs, avant de s'établir dans la Gaule, la traversent, une fois, tout entière, passent les Pyrénées, ravagent l'Espagne et vont se perdre en Mauritanie. Transportés une autre fois en grand nombre sur les bords du Pont-Euxin, et chargés imprudemment par les Romains de défendre la frontière, ils s'embarquent, pillent les villes d'Asie et du nord de l'Afrique et reviennent à l'embouchure du Rhin. Leurs expéditions s'entrecroisent; on les trouve partout à la fois; on rencontre des Francs à Londres et des Saxons à Angers. En 406, les Gaules sont inondées de barbares, Vandales, Saxons, Burgondes, Alamans; les incendies s'allument sur tous les points du territoire; le bruit d'un empire qui croule vient jusqu'à saint Jérome, réfugié à Bethléem, et le solitaire déplore dans une page éloquente le désastre de la chrétienté : « Qui l'eût pu jamais croire? qu'un jour viendrait, où Rome verrait la guerre à ses portes et combattrait, non pour la gloire, mais pour son salut? que dis-je même, com-

[1] Les armes des Francs et les armes des Anglo-Saxons conservées, les unes au musée de Saint-Germain, les autres au British Museum, sont pareilles, et fort différentes de celles des Celtes. Les boucliers, partie de l'armement dont, chez tous les peuples, l'ornementation est généralement fort soignée, sont également frustes chez les Francs et chez les Angles; l'*umbo* ou bosse du milieu est, chez les deux peuples, en fer, avec la forme d'un grossier couvercle, ce qui les a souvent fait cataloguer comme casques ou comme couvre-chefs militaires.

battre? paierait de ses trésors la rançon de sa vie[1]. »

Les trésors ne suffirent pas; la ville fut prise et reprise. Alaric pille la capitale en 410 et Genséric en 455. Pendant plusieurs siècles, tous les individus qui émergent au-dessus du flot humain et savent commander à la tempête, sont des barbares ou des paysans couronnés. Aux cinquième et sixième siècles, un Franc règne à Paris, c'est Clovis; un Ostrogoth à Ravenne, Théodoric; un paysan à Byzance, Justinien; le vainqueur d'Attila, Aetius, est un barbare; Stilicon est un Vandale au service de l'Empire. Un royaume franc s'est formé au cœur des Gaules; un royaume visigoth a pour capitale Toulouse; Genséric et ses Vandales sont établis à Carthage; les Lombards, au sixième siècle, passent les monts, s'installent dans l'ancienne Gaule cisalpine, et chassent les habitants vers les lagunes où s'élèvera Venise. L'île de Bretagne a cessé, de même, d'être romaine, et des royaumes germaniques y ont été fondés.

Montés sur leurs navires de vingt à vingt-cinq mètres de long et trois à quatre de large, dont on peut voir un spécimen au musée de Kiel[2], les riverains de

[1] « Innumerabiles et ferocissimæ nationes universas Gallias occuparunt... Quis hoc crederet?... Romam in gremio suo non pro gloria, sed pro salute pugnare? Imo ne pugnare quidem, sed auro et cuncta supellectile vitam redimere. » Epistola CXXIII ad Ageruchiam, dans la *Patrologie* de Migne, t. XXII, col. 1057-8.

[2] Ce navire a été retiré, en 1863, d'une tourbière du Schleswig; c'est-à-dire précisément du pays des Angles; d'après les monnaies découvertes en même temps, il serait du troisième siècle. Il a 22^{m}, 67 de long, 3^{m}.33 de large et 1.19 de haut. On a aussi retrouvé des spécimens de navires scandinaves. Quand un chef mourait, on enterrait avec lui son navire, comme on eût enterré avec lui, dans d'autres pays, son char ou son cheval. Une description d'un enterrement scandinave (le chef placé sur son bateau avec ses armes et brûlé avec une femme et des animaux tués pour la circonstance)

la Baltique et de la mer du Nord avaient organisé d'abord, contre la grande île, des expéditions pour le pillage; ils venaient périodiquement ravager les côtes, et les habitants avaient appelé cette région à cause d'eux, *Littus Saxonicum*. A chaque voyage, les pirates trouvaient la résistance moins forte et le pays plus désorganisé. Dans le cours du cinquième siècle, ils virent qu'il n'était plus besoin de retourner annuellement à leurs marais et qu'ils pouvaient demeurer sans crainte, en toute saison, à portée du butin. Ils se fixèrent d'abord dans les îles, puis sur les côtes, et peu à peu dans l'intérieur. Il y avait parmi eux des Goths ou Jutes du Danemark (Jutland), des Frisons, des Francs, des Angles du Schleswig, des Saxons du vaste pays compris entre l'Elbe et le Rhin.

Ces deux derniers peuples surtout vinrent en grand nombre, occupèrent de vastes espaces, fondèrent des royaumes durables. Les Angles, dont le nom devait rester à tout le peuple, occupèrent le Northumberland, une partie du centre et la côte nord-est, depuis l'É-

nous est parvenue dans le récit de l'Arabe Ahmed Ibn Fozlan, envoyé en ambassade au dixième siècle par le calife Al Moktader auprès d'un roi scandinave établi sur le Volga (*Journal asiatique*, 1825, t. VI, pp. 16 et s.). Dans d'autres cas il y avait enterrement sans incinération et c'est ainsi que des navires de pirates du Nord ont pu être retrouvés. Deux de ces précieuses reliques sont conservées au musée de Christiania. L'un de ces bateaux, découvert en 1880, construit en planches de chêne réunies par des clous de fer, avait gardé plusieurs de ses rames; elles avaient six mètres de long et devaient être au nombre de seize de chaque côté, soit trente-deux rames. Cette dimension était, ce semble, la dimension normale, car la *Chronique anglo-saxonne* dit que Alfred fit construire des navires deux fois plus grands que les navires ordinaires et leur donna « soixante rames ou plus » (*sub anno* 897). Un bateau construit exactement sur le modèle des barques scandinaves, est allé de Bergen à New-York au moment de l'exposition de Chicago, 1893. Il a tenu très bien la mer, même par gros temps.

cosse jusqu'au comté actuel d'Essex; les Saxons s'établirent plus au sud, dans les régions qui reçurent d'eux les noms d'Essex, Sussex, Middlesex, Wessex : Saxons de l'est, du midi, du milieu, de l'ouest. Ce fut dans ces deux groupes de tribus ou de royaumes que la littérature prit le plus de développement et ce fut principalement entre eux que la lutte pour la suprématie s'établit après la conquête. De là le nom d'Anglo-Saxons généralement donné aux habitants du sol pour toute la période pendant laquelle des dialectes purement germaniques furent parlés en Angleterre. Ce mot composé, qui a été récemment l'objet de beaucoup de querelles, a l'avantage d'être clair, il a pour lui le long usage, et il convient, par sa forme même, à une période où le pays n'était pas unifié et appartenait à deux agglomérations principales de tribus, celle des Angles et celle des Saxons[1].

Les envahisseurs se trouvaient, comme en Gaule, en

[1] Il a encore pour lui la difficulté de le remplacer par une expression aussi claire et aussi maniable. On a proposé de lui substituer « old english », vieil anglais; on y voyait entre autres avantages celui de représenter la continuité de l'histoire nationale et de marquer moins nettement que la succession des deux mots distincts : « anglo-saxon » et « anglais » les modifications introduites dans la langue, les mœurs, le caractère et la race même, par la conquête normande. « Anglo-saxon » avant la conquête, « anglais » ensuite, c'est supposer une coupure, une rénovation complète dans l'histoire du peuple d'Angleterre. On ajoute que ce peuple, déjà au temps d'Alfred, comme on peut le voir par les œuvres de ce prince, se donnait le nom d'« Anglais ».

Mais, outre les raisons mentionnées plus haut, on peut répondre que cette coupure, cette rénovation, cette transformation sont des faits historiques qu'il n'y a aucune raison pour dissimuler. Dans la langue, par exemple, les changements ont été tels que, comme on l'a justement observé, l'anglais classique ressemble moins à l'anglo-saxon que l'italien au latin : et cependant on ne comprendrait pas qu'en Italie les Romains fussent rebaptisés des « vieux Italiens », ou que chez nous Aétius fût appelé un « vieux Français ». Quant à Alfred, loin de nous la pensée de rejeter son auto-

présence de peuples infiniment plus civilisés qu'eux, habiles dans les arts, bons agriculteurs, riches commerçants, sur le sol desquels s'élevaient ces grandes villes que les Romains avaient fortifiées et reliées par des routes. Jamais ils n'avaient rien vu de semblable et leur surprise se manifesta par des additions à leur vocabulaire. Ne sachant comment désigner ces étranges choses, ils leur laissèrent les noms qu'elles avaient dans la langue des habitants : *castrum, strata, colonia*, dont ils firent *chester, street* ou *strat* comme dans Stratford, *coln* comme dans Lincoln.

Les Bretons qui portaient la toge et que les légions ne protégaient plus, firent une résistance inutile; la marée montante des barbares les entoura et bientôt les engloutit; ils cessèrent d'exister comme peuple. Les cités furent rançonnées, les campagnes ravagées, les villas rasées et, sur les points où les indigènes voulurent faire front à l'ennemi, d'effroyables hécatombes

rité. Or il se donne tantôt le nom de « rex Saxonum », tantôt celui de roi des Angles, tantôt celui de roi des Anglo-Saxons : « Ego Aelfredus, gratia Dei, Angol Saxonum rex » (Kemble, *Codex*, II, p. 124). Æthelstan se dit de même « rex Angul Saxonum ». On citerait difficilement des cas où ils se seraient donné le nom de « vieux anglais ». De même, dans la chronique nationale, quand l'historien indigène revient en arrière par la pensée et songe à la conquête germanique du pays, il dit qu'elle a été faite par des « Angles et des Saxons »; ce n'est donc pas le contredire que d'appeler les conquérants des Anglo-Saxons et c'est une expression que lui-même eût comprise (Ode sur la bataille de Brunanburh, *sub anno* 937). Enfin, on peut remarquer que lorsqu'il s'agit de rejeter un mot d'un usage courant et admis par la tradition, du moins faut-il lui substituer une expression parfaitement maniable; ce n'est pas le cas pour « old english »; et un exemple le montrera. Dans un livre publié récemment par un des plus grands historiens de l'Angleterre contemporaine, M. Freeman, il est question d'individus qui étaient des vieux Anglais de naissance, « men of old english birth; » on conviendra qu'il était plus simple et plus clair de dire que c'étaient des Anglo-Saxons. Cf. Grein, *Anglia*, I, p. 1.

furent immolées par les adorateurs de Thor et d'Odin.

Mais ils ne purent tout détruire, et ici se pose la question si importante de la survivance celtique. Beaucoup d'admirateurs des conquérants leur font honneur de massacres surhumains. Aucun Celte n'aurait survécu; la race aurait été refoulée jusqu'en Galles ou détruite, si bien qu'il aurait fallu repeupler entièrement le pays, et qu'une nouvelle nation toute germanique, aussi pure de mélange que les tribus des bords de l'Elbe, se serait formée sur le sol breton. Mais l'examen des faits montre que ce titre de gloire ne peut être revendiqué pour les vainqueurs. La tâche était impossible; que ce soit leur excuse. Détruire un peuple entier par l'épée dépasse les forces humaines et il n'en est pas d'exemple. Or nous savons, d'une part, que la Bretagne avait, dès le temps de César, une population très dense : *hominum infinita multitudo*, dit-il dans ses Commentaires; d'autre part, que les envahisseurs se trouvaient en présence d'une race intelligente, laborieuse, assimilable, dressée par les Romains à être utile. Le premier fait écarte a priori l'hypothèse du massacre général; le deuxième, l'hypothèse d'une expulsion totale ou d'une disparition par voie d'extinction.

Dans la réalité, tous les documents qui nous sont parvenus et toutes les vérifications qu'on a pu faire sur le sol, contredisent la théorie d'une annihilation de la race celtique. D'abord, on ne peut supposer aucune destruction systématique postérieurement à l'introduction du christianisme parmi les Anglo-Saxons, événement qui eut lieu à la fin du sixième siècle. Ensuite, les chroniqueurs ne parlent de massacres complets de toute une population que pour deux cités : Chester et Ande-

rida[1]; et l'on peut vérifier, même aujourd'hui, que, pour l'un de ces points, la destruction fut en effet complète, puisque cette dernière ville n'a jamais été reconstruite et qu'on en connaît seulement l'emplacement. Si les chroniqueurs ont fait une mention spéciale de ces deux massacres, c'est apparemment qu'ils étaient exceptionnels. Conclure de la destruction d'Anderida au massacre de toute une race serait aussi peu raisonnable que de supposer l'anéantissement de tous les Gallo-Romains, par la raison qu'on a découvert à Sanxay en Poitou les ruines d'une ville gallo-romaine, avec un théâtre pour sept mille personnes, dans un endroit aujourd'hui inhabité. Les fouilles exécutées de notre temps en Angleterre ont montré de plus, dans un grand nombre de cimetières, même dans la région appelée autrefois *Littus Saxonicum*, celle où le peuplement germanique fut le plus dense, Bretons et Saxons dormant côte à côte, et rien ne saurait mieux prouver qu'avant l'heure du repos, ils avaient dû vivre aussi côte à côte. S'il y avait eu destruction, les victimes n'auraient pas eu de sépulcres; ou, si elles en avaient eu, ils ne se rencontreraient pas mêlés à ceux des meurtriers.

On ne peut, de même, s'expliquer que par la préservation de la race préétablie, le changement des mœurs et le rapide développement des peuples Anglo-Saxons. Ces pirates naguère vagabonds perdent le goût des aventures maritimes; ils ne construisent plus de navires; leurs querelles intestines suffisent désormais à satisfaire leurs penchants guerriers. D'où vient donc l'at-

[1] « Cette année, Ælle et Cissa assiégèrent Anderida et tuèrent tous ceux qui y habitaient; il ne resta pas même un seul Breton vivant. » *Anglo-Saxon Chronicle*, éd. Thorpe, *sub anno* 491.

ténuation relative des instincts de cette race fougueuse? de la fécondité du sol largement défriché qu'elle occupe maintenant et des facilités qu'elle a pour en tirer parti. Ces facilités consistent dans le travail d'autrui. Les goûts agricoles n'étaient pas dans la race ; Tacite la montre cultivant tout juste le strict nécessaire[1]. Elle trouve dans l'île britannique d'immenses étendues fécondées par les colons latins; après le temps des premiers ravages, elle les rappelle en masse à leur travail, mais elle s'en attribue les produits. Les vainqueurs désignent par le même mot le Celte indigène et l'esclave. Les Anglo-Saxons s'installent ainsi au milieu des champs dont ils surveillent à leur façon la culture, et leurs campements deviennent des bourgs : Nottingham, Buckingham, Glastonbury qui ont gardé jusqu'aujourd'hui des noms de familles ou de tribus germaniques. Les villes d'importance ancienne, au contraire, ont conservé en grand nombre des noms celtiques ou latins : Londres, York, Lincoln, Winchester, Douvres, Cirencester, Manchester, etc.[2]. Les Anglo-Saxons ne les détruisirent pas puisqu'elles subsistent, et ne se mélangèrent que faiblement à leur population parce qu'ils avaient, ainsi que tous les Germains, l'horreur du séjour des villes : « Ils les évitaient, les considérant comme des tombeaux, » et il leur parais-

[1] *De Moribus Germanorum*, XV, XXVI.

[2] Les noms de villages rappelant des noms de tribus ou familles germaniques sont très nombreux sur les côtes orientales et méridionales et diminuent à mesure qu'on avance vers l'intérieur. On en a relevé 1,400 en tout : « 48 se trouvent dans le Northumberland, 127 dans le Yorkshire, 76 dans le Lincolnshire; 153 dans le Norfolk et le Suffolk; 48 dans l'Essex; 60 dans le Kent; 86 dans le Sussex et le Surrey; on en trouve seulement deux dans la Cornouaille; 6 dans le Cumberland; 24 dans le Devonshire; 13 dans le comté de Worcester; 2 dans le Westmoreland et aucun dans le comté de Monmouth. » Grant Allen, *Anglo-Saxon Britain*, p. 43.

sait que d'y vivre, c'était s'enterrer vivant[1]. La conservation en Angleterre de quelques branches de l'industrie romaine est une preuve de plus de la continuité de la vie urbaine dans le pays ; si l'artisan breton n'avait pas survécu à l'invasion, on ne trouverait pas dans les tombes des conquérants ces coupes de verre d'une ornementation compliquée, qu'il est difficile de distinguer des produits des verreries romaines et dont assurément la lourde main du Saxon était incapable de fondre et d'assembler les parties[2].

Les Bretons subsistent donc en grand nombre, même dans les comtés orientaux et méridionaux où l'invasion et le peuplement germaniques se produisirent avec le plus d'intensité : mais ils restent à l'état de race asservie ; ils cultivent la terre dans la campagne, ils travaillent aux métiers manuels dans les villes. Seuls le pays de Galles et la Cornouaille demeurent, dans l'île britannique, le refuge des Celtes indépendants. L'idiome des anciens habitants et leurs traditions s'y conservent. Dans ces retraites lointaines, aux pieds du Snowdon, dans la vallée de Saint-David, sous les arbres de Caerleon, des chanteurs populaires accompagnent sur la harpe les vieilles poésies nationales ; peut-être même commen-

[1] Ammien Marcellin : « Ipsa oppida, ut circumdata retiis busta declinant » : à propos des Francs et des Alamans, *Rerum Gestarum*, lib. XVI, cap. II. Tacite dit la même chose pour l'ensemble des Germains : « Nullas Germanorum populis urbes habitari, satis notum est... Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit. Vicos locant, non in nostrum morem, connexis et cohærentibus ædificiis : suam quisque domum spatio circumdat. » *De Moribus Germanorum*, XVI.

[2] Il semble impossible d'admettre, comme cela a été avancé, que ces fragiles objets auraient été sauvés du pillage et de l'incendie des villas et conservés par les Anglo-Saxons comme *curiosités*. Or, les verres *à larmes* abondent dans les tombes saxonnes, et on en a trouvé de semblables dans les tombes romaines d'époque antérieure, notamment à Lepine, dans la Marne

cent-ils à psalmodier ces récits où l'on voit les exploits d'un héros destiné à la plus haute gloire littéraire, le roi Arthur. Mais dans le cœur du pays, la langue nationale était déjà presque inconnue; les Bretons avaient tant bien que mal appris le latin; peu à peu maintenant ils oublient le latin, comme ils avaient auparavant oublié le celtique et ils apprennent la langue de leurs nouveaux maîtres. C'était un de leurs dons nationaux, don précieux et fatal : ils étaient prompts à apprendre.

En France, le résultat de la conquête germanique fut tout différent; le langage celtique ne reparut pas plus qu'en Angleterre et, de même qu'en Angleterre, il n'a subsisté que dans l'extrême ouest[1]; mais chez nous l'idiome germanique ne prit pas le dessus; le latin persista, si bien que notre langue est demeurée une langue romane. Il y a pour cela deux grandes causes. D'une part, les Germains vinrent en France en moins grand nombre qu'en Angleterre et ceux qui y restèrent étaient depuis longtemps déjà en contact avec les Romains; d'autre part, la romanisation des Gaules avait été plus complète. De toutes les provinces de l'Empire, la Gaule, qui produisit Cornelius Gallus, Trogue Pompée, Domitius Afer, Pétrone, Ausone, Sidoine Apollinaire, se piquait de parler le latin le plus pur et de produire les meilleurs poètes. Qu'on prenne les monuments matériels ou les monuments littéraires, la différence est la même d'un pays à l'autre. En Angleterre, des théâtres, des tours, des temples, marques d'une civilisation latine, avaient été élevés, mais non pas si nombreux, si solides, si grandioses,

[1] Où l'élément celtique fut renforcé, au début du sixième siècle, par une émigration considérable de Bretons chassés d'Angleterre, d'où le nom de Bretagne que prit, à ce moment seulement, l'ancienne Armorique.

que les invasions n'aient pu les détruire. Il n'en demeure guère aujourd'hui que des débris informes. Chez nous, les barbares sont venus, ont pillé, brûlé, rasé au niveau du sol tout ce qu'ils ont pu; mais ils avaient trop à détruire; la multitude des temples et des palais lassa leur bras; la torche leur tomba des mains. Et tandis qu'on fouille la terre chez nos voisins pour retrouver les restes de l'antique civilisation latine, il suffit chez nous de lever les yeux pour les voir. Si la mort nous rendait un Romain du temps des Césars, il pourrait encore, dans notre siècle, aller implorer ses empereurs divins dans les temples de Nîmes et de Vienne; il passerait pour entrer à Reims, Orange ou Saintes, sous les arches triomphales élevées par ses ancêtres; il reconnaîtrait leurs tombes aux Aliscamps d'Arles; il verrait représenter *Œdipe Roi* à Orange, et il pourrait, assis sur les gradins, en face des horizons bleus de la Provence, voir couler le sang dans les arènes.

Notre pays n'était pas, comme la Bretagne, désorganisé et privé de ses légions lorsque arrivèrent les barbares; le vainqueur dut toujours compter avec le vaincu, qui devint un allié et non pas un esclave, et cet avantage, ajouté au nombre et à la civilisation supérieurs, permit au Gallo-Romain de reconquérir l'envahisseur. La tradition latine était si forte qu'elle s'imposa à Clovis même. Ce barbare chevelu s'affubla de la chlamyde et de la toge; il fut *patrice;* il avait beau savoir d'expérience qu'il tenait son pouvoir de son épée, il se plaisait à en faire remonter la source jusqu'à l'empereur. Il comprit d'instinct l'utilité de Rome. Le prestige de l'empereur valait pour lui une armée et l'aidait à gouverner ses sujets latinisés. Vaincue, pillée, sac-

cagée, ruinée, la Ville Éternelle restait féconde; dans l'enceinte de ses murs croulants, sous les décombres, subsistaient des graines vivantes, une entre autres, la plus importante de toutes, contenant la grande idée romaine, l'idée de l'État. Les Celtes ne la connurent guère, les Germains tardivement. Clovis, tout barbare qu'il était, se pénétra de cette idée. Il s'acharna à pétrir ses sujets, Francs, Gallo-Romains, Visigoths, pour former par leur moyen un État, et ses efforts ne furent pas, malgré les désastres qui suivirent, sans conséquences durables.

En France, le vaincu enseigna donc au maître sa langue; les petits-fils de Clovis écrivirent des vers latins, et c'est grâce à des poèmes en langue romane que Karl le Franc est devenu « Charlemagne » dans la légende et dans l'histoire : si bien que le nouvel empire établi dans les Gaules n'eut guère, à la longue, rien de germanique que le nom; ce nom toutefois a subsisté et c'est le nom français.

Ainsi, et non par un impossible massacre, s'explique le résultat différent des invasions en France et en Angleterre. Dans les deux pays, mais moins abondamment dans le dernier, la race celtique s'est perpétuée; et le voile d'une langue étrangère, latine en France, germanique en Angleterre, n'est pas si rigide ni si épais qu'aujourd'hui même on ne puisse discerner à travers ses plis les formes du génie britannique ou gaulois; génie très spécial, très reconnaissable, fort différent du génie des anciens, plus différent encore de celui des Teutons envahisseurs.

CHAPITRE III.

LA POÉSIE NATIONALE DES ANGLO-SAXONS.

I.

Vers la fin du cinquième siècle, l'Angleterre est en majeure partie conquise; les maîtres du pays ne sont plus des Celtes ou des Romains; ce sont des hommes de race germanique; ils n'adorent pas Jésus-Christ, mais Thor et Odin; leur langue, leurs mœurs, leur religion sont entièrement différentes de celles des peuples parmi lesquels ils se sont établis et qu'ils ont subjugués.

Entre les deux races, la fusion du sang se produisit par la force même des circonstances; mais il n'y eut, pendant de longs siècles, aucune fusion littéraire. L'envahisseur n'avait pas l'esprit curieux; il se cantonna dans ses goûts, content de sa propre littérature. « Chacun d'eux, » disait Tacite des Germains, « laisse un espace vide autour de sa maison ». Les Anglo-Saxons restèrent en littérature des gens aux maisons isolées. Les traditions des Celtes vaincus ne se mêlèrent pas aux leurs, et ils conservèrent presque intacts, malgré leur conversion au christianisme, les traits intellectuels de la race dont ils étaient issus.

Leur vocabulaire, sauf l'introduction de quelques mots tirés du latin d'église, leur grammaire, leur prosodie restent germaniques. Dans leurs vers, la cadence est marquée, non par un nombre pareil de syllabes, mais par un nombre à peu près semblable d'accents; ils n'ont pas les sonorités alternées de la rime, mais ils ont, comme les Germains et les Scandinaves, l'*allitération,* c'est-à-dire la répétition des mêmes lettres au commencement de certaines syllabes. Pour produire ce bruit de grelots, l'identité absolue des lettres n'est pas nécessaire; les voyelles sont considérées comme équivalentes entre elles; les consonnes ayant des sons analogues sont, de même, tenues pour équivalentes et suffisent pour marquer l'allitération. Ces répétitions de lettres se produisent généralement dans trois syllabes pour chaque vers, deux dans la première partie du vers, une dans la seconde :

Flod under *f*oldan · nis thät *f*eor heonon.

« L'eau [s'enfonce] sous la terre; ce n'est pas loin d'ici » (poème de *Beowulf*). Les règles de cette prosodie, déjà peu difficiles, sont encore atténuées par une foule de licences et d'exceptions. Le goût de l'allitération était destiné à survivre; il n'a même jamais disparu entièrement en Angleterre. On retrouve cet ornement jusque dans le latin de poètes postérieurs à la Conquête normande, comme Joseph d'Exeter au douzième siècle :

*Au*dit et *au*det
Dux *f*alli : *f*atisque *f*avet quum *f*ata recuset [1].

[1] *De Bello Trojano*, III, vers 108. La rime commença toutefois à paraître dans quelques rares poèmes chrétiens de la fin de la période anglo-saxonne. Sur l'usage, assez rare, fait en vieux français de l'allitération,

Les fameuses Visions de Langland, au quatorzième siècle, sont en vers allitératifs ; sous Élisabeth, l'allitération fut une des particularités du genre de prose fleurie appelé *Euphuisme*. Plus près de nous, Byron fait un emploi fréquent de l'allitération :

Our bay
Receives that *prow* which *prou*dly *sp*urns the *sp*ray ;
How *g*loriously her *g*allant course she *g*oes !
Her white wings *f*lying — never *f*rom her *f*oes. (*Corsair*).

La période purement germanique de l'histoire littéraire anglaise dura six cents ans, c'est-à-dire autant de temps qu'il s'en est écoulé de saint Louis jusqu'à nous. A l'inverse de la littérature celtique, on ne trouve, dans les monuments de la pensée des Anglo-Saxons, nulle trace de gaieté légère, ou de sentiments nuancés. Ils sont forts, mais non point agiles. Des deux passions dominantes attribuées par Caton aux habitants des Gaules, une seule, la passion de la guerre, *rem militarem*, est partagée par les riverains de l'océan septentrional ; l'autre, *argute loqui*, leur est inconnue. Membres d'une même famille de peuples, répandus autour de la mer du Nord, comme les peuples classiques dominaient, au temps des empereurs, sur les rives de la Méditerranée, les Anglo-Saxons, les Germains et les Scandinaves, parlaient des dialectes de la même langue, conservaient des traditions communes et le souvenir d'une origine identique. Grein a réuni dans sa « Bibliothèque anglo-saxonne » tout ce qui subsiste de l'ancienne littérature d'Angleterre ; Powell et Vigfusson ont compris dans leur *Corpus*

usage qu'on retrouve toutefois dans diverses formules courantes : gros et gras, bel et bon, etc., voir Paul Meyer, *Romania*, t. XI, p. 572 : « De l'allitération en roman de France. »

poeticum boreale tout ce que nous avons de poèmes en langue scandinave composés autrefois en Danemark, en Norvège, aux Orcades, en Islande, dans le Groenland même, en dedans du cercle arctique[1]. Les différences sont peu marquées. C'est bien, au fond, le même peuple qui raconte ses origines et conduit ses héros au Valhalla[2]. L'histoire anglaise de Beowulf, l'histoire scandinave et germanique des Niblungs et des Volsungs[3] appartiennent au même ordre de conceptions et repré-

[1] Grein, *Bibliothek der Angelsæchsischen Poesie*, ed. Wülker; Cassel, 1883 et s., 8°; *Corpus poeticum boreale*, *The poetry of the old northern tongue, from the earliest to the XIIIth century*, edited and translated by G. Vigfusson and F. York Powell, Oxford, 1883, 2 vol. 8°; t. I, Eddic poetry; t. II, Court poetry. D'autres monuments importants de la littérature scandinave se trouvent dans les recueils suivants : *Edda Snorri*, éd. Jon Sigurdsson, Copenhague, 1848, 2 vol. : *Norroen Fornkvædi*, éd. S. Bugge, Christiania, 1867, 8° (contient le recueil usuellement appelé *Edda Sæmundi*); *Icelandic Sagas*, éd. Vigfusson, Londres, 1887, 2 vol. 8° (collection du « Master of the Rolls » ; contient, t. I, *Orkneinga Saga* et *Magnus Saga;* t. II, *Hakonar Saga*); *Sturlunga Saga, including the Islendiga Saga of Lawman Thordsson and other works*, éd. Vigfusson, Oxford, 1878, 2 vol. 8°; *Heimskringla Saga, or the Sagas of the norse kings, from the icelandic of Snorre Sturlason*, éd. S. Laing, deuxième édition, revue par R. B. Anderson, Londres, 1889, 4 vol. 8°. Enfin, les deux Eddas et les principales Sagas seront comprises dans la *Saga library*, fondée par W. Morris et Eirikr Magnusson en 1890 (chez Quaritch, à Londres). *Edda* signifie arrière-grand'mère; l'Edda en prose est un recueil de récits du douzième siècle remaniés par Snorri au treizième; l'Edda en vers est une collection de poèmes de dates diverses qui remontent, pour partie, aux huitième et neuvième siècles. *Saga* signifie récit; les Sagas sont des récits en prose, d'un caractère épique; elles fleurirent surtout aux douzième et treizième siècles.

[2] Le recueil anglo-saxon et le recueil scandinave contiennent l'un et l'autre des poésies de même sorte, savoir notamment : des morceaux épiques; des élégies et lamentations; des poésies morales; des énigmes et aphorismes; des chants de guerre.

[3] Les plus anciens fragments de cette épopée se trouvent dans l'*Edda en vers*; on en a une version complète en prose islandaise (*Volsunga Saga*) du douzième siècle; la version allemande (*Nibelungenlied*) est de la fin du même siècle.

sentent la même race. L'une et l'autre faisaient partie du patrimoine littéraire commun à tous les peuples du Nord.

De même que pour les Celtes, la masse des monuments anciens de la littérature germanique et scandinave nous a été conservée dans le pays le plus éloigné où la race se soit établie; la distance même l'ayant mieux protégée des guerres, les chants et les manuscrits ont plus aisément survécu, à la faveur d'une paix relative. La majorité des récits celtiques a été retrouvée en Irlande; la plus grande partie des pièces recueillies dans le *Corpus poeticum boreale* est tirée de documents islandais.

Les poésies contenues dans ce recueil abondent en traits caractéristiques manifestant les croyances et les mœurs des peuples septentrionaux. Nous sommes en présence de géants et de nains, de monstres, de dragons, de héros invincibles, de batailles cruelles, de présages lugubres, d'incantations magiques, de trésors enchantés. Le poète nous conduit dans des halls aux sièges ornés, sur lesquels les guerriers passent de longues heures à boire; dans des fosses à serpents où sont jetés les vaincus; dans des paysages funèbres où les cadavres accrochés aux gibets se balancent au vent; dans des îles mystérieuses où la flamme s'échappe en tourbillons des tombeaux, où l'héroïne venue sur ses navires, ses « coursiers de mer », aborde pour évoquer l'ombre paternelle, revoir l'être chéri au milieu des fumées infernales et recevoir de ses mains l'épée enchantée et vengeresse. Les Valkyries armées traversent le ciel; les corbeaux commentent les actions des hommes; le ton est triste et douloureux, parfois si bref et si saccadé que, pour suivre le poète dans ses imaginations fantastiques,

il faudrait un commentaire en marge, comme pour l'« Ancient Mariner » de Coleridge, en qui revit l'esprit de cette littérature.

De même que chez tous les peuples primitifs, les scènes de carnage et de supplices abondent; les victimes rient parmi les tortures; elles chantent leur chant de mort, et il nous semble, à nous, gens d'une autre époque et d'une autre race, voir se dérouler des romans de Fenimore Cooper dans des paysages d'opéra. Sigfred fait rôtir au feu le cœur de Fafni, l'homme-serpent, son adversaire, et il en mange. Eormunrek a les pieds et les mains coupés et on les jette dans le brasier en sa présence. Skirni, pour gagner, en faveur de son maître, l'amour de Gerda, l'accable de malédictions, la menace de lui couper la tête, et réussit par ces moyens dans son ambassade [1]. Gunnar, pour garder seul le secret du trésor des Niblungs, réclame le cœur de son propre frère, Hogni : « Il me faut le cœur de Hogni; qu'on le taille au couteau dans la poitrine de ce brave et qu'on l'apporte dans ma main.

« Ils coupèrent dans sa poitrine le cœur de Hialli l'esclave, le mirent sur un plat et l'apportèrent à Gunnar.

« Alors parla Gunnar, roi des hommes : J'ai là le cœur de Hialli le lâche, fort différent du cœur de Hogni le brave. Il tremble sur le plat, mais il tremblait deux fois plus quand il était dans sa poitrine.

« Hogni rit quand on coupa son cœur vivant de héros; il n'avait nulle envie de se plaindre. Ils le mirent sanglant sur un plat et l'apportèrent à Gunnar.

« Alors parla Gunnar, héros des Niblungs : J'ai là le cœur de Hogni le brave, différent du cœur de Hialli le

[1] *Lay of Skirni. — Corpus poeticum*, I, p. 114.

lâche ; il ne tremble guère sur le plat, il tremblait bien moins encore quand il était dans sa poitrine. » Justice ainsi rendue à son frère et n'éprouvant nul regret, Gunnar laisse éclater sa joie ; seul il connaît maintenant le secret du trésor des Niblungs et ce trésor « roulera étincelant dans les eaux du Rhin plutôt que de briller jamais aux bras des fils des Huns [1] ».

Il n'est pas nécessaire d'insister et l'on voit assez par là que la compréhension des nuances et des sentiments raffinés échappe à ces héros ; ils ne s'attardent pas à décrire les choses de beauté ; il leur est indifférent que la terre produise des fleurs et que les femmes aient des joues « pourpres comme la digitale ». L'aptitude aux vives réparties n'appartient pas non plus à ces personnages ; ils croient badiner et ils assomment. « Tu viens de manger tout frais et au miel les cœurs de tes fils, » dit la reine Gudrun à Attila, le roi historique des Huns qui, dans cette littérature, est devenu un personnage typique : le héros militaire étranger ; « le morceau était bon n'est-ce pas? Tu vas digérer cette chair humaine sanglante » [2]. Voilà le genre de plaisanterie qu'ils comprennent ; le poète appelle ces paroles de la reine « quelques mots railleurs ». Les échanges de réparties satiriques entre Loki et les dieux ne sont pas moins remarquables. Lâches ! crie Loki aux dieux ; prostituées ! crie-t-il aux déesses ; ivrogne ! répondent les uns et les autres. Certainement *argute loqui* n'était pas le propre de cette race.

Violents dans leurs discours, cruels dans leurs ac-

[1] *Atla-Kvida.* — *Corpus poeticum*, I, p. 48. C'est un des plus anciens poèmes du recueil.

[2] *Ibid*, p. 51.

tions[1], ils aiment tout ce qui est fantastique, prodigieux, colossal; et cette tendance paraît même dans les écrits où ils veulent amuser; elle y est plus marquée encore que dans les vieux récits celtiques. Thor et le géant vont à la pêche; le géant met deux hameçons à sa ligne et prend deux baleines à la fois. Thor amorce sa ligne avec une tête de bœuf et pêche le grand serpent qui entoure la terre[2].

Leurs violences et leurs énergies ne sont pas sans retours; ils se replient, parfois retombent sur eux-mêmes. Ces êtres forts et intrépides, qui rient quand on coupe leur cœur vivant, sont victimes des vagues pensées rongeuses. Déjà, à cette époque lointaine, leur monde qui nous semble si jeune leur paraissait vieux. Ils connaissaient les regrets incertains, les afflictions vaines, le dégoût de la vie. Nulle littérature n'a produit un plus grand nombre de poèmes désolés et de lamentations; ils foisonnent dans le *Corpus poeticum* du Nord.

II.

C'est avec une religion, des traditions et des idées de ce genre, que les Anglo-Saxons avaient abordé la Bre-

[1] A ce point de vue, un seul exemple, mais caractéristique : « Un chef de Vikings reçut le surnom de Börn (petit enfant) parce qu'il eut assez bon cœur pour essayer de mettre un terme à un jeu de ses compagnons qui s'amusaient à jeter les petits enfants en l'air et à les rattraper sur leurs lances. Ses hommes sans doute trouvèrent plaisante cette fantaisie de sa part et, sans lui en vouloir autrement, lui donnèrent ce surnom. » C. F. Keary, *The Vikings in western Christendom, 789-888*, Londres, 1891, 8°, p. 145.

[2] *Hymis-Kvida.* — *Corpus poeticum*, I, p. 222.

tagne d'outre-Manche et s'y étaient fixés[1]. Installés dans leurs « maisons isolées », s'ils en sortent, c'est pour l'action ; s'ils y rentrent, c'est pour les rêveries solitaires, à moins que ce ne soit pour l'orgie. Toute leur littérature originale, comme celle de leurs frères et cousins du continent[2], est faite de chants de triomphe et de

[1] Les mss. contenant les plus précieux monuments de la littérature anglo-saxonne sont les suivants :

Pour la poésie : le ms. de *Beowulf*, au British Museum (Ms. Cottonnien, Vitellius A. XV), écrit à la fin du dixième ou au commencement du onzième siècle.

Le fragment du poème sur Waldhere, à la bibliothèque de Copenhague.

Le ms. d'Exeter (*Codex Exoniensis*), écrit au dixième siècle et donné en 1046 à la bibliothèque de la cathédrale par Leofric, premier évêque de cette ville (poésies diverses).

Le ms. de Verceil (Vercelli, en Lombardie, *Codex Vercellensis*), contenant des poésies diverses.

Le ms. de la Bodléienne, Oxford (Junius XI), contenant la paraphrase en vers de la Bible, attribuée pour partie à Cædmon (écriture du dixième siècle).

Le ms. du psautier anglo-saxon de Paris (Bibliothèque Nationale, Lat. 8824), écriture du onzième siècle, 50 psaumes en prose et 100 en vers.

Pour la prose : Le ms. d'Épinal, contenant un glossaire latin et anglo-saxon, huitième ou neuvième siècle.

Le ms. Hatton. 20, à la Bodléienne, contenant la traduction par Alfred de la *Regula Pastoralis* de saint Grégoire (exemplaire de Werferth, évêque de Worcester).

Le ms. de l'*Anglo-Saxon Chronicle*, version de Winchester, à la bibliothèque de Corpus Christi College, Cambridge. (Ms. LXXIII.

Les mss. des homélies d'Ælfric et de Wulfstan (Junius XXII et Junius XCIX) à la Bodléienne et le ms. des homélies de Blickling (à Blickling Hall, Norfolk).

Pour les miniatures, voir spécialement le ms. des *Lindisfarne Gospels*, ms. Cotton Nero D.IV, au Bristish Museum (huitième-neuvième siècle), ms. latin, avec des gloses anglo-saxonnes. Des spécimens de ces miniatures et divers autres échantillons du même art se trouvent dans J. O. Westwood, *Fac similes of the Miniatures and Ornaments of Anglo-Saxon and Irish mss.*, Londres (Quaritch), 1868, fol.; et *Paleographia sacro pictoria*, Londres, 1844, fol.

[2] Tacite mentionne les éloges en vers que les Germains faisaient de leurs guerriers : « Celebrant carminibus antiquis (quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est)... » *De Moribus*, chap. I. Eginhard au

navrantes complaintes; elle est contemplative et guerrière.

Ils ont à se battre contre leurs voisins, ou contre leurs parents d'outre-mer qui, à leur tour, veulent prendre l'île. Le chant de guerre garde chez eux une faveur persistante et conserve, faiblement atténués, ses caractères de fierté hautaine et de férocité. On en retrouve les cruels accents jusque dans les poèmes pieux écrits après la conversion et dans les pages monotones des annales nationales. Le moine anglo-saxon qui rédige dans sa cellule la chronique de l'année, sent, lui aussi, son sang brûler à la pensée d'une grande victoire, et au milieu de la prose tranquille qui sert à l'enregistrement des éclipses de lune et des meurtres de rois, on voit tout à coup bondir les vers d'une ode enthousiaste et bruyante :

« Cette année, le roi Æthelstan, seigneur des comtes, distributeur d'anneaux aux guerriers, et son frère aussi, Edmond, le prince, ont gagné à coups d'épée, dans la bataille, de la gloire pour leur vie à Brunanburh.... Les gens d'Écosse et les rameurs du Nord tombaient pour mourir. Le champ ruissela du sang des guerriers, depuis le moment où le soleil au matin, radieuse étoile, glissa au-dessus de la terre, — flambeau lumineux de Dieu! — jusqu'à ce que la noble créature disparût à son coucher. »

Le poète décrit la défaite de l'ennemi, sa fuite et

neuvième siècle retrouvait les mêmes chants barbares parmi les Francs des Gaules : « Item barbara et antiquissima carmina, quibus veterum regum actus et bella canebantur... » *Vita Karoli*, chap. XXIX, (éd. Ideler, *Leben und Wandel Karl des Grossen*, Hambourg et Gotha. 1839, 2 vol. 8°, I, p. 89)

le massacre, et il convoque, avec des cris de joie, les vols d'oiseaux sauvages, le corbeau sombre au bec de corne, l'aigle à la queue blanche, le faucon vorace, pour se partager les cadavres. Jamais on ne vit massacre si magnifique « depuis le temps où les Angles et les Saxons vinrent ici de l'Orient et gagnèrent la Bretagne à travers le vaste océan, fiers et sanglants ouvriers, hommes avides de gloire, vainquirent les Gallois et prirent le pays[1]! » Le cœur de l'écrivain se dilate au souvenir de tant de cadavres, d'un si beau carnage, de tant de sang; il est heureux et radieux; son âme est satisfaite, comme l'âme des poètes d'une autre époque et d'un autre pays à la pensée de sentiers « où le vent balaya des roses ».

Ces hommes puissants se plaisent, ainsi que leurs parents d'outre-mer, aux rudes balancements, et passent tout d'une pièce des extrémités de la joie aux extrémités de la peine; les atténuations sereines, familières aux peuples du Midi et aux races classiques, leur sont inconnues. Ils se délectent au récit des exploits héroïques, tels que ceux du roi Waldhere d'Aquitaine[2], ou

[1] *Anglo-Saxon Chronicle*, éd. Thorpe, 1861, *sub anno*, 937. Il s'agit d'une victoire fameuse gagnée par les Anglo-Saxons sur les Écossais et les Danois; ce poème a été traduit en vers anglais par Tennyson. D'autres chants guerriers nous sont parvenus, conservés, les uns dans la Chronique anglo-saxonne, les autres, à l'état de fragments séparés. Les plus remarquables sont le très ancien fragment consacré à la *Bataille de Finnsburg* (retrouvé dans la reliure d'un vieux livre), bataille mentionnée dans *Beowulf* texte dans Grein, *Bibliothek der Angelsæchsischen Poesie*, t. I, ou dans Harrison et Sharp, à la suite de leur *Beowulf*, Boston, 3e éd., 1888), et le poème sur la *Mort de Byrhtnoth* à la bataille de Maldon (texte dans Grein, et dans l'*Anglo-Saxon Chronicle ; sub anno* 991).

[2] Histoire de Waldhere (Walter, Gautier) d'Aquitaine qui enlève sa fiancée Hildegonde de la cour d'Attila et lutte, à la traversée des Vosges, contre Gunther et Hagen (personnages qu'on retrouve dans les *Nibelungen*)

du guerrier goth, Beowulf. Ils ont conservé le souvenir de ces personnages dans leur nouvelle patrie ; ils consacrent à Beowulf le plus long de leurs poèmes qui nous soit parvenu. Le milieu, les sentiments, les mœurs, la conception de la vie, sont les mêmes que chez les héros du *Corpus poeticum*.

Beowulf écrase tout ce qu'il touche : dans ses combats, il détruit les monstres ; dans ses conversations, il culbute ses interlocuteurs ; ses reparties n'ont rien d'ailé ; ce ne sont pas des coups de flèches, mais des coups de massue. Hunferth lui reproche de n'être pas le meilleur nageur de la terre. Beowulf répond par un discours qui peut se résumer en quatre mots : menteur, ivrogne, lâche, assassin ! C'est à se croire à la table des dieux, et l'on dirait entendre Loki et les déesses. Pour les guerriers assemblés ce n'est nullement dépasser la mesure ; ils ne s'indignent pas, ils rient. Ainsi encore faisaient les dieux.

Cet étrange poème[1], le monument le plus considé-

On n'a qu'un fragment de ce récit épique, qui paraît être du huitième siècle et dont la donnée totale nous est connue par un poème latin écrit sur le même sujet au dixième siècle par le moine Ekkehard de Saint-Gall (*Ekkehardi primi Waltharius*, éd. R. Peiper, Berlin, 1873, 8°). Le texte anglo-saxon a été publié par G. Stephens : *Two leaves of king Waldere's lay, a hitherto unknown Old-English epic of the VIIIth century, belonging to the Saga-cyclus of King Theodric and his men, now first publisht from the originals of the IXth century.* Copenhague et Londres, 1860, 8°.

[1] *Autotypes of the unique Cotton Ms. Vitellius A. XV, in the British Museum*, with transliteration and notes, by J. Zupitza, Londres, *Early English Text Society*, 1882, 8°. — *Beowulf an anglo-saxon poem* (texte de M. Heyne), éd. Harrison et Sharp, Boston, 3e éd. 1888, 8°. — *Beowulf a heroic poem of the VIIIth century, with a translation*, éd. T. Arnold, Londres, 1876, 8°. — *The deeds of Beowulf... done into modern prose*, by J. Earle, Oxford, Clarendon press (5e éd.), 1892, 8°. — Traduction française : L. Botkine, *Beowulf, épopée anglo-saxonne*, Havre, 1877, 8°. Sur l'intime ressem-

rable de la littérature anglo-saxonne, fut découvert, à la fin du siècle dernier, dans un manuscrit du dixième ou onzième siècle, conservé aujourd'hui au British Museum. Peu d'écrits ont été plus discutés; il a causé des guerres littéraires auxquelles ont pris part les savants d'Angleterre, de Danemark, de Suède, d'Allemagne, de France et d'Amérique; la paix n'est pas encore faite.

Ce poème, de même que les vieux récits celtiques, a pour fond d'anciennes légendes païennes; il paraît avoir été rédigé en Angleterre, par un chrétien, probablement au huitième siècle. Les Angles et les Saxons, toutefois, n'y sont pas nommés; les personnages appartiennent aux races germaniques demeurées sur le continent; Beowulf est un Goth de Gothland, en Suède[1]; Hrothgar est un Danois qui tient sa cour, comme les rois de Danemark d'aujourd'hui, dans l'île de Seeland. Mais les Anglo-Saxons se souvenaient encore de l'ancienne patrie, et ils chantaient Beowulf comme un ancêtre. On ne peut être surpris qu'un poème rédigé dans ces conditions soit rempli d'incohérences; les héros y sont païens et chrétiens à la fois; ils croient au Christ et au dieu Thor; ils se battent contre les monstres de la mythologie scandinave et voient en eux les descendants de Caïn; des faits historiques, une bataille du sixième siècle mentionnée par Grégoire de Tours, où la victoire resta à nos ancêtres les Francs[2],

blance des principaux épisodes de *Beowulf* et de ceux de la Saga islandaise de *Gretti* (les deux étant fondés sur les mêmes vieux chants populaires), voir le *Corpus poeticum boreale*, t. II, p. 501. Sur les noms de lieux anglais qui rappellent des personnages du *Beowulf*, voir D. H. Haigh, *Anglo-Saxon Sagas*, Londres, 1861. 8° (thèse sur bien des points excessive).

[1] Ou un Jute du Jutland. V. Ward, *Catal.* II, p. 15 et Appendice.

[2] Dans Grégoire de Tours, liv. III, chap. 3; dans *Beowulf*, vers 1202 et s. :

Gehweart thá in Francna fæthm feorh cyninges.

« La vie du roi [Hygelac le Goth] fut la proie des Francs. » L'identifica-

sont mêlés au récit de duels fantastiques au fond des eaux.

Les Danois, d'après une légende reproduite en partie dans le poème, n'avaient pas de chef. Ils aperçurent un jour une barque sur la mer et, dedans, un enfant et des trésors. Ils virent dans cet envoi mystérieux un signe des volontés d'en haut; ils prirent l'enfant pour maître « et ce fut là un bon roi ». Quand il mourut, on le mit de nouveau sur une barque avec des trésors, et les flots emmenèrent la barque sans qu'on sût jamais où elle alla.

Un de ses successeurs, Hrothgar, sur ses vieux jours, construisit une salle magnifique pour donner des festins à ses guerriers et leur distribuer des bracelets. On y buvait joyeusement et les poètes y chantaient l'origine des choses. Mais il y avait un monstre appelé Grendel qui vivait dans les brouillards des marais déserts. « Avec peine il supporta quelque temps les réjouissances de la salle : il y avait la musique de la harpe et le son éclatant des chants. » Il vint une nuit dans la salle et « il trouva là nombre de seigneurs dormant après la fête. Ils ne connaissaient aucun souci ». Grendel en prit trente, les emporta dans sa retraite et les mangea. Il revint tous les soirs jusqu'à ce qu'il n'en restât plus.

Un neveu de Hygelac, roi des Goths, le guerrier Beowulf, entendit parler du fléau. Il monta sur un navire « au col écumant », et, prenant « le chemin des cygnes », car la mer du Nord est le chemin des cygnes autant que des baleines, et le cygne sauvage abonde encore au-

tion de Hygelac avec le Chlochilaicus de Grégoire de Tours est due à Grundtvig. Les Francs étaient conduits par Théodebert, petit-fils de Clovis.

jourd'hui sur les côtes de Norwège[1], vint offrir à Hrothgar de le délivrer du monstre.

La nuit arrive; le Goth et ses compagnons, installés dans la salle, se sont endormis après boire. Grendel, le rôdeur nocturne, s'approche et voit les soldats couchés à terre. « Une lumière affreuse, pareille à une flamme, sort de ses yeux, » et il rit à la pensée de son festin. Il saisit un homme, boit son sang et avale son corps « par gros morceaux ». En un instant il ne reste plus rien que les pieds et les mains. Il se trouve alors face à face avec Beowulf; le combat s'engage sous la voûte tonnante, les bancs dorés sont renversés et ce fut merveille que la salle même ne s'écroulât pas : mais elle était soutenue par des barres de fer. A la fin, le bras de Grendel est arraché et il s'enfuit vers ses marais pour mourir.

Tandis que Beowulf, comblé de cadeaux, retourne dans son pays, un nouveau fléau apparaît. La mère de Grendel veut venger son fils et, pendant la nuit, dévore le plus cher conseiller de Hrothgar. Beowulf revient et pénètre dans la demeure des monstres, au milieu des eaux; la lutte est effroyable et le héros allait succomber, quand il aperçoit une épée énorme que les géants ont forgée. Il en frappe l'ennemi à mort; il coupe aussi la tête de Grendel dont le corps gisait là sans vie. Au contact de ce sang empoisonné, la lame fond tout entière, « comme la glace au retour du printemps »[2]; mais les monstres ne se relèvent pas.

Plus tard, après avoir pris part à la bataille histori-

[1] Ils sont nombreux surtout sur les côtes de la province de Finmarken; on les trouve plus au sud, pendant l'hiver.
[2] Vers 1605.

que livrée aux Francs, dans laquelle son oncle Hygelac fut tué, Beowulf devient roi et règne cinquante ans. Sur ses vieux jours, il a encore un monstre à combattre, qui gardait un trésor. Il est vainqueur; mais, blessé, il s'assied sur une pierre se sentant mourir. Il prie ses compagnons de lui élever à Hronesness, sur le bord de la mer, un tertre qui sera son tombeau; « et les marins conduisant au loin leurs navires mugissants, dans l'obscurité des eaux, l'apercevront et le nommeront le mont de Beowulf ».

Pour ce personnage et pour ses pairs, l'idéal du bonheur ne ressemble point au nôtre. Pour eux, le bonheur consiste à bien boire et à bien manger après s'être bien battus, à posséder beaucoup de bracelets avec de belles armes, à entendre des récits avec de la musique et à dormir après. Tel est le sort des compagnons de Hrothgar qui « ignoraient le chagrin, les misères des hommes et le malheur. » Tout ce qui est tendresse, tout ce qui excite le plus notre sensibilité, est regardé comme puéril et reste sans écho. « Il vaut mieux venger son ami que de pleurer sa mort, » dit Beowulf, fort différent de Roland, le héros de France, un Germain, lui aussi, mais amendé au contact du peuple des Gaules :

Le comte Roland, quand il voit morts ses pairs
Et Olivier qu'il tant pouvait aimer,
Tendreur en eut, commença à pleurer,
En son visage fut moult décoloré[1].

Les descriptions de la nature, dans les poèmes anglo-saxons sont appropriées à ces personnages. Les rudes paysages du nord plaisent à leurs âmes, et la bise, le

[1] *Chanson de Roland*, vers 2804.

givre, la grêle et les glaces, le hurlement des tempêtes et des vagues déchaînées reviennent aussi souvent dans cette littérature que le soleil, les orangers et les fleurs chez les peuples familiers avec ces exquises merveilles. Toutes leurs descriptions sont courtes, sauf lorsqu'il s'agit des frimas. Les poètes anglo-saxons s'y arrêtent et s'y complaisent; leur langue alors se délie. Dans *Beowulf,* la plus longue description, la plus vraie, est celle de la demeure des monstres : « Ils habitent une terre sauvage où rôdent les loups, des lagunes balayées par le vent, des marais dangereux où l'eau des montagnes enveloppées de brouillards tombe des rochers et s'enfonce dans la terre. Près d'ici, à mille pas, se trouve le lac, sur lequel penchent les rameaux blancs de givre d'une forêt aux puissantes racines. Là, toutes les nuits, paraît une merveille effrayante, des flammes sur l'eau. Les plus sages des enfants des hommes n'en connaissent pas la profondeur. Quand l'habitant des bruyères, le cerf aux bois robustes, arrive après une longue fuite aux limites de cette forêt, il perdra la vie et exhalera son souffle sur les bords, plutôt que d'y cacher sa tête. C'est un lieu maudit. De là, les vagues sombres s'élèvent jusqu'aux nues lorsque le vent soulève des tempêtes ennemies; l'air s'obscurcit, le ciel répand des pleurs »[1].

Le même génie, identique à lui-même, se manifeste dans l'épopée nationale, dans les courts poèmes détachés et jusque dans les chroniques des Anglo-Saxons. A leurs enthousiasmes excessifs succèdent des périodes d'abattement complet; leurs orgies sont suivies de désespoirs; ils sacrifient dans la bataille leur vie sans un froncement

[1] Vers 1357 et s.

de sourcil, et pourtant, à l'état de repos, la pensée de la mort les harcèle cruellement. Leur religion prévoit la fin du monde et de tout, et des dieux mêmes. Écoutez parler l'un d'entre eux :

« La vie humaine me fait songer aux réunions que tu tiens avec tes compagnons pendant l'hiver, autour du feu allumé au milieu de la salle. Il fait chaud dans la salle et dehors hurle la tempête avec ses tourbillons de pluie et de neige. Qu'un moineau se présente à une porte et, traversant la salle, sorte par l'autre. Tandis qu'il passe, il est à l'abri de la tempête hivernale; mais cette minute de paix est brève et, sorti des frimas, en un instant il disparaît aux regards et rentre dans les frimas. Telle est la vie des hommes; on la voit pour un peu de temps, mais ce qui l'a précédée et ce qui doit la suivre, nous l'ignorons... »

Est-ce Hamlet qui parle? est-ce Claudio [1]? Non, c'est un chef anglo-saxon du septième siècle qui s'est levé dans le conseil du roi Eduini et lui recommande, au témoignage de Bède le Vénérable, d'adopter la religion des moines venus de Rome, parce qu'elle résout le terrible problème [2]. Malgré le passage des siècles et la suite des révolutions, cette même préoccupation est restée dans le

[1] Ay, but to die and go we know not where;
To lie in cold obstruction, and to rot:
This sensible, warm motion to become
A kneaded clod...
—'tis too horrible!
The weariest and most loathed worldly life,
That age, ache, penury, and imprisonment
Can lay on nature, is paradise
To what we fear of death.
Measure for Measure, III-1.

[2] Bede, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, liv. II, chap. 13, année.

pays. Les Puritains l'ont connue, et Bunyan, et le docteur Johnson, et le poète Cowper. Mais chez les races aux tendances classiques, chez les Français, il en est bien autrement. N'empoisonnons pas nos vies de l'idée de la mort, se disait-on, du moins avant notre siècle ; toute chose a son temps, et ce sera assez de penser au trépas quand l'heure en sera venue. « Mademoiselle, » disait La Mousse à la future madame de Grignan, qui soignait trop ses belles mains, « tout cela pourrira. » — « Oui, mais tout cela n'est pas pourri », répondait Mlle de Sévigné, résumant d'un seul mot la philosophie de beaucoup de vies françaises. Demain nous serons tristes, et encore, s'il se peut, sans éclabousser nos voisins de notre peine. Il faut se retirer de la vie comme d'un salon, discrètement, « ainsi que d'un banquet », disait La Fontaine. Et cette bonne grâce qui n'est pas de l'indifférence, mais qui ressemble peu aux angoisses et aux enthousiasmes du Nord, est, elle aussi, la marque d'une race forte : car elles n'étaient pas composées de médiocres individus ces générations françaises qui ont marché à la bataille ou s'en sont allées de la vie, aussi éloignées de ricaner que de pleurer, en souriant[1].

627. « Talis mihi videtur, rex, vita hominum præsens in terris ad comparationem ejus, quod nobis incertum est, temporis, quale cum, te residente ad cœnam cum ducibus ac ministris tuis tempore brumali, accenso quidem foco in medio et calido effecto cœnaculo, furentibus autem foris per omnia turbinibus hiemalium pluviarum vel nivium, adveniensque unus passerum domum citissime pervolaverit; qui cum per unum ostium ingrediens, mox per aliud exierit. Ipso quidem tempore, quo intus est, hiemis tempestate non tangitur, sed tamen parvissimo spatio serenitatis ad momentum excurso, mox de hieme in hiemem regrediens tuis oculis elabitur. Ita hæc vita hominum ad modicum apparet; quid autem sequatur, quidve præcesserit, prorsus ignoramus. Unde si hæc nova doctrina certius aliquid attulit merito esse sequenda videtur. »

[1] Ragnar Lodbrok, dans la fosse aux serpents, défie ses ennemis et les

Les exemples de poésies anglo-saxonnes, rêveuses ou guerrières, pourraient être facilement multipliés. Nous avons les désolations de l'homme sans patrie, du nomade sans amis, du marin sur les flots[1], complaintes toujours associées à ces paysages du nord dédaignés des littératures antiques. « Bientôt s'éveille de nouveau l'homme sans amis ; il voit devant lui les vagues fauves, les oiseaux de la mer qui se baignent en étendant leurs ailes ; le givre et la neige qui tombent mêlés de grêle : alors deviennent plus profondes les blessures de son cœur[2]. » Il y a des descriptions de l'aurore en traits nouveaux et inattendus : « L'hôte s'endormit jusqu'à ce que le corbeau noir annonçât, d'un cœur joyeux, le temps où se lève le soleil, gaîté du ciel, où les voleurs disparaissent. » Certes jamais les terrasses de Rome, ni les péristyles d'Athènes, ni les balcons de Vérone, n'ont vu se lever, au cri des corbeaux « joyeux », d'aurores pareilles. La mer des Anglo-Saxons n'est pas une Méditerranée lavant de ses flots bleus les murs de marbre des villas : c'est la mer du Nord, aux lames grises, bordée de plages stériles et de falaises de craie.

menace des vengeances d'Odin (*Corpus poeticum boreale*, t. II, pp. 341 et s.). Dans les prisons de la Terreur, on *chansonnait* la guillotine. Le paquebot la *France*, avec une cargaison de poudre, a pris feu et est sur le point de sauter. — Récit d'un témoin étranger : « Tous, jusqu'aux petits marmitons, rivalisaient d'élan, de bravoure et de cette gaieté gauloise dans le péril qui forme un des beaux traits du caractère national. » Baron de Hübner, *Incendie du paquebot « la France »*, Paris, 1887, 8°. Je tiens de l'auteur qu'il a écrit son récit le *lendemain* du jour où l'incendie a été terminé.

[1] Voir dans le *Codex Exoniensis* (éd. Thorpe, Londres, 1842, 8°) les poèmes intitulés : *The wanderer* (Eard-Stapa) ; *The seafarer ; Deor the scald's complaint ; The wife's complaint, The Ruin, etc.*

[2] *Wanderer.* (Ibid.)

CHAPITRE IV.

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE DES ANGLO-SAXONS.

I.

Augustin, prieur de Saint-Martin de Rome, envoyé par Grégoire le Grand, était venu en 597. Il avait apporté aux pirates germaniques installés dans l'île de Bretagne un étrange enseignement. Les idées qu'il tâchait de répandre nous sont devenues si familières que nous avons peine à comprendre la stupeur qu'elles devaient causer. A ces conquérants sans craintes, qui gagnaient des royaumes à coups de lance, et à coups de lance aussi gagnaient le Valhalla d'Odin, qui comptaient mourir un jour dans la bataille et non dans leur lit, afin que les Valkyries, les « choisisseuses de morts », les emportassent au ciel sur leurs chevaux blancs, un moine étranger venait dire : Sois bon ! adore le Dieu des faibles qui, à l'inverse d'Odin, te récompensera non pas pour ta vaillance mais pour ta miséricorde !

Tel était l'enseignement que Rome, incessamment féconde, s'efforçait maintenant de semer parmi les barbares triomphants. La notion de l'État et la notion de

l'Église sortirent toutes deux des ruines de la cité éternelle : idées également puissantes, mais presque contradictoires qui ne purent se concilier qu'après des siècles de désordres, et des périodes successives de violences et d'affaissement. Les princes qui surent prévoir la fusion nécessaire des deux idées et en réalisèrent des essais grossiers, à cette époque lointaine, furent rares et sont demeurés à jamais illustres : Charlemagne et Alfred le Grand.

De même que sur le continent, le miracle de la conversion s'accomplit dans l'île anglo-saxonne. Augustin baptisa le roi Æthelberht et célébra la messe dans la vieille église romaine de Saint-Martin de Cantorbéry. La religion fondée par l'Enfant de Bethléem conquit les Germains sauvages, comme elle avait conquis les Romains débauchés; la difficulté et le succès furent égaux dans les deux cas. En pays barbare comme en pays latin, la religion nouvelle marchait à contre courant; le Romain de la décadence et le barbare victorieux avaient des passions très différentes, mais ils se ressemblaient par l'impétuosité avec laquelle ils s'y adonnaient. Aux oreilles des uns et des autres l'apôtre venait dire : Arrête tes passions, sois dur pour toi-même et clément aux autres; heureux les simples, heureux les pauvres; tu seras pardonné, comme tu auras pardonné; tu ne mépriseras plus le faible, tu l'*aimeras!* Et ce murmure inquiétant revenait, comme un conseil et comme une menace, chaque jour, dans la prière du matin, dans le son des cloches, dans la musique des chants pieux.

La conversion fut superficielle d'abord et limitée aux pratiques extérieures ; le barbare pliait les genoux, mais son cœur restait le même. L'esprit du culte nouveau ne

pouvait encore pénétrer son âme ; il la troublait seulement ; et après bien des repentirs et des retours sauvages, le prince converti finissait par mourir mieux préparé pour le Valhalla que pour le Paradis. Les témoins de sa mort en avaient eux-mêmes conscience : quand Théodoric le Grand mourut dans son palais de Ravenne, pieusement et entouré de prêtres, on vit Odin sur son cheval, on le vit! emporter l'âme du prince au Valhalla.

Les nouveaux fidèles de Grande-Bretagne comprennent la religion du Christ comme ils avaient compris celle du dieu Thor. La distance de l'homme à la divinité était courte aux temps païens ; le dieu avait ses passions et ses aventures, il était intrépide et se battait encore mieux que ses partisans. Longtemps, par une inconséquence naturelle, les néophytes continuèrent à chercher près d'eux le dieu humain qui venait de se perdre dans l'immensité ; ils s'adressaient à lui comme jadis aux héros divinisés qui devaient comprendre leurs misères pour les avoir partagées. Longtemps il y eut des croyances cumulées. On avait foi au Christ, mais on avait peur encore d'Odin et on l'apaisait secrètement par des sacrifices. Les rois sont obligés de publier des ordonnances pour défendre de croire aux anciens dieux qu'ils appellent « les démons », et cela n'empêche pas les moines qui rédigent la chronique anglo-saxonne de faire remonter uniformément à Odin la généalogie de leurs princes : si ce n'est plus les diviniser, c'est encore les anoblir[1].

[1] « Penda était fils de Pybba, Pybba de Cryda, Cryda de Cynewald, Cynewald de Cnebba, Cnebba d'Icel, Icel d'Eomær, Éomær d'Angeltheow, Angeltheow d'Offa, Offa de Wærmund, Wærmund de Wihtlæg, Wihtlæg d'Odin. » *Anglo-Saxon Chronicle*, sub anno 626. Orderic Vital, né en An-

« Que votre obéissance soit raisonnable, » avait dit saint Paul. Celle des Anglo-Saxons de ce premier âge ne l'est pas. Tout au contraire, ils croient par obéissance, militairement. A la suite du prince, tous ses sujets se convertissent; le prince apostasie, toute la nation apostasie. D'année en année, cependant, la nouvelle religion progresse et l'ancienne faiblit; le phénomène s'accomplit, dans le midi, par l'influence d'Augustin et des religieux venus de Rome; dans le nord, grâce à des moines celtiques partis du monastère d'Iona fondé au sixième siècle par saint Columba, sur le modèle des couvents d'Irlande. Vers le milieu du septième siècle, la tâche est presque achevée; les vieilles églises abandonnées par les Romains ont été restaurées; beaucoup d'autres s'élèvent; l'une d'elles subsiste à Bradford-sur-Avon, en parfait état de conservation[1]; des monastères sont construits, centres de culture et d'études. Quelques-uns des princes sauvages qui règnent dans le pays donnent de grands exemples de dévotion au Christ et de soumission au pontife romain. Ils datent leurs chartes du « règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, régnant à jamais »[2]. La princesse Hilda fonde, au septième siècle, le monastère de Streoneshalch[3] et en devient abbesse; Ceadwalla

gleterre, écrivant en Normandie au douzième siècle, continue à faire remonter la généalogie des rois d'Angleterre à Woden ou Odin, « a quo Angli feriam [IV]am Wodenis diem, nuncupant. » *Historia ecclesiastica*, éd. Le Prevost, t. III, p. 161. « Wodenis dies » a gardé son nom, c'est Wednesday, mercredi. Mêmes généalogies dans Mathieu Paris (XIIIe s.), *Chronica Majora*, t. I, pp. 188-9, 422 (*Rolls*).

[1] Elle parait être du huitième siècle. Sur les *Pre-Conquest churches of Northumbria*, voir un article de C. Hodges dans le *Reliquary*, juillet 1893.

[2] Ex. charte d'Offa, en 793. *Matthæi Parisiensis... Chronica Majora*, éd. Luard (*Rolls*), t. VI, *Additamenta*, pp. 1, 24, etc.

[3] Rebaptisé par les Danois, Whitby, nom qui a survécu.

meurt à Rome en 689 et est enterré à Saint-Pierre, sous le *Porticus Pontificum,* en face de la tombe de saint Grégoire le Grand[1]. Æthelwulf, roi des Saxons de l'Ouest, va aussi en pèlerinage à Rome, « en grande pompe, et y demeure douze mois, puis revient chez lui, et alors Charles, roi des Francs, lui donna sa fille en mariage »[2]. Il envoie son fils Alfred visiter la ville, et le pape prend le jeune prince en amitié; c'était le futur Alfred le Grand.

La notion de la mesure manque à ces enthousiastes qui deviennent facilement des désespérés. A la période suivante, après la conquête normande, alors que les mœurs tendaient à se transformer, le chroniqueur William de Malmesbury, s'appliquant à tracer un portrait ressemblant des anciens possesseurs du sol, est frappé des exagérations du tempérament des Saxons. Ils sont, en grand nombre, ivrognes, débauchés, féroces, et en grand nombre aussi, pieux, dévots, fidèles jusqu'au martyre à la loi de Dieu. « Que dirai-je de tant d'évêques, d'hermites et d'abbés? L'île est illustrée par les reliques de saints indigènes si nombreux qu'on ne saurait passer dans un bourg de quelque importance sans y entendre le nom d'un nouveau saint. Et le souvenir de beaucoup, pourtant, a disparu, faute d'écrivains pour le conserver![3] »

Le goût du prosélytisme, dont la race a donné depuis

[1] *King Ceadwalla's Tomb in the ancient basilica of St. Peter*, par M. Tesoroni, Rome, 1891, 8°.

[2] *Anglo-Saxon Chronicle*, éd. Thorpe, Londres, 1861, 2 vol. 8°, année 855. Il s'agit de Judith, fille de Charles le Chauve; Hincmar, archevêque de Reims, célébra le mariage.

[3] « Quid dicam de tot episcopis? » — etc. *Willelmi Malmesbiriensis... Gesta regum Anglorum*, éd. Hardy, Londres, 1840, 2 vol. 8°, t. II, p. 417.

tant de preuves, se manifeste chez elle de bonne heure. A peine convertis, les Anglo-Saxons produisent des missionnaires qui vont à leur tour porter la bonne nouvelle aux frères restés païens du continent, et deviennent des saints de l'Église romaine. Saint Wilfrith quitte le Northumberland vers 680 et va prêcher l'Évangile aux Frisons; saint Willibrord part d'Angleterre vers 690 et s'établit chez les Frisons et les Danois[1]; Winfrith, autrement dit saint Boniface (par une traduction approximative de son nom), séjourne en Thuringe et en Bavière, « semant, dit-il, la graine évangélique parmi les peuplades sauvages et ignorantes de la Germanie »[2]. Il réorganise l'Église des Francs et meurt martyr chez les Frisons en 755. A peine formée, la ruche essaime. Ce fut le cas pour toutes les sectes créées plus tard en pays anglais.

II.

Avec la religion étaient venues les lettres latines. Les Anglo-saxons, qui, au temps de la conquête, avaient pour toute littérature ces mêmes vieux chants dont avait parlé Tacite, et que l'on confiait à la mémoire, qui ne rédigeaient pas de livres et qui avaient pour monuments écrits des inscriptions runiques gravées sur des ustensiles ou sur des pierres commémoratives, ont à

[1] Voir son testament et divers documents le concernant dans la *Patrologie* de Migne, t. LXXXIX, col. 535 et s.

[2] « Fraternitatis vestræ pietatem intimis obsecramus precibus ut nos inter feras et ignaras gentes Germaniæ laborantes, et grana evangelica plantantes, vestris sacrosanctis orationibus adjuvemur ». Bonifacius Cuthberto et aliis, année 735, dans la *Patrologie* de Migne, t. LXXXIX, col. 735.

leur tour des moines composant des chroniques et des rois sachant le latin. Il se forme des bibliothèques dans les monastères; des écoles leur sont adjointes. On y rédige et enlumine des manuscrits, en belle écriture et splendides couleurs, les volutes et les entrelacs compliqués, aimés des peuples du Nord, dont les sectateurs d'Odin avaient orné leurs agrafes, leurs armes, leurs proues de navires, sont reproduits en pourpre et en azur dans les initiales des Évangiles; l'emploi est différent, le goût reste le même.

Les savants et les missionnaires Anglo-Saxons correspondent entre eux dans la langue de Rome. Boniface, du fond de la Germanie, reste en communication constante avec les prélats et les moines d'Angleterre; il réclame des livres, demande des conseils et en donne; ses lettres nous sont parvenues et elles sont en latin. Ealhwine ou Alcuin, d'York, appelé par Charlemagne à sa Cour, prodigue également, dans des lettres latines, ses bons conseils à ses compatriotes. Il organise autour du grand Empereur une Académie littéraire où chacun porte un nom de fantaisie; Charlemagne a pris celui de David, son chambellan a choisi celui de Tyrcis, et Alcuin celui d'Horatius Flaccus. Dans cet hôtel de Rambouillet des Karlings, le style précieux était aussi goûté que chez la belle Arthénice, et Alcuin a, dans son latin barbare, des recherches d'élégance à rendre Voiture jaloux[1].

[1] « Ideo hæc Vestræ Excellentiæ dico,... ut aliquos ex pueris nostris remittam, qui excipiant nobis necessaria quæque, et revehant in Franciam flores Britanniæ : ut non sit tantum modo in Eborica hortus conclusus, sed in Turonica emissiones Paradisi cum pomorum fructibus, ut veniens Auster perflare hortos Ligeris fluminis, et fluant aromata illius..... » etc. *Patrologie* de Migne, t. C, col. 208. Beaucoup des lettres d'Alcuin sont adressées à des moines, prélats et rois anglo-saxons, qu'il ne se fait pas faute de morigéner,

Aldhelm écrit un traité de prosodie latine, et, joignant l'exemple au précepte, compose des énigmes et un *Éloge des Vierges* en vers latins[1]. Æddi (Eddius Stephanus) rédige une vie, aussi en latin, de son ami saint Wilfrith[2].

L'histoire de la nation n'avait jamais été écrite ; sur le continent et pendant un temps dans l'île, c'étaient encore les « chants barbares » qui tenaient lieu d'annales aux Anglo-Saxons. Maintenant ils ont de belles chroniques en latin, un latin dont Tacite eût pu sourire, mais qu'il eût compris. Ils ont surtout l'œuvre de Bède le Vénérable, le plus important des monuments latins de toute la période anglo-saxonne.

Bède était né en Northumbrie, en 673, dans le temps où s'achevait la conversion totale de l'Angleterre. Il entra de bonne heure dans le monastère bénédictin de Jarrow et y demeura jusqu'à sa mort. C'était un cloître de fondation récente, créé par Benoît Biscop qui l'avait enrichi de beaucoup de livres rapportés de ses voyages à Rome. Dans ce refuge, au seuil duquel mouraient les bruits du monde, à l'abri des peines, entouré de disciples qui l'appelaient « cher maître, père bien aimé », Bède laissa couler les années de sa vie, n'ayant d'autre ambition que de s'instruire et d'enseigner.

les menaçant au besoin du courroux du grand Empereur : « Ad Offam regem Merciorum » ; « Ad Cœnulvum regem Merciorum », année 796, col. 213, 232.

[1] Mort en 709. Ses œuvres sont dans la *Patrologie* de Migne, t. LXXXVII, col. 87 et s., et comprennent notamment des lettres, un traité en prose *De Laudibus Virginitatis*, un traité de métrique latine ; une quantité d'énigmes en vers latins qui furent très populaires et divers poèmes latins dont le principal est son *De Laudibus Virginum*. Aldhelm emploie en latin l'ornement germanique du vers, l'allitération.

[2] *Vita sancti Wilfridi episcopi Eboracensis, auctore Eddio Stephano*, dans Gale, *Historiæ britannicæ, saxonicæ, anglo-danicæ Scriptores X*. Oxford, 1691, 2 vol. fol., t. I, pp. 50 et s.

Le calme de cette existence abritée, qui prit fin avant le temps des invasions danoises, se reflète dans les écrits de Bède. Il laissa un grand nombre d'ouvrages : des interprétations des évangiles, des homélies, des lettres, des vies de saints, des œuvres d'astronomie, un *De Natura Rerum* où il est traité des éléments, des comètes, des vents, du Nil, de la mer Rouge, de l'Etna, un *De Temporibus* consacré aux années bissextiles, aux mois, à la semaine, au solstice ; un *De Temporum Ratione* sur le mois des Grecs, des Romains et des Angles, la lune et son pouvoir, l'épacte, Pâques, etc. Il écrivit en vers latins des hymnes et une vie de saint Cuthberht ; enfin et surtout il rédigea en prose latine une *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*[1], demeurée la base de toutes les histoires composées après lui. Bède s'y montre tel qu'il était : honnête, sincère, calme, consciencieux. Il cite ses sources qui sont, pour la description de l'île et pour la période la plus ancienne de son récit, Pline, Solinus, Eutrope, Orose, Gildas. A partir de la venue d'Augustin, il fait œuvre originale, réunissant des documents, des souvenirs, des témoignages, souvent des légendes, et publiant le tout sans critique, mais sans falsifications. Il manque d'art, mais non d'honnêteté.

Tout latiniste qu'il était, il ne méprisait pas la littérature nationale, toute sauvage qu'elle fût. Il eut l'intuition que c'était véritablement une littérature ; il fit des traductions en anglais, mais elles sont perdues ; il était « versé dans la poésie nationale — *doctus in nostris carminibus* », écrit son élève Cuthberht qui nous le repré-

[1] *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, éd. G. H. Moberly, Oxford (Clarendon press), 1881, 8° (ou éd. Stevenson, Londres, 1838-41, 2 vol. 8°). Les œuvres complètes de Bède sont dans la *Patrologie* de Migne, t. XC et s.

sente sur son lit de mort, murmurant des vers anglais[1]. Il comprenait le charme du génie poétique de sa nation, et c'est pourquoi il nous a conservé les épisodes, naïvement contés, de Cædmon dans son étable[2] et du chef saxon comparant la vie humaine au passereau qui traverse la salle du festin.

Bède mourut le 27 mai 735, laissant un tel renom de sainteté, que ses ossements furent l'objet d'un de ces vols pieux fréquents au moyen âge; au onzième siècle un prêtre de Durham les enleva pour les déposer dans la cathédrale de cette ville, où ils sont encore. Saint Boniface recevant, au fond de la Germanie, la nouvelle de cette mort, pria ses amis d'Angleterre de lui envoyer les œuvres de son compatriote; les homélies de Bède l'aideraient, disait-il, à composer les siennes, et ses commentaires sur l'Écriture seraient « la consolation de ses chagrins[3] ».

III.

Des moines anglo-saxons parlent latin; il en est même, depuis la venue de Théodore de Tarse[4], qui savent un

[1] Lettre de Cuthberht (qui fut abbé de Jarrow) à son ami Cuthwine, sur la mort de Bede, imprimée avec l'*Historia ecclesiastica*. Bède mourant psalmodiait, « et in nostra quoque lingua, ut erat doctus in nostris carminibus, dicens de terribili exitu animarum e corpore :

Fore the neid-faerae
Naenig uuiurthit
Thonc snoturra... »

« Avant l'inévitable voyage, nul ne sait », etc. Bede avait notamment traduit en anglais l'Évangile de saint Jean; cette traduction est perdue.

[2] Voir *infra*, p. 72.

[3] Lettre de l'année 735 « Cuthberto et aliis »; lettre de 736, à Ecgberht, archevêque d'York. Il reçoit les livres et exprime sa joie; il envoie en échange des étoffes à Ecgberht; lettre de 742; *Patrologie*, t. LXXXIX.

[4] Archevêque de Cantorbéry, VII[e] siècle.

peu de grec ; un roi anglo-saxon dort sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome ; Odin a quitté le ciel ; sur le sol convulsé par tant de guerres, une vie calme comme celle de Bède a été possible. Le fond de la nation est-il changé et sommes-nous déjà en présence de Germains latinisés? de Germains latinisés, c'est-à-dire d'*Anglais?* Pas encore. Le fond reste le même ; seule la surface est modifiée et encore par places seulement ; l'infusion intime de l'élément latin, qui transformera ces Anglo-Saxons en Anglais, ne se fera que dans plusieurs siècles et sera le résultat d'une dernière invasion. Le génie des envahisseurs teutoniques est encore intact, et rien n'en témoigne mieux que la poésie chrétienne, de langue indigène, produite dans l'île après la conversion. C'est la même fougue, la même passion, le même lyrisme, les mêmes apostrophes superbes que du temps des dieux du Nord, le même mélange de mélancolie et de joie bruyante.

Les poètes anglo-saxons décrivent les saints de l'Évangile, et on croirait voir les compagnons de Beowulf : « Ha ! nous avons ouï parler, aux jours d'autrefois, de douze héros glorieux sous les étoiles ». Ces « héros », ces « guerriers », sont les douze apôtres. L'un d'eux, saint André, arrive dans un pays sauvage ; il ne s'agit pas d'un désert asiatique, ni des solitudes de l'Achaïe ; ce pourrait être la demeure de Grendel : « Alors le saint se trouva dans l'ombre des ténèbres, guerrier au fier courage, pendant la durée de la nuit, assiégé par ses pensées. La neige couvrait la terre sous son linceul hivernal ; les tempêtes glacées s'abattaient en averses de grêle. La glace et le givre — blancs lutteurs — tenaient closes les demeures des hommes, le lieu de leur habitation ; les champs gelés

disparaissaient sous les glaces; la force de l'eau était arrêtée; au-dessus des rivières, la glace faisait un pont, un pâle chemin aquatique[1] ».

Ils ont accepté la religion de Rome; ils croient au Dieu de miséricorde; ils ont foi aux apôtres prêchant au monde la doctrine d'amour: paix aux hommes de bonne volonté! Mais ce serait pour cette race guerrière un manque de respect de traiter les apôtres de pacifiques, et dans les poésies anglo-saxonnes ils sont toujours appelés des « guerriers ». A plusieurs reprises, les nouveaux chrétiens traduisent la Bible en vers, et la Bible devient anglo-saxonne, non pas seulement de langage, mais de ton et de sentiment. Le premier essai de ce genre fut tenté par le paysan du septième siècle appelé Cædmon dont Bède a conté l'histoire[2]. Il était tellement borné que lorsqu'il assistait, les jours de fête, à un de ces banquets « où c'est l'usage que tous chantent à tour de rôle, il se levait de table quand il voyait la harpe approcher de lui et regagnait sa demeure », incapable d'improviser comme les autres. Un soir que la harpe l'avait ainsi mis en fuite, il eut dans l'étable où il avait à garder les bestiaux cette nuit-là, une vision. « Chante-moi quelque chose, » lui dit un être mystérieux. « Je ne peux, dit-il, et c'est même pour cela que j'ai quitté la salle et je me suis retiré ici, parce que je ne sais pas chanter. — Cependant il faut que tu chantes. — Que chanterai-je donc? — Chante l'origine des choses. » Il lui vint aussitôt à l'esprit « des vers excellents »; Bède en traduit quelques-uns, qui sont fort plats, mais il met gé-

[1] *The poetry of the codex Vercellensis*, éd. J. M. Kemble, Londres, Ælfric society, 1847-56, 2 fascic. 8°; fasc. I, *Andreas* (attribué à Cynewulf), vers 1 et s., 2507 et s. Sur l'attribution à Cynewulf, voir Gollancz, *Cynewulf's Christ*, Londres, 1892.

[2] *Historia ecclesiastica*, liv. IV, chap. 24.

néreusement la faute au compte de sa propre traduction[1]. Conduit à l'abbesse Hilda, de Streoneshalch, Cædmon fit l'admiration de tous, prit l'habit religieux, mourut comme un saint, « et personne depuis, dans la race anglaise, n'a jamais pu faire de poèmes pieux égaux aux siens, car il était inspiré par Dieu et n'avait rien appris des hommes ». On s'y essaya pourtant.

Une traduction incomplète de la Bible en vers anglo-saxons nous est parvenue; elle paraît l'œuvre de plusieurs auteurs d'époques différentes; peut-être Cædmon est-il l'un d'entre eux[2]. Le ton est tranchant et superbe dans les passages passionnés; des appositions brusques appellent vivement l'attention sur la qualité éminente du personnage, celle par laquelle il doit vivre dans les mémoires; des accents de triomphe accompagnent les récits de guerre; les paysages lugubres sont décrits avec soin, ou pour mieux dire, avec amour, avec joie. Les personnages éthérés deviennent, dans cette bible populaire, de tangibles réalités. Le diable aborde le paradis avec de grosses ruses de paysan. Il prend un casque avant de partir et se

[1] Il observe avec un sens littéraire fort juste : « Neque enim possunt carmina, quamvis optime composita ex alia in aliam linguam ad verbum sine detrimento sui decoris ac dignitatis transferri. »

[2] *Cædmon's metrical paraphrase of parts of the Holy Scripture in anglo-saxon,* with an english translation, by B. Thorpe, Londres, *Society of Antiquaries*, 1832, 8°. L'édition Junius que Milton put connaître parut à Amsterdam en 1655. Junius fut le premier à attribuer cette œuvre anonyme à Cædmon. Des diverses parties dont elle se compose, l'une, moins ancienne que le reste et qui a pour sujet principal la chute de l'homme, est remarquable par la ressemblance qu'elle offre, comme ton et comme style, avec le vieux poème allemand *Heliand* (Healer, Sauveur; vie du Christ, rédigée en vers allitératifs, par ordre, croit-on, de Louis le Débonnaire). Le ms. unique de la paraphrase est à la Bodléienne : Ms. Junius XI. Cf. le beau poème de *Judith* (contenu dans le ms. unique de *Beowulf;* Grein, t. I), tout rempli d'accents belliqueux.

l'attache solidement sur la tête[1]. Il se présente à Adam de la part de Dieu : « Le Seigneur serait venu en personne, » dit-il, « mais le Tout-Puissant là-haut ne veut pas avoir pour lui l'ennui du voyage, lui le maître des hommes ; aussi, il envoie son serviteur. »

L'enfer, le déluge, la pourriture du sépulcre, le jugement dernier, les cataclysmes de la nature sont pour ces poètes des sujets favoris. Les chagrins intérieurs, les pensées rongeuses qui « assiègent » les hommes, les doutes, les remords, les paysages tristes les inspirent de même abondamment. Satan dans son enfer a des accès de douleur et de haine qui font songer à Milton. Cynewulf, un des rares poètes de cette période qui nous soit connu de nom, et le plus grand de tous, a des mouvements de désespoir et des élans d'amour religieux ; il parle de son retour au Christ avec une ferveur passionnée qui donne l'idée par avance des grandes conversions de l'époque puritaine[2]. Il médite « ses pensées dans l'étroitesse de la nuit », il est « taché par ses actions, lié par ses péchés, brisé par le chagrin, âprement enchaîné, environné d'angoisses ». Alors la croix lui apparaît au fond du ciel entourée d'anges, étincelante de pierreries, ruisselante de sang. Un bruit trouble le silence du firmament ; le bois s'est animé et parle : « Un temps immense s'est

[1] *Cædmon's metrical paraphrase*, pp. 29 et s.

[2] L'époque où il vécut est incertaine ; toutes les dates possibles ont été assignées à Cynewulf, du huitième au onzième siècle. Ten Brink le fait naître entre 720 et 730 ; Earle le fait fleurir au onzième siècle. Le contenu entier du *Codex Vercellensis* (éd. Kemble, *ut supra*) lui a été attribué. En tous cas la légende de sainte Hélène et les « Aventures des Apôtres », dans ce ms., l'histoire de sainte Julienne et les poèmes sur le Christ, dans le *Codex Exoniensis* (éd. Thorpe, *ut supra*) sont de lui et sont signés, au moyen d'un acrostiche sur les lettres runiques de son nom. Cf. Wülcker, *Anglia*, I, p. 483. Les énigmes du *Codex Exoniensis* lui ont aussi été attribuées.

écoulé, mais je m'en souviens encore. Je dormais à la lisière de la forêt quand je fus coupé... on me planta sur la montagne... Le jeune héros s'avança, qui était Dieu tout-puissant!.. Je tremblai quand je reçus son baiser[1]... »

Le poème où saint André figure en « guerrier au fier courage », attribué au même Cynewulf, est rempli du bruit de la mer; toutes les sonorités de l'océan viennent aux oreilles avec la cadence et la variété des anciennes épopées scandinaves; une infinité d'expressions pittoresques et vivantes désignent le navire : « Il marche, le col écumant; tout pareil à un oiseau, il glisse sur l'océan; » il suit le chemin des cygnes et des baleines, porté par le fleuve Océan, par les « vagues sonnantes ». La mer de ces poètes, contrairement à ce que croyait Tacite, ne sommeille jamais : elle frémit, elle écume, elle chante.

Saint André se décide à châtier par un prodige les habitants sauvages du pays de Mermédonie. Nous assistons, comme dans les sagas du nord, à une scène fantastique environnée d'un décor d'opéra : « Il vit tout auprès des murs, des piliers puissants plantés dans la plaine, des colonnes debout, battues des tempêtes, œuvre antique des géants...

— « Entends-moi, pierre de marbre, au nom de Dieu devant qui toutes les créatures tremblent! laisse monter de ta base le tourbillon des eaux... un océan bouillonnant pour engloutir les hommes...

« Et sur-le-champ, la pierre se fendit; les torrents

[1] *Elene*, dans le *Codex Vercellensis*, fascic. II, p. 73; *The Holy Rood, a dream*, *ibid.*, pp. 84 et s. Une partie de ce dernier poème a été retrouvée, avec de fortes variantes, gravée en caractères runiques sur la croix de Ruthwell, comté de Dumfries (Écosse). G. Stephens, *The old northern runic Monuments of Scandinavia and England*, Londres, 1866-8, 2 vol. fol., t. I, pp. 405 et s.

s'échappèrent et coulèrent sur le sol ; au lever du jour les vagues écumantes couvraient la terre. » Les guerriers endormis sont réveillés par cet « amer breuvage surabondant ». Ils veulent « fuir les flots jaunes, pour sauver leurs vies, dans les cavernes des montagnes », mais un ange armé de feu leur barre le passage. « Les vagues grandirent, les torrents mugirent, les éclairs de feu fendirent l'espace, l'inondation s'enflait de vagues bouillonnantes ; » on entendait de tous côtés des gémissements, le « chant des morts[1] ». J'abrège ; Cynewulf continue ; ce spectacle l'enchante ; aucune autre description n'est aussi développée dans toute son œuvre ; il s'y complaît avec le ravissement d'Arioste au palais d'Alcine.

Les poètes religieux anglo-saxons descendent dans les tombeaux ; l'idée de la mort les obsède à l'égal des ancêtres païens ; ils regardent de près « les noires créatures voraces » et suivent jusqu'au bout l'œuvre de destruction. Ils apostrophent le mort impie : « Mieux eût valu que Dieu t'eût créé oiseau, poisson de la mer, ou que, brute sans intelligence, tu eusses brouté ta nourriture par les champs, ou que, dans un désert, il eût fait de toi la pire des bêtes sauvages, et même mieux eût valu pour toi être, au gré de Dieu, un serpent, le plus cruel de tous ![2]... »

[1] *Codex Vercellensis*, fascic. I, pp. 29, 86 et s. L'histoire de saint André est imitée d'un récit grec (dont Cynewulf connut probablement une version latine) intitulé Πράξεις Ἀνδρέου καὶ Ματθαίου ; on en trouvera le texte dans le ms. grec 881 (fol. 348) à la Bibliothèque Nationale.

[2] *The departed Soul's address to the Body*, dans le *Codex Vercellensis*, fascic. II, p. 104. Cf. *Dr. Faustus*, de Marlowe :

... this soul should fly from me,
And I be changed into some brutish beast.
All beasts are happy for when they die,
Their souls are soon dissolved in elements...
O soul ! be changed into small water-drops,
And fall into the Ocean ; ne'er be found.

Voir aussi *Be Domes Dæge* (terreurs du Jugement) E. E. T. S. 1876.

Ce sont déjà les angoisses du Faust de Marlowe.

Les dialogues ne sont pas rares dans ces poèmes; mais ils sont très différents du dialogue familier des Celtes. Le ton est presque toujours lyrique; souvent l'apostrophe est brève et brusque; on dirait un son de trompette; quand la pensée est plus développée, le dialogue se change en un chapelet de discours. On est également loin, dans les deux cas, du ton de la conversation si fréquent dans l'épopée irlandaise. Les Anglo-Saxons ont pourtant des ouvrages tout en dialogues; le savant y instruit l'ignorant, résoud des problèmes, devine des énigmes[1]. Est-ce là *argute loqui?* Nullement, c'est simplement le produit de ce goût pour les facéties apprises si fréquent chez les hommes qui ont d'autres qualités dominantes que l'esprit naturel.

La poésie pieuse des Anglo-Saxons compte encore des traductions des psaumes, des vies des saints, des poèmes moraux, des énigmes diverses[2], des poèmes symboliques, sortes de fables où les mœurs présumées des animaux servent de prétexte à un exposé des devoirs du chrétien[3]. Un de ces derniers

[1] Ex. : *The Dialogue of Salomon and Saturnus*, éd. J. Kemble, Londres, *Ælfric Society*, 1848, 8°. C'est une adaptation d'un ouvrage fort populaire au moyen âge et à la Renaissance, et que Rabelais connaissait bien : « Qui ne s'adventure n'a cheval ni mule, ce dict Salomon. — Qui trop s'adventure perd cheval et mule, respondit Malcon. » *Vie de Gargantua.* Malcon ou Marcol joue dans la version française le rôle du Saturnus de l'anglo-saxon. Les exemples de discours ou dialogues anglo-saxons abondent dans *Andreas; The Holy rood; The departed Soul's address;* le poème *On the Nativity* (*Codex Exoniensis*, p. 11). Les dialogues sont nombreux aussi dans la littérature scandinave; ils ont les mêmes caractères généraux.

[2] Quelques-unes seulement des énigmes du *Cod. Exon.* sont pieuses. Plusieurs sont tirées du latin d'Aldhelm. Les Scandinaves avaient, eux aussi, un goût très vif pour les énigmes; le *Corpus poeticum boreale* en renferme de nombreux spécimens.

[3] Le principal ms. de la traduction du psautier en vers anglo-saxons

poèmes, qui a pour sujet le Phénix et qui est imité du latin, conserve, par une exception à peu près isolée, l'accent et la lumière des poésies du Midi. On éprouve de la surprise à lire en anglo-saxon toute une pièce où ne se trouve aucune description de la bise, des frimas et de la mer houleuse. Dans le pays du phénix, il n'y a ni grêle, ni pluie, ni froid, ni chaleurs trop grandes, ni montagnes ardues, ni vallées sauvages, ni soucis, ni ennuis. Mais il y a des plaines toujours vertes, des arbres toujours chargés de fruits, des plantes toujours couvertes de fleurs. C'est la demeure de l'oiseau incomparable. Il suit des yeux le soleil quand l'astre se lève à l'orient, et, la nuit, « il regarde avidement quand reviendra, glissant de l'est sur la mer immense, le rayon lumineux du ciel ». Il chante, et les hommes n'ont jamais rien entendu d'aussi merveilleux. Son chant est plus beau que le son de la voix humaine, que celui des trompettes et des cornes, que celui de la harpe et « qu'aucun de

est à la Bibliothèque Nationale : ms. lat. 8824, et a été publié par Thorpe : *Libri Psalmorum cum paraphrasi anglo-saxonica*, Londres, 1835, 8°. Voir encore : *The earliest english prose Psalter, together with eleven canticles*, éd. K. D. Bülbring, Londres, *Early English Text Society*, 1891, 8°; *Eadwine's Canterbury Psalter* (latin et anglo-saxon), éd. F. Harsley, Londres, E. E. T. S. 1889 et s. 8°.

Des vies des saints et des apôtres se trouvent notamment dans les mss. de Verceil et d'Exeter; des poèmes gnomiques, dans le ms. d'Exeter. Dans le même ms., des poèmes symboliques sur la Panthère et la Baleine. Les écrits de cette dernière sorte ont été de bonne heure très populaires; on appelait *Physiologi* les livres qui les contenaient; on a des *Physiologi* dans presque toutes les langues d'Europe. On en a même en syriaque, en arabe, en éthiopien, etc. L'original paraît avoir été composé en grec, à Alexandrie, au deuxième siècle de notre ère (F. Lauchert, *Geschichte des Physiologus*, Strasbourg, 1889, 8°). Aux *Physiologi* succédèrent les *Bestiaires* très nombreux aussi et très populaires au moyen âge. Certains lieux communs de la poésie sentimentale qui ont survécu jusqu'aujourd'hui (la fidélité de la tourterelle, l'amour paternel du pélican, etc.), proviennent originairement de ces ouvrages.

ces sons que le Seigneur a créés pour les délices des hommes dans ce monde triste ».

Lorsqu'il devient vieux, il s'enfuit dans un lieu désert, en Syrie. Alors, « quand le vent est calme, que le temps est serein, que le pur diamant du ciel brille sacré, que l'immensité des ondes reste immobile, lorsque toute tempête est apaisée sous le ciel, que, brillant dans le sud, le flambeau ardent de la nature donne aux peuples sa lumière », l'oiseau commence à se construire un nid dans les branches avec des feuilles de la forêt et des herbes parfumées. Au moment où le soleil devient brûlant, la vapeur embaumée des plantes s'élève, et le nid se consume avec l'oiseau. Il reste comme un fruit, d'où sort un ver, qui devient un oiseau, sur lequel paraissent des plumes éclatantes. Ainsi l'homme, au temps de la moisson, entasse les graines dans sa demeure « avant que la neige et la gelée, établissant leur empire, enveloppent le sol de sa robe d'hiver ». De ces graines au printemps, comme des cendres du phénix, sortiront des choses vivantes, des tiges qui donneront des fruits, « trésors de la terre ». C'est ainsi encore que l'homme, à l'heure de sa mort, renouvelle sa vie et reçoit de Dieu une jeunesse et des joies sans fin[1].

[1] *Codex Exoniensis*, pp. 197 et s. Ce poème est une paraphrase du *Carmen de Phœnice*, attribué à Lactance. L'écrit latin est rempli de gentillesses du plus mauvais goût :

Mors illi Venus est; sola est in morte voluptas :
    Ut possit nasci, hæc appetit ante mori.
Ipsa sibi proles, suus est pater et suus hæres.
    Nutrix ipsa sui, semper alumna sibi;
Ipsa quidem, sed non eadem, quæ est ipsa nec ipsa est...

Incerti auctoris Phœnix, *Lactantio tributus*, dans la *Patrologie*, t. VII, p. 278.

Dans la littérature anglo-saxonne, il y a sans doute des rayons de lumière, et d'autant plus brillants aux regards que l'ombre les entoure; mais ce spécimen d'un poème tout ensoleillé est unique. L'exemple demeure isolé, et pour en trouver d'autres, il faut attendre que la littérature anglo-saxonne soit devenue la littérature anglaise.

IV.

Outre leurs écrits latins et leurs poèmes pieux, les Anglo-Saxons convertis produisirent beaucoup d'ouvrages en prose rédigés dans leur langage national. Les Germains d'Angleterre furent, à ce point de vue, fort différents des Germains de France. Chez nous, la langue des Francs ne s'acclimate pas; le latin est très répandu; la langue populaire, qui sera plus tard le français, n'est qu'un patois du latin et n'est pas admise aux honneurs de l'écriture. C'est ainsi qu'on a eu beau fouiller dans nos archives, on n'a découvert, pour tout le temps correspondant à la période anglo-saxonne de nos voisins, qu'un ou deux fragments en prose, fort brefs, écrits dans la langue qui devait être un jour celle de la France[1]. Chez les Anglo-Saxons, lois[2], chroniques et sermons au peuple sont rédigés,

[1] Le principal est le fameux serment de Strasbourg, 15 février 842. Les textes français et allemand ont été conservés par l'historien contemporain Nithard. Voir *Les plus anciens monuments de la langue française*, par Gaston Paris, 1875, *Soc. des Anciens textes*, fol.

[2] Les lois anglo-saxonnes (d'Ina, roi de Wessex 688-726, d'Alfred, d'Æthelstan, etc.) ont été publiées plusieurs fois, notamment par Thorpe : *Ancient Laws and Institutes of England*, Londres, 1840, fol. Une masse

à cette même époque, dans le langage national et, comme le latin n'est compris que de très peu de monde, à ces monuments s'ajoute une série de traductions [1]. L'Angleterre a ainsi toute une littérature qui, pour son ancienneté n'a pas, en Europe, d'équivalent.

Le principal promoteur de l'art de la prose fut chez nos voisins cet Alfred dont le pape Léon IV avait fait son fils spirituel et qui fut roi des Saxons de l'ouest (Wessex) de 871 à 901. Entre la mort de Bède et l'avènement d'Alfred, un grand changement était survenu dans l'île; vers la fin du huitième siècle avait paru un nouvel ennemi, l'envahisseur scandinave. C'est de nouveau la tempête, de nouveau le déluge; les torrents humains se précipitent et à chaque printemps s'étendent plus loin et détruisent davantage. En vain les rois anglo-saxons et, en France, les successeurs de Charlemagne, achètent périodiquement leur départ, ce qui était suivre vis-à-vis des barbares la tactique des Romains de la décadence. Les hordes du nord reviennent de plus en plus nombreuses, attirées par les rançons mêmes. Ces hommes que les chroniques d'Angleterre et de France appellent indis-

considérable de chartes et actes divers, les uns en latin, les autres en anglo-saxon, nous est aussi parvenue : Kemble, *Codex diplomaticus ævi Saxonici*, *English historical Society*, 1839-1840, 6 vol. 8°; De Gray Birch, *Cartularium Saxonicum*, Londres, 1885 et s., 4°; Earle, *A Handbook to the land charters and other Saxonic documents*, Oxford, 1888, 8°.

[1] Traduction de traités scientifiques comme celle du *De Natura Rerum* de Bède, exécutée au dixième siècle (Wright *Popular treatises on Science*, 1841, 8°), ou les traités p. p. Cockayne, *Saxon Leechdoms*, 1864, 3 vol. « Rolls »; traduction de rares écrits romantiques tels que la prétendue lettre d'Aristote à Alexandre (Cockayne, *Narratiunculæ*, 1861, 8° et *Anglia*, t. IV, p. 139) ou l'histoire d'*Apollonius de Tyr* (éd. Thorpe, Londres, 1834, 12°); traductions par le roi Alfred (V. *infra*, p. 83). Le principal recueil des monuments de la prose anglo-saxonne est la *Bibliothek der Angelsächsischen Prosa*, de Grein, éd. Wülker, Cassel, 1872 et s.

tinctement « Danois » ou « Normands », réapparaissent chaque année; puis, à l'exemple des Germains du cinquième siècle, s'épargnent la fatigue de voyages inutiles et restent à proximité du butin. Ils s'établissent sur les côtes d'abord, puis dans l'intérieur. On les trouve à demeure en France vers le milieu du neuvième siècle; en Angleterre, ils passent l'hiver dans l'île de Thanet pour la première fois en 851 et dès lors ne quittent plus le pays. Les petits royaumes anglo-saxons, incapables de s'unir en une résistance commune, sont pour eux une proie facile, ils y circulent à l'aise, pillant Londres et les autres villes [1]. Ils renouvellent leurs ravages à époques fixes, comme on va à la pêche dans la saison. On les désigne dans le pays d'un mot terriblement significatif : « l'armée » ; lorsque, dans les chroniques anglo-saxonnes de ce temps, il est question de « l'armée », il ne s'agit jamais des forces nationales, mais bien des Danois. Ils incendient les monastères sans plus de scrupules que si c'étaient des huttes de paysans; ils n'ont pas foi au Christ; de nouveau et pour la dernière fois, Thor et Odin triomphent en Grande-Bretagne.

Harcelé par les pirates du nord, réduit à fuir et à se cacher, Alfred finit, après une longue période de revers, par vaincre à son tour et par marquer des limites aux incursions scandinaves. L'Angleterre se trouva divisée en deux parties, le nord aux Danois, le sud à Alfred, avec Winchester pour capitale [2].

[1] On a reconnu, d'après les noms de lieux, que les Danois avaient laissé leur trace surtout dans le Yorkshire et le Lincolnshire et ensuite dans les comtés de Leicester, Rutland et Nottingham. Keary, *The Vikings in western Christendom*, Londres, 1891, 8°, p. 353.

[2] Traité de Wedmore, juré par Alfred et par le Danois Guthrum en 878; le texte nous en a été conservé, il figure parmi les lois d'Alfred.

Dans le tumulte de ces nouvelles guerres, presque toute la civilisation de Rome avait péri; les livres avaient été brûlés, les clercs oubliaient le latin; le peuple d'Angleterre redevenait insensiblement sauvage. Autrefois, dit Alfred, songeant au temps de Bède, de Boniface et d'Alcuin, « on venait de l'étranger chercher la sagesse et l'instruction dans ce pays, et maintenant, il faut que nous allions la trouver au dehors, si nous en voulons. » Il ne croit pas qu'il restât un seul Anglais sachant le latin au sud de la Tamise, lors de son avènement. « Comme je songeais à tout cela, je me rappelai comment j'avais vu, avant le temps du ravage et des incendies, les églises et tout le pays anglais remplis de trésors et de livres et de beaucoup de serviteurs de Dieu »; mais aujourd'hui la barbarie recommence. C'est pourquoi, tout roi qu'il est et accablé de soucis, il s'est mis à faire des traductions, transférant ses originaux dans le langage national, « ici mot pour mot et ailleurs sens pour sens... ainsi, dit-il ailleurs, que j'avais appris à faire, avec Plegmund mon archevêque, et avec Asser mon évêque et avec Grimbauld mon chapelain et avec Jean mon chapelain[1] ». Ces savants hommes et surtout le Gallois Asser, qui fut pour lui ce qu'Alcuin avait été pour Charlemagne, l'aidèrent à répandre le savoir par des traductions et par des fondations d'écoles. Ils lui expliquaient les passages difficiles, sans les comprendre toujours très bien eux-mêmes; dans leur œuvre collective les contre-sens ne sont pas rares.

Germain de race, latin d'éducation, gardant autant

[1] Préface de la traduction de la *Regula Pastoralis* de saint Grégoire. Plegmund était Anglo-Saxon; Asser, Gallois; Grimbauld, Franc; Jean, Saxon de Germanie.

qu'il pouvait l'idéal romain devant les yeux, Alfred manifesta toute sa vie, dans son caractère et ses idées, ce génie composite, à la fois pratique et passionné dont la conquête normande devait faire plus tard le génie anglais. Il fut ainsi un homme exceptionnel et se montra avant l'heure un vrai Anglais. Abandonné de tous, il ne s'abandonne pas lui-même; il lutte comme s'il était sûr de vaincre. Sa ténacité ressemble à la ténacité de Robinson; son âme est élevée et positive à la fois; il ne se donne pas à la science par vanité ou curiosité ou désœuvrement; il veut tirer d'elle des fruits substantiels pour son peuple et pour lui. Dans ses guerres, il se rappelle les anciens, les imite et s'en trouve bien. Il choisit pour les traduire les livres qui doivent combler les plus grandes lacunes dans l'esprit de ses compatriotes, le livre d'Orose qui sera pour ses sujets un manuel d'histoire universelle, l'*Histoire ecclésiastique* de Bède qui les instruira de leur propre passé. Il enseigne le devoir aux laïques avec la *Consolation* de Boèce et aux ecclésiastiques avec la *Règle Pastorale* de Saint-Grégoire [1].

Son unique but étant d'instruire, il ne se fait aucun scrupule de retrancher à ses auteurs quand leurs discours deviennent inutiles ou trop longs, de les commenter

[1] *King Alfred's Orosius*, éd. H. Sweet, Londres, *Early English Text Society*, 1883, 8°. Orose était un religieux espagnol qui écrivit au commencement du cinquième siècle. — *The Old English version of Bede's ecclesiastical history of the English people*, éd. T. Miller, Londres, E. E. T. S. 1890 8° (l'authenticité de cette traduction est incertaine, voir l'introduction de Miller). — *King Alfred's Anglo-Saxon version of Boethius*, ed. S. Fox, Londres (Bohn's), 1864, 8°. — *King Alfred's West-Saxon version of Gregory's pastoral care*, éd. H. Sweet, Londres, E. E. T. S. 1871-2, 8°. Cette dernière œuvre est la plus fidèle des traductions d'Alfred; il y attachait une importance spéciale et en envoya un exemplaire à tous les évêques de ses États. On conserve à la Bodléienne l'exemplaire de Werferth évêque de Worcester.

quand ils sont obscurs, de leur ajouter des passages quand son expérience lui permet de les compléter. Dans sa traduction de Bède, il se contente parfois du titre des chapitres et supprime le reste ; dans son Orose, il complète la description du monde par des détails qu'il a recueillis lui-même sur les régions du nord et qui avaient pour ses compatriotes un intérêt national. Il reproduit aussi clairement qu'il peut les propres paroles d'un Scandinave qu'il avait interrogé et qui avait entrepris un voyage de découverte, le premier voyage vers le pôle nord dont le récit nous soit parvenu :

« Ohthere dit à son seigneur, le roi Alfred, qu'il habitait le plus au nord de tous les Normands. Il dit qu'il habitait vers le nord, sur la terre qui est près de la mer de l'ouest [1]. Il dit que cependant la terre s'étend très loin encore au delà vers le nord, mais qu'elle est toute déserte ; çà et là seulement, il y a des Finnois qui font la chasse en hiver et qui, en été, pêchent dans la mer. Il dit qu'à une certaine époque il avait eu envie de trouver jusqu'où allait la terre vers le nord et s'il y avait des habitants au nord de ce désert. Il alla alors droit au nord, en suivant la terre déserte à droite et la pleine mer à gauche, pendant trois jours. Il se trouva alors aussi loin que les chasseurs de baleine vont jamais. Alors il alla encore aussi loin qu'il put aller pendant les trois jours suivants. Alors la mer tourna droit vers l'est, ou bien la mer tourna dans la terre, il ne savait pas lequel ; mais il savait qu'il attendit là un vent de l'ouest ou poussant un peu vers le nord et il navigua de là vers l'est, autant qu'il put en quatre jours. » Il arrive à un

[1] La mer qui est à l'ouest par rapport à la Norvège, et que nous appelons la mer du Nord.

endroit où la terre tourne au sud, contournant évidemment la mer Blanche, et il trouve un grand fleuve, sans doute la Dwina, qu'il n'ose pas dépasser, à cause de l'hostilité des habitants. C'était la première peuplade qu'il rencontrait depuis son départ; il avait seulement vu des Finnois isolés, chasseurs et pêcheurs. « Il fit ce voyage dans le but, non seulement de voir le pays, mais aussi à cause des morses, parce qu'ils ont de très bon ivoire à leurs dents; et quelques-unes de ces dents furent apportées au roi, et leurs peaux sont très bonnes pour faire des cordages de navires. » Ohthere, ajoute Alfred, était très riche; il avait six cents rennes apprivoisés; « il dit que la province qu'il habitait s'appelait Helgoland, et que personne n'habitait au nord de lui [1]. »

Quand il se trouve en présence d'un auteur romain, Alfred agit avec la même indépendance. Il prend le livre que le conseiller de Théodoric le Grand, Boèce, avait composé dans sa disgrâce et où l'on voit une abstraction personnifiée, Sagesse, apporter ses consolations au malheureux menacé du supplice. Aucune œuvre ne fut plus populaire au moyen âge; elle contribua à répandre le goût des personnages abstraits, qui produisit au théâtre le genre bizarre des *Moralités;* la première en date des nombreuses traductions qui en furent faites est celle d'Alfred.

Sous sa plume, le christianisme incertain de Boèce [2] de-

[1] Aujourd'hui Helgeland, dans la partie septentrionale de la Norvège. Alfred ajoute encore à son original le récit d'un autre voyage, celui de Wulfstan, *King Alfred's Orosius*, éd. H. Sweet, 1883, p. 17.

[2] Les travaux d'Usener ont mis hors de doute que Boèce était chrétien, mais la *Consolation* n'en porte guère de trace et elle est tout entière « inspirée d'Aristote et de Platon ». Gaston Paris, *Journal des Savants*, 1884, p. 576.

vient une foi naïve et surabondante; chaque épisode est moralisé; l'élégance recherchée du modèle disparaît et fait place à une sincérité presque enfantine et pourtant captivante. L'histoire des malheurs d'Orphée, maniérée chez Boèce, prend dans la traduction d'Alfred un charme particulier, le charme des fleurs sauvages; et parmi les innombrables versions de cette histoire, le récit du roi est entre tous celui où l'art a le moins de place et où l'émotion est le plus communicative : « Alors on dit que la femme du joueur de harpe mourut et que son âme fut conduite en enfer. Alors le joueur de harpe devint si triste qu'il ne pouvait pas demeurer parmi les autres hommes; mais il s'en allait dans les bois et s'asseyait sur les montagnes jour et nuit, pleurant et jouant de la harpe : si bien que les bois frémissaient et que les rivières s'arrêtaient dans leur course ; les cerfs ne fuyaient plus les lions, ni les lièvres les chiens, et aucun animal n'eut plus la crainte ni la haine des autres animaux, à cause de la douceur du chant. Puis il sembla au joueur de harpe que rien ne lui plaisait plus sur la terre. Alors il pensa qu'il irait trouver les dieux de l'enfer pour essayer de les adoucir avec sa harpe et leur redemander sa femme. »

Orphée revient, se retourne et tend la main à son rêve ; mais sur-le-champ le rêve s'évanouit ; de loin le nuage avait une forme divine, de près ce n'est qu'une vapeur. Moralité, — car rien chez Alfred ne va sans morale, — lorsqu'on va au Christ, il ne faut pas regarder derrière soi, de crainte d'être séduit de nouveau par le tentateur [1] : conclusion pratique dont Boèce s'était abstenu.

[1] Chapitre XXXV.

A l'exemple du roi, les évêques et les moines se remettaient au travail. Werferth, évêque de Worcester, traduisait les fameux dialogues de saint Grégoire, tout remplis de miracles et d'histoires merveilleuses[1]; dans les monastères, on reprenait et on coordonnait les vieilles chroniques nationales rédigées en langage anglo-saxon. Ces chroniques existaient avant Alfred; elles se développèrent par son influence. Il nous en est parvenu sept[2]. Ce n'est pas encore de l'histoire : les événements sont enregistrés à la suite, sans commentaire la plupart du temps; les rois montent sur le trône, ils sont tués, les évêques sont chassés de leurs diocèses, une comète paraît au ciel; le moine note, mais ne juge pas; il agit en greffier sobre de paroles; l'émotion est dans les choses et non dans les jugements[3]. Pour beaucoup de rois, le chroniqueur inscrit simplement : « Il fut tué » et n'ajoute rien : « Et le roi Osric fut tué... Et le roi Selred fut tué... » A quoi bon en dire plus? cela se voyait tous les jours et n'avait rien de

[1] La version anglo-saxonne de Werferth (avec préface d'Alfred) est encore inédite. Earle en a donné un aperçu assez détaillé dans son *Anglo-Saxon literature*, Londres, 1884, pp. 93 et s.

[2] Ces sept chroniques, plus ou moins différentes les unes des autres, sont celles de Winchester, de Saint-Augustin de Cantorbery, d'Abingdon, de Worcester, de Peterborough, la chronique bilingue de Cantorbery et l'édition de Cantorbery de la chronique de Winchester. Elles commencent à des époques variées, à l'incarnation, à la venue de Jules César, etc., et se terminent généralement au XI[e] siècle. Celle de Peterborough seule va jusqu'en 1154; c'est, avec la chronique de Winchester, la plus importante de toutes : toutes deux ont été publiées par Plummer et Earle : *Two of the Saxon Chronicles*, Oxford, 1892, 8°; les sept ont été publiées par Thorpe : *The Anglo-Saxon Chronicle*, Londres, 1861, 2 vol. 8° (Collection du *Master of the Rolls*). La chronique de Winchester contient les poèmes sur la bataille de Brunanburh (*supra*, p. 50), le couronnement d'Edgar, etc. : le ms. est conservé dans la bibliothèque de Corpus Christi College, Cambridge; le ms. de Peterborough est à la Bodleienne, Laud 636.

[3] De rares exceptions, par ex. à l'année 897, où le chroniqueur s'écrie : « Grâce à Dieu l'armée (c'est-à-dire les Danois) n'avait pas brisé entièrement la race des Angles! » *Anglo-Saxon Chronicle* (Rolls), I, p. 174.

curieux. Mais on ne voit pas tous les jours une comète : une comète vaut la peine qu'on la décrive : « 678. — Cette année, l'étoile appelée comète apparut au mois d'août et brilla pendant trois mois chaque matin, comme un rayon de soleil, et l'évêque Wilfrith fut chassé de son évêché par le roi Ecferth. » Nous sommes loin de Gibbon et de Carlyle. Pourtant peu de monuments sont plus précieux que ces vieilles annales : car aucun peuple d'Europe ne peut s'enorgueillir de chroniques aussi anciennes rédigées dans sa langue nationale.

« Tout art et toute science, » avait dit Alfred dans un de ses moments d'épanchement, « vieillissent vite et tombent en oubli, s'ils ne sont pas mêlés de sagesse... Pour moi, voici ce qu'il convient de dire : j'ai tâché pendant toute ma vie de vivre dignement et j'ai tâché qu'après ma mort ma mémoire survécût dans les œuvres utiles que je laisserais aux hommes après moi[1]. » Il avait raison et c'est là ce qu'il convient de dire de lui. Longtemps après sa mort son influence durait toujours ; il était l'idéal dont ses successeurs eussent voulu approcher ; après la conquête normande on le désignait encore comme le « chéri de l'Angleterre[2] ».

V.

Alfred disparaît, les troubles recommencent ; puis vient, au cours du dixième siècle, une nouvelle période

[1] *Version of Boethius*, chap. XVII ; ce chapitre correspond aux premières lignes du chapitre VII, livre II de l'original ; il est presque en entier une interpolation d'Alfred qui y donne son opinion sur le métier de roi et les « outils » qui y sont nécessaires.

[2] « Englene herde... Englene derling ». Dans les Proverbes d'Alfred, ouvrage apocryphe, postérieur à la conquête normande, publié par Kemble à la suite du *Dialogue of Salomon and Saturnus*, 1848, 8°.

de calme relatif; Edgar est sur le trône et l'archevêque saint Dunstan règne en son nom [1].

Assisté par l'évêque Æthelwold, Dunstan reprend l'œuvre jamais finie et toujours menacée de l'instruction du peuple et du clergé, il dote les monastères, et, comme Alfred, multiplie les écoles et encourage les traductions d'ouvrages pieux. Sous son influence commence la composition des recueils de sermons en langue vulgaire [2]. Plusieurs de ces recueils nous sont parvenus : l'un d'eux, les *Homélies de Blickling*, fut rédigé avant 971 [3]; d'autres sont dus au célèbre moine Ælfric, qui devint abbé d'Ensham en 1005 et écrivit la plupart de ses œuvres vers cette époque [4]; une autre collection comprend les sermons de Wulfstan, évêque d'York de 1002 à 1023 [5].

Ces sermons, traduits en majeure partie du latin, « tantôt mot pour mot et tantôt sens pour sens », selon

[1] Roi de 959 à 975; saint Dunstan mourut en 988 (*Anglo-Saxon Chronicle*).

[2] La traduction anonyme des Evangiles compilée du temps d'Alfred fut en outre recopiée et vulgarisée pendant cette période : *The Gospel... in anglo-saxon*, ed. Skeat, Cambridge, 1871-1887, 4 vol. 4°.

[3] Voir le sermon XI sur le jeudi saint. Le nom de ces homélies leur vient de Blickling Hall dans le comté de Norfolk où le ms. a été retrouvé. *The Blickling homilies of the Xth century*, éd. R. Morris, Londres, *Early English Text Society*, 1 vol. 8°.

[4] *The Sermones catholici, or homilies of Ælfric*, éd. Thorpe, Londres, *Ælfric Society*, 1844-6, 2 vols. 8°; *Ælfric's lives of Saints, being a set of Sermons*, etc., éd. W. W. Skeat, Londres, *Early English Text Society*, 1881. Ælfric traduisit encore une partie de la Bible : *Heptateuchus*, *liber Job*, etc., éd. Ed. Thwaites, Oxford, 1698, 8°; il composa d'importants ouvrages d'astronomie et de grammaire, un *Colloquium* en latin et en anglo-saxon, et une grammaire latine en anglo-saxon : *Ælfric's Grammatik und Glossar*, éd. J. Zupitza; 1880, 8°, etc.

[5] Les *Homélies* de Wulfstan ont été publiées par M. Arthur Napier . *Wulfstan, Sammlung der ihm zugeschriebenen Homilien nebst Untersuchungen über ihre Echtheit*, Berlin, 1883, 8° (contient soixante-deux morceaux; quelques-uns fort courts).

l'exemple qu'Alfred avait donné, sont destinés à « l'édification des ignorants qui ne savent aucune langue », sauf l'idiome national[1].

L'auditoire étant rustique, il faut l'intéresser pour le retenir au prêche : aussi les homélies sont-elles remplies de renseignements légendaires sur la Terre-Sainte, de portraits détaillés du diable et des apôtres, d'histoires édifiantes tout en miracles. Dans les homélies de Blickling, le prêtre décrit minutieusement l'église du Saint-Sépulcre avec ses porches sculptés, ses vitraux et ses lampes, ce temple trois fois saint, qui existait là-bas, à l'autre extrémité du monde, dans le lointain Orient[2]. Cette église n'a pas de toit, afin qu'on y puisse toujours voir le ciel où le corps du Christ est remonté; mais, par la grâce de Dieu, jamais l'eau des pluies et des orages n'y pénètre. Le narrateur est sûr de son dire; il tient ces détails de voyageurs qui ont vu de leurs yeux cette cathédrale du christianisme.

Ælfric intéresse encore ses auditeurs en leur posant des questions embarrassantes qu'il résoud tout aussitôt. « Quelques-uns vont demander d'où vient le diable?... » « Quelques-uns vont demander d'où vient l'âme de

[1] « Transtulimus hunc codicem ex libris latinorum... ob ædificationem simplicium... ideoque nec obscura posuimus verba, sed simplicem Anglicam, quo facilius possit ad cor pervenire legentium vel audientium, ad utilitatem animarum suarum quia alia lingua nesciunt erudiri quam in qua nati sunt. Nec ubique transtulimus verbum ex verbo, sed sensum ex sensu... Hos namque auctores in hac explanatione sumus sequuti, videlicet Augustinum Hipponensem, Hieronimum, Bedam, Gregorium, Smaragdum et aliquando Haymonem. » Préface d'Ælfric pour ses *Sermones catholici*. On voit qu'en écrivant ainsi pour le vulgaire Ælfric a conscience de faire œuvre utile; toutefois il en rougit un peu. Dans la préface de ses sermons sur la Vie des saints, il indique son intention de cesser de traduire, « ne forte despectui habeantur margarite Christi. »

[2] *Blickling Homilies*, Sermon XI.

l'homme, de son père ou de sa mère? Nous répondons : Ni de l'un ni de l'autre, mais de ce même Dieu qui a fait Adam de ses mains[1]. » Pourquoi n'y a-t-il plus de miracles? « Les prodiges étaient nécessaires au commencement du christianisme, parce que ces signes conduisaient les païens à croire. L'homme qui plante des herbes ou des arbres les arrose jusqu'à ce qu'ils aient pris racine; quand il les voit pousser, il cesse d'arroser. De même, le Dieu tout-puissant a montré ses miracles aux païens jusqu'à ce qu'ils fussent convertis; quand la foi fut répandue dans le monde entier, les miracles cessèrent[2]. »

Les vies des saints narrées par Ælfric ressemblent à des contes des Mille et une Nuits. Il s'y trouve des transformations, des disparitions, des enchantements, des empereurs qui se font moines, des idoles qui éclatent et d'où sort le diable. Va, crie l'apôtre au démon, « va dans la solitude où nul oiseau ne vole, où aucun laboureur ne pousse sa charrue, où aucune voix humaine ne se fait entendre! » Le démon obéit et l'on voit un monstre noir, « au visage pointu et à la barbe pendante. Ses cheveux tombaient jusqu'à ses talons, des étincelles de feu sortaient de ses yeux et des flammes sulfureuses de sa bouche; il était affreusement couvert de plumes »[3]. C'est déjà le diable des Mystères, celui qu'a décrit Rabelais presque dans les mêmes termes.

[1] *Sermones catholici*, pp. 12-13.

[2] *Ibid.* 304-5; voir encore, au sermon sur la décollation de saint Jean-Baptiste, une satire des femmes « méchantes et bavardes », pp. 476-7.

[3] Sermon pour le 25 août, sur le martyre de saint Barthélemy, pp. 454 et s. Le portrait ou pour mieux dire le signalement du saint est donné avec la même précision : « cheveux ondulés, teint clair, yeux enfoncés, nez moyen, barbe grisonnante, » etc.

On devine le succès d'une peinture si précise auprès des bouviers saxons assemblés le dimanche dans leurs petites églises mystérieuses et quasi sans fenêtres comme celle de Bradford-sur-Avon.

Une particularité rend ces sermons remarquables : c'est qu'on y discerne un certain effort pour atteindre à la dignité littéraire. Le prédicateur s'applique à bien dire. Il y met d'autant plus de soin qu'il a au fond un peu honte, lui savant, d'écrire pour de si parfaits ignorants. Il n'a pas les hésitations d'Alfred qui, ne sachant quels mots traduisent le mieux son original, met à la suite tous ceux que fournit sa mémoire ou son glossaire : le lecteur choisira. Les auteurs d'homélies cherchent à se rapprocher de la poésie : ainsi débute presque toujours la prose littéraire. Ils vont jusqu'à introduire une rude cadence dans leurs écrits et y adapter l'ornement particulier du vers germanique, l'allitération. Wulfstan et Ælfric donnent fréquemment à leurs auditeurs le plaisir de ces sonorités répétées, si bien que toute une collection de sermons par ce dernier a pu être imprimée en forme de poèmes[1]. De plus, le fond même est parfois poétique et le prêtre orne son discours d'images et de métaphores. Beaucoup de passages des homélies de Blickling, lus dans une traduction, seraient facilement pris pour des extraits de poèmes. Telles sont les descriptions des malheurs contemporains et des signes qui annoncent la fin du monde, « ce monde fugitif qui nous échappe et que nous aimons encore, tandis qu'il s'évanouit[2] ».

[1] *Ælfric's Lives of Saints*, éd. Skeat, Londres, 1881, 8°.

[2] *Blickling Homilies*, sermon X, sur la fin du monde et sermon XI, sur le jeudi saint.

Telles sont aussi les descriptions de paysages, où, maintenant encore, dans cette période finale de l'époque anglo-saxonne, la nature du nord, les frimas et les glaces sont visiblement représentés, comme dans Beowulf, par des *connaisseurs :* « Tandis que saint Paul regardait vers la région septentrionale de la terre, d'où toutes les eaux descendent, il vit au-dessus de l'eau un rocher blanchi, et au nord du rocher s'étendaient des bois couverts de givre. Et il y avait d'épais brouillards, et sous le rocher habitaient des monstres[1] ».

Ainsi va la littérature anglo-saxonne, malgré les efforts de Cynewulf, d'Alfred, de Dunstan et d'Ælfric, se répétant. Poèmes, récits et sermons sont, par places, touchants et grandioses, mais ils sont, pris dans leur ensemble, monotones. Les mêmes notes, peu nombreuses, sont incessamment répétées. Les Angles, les Saxons et les autres conquérants venus de Germanie sont demeurés littérairement intacts au milieu des populations vaincues. Leur littérature est comme immobile; la plupart de leurs poèmes sont très difficiles à dater et sont différemment rapportés, selon l'impression des critiques, à n'importe lequel des six siècles de la domination anglo-saxonne. Il manque à cette littérature une greffe; Rome a essayé de la lui donner, mais quelques rameaux seulement et non pas l'arbre ont été vivifiés; le fruit revient le même, chaque année, sauvage, parfois chétif.

Même situation au point de vue politique. Les Ger-

[1] *Blickling Homilies*, sermon XVII. La ressemblance avec le paysage de Beowulf est telle qu'un passage de cette description a permis d'interpréter un vers jusque-là incompréhensible dans la peinture de la demeure de Grendel.

mains d'Angleterre restent, ou peu s'en faut, à l'état de tribus; le hameau est pour eux la patrie. Ils savent mal s'unir contre l'étranger. Les subdivisions du pays sont mobiles et infinies; des multitudes de roitelets ne nous sont connus que par leur nom trouvé au bas d'une charte; il y a des rois des Angles du sud, des rois de la moitié du pays de Kent, des rois avec un peuple moindre qu'un maire de village d'aujourd'hui. On les tue; et, comme on a vu, la chose est de nulle importance.

Les Danois chassés reviennent; à un moment, ils possèdent toute l'Angleterre qui se trouve soumise au même roi que la Scandinavie. Les périodes d'unification sont temporaires et dues à la puissance ou au génie d'un prince : Alfred, Æthelstan, Cnut le Danois; mais le peuple de Grande-Bretagne garde ses tendances à se résoudre en menus royaumes, en « comtés » comme on dit au onzième siècle vers la fin de la période, en tribus dans la réalité comme lorsqu'il habitait la Germanie. Comment, de ce chaos, pourra-t-il sortir une nation? une nation pour enfanter Shakespeare, écraser l'Armada, coloniser l'Amérique? Il y faudrait un miracle. Ce miracle eut lieu : ce fut la bataille de Hastings.

LIVRE II.

L'INVASION FRANÇAISE.

LIVRE II.

L'INVASION FRANÇAISE.

CHAPITRE I.

LA BATAILLE.

I.

Les Germains d'Angleterre se donnèrent pour la dernière fois un chef à la mort d'Édouard le Confesseur en 1066; ils élurent roi Harold fils de Godwine. Cette époque est la plus solennelle de l'histoire de la Grande-Bretagne.

A ce moment un problème redoutable se posait. Divisée, impuissante, incertaine, l'Angleterre ne pouvait demeurer davantage ce qu'elle avait été pendant six cents ans. Elle était attirée, comme on peut l'être par un vertige, par deux puissances contraires, et elle restait fébrile, doutant de son sort, à mi-chemin entre le Nord qui l'avait en dernier lieu peuplée et le Midi qui l'avait instruite et christianisée. Des deux parts, de nouveaux envahisseurs la menaçaient: quels d'entre eux l'emporteraient? Si le Nord triomphe, elle sera rattachée pour des siècles aux peuples germaniques, dont le dévelop-

pement, surtout le développement littéraire devait être lent, si lent que des hommes encore vivants ont vu de leurs yeux le grand poète de la race, Gœthe, mort en 1832. Si c'est le Midi, le développement sera prompt, la préparation rapide. Comme la France, l'Italie et l'Espagne, elle aura une littérature complète au temps de la Renaissance et pourra produire un Shakespeare, comme l'Italie produisit un Arioste, l'Espagne un Cervantes, la France un Montaigne, un Ronsard et un Rabelais.

L'automne de l'année 1066 vit résoudre le problème. En apprenant l'élection d'Harold, les armées du nord et les armées du midi s'assemblèrent et la dernière des invasions commença.

Les Scandinaves reprirent la mer. Ils étaient conduits par Harold Hardrada, fils de Sigurd, vrai héros d'épopée qui avait connu maintes guerres et avait jadis défendu de son épée le trône des empereurs d'Orient[1]. Vers le midi, une autre flotte s'assemblait, commandée par Guillaume de Normandie, lui aussi personnage extraordinaire, bâtard de ce Robert qui s'appelle dans la légende Robert le diable et qui était parti autrefois pour le pèlerinage de Jérusalem sans en être jamais revenu. Les Normands de Scandinavie et les Normands de France engageaient la partie dont l'Angleterre était l'enjeu.

Les hommes de Norvège débarquèrent les premiers. Hardrada entra dans York et l'on put croire un moment

[1] Les événements romantiques de la vie de Harold Hardrada Sigurdson font le sujet d'une saga islandaise en prose, par Snorre Sturlason (né a Hvam, Islande en 1178) : *The Heimskringla saga, or the sagas of the Norse Kings, from the Icelandic of Snorre Sturlason*. éd. Laing et R. B. Anderson. Londres, 1889, 4 vol. 8°, t. III et IV. Aux chap. 89 et s. se trouve une description détaillée de la bataille de « Stanforda-Bryggiur » (Stamford-bridge) ; la bataille de Helsingja port (Hastings) est racontée au chap. 100.

que la victoire resterait aux gens du nord. Mais Harold d'Angleterre accourut, écrasa l'armée scandinave au pont de Stamford; son frère, le rebelle Tosti, tomba sur le champ de bataille et Hardrada mourut d'un coup de flèche dans la gorge. Restaient les Normands de France.

Qu'étaient ces Normands? Bien différents de l'autre armée, ils n'avaient, eux, plus rien de scandinave ou de germanique; et c'est ainsi qu'ils avaient chance d'apporter aux Anglo-Saxons la greffe qui leur manquait. Leur invasion sans cela n'eût pas eu plus de conséquences que celles des Danois au neuvième siècle, et elle devait en avoir de bien différentes. Depuis longtemps la fusion s'était faite entre les pirates de Rollon établis dans le pays appelé après lui Normandie et la population déjà dense de cette riche province. La fusion s'était faite ou pour mieux dire l'absorption. Dès le temps du deuxième duc, le français était redevenu la langue de la masse des habitants. Ils sont chrétiens; ils ont des manières françaises, des goûts chevaleresques, des châteaux, des couvents et des écoles; et le sang qui coule dans leurs veines est principalement du sang français. C'est pourquoi on les voit, au onzième siècle, marcher à la conquête de l'Angleterre en représentants du Midi, de la civilisation latine, des lettres romanes et de la religion de Rome. Guillaume arrive béni par le Pape, précédé d'une bannière envoyée par Alexandre II, portant un cheveu de saint Pierre dans un anneau, ayant mis dans ses intérêts, par un vœu, l'un des patrons de la France, ce même saint Martin de Tours, dont Clovis avait enrichi l'église et dont Hugues Capet avait porté la chape : d'où lui était venu son surnom.

On ne chante pas Beowulf dans l'armée de Guil-

laume, ni les exploits d'Odin, mais bien les vers du plus ancien chef-d'œuvre, alors le plus récent, de la littérature française. Au dire du poète Wace, bien informé puisque son père fut de l'expédition, le jongleur Taillefer, en avant des soldats,

allait chantant
De Charlemagne et de Roland
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent en Roncevaux [1].

L'armée d'ailleurs n'était pas composée spécialement de gens de Normandie [2]. Elle était divisée en trois corps; à gauche les Bretons et les Poitevins, au centre les Normands, à droite les Français proprement dits. Et personne ne put s'y tromper; les contemporains appellent tous l'armée du duc Guillaume une armée française; dans les deux camps c'est le nom qu'on lui donne. Dans le *Domesday Book* rédigé par ordre de Guillaume, ses gens sont appelés « Franci »; de même, dans la tapisserie de Bayeux brodée peu après la Conquête, on lit, à l'endroit où la bataille est représentée : « Hic Franci pugnant » ; ici les Français se battent. Couronné roi d'Angleterre, Guillaume continue d'appeler ses compagnons

[1] *Maistre Wace's Roman de Rou*, éd. Andresen, Heilbronn, 1877, 2 vol. 8°, p. 349; témoignage adopté ou corroboré par plusieurs chroniqueurs : « Tunc cantilena Rollandi inchoata... » Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. Hardy, Londres, 1840, *English historical Society*, 2 vol. 8°, livre III, p. 415.

[2] Guillaume de Poitiers, normand de naissance (il avait seulement étudié à Poitiers), chapelain du Conquérant, dit que son armée était composée de « Manceaux, Français, Bretons, Aquitains et Normands, » témoignage que reproduit Orderic Vital : « Insisterunt eis Cenomannici, Franci, Britanni, Aquitani, et miserabiliter pereuntes cadebant Angli. » *Historia Ecclesiastica*, dans la *Patrologie* de Migne, t. CLXXXVIII, col. 298. Vital était né neuf ans seulement après la Conquête; il passa presque toute sa vie parmi les Normands, au monastère de Saint-Évroult.

« des Français »[1]. Même désignation chez les vaincus; dans la Chronique anglo-saxonne, les envahisseurs sont appelés tantôt normands, tantôt français, *frenciscan*. « Et les Français eurent possession du champ de carnage », dit l'annaliste (texte de Worcester) après avoir conté la journée d'Hastings; et il donne le nom de Normands aux soldats d'Harold Hardrada. Même manière de juger plus loin vers le nord : autrefois, lit-on dans une saga, on parlait la même langue en Angleterre et en Norvège, mais il n'en fut plus ainsi après la venue de Guillaume de Normandie, « parce qu'il était Français[2] ».

Quant au duc Guillaume, il conduisait à la française, c'est-à-dire gaîment, son armée de Français. Son état d'esprit n'est ni l'emportement, ni la fureur, ni la joie brutale; c'est la belle humeur. Tous les récits le montrent gardant jusqu'au bout cette belle humeur et ce sang-froid. Comme les personnages de l'épopée celtique, comme les habitants des Gaules dans tous les temps, il est prompt aux reparties (*argute loqui*). Il fait un faux pas en descendant de bateau et tout le monde y voit un mauvais présage : « C'est un terrible présage, lit-on dans un vieux poème scandinave, si tu fais un faux pas en marchant au combat. Cela veut dire que les fées ennemies te suivent à droite et à gauche et souhaitent de te voir blesser »[3]. Cela ne veut rien dire, observe le

[1] Charte du Conquérant à la ville de Londres : « Guillaume roi, salue.. tous les bourgeois de Londres, tant Français qu'Anglais (Frencisce and Englisce), amicalement ». Richard Cœur-de-Lion, de meme, dans une charte pour la ville de Lincoln, envoie le salut à ses sujets : « tam Francis quam Anglis ». *Select Charters*, p. p. Stubbs, Oxford, 1876, pp. 82 et 266.

[2] *Gunnlangs saga*, dans *Three Northern love stories and other tales*, p. p. Eirikr Magnusson et William Morris, Londres, 1875, 12.

[3] *Corpus poeticum boreale*, Oxford, 1883, t. I, p. 34.

duc à ses compagnons, sinon que je prends possession du sol. Au moment de la bataille, il met son armure à rebours : autre mauvais présage. Nullement, dit-il, c'est signe qu'on me verra :

> ... de duc en roi tourné;
> Roi serai qui duc ai été [1].

Dans son entrain, il provoque Harold en combat singulier, comme faisaient les Gaulois pour leurs adversaires au témoignage de Diodore de Sicile; comme fera plus tard François I[er] pour Charles Quint. Il devait mourir dans une guerre entreprise pour se venger d'une épigramme du roi de France, et pour justifier sa riposte.

Le soir du 14 octobre 1066 vit se décider la fortune de l'Angleterre. Le sort de la bataille était indécis; une série d'idées ingénieuses de Guillaume déterminèrent la victoire; ses ennemis furent « *ingenio circumventi... ingenio victi* » [2]. Il prescrivit à ses soldats une fuite simulée; il fit tirer en l'air par ses archers; les flèches en retombant dans la palissade des Saxons y causèrent grand ravage; l'une d'elles creva l'œil d'Harold, et fit de cette journée la plus importante victoire qui ait jamais été gagnée par des Français.

Le bâtard avait fait vœu d'élever sur le lieu du combat une abbaye à Saint-Martin de Tours. Il tint parole, mais l'édifice ne prit pas dans le langage usuel le nom du saint; il reçut et a gardé jusqu'à nos jours le nom

[1] *Wace's Roman de Rou*, éd. Andresen, t. II, p. 328, tradition recueillie également par Guillaume de Malmesbury (douzième siècle) : « Arma poposcit, moxque ministrorum tumultu loricam inversam indutus, casum risu correxit, vertetur, inquiens, fortitudo comitatus mei in regnum ». *Gesta Regum Anglorum*, éd. Hardy, 1840 (*Engl. Histor. Soc.*), liv. III, p. 415.

[2] Expressions de Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum. Ibid.*

sanglant de « la Bataille ». Ses ruines qu'un soin pieux entretient dominent les vallons où se massèrent pour l'attaque les soldats du Conquérant. Au loin, dans l'intervalle des collines que couvraient alors les arbres jaunissants de la forêt d'Anderida, luit entre la terre et les nuages la mer grise qui apporta il y a huit cents ans la flotte normande. Des monceaux de débris couverts de lierre marquent la place où tomba Harold, dernier roi de race anglaise qui se soit assis jusqu'à nos jours sur le trône de la Grande-Bretagne. L'endroit est écarté; de grands arbres, des cèdres, des aulnes, un arbre au feuillage blanc voilent comme d'un rideau et ferment aux bruits du monde le lieu de la terrible tragédie. Il y règne un silence solennel; à travers les branches, on aperçoit seulement, d'un côté, la tour carrée de l'église de Battle et le seul bruit qui monte est celui de la vieille horloge sonnant les heures. Le lierre et les rosiers grimpants enlacent les pierres grises et retombent en rameaux légers le long des basses murailles de la crypte; les roses s'effeuillent et le doux vent d'automne chasse leurs pétales blancs sur le gazon, parmi ces débris auxquels est attaché l'un des grands souvenirs de l'histoire de l'humanité.

« La Bataille » eut en effet des conséquences immenses, autrement considérables que celles d'Austerlitz ou d'Azincourt : un peuple entier fut transformé et devint un peuple nouveau. Les Anglo-Saxons vaincus ne surent pas plus se défendre et s'unir contre les gens de France qu'ils n'avaient su auparavant s'unir contre les Danois. A l'enthousiasme momentané qui avait groupé autour d'Harold beaucoup d'énergiques défenseurs, succéda un morne abattement. La vie réelle montra les mêmes

contrastes que la littérature. Les indigènes s'agitèrent en soubresauts impuissants, incapables, même en ce pressant danger, de s'entendre et d'agir à la même heure ; puis ils se soumirent douloureusement à la fatalité. Le seul interprète contemporain de leurs sentiments qui nous soit connu, le chroniqueur anglo-saxon déplore la Conquête, mais il est plus frappé des ravages qu'elle occasionne que du changement de domination qu'elle amène : « Et l'évêque Odon et le comte Guillaume [Fitz-Osbern], dit-il, demeurèrent ici et construisirent des châteaux partout au milieu de la nation et opprimèrent le pauvre peuple, et ainsi toujours, si bien que le mal augmenta grandement. Puisse la fin être bonne quand Dieu voudra ! » Voilà pour le désastre matériel ; voici maintenant pour la venue de l'étranger : « A sa rencontre allèrent l'archevêque Ealdred [d'York], le prince Eadgar, le comte Eadwine et le comte Morkere et tous les principaux habitants de Londres, et alors, contraints par la nécessité, ils firent leur soumission, quand presque tout le mal était fait ; et ce fut grand malheur qu'ils n'eussent pas pris leur détermination plus tôt, puisque Dieu ne voulait pas que les choses allassent mieux, à cause de nos péchés[1] ».

Quand on a l'âme ainsi remplie de sentiments élégiaques on est une facile proie pour les hommes qui savent vouloir ; avant de mourir, Guillaume avait tout pris, même une partie du pays de Galles ; il était roi d'Angleterre et avait si bien changé les destinées de sa nouvelle

[1] *Anglo-Saxon Chronicle*, éd. Thorpe, Londres (*Rolls*), 1861, 2 vol. 8°, *sub anno* 1066. Même constatation chez Guillaume de Malmesbury qui reproche à ses compatriotes que « uno prælio et ipso perfacili se patriamque pessundederint. » *Gesta Regum Anglorum*, éd. Hardy, 1840, p. 418.

patrie, que les habitants de cette île si accoutumée aux invasions ne devaient plus voir jusqu'à nos jours monter la fumée d'un camp ennemi.

II.

Dès le premier moment, Guillaume semble l'avoir voulu et compris. Pratique, lucide, ferme dans ses volontés, imbu de l'idée de l'État, il avait au plus haut point les qualités que ses nouveaux sujets avaient au moindre degré. Il ignorait les doutes, les incertitudes vaines; c'était un optimiste; il était toujours sûr de vaincre : non pas de la certitude des aveugles qui marchent confiants à la rivière, mais de la certitude des clairvoyants qui laissent à la déesse Fortune si peu de chose à faire que ce serait bien miracle si elle faisait moins pour eux. Jamais son lucide et persistant vouloir n'est en défaut. Au pire moment de la Bataille, le bruit néfaste s'était répandu que le duc venait d'être tué; sur-le-champ il arrache son casque, se montre à visage découvert, criant : « Mais je suis vivant! me voici, et par Dieu je vaincrai[1] ! ».

Toute sa vie, il conforme ses actions à sa théorie; venu en héritier des princes anglo-saxons, il se comporte en héritier. Il visite son héritage, en rectifie les limites, en défend les abords, et malgré l'immensité de la tâche, en fait un minutieux inventaire : cet inven-

[1] Témoignage de Guillaume de Poitiers, chapelain et ami du Conquérant; même trait dans Orderic Vital : « ... Nudato insuper capite, detractaque galea exclamans : Me inquit conspicite; vivo et vincam, opitulante Deo. » *Orderici Vitalis Angligenæ... Historiæ Ecclesiasticæ libri XIII*, dans la *Patrologie* de Migne, t. CLXXXVIII, col. 297.

taire est le « Domesday » [1], monument unique dont aucun pays d'Europe ne possède l'analogue. Sur ses monnaies, il imite si exactement le type adopté par ses prédécesseurs qu'on a peine à distinguer les *pennies* de Guillaume de ceux d'Édouard. Avant la fin de son règne, il était le maître ou le vainqueur de tous et avait imposé à tous son autorité, à son frère même, l'évêque Odon, qu'il arrêta de ses mains et fit emprisonner, « comme comte de Kent, » dit-il avec sa promptitude de langage habituelle, pour éviter une querelle avec l'Église.

Aussi, malgré leurs terribles souffrances, les vaincus ne pouvaient-ils se défendre d'un sentiment qui les prédisposait à la fusion avec le vainqueur, l'admiration. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil comme énergie, comme puissance ni comme savoir. Le jugement du chroniqueur anglo-saxon sur Guillaume peut être considéré comme étant le jugement de la nation même sur ses nouveaux maîtres : « Ce roi Guillaume dont nous parlons fut un homme très sage et très puissant, plus royal et plus fort qu'aucun de ses prédécesseurs. Il était doux aux braves gens qui aimaient Dieu, et sévère au-delà de toute mesure pour les hommes

[1] L'inventaire est des plus minutieux ; les enquêteurs sont tenus de rapporter des réponses à une multitude de questions : « ... Deinde quomodo vocatur mansio, quis tenuit eam tempore Regis Eadwardi : quis modo tenet; quot hidæ ; quot carrucæ in dominio, quot hominum; quot villani ; quot cotarii ; quot servi ; quot liberi homines ; quot sochemani ; quantum silvæ, quantum prati ; quot pascuorum ; quot molendina ; quot piscinæ, » etc., etc. Domesday pour Ely; Stubbs, *Select Charters*, Oxford, 1876, 3e éd. p. 86. Le *Domesday* a été publié en facsimile par la « *Record Commission* » : *Domesday Book, or the great survey of England, of William the Conqueror*, 1086, éd. de Sir Henry James, Londres et Southampton, 1861-3, 2 vol. 4°.

qui contrecarraient sa volonté... Il était si rigide et si dur que personne n'osait rien faire contre son désir... Il n'épargna pas son propre frère appelé Odon... Il ne faut pas oublier, entre autres choses, la bonne paix qu'il fit régner dans ce pays, si bien qu'un homme un peu sûr de lui pouvait traverser le royaume tout chargé d'or, sans encombre. » Le « pays des Bretons » ou pays de Galles était en son pouvoir, l'Écosse de même; il aurait eu l'Irlande aussi, s'il avait régné deux ans de plus. Il est vrai qu'il opprima beaucoup le peuple, construisit des châteaux et fit de terribles lois de chasse : « Il aimait les grands cerfs comme s'il eût été leur père; il défendit même de toucher aux lièvres[1]. » Jusque dans la manière de présenter les griefs, on reconnaît ce genre de popularité spécial qui s'attache à la tyrannie des grands hommes. L'Angleterre était vaincue, mais pour elle se préparaient de grandes destinées : le maître était détesté mais non pas honni.

Ces destinées se réalisèrent. Les qualités dont Guillaume apportait l'exemple étaient rares en Angleterre, mais communes en France; c'étaient celles de sa race et de son pays, celles de ses lieutenants; elles réapparurent tout naturellement chez beaucoup de ses successeurs. Ce sont, pour la plupart, des gens énergiques et volontaires, qui ne doutent de rien et surtout pas d'eux-mêmes, toujours prêts à risquer le tout pour le tout et à tenter l'impossible, avec l'inébranlable conviction de réussir; ils ne sont jamais las de prendre et de guerroyer; jamais le moment ne vient pour eux de jouir en paix de leurs conquêtes; en bien comme en mal, ils ne

[1] *The Anglo-Saxon Chronicle.* Texte de Peterborough, *sub anno* 1086.

s'arrêtent pas à mi-chemin; ceux qui inclinent vers la tyrannie deviennent, comme Étienne, des tyrans atroces[1]; ceux qui inclinent vers les mœurs chevaleresques les poussent comme Richard Cœur-de-Lion, au mieux dans ce qu'elles ont de noble et au pire dans ce qu'elles comportent de désordonné; les plus intelligents deviennent, comme Henri II, des hommes d'État incomparables; ceux qui ont le goût des arts s'y adonnent si passionnément qu'ils en compromettent, comme Henri III, leur couronne même. Ils sont également prêts pour la riposte et la bataille, et offrent l'une et l'autre à tout venant, risquant très volontiers leur vie. Sur douze princes normands ou Angevins, six meurent de mort violente.

Toutes leurs entreprises sont conçues sur un modèle gigantesque. Ils portent la guerre en Écosse, en Irlande, en pays de Galles, en France, en Gascogne, plus tard en Terre Sainte et en Espagne. Le Conquérant était en route pour Paris quand il se fit, étant à Mantes, à quinze lieues de la capitale, une blessure dont il mourut. Ces qualités sont dans le sang. Un Français, Henri de Bourgogne, s'empare, en 1095, du comté de « Porto » dont ses successeurs font le royaume de « Portugal »; un Normand, Robert Guiscard, conquiert la Sicile, prend Naples, domine le pape, fait trembler Venise et bat la même année les deux empereurs; son fils Bohémond s'installe comme prince à Antioche en 1099. Ils trouvent en Angleterre de misérables églises; ils en

[1] C'est à se croire à Jérusalem assiégée par Titus : « Quid multa? In diebus eis multiplicata sunt mala in terra, ut si quis ea summatim recenseat, historiam Josephi possint excedere. » Jean de Salisbury, *Policraticus*, liv. VI, chap. XVIII.

construisent de nouvelles « d'un genre inconnu jusque-là », dit Guillaume de Malmesbury[1], et qui comptent parmi les plus grandioses qu'on ait jamais bâties. Les nefs splendides de St-Alban, Westminster, Cantorbéry, Winchester, York, Salisbury, montent vers le ciel; les tours d'Ely, touchent aux nuages; la façade de Lincoln se dresse sur la colline au haut de la ville toute ornée de merveilleuses sculptures; Peterborough ouvre ses larges baies, profondes comme les portails des églises de France; Durham, massif et lourd, bâti par des évêques chevaliers, domine la vallée de la Wear et semble une forteresse divine, un château fort construit pour Dieu. Les donjons des conquérants, Rochester, Londres, Norwich, Lincoln, sont énormes, trapus, carrés, épais, si hauts et si solides que l'idée de prendre ces œuvres de géants ne peut venir aux rêveurs indigènes, qui attendent « que la fin soit bonne quand Dieu voudra »!

Les vainqueurs sont propres à tout et ont du temps pour tout : si l'on regarde leurs constructions pieuses, il semble qu'ils n'aient dû avoir d'autre préoccupation; si on lit le récit de leurs guerres, on croirait qu'ils n'ont pas quitté les grands chemins militaires et les champs de bataille. Ouvrez les manuscrits innombrables où sont renfermés les monuments de leur littérature, et ces ouvrages donnent l'impression d'hommes de loisirs qui ont d'interminables journées pour les longs délassements : ils se font raconter leurs origines par Benoît de Ste-More en des chroniques de 43,000 vers. Cette littérature est

[1] « Videas ubique in villis ecclesias, in vicis et urbibus monasteria, novo ædificandi genere, consurgere. » Les constructions des Saxons d'après le même (XII[e] siècle) étaient misérables; ils se contentaient de « parvis et abjectis domibus ». *Gesta Regum Anglorum*, liv. III, p. 418.

ample, surabondante, touffue ; à vrai dire même, ils en ont plusieurs, une française, une latine, plus tard une anglaise.

Ils mettent la force énorme et le vouloir indomptable dont ils disposent au service d'une cause : l'infusion des idées latines et françaises dans le peuple anglo-saxon et le rattachement de l'Angleterre aux civilisations du Midi. La tâche était ardue : Augustin, Alfred, Dunstan, rois et saints, l'avaient tentée vainement ; eux réussirent. Ils réussissaient toujours.

Ils disposaient de moyens puissants et s'en servirent avec efficacité. D'abord, les chefs de la nation sont des Français ; leurs femmes, la plupart du temps, sont des Françaises : Étienne, Henri II, Jean, Henri III, Édouard I[er], Édouard II, Richard II épousent des Françaises. Les Bohun (tige des Hereford, Essex, Northampton), les Beauchamp (Warwick), les Mowbray (Nottingham, Norfolk), les Bigod (Norfolk), les Neville (Westmoreland, Warwick), les Montgomery (Shrewsbury, Pembroke, Arundel), les Beaumont et les Montfort (Leicester) sont des Français. Les personnages secondaires, mariés à des femmes anglo-saxonnes : « *matrimonia quoque cum subditis jungunt* »[1], francisent les familles qu'ils fondent.

Pendant longtemps, le centre des pensées et des intérêts des rois d'Angleterre, français par leur origine, leur éducation, leurs mœurs, leur langage, est en France. Guillaume le Conquérant lègue la Normandie à son fils aîné et l'Angleterre à son fils cadet. Nul d'entre eux n'est enterré à Westminster avant 1272 ; ils dorment leur

[1] Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Anglorum*, éd. Hardy, liv. III, p. 420.

dernier sommeil à Caen ou Fontevrault[1] ; sur trente-cinq ans de règne, Henri II en passe plus de vingt et un en France et moins de quatorze en Angleterre[2]. Avant son avènement, Richard Cœur-de-Lion ne vint en Angleterre que deux fois en vingt ans. L'un après l'autre, ils font la guerre à la France : ce n'est pas par haine ou mépris; ce n'est pas pour la détruire; c'est parce qu'ils veulent être eux-mêmes rois de France; ils l'admirent et voudraient la prendre; leur idéal moral, littéraire, administratif, religieux est un idéal principalement français. Ils sont chevaliers, ils introduisent en Angleterre la mode des tournois à la française, *conflictus gallici*, dit Mathieu Paris; ils veulent avoir une Université et ils copient pour Oxford les statuts de Paris; Henri III se querelle avec ses barons et quel arbitre choisit-il, sinon son ancien ennemi, Louis IX, roi de France, le vainqueur de Taillebourg? Ils organisent en Angleterre une hiérarchie religieuse si conforme à celle de France que les prélats de l'un des deux pays reçoivent constamment et sans difficulté des promotions dans l'autre. Jean de Poitiers, né dans le Kent, trésorier d'York, devient évêque de Poitiers et archevêque de Lyon; Jean de Salisbury, secrétaire de l'archevêque de Cantorbéry, devient évêque de Chartres; d'autres sont nommés évêques de Palerme, Messine et Syracuse.

Tout fougueux que soient ces princes, si prêts qu'ils

[1] Le Conquérant fut enterré à Caen; Henri II et Richard Cœur-de-Lion, à Fontevrault en Anjou. Henri III est enterré à Westminster, mais son cœur est à Fontevrault, et le chapitre de Westminster possède encore la procès-verbal (exposé dans les vitrines du Chapter House) constatant le remise qui en fut faite à l'abbesse angevine (20 Éd. I).

[2] *Henry II*, par Mrs. J.R. Green (*Twelve English Statesmen*), Londres, 1888, p. 22.

soient à risquer à chaque instant le tout pour le tout, même, comme Guillaume Ier, lorsqu'ils sont déjà vieux et malades, une précieuse qualité de leur race diminue le danger de leurs emportements. Ils acceptent, comme par une gageure, des tâches surhumaines, mais les ayant acceptées, ils en préparent l'accomplissement avec lucidité et d'un esprit pratique. C'est cette tournure pratique de leur esprit, combinée avec leurs tendances aventureuses, qui a fait d'eux une race si peu ordinaire et qui leur a permis de transformer celle à laquelle ils venaient de s'imposer.

Qu'il s'agisse d'idées ou de faits, ils se comportent de même : ils reconnaissent l'importance des idées et de ceux qui les manient et agissent en conséquence ; ils négocient avec le pape, avec saint Martin de Tours, avec Dieu même ; ils ne promettent rien pour rien ; quelque haute que soit la puissance avec laquelle ils traitent, ce sont des marchés qu'ils concluent, des marchés de Normands. La bulle *Laudabiliter* par laquelle le pape anglais Nicolas Breakspeare (Adrien IV) donne l'Irlande à Henri II est un marché dans les formes ; le roi achète et le pape vend ; le prix est minutieusement discuté d'avance et inscrit au contrat [1]. La vue la plus remarquable que leur suggéra cette tournure pratique de

[1] Après avoir félicité le roi de son intention de propager la vertu chez une race sauvage, « indoctis et rudibus populis », le pape rappelle la théorie fameuse d'après laquelle toutes les îles appartenaient de droit au St-Siège : « Sane Hiberniam et omnes insulas, quibus sol justitiæ Christus illuxit... ad jus B. Petri et sacrosantæ Romanæ ecclesiæ (quod tua et nobilitas recognoscit) non est dubium pertinere... » Puis viennent les conditions du marché : « Significasti siquidem nobis, fili in Christo charissime, te Hiberniæ insulam, ad subdendum illum populum legibus, et vitiorum plantaria inde exstirpanda velle intrare, et de singulis domibus annuam unius denarii B. Petro velle solvere pensionem... Nos itaque pium et laudabile desiderium

leur esprit consista dans le compte qu'il leur plut de tenir, dès cette époque reculée, de « l'opinion publique » si l'on peut ainsi dire, et, comme moyen d'action, de la littérature.

Ce fut là un trait de génie; Guillaume s'appliqua, et ses successeurs l'imitèrent, à faire pour le passé ce qu'il faisait pour le présent : à unifier. La nouvelle dynastie avait besoin des poètes pour cela et elle leur fit appel. Guillaume s'était donné hautement, non pas pour le remplaçant, mais pour l'héritier d'Édouard le Confesseur et des souverains indigènes. Pendant plusieurs siècles, les poètes de langue française, les chroniqueurs latins, les rimeurs anglais, obéissant comme à un mot d'ordre, fusionnèrent dans leurs récits toutes les origines. Français, Danois, Saxons, Bretons, Troyens même formèrent pour eux une seule lignée; ces peuples divers avaient trouvé en Angleterre une patrie commune et leurs gloires à tous étaient l'héritage commun de la postérité. Avec une persistance qui se prolongea de siècle en siècle, ils déplacèrent le point de vue national et finirent par établir aux yeux et de l'aveu de tous que la constitution d'un peuple et son unité ne sont pas une question de sang mais une question de lieu; peu importe qu'on soit ou non consanguins; le point c'est d'être compatriotes. Tous les habitants du même pays sont un même peuple; les Saxons d'Angleterre et les Français d'Angleterre ne sont rien autre chose que des Anglais.

tuum cum favore congruo prosequentes... gratum et acceptum habemus ut... illius terræ populus honorifice te recipiat et sicut Dominum veneretur. » *Adriani IV papæ epistolæ et privilegia; Ad Henricum II Angliæ regem.* — *Patrologie* de Migne, t. CLXXXVIII, col. 1441.

Tous les héros qui se sont illustrés sur le sol de l'île sont indistinctement chantés maintenant par les poètes; ils célèbrent d'une voix égale Brutus, Arthur, Hengist, Horsa, Cnut, Édouard et Guillaume. Ils vénèrent de même les saints de toute race qui ont gagné le ciel en pratiquant la vertu sur le sol anglais. En cela encore, bon politique, le roi donne l'exemple. Le jour de Pâques 1158, Henri II et sa femme Aliénor d'Aquitaine entrent couronnés dans la cathédrale de Worcester et se présentent devant la tombe du saint protecteur de la ville. Ils ôtent leurs couronnes, en font hommage au mort, les placent sur sa tombe et jurent de ne les plus porter jamais. Le saint n'était pas un Français, c'était saint Wulfstan, dernier évêque anglo-saxon, contemporain de la Conquête[1].

Un mot d'ordre a été donné; les clercs l'ont compris. Ainsi, voici un poème du treizième siècle sur Edouard le Confesseur; il est composé en langue française par un religieux normand de Westminster et dédié à Aliénor de Provence, femme d'Henri III. On y lit :

En monde n'est, bien vous l'ose dire,
Pays, royaume ni empire
Où tant ont été bons rois
Et saints comme en île d'Anglois...
Saints martyrs et confesseurs
Qui pour Dieu moururent plusieurs;
Les autres forts et hardis moult
Com fut Arthur, Edmond et Knout[2].

[1] Il était même aussi peu français que possible et ignorait notre langue; il avait failli être déposé pour cela « quasi homo idiota, qui linguam gallicanam non noverat nec regiis consiliis interesse poterat. » Mathieu Paris, *Chronica Majora;* sub anno 1095.

[2] *Lives of Edward the Confessor,* éd. Luard, Londres (*Rolls*), 1858, 8°; début de l'*Estoire de Seint Aedward le Rei.*

L'exemple est caractéristique de ces tendances toute nouvelles, puisque c'est là un poème dédié à une Française par un Normand d'Angleterre et qui débute par l'éloge d'un Breton, d'un Saxon et d'un Danois.

Dans la rédaction des chroniques, les lettrés se comportent de même et le fait est encore plus significatif, car il montre à l'évidence que cette mise de la littérature au service des idées politiques est le résultat d'une volonté formelle et d'une plan préconçu, et non pas du hasard. Les chroniqueurs écrivent, en effet, sur commande et d'après le désir exprès des rois leurs maîtres. L'un commence à la prise de Troie son histoire d'Angleterre et conte d'aussi bon cœur les aventures des Troyens et des Bretons que celles des Saxons ou des Normands ; un autre écrit deux livres séparés, le premier à l'honneur des Bretons et le deuxième à l'honneur des Normands ; un troisième enfin, qui remonte au temps où « le monde fut établi », n'arrive pas aux ducs de Normandie sans avoir raconté l'histoire du Troyen Anténor, ancêtre des Normands croit-il[1]. L'origine première des habitants du pays ne se doit plus chercher sous le ciel de Scandinavie, mais dans les champs troyens. Des murs fumants de Pergame partirent Francus, père des Français et Énée, père de Brutus et des Bretons d'Angleterre. Les peuples des

[1] Ces trois poètes, tous trois sujets des rois d'Angleterre, vécurent au XII[e] siècle ; le premier en date, Gaimar, écrivit, entre 1147 et 1151 (*Romania*, t. XVIII, p. 314, art. de P. Meyer), son *Estorie des Engles* (éd. Hardy et Martin, Londres, *Rolls*, 1888, 2 vol. 8°), et vers 1145, une traduction en vers (perdue) de l'*Historia Britonum* de Geoffrey de Monmouth (V. *infra*, p. 126). Wace, né à Jersey (1100?-1175, G. Paris), traduisit à son tour Geoffrey en vers (*Roman de Brut.*, éd. Leroux de Lincy, Rouen, 1836, 2 vol. 8°),

deux rives de la Manche ont ainsi une origine commune et classique; leurs races royales ne descendent plus d'Odin, mais de Priam et des princes défenseurs d'Ilion[1].

De la théorie, ces idées passent dans la pratique qui les consacre, et une fraternité de plus s'établit entre les races diverses peuplant le sol de la Grande-Bretagne : celle qui résulte de guerres faites ensemble. Guillaume et ses successeurs ne distinguent pas entre leurs sujets; ce sont tous des Anglais; ils les mènent tous ensemble combattre leurs ennemis du continent; et cet assemblage de tribus éparses qu'un envahisseur résolu pouvait jadis si facilement vaincre, à son tour gagne des batailles, et prend un rang inattendu parmi

et rédigea, de 1160 à 1174, sa *Geste des Normands* ou *Roman de Ros* (éd. Andresen, Heilbronn, 1877, 2 vol. 8°). Il rima encore des vies de) saints etc. Benoit de Ste-More, outre des romans en vers (V. *infra*, p. 126 composa, par ordre d'Henri II, une *Chronique des ducs de Normandiu* (éd. Fr. Michel; *Documents inédits;* Paris, 1836, 3 vol. 4°).

[1] Déjà sous l'empire romain on avait vu des peuples se donner par hypothèse une origine troyenne. Lucain signale cette vanité chez les Auvergnats; Ammien Marcellin (quatrième siècle) la prête aux Gaulois : « Aiunt quidam paucos post excidium Trojæ, fugientes Græcos ubique dispersos, loca hæc occupasse tunc vacua. » *Rerum Gestarum*, lib. XV, cap. IX. Au moyen âge, on attribua aux Français, aux Bretons, aux Lombards, aux Normands une origine troyenne. L'histoire de Brutus, père des Bretons, se trouve dans Nennius (dixième siècle?); il pretend avoir puisé ses renseignements « in annalibus Romanorum » (*Historia Britonum*, éd. Stevenson, *Historical Society*, Londres, 1838, 8°, p. 7). Après lui, tous les historiens d'Angleterre jusqu'aux temps modernes recueillent la même légende; Mathieu Paris la reproduit au treizième siècle; Ralph Higden au quatorzième; Holinshed, au temps de Shakespeare : « This Brutus... was the sonne of Silvius, the sonne of Ascanius, the sonne of Æneas the Troian, begotten of his wife Creusa, and borne in Troie, before the citie was destroied. » *Chronicles*, Londres, 1807, 6 vol. fol., liv. II, chap. Ier. Chez nous, a la Renaissance, Ronsard choisit pour héros Francus le Troyen, « parce qu'il avait, dit-il, une extrême envie d'honorer la maison de France ».

les peuples. David Bruce est fait prisonnier à la Croix de Neville ; Charles de Blois à la Roche Derien ; le roi Jean à Poitiers ; Du Guesclin à Navarette ; Hastings a rendu possible la défaite de l'Armada ; Guillaume de Normandie a frappé le sol du pied, et il en est sorti une nation.

CHAPITRE II.

LES LETTRES FRANÇAISES SOUS LES ROIS NORMANDS ET ANGEVINS.

I.

Ainsi, ce que les précédents envahisseurs de l'île n'avaient pu faire devait être réalisé définitivement par les Français de Guillaume de Normandie. Par la rapidité et la totalité de leur conquête, par le concours des gens qui savaient écrire et qu'ils s'assurèrent, par leurs guerres continentales, ils devaient amener la fusion de toutes les races en une seule et, consciemment ou non, leur enseigner la patrie.

Ils leur enseignèrent aussi autre chose, et les résultats de la Conquête ne furent pas moins remarquables en littérature qu'en politique. Une langue et des idées nouvelles furent introduites par eux en Angleterre : ce fut un spectacle étrange et presque unique dans l'histoire; pendant deux à trois cents ans le français et l'anglais demeurèrent superposés; lentement la couche supérieure s'infiltra dans la seconde, s'y absorba et y disparut, en la transformant; mais il fallut pour cela des siècles. « Et voilà, » écrit un chroniqueur anglais, plus de deux cents ans après Has-

tings, « l'Angleterre aux mains des Normands! et les Normands ne pouvaient parler aucun langage que le leur, et ils parlaient français ici comme ils avaient fait chez eux, et ils l'enseignèrent à leurs enfants : si bien que les gens de la haute classe, dans notre pays, qui viennent de leur lignée, ont tous gardé ce langage. » Les « gens de rien », les gens de la « basse classe » s'en tiennent à leur anglais, mais personne ne les considère. « Je crois que dans le monde entier il n'y a aucun pays qui n'ait gardé son propre langage, sauf l'Angleterre » [1].

La diffusion de notre langue fut telle qu'on eût pu croire un moment à une disparition possible de l'anglais; partout où l'on allait dans la grande île, on trouvait des gens parlant le français et c'étaient toujours les plus puissants, les plus forts, les plus riches ou les plus intelligents du pays, ceux dont il y avait intérêt à gagner la faveur et à imiter l'exemple. Les hommes qui ne parlaient qu'anglais demeuraient toute leur vie, comme dit Robert de Gloucester, des « gens de rien ». Pour devenir quelque chose, la première condition était d'apprendre le français. Cette condition pendant longtemps fut si nécessaire qu'on ne pouvait même pas prévoir qu'un jour elle cesserait de l'être, et les

[1] Thus com lo engelond· in to normandies hond
And the Normans ne couthe speke tho· bot hor owe speche,
And speke French as hii dude atom· and hor children dude also teche,
So that heiemen of this lond· that of hor blod come,
Holdeth alle thulke speche· that hii of hom nome
Vor bote a man conne Frenss· me telth of him lute.
Ac lowe men holdeth to Engliss· and to hor owe speche yute.
Ich wene ther ne beth in al the world· contreys none.
That ne holdeth to hor owe speche· bote Engelonde one.

Chronique de Robert de Gloucester, écrite vers la fin du treizième siècle, éd. Aldis Wright (*Rolls* 1887, t. II, p. 543). Sur Robert, voir *infra*, p. 128.

plus habiles, durant cette période, étaient d'avis que seuls les écrits français étaient assurés d'une longue vie. Giraud le Cambrien qui s'était servi du latin dans ses ouvrages regrettait, vers la fin de sa carrière, de n'avoir pas employé « le langage commun »[1] qui eût assuré, pensait-il, une plus grande renommée à ses œuvres; par le langage commun, il entendait non pas l'anglais, mais le français, *gallicum*.

Indépendamment de la force que lui prêtait la Conquête, la diffusion de notre langue était encore facilitée par le merveilleux renom dont elle jouissait alors dans toute l'Europe. Jamais elle n'en eut de meilleur; des gens de toute race l'écrivaient, et l'Italien Brunetto Latini s'en servait, donnant entre autres raisons « que la parleure est plus délitable et plus commune à toutes gens »[2]. Rien de surprenant dès lors aux progrès qu'elle fit en Angleterre où, pendant longtemps, elle fut la langue des lois et des actes publics, la langue des cours de justice et des débats parlementaires, la langue des poètes les plus délicats[3].

Ainsi se produisit ce phénomène singulier : à côté d'auteurs, français de race et de langage, sujets des rois d'Angleterre, d'autres employèrent notre idiome qui

[1] Lettre écrite à Jean sans Terre en 1209, en lui envoyant la deuxième version de son *Expugnatio Hiberniæ*. — *Opera* (*Rolls*), t. IV, p. 410.

[2] Treizième siècle, *Li livres dou Trésor* (sorte d'encyclopédie philosophique, historique, scientifique, morale, etc.), éd. Chabaille, Paris, 1863, 4° (*Documents inédits*). Dante chérissait « la chère et douce image paternelle » de son maître, et Brunetto recommande au poète son *Trésor*, car, dit-il, « je vis encore dans ce livre », *Enfer*, chant XV.

[3] Voir, pour les lois, les *Statutes of the Realm*, 1819-28 (*Record Commission*), 11 vol. fol.; pour les procès-verbaux du Parlement, *Rotuli Parliamentorum*, Londres, 1767-77, 6 vol., fol.; pour les compte-rendus de procès, les *Yearbooks* publiés dans la collection du *Master of the Rolls*, éd. Horwood, Londres, 1863 et s., 8°.

étaient anglais de race et de langage et qui, imitant de leur mieux le style préféré des maîtres du pays, rédigèrent en français des chroniques, comme firent aux douzième et quatorzième siècles, Jordan Fantosme[1] et Pierre de Langtoft; des poèmes religieux, comme firent au treizième, Robert de Greteham, Robert Grosseteste, William de Wadington; des romans en vers comme ceux de Hue de Rotelande (douzième siècle); des contes moralisés en prose comme ceux de Nicole Bozon, des poésies lyriques[2] ou des fabliaux[3] comme ceux que composèrent divers anonymes; des ballades comme celles qu'on doit, tout à l'extrémité de la période, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, à l'ami de Chaucer, le poète Gower.

A cette distance de la Conquête, le français jouait encore un rôle important quoique très diminué; il demeurait comme on verra la langue de la Cour; les procès-verbaux des séances du Parlement continuaient d'être rédigés en français; un bourgeois de Londres notait en français sur son registre tout ce qu'il savait de l'histoire de sa ville[4]. Comme l'avait dit Robert de Gloucester, c'était là un phénomène sans exemple. Cette littérature française, œuvre d'Anglais, était naturellement toute d'i-

[1] Auteur d'une *Chronique de la Guerre entre les Anglois et les Escossois*, 1173-74, en vers français, p. p. R. Howlett, *Chronicles of the reigns of Stephen, Henry II, and Richard I*, Londres (*Rolls*), 1884 et s., t. III, pp. 203 et s.

[2] V. *infra*, pp. 127, 129, 136, 216 et s.

[3] Ex. le *Romanz de un chivaler e de sa dame e de un clerk*, rédigé en français par un Anglais, au treizième siècle, p. p. Paul Meyer, *Romania*. I, p. 70. C'est une adaptation du fabliau de la *Bourgeoise d'Orléans* (dans Montaiglon et Raynaud, *Recueil général des Fabliaux*, 1872, t. I, p. 117). V. *infra*, p. 226.

[4] *Croniques de London... jusqu'à l'an* 17 *Éd. III*, éd. Aungier, *Camden Society*, 1844, 4°.

mitation et ne mérite pas qu'on s'y arrête longtemps; mais il faut retenir le fait de son existence : car il permet mieux qu'aucun autre de mesurer la force de l'invasion française.

Quels étaient donc les modèles que suivaient ces imitateurs et quelles étaient la littérature et les idées que, grâce à la Conquête, des poètes de langue française avaient vulgarisées dans l'Angleterre ci-devant germanique? A quelles sortes d'écrits se plaisaient les maîtres du pays, quelles œuvres rédigeait-on à leur intention; quels manuscrits faisaient-ils de préférence copier pour leurs bibliothèques? Car il faut bien noter qu'au point de vue de la diffusion des idées françaises en Angleterre, problème capital dans l'histoire littéraire de nos voisins, il importe médiocrement que les écrits les plus goûtés chez eux fussent composés par des Français sujets du roi de France ou par des Français sujets du roi d'Angleterre; il importe médiocrement que ces idées aient passé la Manche apportées par des poètes ou apportées par des manuscrits; ce qui importe c'est de constater que des œuvres d'un genre nouveau furent effectivement populaires, grâce à la Conquête dans la grande île, et que de ce fait résulta une transformation profonde dans la tournure d'esprit et dans l'idéal esthétique des habitants du pays. Quelles furent donc ces idées et quelle fut cette littérature?

II.

Cette littérature ne ressemblait guère à celle qu'avaient aimée les vaincus. Autant celle-ci était monotone,

autant l'autre est variée, multicolore, surabondante. Comme les conquérants eux-mêmes, la littérature qu'ils produisent, ou encouragent, ou simplement admirent est à fois pratique et romanesque. Elle compte, avec une foule d'écrits utiles, une multitude de récits charmants dont les auteurs n'ont d'autre intention que de plaire.

Les écrits utiles sont ces traités soi-disant scientifiques où l'on enseigne tout ce qui se peut apprendre, y compris la vertu, Images du monde, Petite philosophie, Lumière des laïques, Secret des secrets [1], etc. ; ou ces chroniques qui servirent si efficacement les vues politiques des conquérants ; ou encore ces ouvrages pieux qui enseignaient aux hommes le chemin du ciel.

Les principales œuvres historiques sont, comme on a vu, celles que rimèrent au douzième siècle Gaimar, Wace et Benoît de Sainte-More, récits de plus en plus ornés à mesure qu'on avance dans le siècle, avec des digressions dans tous les sens, des descriptions à perte de vue, en vers courts et clairs, au tintement de clochettes. Le style est limpide, simple, coulant, facile : on dirait de grands fleuves sans digues, couvrant d'im-

[1] Exemples : *la Petite Philosophie*, en vers français, « abrégé de cosmographie et de géographie », *Romania*, t. XV, p. 255; *la Lumière des laïques*, par Pierre de Peckham ou d'Abernun (Anglo-normand, treizième siècle), aussi en vers français, *ibid.*, p. 287 ; *l'Image du monde*, treizième siècle, très populaire en Angleterre et en France et dont on connaît « environ 60 mss. », *ibid.*, p. 314 ; la traduction française par Geoffrey de Waterford, Irlandais du treizième siècle, du *Secret des Secrets*, étrange compilation attribuée faussement à Aristote (V. *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, p. 216) ; traductions diverses d'ouvrages de l'antiquité, livres sur les propriétés des choses, ouvrages de droit tels que les *Institutes* de Justinien mises en vers français par le Normand Richard d'Annebaut, et que la *Coutume de Normandie*, traduite de même en vers par Guillaume Chapu, autre Normand, tous deux du treizième siècle

menses espaces d'une eau inerte et peu profonde[1]. Dans le siècle suivant, l'œuvre la plus remarquable est la biographie en vers de Guillaume le Maréchal comte de Pembroke, l'un de ces chevaliers à la pose si fière qui semblent couchés encore vivants sur leur tombe, au Temple de Londres. Cette Vie est, pour la période, le chef-d'œuvre du genre; l'auteur inconnu qui la rédigea sur commande a le don, ignoré de ses devanciers, de resserrer son récit, de grouper ses personnages, de les faire mouvoir et parler : comme à l'église du Temple, sur le tombeau qu'il leur élève, ils ont l'air vivants[2]. Un siècle passe encore, la mode d'écrire l'histoire en vers français subsiste toujours, mais bientôt elle va s'éteindre. Pierre de Langtoft, vrai Anglais comme il paraît suffisamment à sa langue, versifie encore en français, au quatorzième siècle, une histoire d'Angleterre, des origines du monde à la mort d'Édouard Ier; mais les temps nouveaux sont proches et Pierre, der-

[1] Voir *supra*, p.117. La richesse de cette littérature historique est supérieure au début à celle de la France proprement dite. Outre les grandes chroniques, beaucoup d'autres ouvrages aussi en français seraient à citer, par exemple des vies de saints qui sont des biographies historiques (saint Edouard, saint Thomas Becket, etc.), ou l'*Histoire de la guerre sainte*, récit de la troisième croisade par Ambroise, compagnon de Richard Cœur de Lion (éd. G. Paris, *Documents inédits*, en préparation) ou l'*Estoire le roi Dermot*, sur les troubles d'Irlande, composée au treizième siècle (*The song of Dermot and the Earl*, éd. Orpen, Oxford, 1892, 8°; cf. P. Meyer, *Romania*, t. XXI, p. 444), etc.

[2] Cette vie fut écrite, au treizième siècle, à la demande du comte Guillaume, fils du héros. Elle est d'une remarquable vérité historique. Le ms. a été découvert par M. P. Meyer et publié par lui (*Histoire de Guillaume le Maréchal*, Paris, 1892 et s., *Société de l'Histoire de France*). Sur la valeur de ce document, voir un article du même, *Romania*, t. XI. La pierre tombale du Temple est en parfait état de conservation; elle offre le visage d'un homme âgé sillonné de rides; c'est sûrement un portrait; l'épée hors du fourreau, tenue dans la main droite, perce la tête de l'animal couché aux pieds du comte.

nier représentant d'un art qui finit [1], est contemporain de cet autre Anglais, Robert de Gloucester, premier représentant d'un art qui commence, ancêtre lointain de Gibbon et de Macaulay. De sa voix mâle et sobre, mais encore monotone, Robert conte à son tour l'histoire de son pays ; à la différence des autres, il emploie la langue anglaise ; il n'est nullement cosmopolite, mais bien et uniquement anglais. Dès les premiers vers, il fait cette déclaration caractéristique : « L'Angleterre est un très bon pays à mon sens, et de tous les pays le meilleur... La mer l'entoure de tous les côtés et en forme une île : l'Angleterre en est mieux défendue contre ses ennemis... On trouve en quantité toute sorte de bonnes choses en Angleterre... [2] ».

Le chemin du ciel est enseigné, après la Conquête, dans d'innombrables écrits français en vers et en prose : paraphrases des psaumes et des évangiles, vies des saints, manuels de pénitence, miracles de Notre-Dame, contes moralisés, bestiaires, sermons [3]. La population parlant

[1] Jean de Waurin, qui écrivit en prose française au quinzième siècle ses *Chroniques et anchiennes istoires de la Grant-Bretaigne* (éd. Hardy, *Rolls*, 1864 et s.) était un Français de France, qui s'était battu à Azincourt du côté français. La chronique de Pierre de Langtoft, chanoine de Bridlington, Yorkshire, qui vécut sous Edouard I[er] et Édouard II, a été publiée par Thomas Wright, Londres, 1866, *Rolls*, 2 vol. 8°.

[2] *The metrical Chronicle of Robert of Gloucester*, éd. W. A. Wright. Londres. *Rolls*, 1887, 8°. Le nom de Robert « *of Gloucester* » est incertain ; voir la préface de M. Wright et sa lettre à l'*Athenæum*, 19 mai 1888. Il est très dur (trop dur) pour Robert dont il caractérise ainsi l'œuvre : « As literature it is as worthless as twelve thousand lines of verse without one spark of poetry can be. »

[3] Exemples d'écrits de ce genre, populaires en Angleterre et rédigés en français, soit par des Français, soit par des Anglais : Psaumes de la pénitence, version française très populaire en Angleterre, dans un ms. de Cambridge, Bibliothèque de l'Université, G. G. I I., treizième siècle (*Romania*, t. XV, p. 305). — Exposition des Evangiles : le *Miroir*, par Robert de

français s'était suffisamment accrue dans le royaume pour que ce ne fût pas une absurdité de prêcher en français et le clergé s'y prêtait d'autant plus volontiers que beaucoup de ses chefs étaient des Français. « A la simple dit gent », un prêcheur anglo-normand :

A la simple gent
Ai fait simplement

Greteham en 20,000 vers français (*ibid.*, *ibid.*). — Vies des Saints : Vies de Becket dans *Materials for the History of Thomas Becket*, éd. Robertson, Londres, *Rolls*, 1875 et s., 7 vol., *Fragments*, p.p. P. Meyer, Paris, 1885, 4°; Vie de sainte Catherine, par sœur Clémence de Barking, douzième siècle (G. Paris, *Romania*, t. XIII, p. 400); Vie de saint Josaphaz, des Sept Dormants, par Chardry, treizième siècle (*Chardrys Josaphaz*, etc., éd. Koch, Heilbronn, 1879, 8°); Vie de saint Grégoire le Grand, par frère Augier, religieux de Sainte-Frideswide, Oxford, treizième siècle (texte et commentaire dans la *Romania*, t. XII, pp. 145 et s.); Vies de saint Édouard (éd. Luard, *Rolls*, 1858); mention de Vies diverses en français (d'autres en anglais) dans le *Descriptive Catalogue* de Hardy, Londres, *Rolls*, 1862 et s. — Manuels et traités divers : ceux de Robert Grosseteste et William de Wadington, etc. (V. *infra*, p. 217). — Œuvres consacrées à Notre-Dame : voir *Romania*, t. XV, pp. 307 et s., treizième siècle, et *Adgars Marien-Legenden*, éd. Carl Neuhaus, Heilbronn, 1886, 8° (récits en vers français des miracles de la Vierge par Adgar, Anglo-Normand du douzième siècle). — Contes moralisés et bestiaires : *Bestiaire* de Philippe de Thaon, prêtre normand du douzième siècle (contient aussi un volucraire et un lapidaire : texte dans Wright, *Popular treatises on Science*, Londres, *Historical Society*, 1841, 8° ; voir aussi le *Recueil d'anciens Textes* de P. Meyer, Paris, 1877, 8°, p. 286), auteur, en outre, d'un *Comput* ecclésiastique en vers (ed. Mall, Strasbourg, 1873, 8°); *Bestiaire divin*, par Guillaume le Clerc, lui aussi Normand, treizième siècle (éd. Hippeau, Caen, 1852, 8°), à rapprocher du *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival, treizième siècle (éd. Hippeau, Paris, 1840, 8°), et de divers autres Bestiaires, Lapidaires et Volucraires (voir Gaston Paris, *Littérature française au moyen âge*, Section II, chap. I) ; version, probablement normande, des fables latines (treizième siècle) d'Eudes de Cheriton, *Romania*, t. XIV, p. 390, et Hervieux, *Fabulistes latins*, t. II; *Contes moralisés de Nicole Bozon*, éd. P. Meyer et L. T. Smith, Paris, 1889, 8°, *Société des anciens Textes* (quatorzième siècle). — Sermons : *Reimpredigt*, éd. Suchier, Halle, 1879, 8° (sermons en vers anglo-normands) ; sur les prédications latines et françaises, voir Lecoy de la Marche, *La chaire française au moyen âge*, Paris, 1886, 8°, 2e éd. ; p. 282, sermon sur la Passion, par Geoffrey de Waterford, en vers français (anglo-normands).

Un simple sermon;
Nel (ne le) fis as lettrés
Car ils ont assez
Écrits et raison.

Pour icels enfants
Le fis en romans
Qui ne sont lettrés;
Car mieux entendront
La langue dont sont
Dès enfance usés[1].

Les écrits pieux sont, dans leur ensemble, tout comme les chroniques, rédigés en style clair, mince, transparent; on voit le jour à travers, ils n'absorbent pas le regard et la pensée; il vient au lecteur des distractions. Dans la réalité, les vrais poèmes pieux dûs aux Normands furent ces poèmes de pierre élevés par leurs architectes à Ely, Cantorbéry, York et Durham.

Mais avant toute chose et surtout avec un éclat bien supérieur, les conquérants ont une littérature d'imagination, des romans, des chansons, des histoires d'amour; ils étaient peu faits pour goûter les mélancolies et les désespérances des Anglo-Saxons; ils s'en détournèrent avec empressement. Ils étaient heureux; tout leur réussissait; il leur fallait une littérature de gens heureux.

III.

D'abord ils ont des épopées; mais combien différentes de *Beowulf!* Le chant de Roland[2], qu'on chantait à

[1] *Reimpredigt*, éd. Suchier, Halle, 1879, 8°, p. 64. Cf. le témoignage de Jocelin de Brackelonde qui dit dans sa Chronique que les sermons étaient prononcés dans les églises « gallice vel potius anglice ut morum fieret edificatio non literaturæ ostensio. » Année 1200 (*Camden Society*, 1840, p. 95).

[2] *La Chanson de Roland, texte critique, traduction et commen-*

Hastings et que les Normands avaient pour épopée nationale, en commun avec le reste des Français, est le poème le plus belliqueux de toute notre littérature, celui qui se rapproche le plus des origines germaniques. Et cependant l'écart entre ces origines et la nouvelle nation paraît déjà considérable. Les massacres sans doute occupent la première place et l'odeur du sang remplit le poème ; les hauberts déchirés, les corps fendus en deux, les cervelles répandues sur le gazon, tout ce spectacle fumant dilate la poitrine du poète et exalte son âme jusqu'à l'enthousiasme. Mais une place aussi est faite pour les sentiments tendres et une autre pour les discours agiles. Cette tendresse, la femme n'en est pas encore l'objet; les preux de Charlemagne ne pensent guère à Aude dans les batailles; ils meurent sans se souvenir d'elle ; mais leurs yeux se mouillent de larmes à l'idée de douce France ; ils pleurent à la vue de leurs compagnons gisant sur l'herbe ; la vraie compagne de Roland, l'objet de sa dernière pensée, n'est pas Aude, c'est Durandal son épée. C'est d'elle qu'il est épris, c'est avec elle qu'il a vécu, et c'est de son sort qu'il se préoccupe pour le moment où il aura disparu. De même que cette épée a un nom, de même elle a une vie propre ; Roland voudrait qu'elle mourût avec lui; il voudrait la *tuer,* comme un amoureux tue son amante pour qu'elle ne tombe pas aux mains des impies ; mais « l'acier grince ; point ne se rompt, point ne s'ébrèche. Et le comte s'écrie :

taire, par Léon Gautier, Tours, 1881, 8°. *La Chanson de Roland, traduction archaïque et rythmée*, p. L. Clédat, Paris, 1887, 8°. Sur les romans du cycle de Charlemagne composés en Angleterre, voir l'*Histoire poétique de Charlemagne*, p. G. Paris, 1865. 8°. pp. 154 et s. L'unique ms. de la *Chanson* est à Oxford où il a été trouvé dans notre siècle. L'*editio princeps* est de 1837.

Seinte Marie, à mon aide!... Ah! Durandal, si chère, comme tu es claire et blanche! comme tu luis et flamboies au soleil... Ah! Durandal, comme tu es belle et sainte! » En vérité, c'est son amante. Peu importe l'objet; le point à retenir est que Roland a un cœur pour sentir, souffrir, aimer.

Dans la défaite de Roncevaux, pas plus que dans le triomphe d'Hastings, l'esprit français ne perd ses droits. L'archevêque Turpin, si imposant lorsqu'il donne la bénédiction suprême à la rangée des cadavres, garde tout le temps du combat une bonne humeur pareille à celle du Conquérant : « Ce Sarrazin me semble bien hérétique, » dit-il avisant un ennemi et il l'assomme. Olivier, de même, dans un passage qui montre que, si la femme n'a pas de rôle dans le poème, elle commençait à en jouer un dans la vie réelle, tue le calife et dit : Toi du moins, tu n'iras pas te vanter de notre défaite, « ni à ta femme ni à aucune dame en ton pays »!

Il faut remarquer enfin que cette première épopée des peuples de langue française est consacrée à une défaite: elle précise ainsi, dès cette époque lointaine, l'idéal héroïque de la nation pour qui, s'il importe de vaincre, il importe plus encore et sans nulle comparaison, de bien mourir. Elle ne rendra jamais les armes simplement parce qu'elle est vaincue; elle ne les déposera que lorsque ses fils se seront assez fait tuer. Même lorsque la victoire est devenue impossible, ce peuple, tout résigné qu'il soit à l'inévitable, se bat encore, pour l'honneur. Tel on le voit dans le « Roland », tel il paraît dans Froissart, et tel il s'est montré depuis : « Car le royaume de France ne fut oncques si déconfit

qu'on n'y trouvât bien toujours à qui combattre[1]. »

Les conquérants de l'Angleterre sont des hommes complets; ils ne sont pas seulement vaillants, ils sont instruits; ils ne s'intéressent pas seulement au passé immédiat de leur race; ils s'intéressent encore au passé lointain des peuples civilisés; ils se font raconter par leurs poètes les héros de la Grèce et de Rome, et d'immenses œuvres en vers sont consacrées à ces personnages afin de chasser l'ennui de la grand'salle des châteaux. Ces poèmes forment tout un cycle; Alexandre y domine, comme Charlemagne dans le cycle de France, et Arthur dans le cycle de Bretagne. Les poètes qui écrivent sur ces guerriers fameux s'appliquent à satisfaire à la fois les goûts contradictoires de leurs patrons pour les merveilles et pour la vérité. Leurs œuvres sont des recueils de prodiges certifiés. Ils sont unanimes à écarter les récits d'Homère; qui ne contiennent pas assez de miracles pour leur plaire, et, mal préparés par suite à l'indulgence, ils les rejettent comme apocryphes. Sans doute, dit l'un d'eux, Homère fut « clerc merveilleux », mais il ne faut pas croire à ses récits :

Car bien savons, sans nul espoir,
Qu'il ne fut plus de cent ans né
Que le grand host fut assemblé[2].

En revanche, le pire faussaire d'Alexandrie obtient la confiance de nos poètes; ils lisent avec admiration, dans de vieux manuscrits, un journal du siège de Troie, et les vieux manuscrits disent que ce précieux travail est

[1] Froissart, édition Luce, t. I, p. 212.

[2] *Roman de Troie,* ms. fr. 60, à la Bibliothèque Nationale : *Li Roumans de Tiebes qui fu racine de Troie la grant. — Item toute l'histoire de Troie la grant*, etc., fol. 42.

l'œuvre de Darès le Phrygien; l'ouvrage a sa contre-partie, exécutée dans le camp des Grecs, par Dictys de Crète. Aucun doute ne leur traverse l'esprit, et voilà pour eux des documents authentiques. Pour Alexandre, ils ont un texte plus précieux encore : c'est le Pseudo-Callisthènes, composé en grec à Alexandrie, dont on possède une version latine du quatrième siècle, et pour lequel ils sont d'autant mieux disposés que c'est un long récit de merveilles et d'aventures prodigieuses[1]. Pour l'histoire de Thèbes, faute de mieux, ils se contentent de Stace et, pour celle de Rome, de Virgile, de ce Virgile qui peu à peu devint dans la légende un enchanteur, le Merlin du cycle de Rome. Virgile avait, croient-ils, pouvoir sur les puissances des ténèbres; car il était descendu aux enfers; personne en conséquence ne s'étonna de voir Dante le choisir pour guide.

Ce que voulaient tous ces poètes, c'était un certificat *initial* d'authenticité. Une fois qu'ils l'avaient, ils ne se gênaient plus; après avoir blâmé Homère et invoqué Darès, ils se sentaient à l'abri du soupçon, prenaient de toutes mains et inventaient à leur tour. Tel incident du roman d'Alexandre, l'histoire des jeunes filles de la forêt qui s'enfoncent dans le sol à l'hiver et reparaissent au printemps en forme de fleurs, n'est pas dans Callisthènes; elle est d'origine orientale; on la retrouve dans Édrisi. Faute de mieux et sans s'embarrasser de noms propres, les auteurs souvent se référèrent aux « livres latins », sans plus, et tel était le renom de Rome que le lecteur n'en demandait pas davantage.

[1] *Alexandre le Grand dans la Littérature française du moyen âge*, t. II, p. 182, p. Paul Meyer. Paris, 1886, 2 vol. 8°, t. I, textes; t. II, histoire de la légende.

Inutile de dire que les mœurs et les costumes n'étaient pas mieux observés que la vraisemblance ; tout dans ces poèmes était véritablement *traduit ;* non pas seulement le langage des anciens, mais leurs habillements, leur civilisation, leurs idées. Vénus devient une princesse ; les héros sont des chevaliers et leurs costumes sont tellement à la mode du jour que nous nous en servons pour dater les poèmes. Les miniatures sont conformes au récit : des moines tonsurés portent Achille en terre ; ils ont des cierges à la main. La reine Penthésilée, « preue et hardie et belle et sage », chevauche à califourchon, les talons armés de grands éperons rouges[1]. Œdipe est fait chevalier ; Énée consulte ses « barons ». Cette conception de l'antiquité se prolongea jusqu'à la Renaissance, et même, au théâtre, bien au delà ; Auguste, sous Louis XIV, portait une perruque « in-folio » et madame Hartley, au dix-huitième siècle, jouait sur la scène anglaise Cléopâtre en paniers.

C'est d'après ces idées que furent rédigés en français, pour les conquérants d'Angleterre, l'immense Roman de Troie, de Benoît de Sainte-More (où pour la première fois sont racontées dans notre langue les amours de Troïlus et de Cressida), le Roman de Thèbes, écrit vers 1150, le Roman d'Éneas rédigé à la même époque, l'Histoire d'Alexandre ou le « Roman de toute chevalerie », par Eustache ou Thomas de Kent qui écrivit, au commencement du treizième siècle, cette vaste compilation, l'une des plus longues et des plus plates qui soient ; le Roman d'Ipomedon et le Roman de Prothesilaus, par Hue de Rotelande, composés avant 1191, et beau-

[1] Ms. de Benoit de Sainte-More ; Ms. fr. 782, à la Bibliothèque Nationale, fol. 151, 155, 158.

coup d'autres encore[1] : tous romans fabriqués pour des gens de loisirs, se plaisant aux longues descriptions, aux aventures prodigieuses, aux enchantements, aux transformations, aux merveilles. Alexandre s'entretient avec des arbres qui lui prédisent l'avenir ; il boit à la fontaine de Jouvence ; il entre dans un tonneau de verre éclairé par des lampes et se fait descendre au fond de la mer où il voit les ébats des monstres marins ; son armée est attaquée par des bêtes féroces qui ne redoutent pas les flammes et qui viennent s'asseoir dans les feux allumés pour les faire partir. Il met le cadavre de l'amiral qui commandait à Babylone dans un cercueil de fer que quatre pierres d'aimant retiennent à la voûte. L'imagination des auteurs se donne libre carrière ; leurs romans sont des opéras ; à chaque page une merveille et un changement de scène ; ici les nuages du ciel, là le fond de la mer. J'en écris plus que je n'en crois, « equidem plura transcribo quam credo, » disait déjà Quinte-Curce[2].

De même qu'ils avaient fait curieusement le tour de leurs nouveaux domaines, s'appropriant le plus de terres possible, les conquérants firent le tour des litté-

[1] Benoît de Sainte-More, poète de la cour d'Henri II, écrit son *Roman de Troie* vers 1160 (G. Paris) ; ce roman a été publié par Joly, Paris, 1870, 2 vol. 4°. — *Le Roman de Thèbes*, p. p. L. Constans, Paris, 1890, 2 vol. 8° ; faussement attribué à Benoît de Sainte-More ; imité indirectement de la *Thébaïde* de Stace. — *Éneas*, texte critique, p. p. J. Salvedra de Grave, Halle, *Bibliotheca Normannica*, 1891, 8°, attribué aussi et probablement à tort à Benoit ; imité de l'*Énéide*. — L'immense Roman d'Eustache ou Thomas de Kent est encore inédit ; l'auteur s'inspire du roman en « alexandrins » de Lambert le Tort et d'Alexandre de Paris, XIIe siècle, éd. Michelant, Stuttgart, 1846. — Les romans d'Hue de Rotelande (Rhuddlan en Flintshire ?) sont de même en vers français et furent composés entre 1176-7 et 1190-1 ; Ward *Catalogue of Ms. Romances*, 1883, pp. 728 et s. ; *Ipomedon*, éd. Kölbing et Koschwitz, Breslau, 1889, 8° ; le *Prothesilaus* est encore inédit.

[2] Liv. IX, chap. II.

ratures de leurs nouveaux compatriotes. Si, comme on verra, ils tirèrent peu de chose de la saxonne, ce n'est pas qu'ils l'ignorèrent, c'est par impossibilité d'en bien comprendre le génie. Des diverses races avec lesquelles ils se trouvaient maintenant en contact, la celtique attira tout de suite leurs sympathies intellectuelles; l'esprit de cette race était conforme au leur; Alexandre avait été pour eux un amusement, Arthur fut une passion; c'est aux poètes anglo-normands qu'on doit les plus anciens et les plus beaux poèmes du cycle breton.

Dans la « matière » de France, la valeur héroïque des défenseurs de la patrie fait le principal intérêt des récits; dans la matière de Rome, ce sont les « mirabilia »; dans la matière de Bretagne, c'est l'amour. Nous nous éloignons de plus en plus de Beowulf.

Au moment de la Conquête, une quantité de légendes et de récits avaient cours sur les héros celtiques; quelques-uns étaient indépendants d'Arthur; tous finirent par être groupés autour de lui. Le pays de Galles, la Bretagne-Armorique et la Cornouailles furent les centres où se développèrent ces légendes; par la beauté de leurs récits et la douceur de leur musique, les conteurs bretons s'étaient acquis de bonne heure une grande réputation. C'était une garantie que de pouvoir se dire jongleur breton, et certains usurpaient cette qualité, comme on voit faire à maître Renard.

Une chose manqua, pendant un temps, pour le plein succès de l'épopée arthurienne, c'était la marque d'authenticité, le point de départ latin. Un clerc anglo-normand le lui donna et dota cette littérature du *Darès* qui lui manquait. Les vrais historiens étaient muets ou peu s'en faut sur Arthur; Gildas, au sixième siècle, ne le

nomme pas; Nennius, au dixième, lui consacre seulement quelques lignes[1]. Geoffrey de Monmouth combla cette lacune[2].

Ses prédécesseurs ne savaient rien, lui sait tout; ses généalogies bretonnes sont précises, ses récits sont détaillés, ses énumérations complètes. Le brouillard s'était dissipé et la série de ces rois sur qui couraient tant de légendes charmantes apparaissait maintenant aussi nette que la succession des empereurs romains. Ils se présentaient à leur tour avec l'autorité que donnaient par le monde les gros livres latins; ils cessaient d'être des gens sans aveu; ils avaient pour garant et patron, non pas quelque jongleur de rien, mais un personnage d'importance, connu du roi, qui allait devenir évêque de Saint-Asaph et figurer comme témoin à la paix de 1153 entre Etienne de Blois et le futur Henri II. En 1139, l'*Historia regum Britanniæ* avait paru et les exemplaires commençaient à se répandre. Henri de Huntingdon, passant à l'abbaye du Bec au mois de janvier de cette année, en trouve un et en est rempli de surprise. « Jamais, écrit-il à un de ses amis, je n'avais pu obtenir aucune indication orale ou écrite sur [les rois, de Brutus à César]... Mais, à ma stupéfaction, je viens de découvrir un récit de ces temps. » C'était le livre de Geoffrey.

[1] Gildas, *De Excidio Britanniæ*, éd. J. Stevenson, Londres, *English historical society*, 1838, 8°; Nennius, *Historia Britonum*, mêmes éditeur, lieu et date.

[2] *Galfridi Monumetensis Historia regum Britanniæ*, éd. Giles, Londres, 1844, 8°; ou éd. San Marte, *Gottfried's von Monmouth Historia*, Halle, 1854, 8°. Geoffrey, en gallois, Galffray ou Gruffyd, de son vrai nom Geoffrey Arthur, nom qu'il tenait de son père, traduisit d'abord, de gallois en latin, les prophéties de Merlin, insérées ensuite dans son *Historia*; évêque de Saint-Asaph en 1152, mort à Llandaff en 1154. Ward, *Catalogue of Ms. Romances*, 1883, pp. 203 et s.

Afin de mieux établir son autorité, Geoffrey avait eu soin d'invoquer lui-même une source authentique et mystérieuse, un certain livre breton dont on n'a jamais trouvé la moindre trace et que lui aurait donné son ami Walter, archidiacre d'Oxford. Fort de cette garantie que nul ne pouvait contester, il termine son histoire par un défi moitié sérieux, moitié plaisant, aux chroniqueurs professionnels de son temps : « Je défends à Guillaume de Malmesbury et à Henri de Huntingdon de parler des rois bretons, puisqu'ils n'ont pas eu entre les mains le livre que Walter, archidiacre d'Oxford, m'a apporté de Bretagne. » Cervantes ne parle pas plus sérieusement de Cid Hamet ben Engeli.

La fortune du livre était faite; elle fut prodigieuse; quelques historiens protestèrent : autant eût valu protester contre Darès! Giraud le Cambrien cria à l'imposture et Guillaume de Newbury s'indigna de l'attribution à Arthur d'exploits supérieurs « à ceux des Macédoniens et des Romains ». Les copies de l'*Historia regum* se multiplièrent tellement que la bibliothèque du British Museum en possède à elle seule trente-quatre. Le chroniqueur attitré des rois angevins, Wace, la traduisit en français vers 1155, ajoutant diverses légendes négligées par Geoffrey et notamment celle de la Table Ronde[1]. Elle fut mise en vers latins, en alexandrins français, en prose galloise; aucun honneur ne lui fut refusé. De ce temps, date la fortune littéraire d'Arthur, Merlin, la fée Morgane, Perceval, Tristan et Iseult, Lan-

[1] *Le Roman de Brut*, éd. Le Roux de Lincy, Rouen, 1836-38, 2 vol. 8°. Voir Paul Meyer, *De quelques chroniques anglo-normandes qui ont porté le nom de Brut*. Paris, 1878. *Bulletin de la Société des anciens Textes français*.

celot et Guenièvre, dont les exploits et les amours ont été chantés de siècle en siècle, jusqu'à Shakespeare, jusqu'à Swinburne et Tennyson.

Les plus beaux poèmes que le moyen âge leur consacra furent composés en Angleterre, et notamment le plus charmant de tous, le poème de Tristan [1], ce Tristan que Dante plaçait, avec Hélène de Troie, dans le groupe des amoureux : « Je vis Hélène à cause de qui se succédèrent tant d'années de malheur, et je vis le grand Achille... Paris et Tristan » La jeunesse de Tristan s'était passée dans un château de Bretagne, au bord de la mer; un jour un bateau norvégien, rempli d'étoffes et d'oiseaux de chasse, aborde devant les murs. Tristan vient pour acheter des faucons; il s'attarde à jouer aux échecs avec les marchands; l'ancre est levée et le navire emporte Tristan. Une tempête jette le bateau à la côte de Cornouailles et le jeune homme est conduit au roi Marc; des harpeurs se faisaient entendre; Tristan se rappelle les lais bretons, prend la harpe, et sa musique est si douce que « maint cour-

[1] Le plus ancien poème où furent réunis les vieux chants sur Tristan fut rédigé en Angleterre, en français, par Bérou, vers 1150; une autre version française par Thomas, autre Anglo-Normand, fut écrite vers 1170; on n'a que des fragments de ces poèmes; celui de Chrestien de Troyes sur le même sujet est perdu. On peut toutefois reconstituer le récit de Thomas « au moyen d'une triple version allemande (par Gotfrid de Strasbourg, incomplète), norvégienne (en prose, vers 1225, fidèle, mais abrégée) et anglaise (quatorzième siècle, très altérée) ». G. Paris, *la Littérature française au moyen âge*, Paris, 1890, 2e éd., p. 94.

Textes : *The poetical Romances of Tristan in French, in Anglo-Norman, and in Greek*, p. p. Francisque Michel, Londres, 1835-39, 3 vol. 8°. — *Die Nordische und die Englische Version der Tristan-Sage*, p. p. E. Kölbing, Heilbronn, 1878-83, 2 vol. 8°: vol. I, *Tristrams Saga ok Isoudar* (prose norvégienne); vol. II, *Sir Tristram* (vers anglais). — *Gottfried von Strassburg Tristan*, p. p. Reinhold Bechstein, Leipzig, 1869, 2 vol. 8° (vers allemands).

tisan reste là, oubliant jusqu'à son propre nom »[1]. Marc (qui se se trouve être son oncle) le prend en amitié et l'arme chevalier. « Si quelqu'un, dit l'auteur d'une des versions de Tristan, me demande comment était fait le costume des chevaliers, je le lui dirai en peu de mots : il était formé de quatre étoffes, le courage, la richesse, l'adresse, la courtoisie. »

Le géant Morolt vient réclamer un tribut de soixante jeunes gens, au nom du roi d'Irlande. On allait choisir ces malheureux lorsque Tristan indigné offre le combat et tue le géant; mais il est blessé d'une arme empoisonnée et, de jour en jour, la mort approche. Seule la reine d'Irlande, sœur du vaincu, pourrait guérir ce poison. Tristan, déguisé en harpeur misérable, se fait porter sur une barque et arrive à Dublin où la reine le guérit. La reine avait une fille, Iseult, aux cheveux blonds; elle demande au harpeur étranger d'instruire la jeune fille. Iseult devient parfaite : « Elle sait lire et écrire, elle compose des épîtres et des chansons; elle connaît surtout beaucoup de lais [bretons]. Elle est recherchée pour son talent musical non moins que pour sa beauté, musique muette et plus douce qui, par les yeux s'insinuait au cœur ». La tâche de Tristan est accomplie, il rentre en Cornouailles.

Marc se décide à se marier et il choisit Iseult; Tristan est chargé de la ramener. En mer, les deux jeunes gens absorbent par erreur un « boivre » enchanté, destiné à Marc et à sa fiancée et dont la vertu était de produire un amour que la mort seule pouvait éteindre.

[1] L'analyse qui suit est faite principalement d'après *Tristan et Iseult, poème de Gotfrit de Strasbourg, comparé à d'autres poèmes sur le même sujet*, par A. Bossert, Paris, 1865, 8°.

Le poison agit lentement; leurs sentiments changent. « Tout ce que je sais me trouble et tout ce que je vois me fait mal, dit Iseult. C'est le ciel, c'est la mer, c'est mon propre corps qui m'oppresse. — Elle se pencha et appuya son bras sur l'épaule de Tristan : ce fut sa première hardiesse. Ses yeux se remplirent de larmes contenues; sa poitrine se gonfla, ses lèvres frémirent et sa tête resta inclinée. »

Le mariage a lieu. Marc adore la reine, mais elle ne songe qu'à Tristan. Marc, averti, exile Tristan qui, au cours de ses aventures, reçoit en présent un chien merveilleux. Ce chien avait au cou un grelot dont le son procurait l'oubli de tous les chagrins. Il envoie le chien à Iseult qui, entendant le grelot, s'aperçoit qu'elle oublie sa peine : elle détache le collier pour ne plus entendre et ne plus oublier.

Iseult est répudiée ; Tristan l'emmène par les chemins déserts au fond des forêts, jusqu'à une grotte de marbre vert, taillée jadis par les géants ; une ouverture au sommet laissait entrer la lumière ; des tilleuls ombrageaient l'entrée, une source coulait sur l'herbe, les fleurs embaumaient l'air, les oiseaux chantaient dans les arbres ; rien n'existait plus pour eux de ce qui n'était pas l'amour [1].

[1] Cette scène a été délicieusement décrite par Swinburne :

Nor till the night of August overhead
Weighed on the world, was yet one roseleaf shed
Of all their joys warm coronal, nor aught
Touched them in passing ever with a thought
That ever this might end on any day,
Or any night not love them where they lay;
But like a babbling tale of barren breath
Seemed all report and rumour held of death,
And a false bruit the legend tear impearled
That such a thing as change was in the world.

Tristram of Lyonese and other poems, Londres, 1882, 8°.

La chasse du roi Marc passe près de la grotte et, par l'ouverture du sommet, il aperçoit celle qui avait été « le printemps de sa vie, en ce moment plus belle que jamais... sa bouche, son front, tous ses traits étaient si remplis de charme que Marc fut séduit et que, pris de désir, il aurait volontiers, sur ce visage, mis un baiser... Une couronne de trèfles était tressée dans les cheveux dénoués... Lorsqu'il vit que le soleil d'en haut, par la lucarne, laissait tomber un rayon sur le visage d'Iseult, il craignit que le teint de ce visage ne fût flétri. Il prit des herbes, des fleurs, du feuillage, avec lesquels il ferma l'ouverture, puis bénissant la dame, il la recommanda à Dieu et s'éloigna en pleurant[1]. »

Une dernière fois les amants sont séparés, cette fois pour jamais. Les années passent; Tristan se rend fameux dans le monde par ses exploits. Il est sans nouvelles de son amie, oublié sans doute. Il épouse une autre Iseult. Blessé à mort, il pourrait être guéri par la reine de Cornouailles et, malgré son mariage et le temps écoulé, il lui fait demander de tout quitter et de venir le rejoindre en Bretagne. Le bateau aura une voile blanche si Iseult revient et une voile noire si elle a refusé. Iseult aime toujours, au premier mot elle part; mais des tempêtes s'élèvent, puis un calme plat survient; Tristan sent la vie lui échapper avec l'espérance. Enfin le navire approche et la femme de Tristan le voit sur la plage avec sa voile blanche. Elle avait surpris le message de Tristan; elle rentre; elle ment, et annonce une voile noire. Tristan arrache le pansement de sa blessure et meurt. Quand la vraie Iseult débarque, le

[1] Bosert, pp. 62, 68, 72, 82.

glas tinte dans les clochers de Bretagne; elle se précipite, le corps était déjà froid; elle meurt à ses pieds. On les enterra dans la même église, chacun à un bout de l'église; de la tombe de Tristan sortit une vigne et de la tombe d'Iseult un rosier, et les rameaux enlaçant les colonnes, se réunirent sous les voûtes. Le « boivre » enchanté était plus fort que la mort.

Dans les anciens récits épiques, l'amour n'était rien; ici il est tout, et la femme, qui n'avait aucun rôle, a désormais le premier; les exploits militaires ne sont plus qu'un moyen de gagner son cœur; le gazon a recouvert la vallée sanglante de Roncevaux qui maintenant s'émaille de fleurs; la vraie amante de Roland, Durandal, est montée au ciel et n'en descendra plus. Les nouveaux poètes ont pris le contre-pied des anciens. Religion, vertu, patrie ne sont plus rien; l'amour les brave, bien plus les remplace; il est une religion, une vertu, une patrie. Les amis de Marc qui l'avertissent sont des traîtres et des félons, voués au mépris, comme jadis les Ganelons traîtres à douce France. C'est mériter le ciel que d'être amoureux, c'est vivre en saint et pratiquer la vertu. Cette thèse, établie au douzième siècle par les conteurs du cycle breton, a survécu et on la retrouvera dans l'*Astrée,* dans Byron et dans Musset.

Ces récits se multiplient et leur caractère mondain, courtois, amoureux, s'accentue. Déjà la femme joue le même rôle que dans le roman paru hier. Un regard ouvre le paradis aux chevaliers d'Arthur; ils voient dans un sourire tout l'enchantement qu'il nous plaît à nous-mêmes, les vivants d'aujourd'hui, d'y découvrir. Un mot d'adieu banal de la femme qu'ils chérissent se transforme à leurs oreilles et ils l'enferment dans leur

âme comme un talisman. Qui n'a pas chéri de talismans pareils? Lancelot rappelle le passé à la reine Guenièvre : « Et vous dîtes : allez à Dieu, beau doux ami. Ne onques puis du cœur ne me put ce mot issir. Ce fut le mot qui prude homme me fera si je jamais le suis; car onques puis ne fus à si grand meschef que de ce mot ne me souvenist. Ce mot me conforte en tous mes ennuis; ce mot m'a toujours garanti et gardé de tous périls...

— « Par foi, fait la reine, ce mot fut de bonne heure dit, et béni soit Dieu qui dire me le fit. Mais je ne le pris pas si acertes comme vous fites. A maint chevalier l'ai-je dit, là où je ne pensai fors du dire seulement[1]. »

Après avoir été une sainte, la femme aimée devient une déesse; ses désirs sont des arrêts, ses caprices incompréhensibles des lois dont le mystère ne doit pas être discuté; des règles d'amour de plus en plus dures sont imposées aux héros; ils sont tenus de pâlir à la vue de leur bien aimée; Lancelot aperçoit un cheveu de Guenièvre et le voilà près de s'évanouir; ils observent les trente et une règles établies par André le Chapelain pour guider le parfait amant[2]; après avoir été un accessoire, puis une passion irrésistible, l'amour,

[1] Ms. fr. 118, à la Bibliothèque Nationale (quatorzième siècle) fol. 219. L'histoire de Lancelot a été racontée en vers et en prose dans presque toutes les langues d'Europe, à partir du douzième siècle; une des plus anciennes versions (douzième siècle) était due à un poète anglo-normand. Le poème le plus célèbre consacré à Lancelot est le *Conte de la Charrette* de Chrestien de Troyes, écrit entre 1164 et 1172 (G. Paris, *Romania*, t. XII, p. 463).

[2] « Omnis consuevit amans in coamantis aspectu pallescere, » etc. Règles découvertes par un chevalier, sur un parchemin, à la Cour d'Arthur, et énumérées dans le *Flos Amoris* ou *De arte honeste amandi* d'André le Chapelain (treizième siècle); *Romania*, t. XII, p. 532.

que les poètes croient encore grandir, ne sera bientôt plus qu'un cérémonial. Dès le roman de Lancelot, on touche à la déraison; l'honneur militaire ne compte plus pour le héros; Guenièvre par caprice lui prescrit de se comporter « au pis ». Lancelot, sans hésiter ni comprendre, se couvre de honte. Chaque romancier successif renchérit et ajoute; on arrive à des compositions immenses, à des chapelets d'aventures sans lien visible, à des héros si uniformément surprenants qu'on ne s'intéresse plus du tout à eux; le rosier de Tristan s'enlaçait aux colonnes, la colonne manque maintenant et les festons de fleurs rampent sur le sol. Tristan nous annonçait Musset, Guenièvre fait prévoir Cervantes; elle est moins près d'Iseult que de Dulcinée.

En attendant, les jongleurs des douzième et treizième siècles, jouissent de leur succès et de leur renommée; ils se multiplient; on les accueille dans les châteaux, on les écoute sur les places, on transcrit leurs histoires dans des manuscrits de plus en plus magnifiques. Ils célèbrent, en Angleterre comme en France, Gauvain « le chevalier aux demoiselles », Ivain « le chevalier au lion »; Merlin, Joseph d'Arimathie; Perceval et la quête du mystérieux Graal, et tout le reste des chevaliers de la Table Ronde[1].

[1] Sur ces romans, voir *Histoire littéraire de la France*, t. XXX, art. de G. Paris; sur les mss. qu'en possède le British Museum et provenant en majeure partie d'anciennes bibliothèques anglaises, voir Ward, *Catalogue of Ms. Romances*, 1883 (sur Merlin, pp. 278 et s.; sur les prophéties qui en dérivent et notamment celles de Thomas of Erceldoune, p. 328; ces dernières prophéties, écrites en anglais, ont été p. p. Alois Brandl : *Thomas of Erceldoune*, Berlin, 1880, 8°, *Sammlung Englischer Denkmäler*.)

IV.

Ils ont encore des histoires plus courtes, en vers et en prose, généralement aussi consacrées à l'amour, tirées de légendes françaises, latines, grecques et même hindoues[1], des récits comme l'histoire d'Amis et Amile, de Floire et Blanchefleur, des lais comme ceux de Marie de France[2]. Marie était normande et vivait du temps d'Henri II, à qui elle dédia ses récits. Ce sont, pour la plupart, de gracieuses histoires d'amour, contées d'une voix douce, sans recherche ni effort. Plusieurs sont consacrées à Tristan et à d'autres personnages arthuriens. Dans le lai de Frêne, Marie conte une histoire de vertu féminine pareille à celle de Grisélidis. Dans le lai des Deux Amants, elle fait un récit qui eût ravi Musset :

Vérité est que en Neustrie,
Que nous appelons Normandie,

[1] Sur les légendes originaires de l'Inde, et longtemps attribuées à tort aux Arabes, voir Gaston Paris, le *Lai de l'Oiselet*, Paris, 1884, 8°. Cf. la thèse de M. Bédier, *Les Fabliaux*, Paris, 1893, 8°, qui restreint aux plus étroites limites la part de l'Orient dans ces récits.

[2] Pour Amis, très populaire en Angleterre, voir Kölbing, *Amis and Amiloun* (en vers), Heilbronn, 1884, (Cf. infra, p. 230) et *Nouvelles françoises en prose du treizième siècle*, p.p. Moland et d'Héricault, Paris, 1856, 16°. Le recueil contient : l'Empereur Constant, les Amitiés de Ami et Amile, le roi Flore et la belle Jehanne, la Comtesse de Ponthieu, Aucassin et Nicolette. Le texte français de Floire et Blanchefleur se trouve dans les *Poèmes du treizième siècle*, p.p. Édelstand du Méril, Paris, 1856, 16°.

Pour Marie de France, voir H. Suchier, *Die Lais der Marie de France*, Halle, *Bibliotheca Normannica*, 1885, 8°; ses fables sont dans Roquefort : *Poésies de Marie de France*, Paris, 1819, 2 vol. 8°, t. II. Voir aussi l'article de J. Bédier, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1891, et le chap. que lui consacre Hervieux, *Fabulistes Latins*, 1883-4, 2e partie, ch. I.

vivait un seigneur qui avait une fille ravissante; tout le monde la lui demandait en mariage, mais il refusait, pour ne pas s'en séparer. Il déclara enfin qu'il donnerait sa fille à celui qui la porterait jusqu'au sommet de la montagne. Tous essayèrent, aucun ne put.

Un jeune comte s'éprend d'elle et en est aimé. Elle l'envoie chez une vieille tante à elle, qui vivait à Salerne et qui lui donnerait des breuvages pour augmenter ses forces. Ainsi fait. Le jour dit, muni d'une liqueur à boire pendant l'épreuve, il prend la belle fille dans ses bras. Elle avait jeûné longtemps pour peser moins et avait mis un vêtement très léger :

N'eut drap vêtu, fors la chemise.

Il monte jusqu'à moitié, puis faiblit; mais il veut ne rien devoir qu'à son courage et, sans boire, continue plus lentement. Il arrive au sommet et tombe, il est mort. La jeune fille jette au loin le flacon devenu inutile et, depuis, les herbes de la montagne que le breuvage a touchées ont des vertus médicinales surprenantes. Elle contemple son ami et meurt, comme la Simonne de Boccace et de Musset. On les enterra tous deux sur la montagne où s'est élevé depuis « le prieuré des Deux Amants ».

Les maîtres de l'Angleterre se plaisent à des poèmes de moins longue haleine encore, mais toujours sur ce même sujet : l'amour. De même que le reste des Français, ils ont un goût inné pour un genre littéraire inconnu à leurs nouveaux compatriotes d'Angleterre : les chansons. Ils en composèrent un grand nombre et en entendirent de toutes sortes; soit comme auteurs, soit comme auditeurs, les sujets des rois d'Angleterre devinrent familiers avec toutes les variétés du genre; car ces

rois possédaient maintenant des États si étendus que les sources de la poésie française, poésie du nord et du midi, poésie lyrique du Poitou et du Maine, jaillissaient au cœur de leur empire [1]. Leurs sujets d'outre-Manche connurent de deux manières ces poésies : d'abord, parce que beaucoup d'entre elles furent transportées dans l'île; ensuite, parce que beaucoup d'Anglais, comme soldats, clercs, ménétriers, messagers, séjournèrent à la suite du roi dans les régions où naquit plus abondamment que partout ailleurs la chanson française [2]. Ils purent ainsi se familiariser avec les « reverdies », chansons de mai où l'on célèbre le printemps, les fleurs, les libres amours; les « caroles » ou chansons à danser; les « pastourelles » dont les héroïnes sages ou folles sont des bergères; les « disputoisons », genre auquel appartient la célèbre chanson des « transformations » recueillie par Mistral et mise en musique par Gounod dans *Mireille;* les chansons d'« aube » où l'on entend les plaintes des amoureux que le matin sépare et où, longtemps avant Shakespeare, les Juliettes du temps d'Henri II disaient à leurs amants : non ce n'est pas le jour, « l'alouette nous ment » [3]. Dans

[1] Gaston Paris; Critique des *Origines de la poésie lyrique en France* par Jeanroy; *Journal des Savants*, 1892; tirage à part, p. 27.

[2] Un fait montre la fréquence de l'intercourse, sur le continent, entre les Français de France et les gens de langue anglaise séjournant dans notre pays : c'est la familiarité avec cette langue que montrent les auteurs français de plusieurs branches du Roman de Renart (douzième et treizième siècles) et les caricatures qu'ils font de ces étrangers, caricatures qui n'eussent amusé personne si les originaux n'eussent été bien connus de tous (Branches Ib, XIV, édition Martin.)

[3] Sur les chansons rédigées en français et sur leurs diverses catégories, voir Jeanroy, *Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*, Paris, 1889, 8°, et les articles de Gaston Paris dans le *Journal des Savants*, 1891-2. Pour les chansons françaises composées par des Anglo-Normands, voir *Mélanges de poésie anglo-normande*, p. p. P. Meyer, *Romania*.

ces chansons, les femmes sont minces et souples ; elles sont plus douces que les tourterelles ; leur visage est tout rose et tout blanc :

Si les fleurs de l'aubépine
Fussent aux roses unis,
N'en feront couleur plus fine
Que n'a ma dame au clair vis[1].

Avec la chanson, l'amour sort des châteaux ; on le trouve « dans les celliers ou dans les greniers, sous le blé »[2]. Il pénètre jusque dans les églises, et tel sermon qui nous est parvenu[3], prononcé en Angleterre au treizième siècle, a pour texte, au lieu d'un verset de la Bible, un couplet de chanson :

Belle Aliz matin leva,
Son corps vêtit et para...
Pour Dieu, trahez vous en là,
Vous qui n'aimez mie.

Tristan nous a conduits bien loin de Beowulf et Belle Aliz nous mène bien loin du marinier et de l'exilé de la littérature anglo-saxonne. Pour tout résumer d'un mot qui fera comprendre la différence de la seconde époque à la première : sur les lèvres des vainqueurs d'Hastings, l'ode se fait chanson.

t. IV, p. 370; *Les Mss. français de Cambridge*, par le même, *Romania*, t. XV.

[1] Chanson anglo-normande du treizième siècle, *Romania*, XV, p. 254.

[2] *Romania*, t. XV (*La Plainte d'Amour*).

[3] Ce sermon dont nous avons le texte latin a été longtemps attribué, à tort, à Stephen Langton. Texte dans Wright, *Biographia Britannica, Anglo-Norman period*, Londres, 1846, p. 446.

V.

Rien ne prête au ridicule comme les sentiments outrés, et aucune race n'eut mieux que celle des conquérants le sens du ridicule. En même temps que leur littérature chevaleresque, ils eurent une littérature railleuse. Ils n'attendirent pas Cervantes pour se moquer; ces êtres variables et multiformes riaient des grands sentiments et les éprouvaient aussi. Ils chantaient la chanson de Roland, et lisaient avec délices un roman où le grand Empereur est représenté se pavanant devant ses barons, la couronne en tête et le glaive au poing, demandant à la reine s'il n'est pas le prince le plus admirable du monde[1]. A sa surprise, la reine dit non, il y a mieux, il y a le roi Hugon, empereur de Grèce et de Constantinople. Charlemagne va sur le champ vérifier et tranchera la tête à la reine si elle a menti. Il enfourche un mulet; les douze pairs en font autant et, dans cet équipage, la fleur de la chevalerie française se transporte en Orient.

A Constantinople, la ville des merveilles, qui n'était pas encore la ville des mosquées, mais que les dépouilles de Rome et d'Athènes avaient enrichie, où Sainte-Sophie brillait de ses mosaïques intactes, où le palais des empereurs éblouissait le regard par son or et ses statues, les princes français ne peuvent croire leurs yeux. A chaque pas, nouveau prodige; ici des enfants de bronze qui

[1] Le *Pélerinage de Charlemagne*, onzième siècle. On en a un seul ms. rédigé en Angleterre au XIIIe siècle, p. p. Koschwitz : *Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Konstantinopel*, Heilbronn, 1880, 8°. Cf. Paris, *La Poésie française au Moyen âge*, 1885, p. 119.

sonnent du cor ; là une salle tournante que la brise de mer fait mouvoir ; ailleurs une escarboucle qui éclaire les appartements la nuit. La reine pourrait bien avoir raison. Le soir venu, ils s'enivrent, et excités par la boisson, ils se livrent dans leur chambre à des *gabs* ou vanteries qu'un espion entend et note avec soin. Oger le Danois arrachera le pilier qui soutient tout le palais ; Roland sonnera du cor d'une telle force que les portes de la ville s'ouvriront d'elles-mêmes ; Aïmer se rendra invisible et cognera la tête de l'empereur contre la table. Menacé et insulté par ses hôtes, Hugon déclare qu'ils accompliront leurs gabs ou paieront leurs mensonges de leur tête.

C'en est trop, et l'auteur change de ton : Dieu permettra-t-il la confusion de l'empereur des Francs, si méritée qu'elle soit ? « *Vivat qui Francos diligit Christus !* » lisait-on déjà dans la loi salique. Dieu prend en mains la cause des siens, non pour leur mérite en cette occasion, mais parce que ce sont des Francs ; par miracle, l'un après l'autre, les gabs sont réalisés ; Hugon reconnaît la supériorité de Charles, qui rentre en France, enrichit Saint-Denis de reliques incomparables et pardonne à la reine. Ce poème est exactement contemporain de la chanson de Roland.

Mais il y a mieux encore, et la satire est autrement complète dans le fameux *Roman de Renart*. Ce roman, dont les branches sont d'époques et d'auteurs divers, fut en partie composé dans les États continentaux des rois d'Angleterre. Il fut construit pièce à pièce, pendant plusieurs siècles, à partir du douzième, comme une cathédrale, chacun ajoutant une aile, une tour, un clocher, un clocheton ; sans se soucier la plupart du temps de faire connaître son nom ; si bien que le poème nous est parvenu, comme les poèmes de pierre des architectes, à peu près

anonyme, œuvre de tout le monde, expression et reflet de l'esprit populaire.

Pour beaucoup de Français de l'ancienne France, une chanson était une vengeance suffisante, ou du moins servait de vengeance provisoire. On y trouvait un tel plaisir que la tyrannie du maître en était oubliée; en plus d'une occasion où dans d'autres pays une émeute eût été certaine, en France une chanson a suffi; le mécontentement ainsi atténué ne montait plus jusqu'à la fureur. Plus d'une jacquerie a été retardée sinon épargnée par le *Roman de Renart*[1].

Dans ce roman la comédie est universelle; on se moque du roi, des nobles, des bourgeois, du pape, des pèlerins, des moines, de toutes les croyances et de tous les usages, de la religion[2] et de la loi, des puissants, des riches, des hypocrites, des niais; et, pour que rien ne manque, l'auteur se moque aussi de lui-même et de sa caste, il en connaît les défauts, les montre et en rit. Le ton est héroï-comique : pour que la plaisanterie porte mieux, il faut que le contraste soit grand et que nous ne perdions pas de vue la solennité des principes et la majesté des rois :

Seigneurs, ouï avez maint conte
Que maint contère vous raconte,

[1] *Le Roman de Renart*, p. p. E. Martin, Strasbourg, 1882, 4 vol., 8°; t. I, l'ancienne collection des branches; t. II, les branches additionnelles; t. III, les variantes; t. IV, observations et tables. La majeure partie des branches furent composées en Normandie, Ile-de-France, Picardie. La XIIe est Richard de Lison, Normand (fin du XIIe siècle); plusieurs branches (par ex. la XIVe, montrent la connaissance de la langue et des mœurs des Anglais. Pour les *sources*, V. Sudre, *Sources du R. de R.*, Paris, 1892, 8°.

[2] Caricature d'une cérémonie funèbre :

Brun li ors, prenez vostre estole...
Sire Tardis li limaçons
Lut par lui sol les trois leçons
Et Roenel chanta les vers. (t. I, p. 12.)

Comment Paris ravit Hélène,
Le mal qu'il en eut, et la peine!...
Et fabliaux, chansons de geste...
Mais onques n'ouïtes la guerre
Qui tant fut dure de grand fin
Entre Renart et Ysengrin.

Les personnages sont des animaux; ils ont des sentiments humains, mais leurs poses et leurs mouvements sont propres à leur race et sont observés avec cette justesse de coup d'œil qu'on trouve toujours aux époques anciennes, chez les animaliers, bien avant de la rencontrer chez les peintres de personnages humains. Il y a d'excellentes descriptions d'Ysengrin tout penaud après une algarade du roi, et qui

S'assied la queue entre les jambes,

du coq, roi de la basse-cour, de Tybert le chat, de Tardif le limaçon, d'Espinar le hérisson, de Brun l'ours, de Roonel le mâtin, de Couard le lièvre, de Noble le lion. L'arrivée du cortège des poules à la Cour est une scène de parfaite comédie :

... Sire Chanteclair le coq
Et Pinte qui pond les œufs gros
Et Noire et Blanche et la Roussette
Amenaiënt une charrette...
Dedans gisait une geline..,
Renart l'avait si malmenée
Et à dents si désordonnée
Que la cuisse lui avait fraite (brisée)
Et une ailë hors du corps traite.

Pinte, émue aux larmes et prête à se pâmer, comme Esther devant Assuérus, conte au roi ses malheurs : elle avait cinq frères, Renart les a tous mangés; elle avait cinq sœurs; mais

Renart ne l'en laissa
De toutes cinq quë une seule;
Toutes passèrent par sa gueule.
Et vous qui là gisez en bière,
Ma douce sœur, m'amië chère,
Comme vous étiez tendre et grasse!
Que fera votre sœur la lasse?...

On s'attend presque à lui entendre dire : « Mes filles, soutenez votre reine éperdue. »

Pinte la lasse à ces paroles,
Chaï, pâmée au pavement,
Et les autres tout ensément.
Pour relever les quatre dames,
Se levèrent de leurs escames
Et chien et loup et autres bêtes;
Eauë leur jettent sur les têtes.

Le roi est tout bouleversé d'un spectacle si attendrissant :

Par mautalent dresse la tête;
Onc n'y eut si hardië bête,
Ours ne sanglier qui peur n'ait
Quand leur sire soupire et brait.
Tel peur en eut Couard le lièvre
Quë il en eut deux jours la fièvre;
Toute la cour frémit ensemble,
Le plus hardi de pëeur tremble.
Par mautalent sa queuë dresse,
Si se débat par tel détresse,
Que toute en sonne la maison,
Et puis fut telle sa raison :
« Dame Pinte, » fait l'Empereur [1]...

Suit une promesse solennelle, magnifique, en grand langage, que le traître sera puni; et qui contraste avec l'échec parfait de la royauté impuissante Renart met à

[1] T. I, pp. 91, 8, 9 et s.

mal les envoyés du roi ; Brun l'ours a le nez arraché ; Tybert le chat perd la moitié de sa queue ; Renart se moque d'eux, du roi et de toute la cour. Et tout du long du roman il triomphe d'Ysengrin, comme Panurge de Dindenault, Scapin de Géronte et Figaro de Bridoison. Renart est le premier de la lignée ; il est une création si naturelle et si spontanée de l'esprit français qu'on le voit reparaître ainsi, de siècle en siècle, avec le même caractère sous des noms différents.

Un dernier trait à noter, dans presque toutes les branches de ce roman, est l'impression de plein air qu'il donne malgré la brièveté des descriptions : on est aux champs, parmi les haies, les chemins et les sentes ; les bruyères couvrent les landes ; les rochers sont couronnés de chênes ; les aubépines bordent les routes, les choux s'arrondissent dans les jardins. On voit à regret venir le moment

Que le doux temps d'été décline.

L'hiver approche, un vent de bise souffle sur les sentiers qui conduisent à la mer. Renart « dedans sa tour » de Maupertuis allume un grand feu de bois et, pendant que ses petits sautent de joie, fait griller sur les tisons des anguilles coupées en tranches.

Renart fut populaire dans toute l'Europe ; en Angleterre plusieurs branches furent traduites ou imitées ; de superbes manuscrits furent illustrés pour les bibliothèques des seigneurs ; les aventures de cette épopée furent brodées en tapisserie, sculptées sur les stalles d'église, peintes sur les marges de missels anglais [1]. A la Renaissance, Caxton imprima sur ses presses de Westminster un *Renart* en prose [1].

[1] Exemple de sculptures : stalles de Gloucester (Renart emportant une oie)

Au-dessous, au-dessus, autour de ces œuvres de longue haleine, l'innombrable légion des dits satiriques, fabliaux, contes à rire. Eux aussi passèrent la mer, ténus, insaisissables, vagabonds, continuant ces migrations si difficiles à connaître, dont les savants de tous les pays ont en vain cherché les lois. Ils suivent tous les chemins, rien ne les arrête; on passe les monts et on les retrouve; on passe la mer et ils vous ont précédés; ils sortent de terre, ils tombent du ciel, le vent les emporte comme le pollen des fleurs, et ils vont s'épanouir sur des tiges nouvelles en des pays inconnus, fleurs épineuses, ou vénéneuses ou parfumées, fleurs de toutes couleurs. Ces fleurs si diverses se retrouvent toutes ensemble dans les jardins les plus divers, au flanc des monts les plus sauvages, le long des sentiers les plus déserts, landes de Bretagne ou d'Écosse, parcs royaux, jardins de couvents.[1] Au commencement du septième siècle, le grand pape saint Grégoire sème ses œuvres d'*Exempla*, disant : « Certains sont plus excités à l'amour de la patrie céleste par les histoires que par les sermons [2]; » et dans les jardins des monastères, de siè-

Renart dans un arbre, etc.); de miniatures : Ms. 10 E. IV au British Museum (dessins anglais du commencement du quatorzième siècle); de mss : Ms. fr. 12583 à la Bibliothèque Nationale : « Cest livre est à Humfrey duc de Gloucester, liber lupi et vulpis »; il s'agit du fameux duc qui légua, au quinzième siècle, sa bibliothèque à Oxford. Ex. de traduction anglaise d'une branche du roman : *Of the Vox and the Wolf*, p. p. Wright, *Selection of latin stories*, Percy society, temps d'Édouard I[er], voir *infra*, pp. 228 et 322. A la Renaissance Caxton imprima *Thystorye of Reynard the foxe*, 1481, réimprimée par la Percy Society, éd. Thoms, 1844, 8°.

Le ms. de la Bibliothèque nationale qui a servi de base à l'édition Martin offre « en quelque sorte un mélange des dialectes normand et picard. Les voyelles portent en général le caractère normand ou même anglo-normand ». *Roman de Renart*, t. I, p. 2.

[1] V. mes *Contes à rire et la Vie des Recluses; Romania,* 1895.

[2] *Patrologie* de Migne, t. LXXVII, col. 153, *Dialogorum lib. I,* Prol.

cle en siècle, poussent des floraisons de plus en plus mélangées. On les coupe, on les conserve comme en des herbiers; on fait des recueils où les prédicateurs viendront puiser; aux récits de miracles sont mêlés des récits d'aventures scabreuses. A partir du treizième siècle, un moyen de diffusion, visible celui-là et notoire, s'ajoute aux autres : outre les ménestrels, les frères errants maintenant colportent les contes en tous pays; c'est un des procédés dont ils se servent pour se faire bienvenir. On rit à leurs sermons, le succès de leurs fables encourage leurs rivaux à les imiter; les conciles interviennent mais en vain et renouvellent jusqu'après la Renaissance la défense « de provoquer les éclats de rire, à la manière des bouffons éhontés, par des contes ridicules et des histoires de vieilles femmes [1]. » Dante avait protesté de même, Wyclif aussi, sans plus de succès que les conciles : « C'est ainsi, disait Dante, que les brebis ignorantes reviennent du pâturage, nourries de vent... On prêche des bons mots et des bouffonneries... C'est avec cela que s'engraisse le porc de saint Antoine et que s'engraissent d'autres encore, pires que des porcs [2]! » Mais les recueils succédaient aux recueils et l'on y donnait place à des histoires scandaleuses comme l'histoire de la Chienne qui pleure, venue, celle-là, certainement de l'Inde, et qu'on retrouve partout, en Ita-

[1] Concile de Sens, 1528, dans *The Exempla or illustrative stories from the Sermones Vulgares of Jacques de Vitry*, p. p. Crane, Londres, 1890, 8°, p. LXIX. Le recueil de sermons avec exemples de Jacques de Vitry, né vers 1180, mort vers 1239, fut un des plus populaires et est un des plus curieux.

[2] Si che le pecorelle, che non sanno,
Tornan dal pasco pasciute di vento...
Ora si va con motti, e con iscede
A predicare...

lie, en France, en Angleterre, dans les collections de fabliaux, dans les recueils de sermons, et même au théâtre[1].

Les Français installés en Angleterre y introduisirent le goût des joyeuses histoires de roueries et duperies, de mésaventures de toute sorte, de maris jaloux, trompés, battus, contents; déjà il plaisait à leur esprit taquin et railleur, ami des généralisations, de se représenter eux-mêmes comme une race perdue de vices, sans foi, sans croyance, sans honneur. On proteste, ils insistent, ils s'acharnent; les preuves et les exemples surabondent; ils sont convaincus, ils convainquent; on a appelé depuis, en notre âge de systèmes, ce grossissement des détails abjects, du *réalisme*. Si la patrie des contes est « non pas où ils sont nés, mais où ils sont bien[2] », il faut reconnaître que nulle part ils ne se sont trouvés mieux qu'en France; ils y atteignirent le comble de leur prospérité; l'esprit qui les inspira n'a nullement disparu; on le retrouve partout, encore aujourd'hui, sur les places et dans les rues, dans les journaux, le théâtre, le roman. Et il sert comme autrefois à nous faire condamner par qui ne veut voir et qui ne veut comprendre, par tous les juges que cette jonglerie de l'esprit français

Di questo ingrassa il porco sant' Antonio,
Ed altri assai, che son peggio che porci,
Pagando di moneta senza conio.
(*Paradiso*, chant XXIX.)

[1] Se trouve notamment dans Jacques de Vitry, *ibid.*, p. 105 : « Audivi de quadam vetula que non poterat inducere quandam matronam ut juveni consentiret. » Voir *infra*, p. 163.

[2] Bédier, *les Fabliaux*, Paris, 1893, 8°, p. 241. Définition : « Les fabliaux sont des contes à rire, en vers. » *Ibid.*, p. 6. Principaux recueils français : *Fabliaux et contes des poètes français*, p. p. Barbazan et Méon, Paris, 1808, 4 vol. 8° : Montaiglon et Raynaud, *Recueil général et complet des fabliaux*, Paris, 1872, 6 vol. 8°.

éblouit, et dont la sentence est ainsi rendue commode par un accusé qui « avoue ». Mais juges et accusés oublient que, à côté du réalisme des fabliaux, il y a le réalisme de la *Chanson de Roland*, non moins réel, peut-être plus; cette chanson que maintes fois, de siècle en siècle, on a chantée de nouveau sur le sol de France et remise en action. Du Guesclin l'a chantée à sa manière, et Corneille aussi.

Sur la même table, on trouve la *Terre* et *Grandeur et Servitude;* dans la même salle, le même ménestrel, représentant à lui seul toute la bibliothèque du château, disait jadis la honteuse histoire de Gombert et des deux clercs, faisait des tours de couteaux et chantait Roland :

> Je sais contes, je sais fableaux,
> Je sais conter beaux dits nouveaux...
> Je sais le fableau du Denier...
> Et de Gombert et de dame Erme...
> Je sais [bien] jouer des couteaux,
> Et de la corde et de la fronde
> Et de tous les beaux jeux du monde.
> Je sais bien chanter à devis,
> Du roi Pepin de Saint-Denis...
> De Charlemagne et de Roland
> Et d'Olivier le combattant;
> Je sais d'Ogier, je sais d'Aymon [1].

Toute cette littérature passa la Manche avec les Français conquérants; *Roland* vint en Angleterre, *Renart* aussi; *Gombert* aussi. Ils contribuèrent à transformer l'esprit des vaincus, et les vaincus contribuèrent à transformer la descendance des vainqueurs.

[1] *Des deux bordeors ribauz*, dans Montaiglon et Raynaud, *Recueil général*, t. I, p. 11.

CHAPITRE III.

LES LETTRES LATINES.

I.

Les liens avec la France étaient étroits ; les liens avec Rome ne le furent pas moins. Au point de vue politique, Guillaume s'était présenté comme héritier des rois anglo-saxons et, au point de vue religieux, comme envoyé du pape et béni par lui : l'une et l'autre thèse furent acceptées par ses successeurs et devinrent traditionnelles. A aucune époque de l'histoire d'Angleterre, l'union avec Rome ne fut plus étroite et à aucun moment, même dans « l'âge auguste » de la littérature anglaise, ne se produisit une plus ample infusion d'idées latines. La querelle d'Henri II avec Thomas Becket eut pour conséquence finale une plus complète soumission de ce prince à la cour romaine ; les velléités de Jean sans Terre pour atteindre au pouvoir absolu eurent comme résultat le don de ses États à Saint-Pierre et l'hommage, de vassal à suzerain, fait par lui au pape : « Nous Jean, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande, duc de Normandie, comte d'Anjou... Voulant nous humilier pour Celui qui s'humilia pour nous jusqu'à la mort... offrons et concédons librement à Dieu... et à no-

tre seigneur le pape Innocent et à ses successeurs catholiques, tout le royaume d'Angleterre et tout le royaume d'Irlande... pour la rémission de nos péchés [1]. » 15 mai 1213.

Dès le lendemain de la Conquête, on voit l'Église s'établir solidement dans le pays; elle reçoit autant et plus de domaines que les compagnons du roi. Dans le comté de Dorset, par exemple, on constate « que l'Église et ses vassaux et dépendants possèdent plus d'un tiers de tout le comté et que son patrimoine est plus étendu que celui des barons et grands feudataires réunis [2]. »

Les fondations religieuses sont innombrables, surtout au début; elles vont en diminuant à mesure qu'on approche de la Renaissance. On en compte quatre cent dix-huit de Guillaume II à Jean : cent ans; cent trente-neuf pendant les trois règnes suivants : cent huit ans; vingt-trois au quatorzième siècle, et trois seulement au quinzième [3].

Cette quantité de monastères nécessite un intercourse considérable avec Rome; beaucoup de moines, souvent les abbés, sont des Italiens ou des Français; ils ont des procès en cour de Rome, ils portent devant le Saint-Père,

[1] « Volentes nos ipsos humiliare pro Illo Qui Se pro nobis humiliavit usque ad mortem... offerimus et libere concedimus Deo et..... domino nostro papæ Innocentio ejusque catholicis successoribus, totum regnum Angliæ et totum regnum Hiberniæ, cum omni jure et pertinentiis suis, pro remissione peccatorum nostrorum. » Suit l'engagement de payer à perpétuité au Saint-Siège « mille marcas sterlingorum », puis la formule du serment d'hommage au pape, désormais suzerain d'Angleterre. Stubbs, *Select Charters*, Oxford, 1876, 3e éd., pp. 284 et s.

[2] *A key to Domesday, showing the method and exactitude of its mensurations... exemplified by... the Dorset Survey*, par R. W. Eyton, Londres, 1878, 4°, p. 156.

[3] *Historical maps of England during the first thirteen centuries*, par C. H. Pearson, Londres, 1870, fol., p. 61.

à Rome et plus tard à Avignon, leurs difficultés spirituelles et temporelles; les plus importantes abbayes sont « exemptes », c'est-à-dire relèvent directement du Pape sans passer par l'autorité épiscopale du lieu. C'est le cas pour Saint-Augustin de Cantorbéry, Saint-Alban, Saint-Edmond, Waltham, Evesham, Westminster, etc. Le clergé d'Angleterre a les yeux constamment tournés vers Rome.

Ce clergé est immense; au treizième siècle, ses rangs grossissent par la venue des frères mendiants : franciscains et dominicains, ces derniers représentant surtout la doctrine, et les premiers la pratique. Les dominicains prêchent le dogme, combattent l'hérésie, fournissent à la papauté ses Grands Inquisiteurs [1]; les franciscains pratiquent la charité, soignent les lépreux et les misérables dans les faubourgs des villes. Toute science qui ne tend pas à la pratique de la charité leur est interdite : « Charles l'empereur, avait dit saint François, Roland et Olivier et tous les paladins et tous les hommes forts dans les batailles ont poursuivi à mort les infidèles et à grand'peine et grand labeur ont remporté leurs mémorables victoires. Les saints martyrs sont morts en luttant pour la foi du Christ. Mais il y a de nos jours des gens qui, par le simple récit de leurs exploits, cherchent gloire et honneur parmi les hommes; ainsi il en est parmi

[1] Sur leur pouvoir et leur rôle, voir par exemple, la confirmation par Philippe VI (nov. 1329) des règlements à lui proposés par « religieux, homme et honneste, frère Henry de Chamay, de l'ordre des prescheurs, inquisiteur sur le crime de hérésie, député en nostre Royaume, à Carcassonne résident ». Le roi prescrit : « *Premièrement*, quod domus, plateæ et loca in quibus hæreses fautæ fuerunt, diruantur et nunquam postea reedificentur, sed perpetuo subjaceant sterquilineæ vilitati. » Recueil d'Isambert, t. VI, p. 364.

vous qui se plaisent plus à prêcher sur les mérites des saints qu'à imiter leurs travaux... Quand tu auras un psautier, tu voudras avoir un bréviaire, et quand tu auras un bréviaire, tu t'assoieras dans une chaise comme un grand prélat, et tu diras à ton frère : Frère, apporte-moi donc mon bréviaire[1]. »

Après trente-deux ans, il y avait en Angleterre douze cent quarante-deux franciscains, avec quarante-neuf couvents[2], divisés en sept custodies : Londres, York, Cambridge, Bristol, Oxford, Newcastle, Worcester. « Que Votre Sainteté apprenne, écrit Robert Grosseteste, évêque de Lincoln, au pape Grégoire IX, que les frères illuminent tout notre pays par l'éclat de leur prédication et de leur enseignement. La fréquentation de ces saints hommes propage le mépris du monde et la pauvreté volontaire... Oh! si Votre Sainteté pouvait voir combien dévotieusement et humblement le peuple accourt pour entendre d'eux la parole de vie, confesser ses péchés et apprendre les règles de la bonne vie[3]!... » Tel fut le début; la suite n'y ressembla guère; le point à retenir est ce lien de plus avec Rome représenté par ces ordres nouveaux : les difficultés mêmes que leurs désordres suscitèrent plus tard, leurs querelles avec le clergé séculier, les moines et l'Université, les constants appels au pape résultant de ces querelles, la persévérance avec laquelle ils s'appliquaient à former une Église dans l'Église, augmentèrent encore la fréquence des relations entre Rome et l'Angleterre.

[1] *Speculum vitæ B. Francisci et sociorum ejus*, opera fratris G. Spoelberch, Anvers, 1620, 8°, I, chap. IV.

[2] *Monumenta Franciscana*, éd. Brewer et Howlett, 1858-82, I, p. 10.

[3] Lettre de 1238 (?), *Epistolæ*, éd. Luard, Londres, 1861 (Rolls), p. 179.

Le clergé anglais n'était pas seulement nombreux et largement doté; il était encore très influent et jouait dans la politique de l'État un rôle considérable. Lorsque le Parlement fut constitué, il occupa à la chambre haute une foule de sièges; les ministres du roi étaient d'ordinaire des religieux; le grand chancelier était un prélat.

L'action de l'Église latine se faisait encore sentir sur la nation au moyen des tribunaux ecclésiastiques, dont la compétence était fort étendue; tout ce qui regardait les clercs, ou concernait la foi, les croyances, les dîmes et redevances; tous les actes et contrats ayant un caractère moral, les testaments par exemple, relevait du magistrat religieux. Cette justice s'immisçait dans la vie privée des citoyens; elle avait un caractère inquisitorial; elle s'inquiétait de savoir si le bon ordre régnait dans les ménages, si le mari était fidèle et la femme vertueuse; elle mandait les adultères à sa barre et les châtiait. Des huissiers-espions, « summoners » (*sumpnours* dans Chaucer) se tenaient au courant de toutes ces choses, vérifiaient les méchants bruits, avaient l'œil sur leurs voisins et citaient à comparaître devant le tribunal ecclésiastique ceux que la beauté de Jeanne ou Gilote avait détournés des devoirs conjugaux. On peut penser si une telle institution laissait la porte ouverte aux abus; il eût fallu que tous les « summoners » fussent des saints, et il s'en manquait de beaucoup; on les voyait transiger avec les coupables pour de l'argent, et citer les innocents à la barre par animosité personnelle; nul n'ignorait leurs méfaits, mais on eût été bien embarrassé pour les prouver devant le juge : aussi les satires de Chaucer firent-elles plus pour ruiner l'institu-

tion que les pétitions au Parlement. Ces huissiers étaient encore, à leur manière, des représentants du pays latin : « ils n'ouvraient pas la bouche sans parler latin [1]. »

Les évêques menaient un train de seigneur; il vivaient dans des forteresses [2], entretenaient des archers, chassaient, assiégeaient les villes, faisaient la guerre et ne recouraient à l'excommunication pour atteindre leurs ennemis que faute de mieux. Quelques-uns devenaient des saints : au ciel et sur la terre, ils occupaient le premier rang. A l'exemple des rois, ils savaient déjà ce que vaut l'opinion publique; ils achetaient le bon vouloir des poètes ambulants, comme on a vu depuis acheter la presse. Les jongleurs errants étaient les journaux d'alors; ils colportaient les nouvelles et distribuaient

[1] C'était le cas du moins quand ils étaient un peu en train :

And whan that he wel dronken hadde the wyn,
Than wolde he speke no word but Latyn.
A fewe termes hadde he, two or thre,
That he hadde lerned out of som decree....
Ant eek ye knowe wel, how that a jay
Can clepe Watte, as wel as can the pope....
A bettre felaw schulde men nowher fynde,
He wolde suffre, for a quart of wyn,
A good felawe to han his concubyn
A twelve month, and excuse him atte fulle.

(Prologue des *Canterbury Tales.*)

Le nom et la profession étaient tenus en médiocre estime :

« Artow than a bayely? » — « Ye » quod he.
He durste not for verray filth and schame
Sayn that he was a sompnour, for the name.

(*The Freres tale*, vers 94.)

[2] On leur en doit un grand nombre. Les premières constructions dues à Alexandre, évêque de Lincoln (précédemment curé à Caen), avaient été les châteaux de Newark, Sleaford et Banbury. Il éleva ensuite des édifices pieux et donna à la cathédrale de Lincoln sa voûte de pierre. Cette église splendide avait été commencée dans un lieu facile à défendre par un autre évêque français, Rémi, précédemment moine de Fécamp : « Mercatis igitur

l'éloge et le blâme; ils avaient sur le commun peuple l'influence qu'a eue depuis « l'imprimé ». Hugues de Nunant, évêque de Coventry, accuse Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely, chancelier du royaume, dans une lettre que nous avons, d'avoir inspiré les vers — on pourrait presque dire les articles — que des jongleurs venus de France et payés par lui allaient débitant sur les places, « in plateis » : non sans effet, « car déjà, selon l'opinion publique, nul ne lui était comparable dans l'univers »[1].

Rien qui donne plus l'impression du temps écoulé et de la transformation des mœurs que le tableau de ce tournoi religieux et guerrier dont l'Angleterre fut le champ sous Richard Cœur de Lion et dont les héros furent tous des prélats, savoir : ces mêmes Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely et Hugues de Nunant, évêque de Coventry; puis Hugues de Puiset, évêque de Durham, Geoffrey Plantagenet, archevêque d'York, etc.

Hugues de Puiset, descendant des Puiset, vicomtes de Chartres, petit-fils du Conquérant, cousin du roi Richard, évêque palatin de Durham, porte la cotte de mailles, fortifie ses châteaux, prend d'assaut ceux de ses ennemis, construit des navires, ajoute à sa cathédrale une ravissante « chapelle de la Vierge » et passe à la chasse le reste

prædiis, in ipso vertice urbis juxta castellum turribus fortissimis eminens, in loco forti fortem, pulchro pulchrum, virgini virgineam construxit ecclesiam; quæ et grata esset Deo servientibus et, ut pro tempore oportebat, invincibilis hostibus. » H. de Huntingdon, *Historia Anglorum* (Rolls), p. 212.

[1] « Epistola Hugonis... de dejectione Willelmi Eliensis episcopi, Regis Cancellarii »; dans Hoveden, *Chronica*, éd. Stubbs, *Rolls*, t. III, p. 141, *sub anno* 1191 : « Hic ad augmentum et famam sui nominis, emendicata carmina et rhythmos adulatorios comparabat, et de regno Francorum cantores et joculatores muneribus allexerat, ut de illo canerent in plateis : et jam dicebatur ubique quod non erat talis in orbe. » Cf. *infra*, p. 352.

de son temps. Guillaume de Longchamp, son grand rival, petit-fils d'un paysan normand, évêque d'Ely, chancelier d'Angleterre, s'empare de Lincoln par la force, mène un train de prince, a une escorte de mille cavaliers, ajoute aux fortifications de la Tour de Londres et y soutient un siège. Il est obligé de se rendre à Hugues de Nunant, autre évêque; il s'échappe déguisé en femme; on le reconnaît, on l'emprisonne dans une cave, on l'exile; il excommunie ses persécuteurs; la fortune lui sourit de nouveau et il recouvre ses emplois. Geoffrey Plantagenet, fils naturel d'Henri II, seul enfant qui resta toujours fidèle au vieux roi, avait rêvé d'atteindre la couronne, mais dut se contenter de devenir archevêque d'York. En cette qualité, il dédaigna de s'allier soit avec Longchamp, soit avec Puiset et fit impartialement la guerre à tous les deux. Longchamp lui interdit de quitter la France; Geoffrey n'en débarque pas moins à Douvres, dont le château était gardé par Richenda, sœur du chancelier. Il monte à cheval et galope vers le prieuré de Saint-Martin; Richenda envoie à sa poursuite, et déjà un des cavaliers de la dame portait la main à la bride de son cheval, quand notre seigneur l'archevêque, chaussé de fer, d'un violent coup de pied déchire le ventre de la monture ennemie qui se cabre et le prélat, se dégageant, atteint le prieuré. Là il est gardé à vue quatre jours, puis arraché de l'autel même et traîné au château de Douvres. Enfin on le libère; on l'installe à York; il part aussitôt en guerre contre son propre clergé, il entre dans la cathédrale quand les vêpres sont à moitié dites; il les interrompt et les recommence; le trésorier furieux fait éteindre les cierges, et l'archevêque continue ses psalmodies dans l'obscurité des voûtes. Il excom-

munie son voisin Hugues de Puiset qui n'en a cure; il fait détruire comme profanés les calices dont l'évêque de Durham s'était servi. Hugues de Puiset, qui chevauchait encore par les routes, atteint de la maladie qui devait le tuer, meurt plein de jours en 1195, après un *règne* de quarante-trois ans. Il avait eu plusieurs enfants de femmes différentes : l'un, Henri de Puiset, fit la croisade; un autre, Hugues, demeuré français, fut chancelier du roi Louis VII[1].

Ces mœurs guerrières ne s'atténuent que peu à peu. Edouard II écrit en 1323 à Louis de Beaumont, évêque de Durham, pour lui faire honte de ce qu'un noble comme lui ne défend pas mieux son évêché contre les Écossais, que s'il avait été un simple marmotteur de prières comme son prédécesseur. Ordre à l'évêque Louis d'aller en armes camper à la frontière[2]. Dans la deuxième partie du même siècle, Henri le Despencer, évêque de Norwich, taille les manants en pièces à la révolte des paysans et fait la guerre en Flandres pour le compte d'un des deux papes.

A côté de ces batailleurs, des administrateurs, des savants, des saints, tous personnages considérables pour des motifs divers. Ce sont, par exemple, Lanfranc de Pavie, ancien abbé de Saint-Étienne de Caen, archevêque de Cantorbéry et réorganisateur de l'Église d'Angleterre; Anselme d'Aoste, ancien abbé du Bec, également archevêque, canonisé à la Renaissance, inventeur de la célèbre preuve « ontologique » de l'existence de Dieu, paradoxe dont il était réservé à saint Thomas d'Aquin

[1] V. Stubbs, Introductions à la Chronique de Roger de Hoveden, Londres (*Rolls*), 1868, 4 vol. 8°; spécialement, t. III et IV.
[2] Rymer, *Fœdera*, III, p. 999.

de démontrer l'inanité; Gilbert Foliot, Français, évêque de Londres, célèbre par sa science, défenseur d'Henri II; Thomas Becket, d'origine normande, archevêque et saint, dont la querelle avec Henri II divisa l'Angleterre et presque la chrétienté; Hugues, évêque de Lincoln sous le même roi, d'origine française, et qui fut canonisé; Stephen Langton, archevêque de Cantorbéry, qui contribua autant que pas un des barons d'Angleterre à la signature de la grande charte et présida le concile de Londres, en 1218, où elle fut solennellement confirmée[1]; Robert Grosseteste[2], fameux pour son savoir et sa sainteté, ses traités théologiques, ses sermons, ses commentaires sur Boèce et Aristote, son goût pour l'art divin de la musique qui, suivant lui, « chasse les démons ». Batailleurs ou saints, tous ces meneurs d'hommes ont, dans leurs difficultés, les yeux tournés vers Rome et vers le chef de l'Église latine.

II.

En même temps que les monastères et à l'ombre de leurs murs, les écoles et les bibliothèques se multi-

[1] Lanfranc, 1005?-1089, archevêque en 1070, *Opera quæ supersunt*, éd. Giles, Oxford, 1843, 2 vol. 8°; saint Anselme, 1033-1109, archevêque en 1093; Œuvres (*Monologion, Proslogion, Cur Deus homo*, etc.) dans la *Patrologie* de Migne, t. CLVIII, CLIX; Stephen Langton, né vers 1150, d'une famille du Yorkshire, archevêque en 1208, m. 1228.

[2] Partisan déclaré des franciscains, censeur énergique de la cour papale, évêque de Lincoln, 1235-53; a laissé des écrits innombrables; jouit d'une immense réputation de savoir et de sainteté. Ses lettres ont été publiées par Luard: *Roberti Grosseteste Epistolæ*, Londres, 1861 (*Rolls*), 8°, V. *infra*, p. 216. Roger Bacon fait un grand éloge de ses savants écrits ajoutant toutefois « quia Græcum et Hebræum non scivit sufficienter ut per se transferret, sed habuit multos adjutores. » *Rogeri Bacon Opera.. inedita*, éd. Brewer, Londres, 1859 (*Rolls*), p. 472.

plient. L'éducation latine de la nation est reprise avec une énergie et une persistance qu'on n'avait jamais vues jusque-là, et cette fois il n'y aura plus de retour à l'ignorance ; à l'abri de la conquête française, la conquête latine est maintenant définitive. Non seulement les livres religieux en latin, psautiers, missels et décrétales sont réunis dans les monastères, mais aussi les classiques anciens. On les aime, on les sait par cœur, on les cite dans ses écrits et même dans la conversation. Un chroniqueur anglais du douzième siècle déclare qu'il rougirait de rédiger des annales à la façon des Anglo-Saxons; il faut renouveler cette manière barbare « et exarata barbarice romano sale condire [1] ». Un autre, du même temps, est tellement préoccupé de l'idéal classique qu'il fait prononcer par Guillaume, le jour d'Hastings, une harangue débutant par : « O mortalium validissimi [2] ! » Un prélat qui avait été précepteur de l'héritier du trône et mourut évêque palatin de Durham, Richard de Bury [3], collectionne les livres avec une passion égale à celle que déploieront les savants italiens du temps des Médicis. Il a des émissaires qui parcourent la Grande-Bretagne, la France, l'Italie pour

[1] *Gesta regum Anglorum*, début de l'ouvrage de Guillaume de Malmesbury.

[2] *Henrici archidiaconi Huntendunensis*, *Historia Anglorum*, éd. Arnold, Londres, 1879 (*Rolls*), 8°, p. 201.

[3] Ainsi nommé de Bury Saint-Edmond, localité près de laquelle il naquit, le 24 janvier 1287. Il était fils de sir Richard Aungerville, chevalier, dont les ancêtres avaient passé en Angleterre à la suite du Conquérant. Il fut receveur royal en Gascogne, puis chargé de missions à Avignon en 1330 (année où il rencontra Pétrarque) et en 1333. Il devint cette même année évêque de Durham, malgré le chapitre qui avait élu Robert de Graystanes l'historien. Il fut lord trésorier, puis grand chancelier, 1334-5, remplit de nouvelles missions sur le continent, suivit Edouard III dans son expédition de 1338 et mourut en 1345.

lui procurer des manuscrits; avec un livre, on peut tout obtenir de lui; l'abbé de Saint-Alban, afin de se le rendre propice, lui envoie un Térence, un Virgile et un Quintilien; sa chambre à coucher est si encombrée de volumes qu'on peut à peine y marcher [1]. Sur la fin de sa vie, n'ayant eu qu'une passion, il voulut la décrire, et retiré dans son manoir d'Auckland il composa en prose latine son *Philobiblon* [2]. Il défend, dans ce court traité, les livres, l'antiquité grecque et romaine, la poésie, avec une émotion touchante ; il est pris d'indignation quand il songe aux crimes de lèse-manuscrit commis journellement par les écoliers qui font sécher, au printemps, des fleurs dans leurs volumes, et à l'ingratitude des mauvais clercs qui installent dans la bibliothèque des chiens ou des faucons ou, pire encore, une « bestia bipedalis » plus dangereuse « que le basilic ou l'aspic » et qui, découvrant les volumes « insuffisamment dissimulés par la toile protectrice d'une araignée morte », les condamne à être vendus et changés pour son propre usage en chaperons de soie et en robes fourrées [3]. La descendance d'Ève continue, pense l'évêque, de toucher mal à propos à l'arbre de toute science.

[1] Voir *Registrum Palatinum Dunelmense*, éd. Hardy (*Rolls*), t. III, Introduction, p. CXLVI.

[2] La meilleure édition est celle de E.-C. Thomas, *The Philobiblon of Richard de Bury*, Londres, 1888, 8° (texte avec traduction anglaise); l'introduction contient une biographie rectifiée et des notes sur les différents mss. D'après sept manuscrits l'ouvrage serait de Robert Holkot et non de Richard de Bury; mais cette attribution paraît fausse.

[3] « Occupant etenim (disent les livres dans leurs justes plaintes) loca nostra nunc canes, nunc aves, nunc bestia bipedalis, cujus cohabitatio cum clericis vetabatur antiquitus, a qua semper, super aspidem et basiliscum alumnos nostros docuimus esse fugiendum... Ista nos conspectos in angulo, jam defunctæ araneæ de sola tela protectos... mox in capitogia pretiosa... vestes et varias furraturas... nos consulit commutandos », chap. IV, p. 32.

Quel attendrissement douloureux n'éprouvait-il pas quand il pénétrait dans une bibliothèque de couvent mal tenue! « Alors, nous nous faisions ouvrir les armoires à livres, les coffres, et les sacs des nobles monastères; et tout surpris de revoir le jour, les volumes sortaient de leurs sépulcres et de leur sommeil séculaire... Quelques-uns, des plus délicats jadis, gisaient à jamais perdus, dans toutes les horreurs de la pourriture, couverts d'ordures laissées par les rats; eux qui autrefois avaient été vêtus de pourpre et lin étaient étendus, dans la cendre, sous le cilice[1]. » Le digne évêque a pour les lettres une vénération religieuse, presque antique; son enthousiasme fait penser à celui de Cicéron lui-même; personne à la Renaissance, pas même l'illustre Bessarion, n'a fait l'éloge des vieux manuscrits avec une ferveur plus touchante et n'a mieux retrouvé l'éloquence du grand orateur latin lorsqu'il parle des livres dans son *Pro Archia:* « Grâce aux livres, dit le prélat, les morts me réapparaissent comme s'ils étaient vivants... Tout se corrompt et tombe en poudre par la force du temps; Saturne ne se lasse pas de dévorer ses enfants, et la gloire du monde serait ensevelie dans l'oubli si Dieu, comme remède, n'avait accordé aux hommes mortels le bienfait des livres... Les livres, voilà les maîtres qui nous instruisent sans verges ni férules, sans réprimande et sans colère, sans la solennité de la robe ni la dépense des leçons. Allez les rejoindre, vous ne les trouverez pas endormis; interrogez-les, ils ne se déroberont pas; si vous vous trompez, pas de gronderies de leur part; si vous êtes ignorant pas de rires moqueurs »[2].

[1] Chap. VIII, p. 66.
[2] Chap. I, pp. 11 et 13.

Ces enseignements et ces exemples produisirent leur fruit; dans l'Angleterre renouvelée, les clercs de langue latine pullulèrent. Il est souvent difficile de distinguer s'ils sont d'origine indigène ou étrangère; les haines chez eux sont moins vives que chez le reste de leurs compatriotes; la plupart ont étudié, non seulement en Angleterre, mais à Paris; la science les a rendus cosmopolites; la Conquête leur importe moins qu'à d'autres; ils appartiennent avant tout au pays latin, et le pays latin n'a pas souffert.

Le pays latin avait deux capitales, une capitale religieuse qui était Rome et une capitale littéraire qui était Paris : « Car Paris, ainsi comme une mer de sapience, si reçoit de toutes les parties du monde ceux qui à lui viennent et trouve à chacun ses nécessités et gouverne paisiblement; et, comme ministre de vérité, elle donne doctrine et nourriture aux sages et aux fols... Paris surmonte toutes les autres cités, » disait au treizième siècle Barthélemi l'Anglais[1]. « Quel flot de volupté inondait mon cœur, » écrivait, au siècle suivant, un autre Anglais, le même Richard de Bury, « chaque fois que je pouvais visiter ce paradis du monde, Paris! Mon séjour me paraissait toujours bref, tant était grande ma passion. Là des bibliothèques au parfum plus délicieux que des coffrets d'aromates, des vergers de science toujours verts... »[2]. L'Université de Paris tint sans conteste, au moyen âge, le premier rang; elle compta parmi ses élèves, des rois, des saints, des papes, des

[1] *De Proprietatibus Rerum* (voir *infra*, p. 200), traduction de Jean Corbichon (XIV[e] siècle). Paris, 1556. fol., liv. XV, chap. LVII. Cf. l'édition latine de Francfort, 1609, 8°, p. 653.

[2] *Philobiblon*, éd. Thomas, chap. VIII, p. 69. Cf. Neckham, *De Naturis Rerum*, 1863, *Rolls*, chap. CLXXIV.

hommes d'État, des poètes, des savants de toute sorte, appartenant à tous les pays, des Italiens comme Dante, des Anglais comme Stephen Langton.

Son éclat date du douzième siècle. A ce moment, une fusion s'opère entre l'école théologique de Notre-Dame, où brillait, vers le commencement du siècle, Guillaume de Champeaux, et les écoles de logique que l'enseignement d'Abélard avait fait naître sur la montagne Sainte-Geneviève. Cet état de choses fut, non pas créé, mais consacré par le pape Innocent III, ancien élève de Paris qui, par ses bulles de 1208 et 1209, organisa les maîtres et étudiants en une corporation, *universitas* [1].

Les étudiants étaient, suivant une coutume médiévale qui s'est perpétuée en Orient et qu'on retrouve, par exemple, à la grande Université d'El Azhar au Caire, divisés en nations : France, Normandie, Picardie, Angleterre. C'était une division par races et non par patries; l'idée de patrie était théoriquement exclue du pays latin; ainsi les Italiens étaient compris dans la nation Française, et les Allemands dans l'Anglaise. De tous ces étrangers, les Anglais furent les plus nombreux; ils avaient à Paris six collèges pour la théologie seule.

Les facultés étaient au nombre de quatre : théologie, droit, médecine, arts; cette dernière, la moindre par le rang, était la plus importante par le nombre des élèves, et préparait aux autres. L'élève ès arts avait environ quinze ans; il passait un premier examen appelé déterminance ou baccalauréat, puis un second, la licence, qui lui per-

[1] Sur l'ancienne Université de Paris, voir l'excellent ouvrage de Ch. Thurot : *De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au moyen âge*, Paris, 1850, 8°. Les quatre nations, p. 16 ; la nation anglaise, p. 32, ses collèges, p. 128; les grades dans la faculté des arts, pp. 43 et s.

mettait d'enseigner, en suite de quoi, dans une cérémonie solennelle appelée *inceptio,* la corporation des maîtres lui imposait le bonnet, insigne de la maîtrise. Il devait alors, d'après son serment, disputer pendant quarante jours de suite à tous venants; puis, très jeune encore et souvent imberbe, il commençait lui-même à enseigner. Un maître qui enseignait s'appelait Régent, *Magister regens.*

Les principales écoles étaient situées rue du Fouarre (paille, litière), « vico degli Strami, » dit Dante, rue qui subsiste sous le même nom, mais dont les vieilles maisons disparaissent une à une. Dans cette rue, jadis étroite et obscure, entourée de ruelles dont les noms seuls suffisent à nous reporter bien loin en arrière (rue de la Parcheminerie, etc.), les maîtres les plus illustres enseignaient, et les désordres les plus bizarres se produisaient. Les étudiants, venus des quatre coins de l'Europe, sans sou ni maille et qui par conséquent n'avaient rien à perdre [1], à qui d'amples privilèges étaient assurés, ne brillaient pas par la discipline. La population du quartier n'était pas non plus fort exemplaire. On voit, par les ordonnances royales prescrivant que la rue du Fouarre, « vicus ultra parvum pontem, vocatus gallice, la rue du Feurre », sera fermée le soir de barrières et de chaînes, que certains individus avaient la méchante habitude de s'installer la nuit, avec leurs ribaudes, « mulieres immundæ! » dans les salles de cours, et de lais-

[1] Leurs serviteurs, encore plus misérables, vivaient de vols, et étaient même associés pour cela sous un prince ou capitaine : « Cum essem Parisius audivi quod garciones servientes scholarium, qui omnes fere latrunculi solent esse, habebant quendam magistrum qui princeps erat hujusmodi latrocinii ». Th. Wright, *Latin stories from mss. of the XIIIth and XIVth centuries,* Londres, 1842, hist. CXXV.

ser en partant, par manière de plaisanterie, la chaire du professeur couverte d'ordures « horribles ». Bien loin d'être ramenés au respect, ces gens trouvaient au contraire un amusement spécial à l'idée qu'ils se livraient à ces menues facéties dans le cénacle de philosophes qui, dit l'ordonnance du sage Charles V, alors régent du Royaume, « doivent être propres et honnêtes et habiter des lieux propres, décents et honnêtes[1] ».

L'enseignement, dont la logique était l'objet principal, consistait dans la lecture et l'interprétation des livres faisant autorité. « La méthode des expositions est toujours la même. Le commentateur discute, dans un prologue, quelques questions générales relatives à l'ouvrage qu'il expose et il traite ordinairement de ses causes matérielle, formelle, finale et efficiente. Il indique les divisions principales, prend le premier membre de la division, le subdivise, divise le premier membre de cette subdivision, et ainsi, par une série de divisions dichotomiques (se partageant en deux), il arrive à une division qui ne comprend que le premier chapitre. Il applique à chaque partie de l'ouvrage et à chaque chapitre le même procédé qu'à l'ouvrage entier. Il pousse ces divisions jusqu'à ce qu'il ne comprenne qu'une phrase exprimant une idée complète. »

Une autre partie non moins importante de l'instruction consistait dans des joutes oratoires; les maîtres disputaient entre eux et les élèves de même. Dans un temps où le papier n'était pas encore répandu et où le parchemin était précieux, les disputes tenaient lieu de nos devoirs écrits. C'étaient des tournois à armes

[1] Mai 1358, Recueil d'Isambert, t. V, page 26.

courtoises; mais, comme dans les tournois, souvent le tempérament l'emportait et on arrivait à la vraie bataille : « On crie à s'enrouer, on se prodigue les grossièretés, les injures, les menaces. On en vient même aux coups de pieds, aux soufflets, aux morsures[1] ».

Sous cette discipline, toute rudimentaire qu'elle fût, les esprits d'élite s'affinaient, s'habituaient à la réflexion, s'exerçaient à peser le pour et le contre, approchaient du libre examen; le goût des choses de la pensée était entretenu en eux. Les plus grands génies, qui étaient venus étudier Aristote sur la montagne Sainte-Geneviève, furent toujours fiers de se dire élèves de Paris, mais les esprits étroits en devenaient plus étroits; ils demeuraient, dira plus tard Rabelais, « fous, niais, tout rêveux et rassotés ». Jean de Salisbury, brillant élève de Paris au douzième siècle, eut la curiosité de venir voir, après des années d'absence, ses anciens compagnons moins bien doués, « que la dialectique retenait encore sur la montagne Sainte-Geneviève... Je les trouvai, dit-il, tels que je les avais laissés, et au même point; ils n'avaient pas avancé d'un pas dans l'art de résoudre nos anciennes questions, ni ajouté à leur savoir la plus petite proposition... Je vis bien alors, ce dont il est facile de se douter, que la dialectique, féconde si on l'utilise comme moyen de parvenir aux sciences, gît inerte et stérile si on la prend en elle-même et sans plus pour objet de ses études »[2].

Pendant ce temps grandissaient, aux bords de l'Isis et de la Cam, les Universités, si fameuses depuis, d'Ox-

[1] Thurot, *ibid.* pp. 73, 89.

[2] Dans son *Metalogicus.* — *Opera omnia*, éd. Giles, Oxford, 1848, 5 vol. 8°, t. V. p. 81. Cf. Neckham, *De naturis* (*Rolls*). p. 311.

ford et de Cambridge; mais leur célébrité fut surtout locale et jamais elles n'atteignirent le caractère international de Paris. Les deux villes avaient des écoles florissantes au douzième siècle; au treizième, ces écoles sont constituées en Université, sur le modèle de Paris; elles reçoivent des privilèges, et le pape, qui ne manque pas cette occasion d'intervenir, les confirme[1].

Les règles de discipline, l'enseignement, les degrés sont les mêmes qu'à Paris. La turbulence n'y est pas moindre; les batailles sont incessantes, batailles entre les étudiants du Nord et ceux du Midi « boreales » et « australes, entre les Anglais et les Irlandais, entre les clercs et les laïques. En 1214, des clercs sont pendus par les bourgeois de la ville; aussitôt le légat du pape fait sentir le pouvoir de Rome et venge l'injure subie par des privilégiés appartenant au pays latin. Pendant dix ans les habitants d'Oxford feront remise aux étudiants de la moitié de leurs loyers; ils paieront cinquante-deux shillings chaque année à la Saint-Nicolas, en faveur des écoliers indigents; ils offriront un banquet à cent écoliers pauvres, et le menu est fixé d'avance par l'autorité romaine : pain, cervoise, potage, un plat de poisson ou de viande; cela, à perpétuité. Les auteurs de la pendaison viendront nu-pieds, sans ceinture, manteau ni chapeau, retirer leurs victimes de la fosse provisoire où elles gisaient et, suivis de tout le peuple, les enterreront eux-mêmes au lieu qu'on leur fixera, en terre consacrée.

[1] Innocent IV confirme (1254?) toutes les « immunitates et laudabiles, antiquas, rationabiles consuetudines » d'Oxford : « Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostræ protectionis infringere vel ausu temerario contraire ». *Munimenta Academica, or documents illustrative of academical life and studies at Oxford,* p. p. H. Anstey, Londres, 1868 (*Rolls*), 2 vol. 8°, t. I, p. 26. Cf. Gladstone, *An Academic Sketch*, Oxford, 1892.

En 1252, les Irlandais et les « Septentrionaux » commencent la bataille en pleine église de Sainte-Marie. On les oblige à nommer douze délégués qui négocient un traité de paix. En 1313, interdiction de porter n'importe quel nom de nations, ces distinctions étant des causes de querelles. En 1334, les clercs « surrois et norrois » sont emprisonnés, après bataille, en si grand nombre au châtel d'Oxford que le shériff déclare que des évasions sont inévitables. En 1354, un étudiant attablé à la taverne, « in taberna vini », verse un pot de vin sur la tête du cabaretier et lui casse le pot sur la tête. Malheureusement la tête est cassée comme le pot; les « laïques » prennent parti, donnent la chasse aux clercs, en tuent vingt et jettent les cadavres « in latrinas »; ils s'acharnent même sur les livres des écoliers et « les tranchent à coups de hache et de couteau ». Ce trimestre-là, « ô douleur! personne ne prit ses degrés en logique dans l'Université d'Oxford. »[1] En 1364, la guerre éclate de nouveau entre les bourgeois et les étudiants, « commissum fuit bellum », et elle dure quatre jours.

Des règlements, fréquemment renouvelés, montrent la nature des principaux abus. Les règlements prononcent : l'excommunication contre les batailleurs, l'exclusion de l'Université contre les étudiants qui entretiennent chez eux « des petites femmes », *mulierculas*, l'excommunication majeure et la prison contre ceux qui s'amusent à célébrer des bacchanales dans les églises, masqués, déguisés et couronnés « de feuilles d'arbres ou de fleurs »; le tout vers 1250. Les statuts de University Hall (1292) interdisent aux fellows ou asso-

[1] Robert de Avesbury (contemporain; il mourut vers 1357), *Historia Edvardi tertii*, éd. Hearne, Oxford, 1720, 8°, p. 197.

ciés[1] de se battre, de tenir entre eux des discours impudiques, de se raconter les uns aux autres des histoires d'amour, « fabulas de amasiis » et de chanter des chansons inconvenantes[2].

Les cours portaient sur Aristote, Boèce, Priscien, Donat; on étudiait le latin et le français; les fellows devaient causer entre eux le plus souvent possible en latin; un règlement prescrivait d'enseigner aux élèves la prosodie latine et de les exercer à des épîtres « en langage décent, sans emphase ni hyperbole... et, autant que possible, pleines de sens »[3]. On évitera les passages scabreux; l'Art d'aimer d'Ovide et le livre de l'Amour de Pamphile sont prohibés.

A partir du treizième siècle, les fondations se multiplient à Oxford et à Cambridge. Tantôt on institue des « coffres », sortes de monts-de-piété à l'usage des élèves de chaque établissement, tantôt on crée un collège comme University College, le plus ancien de tous, fondé par William de Durham, mort en 1249, ou New College créé par l'illustre chancelier d'Édouard III, William de Wykeham; tantôt on lègue des livres, comme font Richard

[1] Lorsque des fonds suffisants avaient été légués à un collège pour entretenir des étudiants, on choisissait les plus méritants et ils vivaient dans le collège, y étaient nourris, et pouvaient y demeurer leur vie durant sans obligation d'enseigner. Ils devaient seulement observer les règles de la fondation, dont la principale était le célibat, règle qui a été maintenue jusqu'à ces dernières années. Ces étudiants étaient appelés « fellows » ou associés.

[2] Tous ces faits et règlements sont consignés dans les *Munimenta*, t. I.

[3] Ce règlement vise les écoles de grammaire; les élèves écriront en vers et feront des épitres, « literas compositas verbis decentibus, non ampullosis aut sesquipedalibus... et quantum possint sententia refertis ». Ils feront des exercices en latin, en anglais et en français, « in gallico ne illa lingua penitus sit omissa », *Munimenta,* I, p. 438. Ce règlement que Anstey rapporte au treizième siècle est plus probablement du quatorzième.

de Bury, Thomas de Cobham en 1327, Humphrey duc de Gloucester, au quinzième siècle [1]. Le voyage de Paris continue d'être un titre au respect, mais il n'est plus indispensable.

III.

Avec ces ressources à leur portée, et encouragés par l'exemple de maîtres tels que Henri Beauclerc et Henri II, les sujets des rois d'Angleterre se latinisèrent en grand nombre et produisirent quelques-uns des écrits en latin qui eurent le plus de retentissement dans l'Europe civilisée. Ils se servent de cette langue avec tant de facilité au douzième siècle qu'on la croirait être leur langue maternelle ; les principaux monuments de la pensée anglaise à cette époque sont des écrits latins. Contes, chroniques, satires, sermons, œuvres scientifiques et médicales, traités du style élégant, romans en prose, épopées en vers : ils s'essayent dans tous les genres.

Ils rédigent en hexamètres un poème sur la *Guerre de Troie* où se trouvent sans doute bien des traces de barbarie, mais qui se rapproche plus des modèles antiques qu'aucune autre imitation faite en Europe dans

[1] Un autre signe du temps est le grand nombre de lettres épiscopales autorisant des clercs religieux à quitter le diocèse pour aller étudier. Richard de Kellawe, évêque de Durham (1310-16), à Robert de Eryum : « Quum per viros literatos Dei consuevit Ecclesia venustari, cupientibus in agro studii laborare et acquirere scientiæ margaritam... favorem libenter et gratiam impertimus... ut in loco ubi generale viget studium, a data præsentium usque in biennium revolutum morari valeas ». *Registrum Palatinum Dunelmense*, éd. Hardy (*Rolls*), 1873, 4 vol. 8° ; t. I, p. 288 beaucoup d'autres lettres du même genre.

le même temps. On l'attribua à Cornélius Nepos, à la Renaissance même, bien que l'auteur, Joseph d'Exeter, qui avait composé son poème entre 1173 et 1183, l'eût dédié à Baudoin, archevêque de Cantorbéry et qu'il y eût mentionné Arthur, « flos regum Arthurus », dont les Bretons attendaient le retour, « Britonum ridenda fides »[1]. Joseph connaît les classiques; il a lu Virgile; il suit du mieux qu'il peut les préceptes d'Horace[2]; à la différence de Benoît de Sainte-More et de ses contemporains, il peint des héros qui ne sont pas des chevaliers, et qui ne sont pas enterrés à leur mort dans des églises gothiques par des moines chantant des psaumes. C'est là, pensera-t-on, un mérite facile; mais à cette époque rien n'était moins commun et en réalité Joseph fut seul à l'avoir.

Dans des poèmes latins d'une inspiration plus moderne, beaucoup d'ingéniosité, d'observation, parfois même d'esprit, parfois simplement de sagesse banale. furent dépensés par Godefroi de Winchester qui rédigea des épigrammes au commencement du douzième siècle; Henri de Huntingdon, l'historien, qui en rédigea aussi une série; Alexandre Neckham, auteur d'un poème sur

[1] Josephus Exoniensis ou Iscanus, fit avec Baudoin la croisade que celui-ci avait prêchée (prédication dont Giraud le Cambrien a conservé le récit), et consacra à l'expédition un poème latin, l'*Antiochéide*, dont il ne reste que quelques vers. Il suit Darès dans son poème sur Troie, dont le vrai titre est: *Phrygii Daretis Iliados* [*Libri*], et qui fut imprimé plusieurs fois à la Renaissance et depuis: *Josephi Iscani... de Bello Trojano libri auctori restituti... a Samuele Dresemio*, Francfort, 1620, 4°. Le ms. latin 15015 à la Bibliothèque Nationale contient des notes explicatives, du treizième siècle, inédites pour partie, se rapportant à ce poème.

[2] Il fait le début modeste recommandé par Horace :

Iliadum lacrymas, concessaque Pergama fatis,
Prælia bina ducum, bis adactam cladibus urbem,
In cineres querimur.

la sagesse divine; Alain de l'Isle et Jean de Hauteville qui, tous deux, longtemps avant Jean de Meun, firent discourir Nature « de omni re scibili », Gautier l'Anglais et Eudes de Cheriton, auteurs, aux douzième et treizième siècles, de fables latines[1], enfin et surtout par Nigel Wireker, qui écrivit un pittoresque roman en vers sur Burnellus, l'âne à la queue trop courte[2].

Emblème du moine ambitieux, Burnellus s'évade de son écurie et veut se pousser dans le monde. Il va consulter Galien qui se moque de lui[3] et l'envoie à Salerne. A Salerne on se moque encore de lui et on l'approvisionne d'élixirs qui lui feront pousser une queue sans pareille. Mais en passant par Lyon, au retour, il se bat avec les chiens d'un méchant moine appelé Fromond; dans ses ruades furieuses il jette à terre les fioles qui se cassent et le chien Grimbaud lui coupe la

[1] *Anglo-latin satirical poets and epigrammatists of the XIIth century*, p. p. Th. Wright, Londres, 1872 (*Rolls*), 2 vol. 8°; contient notamment : *Godfredi prioris epigrammata* (V. un éloge de Guillaume le Conquérant, t. II, p. 149); *Henrici archidiaconi historiæ liber undecimus* (jolie epigramme *in seipsum*, t. II, p. 163); *Alexandri Neckham de Laudibus Divinæ Sapientiæ* (le même composa en outre une foule de traités de theologie, science, grammaire, dont le principal est un *De naturis Rerum*, p. p. Th. Wright avec le *De laudibus; Rolls*, 1863); *Alani Liber de Planctu Naturæ; Opera*, Anvers, 1654, p. 281 (la nationalité d'Alain est douteuse); *Joannis de Altavilla Architrenius* (i. e. l'archipleureur; lamentations d'un jeune homme sur son passé, ses défauts, ceux des autres; Nature le reconforte et il épouse Modération; l'auteur était normand et écrivait vers 1184).

Pour les fables latines de Gautier l'Anglais, Eudes de Cheriton, Neckham, etc. voir Hervieux, les *Fabulistes latins*, Paris, 1883-4, 2 vol. 8° (texte, commentaire, imitations).

[2] *Speculum Stultorum*, dans Wright, *Anglo-latin satirical poets; ut supra*, t. I. Nigel (douzieme siècle) fut le protégé de Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely (*supra*, p. 168) et remplit des fonctions ecclésiastiques à Cantorbéry.

[3] In titulo caudæ Francorum rex Ludovicus
Non tibi præcellit pontificesve sui (p. 17).

moitié de sa queue. Il se venge toutefois de Fromond qu'il noie dans le Rhône et « orguenant » de sa plus belle voix il fait retentir la vallée d'un « cantique » célébrant son triomphe [1]. Que faire maintenant? il ne faut plus songer à la perfection des formes; il brillera par sa science; il ira à l'Université de Paris, centre des lumières; il deviendra « magister », on le nommera évêque; le peuple s'inclinera sur son passage : c'est le rêve du Pot au lait.

Il gagne Paris, s'inscrit naturellement dans la nation anglaise, et étudie; au bout d'un an, on lui a enseigné toute sorte de choses, mais il ne sait toujours dire que « ya » (semper ya repetit); il s'acharne, il se donne la discipline, il suit les cours pendant des années, il en est toujours à « ya » et reste un âne [2]. Que faire donc? il fondera une abbaye modèle; la règle combinera les agréments de toutes les autres; on pourra bavarder comme à Grandmont, faire gras comme à Cluny, se vêtir chaudement comme chez les Prémontrés, avoir une amie comme en ont les chanoines séculiers; ce sera Thélème avant Rabelais. Mais soudain paraît un personnage inattendu, le paysan Bernard, qui depuis longtemps cherchait le vagabond, et, à grands coups de bâton, le magister, l'évêque, l'abbé mitré est ramené à l'écurie.

1 Cantemus, socii! festum celebremus aselli!
Vocibus et votis organa nostra sonent.
Exultent asini, læti modulentur aselli,
Laude sonent celebri tympana, sistra, chori! (p. 43.)

2 Jam pertransierat Burnellus tempora multa
Et prope completus septimus annus erat,
Cum nihil ex toto quodcumque docente magistro
Aut socio potuit discere præter ya.
Quod natura dedit, quod secum detulit illuc,
Hoc habet, hoc illo nemo tulisse potest...
Semper ya repetit. (p. 64.)

A la pratique, les sujets des rois d'Angleterre voulurent joindre la théorie : c'était pousser la témérité un peu loin; ils ne se doutaient pas que les théories saines ne peuvent s'établir qu'aux époques de maturité, et qu'à vouloir les formuler trop tôt, on risque de ne propager autre chose que les règles du mauvais goût. C'est à quoi réussit beaucoup mieux qu'il ne pouvait croire Geoffrey de Vinesauf, au commencement du treizième siècle [1]. Geoffrey est sûr de lui; il joint doctement l'exemple au précepte, il jongle avec les mots; il plane bien haut, au dessus des hommes de bon sens. On appela avec grande raison son ouvrage la Poétique nouvelle, *Nova Poetria;* et en effet le poème n'avait rien de commun avec celui d'Horace. Il est dédié au pape et débute par des calembours sur le nom d'Innocent [2]; il se termine par une comparaison entre le pape et Dieu : « Tu n'es ni Dieu ni homme, mais un être intermédiaire que Dieu s'est associé... Il n'a pas voulu tout garder pour lui : il s'est réservé le ciel et t'a donné la terre; que pouvait-il faire de mieux »? [3]

Préceptes et exemples sont rédigés dans le même style. Geoffrey enseigne comment on doit louer, blâmer,

[1] *Galfridi de Vinosalvo Ars Poetica*, éd. Leyser, Helmstadt, 1724, 8°. Il composa d'autres écrits, peut-être un *Itinerarium regis Anglorum Richardi* I; texte dans les *Rerum Anglicarum Scriptor*[*es*] de Gale. 1684 et s., fol., t. II; l'attribution de cet ouvrage à Vinesauf est contestée, voir Hauréau, *Notices et extraits*, t. XXIX, pp. 321 et s.

[2] Papa stupor mundi, si dixero Papa *Nocenti :*
Acephalum nomen tribuam tibi; si caput addam,
Hostis erit metri, etc.

[3] Nec Deus es nec homo, quasi neuter es inter utrumque,
Quem Deus elegit socium. Socialiter egit
Tecum, partitus mundum. Sed noluit unus
Omnia. Sed voluit tibi terras et sibi cœlum.
Quid potuit melius? (p. 95.)

ridiculiser; il donne des exemples de bonnes prosopopées; prosopopées pour les temps heureux : apostrophe à l'Angleterre gouvernée par Richard Cœur-de-Lion (on sait comme il la gouverna bien!); prosopopée pour les temps contraires : apostrophe à l'Angleterre dont le roi (le même Richard) a été tué un certain vendredi :

« Angleterre, tu meurs tout entière de sa mort!.. O jour lamentable de Vénus! o planète cruelle! ce jour a été ta nuit, cette Vénus ton venin; par elle tu fus vulnérable!... O douleur et plus que douleur! O mort! O féroce mort! O mort que n'es-tu morte!... » [1]. Suivent des conseils sur la manière dont il convient de traiter les gens ridicules [2] : ils viennent à propos et on respire, mais on les eût souhaités plus énergiques encore. De tels excès font mieux comprendre la sagesse des règlements d'Oxford prescrivant la simplicité et prohibant l'emphase, surtout si l'on se souvient que Geoffrey n'innovait pas, mais consacrait des usages déjà établis. Avant lui, des hommes d'un goût relativement pur, s'oubliaient à interpeller en ces termes la nuit pendant laquelle Troie fut prise : « O nuit, cruelle nuit! nuit vraiment nuisible! trouble, triste, traîtresse, sanguinaire! » [3], etc., etc.

1 Tota peris ex morte sua, mors non fuit ejus,
Sed tua. Non una, sed publica, mortis origo.
O Veneris lacrimosa dies! o sydus amarum!
Illa dies tua nox fuit et Venus illa venenum,
Illa dedit vulnus...
O dolor! o plus quam dolor! o mors! o truculenta
Mors! Esses utinam mors mortua! Quid meministi,
Ausa nefas tantum? (p. 18.)

2 Contra ridiculos si vis insurgere... (p. 21.)

3 Nox, fera nox, vere nox noxia, turbida, tristis,
Insidiosa, ferox, etc.
(Joseph d'Exeter, *De Bello Trojano*, liv. VI, vers 760.)

IV.

La série des prosateurs latins de cette époque, graves ou facétieux, philosophes, moralistes, satiristes, historiens, savants, romanciers, conteurs est plus remarquable encore en Angleterre que celle des poètes. S'ils avaient pu se douter de l'importance de la langue indigène et renoncer au latin, plusieurs d'entre eux auraient un rang éminent dans la littérature nationale.

Le roman est représenté par Geoffrey de Monmouth qui écrit au douzième siècle sa fameuse *Historia Regum Britanniæ*, dont on a vu l'influence en France et en Angleterre. L'art du conte en prose est pratiqué avec une abondance surprenante, aux treizième et quatorzième siècles, par ces auteurs pieux qui, sous prétexte d'édifier en amusant, commencent par amuser, négligent souvent l'édification et mettent dans leurs recueils tout ce qu'ils savent de légendes, de bons mots et de récits facétieux. L'Angleterre en produisit un grand nombre. Ils ajoutent d'ordinaire une moralité à leurs récits, mais quelquefois ils l'oublient, ou bien ils écrivent simplement : « Moralise comme tu voudras! » On sent déjà percer dans telle de leurs innombrables histoires lestement tournées, au vif dialogue, l'art du conteur qui paraîtra dans Chaucer, et presque l'art du romancier destiné à prendre, cinq cents ans plus tard, un si grand développement dans l'île anglaise. La curiosité du Celte, réveillée par le Normand, se perpétue en Grande-Bretagne; on adore les récits. « C'est l'usage, » dit un auteur anglais du treizième siècle,

« dans les familles aisées, de passer les veillées d'hiver autour du feu, à conter des histoires d'autrefois.... »[1]

Les sujets d'histoires ne manquaient pas. Les dernières recherches ont mis à peu près hors de doute que l'immense *Gesta Romanorum*, si populaire au moyen âge, fut composé en Angleterre vers la fin du treizième siècle[2]. Le recueil du dominicain anglais Jean de Bromyard, rédigé au siècle suivant, est encore plus volumineux; un chiffre en donnera l'idée : l'exemplaire imprimé conservé à la Bibliothèque Nationale pèse quatorze livres[3].

Il y a de tout dans ces recueils, depuis de simples reparties jusqu'à de vrais romans; on y trouve des fabliaux grossiers, des récits d'adultères où l'épouse légère berne le mari trompé, des nouvelles gracieuses, des miracles de la Vierge. On reconnaît au passage telle fable que, depuis, La Fontaine a rendue célèbre, des fragments du Roman de Renart, des anecdotes tirées de l'histoire romaine, des aventures qui, de transformation en transformation, ont fini par trouver leur expression dernière dans le théâtre de Shakespeare.

Les auteurs prennent de toutes mains; leurs histoires

[1] « Cum in hyemis intemperie post cenam noctu familia divitis ad focum, ut potentibus moris est, recensendis antiquis gestis operam daret... » *Gesta Romanorum* (version rédigée en Angleterre), éd. Hermann Oesterley, Berlin, 1872, 8°, chap. CLV.

[2] Démonstration d'Oesterley, dans son édition des *Gesta*, Berlin, 1872. La version originale, selon lui, fut rédigée en Angleterre; sur le continent où elle eut beaucoup de succès, elle fut remaniée et on y ajouta mainte histoire. L'attribution des *Gesta* à Pierre Bercheur est fausse. Des traductions en prose anglaise furent faites au quinzième siècle : *The early English versions of the Gesta Romanorum*, éd. Herrtage, *Early English Text Society*, 1879, 8°.

[3] Édition de Nuremberg, 1485, fol. *Doctissimi viri fratris Johannis de Bromyard... Summ*[*a*] *prædicantium*. Les sujets sont arrangés par ordre alphabétique : Ebrietas, Luxuria, Maria, etc. (7 kilos, 200 gr.).

sont françaises, latines, anglaises, hindoues. On voit toutefois qu'ils écrivent pour des Anglais, par la fréquence des récits localisés en Angleterre, et par les citations anglaises qui de temps en temps coupent le récit [1].

En tournant les feuilles de ces gros ouvrages, on saluera au passage le Loup, le Renard et Tybert le chat; le Meunier, son Fils et l'Ane; les Femmes et le Secret (au lieu d'œufs il s'agit de « corbeaux extrêmement noirs »); les Rats qui veulent pendre une sonnette au cou du Chat. On reconnaîtra une foule de contes, de fabliaux et de nouvelles plus familiers sous leur forme française, le lai de l'Oiselet [2], la Chienne qui pleure, le lai d'Aristote, les oies de Frère Philippe, le Poirier, l'Hermite qui s'enivra. Quelques-uns sont très indécents, mais on ne les écartait pas pour cela des recueils; pas plus qu'on n'interdisait aux miniaturistes de peindre sur les marges de livres saints ou quasi-saints, des scènes qui ne l'étaient pas du tout. Un manuscrit des décrétales, peint en Angleterre, offre précisément des séries de dessins illustrant quelques-unes de ces histoires, dont les incidents scabreux sont représentés au naturel [3].

[1] Dans le choix de contes latins, p.p. Th. Wright : *A Selection of latin Stories, from mss. of the XIIIth and XIVth centuries, a contribution to the history of fiction*, Londres, *Percy Society*, 1842, 8°, au n° XXII, « de Muliere et Sortilega », les incantations sont en vers anglais; au n° XXXIV se trouve l'éloge de l'Angleterre, « terra pacis et justitiæ », au n° XCVII, l'hermite qui s'enivra se repent et dit « anglice » :

> Whil that I was sobre sinne ne dede I nowht,
> But in drunkeschipe I dede the werste that mighten be thowht.

[2] Celui-là toutefois en vers, avec mélange de mots anglais. Ha! dit le paysan,

> Ha hu mi swete bird, ego te comedam.

Early Mysteries and other latin poems of the XII th and XIII th centuries, ed. Wright, Londres, 1838, 8°, p. 97. Cf. G. Paris, *Lai de l'Oiselet*, 1884.

[3] Ms. 10. E. IV au British Museum; les dessins représentent les aven-

La Vierge joue son rôle habituel de protectrice indulgente; les conteurs s'écartent étrangement du type sacré tracé dans les Écritures. Ils font d'elle la Miséricordieuse que nul crime ne lasse et que le moindre hommage apaise; sa figure se transforme; elle devient entre leurs mains un être intermédiaire entre la déesse et la fée. La sœur-sacristaine d'un couvent, belle on peut croire, s'éprend d'un clerc, charmant sans doute: et ne pouvant vivre sans lui « jette les clefs sur l'autel et vagabonde avec son ami cinq ans hors du monastère. » Passant par le pays au bout de ce temps, elle a la curiosité de venir au couvent et de demander des nouvelles d'elle-même, la sœur-sacristaine d'autrefois. A sa grande surprise elle apprend que la sœur-sacristaine est toujours là et édifie tout le monde par sa piété. Le soir, comme elle dormait, elle a une vision, et la Vierge lui apparaît disant : « Rentre, misérable, dans ton couvent! C'est moi qui, prenant ta figure, ai accompli ton office jusqu'à ce jour »[1]. On juge si la conversion fut éclatante. Un voleur de profession qui brigandait et ne faisait rien autre « invoquait toujours la Vierge dévotieusement, même quand il partait pour voler[2] ». Il est pris, on le pend; mais la Vierge le soutient de ses mains

tures contées dans maints fabliaux célèbres : le Soucretain et la Femme au chevalier, l'Hermite qui s'enivra, une histoire analogue à celle de Lazaille de Tormes; ou dans les recueils de miracles de la Vierge. Voir mon *English Wayfaring Life*, pp. 21 et 28, 405; reproduction de quelques dessins.

[1] « Redi, misera, ad monasterium, quia ego, sub tua specie usque modo officium tuum adimplevi. » Wright, *Latin Stories*, p. 95. Même histoire en français dans Barbazan et Méon, *Nouveau Recueil*, II, p. 154 : « De la Segretaine qui devint fole au monde. »

[2] *Latin Stories*, p. 97 : en français dans Barbazan et Méon, t. II, p. 443 : « Du larron qui se commandoit à Nostre-Dame toutes les fois qu'il aloit embler. »

et le maintient en vie. On le dépend, il se fait moine.

Tel autre récit, de tournure romantique, est à la fois charmant, absurde, immoral, édifiant, touchant. « Celestinus régnait en la ville de Rome. Il était fort prudent et avait une fille jolie[1]. » Un chevalier s'était épris d'elle, mais, fort prudent aussi à sa manière, il se disait : « Jamais l'Empereur ne me donnera sa fille pour femme ; je n'en suis pas digne ; mais si par quelque procédé je pouvais conquérir l'amour de la jeune fille, je me contenterais bien de cela. » Il allait voir souvent la princesse et tâchait de lui plaire, mais celle-ci lui disait : « Tu perds ta peine ; crois-tu que je ne sache pas où tu veux en venir avec tous ces beaux discours ? »

Il offre alors de l'argent. « Ce sera cent marcs, » dit la fille de l'Empereur. Mais le soir venu, le chevalier s'endort d'un sommeil si profond qu'il se réveille seulement au matin. Le chevalier se ruine pour obtenir la même faveur une seconde fois qui ne lui réussit pas mieux que la première. Il n'a plus d'argent et, plus passionné que jamais, il voyage pour trouver un prêteur ; il arrive « en une cité où étaient beaucoup de marchands et une variété de philosophes, parmi lesquels maître Virgile ». Un marchand, homme d'humeur bizarre, consent au prêt : il refuse de prendre les terres du sire en gage ; « mais tu me signeras de ton sang l'obligation de rendre la somme, et si tu ne la restitues pas au jour dit, j'aurai le droit d'enlever, d'un couteau bien affilé, toutes les chairs de ton corps. » Le chevalier signe avec empressement, car la passion le possède, et il va consulter Virgile. « Mon bon maître, » dit-il, usant du même

[1] *Latin Stories*, p. 114 ; tiré de la version latine des *Gesta Romanorum* rédigée en Angleterre.

mot que Dante, « j'ai besoin de votre avis », et Virgile lui révèle l'existence du talisman qui lui cause cet irrésistible sommeil. Le chevalier revient en toute hâte à l'étrange palais qu'habite l'étrange fille de cet Empereur si « prudent ». Il enlève le talisman et n'est plus vaincu par le sommeil.

A bien des larmes succède un vrai amour partagé, si vif, accompagné de tant de bonheur, que tous deux oublient la date fatale. Il faut cependant partir. « Va, dit la fille, et offre-lui le double, le triple, tout l'argent qu'il voudra; je te le procurerai. » Il va; il offre; le marchand refuse. « Tu parles en vain! Quand tu m'offrirais toutes les richesses de la ville, je n'accepterais rien que ce qui a été convenu, signé et scellé par nous ». On va devant le juge : la sentence n'est pas douteuse.

La fille cependant se tenait au courant de tout et, voyant la tournure que prenaient les choses, « elle coupa ses cheveux, vêtit de riches vêtements d'homme, monta sur un palefroi et s'en alla vers le palais où son amant allait ouïr sentence ». Elle demande au juge à défendre le chevalier. Mais on n'y peut rien, dit le juge. Elle offre de l'argent au marchand qui refuse toujours. Elle s'écrie alors : qu'il soit donc fait comme il désire; qu'il ait les chairs, mais les chairs seules; « le contrat ne dit rien du sang. — Entendant ce, le marchand repartit : Donnez-moi mon argent et je vous tiens quitte. » Non pas, dit la fille. Le marchand est confondu, le chevalier délivré; la fille rentre précipitamment, revêt ses habits de femme et court au-devant de son amant, avide de tout savoir, dit-elle.

« O ma chère maîtresse, que j'adore par-dessus tout

au monde, j'ai manqué perdre la vie aujourd'hui; mais comme j'allais être condamné, est arrivé tout à coup un chevalier d'une tournure admirable, le plus beau chevalier que j'aie jamais vu. » Comment put-elle empêcher, sur ces mots, ses yeux de briller au point de la trahir? « Il m'a sauvé par sa sagesse, et même je n'ai rien eu à payer.

La fille. — Tu n'as guère été généreux de ne pas amener souper le chevalier qui t'a sauvé la vie.

Le chevalier. — Il est entré soudain et a disparu soudain.

La fille. — Si tu le voyais, le reconnaîtrais-tu?

Le chevalier. — Oui certes, parfaitement bien[1]. »

Elle remet ses habits d'homme et l'on devine avec quels transports l'ami reconnut son amie. La conclusion de cette première ébauche d'un « Marchand de Venise » n'est pas moins naïve, pittoresque et décousue que tout le reste : « Là-dessus il épousa tout de suite la jeune fille, et ils vécurent des vies saintes. » Il n'est rien dit de ce que le prudent empereur Celestinus pensa de ce « tout de suite ».

A côté de ces compilateurs dont les œuvres furent célèbres mais dont le nom est resté la plupart du temps inconnu, des auteurs se trouvèrent, faisant métier d'auteurs et qui jouirent d'une grande renommée person-

[1] Ait miles : « O carissima domina, mihi præ omnibus prædilecta, hodie fere vitam amisi; sed cum ad mortem judicari debuissem, intravit subito quidam miles formosus valde, bene militem tam formosum nunquam antea vidi et me per prudentiam suam non tantum a morte salvavit, sed etiam me ab omni solutione pecuniæ liberavit. » Ait puella : « Ergo, ingratus fuisti, quod militem ad prandium, quia vitam tuam taliter salvavit, non invitasti. » Ait miles : « Subito intravit et subito exivit. » Ait puella : « Si eum jam videres, haberes notitiam ejus? » Ait ille : « Etiam optime. » *Ibid.*

nelle : au premier rang parmi ces derniers, Jean de Salisbury et Gautier Map.

Jean de Salisbury[1], ancien élève d'Abélard, ami de saint Bernard, de Thomas Becket et du pape anglais Adrien IV, envoyé d'Henri II à la cour de Rome qu'il visita dix fois en douze ans, rédige en latin son *Policratique* ou *De nugis Curialium*, son *Métalogique*, son *Enthétique* (en vers), son éloge de Becket[2]. Jean ne connaît que trop bien ses auteurs et il les cite avec une abondance qui fait plus d'honneur à son érudition qu'à son goût; mais il sait aussi observer et ses notes sur les ridicules de son temps sont très précieuses. On trouve dans le *Policratique* la satire de ce personnage qui reprenait son rôle après des siècles d'interruption, le *curialis* ou homme de Cour, la critique des histrions qui préludaient à l'art dramatique moderne par leurs farces indécentes, la caricature des chanteurs à la mode qui déshonoraient les cérémonies religieuses dans les cathédrales nouvellement bâties, par leurs chants « de femmes... de sirènes... de rossignols, de perroquets[3] », des moines chasseurs, des chiromanciens pour lesquels Becket lui-

[1] Né vers 1120. C'est à lui que le pape anglais Adrien IV (Nicolas Breakspeare) remit la fameuse bulle « Laudabiliter » qui donnait l'Irlande à Henri II. Adrien avait pour Jean une grande amitié : « Fatebatur etiam publice et secreto quod me præ omnibus mortalibus diligebat... Et quum Romanus pontifex esset, me in propria mensa gaudebat habere convivum, et eundem scyphum et discum, sibi et mihi volebat, et faciebat, me renitente esse communem. » *Metalogicus*. — *Opera omnia*, éd. Giles, t. V, p. 205. Jean de Salisbury mourut en 1180, étant évêque de Chartres, dignité à laquelle il avait été appelé, disait-il dans ses actes, « divina dignatione et meritis Sancti Thomæ. » Demimuid, *Jean de Salisbury*, 1873, p. 275. Le très bel exemplaire du *Policratique* qui faisait partie de la bibliothèque de Richard de Bury est aujourd'hui au *British Museum*, ms. 13, D. IV.

[2] *Joannis Saresberiensis... Opera omnia*, éd. Giles, Oxford, 1848, 5 vol., 8° (*Patres Ecclesiæ Anglicanæ*). « Policratique » vient de πόλις et κρατεῖν.

[3] *Opera*, t. III, p. 38.

même avait un faible. « Surtout, dit Jean, par manière de conclusion, que les hommes de Cour n'aillent pas me reprocher les sottises que je leur prête, car ce n'est pas eux que j'ai voulu peindre ; c'est moi-même sans nul doute et mes amis, et ce serait vraiment trop fort qu'on voulût m'empêcher de nous corriger eux et moi »[1]. Dans son *Métalogique,* il raille la vaine dialectique des sots, des « Cornificiens » comme il les appelle, nom qui leur resta au moyen âge, et leurs longues phrases semées de tant de particules négatives qu'il fallait vérifier si elles étaient en nombre pair ou impair pour savoir si en fin de compte ils voulaient dire oui ou non[2].

Les idées audacieuses abondent chez Jean de Salisbury ; il fait l'éloge de Brutus ; pour lui, l'assassinat des tyrans n'est pas seulement permis, c'est œuvre pie et recommandable : « non modo licitum est, sed æquum et justum ». Quelle que soit la prospérité apparente des grands, l'État ira à sa ruine si le peuple souffre : « Quand le peuple souffre, c'est comme si le prince avait la goutte »[3] ; il aurait tort de se figurer qu'il est en santé ; qu'il essaye de marcher et il tombera.

Mêmes caractères, mais avec beaucoup plus d'esprit pétillant, dans les œuvres latines de Gautier Map[4]. Ce Gallois a la vivacité des Celtes ses compatriotes ; il fut

[1] « Quæ autem de curialibus nugis dicta sunt, in nullo eorum, sed forte in me aut mei similibus deprehendi ; et plane nimis arcta lege constringor, si meipsum et amicos castigare et emendare non licet. » *Opera*, t. IV, p. 379. (Maupassant se justifiait dans les mêmes termes d'avoir écrit *Bel-Ami*).

[2] T. V, p. 16.

[3] *Policraticus. — Opera*, t. IV, p. 52.

[4] Né probablement dans le comté de Hereford ; remplit des missions diplomatiques : juge itinérant, 1173 ; chanoine de Saint-Paul, 1176 ; archidiacre d'Oxford, 1197 ; passa la fin de sa vie dans son bénéfice de Westbury sur la Severn ; mourut vers 1210.

célèbre à la cour d'Henri II et dans toute l'Angleterre par ses reparties et ses bons mots, si célèbre qu'il s'amusa à les recueillir[1], formant ainsi un livre bizarre, sans commencement ni fin où est noté, jour par jour, ce que l'auteur a entendu de curieux et, avec plus d'abondance encore, ce qu'il a dit lui-même d'amusant. C'est ainsi que certains chapitres de son livre *De nugis Curialium*, titre que le succès de Jean de Salisbury fit attribuer à l'ouvrage, sont de véritables nouvelles et en ont la prestesse; d'autres de vrais fabliaux et en ont la grossièreté; d'autres sont des scènes de comédie, en dialogues coupés, avec indication des personnages, comme au théâtre[2]; d'autres enfin, des anecdotes d'Orient, « quoddam mirabile, » rapportées par des pèlerins ou des croisés.

Comme Jean de Salisbury, il avait étudié à Paris, avait rempli des missions à Rome et avait connu Becket; mais il ne partageait ni sa sympathie pour la France, ni son amitié pour saint Bernard. Dans la querelle qui divisa le saint et Abélard, il prit parti pour ce dernier. Bien qu'il fût d'Église, il ne se lasse pas de poursuivre les moines et surtout les cisterciens de ses railleries; il prête à saint Bernard des miracles manqués[3]; il chansonne le clergé

[1] « Hunc in curia regis Henrici libellum raptim annotavi schedulis. » *Gualteri Mapes De nugis curialium distinctiones quinque*, éd. Th. Wright. Londres, *Camden Society*, 1850, 4°, Dist. IV, Epilogus, p. 140.

[2] *Ibid.* III, 2. *De Societate Sadii et Galonis*. Dialogue de trois femmes : Regina, Laïs, Ero, pp. 111 et s.

[3] Mis en présence d'un cadavre, Bernard se serait écrié : « Galtere, veni foras. — Galterus autem, quia non audivit vocem Jhesus, non habuit aures Lazari et non venit, » p. 42. La satire des femmes est aussi très vive chez Map. Il est l'auteur de cette fameuse *Dissuasio Valerii ad Rufinum de ducenda uxore* (Dist. IV du *De nugis*) que le moyen âge, malgré les déclarations précises de Map, persista à attribuer à saint Jérôme. Map plaignait son ami de bon cœur : « Uxorari tendebat, non amari; Mars nolebat fieri sed Mulciber. »

en vers latins, si bien qu'on lui attribua tous les poèmes *goliardiques*, ainsi nommés du personnage principal qui y figure, Golias, type du prélat débauché et glouton[1]. Il écrivit encore des poèmes français qu'il ne signa pas et, s'il est véritablement l'auteur de *Lancelot*[2], il mérite de figurer parmi les plus habiles poètes du douzième siècle.

V.

Les sujets des rois angevins prirent encore part au mouvement scientifique. On compte parmi eux des juristes, des médecins, des savants, des historiens, des théologiens et, au nombre de ces derniers, quelques-uns des plus célèbres docteurs du moyen âge : Alexandre de Hales[3], le « docteur irréfragable » ; Duns Scot, le « doc-

[1] *The latin poems commonly attributed to Walter Mapes*, éd. Th. Wright, Londres, *Camden Society*, 1841, 4°. Voir, entre autres, la fameuse chanson à boire, d'une verve presque Rabelaisienne :

Meum est propositum in taberna mori ;
Vinum sit appositum morientis ori,
Ut dicant, cum venerint, angelorum chori :
Deus sit propitius huic potatori.
Poculis accenditur animi lucerna, etc.

Sur les clercs Goliardois, voir Bédier, *Les Fabliaux*, Paris, 1893, 8°, pp. 348 et s.

[2] Map n'a jamais revendiqué cet ouvrage ; mais dans beaucoup de mss. il est cité comme en étant l'auteur. De plus et surtout, son contemporain et compatriote, Hue de Rotelande fait une allusion à Map et parait le désigner comme l'auteur du *Lancelot*, voir Ward, *Catalogue of Romances*, 1883, pp. 734 et s.

[3] Alexandre de Hales (Gloucestershire), professeur à Paris, m. en 1245, écrivit sa *Somme* à la requête d'Innocent II. *Alexandri Alensis Angli, doctoris irrefragabilis... universæ theologiæ Summa*, Cologne, 1622, 4 vol. fol. Le moins qu'on puisse dire de beaucoup des questions qu'il discute est qu'elles sont singulièrement indiscrètes.

Il y eut aussi des auteurs de sermons et écrits pieux divers, par ex. Aelred

teur subtil »; Adam de Marisco, ami et conseiller de Simon de Montfort, le « docteur illustre »; Ockham, le « docteur invincible »; Roger Bacon, le « docteur admirable »; Bradwardine, le « docteur profond » et d'autres encore.

Scot agite les plus grands problèmes de l'âme et de la matière et, au milieu de maintes contradictions et obscurités, arrive à cette conclusion, que la matière est une : « Socrate et la sphère d'airain sont de la même nature »; presque à cette autre, que l'être est un[1]. Sa réputation est immense pendant le moyen âge; elle baisse à la Renaissance et Rabelais, dressant la liste d' « aulcuns livres » remarquables de la bibliothèque de Saint-Victor, inscrit, entre le « Maschefaim des advocats » et la « Ratepenade des Cardinaux », les œuvres du docteur subtil, sous le titre de *Barbouillamenta Scoti*[2].

Ockham, aux gages de Philippe le Bel — car l'Angleterre qui jadis faisait venir Lanfranc et Anselme peut maintenant fournir des docteurs au continent — fait la guerre à Boniface VIII et, se fondant à la fois sur saint Paul et Aristote, attaque la puissance temporelle des papes[3]. Roger Bacon s'efforce de débrouiller le chaos des sciences; il devance son illustre homonyme et classifie les causes de l'ignorance humaine[4]. L'archevêque

de Rievaulx, douzième siècle, *Beati Ailredi Rievallis abbatis Sermones* (et autres œuvres), dans Migne, t. CXCV. Cf. *Romania*, t. XXIV, p. 122.

[1] Élève d'Oxford, puis de Paris, où il professa avec éclat, mort à Cologne en 1308. *Opera omnia,* éd. Luc. Wadding, 1639, 12 vol. fol. (Voir *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV, p. 404.)

[2] *Pantagruel*, II, chap. VII.

[3] Les œuvres d'Ockham (quatorzième siècle) n'ont pas été réunies. Voir *Summa totius logicæ,* éd. Walker, 1675, 8°; *Compendium errorum Johannis papæ,* Lyon, 1495, fol., etc.

[4] Né dans le Somersetshire, élève d'Oxford et de Paris, mort vers 1294;

Bradwardine, qui mourut à la grande peste de 1349[1], se restreint à la théologie et, dans un livre célèbre au moyen âge, défend la *Cause de Dieu* contre tous sceptiques, hérétiques, impies et mécréants, convainquant d'erreur Aristote lui-même[2].

Salerne n'est plus seule à produire d'illustres médecins, ni Bologne d'illustres juristes. Une *Rosa Anglica*, œuvre de Jean de Gaddesden, médecin de la cour sous Édouard II, a le plus grand succès dans l'Europe savante et enseigne comment on peut guérir la pierre en frottant le malade d'une pâte faite de grillons et de scarabées, pilés ensemble, « mais en ayant soin de leur ôter d'abord la tête et les ailes[3] ». Une foule de recettes non moins précieuses sont consignées dans ce livre qu'on imprimait et qui faisait encore autorité à la Renaissance.

Barthélemi l'Anglais[4], autre savant, plus universel et

composa : *Opus majus; Opus minus; Opus tertium.* Consulter : *Opus majus, ad Clementem papam*, éd. Jebb, Londres, 1733, fol.; *Opera inedita*, éd. Brewer (*Rolls*), 1859. Mention, dans cette dernière publication, de toute sorte d'inventions curieuses : les cloches à plongeur, p. 533; la poudre à canon, p. 536; des navires très rapides et sans rames; des voitures sans chevaux, d'une vitesse prodigieuse : « Item currus possunt fieri ut sine animali moveantur impetu inæstimabili » p. 533. Études sur les causes des erreurs : autorité, coutume etc., dans l'*Opus majus*, I.

[1] Né à Chichester vers 1290, professeur à Oxford, chapelain d'Édouard III. *De Causa Dei contra Pelagium et de virtute causarum, ad suos Mertonenses*, libri III. Londres, 1618, fol.

[2] Conclusion du chap. I, liv. I : « Contra Aristotelem, astruentem mundum non habuisse principium temporale et non fuisse creatum, nec præsentem generationem hominum terminandam, neque mundum nec statum mundi ullo tempore finiendum ».

[3] *Rosa Anglica*, Augsbourg, 1595, 2 vol. 4°, t. I, p. 496.

[4] Bartholomæus Anglicus, appelé parfois, à tort, de Glanville. M. Delisle a démontré (*Histoire littéraire de la France*, t. XXX) qu'il vivait au treizième et non au quatorzième siècle. Il est difficile d'admettre avec M. Delisle que Barthélemi ne fut pas Anglais. Comme on sait qu'il étudia et vécut sur le continent, on ne peut guère expliquer son surnom que par le fait de sa naissance en Angleterre. Son *De Proprietatibus Rerum* fut

plus célèbre encore, rédige une des plus anciennes encyclopédies qui soient. Son livre latin, qui fut traduit en plusieurs langues, dont il existe de nombreux et superbes manuscrits[1], comprend : tout; depuis Dieu et les anges jusqu'aux bêtes. Barthélemi enseigne la théologie, la philosophie, la géographie et l'histoire, les sciences naturelles, la médecine, la civilité mondaine et l'art de servir à table. Rien n'est trop grand ou trop petit ou trop obscur pour lui; il connaît la nature des anges et aussi celle des puces : « la puce mord plus aigrement quand il doit pleuvoir »; et du diamant, « pierre d'amour et de réconciliation », et des songes de l'homme, « qui se varient selon la variation des fumées qui entrent en la chambrette de sa fantaisie »; et de la migraine, qui vient de « chaudes fumées colériques, pleines de ventosités », et de la lune, qui, « par la force de sa moiteur, met en l'air son impression et engendre la rosée », et de tout enfin[2].

Les juristes sont nombreux; par eux encore se fortifie l'action de Rome sur l'Angleterre; ceux mêmes qui se préoccupent le plus de maintenir intactes les lois et les traditions locales, sont obligés à chaque instant d'en appeler aux maîtres antiques; le droit romain est

traduit en anglais par Trevisa en 1398, en français par maître Jean Corbichon, à la demande du sage roi Charles V, en espagnol, en hollandais. Rapprocher de lui Gervase de Tilbury en Essex, qui écrivit, lui aussi, sur le continent (entre 1208 et 1214) des *Otia imperialia* où il traite du chaos, de la création, des merveilles du monde, etc.; inédit, sauf des extraits p. p. Stevenson, *Radulphi de Coggeshall Chronicon*, 1875, 8° (*Rolls*, pp. 419 et s.)

[1] Par ex. Ms. 15 E II et III au British Museum (miniatures de style riche; *in fine* : « Escript par moy Jo Duries [du Ries] et finy à Bruges le XXVe jour de may, anno 1482 »).

[2] Édition de Paris, 1556, fol., liv. XVIII, chap. 87; liv. XVI, chap. 8; liv. VI, chap. 27; liv. VII, chap. 2; liv. VII, chap. 29.

à leurs yeux une sorte de trésor fondamental et commun où l'on va puiser tout naturellement pour combler les vides de la législation indigène. Comme pour la théologie, les premiers enseignements sont donnés après la Conquête par des étrangers : l'Italien Vacarius, amené par Théobald archevêque de Cantorbéry, professe le droit à Oxford en 1149. Puis Anglo-Normands et Anglais se mettent à codifier et interpréter leurs lois; ils écrivent des traités généraux; ils font des recueils de précédents et comprennent si bien l'utilité de la jurisprudence qu'elle a gardé jusqu'aujourd'hui, en Angleterre, une prépondérance unique parmi les nations modernes. Ranulphe Glanville, grand juge sous Henri II, écrit ou inspire un *Traité des lois et coutumes d'Angleterre*[1]; Richard, évêque de Londres, rédige un *Dialogue de l'Échiquier*[2], plein de sagesse, de vie et même d'une sorte d'humour; Henri de Bracton, le plus illustre de tous, logicien, observateur et penseur, écrit au treizième siècle un ample traité[3] dont on fit ensuite plusieurs abrégés pour la commodité des juges[4] et que l'on consulte encore.

[1] Le *Tractatus de Legibus et Consuetudinibus Angliæ*, éd. Wilmot et Rayner. Londres, 1780, 8°, achevé vers 1187, est peut-être l'œuvre de son neveu Hubert Walter, à qui il l'aurait inspiré.

[2] *Dialogus de Scaccario*, temps d'Henri II, texte dans Stubbs, *Select Charters*, Oxford, 1876, p. 168.

[3] *Henrici de Bracton de Legibus et consuetudinibus Angliæ, libri V*, éd. Travers Twiss, Londres (*Rolls*), 1878 et s., 6 vol. 8°. Bracton s'approprie quelques-unes des maximes et des définitions les plus célèbres du droit romain : « Filius hæres legittimus est quando nuptiæ demonstrant, » t. II, p. 18; le trésor est « quædam vetus depositio pecuniæ vel alterius metalli cujus non extat modo memoria. » II, p. 230. Voir à ce sujet C. Güterbock, *Bracton and his relation to the roman law*, traduit et annot. ép. Brinton Coxe, Philadelphie, 1866, 8°.

[4] Par Gilbert de Thornton vers 1292, par l'auteur du *Fleta*, même époque.

Au monastère, la grande occupation littéraire consiste dans la rédaction des chroniques. Les historiens de langue latine pullulent dans l'Angleterre médiévale; chaque abbaye presque a le sien. Un registre était ouvert, avec une feuille volante à la fin, sur laquelle on inscrivait au crayon, *cum plumbo*, les événements au jour le jour. L'année expirée, le chroniqueur désigné, « non quicumque voluerit, sed cui injunctum fuerit », tirait de ces notes un récit continu, ajoutant ses appréciations et commentaires et insérant le texte intégral des documents officiels reçus en garde par le monastère suivant l'usage du temps[1]. On a ainsi une série presque ininterrompue de chroniques anglaises, écrites en latin, de la Conquête à la Renaissance. La série la plus remarquable est celle de la grande abbaye de Saint-Alban, fondée par Offa, contemporain de Charlemagne, reconstruite par Paul, moine de Caen, abbé en 1077.

La plupart de ces chroniques sont d'une singulière impartialité; les auteurs jugent librement les Anglais et les Français, le roi et le peuple et le pape et Harold et Guillaume. Ils appartiennent à ce pays latin et à ce

[1] Luard, *Annales Monastici,* Londres (*Rolls*), 1864, 8°, t. IV, p. 355. Sur les *Scriptoria* des monastères et, en particulier, sur le *Scriptorium* de Saint-Alban, voir Hardy, *Descriptive Catalogue*, 1871 (*Rolls*), t. III, pp. XI et s. Dans certains cas exceptionnels, la chronique était rédigée par quelque moine qui s'ennuyait au cloître, baillait aux offices et voulait chasser par ce travail les mauvaises pensées : « Sedens igitur in claustro pluries fatigatus, sensu hebetato, virtutibus frustratus, pessimis cogitationibus sæpe sauciatus, tum propter lectionum longitudinem ac orationum lassitudinem, propter vanas jactantias et opera pessima in sæculo præhabita... » Il écrit néanmoins, lui aussi, par ordre, « ad rogationem superiorum meorum » *Eulogium historiarum ab orbe condito usque ad A. D.* 1366, par un moine de Malmesbury, éd. Haydon (*Rolls*), Londres, 1858, 2 vol. 8°, t. I, p. 2.

monde religieux qui n'avaient pas de frontières. Les plus habiles d'entre eux sont remarquables encore par leur connaissance des anciens, par la haute idée qu'ils se font, dès le douzième siècle, de l'art historique, et par le soin qu'ils prennent de décrire les mœurs et les coutumes, de tracer des portraits et de conserver des anecdotes curieuses. Ainsi brillèrent, au douzième siècle, à des degrés différents, Orderic Vital, auteur d'une *Histoire ecclésiastique* d'Angleterre; Eadmer, biographe de saint Anselme; Giraud le Cambrien, Gallois bouillant et fanfaron, qui montra dans sa vie et dans ses écrits un tempérament de cadet de Gascogne[1]; Guillaume de Malmesbury[2], Henri de Hungtindon[3], etc.

[1] *Orderici Vitalis angligenæ*, *Historiæ ecclesiasticæ libri XIII*, éd. Le Prevost, Paris, 1838-55, 5 vol. 8°. Vital était né en Angleterre, mais il vécut et écrivit dans un monastère de Normandie où il avait été envoyé « comme en exil » et où, « comme saint Joseph en Égypte, il entendit parler une langue inconnue. » — *Eadmeri Historia novorum in Anglia*, éd. Martin Rule, Londres (*Rolls*), 1884, 8°. — *Giraldi Cambrensis Opera* éd., Brewer (et autres), Londres (*Rolls*), 1861-91, 8 vol. 8°; Giraud était né au château de Manorbeer (qui subsiste à l'état de ruine) près Pembroke; il était fils de Guillaume de Barri de la grande et belliqueuse famille qui allait jouer un si grand rôle dans la conquête d'Irlande, et d'Angareth, petite-fille de Rhys ap Theodor, prince gallois. Il étudia à Paris, fut chapelain d'Henri II, séjourna en Irlande, prêcha la croisade en Galles avec l'archevêque Baudoin, fit des efforts désespérés (et infructueux) pour se faire nommer évêque de Saint-David, et finit par y vivre en paix et y mourir (vers 1216); son tombeau très mutilé s'y voit encore. Œuvres principales, toutes en latin : *De Rebus a se gestis; Gemma ecclesiastica; De Invectionibus libri IV; Speculum Ecclesiæ; Topographia Hibernica; Expugnatio Hibernica; Itinerarium Kambriæ; Descriptio Kambriæ; De Principis Instructione.*

[2] *De Gestis Pontificum Anglorum*, éd. Hamilton, Londres (*Rolls*) 1870, 8°, ou Hardy, *English Historical Soc.* 1840; *De Gestis regum Anglorum... Historiæ novellæ*, éd. Stubbs, Londres (*Rolls*), 1887 et s. 8°. Guillaume de Malmesbury écrivit entre 1114 et 1123.

[3] *Henrici archidiaconi Huntendunensis*, *Historia Anglorum... from A.C. 55 to A.D.* 1154. éd. T. Arnold, Londres (*Rolls*), 1879, 8°. Henri écrit beaucoup plus en dilettante que Guillaume de Malmesbury; on

Ces deux derniers ont une sorte de passion pour leur art et une vénération profonde pour les modèles antiques. Guillaume surtout est digne de mémoire et de respect. Avant d'écrire, il avait réuni une foule de livres et de témoignages; après avoir écrit, il revoit son texte et l'améliore; jamais il ne considère que « son siège soit fait ». Il s'intéresse aux coutumes, aux traits qui marquent les progrès de la civilisation; il donne des jugement réfléchis et les motive; il tient à intéresser et enregistre une foule d'anecdotes; quelques-unes sont de vraies nouvelles; sept siècles avant Mérimée, il conte à sa manière l'histoire de la Vénus d'Ille [1]. Il n'atteint pas les hauteurs suprêmes de l'art, mais il est sur la voie; il ne sait pas fondre ses couleurs comme on a fait depuis en un chatoiement délicieux au regard; mais déjà il peint en couleurs. Pour plaire à son lecteur, il lui dit naïvement et tout à coup : « Je vais vous raconter une histoire. Il y avait une fois... » Mais s'il n'a pu pratiquer habilement la méthode, c'est déjà beaucoup d'avoir essayé et d'en avoir sitôt reconnu l'excellence.

Au treizième siècle brilla par-dessus tous les autres Mathieu Paris, moine anglais, de l'abbaye de Saint-Alban, qui ressemble par sa sincérité, sa conscience, sa passion pour l'art historique à Guillaume de Malmesbury [2]. Lui aussi cherche à intéresser; habile dessina-

dirait qu'il cherche surtout à se distraire lui-même : habile à écrire en vers (voir *supra*, p. 183), il insère de temps en temps des poèmes latins de sa composition; sa chronologie est vague et pleine d'erreurs.

[1] « De annulo statuæ commendato », t. I, p. 354 (*De Gestis Regum*).

[2] *Matthæi Parisiensis Chronica Majora*, éd. Luard, Londres (*Rolls*), 1872, et s., 7 vol. 8°; *Historia Anglorum, sive ut vulgo dicitur, Historia Minor*... éd. Madden, Londres (*Rolls*), 1866 et s., 3 vol. Il était Anglais; son surnom de Parisiensis signifie peut-être qu'il avait étudié à Paris; peut-être aussi appartenait-il à une des familles de *Paris* qui existaient alors en

teur, « *pictor peroptimus* » [1], il illustre lui-même ses manuscrits; il représente des scènes de la vie religieuse, une châsse gothique portée par des moines et que des paralytiques s'efforcent de toucher, un architecte recevant les ordres du roi, puis travaillant à la construction d'un édifice, une gemme antique du trésor de Saint-Alban que, par une superstition bizarre, le couvent prêtait aux femmes enceintes pour les aider dans leurs couches, un animal curieux, peu connu en Angleterre : « un certain éléphant » [2], dessiné d'après nature, avec une réplique de sa trompe dans une autre pose; « le premier, dit-il, qu'on eût vu dans le pays » [3]. L'animal venait d'Égypte et avait été donné en cadeau à Henri III par Louis IX, roi de France. Mathieu note les traits de mœurs, donne une grande attention aux affaires étrangères et recueille, lui aussi, des anecdotes, celle par exemple du Juif errant qui vivait encore de son temps ainsi qu'en témoigna en sa

Angleterre (Jessopp, *Studies by a Recluse*, Londres, 1893, p. 46). Il prit l'habit à Saint-Alban en 1217 et remplit une mission en Norvège, auprès du roi Hacon en 1248-9. Henri III, mauvais roi, mais bon artiste, faisait beaucoup de cas de lui; il mourut en 1259. Pour sa partie ancienne, la chronique de Mathieu est fondée sur Roger de Wendover (autre moine de saint Alban, mort en 1236).

[1] Témoignage de Walsingham. Voir Madden, *Historia Anglorum* (par Mathieu Paris), *Rolls*, t. III, p. XLVIII.

[2] Ms. Nero D. I, au *British Museum*, folios, 22, 23, 146, 169. On a contesté l'attribution de ces dessins à Mathieu Paris lui-même; elle semble toutefois assez probable (*contra*, voir Hardy, t. III de son *Descriptive Catalogue*). Voir aussi le ms. Royal 14 C. VII : cartes et itinéraires; grande Vierge sur son trône : à ses pieds un moine : « Fret' Mathias Parisiensis », fol. 6; belles draperies aux plis multiples rappelant le style de Villard de Honecourt.

[3] Année 1255 : « Missus est in Angliam quidam elephas quem rex Francorum pro magno munere dedit regi Angliæ... Nec credimus alium unquam visum fuisse in Anglia. » *Abbreviatio Chronicorum*, à la suite de l'*Historia Anglorum... sive Historia Minor*, éd. Madden (*Rolls*), t. III, p. 344.

présence un archevêque d'Arménie venu à Saint-Alban en 1228. Le portier du prétoire, comme Jésus passait, le frappa, disant : « Va donc plus vite, Jésus, va donc, pourquoi tardes-tu? » Jésus, se retournant, le regarda d'un visage sévère et dit : « Je vais, mais toi, tu attendras jusqu'à ce que je vienne. » Et depuis lors Cartaphilus attend, et sa vie recommence au début de chaque siècle. Mathieu profite de cette même occasion pour se renseigner sur l'arche de Noé et nous apprend qu'on la voyait encore, au témoignage du même prélat, en Arménie [1].

Au quatorzième siècle, les plus illustres chroniqueurs furent Ranulphe Higden dont l'Histoire Universelle devint une manière d'ouvrage classique, fut traduite en anglais, imprimée à la Renaissance, constamment citée et copiée [2]; Walter de Hemingburgh; Robert d'Avesbury; Thomas Walsingham [3], sans parler de divers anonymes. Plusieurs d'entre eux et Walsingham surtout auraient eu, pour la verve dramatique de leurs peintures, une place hors pair dans l'ancienne littérature anglaise, s'ils n'avaient, comme leurs prédécesseurs, écrit en latin [4].

[1] *Chronica Majora*, t. III, pp. 162 et s. L'anecdote de Cartaphilus se trouvait déjà dans Roger de Wendover, lui aussi présent au monastère à la venue du prélat. Les détails sur l'arche sont personnels à Mathieu.

[2] *Polychronicon Ranulphi Higden... with the English translation of John Trevisa*, éd. Babington et Lumby, Londres (*Rolls*), 1865, 8 vol. 8°, Higden mourut vers 1363. Voir *infra*, p. 419.

[3] V. *infra*, liv. III, p. 417.

[4] Beaucoup d'autres Anglais écrivirent l'histoire en latin, notamment : Florence de Worcester, Siméon de Durham, Fitzstephen, le pseudo Benoît de Peterborough, W. de Newburgh, Roger de Hoveden, au douzième siècle; Gervase de Cantorbéry, Radulphe de Diceto, Roger de Wendover, Radulphe de Coggeshall, John de Oxenede, Barthelemi de Cotton, au treizième siècle; William Rishanger, John de Trokelowe, Nicolas Trivet, Richard de Cirencester, et autres, au quatorzième siècle. Une foule d'autres

On voit combien est profonde la transformation, combien sont puissants les liens intellectuels avec Paris et Rome, et combien enfin les habitants de l'Angleterre diffèrent maintenant de ces Anglo-Saxons que les vainqueurs d'Hastings avaient trouvés « *agrestes et pene illiteratos* », au témoignage d'Orderic Vital. Les temps sont changés : « L'admirable Minerve visite, à tour de rôle. les nations humaines... Elle a abandonné Athènes, elle a quitté Rome, elle s'écarte de Paris; la voici maintenant venue dans cette île de Bretagne, la plus insigne du monde; que dis-je? à elle seule, un abrégé du monde[1] ». Ainsi pouvait s'exprimer sur sa patrie, vers le milieu du quatorzième siècle, alors que les résultats de l'expérience tentée étaient acquis et évidents, ce grand ami des livres, ancien élève de Paris, et qui avait été un fervent admirateur de la capitale française, Richard de Bury, évêque de Durham[1].

chroniques sont anonymes. La plupart de ces histoires ont été publiées par les soins de l'*English historical Society*, de la *Society of Antiquaries* et surtout du Maître des Rôles, dans la grande collection : *The Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland... published under the direction of the Master of the Rolls,* Londres, 1857, et s. (se continue). Voir aussi le *Descriptive Catalogue of materials relating to the history of Great Britain and Ireland, to the end of the reign of Henry VII,* p. p. T. D. Hardy, Londres (*Rolls*), 1862-6, 3 vol. 8°.

[1] Le contraste entre les souvenirs de jeunesse de Richard (*supra*, p. 174) et le temps où il écrit s'explique; la guerre de cent ans est venue et l'évêque peut bien parler de la décadence de Paris « ubi tepuit, immo fere friguit zelus scholæ tam nobilis, cujus olim radii lucem dabant universis angulis orbis terræ... Minerva mirabilis nationes hominum circuire videtur... Jam Athenas deseruit, jam a Roma recessit, jam Parisius præterivit, jam ad Britanniam, insularum insignissimam, quin potius microcosmum, accessit feliciter. » *Philobiblon,* Chap. IX, p. 89. Le comte de Cominges, ambassadeur à Londres, assurait inversement, mais presque dans les mêmes termes, le roi Louis XIV « que les arts et les sciences abandonnent quelquefois un pays pour en aller honorer un autre à son tour. Présentement elles ont passé en France et s'il en reste ici quelques vestiges... » 2 Avril 1663, *A French Ambassador at the court of Charles II,* 1892, p. 205.

CHAPITRE IV.

LES LETTRES ANGLAISES.

I.

L'anglais cependant avait survécu; mais transformé, lui aussi, par la Conquête. Après le désastre d'Hastings était venu pour les indigènes une période de stupeur et de silence, et la chose fut bonne en elle-même; le premier devoir du maître est d'imposer silence à l'élève; les conquérants n'y faillirent point. Il y eut cent ans de silence.

Les clercs seuls avaient fait exception; les hommes de langue indigène s'étaient tus. A peine recopiaient-ils encore les manuscrits de leurs anciens auteurs dont la liste demeurait close; ils écoutaient, sans comprendre, les chants que l'étranger avait mis à la mode dans leur île; manière de dire et sujets des récits, tout leur était insolite, et ils demeuraient silencieux, au milieu de cette gaieté qui éclatait comme un défi dans la littérature des vainqueurs.

La nécessité leur remit la plume à la main : après comme avant la Conquête, l'objet raisonnable de la vie continuait d'être de gagner le ciel, et c'eût été perdre

son temps que d'employer le latin pour démontrer cette vérité au commun peuple d'Angleterre. Le français servait pour les nouveaux maîtres du pays et pour le groupe de leurs fidèles; le latin, pour les clercs; mais, pour la masse des « gens de rien », qui sont toujours les plus nombreux, il était indispensable de parler anglais. Tout le monde ne sait pas le français, dit, au quatorzième siècle, le traducteur anglais du *Château d'Amour* pour justifier son entreprise. Les premières œuvres rédigées en anglais après la Conquête furent des sermons et des traités pieux, les uns imités de Bède, d'Ælfric et des anciens modèles saxons, les autres traduits du français; nulle originalité ou invention; c'est une période d'affaissement et d'humiliation; le vainqueur chante; le vaincu prie.

Le douzième siècle, si fécond en œuvres latines et françaises, ne compte guère, comme œuvres anglaises, que des livres de dévotion en vers ou en prose. Les vers sont de formes bâtardes; les anciennes règles à moitié oubliées se marient aux nouvelles à moitié comprises; beaucoup d'auteurs emploient à la fois l'allitération et la rime, péchant contre toutes deux[2]. Le style des sermons

[1] On Englisch I-schul mi resun schowen
Ffor him that con not i-knowen
Nouther Ffrench ne Latyn.

Castel of Love, dans Horstmann et Furnivall, *Minor poems of the Vernon ms.* 1892. I, p. 356. (V. *infra*, p. 216.)

[2] Entre autres recueils de sermons anglais, du douzième au quatorzième siècles, consulter : *An Old English Miscellany*, éd. Morris, *Early English text Society*. 1872, 8°; pp. 26 et s., traduction en prose anglaise du treizième siècle de quelques sermons de Maurice de Sully; p. 187, « a lutel soth sermon », en vers, etc. — *Old English homilies and homelitic treatises of the XIIth and XIIIth centuries*, éd. Morris, *Early English*

est d'ordinaire familier et bienveillant; on s'adresse aux pauvres et aux malheureux, il faut leur être tendre et les consoler; on les intéresse, comme d'ordinaire, par des histoires de miracles; on leur fait peur, comme autrefois, avec des descriptions de l'enfer; on leur donne confiance par des exemples de la miséricorde divine. De même que les anciennes églises, tous les recueils de sermons contiennent des peintures du jugement et de l'enfer, l'enfer avec ses supplices monstrueux, ses puits de flammes, son océan aux sept vagues amères : de glace, de feu, de sang... c'est une interprétation rudimentaire de traditions que recueillirent à leur tour Dante dans son poème et Giotto dans sa fresque [1]. Giotto surtout, à cause des maladresses et des audaces de son pinceau, revient en mémoire, Giotto si lointain et si moderne à la fois, avec ses enfantillages barbares, ses diables rôtissant les damnés à la broche, et son effort pour peindre l'invisible et traduire aux yeux l'inconnaissable, avec sa recherche de l'impossible, recherche presque doulou-

text Society, Londres, 1867, 8°. Beaucoup de ces pièces sont de simples transcriptions de documents anglo-saxons antérieurs à la Conquête; p. 159, l'*Ode morale*, XIIe siècle (396 vers rimés; Cf. *Anglia*, I, p. 6). — *The Ormulum*, with the notes... of R. M. White, éd. Holt, Oxford, 1878, 2 vol. 8°, immense compilation en vers, dont nous n'avons qu'une partie, par frère Ormin, treizième siècle, contenant une paraphrase de l'évangile du jour et un sermon s'y rapportant. Cf. Napier, *Notes on... Ormulum*, dans *History of the Holy Rood tree*, E. E. T. S. 1894. — *Hali Meidenhad*, éd. Cockayne, E. E. T. S. 1866, en prose, XIIIe s. — *English metrical Homilies*, éd. J. Small, Edimbourg, 1862, 8°, homélies mélangées de contes ou exemples, rédigées vers 1330. — *Religious pieces in prose and verse*, éd. G. G. Perry, *Early English text Society*, 1867, 8°.

[1] Au lieu de Dante conduit par Virgile, l'auteur anglais fait descendre aux enfers, à l'exemple de ses modèles du continent, saint Paul, guidé par saint Michel. Saint Paul franchit les différents cercles; ému de tant de souffrances, il pleure, et Dieu lui accorde que, le dimanche, les damnés ne souffriront plus. Sermon composé vers 1200, dans les *Old English Homilies* de Morris, 1867, sermon IV, sur le dimanche (imité du français).

reuse, qui est la contradiction de la sagesse antique, et qui est la sublime folie de l'âge moderne alors naissant. Non loin de Padoue, à côté de Venise, dans la grande mosaïque byzantine de Torcello, on peut voir un dernier reflet de l'équanimité antique : ici, la scène du jugement est avant tout solennelle, et c'est par là surtout qu'elle est terrible ; l'impression qu'on emporte est celle de l'arrêt fatal, inéluctable. Comme sur le théâtre des anciens, il semble que la fatalité préside au drame. Or, dans les sermons anglais de cette époque reculée, ce n'est pas l'art de Torcello qui se continue ; c'est l'art de Giotto qui commence. De temps en temps, parmi les gaucheries de l'auteur mal assuré de sa langue, et au milieu de conseils tièdes et bienveillants, éclate une apostrophe retentissante qui fera vibrer l'être tout entier et qui, dans sa force et sa brièveté approche du sublime : « Celui qui fait l'aumône avec des biens mal acquis n'obtient pas plus la grâce du Christ que celui qui aurait tué ton enfant et t'en apporterait la tête en cadeau[1]. »

On mit en vers le Psautier, des parties de la Bible[2], les vies des saints, donnant une place d'honneur aux saints anglais, saint Thomas Becket et autres : « Saint

[1] Dans les *Old English Homilies* de Morris, t. I, p. 39 (dans la 2e série, spécimens de musique).

[2] *The story of Genesis and Exodus, an early English song*, about A. D. 1250, éd. Morris, *Early English text Society*, 1865, 8° (la Bible fut traduite intégralement en prose française avant 1250). — Le psautier fut traduit en vers anglais au milieu du treizième siècle (*Surtees Society*, 1843-7), puis en prose vers 1327, par un anonyme qu'on a cru longtemps être William de Shoreham, moine du prieuré de Leeds : *The earliest English prose Psalter, together with eleven Canticles* [etc.], éd. Bülbring, Londres, E. E. T. S., 1891, 8° ; en prose encore, avec commentaire par Richard Rolle de Hampole, éd. Bramley, Oxford, 1884. 8°. Les psaumes de la pénitence furent traduits en vers par Richard de Maidstone, 2e moitié du XIVe s. V. *Minor poems of the Vernon Ms.*, p. 12.

Swithin le Confesseur était un Anglais. — Saint Wulfstan vivait en Angleterre... Étant encore tout petit enfant, il menait déjà une vie pas mal sainte. Quand les autres enfants allaient jouer, lui il allait à l'église. Saint Édouard était alors notre roi, qui est maintenant au ciel. — Saint Cuthberht naquit en Angleterre. — Saint Dunstan était un Anglais.[1] » Sur ce dernier, foule de légendes pour amuser le bon peuple; forgeron comme saint Éloi, il fait rougir ses pinces au feu et empoigne par le nez le diable qui était venu le tenter sous des traits de femme : « On entendit au loin par le pays les hurlements du diable. Pourquoi aussi n'était-il pas resté chez lui à se moucher tout seul[2]? » Puis, des légendes gracieuses comme celle de saint Brandan, traduites du français à la fin du treizième siècle, histoire de ce moine irlandais qui, monté sur une barque de cuir, partit à la recherche du Paradis et visita des îles merveilleuses où les brebis se gouvernent elles-mêmes et où les oiseaux sont des anges transformés. L'idéal optimiste des Celtes reparaît dans ce poème dont la donnée leur est empruntée; « tout y est beau, pur, inocent; jamais regard si bien-

[1] Quantité de vies des saints furent rédigées en vers anglais, de 1250 à 1350; elles remplissent d'énormes mss. dont quelques-uns contiennent la vie des saints de tous les jours de l'année. Parmi les saints les plus populaires figure naturellement saint Thomas Becket : *Materials for the History of Thomas Becket*, éd. Robertson, *Rolls*, 1875 et s., 7 vol. 8°. V. *The early South-English Legendary or Lives of Saints*, éd. Horstmann, E. E. T. S. 1887; voir encore Furnivall, *Early English Poems and lives of Saints*, Berlin, *Philological Society*, 1862, 8°. Plusieurs vies de saints ont été publiées par l'Early English text Society.

[2] Vie attribuée à Robert de Gloucester; elle se trouve, avec plusieurs autres, dans le même ms. que la *Chronique*, le dialecte est le même; la date de composition est l'année 1300 environ; p. p. Furnivall, *Early English poems*, Berlin, 1862.

veillant n'a été jeté sur le monde, pas une idée cruelle, pas une trace de faiblesse ou de repentir[1] ».

Les gaietés de l'histoire de saint Dunstan, la sérénité de l'histoire de saint Brandan sont des exemples rares dans cette littérature. On retrouve d'ordinaire bien vite, sous les broderies légères imitées des Celtes ou des Normands, le fond sombre et rêveur de l'âme saxonne. L'enfer et ses supplices, le remords pour des fautes irréparables, l'appréhension de l'avenir, la terreur des jugements de Dieu, la brièveté de la vie sont, comme avant la Conquête, des sujets favoris parmi les poètes pieux nationaux. Pourquoi s'attacher à ce monde fragile : « Où sont Paris? et Hélène?.. et Tristan?.. et Hector?.. et César[2]? »

Les traités divers et les poèmes pieux abondent à partir du treizième siècle; tous adaptés à la vie et au goût anglais, mais imités du français. La *Règle des femmes recluses*[3] (en prose) fait peut-être exception : ce serait dans ce cas le premier des traités originaux rédigés en anglais après la Conquête. Cette Règle est

[1] Renan, *Essais de morale et de critique*, 3e éd. 1868. Texte français du Voyage: *Les Voyages merveilleux de Saint-Brandan à la recherche du Paradis terrestre, légende en vers du douzième siècle*, éd. Francisque Michel, Paris, 1878; version anglaise : *Saint-Brandan a medieval legend of the sea*, éd. Th. Wright, *Percy Society*, 1844, 8°.

[2] *Old Engl. Miscell.* éd. Morris, 1872, p. 94, poème par Thomas de Hales.

[3] *The Ancren Riwle*, éd. J. Morton, Londres, *Camden Society*, 1853, 4°; XIIIe siècle. On en a quatre mss. en anglais, un en latin (traduit de l'anglais). Un ms. français du même ouvrage : *La Reule des femmes religieuses et recluses*, fut brûlé dans l'incendie de la bibliothèque Cotonienne. Les dames pour qui ce livre fut écrit habitaient Tarrant-Kaines, comté de Dorset, localité où un couvent de moines avait été fondé par Ralph de Kaines, fils d'un des compagnons du Conquérant. Il n'est pas impossible que le texte original fût le texte français; des lambeaux de français subsistent dans le texte anglais. Cf. *Anglia*, t. XV, p. 478. Cf. *Regula Inclusarum* d'Aelred de Rievaulx, *Romania*, XXIV, 122.

un manuel de piété à l'usage des femmes qui veulent se donner à Dieu, une sorte d'Introduction à la vie dévote, aussi douce de ton que celle de François de Sales, mais autrement rigoureuse dans ses préceptes. L'auteur s'adresse spécialement à trois jeunes femmes de bonne famille qui avaient résolu de vivre hors du monde, sans pourtant prononcer de vœux. Il leur apprend à se priver de tout ce qui rend la vie agréable; à ne prendre aucun plaisir, ni par les yeux, ni par les oreilles, ni autrement. Il donne des préceptes sur le lever et le coucher, la nourriture, les vêtements; un mot résume toutes ses intentions, il enseigne le *renoncement.* Mais il le fait d'un ton si bon, si affectueux, que la vie à laquelle il veut courber ses pénitentes ne paraît pas par trop amère; sa voix est si douce que l'existence décrite par lui semble presque douce. Et cependant, tout ce qui pourrait distraire doit être évité; la moindre chose peut avoir de graves conséquences : « of little waxeth mickle ».

Il ne faut pas jeter les yeux sur le monde; les jeunes recluses devront se priver même du plaisir de regarder par les fenêtres du parloir. Elles se rappelleront l'exemple d'Ève : « Si quelqu'un avait dit à Ève quand elle jeta les yeux sur la pomme : — Ah! Ève, détourne-toi; ce que tu regardes, c'est ta mort; — que croyez-vous qu'elle aurait répondu? — Mon cher maître, tu te trompes; comment peux-tu me blâmer? Cette pomme que je regarde, on m'a défendu de la manger, mais non de la regarder. — Voilà ce qu'Ève se serait empressée de répondre. Oh! mes chères sœurs, Ève, en vérité, a bien des filles qui imitent leur mère et qui répondent comme elle : — Crois-tu donc, dira

l'une, parce que je regarde cet homme, que je vais lui sauter dessus? — Dieu sait, mes chères sœurs, que de plus grandes merveilles sont arrivées. Ève votre mère, son regard lancé, le suivit d'un bond jusqu'à la pomme, et tomba du paradis en terre, et de la terre en enfer, où elle demeura emprisonnée quatre mille ans et plus, elle et son mari; et elle enseigna à sa postérité à sauter indéfiniment après elle dans la mort. Le début et la cause de cette épouvantable calamité fut un petit regard de rien, et c'est ainsi que — of little waxeth mickle. »

La masse des traités de ce genre qui nous sont parvenus, sont en général d'une époque un peu plus récente et se rapportent à la première moitié du quatorzième siècle. Au treizième, beaucoup d'Anglais considéraient, ainsi qu'on a vu, le français comme étant, avec le latin, la langue littéraire du pays; ils s'appliquaient à s'en servir, mais ne réussissaient pas toujours très bien. Robert Grosseteste, qui cependant recommandait à son clergé de prêcher en anglais, avait composé en français un *Château d'Amour,* poème allégorique, avec des tours, un château, des personnages qui sont des symboles, sorte de *Roman de la Rose* pieux. William de Wadington avait écrit de même en français son *Manuel des pechiez*, non sans se douter que sa grammaire et sa prosodie pouvaient prêter à rire; il s'en excusait par avance :

De le français ni del rimer
Ne me doit nul hom blamer,
Car en Angleterre fus né
Et nourri,ordiné et élevé.

Ces tentatives deviennent rares dès qu'on entre dans

le quatorzième siècle et, en revanche, les traductions anglaises se multiplient. Nous trouvons, par exemple, dès la première partie du siècle, des traductions en vers anglais du *Château* et du *Manuel*[1]; une traduction en prose de cette fameuse *Somme des Vices et des Vertus* que frère Lorens avait composée en 1279 pour Philippe III de France et dont un exemplaire, enchaîné à un pilier de l'église des Innocents, restait ouvert à la disposition des fidèles; un bestiaire, des écrits dévots sur la sainte Vierge, un *Courrier du Monde*, contenant l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament[2]. Une foule

[1] Version française du *Château* : éd. Cooke, *Carmina Anglo-Normannica*, 1852, *Caxton Society;* Versions anglaises (on en a plusieurs) : *The minor poems of the Vernon ms.*, éd. Horstmann et Furnivall, Londres, E. E. T. S. 1892, 8°, pp. 355, 407; et Weymouth : *Castell off Love... an early English translation of an old French poem by Robert Grosseteste; Philological Society*, 1864. Le *Manuel des Pechiez* et la traduction anglaise (très libre) qui en fut faite vers 1303 par Robert Mannyng, de Brunne (Lincolnshire), ont été publiés par Furnivall : *Handlyng Synne*, Londres, *Roxburghe club*, 1862, 4° (foule d'histoires et d'exemples édifiants). Le même Mannyng (1260?-1340?), versifia d'après Wace et d'après Pierre de Langtoft (Anglais qui avait écrit en français, *supra*, p. 124), une chronique qui va « du temps de sire Noé » jusqu'à Édouard I : *The story of England*, éd. Furnivall, Londres, 1887 (*Rolls*), 2 vol. 8°. Il est peut-être l'auteur d'une méditation sur la Cène imitée de son contemporain saint Bonaventure : *Meditacyuns on the soper of our Lorde*, éd. Cowper, *Early English text Society*, 1875, 8° (en vers).

[2] *The Ayenbite of Inwyt or Remorse of Conscience*, par le moine Michel de Northgate, éd. Morris, *Early English text Society*, 1866, 8°; redigé vers 1340. — Voir encore : *Legends of the holy Rood, symbols of the Passion and Cross poems, in old English, of the XIth, XIVth and XVth centuries*, éd. Morris, *Early English text Society*, 1871, 8°. — *An old English Miscellany, containing a Bestiary, Kentish sermons, Proverbs of Alfred and religious poems of the XIIIth century*, éd. Morris, même société, 1872. — *The Religious poems of William de Shoreham,* éd. Th. Wright, *Percy Society*, 1849 (sur les sacrements, les commandements, les péchés capitaux etc., première moitié du XIV[e] siècle). — *Cursor Mundi, the cursur o the world*, éd. R. Morris, *Early English text Society*, 1874-93, 7 parties, rédigé vers 1300, d'après l'*Historia Ecclesias-*

de légendes trouvent place dans le *Courrier*, celle de la croix par exemple, qui fut faite de trois arbres, cyprès, cèdre et pin, images de la Trinité. Ces arbres étaient sortis de trois pepins donnés à Seth par l'ange gardien du paradis et mis sous la langue d'Adam à sa mort; ils prolongent sur les monts leur existence miraculeuse et jouent un rôle aux grandes époques de l'histoire juive, au temps de Moïse, de Salomon, etc. Des légendes de même sorte agrémentent la plupart de ces recueils : quel bien eût-on fait si on n'avait pas été lu? et pour être lu il fallait plaire : d'où l'emploi du vers qui charme l'oreille, et l'insertion d'histoires romantiques agréables à l'esprit, car, dit Robert Mannyng, dans sa traduction du *Manuel des Pechiez,* « beaucoup de gens sont ainsi faits qu'il leur plaît fort d'entendre des contes et des vers, dans leurs jeux, dans leurs fêtes et autour d'un pot de bière »

A côté de ces traducteurs et adaptateurs, un écrivain, un peu plus original, Richard Rolle, hermite d'Hampole, remarquable par ses écrits anglais et latins, en vers et en prose [1] et plus encore par son caractère. Il est le premier sur la liste de ces prédicateurs laïques dont l'Angleterre connut un si grand nombre, qu'une crise intérieure ramena à Dieu et qui, apôtres volontaires,

tica de Pierre Comestor, la *Fête de la Conception* de Wace, le *Chateau d'Amour* de Grosseteste, etc. (Haenisch, *Inquiry into the sources of the Cursor mundi ; Ibid.*, VII[e] partie); attribué à tort à Jean de Lindbergh (Morris, préface, p. XVIII). Cf. Napier, *History of the Holy Rood Tree*, E. E. T. S. 1894.

[1] *English prose treatises of Richard Rolle de Hampole*, éd. Perry, *Early English text Society,* 1866, 8°; *The Psalter by R. Rolle of Hampole* (en prose, avec commentaire), éd. Bramley, Oxford, 1884; Horstman, *Yorkshire writers*, 1895. Son principal ouvrage latin est le *Stimulus Conscientiæ*, traduit en vers anglais, peut-être par lui-même : *The Pricke of Conscience*, éd. Morris, Londres, *Philological Society*, 1863, 8°.

coururent le pays, convertissant les simples, édifiant les sages, et donnant, hélas, à rire aux méchants. Les braves gens voient en eux des saints et les sceptiques des fous : c'est l'histoire de Richard Rolle, de Georges Fox, de Bunyan, de Wesley; le même homme revit à travers les siècles et la même humanité lui adresse à la fois ses bénédictions et ses quolibets.

Richard était du siècle et ne reçut pas les ordres. Il avait étudié à Oxford. Un jour, il quitta la maison paternelle pour se livrer à la vie contemplative. Dès lors, il se mortifie, il jeûne, il prie, il a des tentations; le diable lui apparaît sous les traits d'une belle jeune fille qui, dit-il, « m'avait aimé tendrement, de bon amour ». il a des extases, il pousse des soupirs et des gémissements; on vient le voir dans sa retraite; on le trouve écrivant, « scribentem multum velociter »; on lui demande de s'arrêter d'écrire et de parler à ses visiteurs; il parle, mais écrit toujours, « et ce qu'il écrivait différait entièrement de ce qu'il disait ». Ce dédoublement de la personnalité dura deux heures. Il quitte sa retraite et parcourt le pays, prêchant le renoncement et le retour au Christ. Il se fixa enfin à Hampole où il rédigea ses principaux écrits et mourut en 1349. Certaines qu'il serait un jour canonisé, ce qui pourtant n'eut pas lieu, les nonnes d'un couvent voisin firent composer d'avance l'office pour sa fête, et c'est ainsi que sa biographie nous est connue[1].

[1] *Officium de Sancto Ricardo heremita.* L'office contient des hymnes en l'honneur du saint :

Letetur felix Anglorum patria...
Pange lingua graciosi Ricardi preconium,
Pii, puri, preciosi, fugientis vicium.

English prose treatises (ut supra) pp. xv et xvi.

Son style et ses pensées correspondent bien à une vie pareille; le fond de ses pensées est sombre; les anxiétés germaniques reparaissent dans ses écrits, l'idée de la mort et de l'enfer lui cause des angoisses que toute sa dévotion ne suffit pas à atténuer. Son style est, comme sa vie, tout entrecoupé; aux passages calmes, aux belles histoires édifiantes, succèdent des explosions de passion; la phrase devient courte et haletante, toute en interjections et en apostrophes : « Jésus est ton nom! Ah! ah! ce nom merveilleux! Ah! ce nom délectable! Voilà le nom qui est au-dessus de tous les noms!... Je m'en allai chez Convoitise-des-Richesses et je n'y trouvai pas Jésus. Je fus trouver Vanité-de-la-Chair et je ne trouvai pas Jésus. Je m'assis dans la société de Joie-Mondaine et je ne trouvai pas Jésus... Je me tournai donc d'un autre côté et je courus chez Pauvreté. Là je trouvai Jésus dans sa pureté, venu sur la terre, étendu dans la crèche, emmaillotté de langes[1]. »

Rolle de Hampole est, si l'on en excepte le cas douteux de l'*Ancren Riwle,* le premier prosateur anglais postérieur à la Conquête qui puisse prétendre à la qualité d'auteur original : il a fallu pour le rencontrer nous avancer assez loin dans le quatorzième siècle. Lorsqu'il mourut, en 1349, Chaucer avait environ dix ans, et Wyclif trente ans.

[1] « Ihesu es thy name. A! A! that wondyrfull name! A! that delittabyl name! This es the name that es above all names... I yede abowte be couaytyse of reches and I fande noghte Ihesu. I rane be the wantonnes of flesche and I fand noghte Ihesu. I satt in companye of worldly myrthe and I fand noghte Ihesu... Thare fore I turnede by anothire waye, and I rane a-bowte be pouerte and I fande Ihesu pure, borne in the worlde, laid in a crybe and lappid in clathis. » *Ibid*, pp. 1, 4-5. Cf. *Richardi Pampolitani... opuscula* dans la *Bibliotheca veterum Patrum*, Lyon, t. XXVI, 1677, p. 609, *Nominis Iesu Encomion.*

II.

Nous nous éloignons du temps de la Conquête ; les blessures qu'elle a faites tendent à se guérir ; il se forme peu à peu, parmi les indigènes, un public pour autre chose que pour des sermons.

La plupart des nobles anglais s'étaient soumis de bonne heure et avaient gardé ou racheté leurs terres. Se ralliant au parti du maître, ils s'efforcèrent de lui ressembler ; ils eurent, eux aussi, leurs châteaux, leurs ménestrels et leurs romans. Ils avaient appris le français sans doute, mais l'anglais demeurait leur langue naturelle ; on composa une littérature taillée sur leur modèle : anglaise par le langage, française autant qu'on put par les idées et les mœurs. Vers la fin du douzième siècle et le commencement du treizième, la traduction des romans français commença ; on débuta par des récits de bataille, ensuite vinrent les histoires d'amour.

Ainsi fut rédigé, vers 1205, par Layamon, le premier roman en vers, après *Beowulf*, que possède la littérature anglaise. Le vocabulaire du *Brut* est demeuré anglo-saxon : on ne compte pas cinquante mots d'origine française dans toute l'étendue de ce long poème, et cependant, à chaque page, on reconnaît le genre d'idées et les goûts chevaleresques apportés par les Français. Le ferme vouloir avec lequel ils ont uni les traditions du pays a porté ses fruits. Pour Layamon, les gloires des Bretons sont des gloires anglaises et il raconte, la joie au cœur, leurs triomphes sur ses compa-

triotes saxons. Bède l'Anglo-Saxon et Wace le Normand sont pour lui des autorités également dignes de respect et de foi. Layamon « plaça leurs livres », nous dit-il lui-même, « devant lui et les contempla avec amour... il prit sa plume dans ses doigts et se mit à écrire sur du parchemin, et il arrangea ensemble les paroles véritables. » C'est surtout de Wace qu'il s'inspire, mais en le paraphrasant; son récit est bien plus long que celui de son modèle; il ajoute des légendes dont Wace n'avait pas eu connaissance et surtout de nombreux discours. Ces discours sont, d'ordinaire, des invectives; avant de se tuer, les guerriers se défient; après avoir mis à terre son ennemi, le vainqueur se donne le plaisir d'ajouter quelques railleries à l'adresse du cadavre : « Tu voulais conquérir la Bretagne? tu l'as maintenant sous la main! » Ailleurs: « Tu étais grimpé bien haut sur cette colline; on aurait dit que tu voulais monter au ciel! mais maintenant te voilà en route pour l'enfer; tu t'y trouveras en famille; tu diras bonjour de ma part à Hengist, Horsa et les autres [1] ». Wace n'offre rien de pareil à ces cruelles railleries qui rappellent la férocité des épopées primitives, celles des Grecs comme

[1] *Layamon's Brut, or Chronicle of Britain, a poetical semi-saxon paraphrase of the Brut of Wace*, éd. Madden, Londres, 1847, 3 vol. 8°. (*Society of Antiquaries*), I, p. 1; II, pp. 334 et 473. Sur les chroniques portant ce même titre, voir P. Meyer : *De quelques chroniques anglo-normandes qui ont porté le nom de Brut;* Bulletin de la Société des Anciens textes français, 1878. Layamon, fils de Leovenath vivait à Ernley, aujourd'hui Lower Arley, sur la Severn, non loin du pays de Galles. Son roman, comme l'imprime Madden, compte 32,241 vers; la *Geste des Bretons* de Wace (écrite en 1155) en avait 15.300, éd. Le Roux de Lincy *Roman de Brut*, Rouen, 1836, 2 vol. 8°. Le vers de Layamon est tantôt allitératif et tantôt rimé. Le ms. Cotton. Otho C XIII, au British Museum, contient une version modernisée (début du XIV[e] siècle) du *Brut;* voir Ward, *Catalogue of Romances*, 1883, p. 268. Cf. *Anglia* I, p. 197, II, p. 153.

celles des Scandinaves. Ainsi avait parlé Patrocle à Cébrion, tombé de son char la tête la première, « de l'air résolu d'un plongeur qui va chercher des huîtres sous l'eau. »

Après Layamon, les traductions et les adaptations deviennent en peu de temps surabondantes. On écrit pour les indigènes, comme fit Robert de Gloucester vers la fin du treizième siècle, des chroniques en vers à l'instar de celles des Normands[1]; on rédige pour eux des romans chevaleresques. Le goût des aventures et des livres qui les racontent s'est glissé peu à peu au cœur de ces insulaires réconciliés avec leurs maîtres et que ceux-ci ont promenés à travers le monde. Les jongleurs ou poètes errants, de langue anglaise, sont devenus nombreux; point de fêtes sans leur musique et leurs chansons; ils sont accueillis dans les grand'salles des châteaux; ils pénètrent jusque dans le cloître; ils s'arrêtent sur les places publiques où le populaire accourt les entendre, curieux lui aussi de connaître les aventures de Charlemagne et de Roland[2]. Aux treizième et quatorzième siècles, presque toutes les histoires des héros de Troie, de Rome, de France, de Bretagne sont mises en vers anglais « pour l'usage de ceux qui ignorent et n'ont jamais entendu le français ». On aime[3], écrit, peu après

[1] V. *supra*, pp. 122, 128. Sur les sources de Robert, voir *Anglia*, X, pp. 1 et s, 291 et s.

[2] Pour des détails sur les jongleurs et ménestrels ambulants (chansons, genre de vie, instruments de musique, propagation par eux des idées de réforme, etc.), voir *La vie Nomade et les Routes d'Angleterre*, II, chap. I.

[3] He let make this mater · in this maner speche,
For hem that knowe no Frensche · ne never underston.

The Romance of William of Palerne, éd. Skeat, *Early English text Society*, 1868, 8°, vers 5532, traduit du français vers 1350 par ordre de Humphrey de Bohun.

1300, l'auteur du *Courrier du Monde*, « entendre des gestes et lire des romans d'Alexandre le Conquérant, de Jules César l'empereur, des guerres terribles de la Grèce et de Troie, où tant de gens perdirent la vie, de Brutus ce baron vaillant, premier conquérant d'Angleterre, du roi Arthur... de Charles et de Roland qui luttèrent contre les Sarrazins sans jamais se laisser prendre, de Tristan et d'Iseult la douce et de l'amour qui leur vint, du roi Jean et d'Isumbras, d'Idoine et d'Amadis : histoires sur toute sorte de sujets, histoires de princes, prélats et rois, chants de toute espèce, en mètres variés, en français, en anglais, en latin[1] ».

De très rares traditions germaniques ou saxonnes, telles que l'histoire d'Havelok, Danois qui finit par régner en Angleterre, ou celle de Horn et de sa fiancée Rymenhild, avaient été adoptées par les poètes français; elles leur furent reprises par les jongleurs anglais qui toutefois laissèrent à ces vieux héros leur costume français. S'ils n'avaient suivi la mode, personne ne s'en fût soucié. Goldborough ou Argentille, l'héroïne du roman d'Havelock, était à l'origine une Valkyrie ; aujourd'hui, sous son déguisement à la française, elle est à

[1] *Cursor Mundi*, éd. Morris, Ve partie, p. 1651. Pour les versions anglaises des romans du moyen âge, voir notamment les publications de l'*Early English text Society*, la *Camden Society*, la *Percy Society*, le *Roxburghe Club*, le *Bannatyne Club*, l'*Altenglische Bibliothek* de Kölbing (Heilbronn) ; les *Metrical romances of the XIIIth, XIVth, and XVth centuries* de H. W. Weber, Edimbourg, 1810, 3 vol. 8°; consulter le *Catalogue of ms. Romances in the British Museum*, de H. L. D. Ward. On trouvera, en particulier, parmi les publications de l'*Early, English text Society*, les romans de *Ferumbras*, *Otuel*, *Huon of Burdeux*, *Charles the grete*, *Four sons of Aymon*, *sir Bevis of Hamton*, *King Horn*, *Havelok the Dane*, *Guy of Warwick*, *William of Palerne*, *Generides*, *Morte Arthure*, *Lonelich's History of the Holy Grail*, *Joseph of Arimathie*, *Sir Gawaine and green Knight*, etc.

peine reconnaissable; mais les Anglais maintenant l'aiment ainsi [1].

Quelques héros anglais d'époque plus récente trouvent aussi place dans ce panthéon poétique, toujours grâce à des Français qui les mettent à la mode en les adoptant. Ainsi furent écrites, d'abord en français, puis en anglais, l'histoire de Waltheof, et les prodigieuses aventures de Sir Guy de Warwick, qui épouse la belle Felice, va en Palestine, tue au retour le géant Colbrant et meurt pieusement dans un ermitage. De même sont contés les exploits d'« outlaws » célèbres comme Foulke Fitz-Warin, prototype de Robin Hood, qui vivait dans les bois, avec la belle Mahaud, comme Robin Hood plus tard avec Marianne [2]. Plusieurs de ces héros, Guy de

[1] Un autre reste montrant l'origine scandinave du roman est la flamme qui sort la nuit de la bouche du héros, et qui manifeste son origine royale. Le lieu de la scène est le Danemark, Lincoln, Grimsby, etc. Le sceau de cette dernière cité, fabriqué au treizième siècle, représente, avec Havelok et Argentille, Grim fondateur de la ville et père putatif d'Havelok. Le texte français est de Gaimar (impr. avec *Lestorie des Engles*; Rolls, 1888, I, p. 290); la version anglaise (*Havelok the Dane*, éd. Skeat, *Early English text Society*, 1868), fut rédigée entre 1296 et 1300 (Lettre de J. W. Hales à l'*Athenæum*, 23 févr. 1889).

Texte français du *Horn* (par Thomas, vers 1170) : *Das Anglonormannische Lied vom Wackern Ritter Horn*, éd. Brede et Stengel, Marbourg, 1883, 8°. Texte anglais : *King Horn with fragments of Floriz and Blauncheflur*, éd. J. R. Lumby, *Early English text Society*, Londres, 1886, 8° (d'après un ms. de Cambridge, XIIIe siècle). Cf. Ward *Catal. of Romances*, I, 447; *Anglia*, IV, 342; *Romania*, XV, 575.

[2] Une partie des aventures de Foulke est historique, notamment sa révolte en 1201. Sa vie fut racontée dans un poème français écrit avant 1314, dont nous avons une rédaction en prose antérieure à 1320 ; un poème anglais sur le même sujet est perdu (Ward, *Catalogue of Romances*, I, pp. 501 et s.). Texte dans J. Stephenson, à la fin de son Radulphe de Coggeshall (*Rolls*) 1875, et dans les *Nouvelles en prose du quatorzième siècle* par Moland et d'Héricault, Paris, 1858. Voir encore la vie de l'outlaw Hereward (en latin, XIIe siècle) : *De gestis Herewardi Saxonis*, dans les *Chroniques anglo-normandes* de F. Michel, Rouen, 1836-40, t. II.

Il est possible aussi que Robin Hood ait vécu; il serait du temps d'É-

Warwick en particulier, jouirent d'une popularité si grande que c'est à peine si elle est éteinte aujourd'hui; leurs histoires furent imprimées à la Renaissance; on les lisait sous Élisabeth et on en tirait des drames; et lorsque, avec Defoe, Richardson et Fielding, des romans d'une autre sorte vinrent prendre leur place dans les salons, leur vie se continua encore dans le monde inférieur où ils avaient été relégués. Ils fournirent la matière de ces petits livrets populaires ou *chap books*[1] qu'on a réimprimés jusque dans notre siècle, et dont les auteurs écrivaient, comme les rimeurs du moyen âge, « pour l'amour du peuple anglais, du peuple de la joyeuse Angleterre, » *Englis lede of meri Ingeland*[2].

« Merry England » connut toutes les formes de la gaîté française; elle imita nos chansons et fit place dans sa littérature à nos fabliaux. Rien de plus différent de l'esprit anglo-saxon que l'esprit des fabliaux; cet esprit pourtant pénètre en Angleterre et, comme plusieurs autres variétés de l'esprit français, y agit en tant que greffe; sur l'arbre ainsi greffé on cueillera des fruits, qui n'eussent pas mûri sans la Conquête : ce sont les œuvres de Chaucer, de Swift peut-être, et de Sterne. On met en vers anglais nos histoires les plus comiques ou les plus scabreuses, du treizième au quinzième siècle.

douard II. « The stories that are told about him however had almost all been previously told, connected with the names of other outlaws, such as Hereward, and Fulke Fitz Warin. » Ward, *Catalogue of Romances*, pp. 517 et s. Il était très populaire, comme héros de chansons, au quatorzième siècle, mais toutefois la plupart des chants que nous avons sur lui sont du seizième siècle.

[1] Sur les transformations de Guy de Warwick et sur les dessins des « chap Books », voir mon *English novel in the time of Shakespeare*, chap. I et VII (fac similes des dessins).

[2] *Cursor Mundi*.

Nous retrouvons ainsi, sous forme anglaise, l'histoire de la Chienne qui pleure [1], le lai du Cor [2], la Bourse pleine de sens [3], le conte du Bassin [4], l'éloge du pays de Cocagne, etc. « Bien que le Paradis soit joyeux et brillant, Cocagne est bien plus bel à voir : que trouve-t-on en Paradis, si ce n'est du gazon, des fleurs et des branches vertes...? On n'y boit que de l'eau et personne n'y habite sauf Élie et Enoch, et la vie est morose qu'on doit mener avec ces gens-là! » [5] Au pays de Cocagne,

[1] *Dame Siriz*, dans Th. Wright, *Anecdota Literaria*, Londres, 1844, 8°, p. 1, et dans Goldbeck et Mätzner, *Altenglische Sprachproben*, Berlin, 1867, p. 103. Texte français dans le *Castoiement d'un père à son fils*, Barbazan et Méon, *Fabliaux*, t. II. Le texte anglais est de la fin du treizième siècle : l'histoire est localisée en Angleterre. Il y est question de « Botolfston » autrement dit St-Botolph ou Boston.

[2] Histoire d'une corne à boire que les maris trompés ne peuvent vider, sans la répandre sur eux. Arthur provoque ses chevaliers à tenter l'expérience et il est fort surpris de voir qu'elle tourne contre lui. Texte français : *Le Lai du Cor*, restitution critique par F. Wulff, Lund, 1888, 8°, rédigé par Robert Biquet au douzième siècle; le ms. unique fut copié en Angleterre. Texte anglais : *The Cokwolds Daunce* (d'après un ms. du quinzième siècle) dans Hazlitt, *Remains of the early popular poetry of England*, Londres, 1864, t. I, p. 35. Cf. le *Mantel mautaillé*, dans Montaiglon et Raynaud, t. III, et *la Coupe enchantée* de La Fontaine.

[3] *How a Merchande dyd hys wyfe betray* (XIV[e] siècle), dans Hazlitt, *Remains* (*ut supra*), t. I, p. 196. Texte français : *De pleine bourse de sens*, par Jean le Galois, dans Montaiglon et Raynaud, *Recueil général*, t. III, p. 88.

[4] *The tale of the Basyn*, dans C. H. Hartshorne, *Ancient metrical tales*, Londres, 1829, 8°, p. 202 (d'après un ms. du XV[e] siècle).

[5] Thogh paradis be miri and bright,
Cokayn is of fairir sight.
What is ther in paradis
Bot grasse and flure and grene ris?...
Bot watir man-is thurst to quenche
Beth no man but two,
Hely and Enoch also.
Elinglich may hi go
Whar ther wonith men no mo.

Goldbeck et Mätzner, *Altenglische Sprachproben*, Berlin, 1867, t. I, *Land of Cokaygne*, p. 156 (fin du XIV[e] ou commencement du XV[e] siè-

« tout est viande et boisson... tout est jour, il n'y a pas de nuit... pas de gens colériques, pas de serpents, de loups, de renards ; pas de mouches, pas de puces, » mais du vin, du lait, des pâtés, du poisson ; et quelle société charmante ! Assurément Énoch et Élie ne sauraient la remplacer.

Rien de moins saxon que des poèmes pareils, avec leur demi-impiété, qui serait l'impiété absolue si l'auteur prenait ses dires au sérieux ; c'est l'impiété d'Aucassin qui, lui aussi, refusait d'avance le Paradis : « En Paradis, qu'ai-je à faire ? Je n'y quiers entrer ; mais que j'aie Nicolette, ma très douce amie que j'aime tant »[1] ! Il ne faut pas prendre Aucassin à la lettre ; il y a toujours un peu de mousse sur le vin de France.

D'autres poèmes anglais raillent les mœurs chevaleresques[2], d'autres sont des adaptations du roman de Renart : le nouvel esprit a si bien pénétré en Angleterre que parfois l'adaptation est digne de l'original. « Renart s'en vint du bois, la faim et la rage au ventre ; jamais avant il n'avait eu si faim ; il se gardait de suivre chemin ou route, ne tenant guère à rencontrer d'être humain ; il eût eu plus de plaisir à trouver une simple poule qu'un demi-cent de femmes[3]. » Mais

cle), texte français dans Barbazan et Méon, *Fabliaux*, t. III, p. 175 : « C'est li Fabliaus de Coquaigne. »

[1] *Aucassin et Nicolette*, dans Moland et d'Héricault, *Nouvelles françoises en prose du XIIIe siècle*, Paris, 1856, 16°. (*Auc.* est du XIIe s.)

[2] *The Turnament of Totenham* (XVe siècle), dans Hazlitt, *Remains*, t. III, p. 82 ; tournoi d'ouvriers :

Ther hoppyd Hawkyn,
Ther dawnsid Dawkyn,
Ther trumpyd Tymkyn
And all were true drynkers.

[3]
A vox gon out of the wode go,
Afingret so that him wes wo ;

il ne trouve pas la moindre poule; elles se méfient et vont percher hors de portée. A moitié mort, il cherche à boire et voit un puits avec deux seaux à la chaîne; il descend dans un des seaux et ne peut plus remonter : il pleure de rage. Passe, naturellement, le loup. Et la conversation s'engage; pressé de partir, plus affamé qu'avant, décidé à mettre le loup en pénitence à sa place, Renart n'eût pas été Renart s'il eût joué ce tour sans phrases à son compère. Il ajoute bien des phrases, et le plus pur esprit de France y brille sous la forme du vers anglais; c'est là aussi, comme dans l'original, l'esprit de Figaro et de Scapin; le loup, pour sa part, répond mot à mot par un vers d'Orgon. Renart ne lui permet de descendre dans le prétendu Paradis où il s'est retiré qu'après qu'il s'est bien confessé, a pardonné à tous et en particulier à Renart, et se trouve prêt pour une vie pure. Ysengrin se confesse, avoue, pardonne, se sent enfin le cœur tout à fait libre et s'écrie, en son langage :

Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

Nou ich am in clene live
Ne recche ich of childe ne of wive.

Le loup descend, Renart remonte ; à la rencontre des

He nes nevere in none wise
Afingret erour half so swithe,
He ne hoeld nouther wey ne strete,
For him wes loth men to mete
Him were levere meten one hen
Than half an oundred wimmen.

The Vox and Wolf, époque d'Édouard I; dans Mätzner, *Altenglische Sprachproben*, 1re partie, p. 130, et dans Wright, *Latin Stories*, 1842, p. XVI. Cette aventure du puits forme la branche IV du texte français. *Roman de Renart*, éd. Martin, Strasbourg, 1882, t. I, p. 146.

seaux, le méchant drôle a la férocité de dire encore : « Adieu, je m'en vais ; je suis bien content de penser que tu es en état de grâce : je vais aller sonner ton glas et chanter la messe pour ton âme. » Il se contente toutefois d'avertir les moines que le diable est au fond de leur puits ; à grand'peine les moines retirent le diable, et, cela fait, le rouent de coups et lancent les chiens à sa poursuite.

Quelques gracieux contes d'amour, populaires en France, furent traduits et jouirent d'une égale popularité chez les Anglais, devenus un public pour ce genre de récits : ce fut le cas pour Amis et Amile, Floire et Blanchefleur [1], etc. Quant aux chansons, on imita nos chansons de mai, nos « diputoisons », nos caroles [2] ; on chanta

[1] Texte français (pour *Floire*), dans Edelstand du Meril, *Poèmes du XIIIe siècle*, Paris, 1856, 16° ; texte anglais : *Floris and Blauncheflur, mittelenglisches Gedicht aus dem 13 Jahrhundert*, éd. Hausknecht, Berlin, 1885, 8°. La popularité de *Floire* en Angleterre est montrée par le fait qu'on en a quatre ou cinq versions différentes. Pour *Amis*, texte français en prose dans Moland et d'Héricault, *Nouvelles du XIIIe siècle*, 1856, 16° ; texte français et anglais, en vers : *Amis and Amiloun*, éd. Kölbing, Heilbronn, 1884, 8°. Plusieurs lais de Marie de France furent aussi traduits en anglais : *Sir Launfal*, par Thomas Chestre, XVe siècle, dans Ritson, *Metrical Romances*, 1802 ; le *Lay le Freine*, dans *Anglia* III, p. 415.

[2] Plusieurs exemples de chansons de printemps et de chansons d'amour dans les *Specimens of lyric poetry composed in England in the reign of Edward I*, p. p. Thomas Wright, Londres, 1842, *Percy Society*, 8°. Ce recueil contient nombre de chansons composées en Angleterre, soit en anglais, soit en français ; quelques-unes sont en vers alternés français, anglais et latins. Exemple de strophes en trois langues, p. 64.

Exemples de disputoisons : *The Thrush and the Nightingale* (sur le mérite des femmes, commencement du XIVe siècle) dans W. C. Hazlitt, *Remains of the early popular poetry of England*, Londres, 1864, 4 vol. 8°, t. I, p. 50 ; dans le même recueil : *The Debate of the Carpenter's tools*, I, p. 79. *The Owl and the Nightingale*, éd. J. Stevenson, *Roxburghe Club*, Londres, 1838, 4° ; c'est une disputoison (probablement du XIIIe siècle) entre un hibou et un rossignol sur les mérites et beautés respectives de leurs corps et de leurs chansons, ils se défendent fort ru-

l'amour [1], les roses, les oiseaux, sur une douce musique, avec de douces paroles; le printemps, saison des lys, où les fleurs sont plus odorantes, la lune plus claire, les femmes plus belles; on récita les litanies des beautés de la femme :

Beauté de femme passe rose.

On rima pour elle des strophes toutes pailletées d'épithètes admiratives, brillantes comme une pluie d'or; on célébra leur modèle, la Reine des anges, et chacune de leurs perfections physiques, leurs yeux « vairs », leurs yeux « gris » : c'étaient alors les plus admirés; leur peau « blanche comme le lait, douce comme la soie », ces lèvres rouges qui leur servent « pour lire des romans », car on les lisait tout haut, des lèvres, et non pas seulement des yeux; leur voix plus mélodieuse qu'un chant d'oiseau; bref on montra, dès le temps d'Édouard I[er], ce mélange de mysticisme et de sensualité qui allait être une des caractéristiques du quatorzième siècle.

Toutefois, les poètes faiseurs de chansons n'atteignirent presque jamais la légèreté d'allures de l'insouciante muse française; à lire en grand nombre les romances des deux pays, on est frappé de la différence. Le printemps des Anglais est mêlé d'hiver et le nôtre d'été; ils chantent mai se souvenant d'avril et nous chantons mai

dement, comme on faisait dans les joutes où les armes dites courtoises n'empêchaient pas les blessures. Ils emploient comme parades sans riposte les proverbes d'Alfred; ils en viennent presque aux injures.

[1] Litanies de l'amour :

Love is wele, love is wo, love is geddede,
Love is lif, love is deth...

Wright, *Anecdota Literaria*, Londres, 1844, 8°, p. 96, temps d'Édouard I; imité du *Chastoiement des Dames*, dans Barbazan et Méon, t. II.

pensant à juin. « Souffle, vent du nord, envoie-moi mon amie, souffle vent du nord, » disent les Anglais[1]. Le sérieux des Anglo-Saxons s'était atténué au contact des nouveau-venus, mais sans s'effacer entièrement et à jamais : on devine la possibilité de retours tristes, jusqu'au milieu de la joie de « merry England ».

Mais nous approchons de l'heure où, pour la première fois, et en dépit de ces retours sérieux, la joie de « merry England » va s'épanouir librement. Édouard III est sur le trône, Chaucer vient de naître, et bientôt le futur Prince Noir gagnera ses éperons à Crécy.

1 Blow northerne wynd,
Sent thou me my suetyng.
Blow northerne wynd, blou, blou, blou!

(*Specimens of lyric poetry*, p. p. Wright, 1842, p. 51.)

LIVRE III

L'ANGLETERRE AUX ANGLAIS

LIVRE III.

L'ANGLETERRE AUX ANGLAIS.

CHAPITRE I.

LE NOUVEAU PEUPLE.

I

Sous les deux derniers Plantagenets, Édouard III et Richard II, une double fusion, lentement préparée pendant les règnes précédents, reçoit sa consécration définitive, fusion des races et fusion des langues. La superposition des Français aux indigènes cesse ; il n'y a plus désormais dans l'île que des Anglais.

Jusqu'à la quatorzième année du règne d'Édouard III, toutes les fois qu'un meurtre était commis en Angleterre et que les auteurs demeuraient inconnus, le mort était *à priori* réputé Français, *Francigena*, et le comté entier était frappé d'amende. Mais le comté était admis à faire, s'il pouvait, la preuve que le défunt était seulement un Anglais ; il n'avait alors rien à payer. Bracton, au treizième siècle, est très précis ; il fallait une enquête « ut sciri possit utrum interfectus *Anglicus* fuerit, vel *Francigena* »[1]. L'*Anglicus* et le *Francigena* subsistaient donc

[1] *De Legibus et Consuetudinibus Angliæ,* livre III, traité II, chap. xv

et n'étaient pas entièrement égaux devant la loi. La règle n'était pas tombée en désuétude puisqu'il fallut un statut formel pour l'abroger; c'est le statut de 1340 qui abolit le « présentement d'Englescherie [1] », effaçant une des traces les plus visibles que la Conquête avait laissées derrière elle.

Dans le même temps eut lieu la fusion des idiomes, et la langue anglaise reçut sa constitution définitive. Au commencement du quatorzième siècle (1311), on trouvait encore, parmi les statuts du royaume, le texte latin du serment des rois, et une note indiquait que « si le roi n'était pas lettré » il devait jurer en français [2]. C'est dans cette langue qu'Édouard II fit son serment en 1307; l'idée que le serment pût être prononcé en anglais ne venait pas à l'esprit. Or, à l'autre bout du siècle, en 1399, nous voyons un phénomène exactement contraire se produire : Henri de Lancastre usurpe le trône et, dans le Parlement assemblé à Westminster, prononce en anglais les paroles solennelles par lesquelles il réclame la couronne : « In the name of Fadir, Son and Holy Gost, I, Henry of Lancastre, chalenge yis Rewme of Yngland [3] ! »

L'union des deux langues s'était faite dans l'intervalle. On la voit se former peu à peu et presque d'année en année; dans la première partie du siècle, les « gens de rien », les « ruraux », *rurales homines*, s'acharnent

(*Rolls*, t. II, p. 385). Pas d'amende si le mort est anglais : « Pro Anglico vero et de quo constari possit quod Anglicus sit, non dabitur murdrum. »

[1] *Statutes of the Realm*, 14 Éd. III, chap. 4.

[2] « Si rex fuerit litteratus, talis est... — Forma juramenti si Rex non fuerit litteratus : Sire, voilez vous graunter et garder... les leys et les custumes... » etc. *Statutes of the Realm*, sub anno 1311, t. I, p. 168.

[3] *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 422.

encore à apprendre le français, *satagunt omni nisu;* ils veulent se « franciser », *francigenare* [1], pour imiter les nobles et se faire considérer. Leurs efforts eurent un résultat remarquable, précisément parce qu'ils n'atteignirent jamais au pur français, et que jamais, dans leurs cerveaux mal éclaircis, les deux langues ne furent nettement distinctes. Les nobles, plus habiles, pouvaient parler les deux idiomes sans les mêler, mais non pas ces *rurales* qui bégayaient péniblement la langue du maître, brouillant les deux vocabulaires et les deux grammaires, confondant les genres, mettant au neutre, faute de mieux, tous les mots qui ne désignaient pas des êtres ayant un sexe, en d'autres termes créant la nouvelle langue. C'est sur les lèvres des gens de rien que la fusion s'est faite d'abord; ils sont les vrais fondateurs de l'anglais. Le « français de Stratford-at-Bow » y a autant servi que le « français de Paris ».

Les nobles, du reste, n'avaient pu éviter entièrement eux-mêmes le résultat d'un contact perpétuel avec les *rurales.* Si ces derniers n'avaient pas su un mot de français, la langue du maître se fût conservée plus pure, mais ils parlaient notre idiome à leur manière, et leur manière, par contagion, influa sur celle des grands. Dans les meilleures maisons, les enfants, en familiarité constante avec des valets indigènes et avec des petits paysans, parlèrent de moins en moins correctement le langage de France. Dès la fin du treizième siècle et le début du quatorzième, ils confondent les mots français qui se ressemblent, et pour eux commence cette misère dont ont souffert, de génération en génération, tant de

[1] Ranulphe Higden, *Polychronicon* (Rolls), t. II, p. 158

de petits Anglais jusqu'à nos jours : la difficulté de savoir « quand doivent dire *mon* et *ma* », c'est-à-dire la distinction des genres. On est obligé de la leur apprendre par des manuels, et la popularité, au quatorzième siècle, de celui qu'écrivit Gautier de Biblesworth [1], montre combien on avait besoin de ces traités. « Chère sœur, » écrit Gautier, à dame Dionyse de Montchensy, j'ai composé ce livre afin que vos enfants « puissent savoir les propriétés des choses qu'ils voient et quand doivent dire mon et ma, son et sa, le et la, moi et je ». Et il procède aussitôt par exemples et par conseils :

Vous avez la lèvre et le lèvre (lièvre)
Et la livre et le livre.
La lèvre si enclôt les dents,
Le lèvre en bois se tient dedans,
La livre sert en marchandise,
Le livre sert en sainte Église.

Inextricables difficultés! et d'autant plus grandes que l'anglo-saxon lui aussi avait des genres, également arbitraires et qui ne concordaient pas avec ceux du français. On conçoit que, parmi les transactions entre les deux idiomes d'où devait sortir l'anglais, l'une des principales fût la suppression, de part et d'autre, de cette encombrante distinction des genres.

Ce qui se produisait au manoir se retrouve devant les cours de justice. Là aussi on se servait du français, c'était la règle, et les débats ne manquaient pas de vivacité; témoin ce juge que nous voyons paraphraser la formule conventionnelle : « Allez à Dieu, » et dire au défen-

[1] *A volume of Vocabularies, from the Xth to the XVth centuries*, éd. Th. Wright, Londres, 1857, 4°, pp. 143 et s.; voir aussi P. Meyer, *Romania*, t. XIII, p. 502.

deur, l'évêque de Chester, « Alez au grant déable[2]. » — (« Comment dist Ponocrates, vous jurez frère Jean? Ce n'est, dist le moine que pour orner mon langage; ce sont couleurs de rhétorique cicéronienne »). — Mais, pour la masse des plaidoyers enregistrés en français dans les *Yearbooks*, il est évident que les avocats, *sergeants*, ne s'expriment pas sans peine et qu'ils traduisent en parlant ce qu'ils avaient pensé en anglais

Leur embarras va grandissant. Dans la seconde moitié du siècle, il est tel qu'une réforme est indispensable; plaideurs et clients ne se comprennent plus. En 1362, un statut ordonne que désormais les plaids seront en anglais et on les enregistrera en latin; on laissera de côté dans les tribunaux d'Angleterre « la lange Franceys qest trop desconue en ledit realme »[1]. Cette ignorance est maintenant notoire; Froissart la constate; les Anglais dit-il, observent mal les traités « et à tout ce les incline

[2] Apostrophe du juge Jean de Moubray, session de Pâques, 44 Éd. III, *Yearbooks of Edward I*, éd. Horwood (*Rolls*), 1863 et s., t. I, p. XXXI. Le juge Hengham interrompt un avocat en disant : « Ne glosez point le statut; nous le savons meuz de vous, qar nous le feimes. » *Ibid.*

[1] « Pur ce qe monstré est soventefoitz au Roi par prélatz, ducs, counts, barons et tout la commune, les grantz meschiefs qe sont advenuz as plusours du realme de ce qe les leyes, custumes et estatutz du dit realme ne sont pas conuz communément en mesme le realme, par cause qils sont pledez, monstrez et juggez en la lange Franceys qest trop desconue en dit realme, issint qe les gentz qi pledent ou sont empledez en les courtz le Roi et les courtz dautres nont entendement ne conissance de ce qest dit por eulx ne contre eulx par lour sergeantz et autres pledours... » que désormais les procès « soient pledetz, monstretz, défenduz, responduz, debatuz et juggez en la lange engleise; et qils soient entreez et enroullez en latin. » 36 Éd. III, stat. I, chap. 15, *Statutes of the Realm*. Malgré ces dispositions, les comptes rendus des procès continuèrent à être transcrits en français dans les *Yearbooks* dont plusieurs ont été publiés dans la collection du « Maître des Rôles ». Écrivant vers l'an 1300, l'auteur du *Miroir de Justice* avait encore fait choix du français comme étant « langage plus entendable en aide de vous et de le common people ».

à faire ce qu'ils n'entendent point bien tous les termes du langage de France; ne on ne leur sait comment bouter en la tête, si ce n'est tout à leur profit[1] ». Trevisa, vers la même époque, traduisant en anglais la chronique de Ranulphe Higden, arrivé au passage où il est dit que les gens de la campagne s'acharnent à apprendre le français, intercale une rectification et écrit : « Les choses ont assez changé depuis la grande peste (1349)... Aujourd'hui, dans toutes les écoles d'Angleterre, les enfants abandonnent le français et construisent et apprennent en anglais », ce qui leur permet de s'instruire plus vite ; mais maintenant « ils ne savent pas plus de français que leur talon, et cela leur fait grand tort s'ils viennent à voyager en divers pays. Et les gentilshommes aussi ont maintenant grandement cessé d'apprendre cette langue à leurs enfants »[2].

Les Anglais rient eux-mêmes de leur français; ils ont conscience de parler, comme la Prieure de Chaucer, le français de Stratford-at-Bow ou, comme Avarice dans les *Visions* de Langland, le français « du fond du Norfolk »[3]. Encore un peu de temps, et il se trouvera dans le royaume des personnages d'importance, gens exceptionnels il est vrai, avec qui on ne pourra pas négocier en français. C'est le cas des ambassadeurs qu'Henri IV

[1] *Chroniques*, éd. Luce, t. I, p. 306.

[2] *Polychronicon* (*Rolls*), t. II, p. 159 (la publication contient le texte latin de Higden et la traduction anglaise de Trevisa).

[3] And I can no frenche in feith · but of the ferthest ende of Norfolke.

Visions, éd. Skeat, texte B, passus V, vers 239. Le ms. DD 12.23 de la bibliothèque de l'Université de Cambridge contient « un traité des conjugaisons françaises ». Il ne fournit rien d'utile sur l'histoire de nos conjugaisons; « il peut seulement servir à montrer combien grande était la corruption du français usuel en Angleterre au quatorzième siècle. » P. Meyer, *Romania*, t. XV, p. 262.

d'Angleterre, cet Henri de Lancastre qui avait réclamé la couronne par un discours en anglais, envoie en Flandre et en France en 1404. Ils supplient les « Paternitates ac Magnificentias » du grand conseil de France de leur répondre en latin, le français étant « comme de l'hébreu » pour eux; mais les Magnifiques du grand conseil, se conformant à une tradition demeurée intacte jusqu'aujourd'hui, refusent d'employer pour la négociation une autre langue que la leur[1]. N'était-elle pas, encore, la langue moderne la plus prisée d'Europe, comme au temps de Brunetto Latini? En Angleterre, même, les hommes de bonne foi en convenaient, tout en rendant au latin l'hommage qui lui est dû; et l'auteur d'un des nombreux traités composés dans ce pays pour ceux qui voulaient s'entretenir dans la connaissance du français, disait : « Doux français est la plus belle et plus gracieuse langue et plus noble parler, après latin d'école, qui soit au monde et de toutes gens mieux prisée et

[1] Les ambassadeurs sont « Thomas Swynford, miles, custos castri villæ Calisii et Nicholaus de Rysshetoun utriusque juris professor ». Ils reconnaissent que le français est la langue des traités; mais le latin a pour lui l'autorité de saint Jérôme. Ils écrivent à la duchesse de Bourgogne : « Et quamvis treugæ generales inter Angliam et Franciam per Dominos et principes temporales videlicet duces Lancastriæ et Eboraci necnon Buturiæ ac Burgundiæ, bonæ memoriæ, qui perfecte non intellexerunt latinum sicut gallicum, de consensu eorumdem expresso, in Gallico fuerunt captæ et firmatæ, litteræ tamen missivæ ultro citroque transmissæ... continue citra in Latino, tanquam idiomate communi et vulgari extiterunt formatæ; quæ omnia habemus parata ostendere, exemplo Beati Ieronimi... » Nullement touchés par cet exemple, les Français répondent dans leur langue, et les ambassadeurs vexés accusent réception de la lettre en termes peu diplomatiques : « Vestras litteras scriptas in Gallico, nobis... indoctis tanquam in idiomate hebraico... recipimus Calisii ». *Royal and historical Letters*, éd. Hingeston, 1860 (*Rolls*), t. I, pp. 357 et 397. Une discussion du même genre se produit, avec le même résultat, sous Louis XIV. Voir *A French Ambassador at the court of Charles II*, p. 140.

aimée que nulle autre... Et elle se peut bien comparer au parler des anges du ciel pour la grande douceur et beauté d'icelle » [1].

Malgré ces hommages, la fin du français comme langue « la mieux prisée et aimée », était proche en Angleterre. Des poètes comme Gower s'en servent encore au quatorzième siècle dans leurs ballades, ou des prosateurs comme l'auteur des *Croniques de London* [2] : ce sont des exceptions; il reste l'idiome de la Cour et des grands, le Prince Noir rédige en français les vers qu'on gravera sur son tombeau : ce ne sont plus là que des faits curieux. Mieux éduqués que les avocats des cours de justice, les députés au Parlement s'en servent encore; mais, même parmi eux, l'anglais fait son apparition et, en 1363, le chancelier a ouvert la session par un discours en anglais, le premier qu'on ait entendu à Westminster. La survivance du français parmi la nation ne fut plus, à la fin, qu'une élégance; on continuait encore de l'apprendre, mais, comme madame de Sévigné cultivait l'italien, « pour entretenir noblesse ». C'était une élégance traditionnelle dans la haute classe de savoir le français, et elle s'est conservée jusqu'à nos jours. Au début du seizième siècle, les lois étaient encore par habitude, rédigées en français; mais des plaintes furent adressées à cet égard à Henri VIII, et ses sujets lui remontrèrent que c'était là une marque à effacer de l'ancienne sujétion de l'Angleterre aux Normands de France. Cette marque a disparu, et cependant il en reste une trace assez notoire : la formule de ratification des lois est, encore aujourd'hui,

[1] *La Manière de Langage*, composée en 1396, à Bury Saint-Edmond p.p. P. Meyer, *Revue critique*, t. X, pp. 373 et s.

[2] Milieu du quatorzième siècle, éd. Aungier, *Camden Society*, 1844, 4°.

en français : « La Reine le veult ! » et de même la formule du veto : « La Reine s'avisera » ; cette dernière est d'un emploi moins fréquent que du temps des Plantagenets.

Le français disparaît donc. Il ne disparaît pas par simple oubli, mais bien par absorption graduelle. Il disparaît, mais l'anglo-saxon fait de même ; il se forme une langue nouvelle, fille des deux autres, et distincte des deux autres, avec une grammaire, une versification, un vocabulaire nouveaux ; elle ressemblera moins à l'anglo-saxon du temps d'Alfred, que l'italien de Dante ne ressemble au latin.

Le vocabulaire, d'abord, est profondément modifié ; il comptait, avant la Conquête, quelques mots d'origine latine, mais en fort petit nombre ; c'étaient, on s'en souvient, des mots rappelant les grands travaux des Romains, tels que *street*, *chester*, de *strata* et *castrum*, ou des mots empruntés à la langue des clercs et se rapportant principalement à la religion, tels que *mynster*, *tempel*, *bisceop*, venant de *monasterium*, *templum*, *episcopus*, etc. La Conquête amena un grand changement, mais non pas tout de suite ; les langues demeurèrent d'abord, comme on a vu, nettement séparées ; puis, au treizième et surtout au quatorzième siècles, elles se pénétrèrent l'une l'autre et se fondirent ensemble. En 1205, on comptait seulement cinquante mots d'origine latine dans les seize mille grands vers du *Brut* de Layamon ; on en trouve cent dans les cinq cents premiers vers de Robert de Gloucester en 1298, et cent soixante-dix dans les cinq cents premiers vers de Robert Mannyng de Brunne en 1303[1].

[1] On peut prendre comme spécimen d'écrit offrant le mélange à *l'état cru* des deux vocabulaires, le traité sur les songes (temps d'Éd. II) publié

Les progrès sont encore plus rapides à mesure qu'on avance dans le quatorzième siècle ; nombre de familles de mots reçoivent en Angleterre la naturalisation et, peu à peu, se constitue cette langue dont le vocabulaire compte aujourd'hui deux fois plus de mots d'origine française ou latine que d'origine germanique. A la fin du dictionnaire étymologique de Skeat[1] se trouve une table des mots de la langue, classés d'après leur provenance ; les mots empruntés aux idiomes germaniques ou scandinaves occupent sept colonnes et demie ; les mots tirés du français et des langues romanes ou classiques, seize colonnes.

Sans doute, la proportion des mots employés dans une page d'anglais ordinaire ne répond pas à ces chiffres ; elle est plus que renversée chez certains auteurs, dans Shakespeare par exemple ou Tennyson, qui ont une prédilection marquée pour les mots anglo-saxons. Il faut observer néanmoins, d'une part que la constitution du vocabulaire avec sa majorité de mots franco-latins est un fait indubitable, d'autre part que, dans une page d'anglais ordinaire, la proportion des mots d'origine germanique est accrue aux regards par le nombre des articles, conjonctions et pronoms anglo-saxons, mots qui ne sont que les valets des autres, et sont en effet, comme il convient, plus nombreux que leurs maîtres. On s'écartera beaucoup moins des résultats fournis par les listes de Skeat, si l'on ne compte que les vrais mots, indépendants et libres, citoyens de la langue, et qui ne sont l'ombre et le reflet d'aucun autre.

par Wright et Halliwell, et qui débute par ces mots caractéristiques : « Her comensez a bok of Swevenyng » *Reliquiæ antiquæ*, Londres, 1841-3.

[1] Londres, 1882.

La part contributive du français dans le nouveau vocabulaire correspond au rôle que le vainqueur s'était réservé dans l'île. A son idiome maternel, ont été empruntés les mots dont fut faite la langue du commerce, de la jurisprudence, des sciences, des arts, de la métaphysique, de la pensée, et la langue des jeux, des délassements, des tournois, de la chevalerie, de la guerre. Dans un certain nombre de cas, la transaction ne s'est pas opérée; ni le mot français ni le mot saxon n'ont voulu céder la place et mourir, et ils sont venus jusqu'à nous, tous deux vivants et irréductibles : *act* et *deed; captive* et *thrall; chief* et *head*, etc. [1] C'est un souvenir de la Conquête, tout comme la formule : « La Reine le veult ».

Chaucer, du temps de qui ces doubles survivances étaient naturellement bien plus nombreuses qu'aujourd'hui, emploie souvent les deux mots à la fois, sûr ainsi d'être intelligible pour tout le monde : « l'amour est une folie »,

> They callen love a woodnes or a folye [2].

La versification se transforme dans les mêmes proportions; ici encore, les deux prosodies en présence transigent. Le vers des indigènes avait eu deux ornements : le nombre des accents et l'allitération; le vers des Fran-

[1] Liste dans Earle, *Philology of the English tongue*, 5e édition. Oxford, 1892, 8°, p. 84. On connaît les judicieuses remarques de Walter Scott sur la survivance parallèle de mots tels que « swine, ox, sheep » désignant l'animal vivant que gardait le berger anglo-saxon, et *pork, beef, mutton* appliqués à la bête abattue, dépecée et servie sur la table du Normand. Pour la disparition des noms propres saxons et leur remplacement par des noms normands-français, « William, Henri, Roger, Walter, Ralph, Richard, Gilbert, Robert », voir Grant Allen, *Anglo-saxon Britain*, ch. XIX, Anglo-saxon nomenclature.

[2] *Troilus*, III, str. 191.

çais du quatorzième siècle avait aussi deux ornements : le nombre des syllabes et la rime. Les Français renoncèrent à compter rigoureusement leurs syllabes et se contentèrent de mesurer le nombre des accents ; les indigènes renoncèrent à l'allitération et acceptèrent, en échange, la rime. Ainsi fut créé le vers anglais, dont la cadence est germanique et la rime française, et telle fut la prosodie de Chaucer qui écrivit ses *Contes de Cantorbéry* en vers anglais pourvus de rimes, comptant cinq accents, mais dont les syllabes varient de neuf à onze.

Pour la versification comme pour le vocabulaire, la fusion se fit peu à peu. Layamon au treizième siècle, brouillait, on s'en souvient, les deux prosodies dans son *Brut* et pratiquait tantôt la rime, tantôt l'allitération, tantôt les deux à la fois. Le quatorzième siècle est la dernière époque où fleurit véritablement le vers allitératif, qui survécut toutefois jusque par delà la Renaissance. Au seizième siècle on imagina, surtout par imitation de l'Italie et des anciens, de supprimer la rime, et l'on créa le vers blanc que Shakespeare et Milton employèrent dans leurs chefs-d'œuvre ; mais l'allitération ne fut pas admise de nouveau dans la prosodie normale de l'Angleterre.

Même réforme pour la grammaire. Dans l'ancienne grammaire anglo-saxonne, les noms et les adjectifs se déclinaient comme en allemand ; les verbes se conjuguaient sans auxiliaires ; les degrés de comparaison dans les adjectifs s'indiquaient, non par des adverbes comme en français, mais par des changements dans les terminaisons ; bref les rapports des mots entre eux et leur rôle dans la phrase n'étaient pas indiqués par d'autres mots spéciaux : prépositions, adverbes ou auxiliaires,

toute cette domesticité si utile; mais par des changements de finales dans les termes eux-mêmes, changements qu'on appelle des *flexions*. La nécessité d'une transaction avec le français, qui avait perdu ses déclinaisons primitives, valut à la nouvelle langue, au quatorzième siècle, une grammaire remarquablement simple et claire. L'usage des auxiliaires permit de mieux nuancer l'indication des actions. Les genres des noms présentaient toutes les bizarreries qui sont une des difficultés de l'allemand et du français; *mona*, lune, était masculin, comme en allemand; *sunne*, soleil, était féminin; *wif*, femme, n'était pas féminin mais neutre; de même *mæden*, jeune fille. Dans la transaction qui intervint, l'anglo-saxon et le français renoncèrent tous deux à l'arbitraire de leurs genres; les noms des êtres mâles furent masculins, les noms des êtres femelles furent féminins; tous les autres furent neutres; *wife* et *maiden* reconquirent leur sexe, pendant que *nation, sun* et *moon* devenaient neutres. Les adjectifs, dont l'accord était très compliqué et dont on employait la déclinaison forte ou la déclinaison faible d'après des règles aussi difficiles que dans l'allemand, cessèrent de prendre la marque des genres et la clarté de la phrase n'y perdit rien.

Comme pour le vocabulaire et la prosodie, tous ces changements furent graduels; grande est la confusion au treizième siècle; dans le *Brut*, dans l'*Ancren Riwle*, il est visible que les auteurs n'ont pas des idées arrêtées sur l'emploi des flexions et sur la distinction des genres. Sous Édouard III et Richard II seulement, les grandes règles de la grammaire anglaise sont définitivement fixées. De même encore que pour le vocabulaire, dans certains cas exceptionnels, les usages français et

les usages saxons se sont conservés parallèlement : c'est ainsi que le cas possessif peut être exprimé soit au moyen d'une préposition, à la française : « The works of Shakespeare, » soit au moyen de l'ancien génitif : « Shakespeare's works ».

Ainsi se forma la nouvelle langue, grâce à la fusion des deux autres. De notre temps, par un effort de patriotisme, assez factice, des auteurs ont essayé de réagir contre ces conséquences de la Conquête et contre l'œuvre de huit siècles. Ils se sont appliqués à écarter le plus possible de leurs œuvres les mots d'origine franco-latine, pour n'employer que des mots d'origine anglo-saxonne. Frivole entreprise : on n'arrête pas la marche d'un navire en appuyant son épaule à la cloison ; et singulière erreur historique : la nation anglaise descend de deux peuples ; elle a eu un père et une mère, dont l'union a été féconde bien qu'orageuse ; et celui des deux ancêtres que d'aucuns renient aujourd'hui sous prétexte de tendresse filiale, n'est peut-être pas celui qui s'est occupé avec le moins d'amour de former et d'instruire leur commune postérité.

II.

La race et la langue sont transformées ; la nation, considérée comme corps politique, se transforme aussi. Jusqu'au quatorzième siècle, le centre des pensées, des désirs, des ambitions était, pour chacun, selon sa vocation, soit Rome, soit Paris, soit ce centre mobile, en déplacement perpétuel, la Cour du roi ; lumière et force,

avancement dans le monde, venaient de ces centres divers. Au quatorzième siècle, ce qu'on a vu faire pour la race et pour la langue se produit pour la nation; elle se resserre et se condense; elle prend conscience de ses limites propres; elle les discerne et les maintient; l'action de Rome est circonscrite; les appels à la Cour pontificale sont interdits [1], et bien qu'on continue de les pratiquer, le vœu de la nation maintes fois exprimé est que le roi soit juge, non le pape; c'est une première esquisse de la suprématie religieuse des souverains anglais. Oxford a grandi; il n'est plus indispensable d'aller à Paris pour s'instruire. Les guerres de France sont des guerres royales et non nationales; Édouard III ayant pris le titre de roi de France, ses sujets l'obligent à spécifier qu'ils lui seront soumis en tant seulement qu'il est roi d'Angleterre, et non pas comme roi de France [2]. La nation n'est plus anglo-française, normande, angevine, gasconne; elle est anglaise; la nébuleuse se fait étoile.

Le premier effet de la Conquête avait été de rattacher l'Angleterre aux civilisations du midi; l'expérience

[1] Voir la série des statuts de *Provisors* et de *Præmunire* et des confirmations qui en furent faites (collation des bénéfices et appels à la cour de Rome), 25 Éd. III, st, 6; 27 Éd. III, st. 1; 38 Éd. III, st. 2; 3 Rich. II, chap. 3; 12 Rich. II, chap. 15; 13 Rich. II, st. 2, chap. 2; 16 Rich. II, chap. 5; tous ayant le même objet, restreindre l'action de Rome en Angleterre, conformément au vœu des Communes qui protestent contre ces appels à la Cour romaine dont la conséquence est de « deffaire et anuller les leys du Roialme » (25 Éd. III, 1350-1), et contre « la cour de Rome qui deust estre fontaine, racyne et source de seintitée » et qui, par convoitise, « attret à lui les collations des Eveschiez, Dignitez, Provendrez et des autres bénéfices de Seint Esglise en Engleterre, desqueux le taxe amonte à plus que cink foitz la tax de touz les profitz que appartenent au Roi par an de tout son Roialme ». Pétitions des Communes au Bon Parlement, 1376, *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 337.

[2] Année 1340, 14 Éd. III, *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 104.

avait réussi; les résultats étaient acquis, définitifs; plus n'était besoin de la continuer; les liens peuvent maintenant se détendre sinon se rompre. Par ce mouvement d'évolution que manifeste perpétuellement l'espèce humaine, cette première expérience finie au bout de trois cents ans, une expérience en sens contraire commence. Un centre nouveau, inconnu jusque-là, s'impose graduellement à l'attention de tous et bientôt il attirera plus les regards des Anglais que Rome, Paris ou même la Cour du roi : c'est Westminster. Là, une institution d'origine mêlée, à la fois germanique et française, qui devait avorter chez nous, reçoit un développement sans pareil en aucun pays. Le Parlement, à l'état embryonnaire à la fin du treizième siècle, se trouve, à la fin du quatorzième, constitué de toutes pièces, dans ses éléments actuels, avec une puissance, des prérogatives et un rôle dans l'État qu'il a rarement dépassés depuis.

Ce n'est pas en vain que les Normands, les Angevins et les Gascons auront donné aux indigènes l'exemple de leur caractère habile et pratique et auront mêlé les deux races. Leurs vertus propres ont passé chez les vaincus, et l'on est frappé de voir, du premier jour où le Parlement prend conscience de sa force, quel esprit l'anime : on dirait une assemblée de Normands. Les Anglo-Saxons violents et incertains, prompts à l'enthousiasme et au désespoir, calculent maintenant, réfléchissent, s'avisent, ne se pressent pas, gardent leur sang-froid dans les crises, usent de diplomatie, *marchandent.* Tous les rapports du Parlement et de la Cour au quatorzième siècle sont une série de marchés; le Parlement paye moyennant que le roi réforme; donnant, donnant; et l'exécution du marché est minutieusement surveillée. Il

se trouve, à la longue, que le Parlement est plus normand que la Cour ; c'est lui qui manœuvre le plus habilement et demeure le maître ; à Normand, Normand et demi. Les Plantagenets voient avec surprise grandir cette puissance qu'ils ne peuvent plus dominer ; le fils de leurs œuvres est dru et fort ; il mord sa nourrice.

Après les essais de Simon de Montfort, Édouard Ier avait convoqué, en 1295, le premier véritable Parlement ; il avait proclamé le principe fondamental de toutes les libertés, en s'appropriant la maxime latine d'après laquelle « ce qui touche aux intérêts de tous doit être approuvé par tous »[1]. Il prend l'habitude d'en appeler à son peuple ; il le fait arbître entre lui et ses barons turbulents[2] ; il se comporte, en mainte occasion, comme s'il sentait que, *au-dessus* de lui, il y a la nation. Et l'on a ce spectacle étrange : le descendant des autocrates normands explique avec modestie ses projets de guerre en Flandre et en France, s'excuse de l'*aide* qu'il lui faut de ses sujets, que dis-je, en vient à solliciter l'immatériel bienfait de leurs prières : « Lui, roi, sur ce et sur l'état de lui et de son royaume, et comment les besognes de son royaume sont allées à rien, fait assavoir et veut que tous en sachent la vérité, laquelle s'ensuit... Il ne peut défendre lui ni son royaume sans aide de ses bonnes gens.

[1] « Sicut lex justissima, provida circumspectione sacrorum principum stabilita, hortatur et statuit ut quod omnes tangit ab omnibus approbetur... » Rymer, *Fœdera*, 1705, t. II, p. 689. Cette maxime, tirée du code Justinien, était connue et invoquée, mais non pratiquée, en France. Voir Commines, *Mémoires*, liv. V, chap. XIX.

[2] « Kar acuns gentz », dit-il, « purroient dire e fere entendre au poeple aucunes paroles noun verroies ». « Acuns gentz » désigne Bohun et Bigod. Proclamation de 1297, dans Rymer, *Fœdera*, t. II, p. 783.

Et cela lui pèse beaucoup de les avoir pour cela tant grevés... Et il les prie qu'ils veuillent avoir pour excuse que ce qu'il a fait, il ne l'a pas fait pour acheter des terres et des ténements, ni des châteaux ni des villes, mais pour défendre lui et eux-mêmes et tout le royaume... Et comme il a grande confiance que les bonnes prières de ses bonnes gens le pourront beaucoup aider à mener cette besogne à bonne fin, [il demande] qu'ils veuillent prier ardemment pour lui et pour ceux qui avec lui vont »[1].

Le Parlement est d'abord surpris : tant d'honneur l'inquiète ; puis il comprend l'occasion qui s'offre à lui et devine que, dans le marché qu'on lui propose, il pourrait bien être le bon marchand. Dès lors, ses progrès sont rapides et, d'année en année, on voit se former le faisceau de ses privilèges définitifs. Les Communes ont leur *speaker*, « Monsieur Thomas de Hungerford, chevalier, qui avait les paroles pour les Communes d'Angleterre »[2]; les députés sont élus par « vraie élection » et le Parlement proteste contre toute intervention du gouvernement, contre les candidatures officielles et contre l'élection des fonctionnaires royaux. Dans les questions difficiles, les députés demandent à rentrer dans leurs provinces et à consulter leurs commettants avant de voter[3]. Avec toutes les idées aristocratiques

[1] Rymer, *Fœdera*, 1705, t. II, p. 783, année 1297.
[2] Parlement de 1376-7, 51 Éd. III.
[3] Exemples : que les députés des comtés « soient esluz par commune élection de les meillours gentz des ditz countées et nemye certifiez par le viscont (shériff) soul, saunz due élection ». Bon Parlement de 1376. Demande que les shériffs ne puissent représenter les comtés pendant qu'ils sont en fonctions, 1372, 46 Éd. III, *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 310; que nul représentant « ne soit viscont ou autre ministre », 13 Éd. III, année 1339. Demande des membres du Parlement de retourner chez eux pour con-

dont il leur arrive encore de s'inspirer, beaucoup de ces audacieux qui demandent des réformes et résistent au roi, étaient de fort petites gens; on voit siéger en grand nombre à Westminster des « Walterus l'espicer », des « Paganus le tailour », des « Radulphus le teyntu-rer », des « Ricardus orfèvre » [1].

Grande est la puissance de cette assemblée composite; nul impôt nouveau qui ne soit voté par elle; tout individu, tout personnage, toute autorité qui a une demande à faire ou une plainte à exprimer, l'adresse à l'assemblée de Westminster. Le roi la consulte sur la paix et sur la guerre : « Donc, dit le Chambellan aux Communes en 1354, vous voulez consentir au traité de paix perpétuelle si on la peut avoir? — Et les dites Communes répondirent entièrement et unanimement : Oïl! oïl! » Rien n'est trop grand ou trop petit pour le Parlement : les rois lui adressent des appels, le clergé aussi, les mendiants aussi; en 1330, les pauvres, le « poverail », de Greenwich, se plaignent de ce qu'on ne leur fait plus l'aumône comme autrefois, au grand détriment, disent-ils, des âmes des bienfaiteurs du lieu « qui sont en Purgatoire ». Les couvents réclament des privilèges que le temps a effacés; des valets demandent leurs gages; le barbier d'Édouard II

sulter leurs commettants : « Ils n'oseront assentir tant qu'ils eussent con seillez et avysez les communes de lour pais » 1339, *Rotuli Parliamentorum,* t. II, p. 104.

[1] *Return of the names of every member returned to serve in each Parliament,* Londres, 1878, fol. (*Blue book*). Il n'y a pas de doute, dans beaucoup de cas, que ces désignations indiquent la profession *actuelle* du député : Ex. « Johannes Kent, mercer », p. 217.

[2] *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 262.

[3] Pétition du « poverail » de Greenwich et Lewisham à qui on ne fait plus l'aumône (une maille par semaine à tout pauvre qui se présentait) à « grant damage des povres entour et des almes les fondours que sont en Purgatorie ». 4 Éd. III, *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 49.

sollicite le maintien de faveurs accordées par un prince qu'il avait saigné et rasé pendant vingt-six ans[1].

Et devant la même assemblée viennent de bien autres querelles; on y met en accusation les ministres du Roi, Latymer et Neville, on y condamne sa maîtresse Alice Perrers[2]; on réforme sa maison, son personnel et ses dépenses; il est facile de prévoir le moment où, par l'effet du travail des siècles, le roi règnera mais ne gouvernera plus. C'est presque déjà le cas au quatorzième siècle. Le Parlement dépose Richard II, qui se croyait roi de droit divin, et, bien longtemps avant les Stuarts, prétendait tenir sa couronne « du don de Dieu »[3]. Dans la liste des griefs dressée par l'assemblée pour justifier la déchéance, figure l'assertion attribuée au roi, « que les lois venaient de sa bouche ou de son cœur et que seul il pouvait faire ou changer les lois de son royaume[4]. » En 1399, ce langage était déjà criminel en Angleterre; en 1527, Claude Gaillard, premier président du Parlement de Paris, dit, dans sa remontrance à François Ier, roi de France : « Nous ne voulons, Sire, révoquer en doute ou disputer de votre puissance; ce serait espèce de sa-

[1] 4 Éd. III, *Rotuli Parliamentorum*, t. [illegible], p. 33.

[2] Bon Parlement de 1376.

[3] Les Communes avaient eu l'audace de se plaindre des dépenses du roi et du trop grand nombre de Prélats et de dames qu'il entretenait : « de la multitude d'Évesques qui ont seigneuries et sont avancez par le Roy et leur meignée; et aussi de pluseurs dames et leur meignée qui demuront en l'ostei du Roy et sont à ses costages. » Richard répond d'un ton courroucé qu'il « voet avoir sa Régalie et la libertée roiale de sa corone », comme héritier d'Angleterre « del doun de Dieu ». 1397, *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 339. Les Communes s'inclinent, mais non sans idée de revanche.

[4] « Dixit expresse, velut austero et protervo, quod leges sue erant in ore suo et aliquotiens in pectore suo. Et quod ipse solus posset mutare et condere leges regni sui. » *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 419.

crilège, et savons bien que vous êtes au-dessus des lois et que les lois et ordonnances ne vous peuvent atteindre... »[1]. Les notions sur le « sacrilège » politique différaient fort dans les deux pays.

Dès la fin du quatorzième siècle, un Anglais pouvait déjà dire, comme aujourd'hui : ce qui est ma chose n'est pas la chose de l'État; ce qui est la chose de l'État est ma chose. Toute la constitution anglaise, du vote des impôts à l'*habeas corpus*, est résumée dans cette formule. En France, la nation, pratique, lucide, logique dans tant de choses, mais facile à amuser et trop chansonnière, profita mal des occasions qui s'offrirent; les députés négligent d'aller aux séances; les marchés conclus sont mal tenus. Chez nos voisins, on vote des subsides moyennant des réformes, le peuple paye et le roi réforme; chez nous, au moyen âge, le peuple s'applique à ne pas payer et le roi à ne pas réformer. Ainsi la levée du subside voté par les États réformateurs de 1356-7 est, en France, la cause de troubles sanglants; le peuple, mal éclairé sur ses intérêts, se montre ardent à dévorer ses défenseurs; les agents des États sont massacrés à Rouen et Arras; le roi Jean le Bon publie une interdiction d'exécuter les ordres des États et se rend à l'instant populaire par la mesure la plus tyrannique de tout son règne.

[1] Chéruel, *Dictionnaire des institutions de la France*, au mot *Parlement*. Dès le treizième siècle, Bracton, en Angleterre, déclarait que « les lois lient le législateur » et que le roi doit les observer; sa thèse toutefois est moins audacieuse que celle d'après laquelle les Communes agissent au quatorzième siècle : « Dicitur enim rex a bene regendo et non a regnando, quia rex est dum bene regit, tyrannus dum populum sibi creditum violenter opprimit dominatione. Temperet igitur potentiam suam per legem quæ frenum est potentiæ, quod secundum leges vivat, quod hoc sanxit lex humana quod leges suum ligent latorem ». *De Legibus*, 3e partie, chap. IX.

Ces différences entre les deux corps politiques eurent une influence considérable sur la marche de la pensée des deux peuples ; elles excitent, de siècle en siècle, la surprise et parfois l'admiration des Français : « Il faut que le roi d'Angleterre obéisse à son peuple, dit Froissart, et fasse tout ce qu'il veut [1]. » — « Or, selon mon avis, dit Commines, de toutes les seigneuries du monde dont j'ai connaissance, où la chose publique est mieux traitée et où règne moins de violence sur le peuple, où il n'y a nuls édifices abattus ni démolis pour guerre, c'est Angleterre [2]. » Les Anglais sont maîtres de leur roi, écrit l'ambassadeur Honoré Courtin en 1665, presque dans les mêmes termes que Froissart : « Leur roi ne peut rien que lorsqu'il veut ce qu'il leur plaît [3]. »

III.

Voici donc les vainqueurs et les vaincus d'Hastings fondus en un seul peuple, dotés d'un Parlement garant de leurs libertés. « C'est, disait plus tard Montesquieu, le peuple du monde qui a le mieux su se prévaloir à la fois de ces trois grandes choses, la religion, le commerce et la liberté [4]. » Quatre cents ans avant Montesquieu il se prévalait déjà de ces trois grandes choses. Sous les derniers Plantagenets, l'Angleterre était, comme elle a

[1] *Chroniques*, éd. S. Luce, I, p. 337.

[2] *Mémoires*, éd. Dupont, *Soc. de l'histoire de France*, 1840 et s., t. II, p. 142, *sub anno* 1477.

[3] Lettre inédite à M. de Lionne, de Londres, 6 juillet 1665, Archives des Affaires Etrangères, Angleterre, t. LXXXVI.

[4] *Esprit des Lois*, t. XX, chap. VII, *Esprit de l'Angleterre sur le Commerce.*

toujours été depuis, avant tout une « île marchande »[1].

Elle exploite ses mines, celles même de « charbon de mer », comme on l'appelait alors, « carboun de meer »[2]. Elle a une marine commerciale considérable qui porte dans la Baltique, en Islande, en Flandre, en Guyenne, en Espagne, des laines, des peaux, du drap, du blé, du « buyre et furmage », de l'étain, du plomb, du fer. Les galères de Venise lui amènent, tous les ans, du coton, des soies de Damas, du sucre, des épices, des parfums, de l'ivoire, du verre. Les grandes maisons de commerce et les corporations marchandes sont des puissances dans l'État : Édouard III donne aux guilds de Londres le droit d'avoir des députés au Parlement et elles l'ont gardé jusqu'au bill de réforme de 1832. Les riches commerçants prêtent au roi, ils sont appelés à ses conseils ; ils se comportent en grands citoyens. Antoine Blache prête à Édouard III 11,720 livres ; les Blanket de Bristol amassent une fortune énorme ; Jean Blanket meurt en 1405 léguant le tiers de ses biens à sa femme, le tiers à ses enfants, le tiers aux pauvres ; John Philpot, épicier de Londres, monte sur ses navires et défend le royaume ; Richard Whittington, qui n'avait d'abord, selon la légende, pour tout bien, qu'un chat, est célèbre dans l'histoire par sa richesse et sa libéralité ; il fut maire de Londres en 1398, 1406 et 1419. On annoblit ces marchands ; ils deviennent tiges de comtes et de ducs ; les de la Pole, marchands de laine de Hull, engagent leurs biens pour le roi. William de la Pole sauve Édouard III que le man-

[1] A. Sorel, l'*Europe et la Révolution française*, t. I, p. 337.

[2] Le Parlement s'occupe à diverses reprises de ces mines, au quatorzième siècle : « Come en diverses parties deinz le Roialme d'Engleterre sont diverses miners des carbons, dont les Communes du dit partie ont lour sustenantz en grande partie... » 51 Éd. III, *Rotuli Parliamentorum*.

que d'argent arrêtait en Flandre, et devient chevalier banneret; son fils Michel est fait comte de Suffolk; un de ses petits-fils est tué à Azincourt; un autre assiège Orléans que délivre Jeanne-d'Arc, devient duc de Suffolk est condamné pour haute trahison et meurt décapité en 1450; aucun honneur ne manque à sa race.

Dès le temps des Édouards, les Communes se préoccupent de la puissance et de la gloire maritime du pays; déjà, dans leur pensée, l'océan est leur domaine. Remarquent-elles une diminution des forces navales de l'Angleterre? Elles s'en plaignent au roi dans des termes qu'on a maintes fois entendus depuis, mot pour mot, sous les voûtes de Westminster : « Il y a vingt ans, et toujours auparavant, la marine du royaume était, dans tous les ports et les bonnes villes sur mer et sur les rivières, si noble et si abondante que tous les pays tenaient et appelaient notre seigneur : le *Roi de la mer*[1] ! » A cette date, 1372, le pays est bien l'Angleterre des Anglais.

On trouve, dès ce moment, les Anglais à l'état isolé ou en petites troupes, sur toutes les mers et sur tous les chemins[2]. Leur naturel est changé; leur île ne leur suffit pas, comme elle suffisait aux Anglo-Saxons. « Il ne sait rien qui ne va hors », pensent-ils, avec Des Champs; ils sont curieux de voir ce qui se passe ailleurs et, en gens positifs, d'en profiter. Partout où l'occasion est bonne ils la saisissent, quelle qu'en soit la nature; s'ils rencontrent des Sarrazins, ils les tuent : c'est autant de fait pour gagner le paradis; s'ils pénètrent en Italie,

[1] 46 Éd. III. *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 311. Le roi fait une réponse vague.

[2] « They travaile in every londe », dit d'eux Gower, dans sa *Confessio Amantis*, éd. Pauli, t. III, p. 109.

ils ne sont pas longs à remarquer les avantages qu'offre la vie de condottiere et ils l'adoptent, la perfectionnent même, et après leur mort on les enterre magnifiquement dans la cathédrale de Florence, et Paolo Uccello peint leur portrait sur la muraille [1]. En toute occurrence ils se comportent en Normands; dans les salles de séance à Westminster, dans leurs comptoirs de la Cité, sur les grand'routes d'Italie, sur l'océan, ils se montrent, comme les maîtres dont le génie a passé en eux, aventureux et pratiques à la fois : « ils sont bons marcheurs et bons cavaliers, » disait d'eux, au quatorzième siècle, Ranulphe Higden; « ils sont curieux et ils aiment à raconter les choses singulières qu'ils ont observées ». Que de livres de voyages ont été dus, depuis, à cette qualité! « Ils sillonnent tous les pays et réussissent mieux encore dans les contrées lointaines que dans la leur... Ils se répandent par le monde; toute terre qu'ils habitent devient pour eux la patrie [2]. » Ils sont eux-mêmes et ne cherchent plus à être autrui; ils cessent peu à peu de *francigenare*. C'est avec ce mélange d'obstination et d'audace qu'on fonde des établissements lointains et qu'on les garde; c'est grâce à ces qualités que devait se créer plus tard l'empire colonial anglais; c'est grâce

[1] « Joannes Acutus, eques Britannicus (John Hawkwood)... rei militaris peritissimus... Pauli Vccelli opus », inscription de la grisaille peinte par Uccello, au quinzième siècle, en mémoire de Hawkwood, mort au service de Florence en 1394. Il était fils d'un tanneur du comté d'Essex; la corporation des tailleurs prétendait qu'il avait débuté parmi eux; des romans populaires lui furent consacrés : *The honour of the Taylors, or the famous and renowned history of sir John Hawkwood, Knight, containing his... adventures... relating to love and arms*, Londres, 1687, 4°. La peinture d'Uccello a été enlevée du chœur, mise sur toile et transportée contre le mur d'entrée de la cathédrale.

[2] *Polychronicon*, éd. Babington (*Rolls*), t. II, pp. 166, 168.

à elles que les Plantagenets pouvaient aspirer, dès le quatorzième siècle, au titre de « rois de la mer ».

Avec le commerce viennent le luxe, le confort et le goût des arts. Il en est de Londres comme de Venise, Florence et Bruges : ces marchands et ces nobles aiment « les belles choses ». C'est une époque de prospérité pour les imagiers, miniaturistes, peintres, sculpteurs[1] ; les riches se font ciseler des vierges d'ivoire au sourire tendre, à moitié mondain, charmant justement par le doute qu'il laisse et l'incertitude s'il est de la terre ou du ciel ; des tablettes de dévotion d'ivoire peint, ou d'or, ou d'émail translucide, des goblets d'or avec personnages, des coupes d'argent « émaillées, avec jeux d'enfants », des salières en forme de lion ou de chien, des « images d'or de Saint-Jean-Baptiste étant en désert[2] », tout ce précieux mobilier dont nos musées sont remplis. Édouard II envoie au pape, en 1317, entre autres cadeaux, une aiguière d'or et son bassin, émaillés d'émaux translucides, fournis par Roger de Frowyk, orfèvre de Londres, du prix de cent quarante-sept livres. Humphrey de Bohun,

[1] Les plus brillants spécimens de la peinture du temps étaient, en Angleterre, ceux qu'offrait la chapelle Saint-Étienne au palais de Westminster, achevée vers 1348 et peinte ensuite. Le principal architecte fut Thomas, de Cantorbéry, maître maçon ; les principaux peintres (à en juger par l'élévation des salaires) furent Hugues de Saint-Alban et John Cotton (*Fœdera*, 1705, t. V, p. 670 ; VI, 417). Cette chapelle a été brûlée dans notre siècle avec le reste du Parlement ; il ne subsiste que la crypte ; des fragments de peinture ont été sauvés et sont conservés au British Museum. Ils représentent l'histoire de Job. Noter l'air aimable et souriant des personnages, surtout des femmes, air de gens heureux.

[2] Voir les objets précieux énumérés dans les testaments anglais du quatorzième siècle : *A collection of... wills*, Londres, Nichols, 1780, 4°, pp. 37, 50, 112, 113 et dans *The ancient Kalendars and Inventories of the Treasury*, éd. Palgrave, Londres, 1836, 3 vol. 8°. Échiquier d'Edouard III, t. III, p. 173. Cf., pour la France, *Inventaire du mobilier de Charles V*, éd. Labarte (Documents inédits), 1879, 4°.

mort en 1361, dit ses patenôtres sur un chapelet d'or; Édouard III joue aux échecs sur un échiquier de jaspe et de cristal, garni d'argent. Les miniaturistes peignent le paradis sur la marge des missels, ou représentent en couleurs des légendes gracieuses, ou des histoires fantastiques, des batailles de chevaliers contre des papillons géants parmi des fleurs[1]. Malgré la guerre étrangère, les révoltes locales, la peste qui revient périodiquement (1349, 1362, 1369, 1375), la grande révolte des paysans (1381), le trouble et les massacres qui s'ensuivent, l'art fleurit au quatorzième siècle, et sa caractéristique principale est d'être un art souriant.

Cette simultanéité n'est pas si étonnante qu'il semble; la vie alors était encore tellement fragile et menacée, qu'on se faisait dès l'enfance à l'idée de la perdre vite et brusquement; les guerres, les pestes et les massacres ne vous prenaient pas à l'improviste; ils étaient, pour ainsi dire, dans l'ordre, on s'y attendait; la possibilité de malheurs si probables attristait moins d'avance qu'ils n'ont fait depuis qu'ils sont devenus plus rares; on était toujours prêt à se battre, à tuer et être tué. Les jeux ressemblaient à des batailles et les batailles ressemblaient à des jeux : les exercices favoris étaient les tournois; on y jouait sa vie pour rien, pour le plaisir. Édouard part en guerre contre la France et ses barons emmènent comme lui leurs fauconniers et leurs meutes, ainsi

[1] Édouard III achète à Isabelle de Lancastre, nonne d'Aumbresbury, un roman manuscrit qu'il garde continuellement dans sa chambre et qu'il paye 66 livres, 13 shillings et 4 pence (le prix d'un bœuf était alors d'une douzaine de shillings). On achète, au prix de 28 livres, pour le jeune Richard, deux volumes contenant, l'un le Roman de la Rose, l'autre les Romans de Perceval et de Gauvain (9 Éd. III et 3 Ric. II, *Issues of the Exchequer*, éd. Devon, 1837, pp. 144 et 213).

que pour une chasse[1]. Jamais on n'eut mieux ce que Rabelais appelle le « mépris des choses fortuites ». Les temps ont changé et, en attendant qu'on revienne à un état analogue, ce qui n'est pas impossible, nous naissons aujourd'hui avec des idées d'ordre et de paix, de vie qui dure; nous sommes indignés si on la menace, désespérés de la voir finir; avec des bonheurs plus durables, nous avons le sourire moins facile. Froissart peint en couleurs radieuses, et le sujet de sa peinture est la France de la guerre de cent ans. La « merry England » du *Cursor Mundi* est cette Angleterre des grandes pestes et de la révolte des paysans, qui eut deux rois assassinés sur quatre; c'est aussi l'Angleterre dont les madones sourient.

En architecture, les Anglais favorisent le développement du genre de gothique spécial dont ils sont les inventeurs, le *perpendiculaire,* style riche et bien ordonné, terrestre, humain, pratique, agréable au regard. Plus que personne contribua à son développement le chancelier d'Édouard III et de Richard II, William de Wykeham, évêque de Winchester, restaurateur de Windsor, fondateur de New College à Oxford, le plus grand bâtisseur du siècle[2]. Les murs et les voûtes des cha-

[1] « Et si y avoit pluiseurs des seigneurs et des riches hommes qui avoient leurs chiens et leurs oizins ossi bien comme li rois leurs sirs. » Expédition de 1360, édition Luce, liv. I, chap. 83. Les tournois sont si nombreux et entraînent de tels désordres que les rois les prohibent constamment, sans parvenir à les supprimer. On trouvera dans les *Fœdera* plus de quarante prohibitions pour le seul règne d'Édouard II.

[2] Né à Wykeham, Hampshire, 1324, d'une famille obscure (d'où sa fameuse devise : *Manners makyth man*, c'est-à-dire les qualités morales et non autre chose font l'homme de valeur), clerc des travaux royaux en 1356, présent à la paix de Brétigny, évêque de Winchester 1366, chancelier 1367 et de nouveau sous Richard II; il meurt à plus de quatre-vingts ans, sous

pelles se couvrent d'ornements; de larges fenêtres laissent passer par leurs vitraux une lumière multicolore; des anges aux cheveux d'or sortent des corniches; l'architecture, elle aussi, sourit, d'un sourire comme celui des madones, à moitié religieux et à moitié mondain.

On se fortifie moins étroitement qu'autrefois; parmi tant de châteaux dont le sol est comme hérissé, voici dans la vallée lointaine où est assise l'antique ville de Saint-David, un palais d'évêque qui n'eût convenu ni à Guillaume de Longchamp ni à Hugues de Puiset, somptueuse demeure, sans tours de défense, ni fossés, ni ponts-levis, demeure exceptionnelle, construite comme si déjà on était sûr du lendemain [1].

Les dehors sont moins rébarbatifs; l'intérieur s'orne et s'enrichit; on vit moins en commun qu'autrefois; les existences sont moins patriarcales et plus raffinées; les partisans du temps passé se plaignent de ce que le riche « dîne dans une chambre avec une cheminée et quitte la grand'salle qui était faite pour que les hommes y prissent ensemble leurs repas [2] ». Ces chambres à cheminées ont des murs peints ou couverts de tapisseries; on y voit représentés, comme chez Édouard II, le roi

Henri IV. La liste de ses bénéfices (oct. 1366) remplit plus de quatre pages dans Lowth (*Life of W. of Wykeham*, Oxford, 1777, pp. 28 et s.). Froissart constate l'influence énorme dont « Wican » jouissait dans l'État.

[1] Construit presque en totalité par l'évêque Gower, 1328-47, le « Wykeham de Saint-David ». *History and antiquities of St. Davids*, par Jones et Freeman, Londres, 1856, 4°, pp. 189 et s. Il ne reste aujourd'hui que des ruines, mais elles sont des plus belles qu'on puisse voir.

[2] Now hath uche riche a reule · to eten bi hym-selve
In a pryve parloure · for pore mennes sake,
Or in a chambre with a chymneye · and leve the chief halle,
That was made for meles · men te eten inne.

Visions concerning Piers Plowman (éd. Skeat), texte B, *passus* X, vers 96.

entouré de ses seigneurs [1], ou comme chez le Prince Noir, le Pas de Saladin, ou des « sirènes de mer », avec une bordure « de cygnes à têtes de dames (des chimères) et de plumes d'autruche », ou comme chez sir John Falstofe, au siècle suivant, l'adoration des bergers, une chasse au faucon, le siège de Falaise (prise en 1417), une femme jouant de la harpe près d'un château, « un géant perçant un sanglier avec un épieu » : toutes œuvres pour nous fort intéressantes, car elles ne sont que de la littérature mise en couleur ou broderie [2].

On songe au confort et à l'élégance de la table; des cuisiniers rédigent maintenant en anglais leurs recettes, et des maîtres d'hôtel mettent en anglais le protocole des préséances et les règles d'après lesquelles doit se guider le parfait domestique. Le parfait domestique ne se gratte pas la tête et évite d'éternuer dans les plats; il n'essuie pas les assiettes avec sa langue; pour découper, il prend la viande avec sa main gauche (les

[1] Tapisserie payée par le roi trente livres à Thomas de Hebenhith, mercier de Londres (*Wardrobe accounts of Edward II. — Archæologia*, t. XXVI, p. 344).

[2] Testament du Prince Noir, dans Nichols, *A Collection of Wills*, Londres, 1780, 4°; inventaire des livres de Falstofe (mort sous Henri VI), *Archæologia*, t. XXI, p. 232; dans un seul de ses châteaux, celui de Caister près Yarmouth, on trouva à sa mort 13.400 onces d'argent. Déjà au treizième siècle, Henri III qui avait eu la passion des arts, avait fait peindre dans sa chambre à la Tour, l'histoire d'Antioche (3e croisade) et dans son palais de Clarendon ce Pas de Saladin sujet d'une des tapisseries du Prince Noir; il avait une peinture de Jessé sur le manteau de sa cheminée à Westminster. (Hardy, *A Description of the close rolls in the Tower*, Londres, 1833, 8°, p. 179. et Devon, *Issues of the Exchequer*, 1837, p. 64.) Il aime tellement la peinture exécutée pour lui à Clarendon qu'il la fait couvrir d'une toile quand il est absent, pour qu'elle ne se gâte pas (Parker et Turner, *Domestic architecture* p. 47). Au quatorzième siècle, on fait de préférence tendre les murs qu'on peignait au treizième; on avait des *salles*, c'est-à-dire des assortiments de tentures pour une pièce; on en fabriquait de communes à Norwich; les plus belles venaient des Flandres.

fourchettes étaient inconnues) et la taille avec la droite; il donne à chacun sa place et se rappelle que : le pape n'a pas d'égal; « the pope hath no peere ». Quand le maître s'habille, on l'assied sur une chaise auprès du feu, on lui étend un mouchoir sur les épaules et on le peigne « courtoisement » avec un peigne d'ivoire; on le « rince avec de l'eau de rose tiède »; quand il prend un bain on parfume l'air avec des herbes suspendues au plafond. Quand il se couche, on chasse de sa chambre ce qu'il peut s'y trouver de chiens et de chats, ou bien on leur donne un petit linge.

La nourriture est riche et compliquée. On mange les poules et lapins coupés en morceaux, avec des amandes concassées, des raisins de Corinthe, du sucre, du gingembre, des herbes trempées dans de la graisse, des oignons et du sel; si le mélange n'est pas assez épais, on ajoute de la farine de riz et on colore le tout avec du safran; les grues, les hérons et les paons se mangent au gingembre. On fait grande attention à l'apparence extérieure, à la couleur; il faut que les plats soient jaunes, ou verts, ou ornés de « feuilles d'or et d'argent », mode qui s'est conservée en Orient. On confectionne des pièces montées, des « subtilités », comme on les appelait; elles représentent « Marie la Sainte-Vierge et Gabriel qui la salue et dit *Ave*[1] ».

[1] Ces recettes et ces conseils se trouvent dans : *The forme of Cury, a roll of ancient English cookery compiled about A. D.* 1390, *by the master cook of king Richard II*, éd. Pegge, Londres, 1780, 8° (se trouve aussi dans les *Antiquitates culinariæ* de Warner, 1791, 4°). Le prologue nous apprend que ce maître-queux de Richard s'était guidé d'après les principes, et que le livre « was compiled by assent and avysement of maisters [of] phisik and of philosophie that dwellid in his court ». — *The boke of Nurture folowyng Englandis gise by me John Russell*, éd. Furnivall, *Early English text Society*, 1868, 8°. Russell était maréchal de la salle

On orne sa personne comme sa maison; le luxe des vêtements est poussé à l'extrême, tellement que le Parlement juge bon d'intervenir et interdit aux femmes du peuple de porter d'autres fourrures que du chat ou du lapin [1]. Édouard III achète à maître Paul de Monteflor des robes pour la reine, en étoffes « venues d'outre-mer », au prix énorme de treize cent trente livres; il a lui-même une veste de velours sur laquelle il a fait broder des pélicans d'or par William Courtenay brodeur de Londres. Il donne à sa maîtresse Alice Perrers 21.868 perles, plus trente onces de perles plus petites; il fait cadeau de deux mille perles à sa fille Marguerite pour son mariage; il achète pour sa sœur Aliénor une voiture toute dorée, tapissée et brodée, avec des coussins et des rideaux de soie, et la paye mille livres [2] : on eût pu, pour la même somme, acheter à cette époque un troupeau de seize cents bœufs.

Le sens, la vénération, le culte de la beauté se répandent parmi ce peuple dont les pensées suivaient naguère un cours si différent. On donne à la beauté physique une attention qu'elle n'avait jamais reçue au même degré; hommes et femmes portent des vêtements ajustés dessinant les formes du corps; dans les vers qu'il composa lui-même pour son tombeau à Cantorbéry, le Prince Noir pleure « sa beauté [qui] est

de Humphrey, duc de Gloucester; il écrivit étant vieux, dans le premier tiers du quinzième siècle : comme il a la prétention d'enseigner la tradition et les bonnes manières d'autrefois, il faut tenir que les mœurs qu'il décrit datent du règne de Richard II.

[1] Année 1363. Il tolère cependant encore l' « aignel » et le « gopil ». *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 281.

[2] *Issues of the Exchequer*, éd. Devon, 1837, pp. 142, 147, 189, 209, sixième année d'Édouard III. Richard II paye 400 livres une voiture pour la reine et, pour un simple chariot, 2 livres seulement. *Ibid.*, pp. 236 et 263.

toute allée ». Richard II fait graver de son vivant, sur sa tombe, qu'il était « corpore procerus ». Le goût des Anglais pour les brillants costumes devient si notoire qu'on leur attribue, en France même, l'invention de modes nouvelles. En rappelant à ses filles, pour leur enseigner la modestie, que « le déluge au temps de Noé fut pour l'orgueil et déguisures des hommes et principalement des femmes qui se contrefaisaient de atours et de robes », le chevalier de la Tour Landry fait honneur ou plutôt honte aux dames d'Angleterre de l'invention des extravagantes coiffures du temps : mauvais signe ; c'est un pays où l'on s'amuse trop ; « en Angleterre en a moult de blâmées si comme l'on dit ; je ne sais si c'est à tort ou à droit ».

Cette attention donnée à la beauté physique a pour conséquence que les sculpteurs commencent en Angleterre, chose singulière à cette époque, à s'occuper du modèle vivant et à travailler d'après le nu. Dans l'abbaye de Meaux près Beverley, sur les bords de l'Humber, on vit au quatorzième siècle un spectacle qu'on eût plutôt cherché sur les rives de l'Arno, sous le ciel indulgent

[1] Les vers du Prince Noir (*infra*, p. 361) se trouvent dans son testament, avec des détails minutieux sur les sculptures dont son tombeau devra être orné et la manière dont il sera représenté « tout armez de fier de guerre ». Stanley, *Historical Memorials of Canterbury*, 1855, p. 132 ; le tombeau subsiste, en très bon état de conservation. Le tombeau de Richard II à Westminster fut construit de son vivant et sous ses yeux. On a encore les contrats originaux (endentures), par lesquels « Nicholas Broker et Godfrey Prest, citeins et copersmythes de Loundres » s'engagent à faire fabriquer les statues de Richard et d'Anne, telles qu'on les voit aujourd'hui avec des « escriptures... en tour la dite toumbe ». 14 avril 1395. Un autre contrat concerne la maçonnerie de marbre. Tous deux sont au Record Office, *Exchequer Treasury of the recipt. — Miscellanea* 3/40.

[2] *Le livre du chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles*, éd. Montaiglon, Paris, 1854, 12°, pp. 46 et 98, écrit en 1371.

d'Italie : l'abbé Hugues de Leven ayant commandé un nouveau crucifix pour la chapelle du couvent, l'artiste « eut constamment sous les yeux un homme nu, et il s'appliquait à donner au crucifix la beauté des formes du modèle »[1].

Dernier trait enfin et qu'on peut rapprocher des autres : à côté de la beauté des êtres, la beauté des choses, des paysages, des arbres; il se trouve en 1350 des représentants des Communes pour se plaindre de la destruction des grands arbres avoisinant les maisons, ces grands arbres que les cœurs anglais aimaient déjà, et pour signaler au Parlement la perte de cette beauté, le « grant damage, gast et blemissement » qui en résulte pour les demeures[2].

A tous égards ou peu s'en faut, l'Anglais d'aujourd'hui se constitue donc, en ses grands traits, sous les deux derniers princes de la maison d'Anjou : pratique, entreprenant, libre, grand voyageur, riche commerçant, excellent marin. Nous venons de voir ce qu'il est; écoutons maintenant ce qu'il dit.

[1] « Et hominem nudum coram se stantem prospexit, secundum cujus formosam imaginem crucifixum ipsum aptius decoraret. » *Chronica monasterii de Melsa*, éd. Bond, *Rolls*, 1868, t. III, p. 35. Hugues de Leven qui commanda ce crucifix fut abbé de 1339 à 1349. Thomas de Burton, auteur de la chronique, la rédigea à la fin du quatorzième siècle.

[2] Les représentants des Communes remontrent que, comme les pourvoyeurs royaux « abatent et ount abatuz les arbres cressauntz entour les mansions des gentz de ladite commune, en grant damage, gast et blemissement de lour mansions, qe plese à nostre Seigneur le Roi, que desoremes tiels arbres ne seont copez ne pris en contre la volunté des seigneurs des ditz mansions ». — *Réponse :* « Il semble au conseil qe ceste petition est resonable ». *Rolls of Parliament*, 25 Ed. III, t. II, p. 250.

CHAPITRE II.

CHAUCER.

Le nouveau peuple eut son poète, Geoffrey Chaucer. Par ses origines, son éducation, ses goûts, son genre de vie, autant que par ses œuvres, Chaucer représente les temps nouveaux; il les peint sur le vif et il en fait partie; sa biographie n'est guère moins caractéristique que son œuvre; car il ne décrit rien par ouï-dire ou par supposition; il est lui-même acteur dans les scènes qu'il raconte; il ne les rêve pas, il les voit.

Son histoire est une sorte d'abrégé de celle de la nation : la nation s'enrichit par le commerce, et Chaucer, fils de commerçants, grandit parmi eux; elle cesse d'aller étudier à Paris et Chaucer n'y va pas; son roi fait la guerre en France et Chaucer suit Édouard sur les routes militaires de notre pays; elle met de plus en plus sa foi dans le Parlement, et Chaucer en fait partie comme député du Kent, elle s'intéresse aux choses de beauté, elle aime les arts et les veut riches et souriants; Chaucer est conservateur des palais royaux et en surveille les embellissements et l'entretien; les monotonies saxonnes, les tristesses du lendemain d'Hastings sont oubliées et effacées, l'Angleterre nouvelle sait rire et sourire aussi;

elle est la *merry England* aux explosions joyeuses et l'Angleterre des légendes, des complaintes et des vierges attendries : l'Angleterre rieuse comme l'Angleterre souriante est tout entière dans les œuvres de son premier poète.

I.

La vie de Chaucer remplit exactement la période où nous sommes arrivés, pendant laquelle le peuple anglais acquit ses caractères définitifs; il naquit sous Édouard III et vit la fin des Plantagenets; il mourut peu après l'avènement d'Henri de Lancastre. A cette époque Pétrarque et Boccace étaient morts depuis longtemps, la France ne comptait aucun poète de nom, et Chaucer était sans comparaison le plus grand poète de l'Europe.

Sa famille appartenait à la bourgeoisie commerçante de la Cité. Son père, Jean Chaucer, son oncle Thomas Heyroun et d'autres parents encore faisaient partie de la corporation des marchands de vin. Jean Chaucer était fournisseur de la Cour et il accompagna Edouard III dans sa première expédition sur le continent : de là des relations avec la famille royale dont le futur poète devait profiter. L'établissement des Chaucer était situé dans Thames street, rue qui subsiste, mais qui ne compte plus que des maisons modernes; c'est là que Geoffrey dut naître en 1340 ou peu avant[1].

[1] On a longtemps admis, à tort, la date de 1328. On trouvera les principaux documents concernant Chaucer dans l'appendice a sa biographie, *Poetical works*, ed. Morris, I, pp. 93 et s.; dans les *Life records of Chaucer*.

Chaucer passa à Londres ses années d'enfance et de jeunesse, un Londres que le grand incendie de 1666 a fait presque totalement disparaître; ce vieux Londres alors tout jeune, dont les miniatures de manuscrits nous ont conservé la pittoresque image. La maison paternelle était près du fleuve, et sur le bord du ruisseau de Walbrook, recouvert depuis, mais qui coulait alors en plein air. Sur la noble rivière, dont les eaux n'étaient peut-être pas aussi bleues que les miniaturistes les peignent, mais qui n'était pas encore la boue liquide que nous connaissons, les navires venus de la Méditerranée et de la Baltique glissaient lentement, portés par la marée. Les maisons aux toits pointus et à plusieurs étages bordaient l'eau et formaient au rez-de-chaussée des colonnades servant d'entrepôts et sous lesquelles les marchandises étaient débarquées[1]. Le fameux pont de Londres, construit sous Jean sans Terre, presque neuf encore, car il entrait seulement dans son deuxième siècle et devait vivre six cents ans, avec ses nombreuses piles, ses contre-forts aigus, les maisons qu'il portait, sa chapelle de Saint-Thomas, coupait la ligne de l'horizon et reliait la Cité au faubourg de Southwark. De ce côté, encore des maisons, une belle église gothique qui subsiste[2], des hôtelleries en abondance, car c'était le point d'arrivée par la route de terre, et avec les hôtel-

1875 et s., et dans les *Trial Forewords* de Furnivall, 1871 (*Chaucer Soc.*). Une des ordonnances municipales pour empêcher les fraudes des *vintners* est signée par plusieurs membres de la corporation et notamment par Jean Chaucer, 1342. Voir Riley, *Memorials of London*, p. 211.

[1] Une splendide miniature du XV[e] siècle donne une vue de la capitale exécutée d'après nature et qui permet de se faire une idée du Londres, peu différent, où vécut Chaucer: Ms. Royal, 16 Fii, au British Museum; reproduction partielle de cette miniature dans *English Wayfaring life*, p. 35.

[2] Sainte Mary Overy où est enterré Gower, l'ami de Chaucer.

leries, des lieux de divertissement de toute sorte, tradition si bien établie que la majorité des théâtres du temps d'Élisabeth y furent construits, et notamment le fameux *Globe* où se jouaient les pièces de Shakespeare. Sauf ce faubourg, la rive droite de la Tamise offrait au regard, au lieu des entrepôts d'aujourd'hui, la rase campagne, des arbres et des prés verts. Un peu plus bas, sur la rive gauche, se dressaient les murs de la Tour de Londres; plus haut, vers l'intérieur de la Cité, l'ample masse de Saint-Paul dominait les maisons. C'était alors une cathédrale gothique; Wren, après le grand incendie, la remplaça par l'édifice Renaissance qu'on voit aujourd'hui. La ville était entourée de murailles dont il reste des parties et dont la base à certains endroits est romaine[1]. De distance en distance étaient percées des portes que défendait un bastion et dont les noms des rues nous conservent le souvenir : Aldgate, Bishopsgate, etc.

La ville elle-même était populeuse et affairée. Ces rues, dans lesquelles se passa l'enfance de Chaucer, étaient resserrées, bordées de maisons aux étages avançants, avec des enseignes surplombant la chaussée, des appentis « pentys », barrant le passage, et toute sorte d'encombrements, contre lesquels protestaient en vain d'innombrables règlements municipaux. La tête des cavaliers s'embarrassait dans les enseignes et on prescrivait de faire les perches moins longues; les mœurs étant violentes, on interdisait le port des armes, mais les honnêtes gens seuls se conformaient à la loi, ce qui facilitait la besogne des autres; la propreté était mé-

[1] Tour dans le cimetière de Saint-Giles Cripplegate, église où est enterré Milton.

diocre; les porcs couraient çà et là; une ordonnance d'Édouard I[er] avait inutilement prescrit qu'ils seraient tous tués, sauf ceux de l'hospice de Saint-Antoine qu'on reconnaîtrait à la sonnette pendue à leur cou : « Et qui porc voudra nourrir, le nourrisse dans sa maison[1] ! » Cette facilité fut même retirée un peu plus tard, tant les mœurs devenaient élégantes.

Dans cette ville laborieuse, parmi les marins et les marchands, prenant le goût des aventures et des histoires de pays lointains, écoutant son père décrire les belles choses qu'on voit à la Cour, Geoffrey grandit, d'enfant devint jeune homme et, grâce aux relations de sa famille, fut nommé à dix-sept ans page d'Élisabeth, femme de Lionel, fils d'Édouard III. A son tour, et non pas comme marchand, il avait accès à la Cour et en faisait partie. Il s'habille à la mode et dépense sept shillings pour un manteau, des souliers et une culotte rouge et noire[2].

En 1359, il prit part à l'expédition conduite en France par le roi : il semblait que ce dût être, pour notre pays, le coup de grâce; le désastre de Poitiers n'était pas encore réparé, on était au lendemain de la Jacquerie, des émeutes parisiennes, de la trahison et de la mort de Marcel; le roi de France était prisonnier à Londres et le royaume avait pour chef un jeune homme de vingt-deux ans, frêle, savant, pieux, inhabile aux armes. On eût cru qu'il n'y avait qu'à prendre; mais une fois de plus on

[1] Quatre jurés sont chargés du massacre : « Quatuor homines electi et jurati ad capiendos et interficiendos porcos inventos vagantes infra muros civitatis. » Riley, *Munimenta Gildhallæ*, Londres (*Rolls*), 1859, 4 vol. 8°; *Liber Albus*, p. 590.

[2] Avril 1357. C'est ce que nous apprennent les comptes de la maison d'Élisabeth, dont un fragment nous est parvenu. Ce document est le premier en date de ceux où figure le poète.

vit se vérifier le dire de Froissart ; dans la fragile poitrine du dauphin battait le cœur d'un grand citoyen, et il parut à l'user que le royaume n'était pas « si déconfit qu'on n'y trouvât bien toujours à qui combattre ». La campagne ne fut heureuse ni pour Édouard ni pour Chaucer ; le roi d'Angleterre n'eut que des échecs : échec devant Reims, échec devant Paris, et fut trop heureux de conclure la paix de Brétigny ; Chaucer fut pris par les Français[1], et sa destinée eût été assez peu enviable si le roi n'avait payé sa rançon. Édouard versa seize livres pour ravoir le page de sa bru. Chaque chose a son prix ; le même prince avait payé cinquante livres un cheval du nom de Bayard et soixante-dix un autre du nom de Labryt, qui était gris pommelé.

Après son retour, Chaucer fut attaché à la personne d'Édouard en qualité de valet de chambre, « valettus cameræ regis » ; c'est exactement le titre que Molière devait plus tard honorer à son tour. Ses fonctions consistaient à faire le lit royal, tenir les torches, porter les messages. Un peu plus tard, il fut écuyer, *armiger*, *scutifer*, et comme tel servit le prince à table et chevaucha à sa suite dans ses voyages[2]. Il ne semble pas que ses devoirs aient absorbé toutes ses pensées, car il trouva le temps de lire force livres, d'écrire force poésies, d'aimer éperdûment une belle personne inconnue qui ne

[1] Dans le procès Grosvenor-Scrope, relatif à une question d'armoiries (1386), Chaucer, cité comme témoin, déclare avoir vu sir Richard Scrope porter les armes en discussion, « en France, devant la ville de Retters (Réthel), en Champagne,... par tout ledit viage tanque ledit Geffrey estoit pris. » *The Scrope and Grosvenor Controversy*, Londres, 2 vol. fol. s. d., t. I, p. 178. Nouvelle campagne « in partibus Franciæ », 1369.

[2] V. à ce sujet les *Life records of Chaucer* : II. *Chaucer as a valet and squire*, éd. Furnivall, *Chaucer Society*, 1876.

répondit pas à sa passion, d'épouser demoiselle Philippa, attachée au service de la reine, puis au service de Constance, deuxième femme de Jean de Gand, duc de Lancastre, sans cesser du reste, parce qu'il ne pouvait faire autrement, à ce qu'il nous assure, d'aimer toujours son inconnue[1].

Il lit, il aime, il écrit, il est poète. Nous ne savons pas qui il aima, mais nous savons ce qu'il lisait et ce qu'il écrivait à cette époque. Il lisait les ouvrages à la mode dans le milieu élégant où il vivait, romans de chevalerie, chansons d'amour, romans allégoriques, depuis Roland et Tristan jusqu'au Roman de la Rose. Les poètes, même les plus grands, montrent rarement leur originalité à vingt ans, et Chaucer ne fit pas exception à la règle. Il imita les écrits qu'il voyait jouir de la faveur autour de lui, et qui, à la Cour du roi, étaient surtout des livres français. Quoi qu'il en fût de la nation, les princes étaient restés français; notre langue était leur langue naturelle; les beaux livres richement illustrés qu'ils gardaient, pour se distraire les jours d'ennui, dans leur « chambre de retrait », étaient des livres français qui avaient la plupart du temps pour sujet : l'amour. A ce point de vue, même à cette époque, nulle différence entre le nord et le midi. Froissart séjourne à Orthez chez monseigneur Gaston Phébus de Foix en 1388 et à

[1] Les vers de Chaucer dans le *Book of the Duchesse* (1369), vers 30 et suiv. ne laissent guère de doute sur sa passion malheureuse; vers à rapprocher de sa *Compleynte unto pite*. La date de son mariage est inconnue. On sait que sa femme s'appelait Philippa, qu'*une* Philippa Chaucer faisait partie de la maison de la Reine en 1366, et que *la* Philippa Chaucer, femme du poète, était en 1374 au service de la duchesse de Lancastre, après avoir fait partie de la maison de la Reine. Il paraît bien vraisemblable que les deux femmes n'en font qu'une (même nom, même fonction, même salaire auprès de la reine : 10 marcs).

Eltham, à la cour de Richard II en 1394. Il s'y prend exactement de la même manière pour plaire dans les deux cas : les deux personnages sont des gens de même ordre, ayant le même idéal dans la vie, imbus des mêmes idées et représentant la même civilisation. Il les trouve tous deux parlant fort bien français; Gaston « parlait à moi, non pas en son gascon, mais en beau et bon français » ; Richard de même « moult bien parlait et lisait français ». L'historien était dûment recommandé à chacun d'eux, mais il comptait surtout, pour se faire bien venir, sur un cadeau qu'il avait apporté, le même dans les deux cas, un manuscrit français contenant des poésies amoureuses, lequel manuscrit « le comte de Foix vit moult volontiers; et toutes les nuits, après son souper, je lui en lisais. Mais en lisant nul n'osait parler ni mot dire; car il voulait que je fusse bien entendu. »

Mêmes précautions quand il va en Angleterre où il n'avait pas paru depuis un quart de siècle et où il ne connaissait plus personne : « Et avais de pourvéance fait écrire, grosser et enluminer et recueillir tous les traités amoureux et de moralité que, au terme de trente quatre ans, j'avais, par la grâce de Dieu et d'Amour, faits et compilés ». Il attend une occasion favorable, et un jour que les conseils sur les affaires d'État sont terminés, « voulut voir le roi le livre que je lui avais apporté. Si le vit en sa chambre, car tout pourvu je l'avais; je lui mis sur son lit. Il l'ouvrit et regarda dedans, et lui plut très grandement : et plaire bien lui devait, car il était enluminé, écrit et historié et couvert de vermeil velours à dix clous d'argent dorés d'or et roses d'or au milieu et à deux grands fermaux dorés et richement ouvrés au milieu derosiers d'or.

« Donc, me demanda le roi, de quoi il traitait, et je lui dis : d'Amours !

« De cette réponse fut-il tout réjoui, et regarda dedans en plusieurs lieux et y lut, car moult bien parlait et lisait français ; et puis le fit prendre par un sien chevalier qu'il nommait messire Richard Credon, et porter en sa chambre de retrait, et me fit de plus en plus bonne chère[1]. »

Longtemps avant ce dernier voyage de l'illustre chroniqueur, Chaucer était familier avec ses poésies, et il connaissait, comme on connaissait autour de lui, celles de tous ses contemporains français : Deguileville, Machault, Des Champs, plus tard Granson[2]. Il chante comme eux l'amour, le printemps, la marguerite des prés[3] ; il avait

[1] Liv. IV, chap. XL.

[2] Froissart déclare, à propos de ses poésies (Ms. Fr. 831, à la Bibliothèque Nationale), qu'il « les commencha à faire sus l'an de grâce Nostre Seigneur 1362 ». Il les a écrites « à l'ayde de Dieu et d'Amours, et à le contemplation et plaisance de pluisours haus et nobles seignours et de pluisours nobles et vaillans dames ». Sur Guillaume de Deguileville (écrit vers 1330-5), voir Hill, *An ancient poem of G. de G.* Londres, 1858 ; Chaucer lui emprunta son *A. B. C.* une de ses premières œuvres. Sur Machault, mort en 1377, voir Tarbé, *Œuvres choisies*, Reims et Paris, 1849, 8°, et A. Thomas, *Romania*, X, pp. 325 et s. (bulles papales le concernant, de 1330, 1332, 1333, 1335). Pour Des Champs, voir *Œuvres complètes*, publiées d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale, par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, Paris, *Société des anciens Textes*, 1878 et s. (Ce ms. contient notamment 1,175 ballades, 171 rondeaux et 80 virelais), et A. Sarradin, *Étude sur Eustache des Champs*, Versailles, 1878, 8°. Pour Granson, chevalier-poète, tué dans un duel judiciaire en 1397, voir Piaget, *Granson et ses poésies* (*Romania*, t. XIX) ; Chaucer emprunta sa *Compleynt of Venus*, œuvre de sa derniere période, à « Graunson, flour of hem that make in France ».

[3] Fleur favorite de Chaucer ; il ne cesse de faire son éloge ; c'est pour lui une fleur-femme (voir notamment le prologue de la *Legend of good Women*) ; elle était très aimée en France aussi. Une des ballades de Froissart a pour refrain :

Sus toutes flours j'aime la margherite.

Le Paradis d'amour. — *Poésies*, éd. Scheler, Bruxelles, 1870, 3 vol. 8°, t. I, p. 49. Machault avait composé un *Dit de la Marguerite :*

lu avec une admiration passionnée le poème, composé au siècle précédent, qui était le plus aimé de toute la littérature du temps, le *Roman de la Rose*.

Ce fameux poème était alors à l'apogée d'une réputation qui devait se prolonger par delà la Renaissance. Les défauts qui nous en éloignent contribuaient autant à sa popularité que ses mérites ; les digressions, les dissertations et les sermons n'inspiraient pas l'horreur qu'ils causent aujourd'hui ; vingt-trois mille vers de moralités, d'analyse psychologique, de discours abstraits, débités par des abstractions personnifiées, ne lassaient pas la jeune imagination de nos ancêtres. La forme est allégorique : la rose est la jeune fille que l'amant veut conquérir ; cette forme, tombée plus tard en défaveur, ravissait les lecteurs au quatorzième siècle, pour qui c'était un plaisir supplémentaire de deviner ces faciles énigmes.

L'Église avait contribué à la vogue dont jouissait l'allégorie ; les commentateurs avaient expliqué de bonne heure le Nouveau Testament par l'Ancien, l'un étant l'allégorie de l'autre : l'aventure de Jonas et de la baleine était une allégorie de la résurrection ; les bestiaires étaient des suites d'allégories ; les litanies de la Vierge des listes de symboles. Les procédés des auteurs pieux furent adoptés par les auteurs mondains ; Amour eut sa religion, ses allégories, ses litanies, sans parler de son paradis, de son enfer et de ses dix commande-

J'aim une fleur qui s'uevre et qui s'encline
Vers le soleil, de jour quant il chemine ;
Et quant il est couchiez soubz sa courtine
Par nuit obscure,
Elle se clost ainsois que le jour fine.

Œuvres, éd. Tarbé, 1849, p. 123. Des Champs célébra aussi cette fleur.

ments. Il eut toute une cour céleste d'abstractions personnifiées, faite de ces êtres ténus et transparents qui accueillent ou repoussent l'amant dans le jardin de la Rose. C'était une religion nouvelle, cette religion de la femme, inconnue des anciens; Ovide ne suffisait pas, on ne pouvait l'imiter qu'en le transformant; il fallait pour le nouveau culte un évangile, ce fut le *Roman de la Rose*[1].

Les disparates du livre ne choquèrent pas la masse des lecteurs; l'art à cette époque était rempli de contrastes, et la vie de contradictions, et la chose était si usuelle qu'on ne la remarquait même pas : les saints priaient au seuil des églises, et les gargouilles riaient des saints. Guillaume de Lorris construisit le porche de sa cathédrale d'amour et mit dans les niches de grandes, longues figures à l'air noble et pur. Jean de Meun quarante ans après continua l'édifice, et les gargouilles n'y furent pas épargnées, gargouilles railleuses, grotesques, indécentes. Il s'ensuivit des discussions interminables, les uns tenant pour Guillaume et les autres pour Jean, les uns rejetant tout le roman et les autres, les plus nombreux, l'acceptant tout entier; ces dissentiments accrurent encore le renom de l'œuvre, et elle fut si populaire qu'on en possède plus de deux cents manuscrits[2]. La

[1] Sur les sources du Roman, voir l'important ouvrage de Langlois : *Origines et sources du Roman de la Rose*, Paris, 1891, 8°. M. Langlois a retrouvé la source de 12000 vers, sur les 17500 de Jean de Meun. Il prépare une édition critique du poème. Guillaume de Lorris écrivit la première partie du Roman vers 1237; Jean de Meun la seconde vers 1277.

[2] Un de ces manuscrits, fort intéressant pour nous, a appartenu à Richard Stury associé à Chaucer dans une de ses missions diplomatiques (*infra*, p. 286); il fut acheté ensuite par Thomas duc de Gloucester fils d'Édouard III. Il est conservé au *British Museum* (Ms. Royal, 19 B. XIII); il contient de curieuses miniatures montrant comment on se représentait les

sage biographe du sage roi Charles V, Christine de Pisan, protesta au nom des femmes insultées : « A vous qui belles filles avez, et bien les désirez à introduire à vie honnête, baillez leur, baillez le *Roman de la Rose,* pour apprendre à discerner le bien du mal ; que dis-je, mais le mal du bien ! Et à quelle utilité ne à quoi profite aux oyants, oïr tant de laideurs ? » L'auteur « onques n'eut accoinance ne hantise de femme honorable ne vertueuse » ; il n'en a connu que de « dissolues et de male vie » et a jugé toutes les autres d'après celles-là [1]. L'illustre Gerson, au quinzième siècle, fit au roman l'honneur de le réfuter par un traité dans les règles ; mais le poème n'en fut pas moins traduit en italien, en flamand, en anglais, imprimé nombre de fois à la Renaissance, rajeuni et édité par Marot.

Il y eut plusieurs traductions anglaises et l'une d'elles fut l'œuvre de notre jeune « valettus cameræ regis ». Cette traduction par Chaucer est perdue [2], mais nous savons, non seulement qu'elle existait, mais même qu'elle était célèbre ; on en connaissait le mérite en France, et Des Champs en envoyant ses œuvres à Chaucer le féli-

dieux de l'Olympe et les héros du roman. Le « dieu d'amour » est un personnage de haute taille, portant tunique et manteau, couronne en tête, l'arc à la main, de grandes ailes rouges au dos. Voir au fol. 16 « coment li diex d'amours navra l'amant de ses saietes ».

[1] *Débat sur le Rommant de la Rose*, Ms. Fr. 604 (B. N.), fol. 114 et 115.

[2] On possède une traduction incomplète, en vers anglais, du *Roman de la Rose ;* l'unique ms. qui nous l'a conservée (Bibliothèque de Glasgow) ne porte aucun nom d'auteur. L'examen de ce texte (par Lindner et Kaluza) a montré qu'il se compose de trois fragments, de provenance, prosodie et langage différents. Le 1er fragment se termine au vers 1705 sur une phrase inachevée, le 2e est séparé du 3e par une lacune de 5000 vers. Seul le 1er pourrait, d'après son style et sa prosodie, être de Chaucer, mais nous n'en avons nulle preuve directe. Le texte du *Romaunt* est dans les *Poetical Works*, éd. Morris, t. VI et dans Skeat, *Complete Works*, 1894, t. I.

citait[1], par dessus toute chose, d'avoir « planté le rosier » dans « l'île aux géants » :

> Tu es d'amours mondains dieu en Albie,
> Et de la rose, en la terre angélique...
> En bon anglais le livre translatas.

Cette autorité que Des Champs prête à son confrère anglais dans les questions d'amour était réelle. Nous savons qu'il composa à ce moment une foule de poèmes amoureux, à la française, pour lui, pour d'autres, pour se distraire, pour soulager ses peines : « le royaume en était rempli [2] ». La plupart sont perdus; nous savons, par des allusions contemporaines, qu'ils pullulaient, et, par lui-même, qu'il composa beaucoup « d'hymnes » au dieu d'amour, « de ces hymnes qu'on appelle ballades, rondeaux, virelais » [3]. Quelques poèmes de cette première période nous sont parvenus. Ce sont, entre autres, sa *Complainte à la pitié* [4], rude ébauche d'un sujet que Sidney devait reprendre et porter à sa perfection [5]

[1] Mais pran en gré les euvres d'escolier
Que par Clifford de moy avoir pourras.

Aux yeux de Des Champs, Chaucer est un Socrate, un Sénèque, un Ovide, un « aigle très hault ». *Œuvres complètes*, Paris, 1878 et s., t. II, p. 138.

[2] The lande fulfylled is over all.

Témoignage du poète Gower, ami de Chaucer, dans sa *Confessio Amantis*.

[3] Chaucer dit lui-même qu'il composa :

bokes, songes, dytees,
In ryme, or elles in cadence;

le tout « in reverence of Love »; *Hous of Fame*, vers 622. Mention de ses hymnes d'amour « many an ympne », dans la *Legend of good Women*. vers 422.

[4] Texte dans : *Chaucer*, *The minor poems*, éd. Skeat, Oxford, 1888, 8°.

[5] Pite, that I have sought so yore ago
With herte sore, and ful of besy peyne....

Il croit la rencontrer enfin :

But er I might with any worde out-breke,

et son *Livre de la Duchesse* composé à l'occasion de la mort de Blanche de Lancastre, femme de Jean de Gand.

L'occasion est triste, mais le cadre est ravissant, car Chaucer veut élever à la Duchesse disparue un monument durable, qui prolongera son souvenir, élégant et gracieux comme elle, où son portrait, tracé d'une main amie, rappellera les charmes d'une beauté que « chaque matin renouvelait ». Déjà les descriptions ont une fraîcheur que les contemporains n'égalent pas et montrent un souci de la vérité, un don d'observation qu'on ne trouve pas souvent dans les innombrables poèmes à forme de songe que nous a laissés la littérature du quatorzième siècle.

Tourmenté par ses pensées et privé de sommeil, le poète se fait apporter un livre pour passer le temps de la nuit, un de ces livres qu'il aima toute sa vie « où les clercs de jadis » avaient rimé des histoires du vieux temps. L'histoire, si intéressante qu'elle fût, l'endort, et il lui semble que ce soit le matin; le soleil se lève dans un ciel pur; les oiseaux chantent sur les tuiles du toit,

Or tellen any of my peynes smerte,
I fond hir deed, and buried in an herte.

The Compleynte unto Pite; Skeat, *Minor Poems*, p. 8. Cf. le célèbre *Dirge* de Sidney :

Ring out your bells, let mourning shewes be spread,
For Love is dead
All Love is dead, infected
With plague of deep disdain.

La renommée de Chaucer lui a fait attribuer une foule d'œuvres apocryphes, dont les principales sont : *The Court of Love*, — *The book of Cupid* (alias : *Cuckoo and Nightingale*), — *Flower and Leaf*, — *Romaunt of the Rose* (du moins le texte mêlé que nous en avons), — *Complaint of a Lover's Life*, — *Testament of Love* (en prose, *infra*, p. 541). — *The Isle of Ladies* ou *Chaucer's Dream*, — Ballades diverses. — La plupart se trouvent dans l'édition Morris des *Poetical Works*.

la lumière inonde la chambre qui est toute peinte d'après le goût des Plantagenets. Sur les murs est représenté « le Roman de la Rose »; le vitrail des fenêtres offre au regard l'histoire de Troie; des rayons colorés tombent sur le lit; au dehors, « le firmament était si beau, brillant et bleu! » Une chasse passe, c'est la chasse de l'empereur Octavien; le jeune homme monte à cheval et la suit sous ces grands arbres, « aux innombrables feuilles » que les Anglais chérissent, parmi des prairies « plus gaies que le ciel, avec plus de fleurs que le firmament n'a d'étoiles ». Un petit chien s'approche; ses mouvements sont observés et notés avec une justesse à faire envie à nos animaliers; le chien voudrait être bien reçu et peur d'être battu, il s'approche en rampant et s'écarte soudain : « Il vint vers moi comme s'il m'avait connu, marchant bas sur ses pattes, la tête ras terre, les oreilles rapprochées, les poils allongés; j'allais le prendre, mais soudain il s'enfuit et le voilà loin [1]. »

Dans une clairière à l'écart, était un chevalier vêtu de noir, Jean de Lancastre; Chaucer n'essaye pas de le consoler; il sait l'unique adoucissement de peines pareilles et le fait parler de la morte. Jean rappelle sa grâce et sa douceur et fait l'éloge de qualités qui nous reportent à un temps fort loin du nôtre. Elle n'était pas de ces femmes qui, pour éprouver leurs amoureux, les envoient

[1] Hit com and creep to me as lowe,
Right as hit hadde me y-knowe,
Hild doun his heed and joyned his eres,
And leyde al smothe doun his heres.
I wolde han caught hit, and anoon
Hit fledde and was fro me goon.

Book of the Duchesse, vers 391.

« en Valachie, Prusse, Tartarie, Égypte ou Turquie... Elle n'usait pas de ces menues coquetteries[1] ».

Par ces « menues coquetteries », on peut juger des autres. Ils discourent ainsi longtemps; l'horloge sonne midi, et le poète s'éveille, la tête sur le livre qui l'avait endormi.

II.

Dans l'été de 1370, Chaucer quitta Londres et se rendit sur le continent pour le service du roi; ce fut la première de ses missions diplomatiques, qui se succédèrent rapidement dans les dix années suivantes. Le moyen âge n'était pas l'âge des nuances; la nuance qui distingue un ambassadeur d'un messager était tenue pour insignifiante et échappait à l'observation; les deux fonctions n'en faisaient qu'une. « Vous, » disait Eustache Des Champs,

Vous, ambasseur et messager,
Qui allez par le monde ès cours
Des grands princes pour besogner,
Votre voyage n'est pas court!...
Il faut que votre fait soit mis
Au conseil, pour répondre à plein :
Attendez encor, mon ami!...
Temps passe et tout vient à rebours[2].

Pour ces fonctions mêlées, on avait souvent recours aux lettrés, et elles furent remplies par les plus illustres

[1] She ne used no suche knakkes smale.
Book of the Duchesse, vers 1033.

[2] Sarradin, *Étude sur Des Champs*, Versailles, 1878, 8°, p. 65.

écrivains du siècle, Boccace en Italie, Chaucer en Angleterre, Des Champs en France. Ce dernier, dont la carrière ressemble fort à celle de Chaucer, a tracé les plus lamentables peintures de la vie que menait un « ambassadeur et messager » sur les grands chemins d'Europe. Bohême, Pologne, Hongrie, c'est dans ces régions que le service du roi le faisait voyager. Son cheval est à moitié mort et « des genoux s'assied »; les habitants ont l'incivilité de ne parler que leur propre langue, si bien qu'on ne peut commander son dîner; il faut prendre ce qu'on vous sert :

Mal fait manger à l'appétit d'autrui.

Le coucher est pire :

Chacun ne git mie à part soi,
Mais deux à deux en chambre obscure,
Ou le plus souvent trois à trois,
En un seul lit, à l'aventure.

C'est le cas de regretter douce France, où l'on est si bien :

Où chacun a ce qu'il veut demander,
Pour son argent et à prix raisonnable;
Chambre à part soi, feu, dormir, reposer,
Lit, oreillers blancs,draps flairant la graine[1].

Heureusement pour Chaucer, c'est en Flandre, en France et en Italie qu'il négocia pour le compte d'Édouard III et de Richard. En décembre 1372, il traverse toute la France et se rend à Gênes pour traiter avec le doge d'affaires commerciales; puis il gagne Florence et, ayant ainsi passé tout un hiver loin des brouillards de

[1] Sarradin, *Ibid.*, pp. 66 et 68.

Londres (qui existaient déjà au moyen âge), il rentre en Angleterre dans l'été de 1373. En 1376, nouvelle mission; celle-là d'un caractère secret; le secret a été bien gardé jusqu'aujourd'hui; autres missions en 1377 et 1378. « Le jour de la Trinité », 1376, dit Froissart, « trépassa de ce siècle la fleur de chevalerie de par les Anglais, messire Édouard d'Angleterre, prince de Galles et d'Aquitaine, au palais de Westmoutiers lez Londres, et fut embaumé et mis en un vessel de plomb. » Après les obsèques, « le roi d'Angleterre fit reconnaître à ses enfants... le jeune damoisel Richard à être roi après son décès ». Il envoie des délégués à Bruges traiter du mariage de son héritier, âgé de dix ans, avec « Madame Marie, fille du roi de France »; en février, d'autres ambassadeurs sont désignés de part et d'autres : « Environ carême prenant, se fit un secret traité entre les deux rois pour leur partie, à être à Montreuil-sur-Mer. Si furent envoyés à Calais, de par les Anglais, messire Guichard d'Angle, Richard Stury et Geoffrey Chaucer[1]. » La négociation avorta, mais les services du poète semblent avoir été appréciés néanmoins, car, l'année d'après, il est de nouveau en route; il négocie en France, en compagnie du même sir Guichard, devenu comte de Huntingdon, puis encore en Italie[2] où il se trouve avoir à traiter avec son compatriote Hawkwood qui menait le plus agréablement du monde la vie de condottiere au profit du pape et de toute république le payant bien[3].

[1] Liv. I, chap. 692.

[2] Il laissa à Londres, pendant cette absence, deux fondés de pouvoirs, dont l'un était son rival en poésie et ami, John Gower : texte de la procuration, dans les *Poetical Works*, éd. Morris, t. I, p. 99.

[3] Edouard de Berkeley et Chaucer avaient pour instructions de se rendre en Lombardie et de négocier avec le seigneur de Milan (Barnabo

Ces voyages en Italie eurent sur l'esprit de Chaucer une influence considérable. Déjà en cette terre privilégiée commençait la Renaissance. L'Italie eut, dans ce siècle, trois de ses plus grands poètes : celui que Virgile avait conduit « chez la race damnée » était mort; mais les deux autres vivaient encore, Pétrarque et Boccace, retirés au lieu où ils devaient s'éteindre, l'un à Arqua, près de Padoue, l'autre dans le petit village fortifié de Certaldo, près de Florence.

Dans les arts, c'est le siècle de Giotto, d'Orcagna, d'André de Pise. Chaucer vit, toutes fraîches encore de leurs vives couleurs, ces fresques que le temps a fanées; ces vieilles choses alors étaient jeunes, et ce qui nous semble les premiers pas d'un art mal assuré paraissait aux contemporains le suprême effort des audacieux qui représentaient l'avenir et les temps nouveaux.

Le propre témoignage de Chaucer nous est garant qu'il vit, écouta et apprit le plus de choses possible; qu'il s'avança le plus loin qu'il put, se laissant guider par « Aventure, mère des nouvelles ». Il arrivait sans idée préconçue, curieux de connaître ce dont les esprits étaient occupés, aussi attentif que sur le seuil de sa Maison de Renommée : « Car sachez bien que celui qui m'a fait venir m'a assuré que je pourrais voir et entendre

Visconti) et avec John Hawkwood : « Edwardo de Berkele militi, misso in nuncium regis versus partes Lumbardie, tam ad dominum de Melan quam ad Johannem Hawkewode pro certis negotiis expeditionem guerre regis tangentibus... Galfrido Chaucer misso in comitiva ejusdem Edwardi ad easdem partes in nuncio regis predicti... » Suit un paiement de leurs salaires. *Issue Roll*, Easter, 1 Ric. II (1378). *Poetical Works of Chaucer*, éd. Morris, *Life* par sir Harris Nicolas, I, p. 99. L'ordre de paiement (en français, 14 mai 1378) a été publié par M. Spont, *Athenæum* du 9 septembre 1893.

ici des choses extraordinaires [1] ». Il put ainsi constater de ses yeux cette activité admirable qui couvrait alors l'Italie de monuments où se mêlaient toute sorte d'aspirations contradictoires et dont l'ensemble est pourtant harmonieux ; monuments dont le campanile de Giotto est le type, où l'on retrouve le moyen âge tout en prévoyant la Renaissance, dont les fenêtres sont ogivales et l'aspect général classique, où la préoccupation du réalisme et de la vie quotidienne s'associe à la vénération de l'art antique, où Apelle est représenté peignant un triptyque en ogive. Pise, à cette époque, avait déjà sa tour penchée, sa cathédrale, son baptistère dont on venait de changer l'ornementation extérieure, son Campo Santo dont les peintures n'étaient pas finies et n'étaient pas encore attribuées à Orcagna. Le long des murs du cimetière, il put visiter cette première collection d'antiques dont s'inspiraient les artistes toscans, ce sarcophage avec l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte que Nicolas de Pise prit pour modèle. Il put voir à Pistoie la chaire sculptée par Guillaume de Pise, avec un magnifique torse de femme nue, imité de l'antique. A Florence, le Palais Vieux, qui ne s'appelait pas encore ainsi, était achevé ; de même le Bargello, Sainte-Croix, Sainte-Marie-Nouvelle. Or-San-Michele était en construction ; la loge des Lansquenets était à peine commencée ; le baptistère n'a-

[1] *Hous of Fame :*

... Aventure
That is the moder of tydinges... (vers 1982)
— For certeynly, he that me made
To comen hider, seyde me,
I shulde bothe here et see,
In this place wonder thinges... (vers 1890)
For yit paraventure, I may lere
Som good theron, or sumwhat here
That leef me were, or that I wente (vers 1997).

vait encore qu'une de ses fameuses portes de bronze; la cathédrale disparaissait sous les échafaudages; on travaillait à la grande nef et à l'abside; le campanile de Giotto avait été achevé par son élève Gaddi; le Ponte Vecchio, qui ne méritait pas plus ce nom que le Palais, venait d'être reconstruit par le même Gaddi; et, par la chaussée qui le continuait, à travers les bouquets de cyprès et d'oliviers, on montait à San Miniato tout resplendissant de ses marbres, de ses mosaïques et de ses peintures. Sur d'autres rangées de collines, parmi d'autres cyprès et d'autres oliviers, à coté de ruines romaines, se dressait l'église de Fiesole, et à mi-chemin de Florence, ondulaient au soleil les ombrages de cette villa où s'étaient retirés, pendant la grande peste, les seigneurs et les dames du *Décaméron*.

Le mouvement était général; chaque ville rivalisait avec sa voisine, non seulement sur les champs de bataille qui étaient un lieu de rendez-vous des plus fréquents, mais dans le progrès artistique; peintures, mosaïques, ciselures brillaient dans tous les palais et toutes les églises de toutes les cités; l'activité était extrême; Giotto, qui avait son atelier, sa « botega », à Florence, peignait aussi à Assise, Rome, Padoue. Sienne faisait couvrir les murs de son palais public de fresques dont certaines figures ressemblent à des peintures de Pompéi[1]. Une statue antique, trouvée sur son territoire, provoquait une admiration universelle; elle était dressée sur la fontaine Gaïa par décret de la municipalité; mais le moyen âge ne perdait pas ses droits, et la république ayant eu des revers, la statue tomba en disgrâce, le dieu

[1] Figure de « la Paix », par Ambrogio Lorenzetti, 1339; dessin dans Müntz, *les Précurseurs de la Renaissance*, Paris, 1882, 4°, p. 29.

ne fut plus qu'une idole; on brisa le marbre[1] et on alla traîtreusement l'enterrer sur le territoire de Florence.

Le goût des collections commençait; le commerce des antiquités était florissant dans l'Italie du Nord. Pétrarque achetait des médailles et comptait parmi ses trésors artistiques une madone de Giotto « dont la beauté, dit-il dans son testament, échappait aux ignorants et émerveillait les maîtres de l'art[2] ». L'épanouissement qui se produisait était à la fois voulu et observé; les villes jouissaient de leurs chefs-d'œuvre, et, comme de jeunes femmes, « se miraient en leur beauté ». Les contemporains ne laissaient pas à la postérité le soin de couronner les grands poètes du moment; l'Italie, mère des arts, voulait que le laurier ceignît des fronts vivants et ne fût pas le simple ornement des tombeaux; Rome avait couronné, en 1341, celui qui, « nettoyant la fontaine de l'Hélicon du limon et des joncs marécageux, avait rendu à l'onde sa limpidité primitive, qui avait ouvert la grotte de Castalie, obstruée par un entrelacement de rameaux sauvages et fait disparaître les ronces du bosquet de laurier » : l'illustre François Pétrarque[3]. Pour être un peu plus tardif, l'honneur n'était pas moins grand pour Dante : des cours publics sur la *Divine Comédie* avaient été institués à Florence et ils étaient faits par Boccace[4].

[1] En 1357, Müntz, *les Précurseurs de la Renaissance*, p. 30.

[2] « Cujus pulchritudinem ignorantes non intelligunt, magistri autem artis stupent. » *Petrarcæ Epistolæ*, Fracassetti, III, 541.

[3] Lettre de Boccace « celeberrimi nominis militi Jacopo Pizzinghe. » Corazzini. *Le lettere edite ed inedite di Giov. Boccaccio*, Florence, 1877, 8°, p. 195.

[4] Chaucer ne put entendre Boccace qui commença ses leçons le dimanche 23 octobre 1373. Chaucer était rentré à Londres au cours de l'été. La

Il était impossible qu'un esprit, dès l'enfance ami des arts et des livres, ne fût pas frappé d'un épanouissement si général; le charme de ce printemps littéraire était trop pénétrant pour que Chaucer n'y fût pas sensible. Il suivit un mouvement si conforme à ses goûts, et nous en avons la preuve. Avant ses voyages il ignorait la littérature italienne; maintenant il sait l'italien et a lu les grands classiques du pays toscan : Boccace, Pétrarque, Dante ; le souvenir de leurs œuvres hante sa mémoire; le Roman de la Rose cesse d'être son principal idéal littéraire. Il connaissait les classiques anciens avant ses missions; mais le ton dont il en parle maintenant a changé; c'est aujourd'hui le ton de la vénération; il faut « baiser la trace de leurs pas ». Il s'exprime sur eux comme faisait Pétrarque; on croirait, tant la ressemblance est grande, retrouver dans ses vers l'écho des conversations qu'ils eurent très probablement tous deux à Padoue en 1373[1].

maladie (probablement le diabète) obligea bientôt Boccace à s'interrompre. H. Cochin, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1888.

[1] Cette rencontre, sur laquelle on a disserté à perte de vue, semble très probable. « Je vais, dit le clerc d'Oxford, dans les *Contes de Cantorbéry*, vous conter une histoire que j'ai apprise à Padoue d'un noble lettré... mort aujourd'hui... François Pétrarque était le nom de ce lettré, poète lauréat, dont la douce éloquence a éclairé de poésie l'Italie entière... Je tiens de lui l'histoire que je vais vous dire. » Cette référence à Pétrarque est dans des termes bien peu usuels; d'ordinaire Chaucer, comme tous ses contemporains, renvoie à ses autorités en mentionnant simplement « leur livre »; il semble qu'il ait voulu consacrer ici le souvenir de relations personnelles. De plus, lors du voyage du poète anglais, déjà connu sur le continent, Pétrarque était non pas à Arqua comme on l'a dit, mais à Padoue ainsi que Chaucer l'affirme, et s'occupait précisément à traduire, de l'italien de Boccace en latin, cette histoire de Grisélidis que Chaucer fait débiter à son clerc d'Oxford. La notoriété de Chaucer est montrée de plusieurs manières, notamment par la ballade que Des Champs lui consacre (*supra*, p. 281) et par une imitation que Froissart fit d'un passage du *Book of the Duchesse :*

Dans l'intervalle de ses missions, Chaucer rentrait à Londres où des fonctions administratives lui avaient été confiées. Il fut pendant douze ans, à dater de 1374, contrôleur des douanes, et durant les dix premières années il dut, d'après son serment, écrire de sa propre main les calculs et dresser le rôle des recettes[1]. Il faut voir au *Record Office,* pour se rendre compte de ce travail, les immenses feuilles de parchemin attachées à la suite les unes des autres qui constituent ces rôles. Après avoir assisté lui-même au pesage et à la vérification de la marchandise, Chaucer inscrivait le nom du propriétaire, la qualité et la quantité des objets taxés, la somme à percevoir[2]. Les fraudeurs étaient mis à l'amende; John Kent de Londres, ayant voulu expédier en contrebande des laines à Dordrecht, le poète, tout poète qu'il était, s'apercevait du délit; les laines étaient confisquées et vendues, et Chaucer recevait soixante-onze livres, quatre shillings et six pence sur le montant de la saisie.

Chaucer habitait maintenant une de ces tours qui dé-

I have gret wonder, by this lighte
How that I live, for day ne nighte
I may nat slepe, etc.

Froissart traduit, mot pour mot, dans un poème postérieur (1384) à celui de Chaucer :

Je sui de moi en grant merveille
Comment je vifs, quant tant je vieille, etc.

Poésies, éd. Scheler, t. I, p. 1.

[1] « Ye shall swere that... ye shall doe the said office and dwell upon the same in your proper person, without puttinge any substitut under you, and ye shall write the rolles by your owne hand demesned. » F. Thynne, *Animadversions uppon... Chaucer's Works.* Londres, *Chaucer Society,* 1875, p. 131. Chaucer obtint, en 1385, l'autorisation d'avoir un gérant.

[2] On n'a pas retrouvé jusqu'ici de rôles écrits de la main de Chaucer, mais on en a qui furent dressés sous sa responsabilité par son gérant, « per visum et testimonium Galfridi Chaucer »

fendaient les portes de Londres; la municipalité lui avait cédé un logis au-dessus de la porte d'Aldgate; il devait l'évacuer au premier avis dans le cas où la défense de la ville l'exigerait [1]; il y demeura douze ans, de 1374 à 1386. C'est là qu'il rentrait, son labeur terminé, commençant chaque soir son *autre vie*, sa vie de poète, lisant, pensant, se souvenant. C'est alors que tout ce qu'il avait connu en Italie lui revenait à la mémoire, campaniles, fresques d'azur, bois d'oliviers, sonnets de Pétrarque, poèmes de Dante, contes de Boccace. Il avait rapporté de quoi émouvoir et égayer « merry England » elle-même. Sitôt rentré dans sa tour, où il revenait sans parler à personne, « muet comme une pierre », dit-il, c'en était fini avec le monde réel; ses voisins étaient pour lui, dit-il encore, comme s'ils eussent vécu aux confins du monde [2]; ses vrais voisins étaient Dante et Virgile.

Il écrivit pendant cette période, et principalement

[1] Le bail est du 10 mai 1374. Furnivall, *Trial forewords*, p. 1; Ranulphe Strode, ami de Chaucer, était logé dans la tour d'une autre porte. Ces logements furent interdits en 1386 à la suite d'une panique (décrite notamment dans la *Chronicon Angliæ*, Rolls, p. 370) causée par le faux bruit d'une descente des Français. Riley, *Memorials of London*, pp. 388, 489.

[2] L'aigle de Jupiter s'adresse à Chaucer en ces termes :

... Noght only fro fer contree
That ther no tyding comth to thee,
But of thy verray neyghebores,
That dwellen almost at thy dores,
Thou herest neither that ne this;
For whan thy labour don al is
And hast mad al thy rekeninges,
In stede of reste and newe thinges,
Thou gost hoom to thy hous anoon;
And also domb as any stoon,
Thou sittest at another boke,
Til fully daswed is thy loke,
And livest thus as an hermyte.

The Hous of Fame, livre II, vers 647. *Minor Poems*, éd. Skeat, Oxford, 1888, 8°, p. 139.

dans sa tour d'Aldgate, la *Vie de sainte Cécile,* 1373; la *Complainte de Mars,* 1380; une traduction en prose de Boèce, le *Parlement des Oiseaux, Troïlus et Cressida,* 1382; la *Maison de la Renommée,* 1383-4; la *Légende des Femmes exemplaires,* 1385[1]. Dans toutes ces œuvres, l'idéal est principalement italien et latin, et en même temps, on y voit poindre le Chaucer de la dernière période qui, ayant fait le tour du monde littéraire, se repliera sur lui-même à l'exemple de sa propre nation et se montrera purement anglais.

Dans ce moment, il est sous le charme de l'art du Midi et de l'art antique; il ne se lasse pas d'invoquer les dieux de l'Olympe et de les peindre. La nudité, que les imagiers des cathédrales avaient infligée comme châtiment aux damnés ne le scandalise pas plus qu'elle n'indignait les peintres d'Italie. Il voit Vénus étendue sur sa couche, vêtue de voiles transparents[2] ou encore

[1] Ces dates ne sont qu'approximatives. Voir *Chaucer, the Prologue,* etc., éd. Morris, Oxford, Clarendon press, Introduction; Ten Brink, *Chaucer-Studien*, Münster, 1870, 8°; Furnivall, *Trial forewords*, 1871, *Chaucer Soc.*; J. Koch, *Chronology of Chaucer's writings, Chaucer Soc.*, 1890; Skeat, *Legend of good Women*, Oxford, 1889, 8°; Pollard, *Chaucer*, « Literature primers », 1893, chap. III. Texte de ces œuvres dans : *The complete works of Geoffrey Chaucer*, éd. W. W. Skeat, Oxford, Clarendon Press, 1894, 6 vol. 8°. La Vie de sainte Cécile a été insérée par Chaucer dans ses *Contes de Cantorbéry* (conte de la deuxième nonne). Les « good women » de la *Legend* sont des « martyres d'amour », Didon, Ariane, Thisbé; c'est un premier essai de recueil de récits avec un prologue; dans le prologue, Amour et Vénus interpellent Chaucer et lui reprochent les poèmes où il a mal parlé des femmes, son *Troïlus*, sa traduction du *Roman de la Rose*, « that is an heresye ageyns my lawe », vers 320. Il compose sa *Legend* pour faire amende honorable.

[2] Right with a subtil kerchef of Valence,
There was no thikker cloth of no defence.

Parlement of Foules, vers 273, *Minor Poems*, Skeat, p. 83. Plus loin, dans le même poème (vers 225) :

I saw Beaute withouten any atyre.

« nue, flottant sur la mer, la tête couronnée de roses blanches et rouges »[1]. Il l'invoque dans ses poèmes : « Belle et radieuse Cypris, sois ma protectrice aujourd'hui, et vous qui demeurez sur le Parnasse, près des claires fontaines de l'Hélicon, inspirez mes vers et mon récit[2]. » Sa complainte d'Anélida est dédiée « au cruel dieu des armes, Mars le rouge » et à Polymnie : « Sois-moi favorable aussi, ô Polymnie, qui habites avec tes sœurs heureuses sur le Parnasse près de l'Hélicon, non loin de Cyrrha, toi qui chantes, d'une voix immortelle, à l'ombre du laurier qui ne se fanera jamais....[3] » Les vieux livres de l'antiquité ont pour lui, comme pour les savants de la Renaissance, ou comme pour Pétrarque qui chérissait un manuscrit d'Homère sans pouvoir le déchiffrer, un caractère presque divin : « De même, dit-il, que d'un vieux champ sort tous les ans blé nouveau, de même, des vieux livres sortent en vérité les nouvelles connaissances des hommes[4]. » Pogge ou Politien n'auraient pu mieux dire. « Gloire et honneur à ton nom, Virgile de Mantoue! » s'écrie-t-il ailleurs[5]. Va, mon livre, dit-il à son *Troïlus* et « baise les traces de Virgile, d'Ovide, d'Homère, de Lucain et de Stace »[6].

1 *Hous of Fame*, livre 1er, vers 132.
2 *Ibid.*, liv. II, vers 518.
3 *Anelida and Arcite*, vers 1, 15 et s. Cette dédicace est imitée de Boccace (*Teseide*).
4 For out of olde feldes, as men seith,
Cometh al this newe corn fro yeer to yere;
And out of olde bokes, in good feith,
Cometh al this newe science that men lere.

Parlement of Foules, vers 22. Cette remarque est faite à propos d'un livre qui « was write with lettres olde » et qui contenait : « Tullius of the dreme of Scipioun. »
5 *Legend of good Women*, Skeat, p. 56.
6 Livre V, str. 256 (éd. Skeat, II, p. 414).

Avec cela, des disparates étranges : nul n'échappe entièrement à son temps. La déesse des amours est, en même temps, une sainte, « sainte Vénus »[1]; son temple est aussi « une église ». Avant d'y pénétrer, le poète s'écrie : « O Christ, qui es au Paradis, garde-moi des illusions et des fantômes — et avec dévotion je levai les yeux au ciel[2]. » Ce mélange était inévitable; faire mieux eût été dépasser les Italiens et Dante lui-même qui enferme dans les cercles de son enfer chrétien les Érinnyes, ou Giotto qui faisait peindre des triptyques par Apelle.

Quant aux Italiens, Chaucer leur emprunte tantôt un vers, une pensée, une comparaison, tantôt de longs passages traduits d'assez près, ou bien encore la donnée ou l'inspiration générale de ses récits. Dans la *Vie de sainte Cécile,* un passage (vers 36-51) est emprunté au *Paradis* de Dante; le même poète est cité dans le *Parlement des Oiseaux,* où se trouve une paraphrase du fameux « Per me si va »[3]; un autre passage est imité de la Théséide de Boccace; *Anélida et Arcite* contient plusieurs strophes empruntées au même original; le *Troïlus* est une adaptation du *Filostrato* de Boccace; Chaucer y introduit un sonnet de Pétrarque[4]; l'idée de la *Légende des Femmes exemplaires* est empruntée au *De claris Mulieribus* de

[1] *Legend, ibid.*, p. 28.

[2] « This noble temple... this chirche ». — *Hous of Fame,* liv. I[er], vers 469, 473. — Appel au Christ, *ibid.*, v. 492.

[3] Torgh me men goon in-to that blisful place...
Thorgh me men goon unto tho welle of Grace...
Be glad, thou reder and thy sorwe of-caste (v. 126 et s.).

[4] S'amor non è, che dunque è quel ch' i sento?

qui devient, dans Chaucer, le *Cantus Troili :*

If no love is, o God, what fele I so? etc.

Livre I[er], str. 58.

Boccace [1]. Les voyages de Dante au monde des esprits ont servi de modèle à la *Maison de la Renommée*, où le poète anglais est emporté par un aigle couleur d'or. Dante y est nommé à côté des classiques anciens : « Lisez Virgile, ou Claudien, ou Dante. » L'aigle n'est pas une invention de Chaucer; il avait déjà figuré dans le *Purgatoire* [2].

Malgré la quantité de réminiscences antiques ou italiennes qui reviennent à chaque page, malgré l'histoire d'Énée racontée tout entière d'après Virgile, dont les premiers vers sont traduits mot pour mot [3], malgré d'incessantes allusions et citations, la *Maison de la Renommée* [4] est un des premiers poèmes où Chaucer

[1] V. l'introduction et les notes de Skeat. *Minor Poems* et *Legend of good Women*.

[2] In sogno mi parea veder sospesa
Un' aquila nel ciel con penne d'oro,
Con l'ali aperte, ed a calare intesa...

Poi mi parea, che più rotata un poco,
Terribil come folgor discendesse,
E me rapisse suso infino al foco.

Purgatorio; canto IX.

Dans Chaucer :

Me thoughte I saw an egle sore,...
Hit was of golde, and shoon so bright,
That never saw men such a sight...
Me, fleinge at a swappe he pente,
And with his sours agayn up wente
Me carryinge in his clawes starke.

Hous of Fame, vers 500 et s., 545 et s.

[3] I wol now singe, if that I can,
The armes, and al-so the man,
That first cam, through his destinee
Fugitif of Troy contree,
In Itaile with ful moche pyne,
Unto the strondes of Lavyne (vers 143 et s.).

Suit un abrégé de l'Énéide, l'aventure de Didon étant seule contée avec détail.

[4] Dans Skeat, *Minor Poems*. Le poème est en vers de quatre accents rimant deux à deux. Il est inachevé.

laisse voir nettement sa personnalité propre. Déjà se manifeste le don du dialogue familier poussé si loin dans le *Troïlus*, et déjà paraît ce jugement sain et bienveillant que le poète portera sur les choses de la vie dans ses *Contes de Cantorbéry*. Le mal ne lui cache pas le bien; les tristesses qu'il a connues ne le mettent pas en révolte contre la destinée; il a souffert et pardonné; les joies se fixent mieux dans sa mémoire que les peines; malgré ses retours mélancoliques, il est au fond optimiste par la tournure de son esprit; optimiste comme La Fontaine et Addison, dont les noms reviennent souvent à l'esprit en lisant Chaucer. Sa philosophie ressemble à celle du bonhomme; plusieurs passages dans la *Maison de la Renommée*, le *Troïlus*, la *Légende des Femmes exemplaires* ressemblent à des essais d'Addison [1].

Il est moderne encore par la part faite à son moi, qui n'est pas du tout haïssable, mais est au contraire charmant; il raconte ses longues veillées dans sa tour où il passe les nuits à écrire, ou, d'autres fois, assis devant un livre qu'il lit jusqu'à ce que sa vue se trouble « dans sa solitude d'ermite » [2].

[1] Comparer, par exemple, le début de *Hous of Fame* au n° 487 du *Spectator* (18 sept. 1712) :

God turne us every dreem to gode!
For hit is wonder by the rode
To my wit what causeth swevenes
Either on morwes or on evenes,
And why theffect folweth of somme,
And of somme hit shal never come
Why that is an avisioun,
Why this a revelacioun...
Why this a fantome, these oracles, etc.

Dans Addison : « Tho' there are many authors who have written on Dreams, they have generally considered them only as revelations of what has already happened in distant parts of the world, or as presages of what is to happen in future periods of time, » etc.

[2] V. *supra*, p. 293.

L'aigle, venu du ciel pour être son guide, l'emporte là où déjà volait sa fantaisie, au-dessus des nuages, par delà les sphères, au temple de la Renommée bâti sur un rocher de glace; d'illustres noms gravés dans la roche étincelante fondent au soleil et sont presque indéchiffrables. Le temple lui-même est construit dans le style gothique du temps, tout hérissé de « niches, clochetons et statues », ajouré de fenêtres « nombreuses comme les flocons d'un jour de neige » [1]. Là se trouvent ces foules bruissantes auxquelles Chaucer aimait se mêler, dont les murmures berçaient sa pensée, musiciens, harpeurs, jongleurs, ménestrels, diseurs de récits « pleins de rires et de larmes », magiciens, sorciers et prophètes, spécimens curieux de l'humanité. Dans le temple, la statue de ses dieux littéraires, les chantres de la guerre de Troie : Homère, Darès, et même l'Anglais Geoffrey de Monmouth, « English Gaufride », et avec eux, Virgile, Ovide, Lucain, Claudien, Stace. Sur l'ordre de Renommée, les noms des héros sont portés par les vents aux quatre coins du monde; une éclatante musique célèbre les exploits des guerriers, « car c'est l'usage de célébrer par de joyeuses sonneries les batailles et le sang répandu » [2]; des troupes diverses accourent pour obtenir la gloire; le poète n'oublie pas le groupe, déjà formé à son époque, des fanfarons du vice : « C'est notre bonheur d'être tenus pour vicieux » [3]; aussi pressants que pas un, ils récla-

1 ... And ful eek of windowes
As flakes falle in grete snowes (vers 1191).

2 For in fight and blode-sheding
Is used gladly clarioning (vers 1242).

3 We ben shrewes, every wight,
And han delyte in wikkednes,
As gode folk han in goodnes;

ment avec instance une mauvaise réputation, faveur que la déesse leur concède gracieusement.

Ailleurs, nous sommes transportés dans la maison des nouvelles, bruyante et houleuse comme la place d'une ville italienne, le jour où est survenu « quelque chose ». On se presse, on s'écrase; on monte les uns sur les autres, pour voir, bien qu'il n'y ait rien à voir : Chaucer décrit d'après nature. Il y a là, en foule, des messagers, des voyageurs, des pèlerins, des marins, chacun portant son sac, plein de nouvelles, plein de mensonges : « Savez-vous pas la nouvelle? — Non. Quoi donc? — Un tel a dit ceci, — et voici ce qu'il fait, — et voilà ce qu'il en sera, — du moins c'est ce qu'on m'a dit. — On verra bien!... » Le vrai et le faux étroitement unis, forment un tout inséparable et s'envolent ensemble. Le moindre petit rien, murmuré en secret dans une oreille d'ami, grandit et puis grandit encore, comme dans la fable de La Fontaine : « Pour une étincelle malencontreuse, voilà toute une ville en feu »[1].

And joye to be knowen shrewes....
Wherfor we preyen yow, a-rowe,
That our fame be swiche y-knowe
In alle thing right as it is (vers 1830).

[1] Nost thou
That is betid, lo, late or now?
— No, quod he, telle me what.
And than he tolde him this and that,
And swor therto that hit was soth —
Thus hath he seyd — and thus he doth —
Thus shal hit be — Thus herde I seye —
That shal be fond — That dar I leye — (vers 2047)
. . . .
As fyr is wont to quikke and go
From a sparke sponge amis
Til al a citee brent up is (vers 2080).

III.

Jusqu'ici, Chaucer a composé des poèmes aux vives couleurs, principalement consacrés à l'amour « et autres choses heureuses, — rondeaux, virelais, ballades »[1], imitations du *Roman de la Rose*, poèmes inspirés par l'antiquité telle qu'on la voyait à travers le prisme du moyen âge. Ses écrits sont supérieurs à ceux de ses contemporains anglais ou français, mais ils sont de même sorte; il a de belles pages, des pensées charmantes, mais nulle œuvre bien ordonnée; ses couleurs sont fraîches mais crues, on dirait des couleurs de miniatures, de blasons ou d'oriflammes; ses nuits sont de sable et ses prairies de sinople, ses fleurs sont « bleues, blanches, jaunes et rouges »[2]. Dans le *Troïlus*, nous trouvons un autre Chaucer, autrement complet et puissant; il surpasse maintenant les Italiens eux-mêmes qu'il avait pris pour modèles et écrit le premier grand poème de la littérature anglaise renouvelée.

La fortune de Troïlus avait grandi peu à peu au cours des siècles. Homère le nomme sans plus; Virgile lui consacre trois vers; Darès, qui a tout vu, fait son portrait; Benoît de Sainte-More, le premier, lui attribue des amours d'abord heureuses, ensuite tragiques; Gui de Colonna entremêle au récit des réflexions sentencieuses; Boccace développe l'histoire, ajoute des personnages et en fait un roman, histoire élégante où de jeunes seigneurs italiens, également beaux, jeunes, amoureux et peu scrupuleux, gagnent le cœur des dames, le perdent

[1] *Legend of good Women*, Skeat, p. 33.
[2] *Parlement of Foules*, vers 186.

et discourent subtilement à propos de leurs désirs et de leurs mésaventures [1].

Chaucer s'approprie la donnée [2], transforme les personnages, change la couleur du récit, en rompt la monotonie, met des différences d'âge et de caractère, pétrit à sa guise la matière qu'il emprunte, en homme maintenant sûr de lui, qui ose juger et critiquer; qui croit possible d'améliorer un roman de Boccace même. Le progrès littéraire marqué par cette œuvre est surprenant, pas plus surprenant toutefois que le progrès réalisé dans le même temps par la nation; avec le Parlement de Westminster comme avec la poésie de Chaucer, c'est la vraie Angleterre définitive qui commence.

Chez Chaucer, en effet, comme dans la nouvelle race, le mélange des origines est devenu intime et indissoluble. Dans son *Troïlus*, la pétulance d'esprit, le don de repartie, le sens dramatique du Celte, le soin de la forme et de l'ordonnance du récit cher aux races latines, le don d'observation des Normands, s'allient aux émotions et aux tendresses du Saxon. La lenteur avec laquelle la fusion s'est préparée fait que, le moment venu, sa réalisation a paru aux regards complète, presque subite; hier encore les auteurs de langue anglaise en étaient

[1] Le roman de Boccace est en strophes de huit vers et s'appelle *Il Filostrato* (victime d'amour); texte dans les *Opere volgari di Giov. Boccaccio*, Florence, 1831, 8°, t. XIII.

[2] *Troylus and Cryseyde*, dans les *Complete Works*, éd. Skeat, Oxford, 1894, t. II, divisé en cinq livres et écrit en strophes de sept vers, rimant *a b a b b c c*. Cf. les textes de ce poème p. p. la *Chaucer Society*. Pour la comparaison des poèmes de Chaucer et de Boccace, voir *Troylus and Cressida, compared with Boccaccio's Filostrato*, par M. Rossetti, Londres, *Chaucer Society*, 1873. Un tiers environ de l'œuvre de Chaucer est emprunté à Boccace. Le *Troylus* est dedié au poète Gower et au savant Strode, tous deux amis de Chaucer.

aux bégaiements, aujourd'hui ils ne se contentent plus de parler, ils chantent.

Sous sa forme semi-épique, le *Troïlus* se rattache à l'art du roman et à l'art du drame, au développement desquels l'Angleterre devait si puissamment contribuer. C'est déjà le roman et le drame à l'anglaise, où le tragique et le comique sont mêlés, où l'héroïque et le trivial vont côte à côte, comme dans la vie, où la nourrice de Juliette interrompt les amoureux penchés sur le balcon des Capulets, où les princesses n'ont pas de confidentes, reproductions réduites de leurs propres personnes, inventées pour leur donner la réplique; où les sentiments sont examinés de près, d'un esprit attentif, ami de la psychologie expérimentale, et où néanmoins, bien loin de s'en tenir à de subtiles dissertations, tout ce qui est fait matériel est nettement exposé, en bonne lumière, sous nos yeux, et non pas simplement raconté. La scène n'a pas de coulisses où se passe la partie la plus vivante du drame; les héros ne sont pas de purs esprits et ne sont pas non plus de pures images; nous sommes aussi loin des miniatures coloriées des derniers trouvères que des romans héroïques de la Calprenède; les personnages ont des muscles, des os et des nerfs, et en même temps une âme et un cœur; ce sont des hommes complets; la date du *Troïlus* est une grande date dans la littérature anglaise.

Le livre, comme le recueil de Froissart, traite « d'amour ». Il raconte comment Cressida, fille de Calchas, demeurée dans Troie pendant que son père retournait au camp des Grecs, aime le beau chevalier Troïlus, fils de Priam. Rendue aux Grecs, elle oublie Troïlus, qui se fait tuer.

Comment cette jeune femme, aussi vertueuse que belle, aima-t-elle ce jeune homme qu'au début du roman elle ne connaissait pas? Quelles circonstances extérieures les rapprochèrent et quels mouvements de l'âme les firent passer de l'indifférence à la crainte, puis à l'amour? Les deux ordres d'idées sont exposés parallèlement par Chaucer, ce rêveur qui avait tant vécu de la vie réelle, cet homme d'action qui avait tant rêvé

Troïlus dédaignait l'amour et se moquait des amoureux [1]; un jour il aperçoit Cressida au temple, et c'en est fait de lui, il ne peut détacher ses regards d'elle; le vent d'amour a passé; toute sa force a disparu; sa fierté s'est effeuillée comme s'effeuille une rose; il a peine à respirer tant son émotion est grande; il boit à longs traits un invincible poison. Loin d'elle, son imagination achève ce qu'avait commencé la réalité; assis sur le pied de son lit, absorbé dans sa pensée, il revoit Cressida, et la revoit si belle, en traits si présents et en couleurs si vives, que cette image divine formée par son cerveau est la seule qu'il verra désormais; toujours il aura devant les yeux cette figure céleste, d'une beauté surhumaine, jamais plus la vraie Cressida terrestre, la fragile fille de Calchas. Troïlus est atteint pour sa vie du mal d'amour.

Il a un ami plus âgé que lui, sceptique, trivial, expérimenté, le seigneur Pandare, oncle de Cressida. Il lui confie son mal et demande secours. Pandare, dans Boccace, est un jeune chevalier, sceptique aussi mais frivole,

1 If knyght or squyer of his companye
Gan for to syke or lete his eyen bayten
On any woman that he coude aspye,
He wolde smyle, and holden it folye.
And seye him thus : — « God wote she slepeth softe
For love of thee, whan thou turnest ful ofte. » I, st. 28.

dédaigneux, élégant; on dirait un personnage de Musset. Chaucer transforme tout le drame et donne place aux épaisses réalités de la vie, en transformant le caractère de Pandare. Il en fait un homme mûr, dépourvu de scrupules, bavard, impudent, rusé, dont la sagesse consiste en proverbes choisis parmi les plus aisés à suivre; il fait songer aux héros comiques de Molière ou de Shakespeare. Pandare aime les comparaisons comme Gros-René, les dictons comme Polonius. Il est indécent et grossier, sans le vouloir et par nature, comme la nourrice de Juliette[1]. Son inconscience est parfaite; il se croit le meilleur ami et le plus réservé de la terre; il conclut d'interminables discours par : « Comptez sur moi; je ne suis pas un bavard ». Chacune de ses idées, de ses paroles, de ses attitudes est la contre-partie de celles de Cressida et de son amant et leur donne du relief par un contraste d'ombres. Il est tout aux réalités tangibles et présentes et ne croit pas qu'il faille jamais se priver d'un plaisir immédiat et certain par la considération de conséquences seulement possibles.

Dans ces dispositions d'esprit et avec ce caractère, il aborde sa nièce pour lui parler d'amour. La scène, qui est toute de l'invention de Chaucer, est une vraie scène de comédie; les gestes et les poses sont notés minutieusement; Cressida baisse les yeux, Pandare tousse. Le dialogue est si vif et si coupé qu'on croirait le morceau écrit pour une pièce de théâtre et non pour un récit en

[1] Et s'essouffle comme elle, au point de ne pouvoir parler :

> ... O verray God, so have I ronne!
> Lo, nece myn, se ye nought how I swete?

II, str. 210. De même dans Shakespeare :

> *Nurse.* — Jesu, what haste! can you not stay awhile?
> Do you not see that I am out of breath?

vers. L'oncle arrive; la nièce, assise, un livre sur les genoux, lisait un roman.

— Ah! vous lisiez! que lisiez-vous donc? Où en étiez-vous? — Elle en était fort loin, car elle lisait le *Roman de Thèbes* [1]. Elle s'excuse d'une distraction si frivole; elle ferait peut-être mieux de lire « la Vie des Saints ». Chaucer, tout à l'analyse des passions, ne se soucie guère des anachronismes; peu lui importe de savoir si véritablement les Troyens assiégés pouvaient puiser des exemples de vertu dans la Vie des Saints; il se préoccupe peu d'histoire : que ceux qui s'y intéressent « consultent Homère ou Darès »; les mouvements du cœur, voilà son véritable sujet et non la marche des armées; à peine né, le roman anglais est psychologique.

Avec mille précautions, et tout en restant dans la vulgarité de son rôle, Pandare ramène le sérieux sur le front de la rieuse Cressida, s'arrange pour qu'incidemment elle fasse l'éloge de Troïlus avant même qu'il l'ait nommé; il mêle à ses frivolités des choses graves et de sages conseils pratiques, en bon oncle, pour mieux inspirer confiance, puis il se lève pour partir avant d'avoir dit ce qui l'amène. Voilà Cressida piquée au jeu, et d'autant plus que la réticence n'est pas habituelle à Pandare; sa curiosité, irritée de strophe en strophe, devient de l'inquiétude, presque de l'angoisse; car Cressida a beau être du quatorzième siècle, et la première d'une longue

[1] Mis plus tard en vers anglais par Lydgate, pour en faire un conte de Cantorbéry supplémentaire : « Here begynneth the sege of Thebes, ful lamentably told by Johnn Lidgate monke of Bury annexynge it to ye tallys of Canterbury. » Ms. Royal 18 D II, au *British Museum*. Les miniatures de ce Ms. qui sont ravissantes, représentent Thèbes assiégée à coups de canon, fol. 158, Créon couronné roi par deux évêques en mitres, crosses et chapes d'or, fol. 160, etc. Voir *infra*, p. 516.

lignée d'héroïnes de roman, déjà paraît avec elle la « femme nerveuse » ; elle tressaille au moindre rien, elle est l'être le plus impressionnable qui soit, « the ferfullest wight that might be » ; l'état même de l'atmosphère agit sur elle. — Qu'y a-t-il donc? — Oh! seulement ceci : « Le fils du roi, le bon, le sage, le valeureux, le brillant et noble Troïlus, dont chaque action est un exploit, — vous aime, — et si vous n'y mettez pas ordre il en peut mourir. Voilà tout »[1]. La conversation continue, de plus en plus habile de la part de Pandare; son ami demande si peu : faites-lui moins mauvais visage, et ce sera assez.

Mais là paraît l'art de Chaucer dans ce qu'il a de plus raffiné : les ruses de Pandare, poussées aussi loin que son caractère le permet, eussent pu suffire pour amener une Cressida de roman à céder; mais c'eût été trop simple jeu pour un maître déjà sûr de ses moyens. Il fait dire à Pandare un mot de trop; Cressida le démasque sur-le-champ, lui fait avouer qu'en demandant moins il souhaitait plus pour son ami, et la voilà rougissante et indignée. Chaucer ne veut pas qu'elle cède par l'effet de discours et de descriptions; toutes les habiletés de Pandare ne sont là que pour mieux faire apprécier le lent travail intérieur qui s'accomplit au cœur de Cressida; l'oncle aura suffi à la troubler, voilà tout, et c'est à vrai dire quelque chose. Elle n'éprouve pour Troïlus aucun sentiment défini, mais il lui reste de la curiosité. Et tandis qu'elle en est là, l'entretien durant encore, voici de grandes clameurs, la foule se précipite, les balcons se remplissent, des chants éclatent : c'est le retour, après

[1] Liv. II, str. 46.

une sortie victorieuse, d'un des héros qui défendent Troie. Ce héros est Troïlus, et c'est au milieu de ce décor triomphal que la jolie, fragile, rieuse, tendre Cressida, aperçoit pour la première fois son royal amant.

A son tour, elle rêve, elle médite, elle raisonne. Elle n'est pas encore prisonnière d'amour comme Troïlus : Chaucer ne va pas si vite; elle garde son regard lucide; l'imagination et les sens n'ont pas encore pu faire leur œuvre et dresser devant elle ce fantôme étincelant, toujours présent, qui cache la réalité aux amoureux. Elle est encore assez maîtresse d'elle pour discerner des motifs et des objections; elle discute avec elle-même et passe en revue des raisons hautes, des raisons basses et même quelques-unes de ces raisons pratiques qui seront congédiées sur-le-champ, mais non sans avoir produit de l'effet. Ne nous faisons pas un ennemi de ce fils de roi. Du reste, puis-je l'empêcher de m'aimer? Son amour n'a rien que de flatteur; n'est-il pas le premier chevalier de Troie après Hector? Quoi de surprenant à sa passion pour moi? Ne suis-je pas jolie? « Je ne voudrais pas que personne me crût capable de le penser... mais toute la ville de Troie prétend que si ». Après tout, je suis libre; pas de mari pour me dire : « échec et mat », et je ne suis pas « une religieuse »! Mais, « de même qu'en mars, la face étincelante du soleil se voile, de moment en moment, des nuages que chasse le vent... ainsi des pensées, comme des nuages, traversaient son esprit et en obscurcissaient les riantes images ». La voilà qui déroule des raisonnements en sens contraire appuyés de considérations également décisives[1]; elle souffre de cette « di-

[1] Liv. II, str. 100 et s. : « And, lord! so sche gan in hire thought arguwe, » etc.

boulie » familière aux amoureux qui ne sont pas encore bien amoureux. Il y a en elle deux Cressida ; le dialogue commencé avec Pandare se continue en son cœur ; la scène de comédie s'y renouvelle, sur un mode plus recueilli.

Sa décision n'est pas prise ; quand le sera-t-elle ? A quel moment précis commence l'amour ? On ne le sait guère ; quand il est venu on fixe la date dans le passé par hypothèse. On dit : ce fut ce jour-là, mais quand ce jour-là était le jour présent, on ne disait rien, on ne savait rien ; une sorte de « peut-être » remplissait l'âme, un peut-être délicieux, mais qui n'était qu'un peut-être. Cressida est dans cette période obscure, et le travail qui se fait en elle est montré par l'impression que produisent sur son esprit les incidents de la vie quotidienne. Il semble que tout lui parle d'amour et que le hasard soit ligué contre elle avec Pandare et Troïlus : c'est une apparence, œuvre de son imagination et suscitée par son état d'âme ; il se produit simplement, dans la réalité, que maintenant les menus incidents de la vie la frappent davantage lorsqu'ils ont trait à l'amour ; les autres passent inaperçus, si bien que l'amour a toute la place. Elle eût pu s'inquiéter sur elle-même, si elle avait discerné cette différence entre maintenant et autrefois ; mais l'aveuglement a commencé, elle n'observe pas que les choses d'amour ont un bien facile accès à son cœur, et que, là où on entre si aisément, c'est d'ordinaire que la porte est ouverte. Elle va promener sa mélancolie dans les jardins du palais ; tandis qu'elle erre dans les allées ombreuses, une jeune fille chante un chant de passion, dont les paroles émeuvent Cressida jusqu'au fond de l'âme. La nuit tombe, « les choses blanches deviennent grises et

obscures », les étoiles commencent à éclairer le ciel; Cressida rentre pensive, les murmures de la ville s'éteignent. Accoudée à sa fenêtre, en face des horizons bleus de la Troade, les arbres du jardin à ses pieds, baignée des pâles lueurs de la nuit, Cressida songe, et comme elle songe, une mélodie trouble le silence: un rossignol caché dans le feuillage d'un cèdre se fait entendre; eux aussi, les oiseaux célèbrent l'amour. Et quand le sommeil viendra, à quoi pensera-t-elle en ses rêves, sinon à l'amour?

Elle est troublée, mais non vaincue; il faudra encore bien des incidents; ils seront tous menus, vulgaires, insignifiants, et lui paraîtront tous solennels, surhumains, voulus par les dieux. Elle pourra recouvrer, par moments, sa présence d'esprit en face de Pandare, retrouver son rire d'enfant, déjouer ses ruses : car le roman continue en partie double. Cressida est toujours en état de débrouiller les projets les mieux combinés de Pandare, mais elle sait de moins en moins débrouiller l'obscur entrelac des sentiments qu'elle éprouve. Le réseau se resserre; elle promet maintenant une amitié de sœur : on avait déjà inventé cela au quatorzième siècle. Elle ne peut plus voir Troïlus sans rougir; le voici qui passe et qui salue : comme il est beau! « Je crois bien qu'elle est maintenant piquée d'une épine qu'elle ne pourra pas ôter de toute la semaine qui vient »[1].

La passion et le mérite de Troïlus, les inventions de Pandare, le bon vouloir secret de Cressida, un orage qui éclate à propos (nous savons combien Cressida est

[1] ..... She hath now caught a thorn;
She shal nought pulle it out this nexte wyke.
God sende mo swich thornes on to pyke!
Liv. II, str. 182.

impressionnable), ont la conséquence qu'ils devaient avoir : les deux amants sont en présence. Troïlus, en héros sensible, s'évanouit. Car il est sensible à plaisir : quand la ville l'acclame, il rougit et baisse les yeux; quand il croit son amie indifférente, il se met au lit de chagrin, et y reste toute la journée; en présence de Cressida, il perd connaissance. Pandare le réconforte, et n'est pas long à s'apercevoir que « la chandelle ni lui ne servent plus à rien ». Que dit Cressida? « Que dit l'alouette prise? » Cressida pourtant dit quelque chose et, des innombrables formes de l'aveu, ne choisit pas la moins délicieuse : « Serais-je ici, si je n'étais à vous, en mon âme, depuis longtemps déjà[1]? »

Furent-ils heureux? « Jugez-en, vous qui avez été à ces fêtes. » Le gris matin paraît au ciel; les amants chantent leur chanson d'aube. Toutes les vertus de Troïlus sont accrues et aiguisées par le bonheur; c'est la thèse éternelle des poètes qui aiment l'amour.

Les jours, les semaines passent; chacun de nos personnages continue son rôle. Pandare est très fier du sien; que pourrait-on lui reprocher? il fait aux autres ce qu'il voudrait qu'on lui fît; il est désintéressé; il a du reste certains principes d'honneur, qui se bornent, il est vrai, à recommander le secret; et il n'y manque pas. Une femme raisonnable peut-elle demander davantage?

Calchas et les Grecs réclament Cressida, et les Troyens décident de la rendre. La malheureuse s'évanouit, mais il faut bien se soumettre. Dans une excellente scène de

[1] Liv. III, str. 166. La Griseida de Boccace a des procédés plus cavaliers et ignore toutes ces nuances de la tendresse. Elle parle en riant de la honte des épousées et, quant à elle, s'en débarrasse en un instant (*Filostrato*, III, str. 29 et s.).

comédie. Chaucer la représente recevant les félicitations des bonnes âmes de la ville : elle va donc revoir son digne père, comme elle doit être heureuse! les bonnes âmes insistent le plus qu'elles peuvent et font d'interminables visites[1].

Elle part, jurant de revenir, quoi qu'il arrive, dans les dix jours. Le beau Diomède l'accompagne; et l'événement montre, ce que l'expérience seule pouvait faire connaître et ce dont elle était loin de se douter elle-même, qu'elle aimait Troïlus, sans doute, par-dessus tous les hommes, mais aussi et à part, l'amour. Elle s'est accoutumée au poison et ne peut plus s'en passer. Elle préfère Troïlus, mais le retour près de lui n'est pas si facile qu'elle croyait; et aimer, ou ne pas aimer, c'est pour elle maintenant une question d'être ou de n'être pas. Troïlus qui, dès le début, avait eu les plus affreux pressentiments, sentant que, quoi qu'il advienne, son bonheur est fini, et sans douter pourtant de Cressida, écrit les lettres les plus pressantes et les signe en français : « le vostre T. » Cressida répond par des petites lettres courtes (qu'elle signe « la vostre C »), où elle s'excuse de sa brièveté : la longueur des lettres ne signifie rien; du reste elle n'a jamais aimé écrire, et là où elle est, il ne lui est pas commode de le faire; que Troïlus se tranquillise, il peut compter sur son amitié, elle reviendra sûrement; ce ne sera pas, il est vrai, dans dix jours; ce sera « quand elle pourra »[2].

[1] Livr. IV, str. 94 et s.

[2] Troïlus, lui, avait rempli tout son papier : « The papyr al ypleynted ». Liv. V, str. 230. Pour Cressida, elle s'excuse :

Yet preye I yow, on evyl ye ne take
That it is short which that I to yow wryte;
I dar not ther I am wel letres make,

On apprend à Troïlus son malheur, mais il n'y croira jamais : « Tu mens, sorcière! » Une broche arrachée à Diomède ne lui permet plus de douter, et il se fait tuer par Achille, après une lutte furieuse.

A mesure qu'on s'est avancé vers la catastrophe, le ton du poème est devenu plus mélancolique et plus doux. Le conteur ne peut se défendre d'aimer ses deux héros, même l'infidèle Cressida; il lui garde du moins sa pitié, et par pitié, au lieu de nous la montrer comme jadis, de près, dans les allées, ou à son balcon, rêvant aux étoiles, il ne la fait plus voir que de loin, perdue dans la foule où elle a voulu se mêler, la foule de toute manière, celle des hommes et des sentiments, tous vulgaires. Ne nous rappelons, pense-t-il, que l'ancienne Cressida.

Il termine par des réflexions résignées, presque tristes, et contemple d'un regard apaisé ces passions juvéniles qu'il vient de peindre. Troïlus, résigné lui aussi, revoit, du ciel, le champ sous les murs de Troie où il fut tué et sourit au souvenir de ses misères; et Chaucer, transformant comme tout le reste, la conclusion de Boccace, adresse un appel attendri et des conseils sages et même religieux à « Elle et à Lui », à tous ceux dont la jeunesse est « en sa fleur [1] ». Ce retour sérieux est aussi caractéristique que le mélange de vie commune, ajouté

Ne never yet ne coude I wel endyte,
Eck greet effect, men wryte in place lyte.
Thentente is al, and nought the lettres space;
And fareth now wel, God have you in his grace.

La vostre C.

Liv. V, strophe 233.

1 O yonge fresshe folkes, he or she...

Liv. V, str. 264.

par le poète à la donnée de son modèle; par ces deux traits qu'on retrouvera, de siècle en siècle, chez nos voisins, Chaucer manifeste son caractère de vrai Anglais; et si l'on veut voir à nu en quoi consiste la différence de ce tempérament avec celui des hommes du Midi, dont Chaucer était pourtant si proche, il suffit de comparer cette fin à celle du *Filostrato* traduit, dans le même temps en français, par Pierre de Beauveau[1]: « Vous ne croirez pas légèrement à celles qui vous donneront oreilles; jeunes femmes sont volontarieuses et amiables et se mirent en leur beauté, et se tiennent fières et orgueilleuses entre leurs amants, pour la vaine gloire de leur jeunesse; lesquelles combien que elles soient gentes et mignotes plus que on ne pourrait dire, si n'ont-elles ne sens, ne fermeté, mais sont muables comme la feuille au vent. » A la différence de Chaucer, Boccace se contente de cette moralisation gracieuse, qui ne laissera pas dans les esprits de trace bien profonde, et ne le saurait, car elle est légère elle-même, « comme la feuille au vent ».

[1] Moland et d'Héricault. *Nouvelles en prose du XIVe siècle,* 1858, p. 303. Boccace dit, dans les mêmes termes :

Giovanne donna è mobile, e vogliosa
È negli amanti molti, e sua bellezza
Estima piu ch' allo specchio, e pomposa
Ha vanagloria di sua giovinezza;
La qual quanto piaccevole e vezzosa
È piu, cotanto piu seco l'apprezza;
Virtù non sente nè conoscimento,
Volubil sempre come foglia al vento.

Opere volgari, Florence, t. XIII, p. 253 (8e partie, str. 30).

IV.

Après 1379, Chaucer cessa de voyager sur le continent et, jusqu'à sa mort, il vécut en Angleterre de la vie anglaise. Il en vit alors plusieurs grands côtés qu'il ne connaissait pas encore par expérience personnelle. Après avoir été page, soldat, prisonnier des Français, écuyer du roi, négociateur en Flandre, en France, et en Italie, il entre le 1er octobre 1386, à Westminster, en qualité de député; le comté de Kent avait choisi pour ses représentants : « Willielmus Betenham » et « Galfridus Chauceres »[1]. Ce fut une des grandes sessions du règne et une des plus orageuses; les ministres de Richard II y furent mis en accusation, et notamment le fils du marchand de laine de Hull, Michel de la Pole, chancelier du royaume. Pour être resté fidèle à ses protecteurs, le roi et Jean de Gand duc de Lancastre, Chaucer, mal vu des puissants du jour, dont Gloucester était le chef, perdit ses places et tomba dans la misère. Puis, la roue de la Fortune tourna, et de nouveaux emplois offrirent un nouveau champ à son activité. Au bout de trois ans, Richard ayant congédié le conseil que le Parlement lui avait imposé, prit le pouvoir en ses mains et le poète, soldat, député, diplomate, fut nommé clerc des travaux royaux (1389). Pendant deux ans, il fut chargé des constructions et des réparations à Westminster, à la Tour de Londres, à Berkhamsted, Elt-

[1] *Return of the names of every member* [*of Parliament*], 1878, fol. *Blue Book*), p. 229.

ham, Sheen, à la chapelle Saint-George de Windsor et dans beaucoup d'autres de ces châteaux et palais qu'il avait décrits, « aux fenêtres nombreuses comme les flocons d'un jour de neige. »

Sa grande occupation littéraire, pendant cette période, fut la composition de ses fameux *Contes de Cantorbéry*[1]. L'expérience l'avait mûri; il avait lu tout ce qu'on pouvait lire et vu tout ce qu'on pouvait voir; il avait visité les principaux centres de la civilisation européenne, il avait observé ses compatriotes à l'œuvre dans leurs terres et dans leurs parlements, dans leurs palais et dans leurs boutiques. Marchands, marins, chevaliers, pages, savants d'Oxford et charlatans de faubourg, gens du peuple et gens de la cour, ouvriers, bourgeois, moines, curés, sages et fous, héros et coquins avaient passé en foule sous son regard scrutateur; il les avait pratiqués, devinés, compris; il était prêt pour les peindre.

Un jour d'avril, sous le règne de Richard II, dernier Plantagenet, le bruyant faubourg de Southwark, point de départ et d'arrivée, aux rues bordées d'auberges, encombrées de chevaux et de charrettes, où retentissent les cris, les appels, les aboiements, une de ces troupes mêlées, comme les hôtelleries d'alors en réunissaient souvent, s'asseoit à la table commune, dans la grande salle du « Tabart[2], près de la Cloche », — les auberges

[1] *Poetical Works*, éd. Moris, t. II et III, ou *Complete Works*, éd. Skeat, Oxford, 1894, 6 vol. 8°. Voir aussi les textes (expurgés) de plusieurs contes publiés avec notes par la *Clarendon Press*, Oxford. (Prologue, contes du chevalier, de la prieure, du clerc d'Oxford, du squire, de l'homme de loi, du pardonneur, etc.)

[2] Le « Tabart » (manteau de grosse étoffe qu'on portait par-dessus l'armure), comme la « Cloche » était une enseigne fort usuelle pour les hôtelleries. Cette auberge n'était d'ailleurs nullement imaginaire, elle existait du temps de Chaucer dans la grand'rue de Southwark (High street) et, fré-

se touchaient toutes. C'était le printemps, saison des fleurs nouvelles, saison d'amour, saison aussi des pèlerinages. Les chevaliers, de retour de la guerre vont remercier les saints de leur avoir fait revoir la patrie, les malades remercient de leur guérison, les autres vont demander la grâce du ciel. Tout le monde n'en a-t-il pas besoin? Tout le monde est là, toute l'Angleterre.

Il y a un chevalier qui a fait la guerre, par toute l'Europe, aux païens et aux Sarrazins; ils étaient faciles à rencontrer : on les trouvait en Prusse et en Espagne, et notre « parfait gentil chevalier » en avait massacré énormément, « en quinze batailles, » pour « notre foi ». A côté de lui, un écuyer qui avait fait, comme Chaucer, la guerre en France, le mois de mai dans le cœur, des chansons aux lèvres, amoureux, élégant, charmant, brodé « comme un pré » de fleurs blanches et rouges; un gros marchand si riche d'aspect, si bien fourré « que personne ne se doutait de ses dettes » ; un modeste clerc venu de la jeune Université d'Oxford, pauvre, rapiécé, râpé, aux joues creuses, monté sur un cheval efflanqué, et dont tout l'avoir consistait « en vingt volumes reliés de rouge et de noir, alignés au-dessus de son lit » ; un brave propriétaire de campagne, figure rubiconde et barbe blanche, sorte de « squire Western » du quatorzième siècle, accueillant, hospitalier, de bonne humeur, tenant table ouverte, avec poissons et rôtis et sauce piquante et bière, tout le long du jour, populaire dans le pays, si bien qu'il est « constamment élu député du comté » ; un marin qui connaît toutes les criques, d'Écosse en Espagne, et « dont la barbe a été secouée par bien des tempêtes » ;

quemment réparée et reconstruite, rebaptisée le « Talbot », elle a duré jusqu'à notre siècle.

un médecin qui a fait des affaires admirables pendant la peste, savant homme « qui connaît la cause de toutes les maladies », qui sait par cœur Hippocrate et Galien, mais qui est mal avec l'Église « et qui étudie peu la Bible ». Avec cela, un groupe d'ouvriers de Londres, merciers, charpentiers, teinturiers, tisserands, cuisiniers; des gens de campagne, un laboureur, un meunier « à la bouche fendue large comme une fournaise », un groupe de gens de loi rongés de soucis, tondus de près, aigres dans leur langage, « aux jambes comme des bâtons et sans mollets », sortant leur latin à tout propos, terribles comme adversaires, mais faciles à gagner pour de l'argent, « au demeurant les meilleurs fils du monde, » dit en propres termes Chaucer : « a bettre felaw schulde men nowher fynde ». Puis un groupe de gens d'Église, hommes et femmes, de tout habit et de tout caractère, depuis le pauvre curé qui vit comme un saint, obscur et caché, visitant, par la pluie et le froid, les chaumières éparses de ses paysans, oubliant de toucher sa dîme, modèle d'abnégation, jusqu'au moine chasseur, vêtu comme un laïque, gros, gras, la tête brillante comme une boule, qui fera un jour un abbé, le plus beau du monde, jusqu'au frère dégénéré qui vit aux dépens d'autrui, médecin devenu empoisonneur, qui tue les âmes au lieu de les guérir, au pardonneur, fripon de bas étage, qui accorde le ciel, « de sa propre autorité », à quiconque paye, et qui fabrique de précieuses reliques avec des morceaux de « sa vieille culotte »; enfin, des nonnes, réservées, recueillies, nettes comme des hermines, qui vont entendre sur la route de quoi se scandaliser tout le reste de leur vie. Parmi elles, madame Églantine l'abbesse, avec son français de

Stratford, « car le français de Paris lui était inconnu », qui imitait le ton de la Cour et, en conséquence, « ne trempait pas les doigts dans sa sauce ». Elle avait « si bon cœur » qu'elle pleurait à voir une souris prise, ou si un de ses petits chiens mourait. Peut-on avoir meilleur cœur?

Il y avait tous ces personnages, et bien d'autres encore; il y avait la bourgeoise de Bath, incomparable commère, criant d'autant plus fort « qu'elle était un peu sourde ». Il y avait l'hôte jovial, Harry Bailey, habitué à gouverner et à commander, à dominer de sa voix de cuivre le tumulte de la table commune. Il y a aussi un personnage à l'air pensif et bon, qui parle peu mais observe tout, et qui va rendre immortelles les plus insignifiantes paroles prononcées, hurlées, grognées ou murmurées par ses compagnons d'un jour, c'est Chaucer lui-même. Avec ses coureurs d'aventures, ses riches marchands, ses clercs d'Oxford, ses députés au Parlement, ses ouvriers, ses laboureurs, ses saints, son grand poète, c'est bien toute la nouvelle Angleterre, joyeuse, bruissante, épanouie, toute jeune et toute vivante, qui s'asseoit, en ce soir d'avril, à la table « du Tabart près de la Cloche ». Où sont maintenant les Anglo-Saxons? Mais où sont les neiges d'antan? L'avril est venu.

Les personnages de romans, les statues des cathédrales, les figures des missels, avaient été jusqu'ici grêles ou minces ou gauches ou raides; ceux surtout que des Anglais avaient produits. Par l'un ou par l'autre de ces défauts, ces représentations s'écartaient de la nature. Voici à présent, dans un livre anglais, une foule d'êtres vivants, pris sur le fait, aux mouvements souples, aux types variés comme dans la vie, représentés au naturel,

dans leurs sentiments et dans leur costume, si bien qu'on croit les voir et que, lorsqu'on les quitte, ce n'est pas pour les oublier; les connaissances faites « au Tabart près de la Cloche » ne sont pas de celles qui s'effacent du souvenir; elles durent toute la vie.

Rien de ce qui peut servir à accrocher, à ancrer dans notre mémoire, la vision de ces personnages, n'est omis. Un demi-vers, qui dévoile le trait saillant de leur caractère, devient inoubliable; leur posture, leurs gestes, leur costume, leurs verrues, le son de leur voix, leurs défauts de prononciation : « somwhat he lipsede for wantonnesse », leurs tics, la figure rouge de l'hôte et jaune du bailli, leurs élégances, leurs flèches à plumes de paon, leurs cornemuses, rien n'est omis; leurs chevaux et la manière dont ils les montent sont décrits; Chaucer regarde même dans les sacs de ses personnages et dit ce qu'il y trouve.

La nouvelle Angleterre a donc son Froissart, qui va conter des apertises d'armes et des histoires d'amour aux couleurs éclatantes, et nous promener de çà de là, par les villes et par les chemins, prêtant l'oreille à tout récit, observant, notant, racontant? Ce jeune pays a Froissart et mieux que Froissart. Les peintures sont aussi vives et aussi claires, mais deux grandes différences distinguent les unes des autres : l'humour et la sympathie. Déjà, chez Chaucer, l'humour existe; ses malices pénètrent plus profondément que les malices françaises; il ne va pas jusqu'aux blessures, mais il fait plus que piquer l'épiderme; et, ce faisant, il rit d'un rire silencieux : « Un homme jadis était fort riche, c'est pourquoi tout le monde vantait sa sagesse... » Le « Sergeant of Lawe » était « l'homme le plus affairé de la terre, et pour-

tant il paraisait encore plus affairé qu'il n'était »[1].

De plus, Chaucer sympathise ; il a un cœur vibrant que les larmes émeuvent et que toutes les souffrances touchent, celles des pauvres et celles des princes. Le rôle du peuple, si marqué dans la littérature et la politique anglaises, s'affirme ici, dès la première heure. « Il y a des gens, » dit, pour sa justification, un conteur français, « qui croient au-dessous d'eux de jeter un regard sur ce que l'opinion a traité d'ignoble ; mais ceux qui sont un peu plus philosophes, qui sont un peu moins dupes des distinctions que l'orgueil a mis dans les choses de ce monde, ces gens-là ne seront pas fâchés de voir ce que c'est que l'homme dans un cocher et ce que c'est que la femme dans une petite marchande. » Ainsi s'exprime, — par un effort d'audace, à ce qu'il lui semble, — Marivaux en 1731[2]. Chaucer, dès le quatorzième siècle, est curieux de voir ce que c'est que l'homme dans un « cuisinier de Londres » et que la femme dans une « bourgeoise de Bath ». Combien de misérables périssent dans Froissart ! Que de sang, quelles hécatombes ! et combien peu de larmes ! A peine, de loin en loin, un mot prononcé distraitement sur tant de souffrances : « Et mouraient les petites gens de faim, dont c'était grand pitié »[3]. A quoi bon s'attendrir longuement ou s'émerveiller ? C'est la fonction propre des petites gens d'être taillés en pièces ;

1 A marchant whylom dwelled at Seint Denys
That riche was, for which men helde him wys.

Début du *Shipmannes tale*, t. IV, p. 167 (éd. Skeat).

No wher so bisy a man as he ther nas,
And yet he semede bisier than he was

Prologue, vers 321.

2 *Vie de Marianne,* Paris, 1731-41.

3 Ed. Luce, liv. I, chap. LXXXI.

ils sont la matière première des apertises d'armes et ne figurent pas à une autre titre dans le récit.

Ils figurent dans le récit de Chaucer, parce que Chaucer les *aime;* il aime son laboureur, « vaillant ouvrier et bon », qui a de la force de reste dans ses deux bras et aide pour rien ses voisins; il souffre à l'idée des sentiers boueux que son pauvre curé suit l'hiver pour aller, par la pluie, visiter une chaumière lointaine; la sympathie est large chez le poète; il aime, comme il déteste, de tout cœur.

L'un après l'autre, tous ces personnages d'état si divers se sont réunis, vingt-neuf en tout. Ils ont pour un jour le même but, et vont vivre de la vie commune. A cinquante-six milles de Londres, se trouve la châsse, fameuse dans l'Europe entière, où sont enfermés les restes de l'ancien ennemi d'Henri II, le chancelier Thomas Becket, assassiné sur les marches de l'autel et canonisé [1]. Chacun sur sa monture bonne ou mauvaise, le chevalier sur une bête solide mais de peu d'apparence; le moine chasseur, sur un superbe palefroi brun; la bourgeoise de Bath à califourchon sur son cheval, armée de grands éperons, et laissant voir ses bas rouges, se mettent en route, emmenant avec eux l'hôte du *Tabart,* et les voilà qui s'avancent au petit pas, sur le chemin ensoleillé, bordé de haies, parmi les douces ondulations du terrain. On franchira la Medway; on passera sous

[1] Il ne reste plus aujourd'hui qu'une vieille mosaïque de marbre, fortement restaurée, pour marquer, dans le chœur, la place où était autrefois la châsse du saint. La canonisation avait suivi de près la mort : 1170-1173. La popularité du saint hors d'Angleterre est montrée par des pèlerinages de rois de France, par un décret de Venise autorisant Lorenzo Contarini, capitaine des galères, à quitter sa flottille pour remplir un vœu à Cantorbéry, 1402, etc. (*La Vie Nomade et les Routes d'Angleterre*, p. 213.)

les murs du sombre donjon de Rochester, alors une des premières forteresses du royaume, mais mise à sac récemment par les paysans révoltés; on verra la cathédrale construite un peu plus bas et comme à son ombre; il y a des femmes dans le groupe et de mauvais cavaliers; le meunier a trop bu et se tient mal en selle; la route sera longue[1]. Pour la faire paraître courte, chacun racontera deux histoires, et la troupe fêtera, dans un souper, le meilleur conteur au retour.

A l'ombre des grands romans, les contes avaient grandi. La forêt romantique perdait maintenant ses feuilles et les contes s'épanouissaient au soleil. Le recueil le plus célèbre en Europe était celui de Boccace, écrit en délicieuse prose italienne, ouvrage multicolore, édifiant et licencieux à la fois, œuvre audacieuse de toute manière et même au point de vue littéraire. Boccace le sait et se justifie. A ceux qui lui reprochent de s'être occupé de « fadaises », négligeant « les Muses du Parnasse », il répond : « Qui sait si je les ai tant abandonnées? peut-être, quand j'écrivais ces récits d'apparence si modeste, sont-elles venues parfois s'asseoir à mes côtés[2]. » Elles ont fait la même faveur à Chaucer.

L'idée du *Troïlus*, empruntée à Boccace, avait été transformée; la donnée générale et le cadre des *Contes* sont modifiés plus profondément encore. Chez Boccace, ce sont toujours de jeunes seigneurs et de jeunes dames qui parlent : sept jeunes dames, « toutes de bonnes fa-

[1] Une carte routière du dix-septième siècle, donnant le tracé de l'ancien chemin, est reproduite en fac-similé dans : *Supplementary Canterbury tales;* I, *The Tale of Beryn*, éd. Furnivall et Stone, *Chaucer Society*, 1876, 8°.

[2] Prologue de la quatrième journée.

mille, belles, élégantes, honnêtes », et trois jeunes hommes, « tous trois affables et élégants », que les malheurs du temps « n'affectaient pas assez pour leur faire oublier leurs amours ». La grande peste a éclaté à Florence; ils cherchent une retraite pour « s'y livrer à la joie et aux plaisirs »; ils s'établissent dans une villa à mi-chemin de Fiesole, aujourd'hui villa Palmieri.

« Une belle et grande cour, ménagée dans le milieu, était entourée de galeries, de salles et de chambres, toutes ornées des plus riantes peintures. La demeure s'élevait au milieu de prairies et de jardins magnifiques; des eaux fraîches les arrosaient; les caves étaient pleines de vins excellents ». Défense à chacun, « de quelque part qu'il vienne, quelque chose qu'il entende ou voie, d'apporter ici aucune nouvelle du dehors qui ne soit agréable ». Ils s'installent « dans un endroit du jardin que le feuillage des arbres rendait impénétrable aux rayons du soleil », alors que la « chaleur étant dans toute sa force, on n'entendait rien que les cigales chantant dans les oliviers ». Grâce aux récits qu'ils se font les uns aux autres, ils oublient agréablement le fléau qui les menace et le malheur public; là-bas on meurt, eux s'amusent.

Chaucer a trouvé une donnée plus vraisemblable, plus humaine et plus vivante. Ce n'est pas assez pour lui que de se promener chaque jour d'un palais à un jardin; il ne se contente pas d'une allée, il lui faut une route. Il met toute sa troupe de conteurs en mouvement; il les arrête aux auberges, les mène boire aux cabarets, leur fait presser le pas quand le soir vient, nouer connaissance avec les passants. Son monde se remue, s'agite, écoute, parle, crie, chante, échange des compli-

ments, parfois des coups, car si ses chevaliers sont de vrais chevaliers, ses meuniers sont de vrais meuniers qui jurent et tapent comme dans un moulin.

L'intérêt de chaque conte est doublé par la manière dont il est conté, et même par la manière dont il est écouté. Le chevalier enchante son auditoire que le moine endort et le meunier fait rire; l'un est écouté en silence et l'autre est interrompu à tous les mots. A chaque récit succède une scène de comédie, vive, brève, inattendue, amusante; on discute, on approuve, on s'emporte; point de règles strictes, mais toute l'indépendance de la grand'route et l'inattendu de la vie réelle; nous ne nous promenons pas dans des allées! L'hôte lui-même, avec sa grosse voix et ses décisions péremptoires, ne parvient pas toujours à se faire obéir; après l'histoire du chevalier, il en voudrait une autre du même genre pour faire pendant; mais il aura celle du meunier, qui, tout au rebours, fera contraste. Il insiste, le meunier crie; il crie « comme Pilate »; il les « plantera là » si on l'empêche de parler. « Parle donc et le diable t'emporte, ivrogne! » Qu'auraient dit, en entendant ce langage, madame Pampinée et madame Philomène?

D'autres fois, c'est le chevalier qui doit intervenir, et alors le ton est bien différent; il n'a pas besoin de crier; de lui, un mot suffit et les tempêtes s'apaisent. L'hôte même, du reste, s'adoucit par moments; cet aubergiste sait son monde; il a, avec toutes ses rudesses, une notion grossière des différences et des distances. Toutes ses paroles sont des paroles d'aubergiste; jamais Chaucer ne commet la faute de le faire sortir de son caractère; mais le poète est trop bon observateur pour

ne pas discerner des nuances jusque chez un jovial hôtelier. Il faut voir avec quelles politesses et quelles salutations et quels compliments embarrassés, il avertit la prieure que son tour est venu de faire un récit : « Madame l'abbesse, s'il vous plaît, si je pensais que cela ne vous ennuyerait pas, je vous dirais que c'est votre tour de dire une histoire, si vous voulez bien. Le voulez-vous bien, ma chère dame? » — « Volontiers, reprit-elle, et commença ainsi ». La réponse n'est pas mieux en situation que la demande[1].

On revoit ainsi en action, dans ces petites scènes, les descriptions du prologue ; les portraits sortent de leur cadre et descendent dans la rue ; leurs membres sont tout aussitôt devenus souples et agiles ; le sang circule dans leurs veines, la vie déborde en eux ; à peine sur leurs pieds, les voilà qui font des culbutes ou des révérences, et qui par leurs discours, charment, égayent, édifient, scandalisent. Leur personnalité est si accentuée qu'ils en sont encombrants ; leur tempérament les domine ; ils ne sont pas maîtres de leur langage ; le frère veut conter une histoire, mais la colère l'aveugle tellement qu'il ne sait où il va ; il bégaye, il s'étrangle et son récit demeure informe ; le pardonneur a tellement pris le pli de son métier que son conte est comme un sermon et qu'il conclut comme à l'église : « Braves gens, Dieu vous pardonne vos fautes et vous garde du péché d'a-

[1] My lady Prioresse, by your leve,
So that I wist I sholde yow nat greve,
I wolde demen that ye telle sholde
A tale next, if so were that ye wolde.
Now wol ye vouche-sauf, my lady dere?
— Gladly quod she, and seyde as ye shal here.

The Prioress's prologue.

varice! Vous allez avoir le bienfait de mon pardon si seulement vous m'apportez des nobles ou des esterlings ou des cuillers d'argent, des broches, des anneaux; courbez la tête sous cette bulle sacrée. Avancez, braves femmes, faites votre offrande, et j'inscris votre nom sur ma liste et vous irez tout droit au ciel... Et j'oubliais de vous le dire, j'ai des reliques et des pardons dans mon sac, aussi précieux que ceux de pas un en Angleterre... Vous êtes là, à cheval; quelqu'un de vous peut tomber et se casser le cou. C'est un fameux bonheur pour vous tous de m'avoir dans votre troupe pour vous absoudre l'un ou l'autre, juste au moment où l'âme quitte le corps. C'est notre hôte qui commencera, car il est le plus embarbouillé de péché. Avance, sire hôte, fais ton offrande, tu embrasseras toutes les reliques, ouvre ta bourse[1]! » C'était bien s'adresser! l'hôte fait une réponse qu'on ne saurait traduire.

Dans d'autres cas, le personnage est tellement verbeux et impétueux qu'on ne peut l'arrêter, ni le redresser, ni l'interrompre; il ne peut se décider à entrer dans son récit; il faut qu'il reste sur la scène et se raconte lui et les siens, il est à lui seul toute une comédie. On est bien obligé de se taire quand la bourgeoise de Bath prend la parole, irrésistible commère, joufflue, repue, gonflée, inépuisable en discours, intarissable en raisonnements, pleine de joie. Elle parle de ce qu'elle sait, de sa spécialité. Sa spécialité est le mariage; elle a eu cinq maris, dont le dernier vit encore; elle pense déjà au sixième parce qu'elle n'aime pas attendre et que les maris sont chose fragile; avec elle ils ne durent

[1] *Pardoner's tale,* vers 904, 920, 931.

guère ; à ses yeux le sexe faible est le sexe masculin. Pour un mari, qui rend l'esprit, elle ne va pas se mettre la mort dans l'âme ; elle a la conscience tranquille ; l'époux s'en va tout prêt pour un monde meilleur : « Elle a été son purgatoire sur terre, et c'est pourquoi elle pense que son âme est dans la gloire. » Certains vantent le célibat ou raisonnent sur les droits du mari ; la commère va leur dire leur fait ; elle discute la chose à fond ; elle expose le pour et le contre, donne la parole à son mari, la lui retire, se la donne à elle-même ; elle a les meilleurs arguments du monde, le mari en a aussi d'excellents, mais c'est elle qui a raison. Elle est à elle seule toute une École des Maris.

Les contes eux-mêmes sont de toute espèce et de toute provenance [1] ; Chaucer ne prit pas la peine d'en inventer

[1] Ordre, sujet et originaux des contes :

1re *journée*. — Londres à Dartford, 15 milles. — Conte du chevalier (histoire de Palamon et Arcite, imitée de la *Teseide* de Boccace). — Conte du meunier (histoire d'Absalon, de Nicolas et d'Alice, femme du charpentier). — Conte du bailli (reeve), imité du fabliau de Gombert et des deux clercs ; même récit dans Boccace, IX, 6, à qui l'emprunta La Fontaine : le *Berceau*. — Conte du cuisinier, inachevé ; le conte de Gamelyn, attribué par quelques mss. au cuisinier, n'est probablement qu'un vieux récit que Chaucer comptait remanier ; il conviendrait mieux au Yeoman qu'au Cook (édité par Skeat, Oxford, 1884).

2e *journée*. — Coucher à Rochester, 30 milles. — Conte de l'homme de loi (histoire de la pieuse Constance, imitée du français de Trivet ; même histoire dans Gower qui l'écrivit vers 1393). — Conte du marin (histoire d'un marchand de Saint-Denis, de sa femme et d'un cousin ; *Décaméron*, VIII, 1). — Conte de l'abbesse (enfant tué par les Juifs ; d'après des récits français). — Contes de Chaucer (Sire Thopas, caricature des romans de chevalerie, et histoire de Mélibée, voir *infra*, p. 334). — Conte du moine (grandeur et chute de Lucifer, Adam, Samson, Hercule, Nabuchodonosor, Balthasar, Zénobie, Pierre le Cruel, Pierre de Lusignan, Barnabo Visconti mort en 1385, Hugolin, Néron, Holopherne, Antiochus, Alexandre, César, Crésus). — Conte du chapelain de l'abbesse (Chanteclair ; même histoire dans le Roman de Renart et dans Marie de France).

3e *journée*. — Coucher à Ospringe, 46 milles. — Conte du médecin

un seul ; il les reçut de toutes mains, mais les façonna à sa manière et les adapta à ses personnages. Ils sont empruntés à la France, à l'Italie, à la Rome antique ; le récit du chevalier est tiré de Boccace, celui du chapelain de l'abbesse est imité du Roman de Renart ; celui du moine, des auteurs latins et de Dante, « le grand poète de l'Italie ». Le meunier, le bailli, l'huissier, le marin racontent des histoires grossières, dont la licence embarrasse un peu le bon Chaucer qui s'en excuse : ce n'est pas lui qui parle, ce sont ses compagnons de route, et c'est la bière de Southwark qui les inspire et non pas lui ; blâmez la

(Appius et Virginie, d'après Tite Live et le *Roman de la Rose* : même histoire dans Gower). — Conte du pardonneur (trois jeunes gens trouvent un trésor et se tuent l'un l'autre pour l'avoir ; légende ancienne dont on n'a toutefois pas de texte antérieur aux *Cento Novelle antiche*, nov. 82). — Conte de la Wife of Bath (un jeune chevalier sauvé par une vieille sorcière l'épouse et elle recouvre la jeunesse ; même histoire dans Gower : histoire de Florent, et dans Voltaire : *Ce qui plait aux dames*). — Conte du Frère (huissier que le diable emporte, légende dont on a plusieurs versions antérieures à Chaucer). — Conte de l'huissier épiscopal, *sompnour* (frère mendiant mal reçu par un moribond ; légende grossière qu'on retrouve notamment dans *Til Ulespiegle*). — Conte du clerc d'Oxford (Grisélidis, d'après la version latine faite par Pétrarque du dernier conte du *Décaméron*). — Conte du marchand (histoire d'un vieillard trompé : Janvier, May, Damien, légende dont on a plusieurs versions, se trouve dans Boccace, VII, 9, et dans La Fontaine, II, 7).

4e *journée*. — Coucher à Cantorbéry, 56 milles. — Conte de l'écuyer, (histoire inachevée de Cambiscan, roi de Tartarie, légende orientale d'origine inconnue). — Conte du franc-tenancier, *franklin* (Aurélius cherche à gagner par magie les faveurs de Dorigène, en l'absence d'Arviragus ; se passe à Penmark en Bretagne, même histoire dans le *Filocopo* de Boccace et dans le *Décaméron*, X, 5). — Conte de la 2e Nonne (histoire de sainte Cécile, traduite de la *Légende dorée*). — Conte du serviteur du chanoine (duperies d'un alchimiste). — Conte de l'économe, *manciple* (une corneille apprend à Phébus qu'il est trompé, tiré d'Ovide, se retrouve dans Gower). — Conte du curé, *parson* (Sermon, tiré de la *Somme des Vices et des Vertus* de frère Lorens, 1279).

Le groupement des contes et la division en journées sont dus à Bradshaw et Furnivall. Voir la *Temporary preface* de ce dernier pour la *Six text edition of Chaucer's Canterbury tales*, 1868, *Chaucer Society*.

bière de Southwark [1]. Les mœurs des gens de la basse classe, leurs amours grossières, leurs animosités et leurs jalousies sont décrites au naturel dans ces récits. On y voit comment le joyeux Absalon s'y prend pour plaire à la femme du charpentier, qui préfère Nicolas ; il joue de la musique sous ses fenêtres, lui fait des petits cadeaux; il soigne sa mise et fait bouffer ses cheveux sous son bonnet [2]; si on joue un Mystère, un jour de fête, sur la place de l'église, il se fait donner le rôle d'Hérode : on ne saurait résister à un personnage si en vue. Alison résiste pourtant, non par vertu, mais parce qu'elle préfère Nicolas. Il ne lui faut pas de grandes phrases pour repousser les avances d'Absalon ; on n'y met pas tant de façons au village : « Va-t'en, ou je vais te jeter une pierre [3]. » Les coups pleuvent dans les histoires de cette espèce et les personnages s'en vont, « le dos aussi mol que le ventre », comme on lit dans un des récits dont Chaucer s'inspira [4].

A côté de ces grandes scènes tapageuses, de petites scènes familières, observées à merveille et contées en perfection, des scènes d'intérieur à tenter le pinceau d'un Hollandais; des descriptions du laboratoire mystérieux où l'alchimiste, dupe et trompeur à la fois, entouré de cornues, les vêtements troués et brûlés, cherche la pierre philosophale. On chauffe, on prend garde, on

[1] Prologue général, vers 725 et s. ; *Prologue of the Miller*, vers 3171 et s.

[2] To kempte hise lokkes brode and made him gay

Milleres tale, vers 3374.

[3] Go forth thy wey, or I wol caste a ston.

Ibid., vers 3712.

[4] *Gombert et les deux clercs*, dans les *Originals and analogues*, p.p. la *Chaucer Society*.

remue le mélange; « le pot éclate, et bonsoir, il n'y a plus rien ». Alors on discute; c'est la faute du pot, du feu, du métal; c'est bien ce que je pensais; c'est ce que j'avais toujours dit. Nous allons recommencer [1].

Ou bien, voici des représentations de ces visites intéressées que les frères mendiants faisaient aux moribonds. Le frère, bas, trivial, papelard, s'approche : « Dieu soit ici; Thomas, mon ami, bonjour ». Il se débarrasse de son bâton, de sa besace, de son chapeau; il va s'asseoir, le chat était sur le banc, il le fait sauter à terre; il s'installe; la femme s'empresse, il la laisse faire et même l'encourage. Que pourrait-il bien manger? Oh! presque rien, un foie de poulet, une tête de cochon rôtie, le repas le plus léger; il se « nourrit de la Bible »; il a « l'estomac perdu ». Il adresse au malade un long sermon intéressé, mêlé de mots latins, où le verbe « donner » revient à chaque vers : surtout ne donnez pas aux autres, donnez à moi; donnez à mon couvent, ne donnez pas au couvent d'à côté; « avouez-le, vous voudriez avoir nos prières pour rien » [2], payez donc, donnez donc,

[1] *Chanouns Yemannes tale*. — *Complete Works*, t. IV, pp. 537 et s. Le chanoine alchimiste et son homme rattrapent les pèlerins sur la route. Ils sont ajoutés après coup au groupe des conteurs. Contrairement à l'usage de Chaucer, tant d'animosité paraît dans sa satire des alchimistes qu'on dirait cette addition causée par quelque mésaventure personnelle du poète, alors, en effet, fort à court d'argent, et qu'un charlatan aurait dupé sous prétexte de l'enrichir; plus de raillerie, mais bien de l'aversion pure.

[2]
A! yif that covent half a quarter otes!
A! yif that covent four and twenty grotes!
A! yif that frere a peny and let him go...
Thomas, of me thou shalt nat ben y-flatered.
Thou woldest han our labour al for nought.

Somnours tale, vers 1963 et s. Rapprocher ce caractère de celui du frère quêteur dans Diderot. Le frère « venait dans notre village demander des œufs, de la laine, du chanvre, des fruits à chaque saison ». Frère Jean « ne passait pas dans les rues que les pères, les mères et les enfants

donnez-moi ceci, ou seulement cela; Thomas donne moins encore.

Des scènes familières, d'une égale vérité mais d'un style plus aimable, se trouvent dans d'autres récits, par exemple dans l'histoire du coq Chanteclair, si bien localisée, en quelques mots, dans un coin verdoyant de campagne, à l'écart : « Une femme veuve, un peu cassée par l'âge, vivait jadis dans une pauvre chaumière, à côté d'un bouquet d'arbres, dans un vallon ». Son étable, sa basse-cour sont décrites; on entend les mugissements des vaches et les chants du coq; le ton se hausse peu à peu et on arrive au style héroï-comique. Chanteclair, le coq, « chantait d'une voix plus joyeuse que l'orgue le plus joyeux », il chantait les heures plus juste que « l'horloge de l'abbaye »; sa crête était « rouge comme du corail et crénelée comme un mur de château ». Il avait un bec noir, des griffes blanches et des pieds bleus; il régnait incomparable sur les poules de la basse-cour; une des poules était sa favorite, les autres jouaient auprès de lui des rôles subalternes. Un jour, « l'histoire est aussi vraie que celle de Lancelot du Lac », — il cherchait un papillon, *a boterflye,* et que voit-il, sinon un renard! « Cok, cok! » crie-t-il en sautant et veut s'enfuir. « Pourquoi partir, gentil seigneur », dit le bon renard, « avez-vous peur de votre ami? Je ne suis venu que pour vous entendre chanter », vous avez là un talent de famille; « Mylord votre père » chantait si bien! Mais vous chantez encore mieux. Pour chanter

n'allassent à lui et ne lui criassent : Bonjour, frère Jean; comment vous portez-vous, frère Jean? Il est sûr que quand il entrait dans une maison, la bénédiction du ciel y entrait avec lui... » *Jacques le fataliste et son Maître,* éd. Asseline, p. 46.

encore mieux, le coq ferme l'œil, et le renard l'emporte. La fâcheuse aventure! c'était un vendredi : il n'en arrive jamais d'autres les vendredis. « O Geoffrey (de Vinesauf), maître incomparable! qui lorsque le vaillant roi Richard fut percé d'une flèche, te lamentas sur sa mort si douloureusement, que n'ai-je ton verbe et ton éloquence pour apostropher le vendredi comme tu as fait![1] » Grand émoi dans la basse-cour, et ici un tableau charmant de vivacité : « Au renard! au renard! » tout le monde crie, hurle, court; les chiens aboient, « en fuite la vache et le veau, et les cochons mêmes »[2]; les canards crient, « les oies s'envolent de peur jusque par dessus les arbres », et les abeilles sortent des ruches. On délivre le prisonnier qui sera plus prudent une autre fois; et l'ordre règne de nouveau dans les états de Chanteclair.

A côté de cette histoire d'animaux, d'élégantes histoires de la Table-Ronde, empruntées « aux lais des gentils bretons », qui nous reportent au « bon vieux temps du roi Arthur », alors que « la reine des fées et sa suite joyeuse dansaient dans les prés verts »[3]; des lé-

[1] O Gaufred, dere mayster soverayn,
That, whan the worthy king Richard was slayn
With shot, compleynedest his deth so sore,
Why ne had I now thy sentence and thy lore.
The friday for to chide, as diden ye?

Complete Works, t. IV, p. 285.

Sur Geoffrey de Vinesauf et Richard, voir *supra*, liv. II, p. 187.

[2] Vers aussi vif que s'il était de La Fontaine :

Ran cow and calf, and eek the verray hogges (vers 4575).

[3] In tholde dayes of the kyng Arthour
Of which that Britons speken greet honour,
Al was this land fulfild of fayerye;
The elf queen, with hir joly companye,
Daunced ful oft in many a grene mede.

Début du *Wyf of Bathe's tale*, Skeat, t. IV, p. 345.

gendes orientales que nous contera le jeune écuyer, avec des enchantements, des miroirs magiques, un cheval de cuivre qui transporte son cavalier à travers les airs, ici ou là, selon qu'on tourne une cheville qu'il a dans les oreilles, ancêtre de Chevillard-le-léger que montait Don Quichotte; des biographies tragiques d'Appius et de Virginie, de César, de Néron, d'Holopherne, d'Hugolin dans la tour de la faim, empruntées à l'histoire Romaine, à la Bible et à Dante; des aventures de chevalerie, où figure Thésée duc d'Athènes, où le sang coule à flots, avec toutes les digressions et tous les embellissements qui continuaient de plaire aux seigneurs et aux dames; et c'est pourquoi l'histoire est racontée par le chevalier, et Chaucer y laisse exprès tous les défauts du genre : à l'inverse de ses autres récits, il se contente ici de prêter un peu de vie à des miniatures de manuscrits[1].

Les personnages recueillis racontent des histoires recueillies, semblables à des cantiques ou à des sermons, colorées d'une lumière de vitrail, parfumées d'encens, accompagnées d'une musique d'orgue : histoire de la pieuse Constance, de Sainte Cécile, d'un enfant tué par les Juifs, dissertations de dame Prudence[2] (récit d'un

[1] Exemple : description d'une jeune fille cueillant des fleurs dans un jardin, à l'aube, au pied d'un donjon (vers 191 et s.). C'est une miniature en vers.

[2] Imitées du *Liber Consolationis et Consilii* d'Albertano de Brescia (éd. Thor Sundby. Londres, *Chaucer Society*, 1873), composé vers 1246, ouvrage très populaire qui fut traduit en français (plusieurs fois), italien, allemand, hollandais. Texte français dans le ms. Reg. 19, C. VII, au Britsih Museum : « Uns jouvenceauls appelé Melibée, puissant et riches ot une femme nommé Prudence, et de celle femme ot une fille. Advint un jour... » — « A young man », dit Chaucer, dont le conte est également en prose « called Melibeus, mighty and riche, bigat upon his wyf, that called was

ennui rare et que Chaucer s'attribue modestement à lui-même), histoire de la patiente Grisélidis, discours du pauvre curé. Nous étions tout à l'heure à l'auberge; maintenant nous entrons à l'église; on aimait au moyen âge les couleurs tranchées, les contrastes nets. Les teintes passées qu'on a vues à la mode depuis, mauve, crème, vieux rose, n'attendrissaient personne; et nous savons que Chaucer quand il était page avait un superbe costume dont une jambe était rouge et l'autre noire; le rire était inextinguible et rejaillissait en ricochets indéfinis; les désespoirs étaient sans mesure; le sens précisément de la *mesure* manquait; ce fut un des résultats de la Renaissance que sa vulgarisation. Panégyriques et satires étaient volontiers poussés à l'extrême. L'esprit logique, propagé parmi les lettrés par l'éducation scolastique, produisait ici son effet: on tire à part une qualité simple et on disserte sur elle, négligeant tout le reste; c'est ainsi que Grisélidis devient Patience et Janicola Pauvreté, et que, par une transition facile et imperceptible, on en arrive à créer les personnages abstraits des romans et du théâtre : Couardise, Vaillance, Vice. On trouvait ces êtres typiques, dont le seul nom nous fait frémir, parfaitement naturels; ils ressemblaient, en effet, à s'y méprendre à Grisélidis, à Janicola et à maints autres héros d'histoires familières à tous.

Le succès de Grisélidis en est la preuve. Cette pauvre fille, épousée par le marquis de Saluces qui la répudie pour éprouver sa patience et lui rend ensuite sa place d'épouse, eut une popularité immense. Boccace avait

Prudence, a doghter which that called was Sophie. Upon a day befel... » *Works*, Skeat, t. IV, p. 119. La version français fut insérée dans le *Ménagier de Paris* (vers l'année 1393), Paris, 1846, 2 vol. 8°, t. I, p. 186.

conté ses malheurs dans le *Décaméron;* Pétrarque trouva l'histoire si belle qu'elle lui parut digne de cet honneur suprême : une traduction latine. Chaucer la traduisit du latin en anglais, et en fit son conte du clerc d'Oxford[1]. Elle fut mise plusieurs fois en français[2]. Pinturicchio représenta les aventures de Grisélidis en une série de tableaux[3]. L'histoire fournit le sujet de pièces en Italie, en France et en Angleterre[4]. Cette peinture excessive était juste ce qu'il fallait pour aller au cœur;

[1] Contrairement à la plupart des Contes, celui-ci est écrit en strophes, la strophe favorite de Chaucer, de sept vers, rimant *a b a b b c c*.

[2] On la trouve dans le *Ménagier de Paris* (vers 1393) dont l'auteur déclare qu'il va « traire un exemple qui fut ja pieça translaté par maistre François Petrarc qui à Romme fut couronné poetc » (*Ménagier*, t. I, p. 99). On la trouve aussi insérée dans l'histoire de Mélibée, ms. Reg. 19. C. VII au British Museum, fol. 140. Une autre traduction fut imprimée vers 1470 : *La Patience Grisélidis*, *marquise de Saluces*, Paris, 4°, etc. Sous Louis XIV, Perrault mit *Grisélidis* en vers français : la *Marquise de Saluces ou la Patience de Grisélidis*, Paris, 1691, 12°. Quantité de ballades dans tous les pays furent consacrées à Grisélidis; l'une des ballades anglaises était fort populaire; nombre de ballades diverses qui nous sont parvenues étaient chantées, en Angleterre, « sur l'air de la patiente Grisélidis ».

A rapprocher de cet ancien sujet : *The modern Griselda*, nouvelle par miss Edgeworth et la *Grisélidis* d'Armand Silvestre, drame en vers joué en 1892 à la Comédie Française, mais qui ne ressemble que par le titre et par la patience de l'héroïne à la Grisélidis de Chaucer.

[3] Conservés à la National Gallery de Londres.

[4] Une « Histoire de Grisélidis, marquise de Saluces... mise par personnages », fut jouée à Paris en 1395. En Italie, Apostolo Zeno composa sur ce sujet un opéra en 1620; en Allemagne Hans Sachs mit l'histoire en drame en 1550: en Angleterre le célèbre prêteur sur gages, Henslowe avance, le 15 décembre 1599, trois livres à Dekker, Chettle et Haughton pour leur *Pleasant comodie of Patient Grissil*, imprimée en 1603, réimprimée par la *Shakespeare Society*, 1841. Les auteurs durent connaître la pièce française (imprimée par Bonfons vers 1550 : *Le Mystère de Grisélidis*); le sujet est modifié chez eux comme dans notre drame; le nombre des personnages a été accru de bergers, chasseurs, etc. qui donnent de l'animation et de la variété. La pièce anglaise est sans comparaison la meilleure qui ait été faite sur ce sujet (rôle de la spirituelle Julia, sœur du marquis, de Laureo, l'étudiant pauvre, frère de Grisélidis, aussi fier qu'elle est humble, etc.).

on pleura sur elle au quatorzième siècle, comme sur Clarisse au dix-huitième. Pétrarque, écrivant à Boccace à propos de Grisélidis, emploie presque les mêmes termes que lady Bradshaigh écrivant à Richardson au sujet de Clarisse.

« Si vous m'aviez vue, dit la dame, vous auriez été sûrement pris de pitié. Livrée à moi-même, dans mes angoisses, je posais le livre, je le reprenais, je marchais dans la chambre, je laissais couler un flot de larmes ; puis, les yeux essuyés, je me remettais à lire, — trois lignes au plus, — et je jetais le livre en m'écriant : pardonnez-moi, bon M. Richardson, je ne peux continuer, c'est votre faute, si vous êtes allé plus loin que je ne peux supporter [1]. »

Je fis lire cette histoire, écrit Pétrarque, « à un de nos amis communs, de Padoue, homme d'un esprit très élevé et d'un vaste savoir. A peine arrivé au milieu de l'écrit, il s'arrêta tout à coup, suffoqué de larmes ; un moment après, s'étant remis, il le reprit dans ses mains pour en continuer la lecture, et voilà qu'une seconde fois les sanglots lui coupèrent la voix. Il déclara qu'il lui était impossible de continuer, et il chargea une personne fort instruite qui l'accompagnait d'en achever la lecture [2] ». Vers le même temps, selon toute probabilité, Pétrarque, qui aimait à renouveler cette expérience, comme on le voit dans la même lettre, donnait ce récit à lire au poète et négociateur anglais qui était venu le visiter dans sa retraite, et Chaucer, moins libre par là-même que pour ses autres récits, ne changeait presque rien au texte de Pétrarque. Chez lui, comme

[1] 11 janvier 1749, *Correspondence of Samuel Richardson*, éd. Barbauld, Londres, 1804, 6 vol. 12°, t. IV, p. 240.

[2] Develay, *Lettres de Pétrarque à Boccace*, Paris, 1891, 8°, p. 283.

chez son modèle, Grisélidis c'est Patience, sans plus; à cette vertu tout est sacrifié; Grisélidis n'est pas femme, ni mère; elle n'est que l'épouse patiente, Patience faite épouse. On lui retire sa fille, pour la tuer, lui dit-on, sur l'ordre du marquis. Ainsi soit-il, répond Grisélidis, qui toutefois se risque à demander qu'on enterre « le petit corps à l'abri des bêtes et des oiseaux », à moins cependant « que mon seigneur n'en ait décidé autrement[1] ». Chacun, sur ce, de s'extasier et de s'attendrir. L'idée de supplier son mari, de se jeter à ses pieds, de le fléchir, ne lui vient pas à l'esprit; elle sortirait de son rôle qui n'est pas d'être mère, mais d'être : Patience.

Chaucer laissa son recueil de contes inachevé; nous n'en avons pas la moitié; mais c'est assez pour pouvoir le juger. On y voit suffisamment, lorsqu'on passe en revue cette série si variée de quels dons d'observation, de compréhension, de sympathie il était doué; on voit comme il sait bien mettre ses personnages en scène, et comme ses personnages sont habilement choisis pour représenter toute l'Angleterre contemporaine. Le poète y paraît plein de cœur et en même temps plein de sens. Il n'est pas sans se douter que ses histoires pieuses, indispensables pour que sa peinture soit complète, pèchent par la monotonie et l'exagération des bons sentiments. En leur donnant place dans

1 « Goth now, quod she, and dooth my lordes heste;
But o thing wil I preye yow of your grace,
That, but my lord forbad, yow, atte leste,
Burieth this litel body in som place,
That bestes ne no briddes it to-race. »
But he no word wol to that purpos seye,
But took the child and wente upon his weye. (vers 568).

son recueil, il est de son époque et contribue à la faire connaître; mais quelques notes railleuses, disséminées çà et là, montrent qu'il est supérieur à son temps, que malgré ses longues dissertations et ses digressions, il a, chose rare à ce moment, une certaine notion, du moins théorique, de l'importance de la mesure. Il laisse parler ses héros, mais n'est pas leur dupe; si peu leur dupe que parfois même il n'y peut tenir et les interrompt ou leur rit au nez. Il rit au nez de l'ennuyeuse Constance le soir de son mariage; il montre ses compagnons s'assoupissant sur leurs montures au son des solennelles histoires du moine et à peine préservés d'un sommeil complet par le bruit des sonnettes du cheval. Il se fait interrompre brusquement lui-même par l'hôte, lorsqu'il raconte en vers de mirliton « rym dogerel », pour satiriser les romans de chevalerie, les apertises d'armes et les merveilleuses aventures de l'incomparable sire Thopas [1]. Avant que nous ayons pu murmurer le mot : invraisemblance, il nous avertit que le temps des Grisélidis est passé et qu'il n'en existe plus de nos jours. Quand on approche de Cantorbéry et qu'il convient de finir sur un mode plus recueilli, il donne la parole à son pauvre curé, et celui-ci nous déclare par avance que son discours sera un sermon, un vrai sermon avec

1 Listeeth, lordes, in good entent
And I wol telle verrayment
Of mirthe and of solas,
Al of a knyght was fair and gent,
In bataille and in torneyment;
His name was Sir Thopas.

Sir Thopas, t. IV, p. 190. La caricature présentée par Chaucer est fort exacte; beaucoup de romans populaires étaient écrits dans ce style et les poésies en « rym dogerel », comme dit l'hôte (*Prologue to Melibeus*), pullulaient. Voir *infra*, p. 354.

verset des Ecritures : « Incipit sermo », porte un des manuscrits. Il parlera en prose, comme à l'église : « Pourquoi sèmerais-je de l'ivraie, quand je peux semer du blé? » Tous consentent, et c'est avec l'assentiment préalable de ses compagnons devenus plus sérieux aux abords de la ville sainte, qu'il commence, pour le bien de leurs âmes, son ample « méditation ». L'histoire grossière contée par le meunier avait été excusée par des justifications non moins appropriées au personnage et aux circonstances; le personnage était un manant et le hasard faisait qu'il était ivre; le personnage maintenant est un saint et les circonstances font que justement on approche du lieu de pèlerinage.

Ce bon sens, qui a fait donner aux contes de Cantorbéry un agencement si conforme à la raison et à la nature, est une des qualités les plus éminentes de Chaucer. Elle paraît dans les détails comme dans l'ensemble et lui inspire, au milieu de ses récits les plus fantaisistes, des remarques rassurantes qui nous montrent que la terre et la vie réelle ne sont pas loin et que nous ne courons pas le risque de tomber des nues. Il rappelle, avec à propos, qu'il y a une certaine noblesse, la plus haute de toutes, qu'on ne saurait léguer par testament; que les échantillons corrompus d'une classe sociale ne doivent pas faire condamner toute la classe : « Of every ordre som shrewe is, parde »; que, dans l'éducation des enfants, il faut se garder de les traiter trop tôt en hommes; si on les mène avant l'âge aux fêtes, ils deviennent effrontés, « to sone rype and bold... wich is ful perilous »[1]. Il s'exprime fort librement sur les

[1] *The Phisiciens tale*, vers 68.

grands capitaines qu'on eût qualifiés de « brigands » s'ils avaient fait moins de mal. Cette dernière idée est indiquée en quelques vers d'un humour si vraiment anglais qu'ils font songer à Swift et à Fielding; et l'on peut d'autant mieux en effet songer à Fielding qu'il a consacré tout son roman de *Jonathan Wild-le-Grand* à développer exactement la même thèse[1].

Enfin, à ce même bon sens de Chaucer, on doit une chose plus remarquable encore : c'est que, avec sa connaissance du latin et du français, vivant dans un milieu où ces deux langues avaient une grande faveur, il écrivit uniquement en anglais; sa prose, comme ses vers, son traité sur l'Astrolabe, comme ses contes, sont en anglais. Il appartient à la nation anglaise et c'est pourquoi il écrit dans cette langue; c'est assez pour lui d'une telle raison. « La noble lignée des clercs de Grèce ne s'est-elle pas contentée du grec? et les Arabes ne se sont-ils pas contentés de l'arabe, et les Juifs de l'hébreu, et les Romains du latin? » Chaucer se servira donc du franc anglais, « naked wordes in english »; il emploiera le langage national, « l'anglais du roi, » — « the king that is lord of this langage »[2]. Et il l'emploiera, comme en vérité il l'a fait, pour traduire au juste ses pensées et

[1] ...For the tirant is of gretter might
By force of meynee for to sleen doun-right,
And brennen hous and hoom, and make al playn,
Lo, therfor is he cleped a capitain;
And, for the outlawe hath but smal meynee
And may nat doon so greet an harm as he,
Ne bringe a contree to so greet mescheef,
Men clepen him an outlawe or a theef.

Maunciples tale, vers 227, t. IV, p. 562. Cf. le roman de Fieling, *The life of Mr. Jonathan Wild the Great*, 1743.

[2] *A treatise on the Astrolabe, addressed to his son Lewys by Geoffrey Chaucer*, éd. Skeat, *Chaucer Society*, 1872, 8°, p. 2 (gravures).

non pour les embellir; il hait les travestissements, il adore la vérité; il veut que les mots et les choses soient dans la plus étroite relation possible : « les mots doivent être cousins des faits[1] ».

La même sagesse fait encore que Chaucer ne se perd pas en vains efforts pour tenter d'impossibles réformes et pour marcher à contre courant. On le lui a reproché de notre temps; et certains, par amour des Anglo Saxons, se sont indignés de la quantité de mots français que Chaucer emploie : que n'est-il remonté aux origines du langage? Mais Chaucer n'était pas de ceux qui, comme dit Milton, ferment les grilles de leur parc pour empêcher les corneilles de s'en aller. Il s'est servi du langage national, tel qu'il existait de son temps; la proportion des mots français n'est pas plus grande chez lui que chez la masse de ses contemporains; les mots dont il a fait usage étaient vivants et féconds, puisqu'ils vivent encore, eux et leurs familles; la proportion des disparus est prodigieusement petite, étant donné le temps écoulé. Quant aux Anglo-Saxons, il a gardé en lui, comme la nation elle-même, quelque chose de leur génie recueilli et puissant; mais sans le savoir, et ce n'est pas sa faute s'il ignore ces ancêtres; tout le monde les ignorait de son temps, même les penseurs en qui revivait avec le plus de force l'esprit de l'ancienne race germanique. La tradition était rompue; on remontait dans le passé littéraire jusqu'à la Conquête, et de là, on allait d'un trait aux « gentils Bretons d'autrefois ». Dans son énumération des bardes

[1] The wordes mote be cosin to the dede.

Prologue général des *Contes*, vers 742.

célèbres, Chaucer donne place à Orphée, à Orion et au « Bret » Glascurion; mais Cynewulf lui est inconnu. Shakespeare, de même, s'inspirera dans ses pièces, du passé national; il remontera au temps des Deux Roses, au temps des Plantagenets, au temps de la Grande Charte, et, passant par-dessus la période anglo-saxonne, demandera aux Bretons l'histoire de Lear et de Cymbeline.

L'éclat avec lequel Chaucer employa cette nouvelle langue, la renommée immédiate de ses écrits, la manière dont il avait plié l'anglais aux sujets les plus hauts et les plus bas, assurèrent à cet idiome sa place définitive parmi les grands langages littéraires. L'anglais avait encore, du temps de Chaucer, une tendance à se résoudre en dialectes, comme, au temps de la Conquête, le royaume tendait à se résoudre en sous-royaumes. Chaucer le savait et s'en préoccupait; il s'inquiétait de ces différences de langue, d'orthographe, de vocabulaire; il fit son possible pour régulariser ces discordances; il avait sur ce sujet des idées arrêtées; les fantaisies des copistes, chose bien rare dans ce temps, le faisaient frémir, et rien ne montre mieux la foi qu'il avait dans la langue anglaise, comme langue littéraire, que ses recommandations réitérées aux lecteurs et aux scribes qui liront ses poèmes à haute voix ou les transcriront. Il éprouve déjà les anxiétés des poètes de la Renaissance : « Veuille Dieu », dit-il, s'adressant à son poème de *Troïlus*, « que personne ne te donne de vers faux, par erreur de plume ou erreur de langue [1]. » Chaucer revoyait lui-même les

[1] And for ther is so greet diversitee
In English, and in writyng of our tonge,
So preye I God, that noon miswryte thee

transcriptions que faisait, d'après ses manuscrits originaux, son copiste à gages, Adam; il corrigeait minutieusement chaque faute; il voue le « scriveyn » à toute sorte de maux si, copiant de nouveau *Boèce* ou *Troïlus*, il y laisse encore tant d'erreurs[1]. Il semble entendre Ronsard même adressant ses supplications au lecteur : « Je te suppliray seulement d'une chose, lecteur, de vouloir bien prononcer mes vers et accomoder ta voix à leur passion... et je te supplie encore de rechef, où tu verras cette marque : (!) vouloir un peu eslever ta voix pour donner grâce à ce que tu liras[2]. »

Les efforts de Chaucer ne s'exercèrent pas en vain, ils contribuèrent à l'œuvre de concentration; les dialectes, après lui, perdirent de leur importance; celui qu'il employa, dialecte du centre oriental, *East Midland*, est devenu depuis le langage de la nation.

Son vers est aussi le vers de la nouvelle littérature, formé par transaction entre l'ancienne et la nouvelle prosodie. L'allitération qui n'est pas encore morte et qu'on continue d'employer de son temps ne lui plaît pas; ses bruits de grelots lui semblent ridicules :

I can nat geste — run, ram, ruf — by lettre[3].

Ne thee mysmetre for defaute of tonge,
And red wher-so thou be, or elles songe,
That thou be understonde, I God beseche!

Troilus, liv. V, str. 257.

[1] Chaucer dit à Adam, son copiste :

But after my making thou wryte trewe.
So ofte a daye I mot thy werke renewe,
Hit to correcte and eek to rubbe and scrape;
And al is through ty negligence and rape.

Complete Works, Skeat, I, p. 379.

[2] Préface de la *Franciade*.

[3] *The Parson's Prologue*, vers 43.

Ridicule aussi à ses yeux la « rym dogerel » des romans populaires du type « sire Thopas ». Son vers est le vers rimé, aux accents fixes et aux syllabes variables. La presque totalité des *Contes* est écrite en « vers héroïques », rimant deux à deux et contenant cinq syllabes accentuées.

Le même bon sens optimiste et tranquille qui lui a fait adopter la langue de son pays et la versification usuelle, qui l'a empêché de réagir avec excès contre les idées reçues, l'a empêché aussi de se faire, par patriotisme, piété ou orgueil, des illusions sur sa patrie, sa religion ou son temps. Il en fut cependant autant que personne, les aima et les honora mieux que pas un. L'impartialité de jugement de cet ancien prisonnier des Français est extraordinaire, supérieure même à celle de Froissart qui, originaire de pays mitoyen, était, par naissance, impartial, mais qui, à mesure que l'âge vint, montra, par la révision de ses *Chroniques,* des préférences décidées : vers la fin du siècle, Froissart était, comme le Limousin et la Saintonge, une des reprises de la France. Chaucer, d'un bout à l'autre de sa carrière, demeure le même, et le fait est d'autant plus remarquable que sa tournure d'esprit, son inspiration et son idéal littéraire deviennent de plus en plus anglais, à mesure qu'il prend des années. Il reste impartial, ou plutôt, en dehors de la grande querelle, à laquelle cependant il avait pris part dans la réalité; ses œuvres ne contiennent pas un vers qui soit dirigé contre la France, ni même un seul éloge de son pays où celui-ci soit loué en tant que rival heureux du nôtre.

Aussi Des Champs, grand ennemi des Anglais qui

avaient non seulement ravagé le royaume en général, mais même, en particulier, brûlé sa propre maison de campagne, faisait-il exception dans ses haines, et rendait-il hommage à la sagesse et au génie du « noble Geoffrey Chaucer, » ornement du « royaume d'Énée, » l'Angleterre.

V.

La rédaction des *Contes de Cantorbéry* occupa les dernières années de la vie de Chaucer. Il composa encore, à ce moment, son traité de l'Astrolabe en prose, pour l'instruction de son fils Louis [1], et quelques poésies détachées, pièces mélancoliques où il parle de fuir le monde et la foule, où il demande au prince de le secourir dans sa misère, où on le voit se replier sur lui-même, se recueillir, se résigner [2].

[1] *The Astrolabe* (1391) éd. Skeat, *Chaucer Society*, 1872 et *Complete Works*, III. Sur Thomas Chaucer, personnage considérable, peut-être fils du poète, voir Skeat, *Complete Works*, I, p. XLVIII.

[2] Notamment : *Truth* ou « Balade de bon conseyl », court poème plein d'énergie et de foi :

Fle fro the press, and dwelle with sothfastnesse,
Suffyce unto thy good, though hit be smalle...
Forth, pilgrim, forth! Forth, beste, out of thy stal!...
Hold the hye wey, and lat thy gost thee lede;
And trouthe shal delivere, hit is no drede.

Complete Works, I, p. 390.

De la même période, entre autres : *Lak of Stedfastnesse* (conseils au roi lui-même); *L'Envoy de Chaucer à Scogan*; *L'Envoy de Chaucer à Bukton* (sur le mariage, allusion à la Wife of Bath); *The Compleynt of Venus*; *The Compleint of Chaucer to his empty purse* :

To you my purse, and to non other wight
Compleyne I, for you be my lady dere!

Complete Works, I, p. 405.

Il était alors, malgré cette mélancolie, le roi incontesté des lettres anglaises; une amitié de la vie entière l'unissait à Gower[1]; les jeunes poètes venaient à lui, Hoccleve, Scogan, Lydgate, et le proclamaient leur maître. Sa figure, dont les traits nous sont connus, grâce au portrait laissé par Hoccleve, avait pris une expression de douceur et de recueillement[2]; il aimait plus à écouter qu'à parler et, dans les *Contes de Cantorbéry*, l'hôte le raille pour son air pensif, ses yeux baissés, « qui semblent chercher un lièvre à terre », et pour cette corpulence que l'âge lui a donnée et qui le rend comparable à Harry Bailey lui-même.

Quand Henri IV monta sur le trône, dans les quatre jours qui suivirent son avènement, il doubla la pension du poète (3 oct. 1399), qui loua alors, pour deux livres, treize shillings et quatre pence par an, une maison et un jardin dépendant de Sainte-Marie de Westminster; le bail est encore conservé dans les archives de l'abbaye. Il s'éteignit l'année d'après, dans cette tranquille retraite, et fut enterré à Westminster, non loin des sépulcres où dormaient ses protecteurs, Édouard III et Richard II, dans le bras du transept appelé depuis le coin des poètes, où nous voyions descendre naguère le cercueil de Browning et où l'on déposait hier celui de Tennyson.

Nul poète anglais ne jouit plus vite d'une renommée plus grande et plus constamment égale à elle-même.

[1] On a prétendu, pour des raisons qui semblent insuffisantes, que cette amitié s'était relâchée sur la fin.

[2] Plusieurs mss. contiennent des reproductions de ce portrait: la meilleure est celle du ms. Harléien 4866, au British Museum. On en trouvera un fac-similé agrandi dans les *Life Records of Chaucer*, II, éd. Furnivall, *Chaucer Society*, 1876.

Au quinzième siècle, on ne fit guère que le pleurer et le copier : « Hélas, dit Hoccleve, celui qui fut l'honneur de la langue anglaise est mort. O maître chéri, père vénéré, Chaucer mon maître, fleur de l'éloquence, miroir d'entendement fécond, poète au savoir incomparable, que n'as-tu, sur ton lit de mort, légué à tes élèves ta merveilleuse sagesse ![1] »

A la Renaissance, Caxton imprima ses œuvres[2] et Henri VIII les excepta dans sa prohibition des livres de « fantaisie »[3]; sous Elisabeth, Thynne les annote[4], Spenser voit dans Chaucer « la source pure du vrai anglais », et Sidney le porte aux nues[5]; au dix-septième siècle, Dryden rajeunit ses contes; au dix-huitième siècle, l'admiration est universelle et gagne Pope et Walpole. De notre temps, les savants de tous les pays se sont appliqués à commenter ses œuvres et à débrouiller sa biographie; une société s'est fondée pour publier les meilleurs textes de ses écrits[6], et sa *Légende des Femmes exemplaires* inspirait naguère un délicieux

[1] *Hoccleve's Minor Poems*, éd. Furnivall, *Early English text Society*, 1892, 8°, p. XXXI.

[2] Il en donna deux éditions, l'une vers 1478, l'autre vers 1484; la seconde est illustrée (V. un fac-similé de la gravure représentant les pèlerins à la table du *Tabart*, dans *The English novel in the time of Shakespeare*, p. 45).

[3] *Thynne's Animadversions uppon... Chaucer's Workes*, Londres, *Chaucer Society* 1875, p. XIV, éd. Furnivall et Kingsley.

[4] *Ibid.*

[5] « Of whom, truly I know not, whether to mervaile more, either that he in that mistie time could see so clearly, or that wee in this cleare age, walke so stumblingly after him. » *Apologie for Poetrie*, éd. Arber, 1869, p. 62.

[6] La *Chaucer Society*, fondée par M. Furnivall, et qui a notamment publié la *Six text edition of the Canterbury tales*, des *Life Records of Chaucer*, des *Essays* sur divers points intéressant les œuvres du poète, le texte des *Originals and analogues* des *Contes de Cantorbéry*, etc.

poème à ce Lauréat[1] qui dort aujourd'hui tout près du grand ancêtre sous les dalles de la fameuse abbaye.

[1] Rien de plus juste et de plus beau que les éloges de Tennyson :

I read before my eyelids dropt their shade
  The Legend of good Women long ago
Sung by the morning star of song, who made
  His music heard below;
Dan Chaucer, the first warbler, whose sweet breath
  Preluded those melodious bursts that fill
The spacious times of Great Elisabeth
  With sounds that echo still.

A Dream of fair Women.

A rapprocher du témoignage de Coleridge : « I take unceasing delight in Chaucer. His manly cheerfulness is especially delicious to me in old age. How exquisitely tender he is, and yet how perfectly free from the least touch of sickly melancholy or morbid drooping! » *Table Talk*, conversation du 15 mars 1834.

CHAPITRE III.

LE GROUPE DES POÈTES.

La nation était jeune, virile, féconde. Autour de Chaucer, tout un fourmillement de poètes; il les domine comme un chêne domine un taillis; mais le chêne n'est pas isolé, pareil aux grands arbres qu'on voit parfois, sous le soleil, uniques au milieu de la rase campagne; Chaucer est sans égal mais non pas sans compagnons, et parmi ses compagnons, l'un du moins mérite d'être classé fort près de lui.

Il a des compagnons de toute sorte; presque aussi divers que ceux dont il s'était entouré sur la route de Cantorbéry; les uns sont des continuateurs de l'ancienne manière, les autres sont des réformateurs; il en est que remplit l'esprit rêveur des Anglo-Saxons; il en est d'autres qui n'ont pas souci des songes et des théories, qui sont du monde et ne veulent pas quitter la terre; il en est qui chantent, d'autres qui fredonnent, d'autres qui parlent. Certains poèmes sont comme des fanfares et célèbrent la bataille de Crécy dont Chaucer n'avait rien dit, d'autres ressemblent à des sérénades d'amoureux, d'autres au chant des morts.

I.

Les anciens genres se continuent ; les poètes errants, jongleurs et ménestrels, n'ont pas disparu ; au contraire, ils sont plus nombreux que jamais ; « merry England » les favorise ; ils continuent de jouer, comme sous les premiers Angevins [1], un rôle considérable et multiple, difficile à mesurer. Ces gens à la vaste mémoire sont comme des bibliothèques ambulantes ; ils instruisent, amusent, édifient. Passant de comté en comté, colporteurs de nouvelles, faiseurs de chansons satiriques, ils tiennent en outre lieu du journal ; ils représentent comme tels l'opinion publique, parfois la fabriquent et souvent la faussent ; ce sont des journaux vivants ; ils renseignent leurs auditeurs sur les méfaits du gouvernement qui, de temps en temps, prend les plus bavards et les emprisonne pour les faire taire. Le roi a des ménestrels à son service ; ce sont des manières de personnages, pensionnés par le prince et qui méprisent les autres. Les grands en ont aussi à leurs gages, ce qui ne les empêche pas d'accueillir ceux qui passent ; ils leur font faire bombance quand ils ont bien chanté, et leur donnent des robes fourrées et de l'argent [2].

Ils continuent de prospérer au siècle suivant ; on voit à ce moment les ménestrels du roi d'Angleterre, gens instruits et habiles, protester contre l'audace croissante des faux ménestrels dont l'ignorance déconsidère la pro-

[1] Cf. *supra*, p. 167.

[2] Ce contre quoi proteste Langland dans ses *Visions* (V. au chap. suivant), Texte C. X. 133 ; XVI. 200.

fession. « Des paysans sans culture, » dit le roi, dans une ordonnance vengeresse, « et des ouvriers de divers métiers dans notre royaume d'Angleterre, se sont fait passer pour ménestrels... et se sont donnés pour nos propres ménestrels [1]. » Quoiqu'ils n'aient aucune intelligence ni expérience de l'art, ils vont de place en place, les jours de fête et recueillent l'argent qui devrait enrichir les vrais artistes, ceux qui se sont voués tout entiers à leur état et qui n'exercent aucun vil métier. Vains efforts; la décadence était prochaine; elle devint irrémédiable lorsque parurent la Renaissance et la Réforme, et que les presses à imprimer se multiplièrent. Au seizième siècle, les ménestrels sont encore nombreux, mais ils sont tenus en mépris; ils ne devaient plus reconquérir jamais la considération publique; les gens de bien, comme Philippe Stubbes, n'ont pas d'expressions assez fortes pour qualifier ces « ivrognes et ces parasites licencieux qui errent par le pays, rimant et chantant des chansons impures, viles et obscènes, dans les tavernes, les cabarets, les auberges et les lieux de réunion publique... Chaque ville, cité ou région est remplie de ces ménestrels qui accompagnent de leurs airs la danse du diable; tandis qu'il y a si peu de théologiens que c'est à peine si l'on en voit aucun [2] ».

En attendant cette époque lamentable, les ménestrels

[1] Rymer, *Fœdera*, 24 avril 1469. L'instrument classique du ménestrel était la *vielle*, sorte de violon, dont seuls les vrais artistes pouvaient se servir convenablement : aussi beaucoup de ménestrels remplacèrent-ils de bonne heure cet instrument difficile par le vulgaire tabor ou tambourin, qui suffisait pour cadencer leurs mélopées. On connaissait au moyen âge beaucoup d'autres instruments de musique : la liste en a été dressée par H. Lavoix : *La Musique au temps de St-Louis*, dans G. Raynaud, *Recueil des motets français des XIIe et XIIIe siècles,* t. II, p. 321.

[2] *Anatomy of Abuses,* éd. Furnivall, Londres, 1877-79, 8°, pp. 171, 172.

prospèrent sous les derniers Plantagenets. Leur répertoire est varié, le meilleur et le pire s'y rencontrent; ils récitent parfois le *Troïlus*[1] de Chaucer et parfois de vieux romans de chevalerie, remaniés, gâtés, privés de toute leur poésie. Chaucer s'était moqué de ces versions, en vers sautillants, des anciennes histoires héroïques, mais en vain. Il put voir, tout du long de sa carrière, après comme avant « sire Thopas », rédiger exactement dans le style de son conte ridicule, des histoires merveilleuses de héros qui, étant tous « incomparables », sont nécessairement tous pareils; l'un est « robuste et preux », l'autre « hardi et preux, » le troisième encore « hardi et preux », le quatrième, le cinquième, le centième, sont également vaillants et invincibles; ils s'appellent Isumbras, Églamour, Degrevant[2]; ils portent des noms différents et n'offrent aucune autre différence. Les libraires de la Renaissance, qui imprimèrent leurs histoires, purent, sans invraisemblance, employer le

[1] Chaucer lui-même s'attendait à ce que son poème fût lu ou *chanté;* il dit à son livre :

And red wher-so thou be, or elles songe,
That thou be understonde, God I beseche!

Liv. V, st. 257.

[2] I wille yow telle of a knyghte
That bothe was stalworthe and wyghte.
(*Isumbras.*)

Y shalle telle yow of a knyght
That was bothe hardy and wyght.
(*Eglamour.*)

And y schalle karppe off a knyght
That was both hardy and wyght.
(*Degrevant.*)

The Thornton Romances, p. p. Halliwell (*Camden Soc.* 1844, pp. 88, 121, 177) d'après un ms. conservé à la cathédrale de Lincoln qui contient des romans, des recettes, des prières, etc. copiés dans la première moitié du XVe siècle, sur des textes plus anciens.

même bois sur la couverture pour figurer leur portrait; en modifiant le nom au dessous, ils changeaient tout ce qu'il y avait à changer, et la même vignette représentait tour à tour Romulus ou Robert le Diable [1]. Les échantillons de cet art facile se multiplient à l'infini, se répandent dans le pays, pénètrent dans les villages, entrent jusque dans les chaumières, et font connaître à tout le peuple, comme aujourd'hui chez nous l'imagerie d'Épinal, les hauts faits d'Églamour et de Roland. Nous sommes en plein taillis.

Au milieu du taillis, quelques arbres de meilleure venue. Certains poètes continuent la tradition, mais en continuant ils perfectionnent; ils ajoutent un accent personnel; ils méritent par là qu'on les écoute. Bien au-dessus de ces romans sautillants et vides, et même de la *Mort d'Arthur* et de *William de Palerme et le Loup garou* [2], rédigés en vers anglais du temps de Chaucer, il convient de mettre *Gauvain et le Chevalier Vert* [3] qui est,

[1] Voir dans mon *English Novel in the time of Shakespeare*, pp. 57 et 65, le fac-similé de gravures qui servirent, vers 1510 et 1560, à représenter, l'une Romulus, Robert le Diable, etc., l'autre Guy de Warwick, Graund Amoure et le Squyr of Lowe Degre.

[2] Publiés tous deux par l'*Early English text Society : Morte Arthure*, éd. Brock; *William of Palerne*, éd. Skeat, tous deux en vers allitératifs ; le premier rédigé vers la fin, et le second vers le milieu du quatorzième siècle.

[3] Le ms. unique de ce poème est au British Museum : Cotton, Nero A 10 ; il est de petit format, et d'une bonne écriture du quatorzième siècle, mais l'encre est fanée. Il contient quelques miniatures curieuses bien que peu fines représentant le Chevalier Vert quittant la Cour, sa tête à la main ; Gauvain et la châtelaine; la scène de la Chapelle Verte; le retour chez Arthur. Le texte a été publié (notamment) par Morris : *Sir Gawayne and the Green Knight, an alliterative romance poem*, Londres, *Early English text Society*, 1864, 8°. La date attribuée au poème par Morris (1320-30) paraît trop ancienne; l'œuvre est plus probablement de la deuxième moitié du siècle. On ne connaît pas l'original direct du récit (qui toutefois était sûrement un poème français); Voir à ce sujet Ward, *Catalogue of Romances*, 1883, I, p. 387, et G. Paris, *Histoire littéraire de la France*, t. XXX.

sans comparaison, le meilleur spécimen du genre. Au lieu de marionnettes aux mouvements secs, dont on entend craquer les jointures de bois, le poète anglais présente ici des personnages aux mouvements souples, aux lèvres roses, élégants, gracieux, charmants à voir. Ces chevaliers et ces dames, minces, serrés dans leurs armures ou leurs robes étroites, que nous voyons couchés sur les tombeaux du quatorzième siècle, rendus à la vie, se meuvent, se regardent, s'aiment.

Un jour de Noël, en présence d'Arthur et de toute sa Cour, Gauvain coupe la tête au Chevalier Vert. Ce chevalier géant est un enchanteur sans doute, car il se baisse, ramasse sa tête coupée et, remontant sur son cheval, donne rendez-vous à Gauvain, dans un an, à la Chapelle Verte, où il lui rendra coup pour coup.

L'année s'écoule. Gauvain quitte la Cour, avec son cheval « Gringolet » et, sans sortir d'Angleterre, traverse des pays étranges, « sans personne à qui parler, que Dieu ». Il arrive aux portes d'un château splendide, et il y est très bien reçu par un chevalier de taille ordinaire, sous les traits duquel il ne reconnaît pas son adversaire le géant. Trois jours restent avant la date du rendez-vous ; ils sont passés en amusements. Le chevalier va chasser chaque jour ; il promet de donner son gibier à son hôte, et celui-ci, qui demeure au château avec la dame du logis, la plus belle femme que le monde ait vue, donnera au chevalier ce qu'il aura pris. Chaque soir on soupe gaîment dans le hall ; « une claire lumière brille aux murs, des valets y fixent des torches de cire et servent dans la salle ». Le repas est égayé par de la musique, « des noëls et des chants nouveaux », « des bons mots et des rires de dames ». A trois heures

du matin, chaque jour, le châtelain se lève, entend la messe et part en chasse[1]. Gauvain, qui dort, est éveillé par la châtelaine ; elle entre dans la chambre, d'un mouvement souple et élégant, vêtue d'une robe de nuit fourrée, tombant jusqu'à terre, mais fort décolletée : « hir breste bare bifore, and bihinde eke » ; elle va jusqu'à la fenêtre, l'ouvre, et dit de sa voix d'or : « Comment peux-tu bien dormir, toi, par une si belle matinée[2] ? » Elle s'installe et ne veut plus s'en aller ; Gauvain est soumis aux tentations les plus terribles ; le souvenir de la Chapelle Verte l'aide heureusement à en triompher, et la première nuit, la deuxième, la troisième, sa belle amie le trouve toujours fort rétif ; elle l'embrasse une fois, deux fois, trois fois, et le raille d'oublier chaque jour, « ce qu'elle lui avait appris la veille, savoir, à l'embrasser[3]. » Tous les soirs, au retour du chasseur, Gauvain lui donne les baisers qu'il a reçus et accepte en échange le produit de la chasse, un cerf, un sanglier, un renard. Il avait pourtant reçu encore une ceinture merveilleuse qui protégeait contre les dangers, mais il n'en dit rien et s'en

1 Much glam and gle glent up ther-inne,
About the fyre upon flet and on fele wyse,
At the soper and after, mony athel songes,
As condutes of Kryst-masse and caroles newe... (p. 53.)
With laghyng of ladies, with lotes of bordes. (vers 1952.)

2 In a mery mantyle, mete to the erthe...
Hir thryven face and hir throte throwen al naked
Hir breste bare bifore, and bihinde eke.
Ho comth with-inne the chambre dore, and closes hit hir after,
Wayneth up a wyndow, and on the wyghe calleth,
And radly thus rehayted hym with hir riche wordes
With chere;
« A! mon, how may thou slepe
This morning is so clere! » (vers 1736 et s.)

3 Thou hatth for-yetten yederly that yiesterday y taghte. (vers 1385.)

revêt ; « aux grands cœurs donnez quelques faiblesses », pense évidemment notre poète.

Le quatrième jour, Gauvain part avec un guide et arrive à la colline où est la Chapelle Verte. Le géant vert est là et va rendre le coup qu'il a reçu un an avant : Gauvain courbe la tête sous la hache épouvantable, et, au moment où elle s'abaisse, ne peut se défendre de plier un peu les épaules : « Tu n'es pas Gauvain, » dit le géant, « dont on fait si grande estime. » Le chevalier d'Arthur se redresse ; le géant relève sa hache et frappe ; Gauvain reçoit seulement une égratignure. On s'explique : pour les baisers, Gauvain aurait reçu des coups mortels, mais il les a rendus ; il a gardé toutefois la ceinture, d'où la cicatrice vengeresse qu'il portera toute sa vie au cou. Plein de dépit, il jette la ceinture au loin ; mais le géant la lui rend, le console en disant que l'épreuve était surhumaine, qu'il est lui-même Bernlak de Haut-Désert, et que son visiteur a été le jouet de « Morgane la fée », compagne de la châtelaine. Gauvain déclare que si jamais il est tenté d'orgueil, il regardera la ceinture et la tentation passera ; il rejoint Arthur et ses pairs, et conte son expédition qu'on admire et dont on rit tour à tour.

Le poème est anonyme. Le même manuscrit en contient un autre, sur un sujet tout différent, mais qui paraît être du même auteur. On a appelé ce poème *la Perle*[1] ; c'est un chant de deuil. Il a dû être écrit assez

[1] *Pearl, an English poem of the fourteenth century, edited with modern rendering by Israel Gollancz,* Londres, 1891, 8°. Le poème est écrit en strophes (*a b a b a b a b b c b c*) ; l'auteur se sert à la fois de la rime et de l'allitération. La *Perle* paraît, de même que *Gauvain* et quelques autres poèmes sur des sujets religieux que contient le même ms. être de la deuxième moitié du quatorzième siècle. Il y a toutefois doute et

de temps après la catastrophe, alors que l'amertume des peines s'était adoucie. Les paysages sont inondés de lumière, les couleurs sont d'une fraîcheur éclatante. Le poète a perdu sa fille qui est morte : sa perle. Sa perle a roulé dans l'herbe, et il n'a pu la retrouver. Il ne peut se détacher du lieu où elle fut : « Je revins vers ce bosquet verdoyant ; c'était l'août, saison splendide, alors que les épis viennent de tomber sous la faucille ; là ma perle avait roulé parmi les plantes colorées, les giroflées, les pivoines... superbes à voir, plus douces encore à sentir[1]. » Il aperçoit une forêt, des rochers qui étincellent au soleil, des falaises de cristal. Des oiseaux chantaient dans les branches, et ni cithare ni guiterne n'eussent pu imiter leur musique. On entend aussi le bruit des eaux ; un ruisseau coule parmi des pierres « brillantes comme les étoiles par une nuit d'hiver, à l'heure que les hommes fatigués reposent[2]. »

La beauté du lieu est si grande que le chagrin du père en est amorti, et il a une vision merveilleuse : de l'autre côté de la rivière, il lui semble voir une

contestation. Quelques miniatures de style lourd, et ne correspondant nullement à la grâce du poème, représentent dans le ms. original les principaux incidents de la *Perle*. Elles sont de la même main que celles de *Gauvain*. Voir la reproduction de l'une d'elles dans mon *Piers Plowman, a contribution te the history of English Mysticism*, Londres, 1894, 8°, p. 12.

1 I entred in that erber grene,
In augoste in a hygh seysoun,
Quen corne is corven with crokes kene;
On huyle ther perle hit trendeled doun;
Schadowed this wortes ful schyre and schene
Gilofre, gyngure and gromylyoun,
And pyonys powdered ay betwene.
Yif hit wacs semly on to sene,
A fayrre flayr yet fro hit flot. (Str. 4.)

2 As stremande sternes quen strothe men slepe,
Staren in welkyn in wynter nyght. (St. 10.)

jeune fille vêtue de blanc ; il la contemple et soudain la reconnaît : « O perle, m'écriai-je... es-tu bien ma perle, tant regrettée, pleurée tant de nuits? » La réponse est touchante et consolante à la fois : tu n'as point perdu de perle ; ce n'était pas une perle que tu possédais, « c'était seulement une rose, qui s'est épanouie et s'est effeuillée[1]. » Maintenant seulement, la rose est changée en perle à jamais. Le père suit sa fille jusqu'au lieu d'où l'on découvre la Jérusalem céleste, avec ses fleurs et ses pierreries, l'agneau mystique et la procession des bienheureux : on dirait une description faite par avance, personnage par personnage, de la peinture de Van Eyck, à Saint-Bavon de Gand.

II.

Autour du chêne, le taillis est immense. Autour de Chaucer, les ménestrels, les anonymes, les clercs versificateurs, les chevaliers faiseurs de ballades, sont innombrables[2]. Les œuvres fragiles de ces multitudes rimantes

[1] For that thou lestes wacs bot a rose,
That flowred and fayled as kynde hit gefe. (St. 23.)

[2] Les principaux recueils contenant des œuvres lyriques et des ballades populaires sont : *Ancient Songs and Ballads from the reign of Henry II to the Revolution*, collected by John Ritson, revised by W. C. Hazlitt, Londres, 1877, 12°; *Specimens of lyric poetry, composed in England in the reign of Edward I*, éd. Th. Wright, *Percy Society*, 1842, 8°; *Reliquiæ antiquæ, scraps from ancient mss. illustrating chiefly early English literature*, éd. T. Wright et J. O. Halliwell, Londres, 1841-43, 2 vol. 8°; *Political songs of England, from the reign of John to that of Edward II*, éd. Th. Wright, *Camden Society*, 1839, 4°; *Songs and carols now first printed from a ms. of the XVth century*, éd. Th. Wright, *Percy Society*, 1847, 8°; *Political poems and songs, from Edward III to Richard III*, éd Th. Wright, Londres (*Rolls*) 1859-61, 2 vol. 8°; *Political, religious*

sont en grande partie perdues, et cependant il en reste encore des quantités considérables. Œuvres de tout le monde, elles sont écrites dans les trois langues alors en usage chez les Anglais; il en est de françaises, de latines et d'anglaises.

Les Plantagenets avaient le goût des arts : Édouard III ne comptait pas la dépense lorsqu'il s'agissait de faire peindre et dorer les murs de la chapelle Saint-Étienne. Richard II craignait les disparates en architecture et, par un scrupule rare au moyen âge, continuait Westminster en style du temps d'Henri III. Tel prince de la famille royale donnait à la Cour l'exemple de s'adonner à la poésie. Le héros de Poitiers insérait dans son testament une poésie en français, et priait qu'on gravât ces vers sur son tombeau, où on peut les lire encore, dans la cathédrale de Cantorbéry :

Tel com tu es je autiel (pareil) fus;
Tu seras tel comme je sus,
De la mort ne pensai-je mie
Tant comme je avais la vie.
En terrë avais grand richesse
Dont je y fis grande noblesse,
Terre, maisons et grand trésor,
Draps [et], chevaux, argent et or;
Mais or suis-je pauvre et chétis,
Parfond en la terre gis,
Ma grand beauté est tout allée...
Et si ore me vëissiez,
Je ne cuid pas que vous dissiez
Que je eusse onques homme été.

and love poems, éd. Furnivall, Londres, *Early English text Society*, 1866, 8°; *Bishop Percy's folio ms.* éd. J. W. Hales et F. J. Furnivall, *Ballad Society*, 1867, 8°; *The English and Scottish popular ballads*, éd. F. J. Child, Boston, 1882 et suiv. (ouvrage capital). On trouvera encore d'utiles indications dans H. L. D. Ward, *Catalogue of ms. Romances in the British Museum,* 1883, 8°.

Les seigneurs suivaient l'exemple; ils mettaient en vers leurs passions; mais tous n'étaient pas habiles dans ces passe-temps délicats; beaucoup se contentaient de copier des ballades toutes faites dont les poètes de profession rédigeaient pour eux des modèles ou parfois des recueils; de même que des recueils de sermons étaient rédigés à l'intention des curés incapables d'en composer, sous le titre significatif de « *Dormi secure* », (dors tranquille, ton sermon est prêt pour demain)[1]. On trouve de même, dans les manuscrits anglais, des rubriques comme la suivante : « Ici commence une ballade que Lydgate écrivit à la requête d'un écuyer qui avait une supplique à présenter en cour d'Amour[2] ». De leur plume la plus élégante, avec toutes les recherches du style fleuri, les poètes de profession paraphrasaient, enjolivaient, gâtaient : « ce mot, le mot des Dieux et des hommes : je t'aime! » Nous ne sommes même plus dans le taillis, et il faut se baisser jusqu'à terre pour voir fleurir, au ras du sol, ces fleurs d'un jour.

Dans le peuple et dans la petite bourgeoisie, non moins

[1] Rédigé en France en 1395. Lecoy de la Marche, *la Chaire française au moyen âge*, 2e éd., Paris, 1886, 8°, p. 334.

[2] « Loo. here begynnethe a Balade wiche that Lydgate wrote at the request of a squyer yt served in loves court. » Ms. R. III. 20, à la bibliothèque de Trinity College, Cambridge, fol. 33. Dans le même ms. : « A roundell made... by my saide lorde therlle of Suffolk » :

> Quel desplaysier quel courous quel destresse,
> Quel griefs, quelx mauls viennent souvent d'amours (etc., fol. 36.)

Il s'agit du fameux comte, depuis duc de Suffolk, battu par Jeanne d'Arc, qui épousa Alice, fille de Thomas Chaucer et fut décapité en 1450. Pour les ballades du même genre, par Gower, voir *infra*, p. 376. Mêmes goûts en France : sans parler de Charles d'Orléans, Pierre de Beauveau écrit : « Le joyeulx temps passé souloit estre occasion que je faisoie de plaisant diz et gracieuses chançonnetes et balades. » Moland et d'Héricault, *Nouvelles françoises du XIVe siècle*, 1858, p. 303.

qu'à la Cour, le goût des ballades et des chansons importées de France se vulgarisait au quatorzième siècle. On pouvait entendre, en passant par les rues de Londres, de simples ouvriers fredonner des refrains français; car, malgré les progrès du langage national, le nôtre n'était pas encore aboli en Grande-Bretagne. Langland, dans ses Visions, représente des ouvriers de la capitale chantant : « Dieu vous sauve, dame Emma![1] » Le bon curé de Chaucer témoigne de la popularité d'une autre romance, et déclare, au cours de son sermon, que l'homme qui néglige les bonnes œuvres « peut bien chanter cette nouvelle chanson française : *J'ay tout perdu moun temps et moun labour*[2] ».

A l'exemple de ce qui se passait dans les provinces du nord de la France, un *Pui* avait été fondé à Londres, association établie pour encourager l'art de la chanson et qui décernait des prix aux auteurs des meilleurs vers et de la meilleure musique [3]. Le Pui de Londres était en pleine prospérité au quatorzième siècle; il comprenait des marchands étrangers et des marchands anglais. Il avait été institué « pour ce que jolivetés, paix, honnêteté, douceur, débonaireté et bon amour sans fin soient maintenus, et pour ce que tous biens soient mis avant

[1] *Visions concerning Piers Plowman*, A. Prol. 103, écrit vers 1362-3, V. chap. suivant.

[2] *Parson's tale.* — *Works*, éd. Morris, t. III, p. 279.

[3] *Munimenta Gildhallæ Londiniensis.* — *Liber albus, Liber custumarum; Liber Horn,* Londres (*Rolls*), 1859, 4 vol. 8°, éd. Riley. Les règlements (en français) concernant le Pui sont tirés du *Liber custumarum*, compilé en 1320 (14 Éd. II) pp. 216 et s. « Les concours poétiques appelés *puis* », établis dans le nord de la France, « paraissent avoir suscité les imitations allemandes et néerlandaises des *Maitres chanteurs* et des *Chambres de rhétorique.* » G. Paris, *Littérature française au moyen âge,* paragr. 127. Ajoutons l'imitation anglaise qui nous occupe.

et tous maux arrière. » Ces marchands de pays divers se disaient évidemment que la musique adoucit les mœurs et tâchaient d'éteindre leurs querelles dans des chansons. A la tête du Pui, était un prince entouré de douze compagnons, élus par la confrérie, et qui avaient notamment pour mission de faire la paix entre les querelleurs. Chaque année, un nouveau prince était désigné et installé solennellement. Ce jour-là, « le vieil prince et ses compagnons iront par la salle outre en outre, chantant; et portera le vieil prince la couronne, du Pui sur son chef et une coupe dorée en ses mains, pleine de vin. Et quand ils auront allé en tour, le vieil prince donnera à boire à celui qu'ils auront élu et lui donnera la couronne, et celui-là sera prince ».

Le jugement des chansons est une opération fort grave; on l'entoure de toutes les garanties qui conviennent pour un acte aussi important. La décision appartient au vieux et au nouveau prince, assistés d'une quinzaine « des mieux entendants des compagnons », qui tous prêteront un serment solennel : « Et doivent juger la meilleure des chansons à leur escient, sous leur serment qu'ils ne [failliront] pour amour, pour haine, pour don, pour promesse, pour voisinage, pour lignage ne pour nulle acointance vieille ni nouvelle, ni pour nulle chose qui soit. » On nommera de plus deux ou trois juges, « qui se connaissent en chant et en musique », pour examiner l'air de la chanson : « Car, sans la musique, ne doit-on mie appeler une raison endite (texte rédigé) chanson; ne chanson royale couronnée ne doit être sans douceur de mélodie chantée. » Le vainqueur recevra la couronne et sa chanson, copiée en belle écriture, sera affichée dans la salle sous le blason du prince : « Que le [prince]

fasse attacher dessous son blason la chanson qui était couronnée le jour qu'il fut élu nouvel prince, apertement et droitement écrite, sans défaut. »

A un moment, la société était quasi-ruinée à force de dépenses pour orner la salle. A l'avenir, on sera plus raisonnable : « Endroit de la salle où la fête du Pui sera servie, est assentu que désormais ne soit drap d'or ni de soie pendu, ni la salle courtinée, sauf qu'elle soit honnêtement fleurie de feuillages, enjonchée (litière de joncs par terre), appareillée de bancs, aussi comme il appent à telle fête royale; sauf que le siège où les chanteurs chanteront les chansons royales soit couvert d'un drap d'or. »

Après le concours, on dînera ensemble. Voici le menu du festin : « Et de service de mangerie est ainsi ordiné, que tous les compagnons soient servis aisément, aussi bien les plus pauvres comme les plus riches, en cette forme, c'est à savoir qu'ils soient servis de bon pain, bonne cervoise et bon vin, et puis qu'ils soient servis de potage, et d'un cours (service) de grosse chair et puis après de double rôt en une écuelle, et fromage, sans plus. » Les femmes n'étaient pas admises à ces fêtes et, afin que les médisants ne pussent pas dire que c'était par crainte de querelles, ou pire encore, nous sommes avertis, au contraire, par la société elle-même, que c'était pour apprendre aux compagnons à les « honorer, chérir et louer autant en leur absence comme en leur présence. »

Aucune fête n'était complète au moyen âge sans une procession ou cortège à travers les rues; on associait ainsi la foule à son plaisir. Ainsi faisaient les membres du Pui de Londres : « Tantôt après qu'ils auront donné

la couronne à celui qui mieux chantera, montent leurs chevaux et fassent leur chevauchée parmi la cité, et puis convient leur nouvel prince à son hôtel, et là descendent trestous, et là fassent une danse avant de départir; et boivent une fois, et s'en revoient chacun à son hôtel. » Avec ses chansons et sa musique, ses intentions débonnaires, ses couronnes et ses feuillages, cette société offre aux yeux comme un coin d'Arcadie pacifique et verdoyante, en pleine cité de Londres, malgré les jalousies marchandes et en dépit des haines internationales.

Cette oasis est d'autant plus charmante aux regards qu'elle n'est qu'une oasis. Des sentiments si honnêtes ne sauraient être fort communs. Pendant que nos amis du Pui s'exercent à chérir et louer les femmes même en leur absence, d'autres faiseurs de chansons, moins courtois, continuent contre elles les traditions satiriques du moyen âge : « Je suis venu, voici pourquoi, voici pourquoi! » lit-on dans une chanson anglaise du même siècle; « c'est pour chanter les louanges de cette jolie femme. Il y avait une fois trois fourbes, trois fourbes il y avait! un renard, un frère et une femme. Il y avait trois rageuses, trois rageuses il y avait : une guêpe, une belette et une femme. Il y avait trois bavards, trois bavards il y avait : une pie, un geai et une femme[1], » etc.

Les frères, les moines, les élégants qui suivent des

[1] Herfor and therfor and therfor I came,
And for to preysse this praty woman.
Ther wer iij wylly, iij wyly ther wer;
A fox, a fryyr and a woman, etc.

Thomas Wright, *Songs and Carols*, Londres, *Percy Society*, 1847, 8°, p. 4.

modes ridicules et portent des chausses si étroites qu'ils ne peuvent se baisser sans les faire éclater[1], sont, avec les femmes, l'objet de chansons satiriques : « Prêtre, moine, ni chanoine, ni aucun homme d'église, ne s'adonne autant à la dévotion que font ces très saints frères. Car certains individus s'adonnent à la chevalerie, d'autres sont des coureurs de tavernes et des ribauds; mais les frères s'adonnent aux études profondes et aux longues prières[2]. » Suit un exposé de travaux, d'études et de prières qui n'ont rien du tout d'édifiant, et qui font penser à Chaucer plutôt qu'à saint François.

III.

Le ton s'élève, et nous avons des chansons forestières en l'honneur de l'outlaw Robin Hood[3]. La satire cesse d'être simplement railleuse; le rire du chanteur ne le console pas des abus; il lui faut des réformes; il

1 For hortyng of here hosyn
Non inclinare laborant.

Satire, dans la même pièce, des grands cols, des grandes manches, des grands éperons. Th. Wright, *Political poems and songs from Ed. III to Ric. III* (*Rolls*), 1859, 2 vol. 8°, t. I, p. 275.

2 Preste, ne monke, ne yit chanoun,
Ne no man of religioun,
Gyfen hem so to devocioun
As done thes holy freres, etc.

Political Poems, ibid., t. I, p. 263.

3 La masse de celles qui nous sont parvenues sont des quinzième et seizième siècles; mais Robin était très populaire et très chanté dès le quatorzième siècle. Le prêtre paresseux avoue, dans les *Visions* de Langland, être incapable de chanter les offices :

But I can rymes of Robyn Hood · and Randolf erle of Chestre.

Éd. Skeat, texte B, V, 402. Voir *supra*, p. 225.

gronde et menace; le prêtre John Ball, en son discours de 1381 aux paysans révoltés, puise dans le chansonnier populaire un refrain, qui résume toute sa thèse : « Quand Adam bêchait et qu'Ève filait, qui donc était gentilhomme? »

Whan Adam dalf and Eve span,
Wo was thanne a gentilman [1]?

Le chanteur anonyme prête la parole au paysan muet et lui fait tracer le tableau de ses peines et dresser la liste de ses revendications [2]. Des clercs anonymes rédigent, en réponse, des chansons, partie anglaises partie latines, mélange qu'on aimait alors, et font le procès des révoltés [3]. D'autres célèbrent les louanges des héros anglais de la guerre de cent ans.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces derniers chants ne sont pas en très grand nombre, et leur inspiration n'est pas très haute; la guerre, comme on a vu, était royale et non pas nationale; et il se trouva, de plus, qu'aucun des grands poètes du temps ne jugea bon de célébrer Crécy et Poitiers. Nous n'avons donc rien que de rudes ébauches, sorte d'imagerie populaire au dessin barbare et au coloris grossier, mais aux intentions vigoureuses. Les clercs poursuivent, en leur

[1] Walsingham, *Historia Anglicana*, t. II (*Rolls*), p. 32.

[2] To seche silver to the kyng y mi seed solde,
Forthi mi lond leye ant leorneth to slepe.

Temps d'Édouard I[er] ou d'Édouard II.

[3] Nede they fre be most,
Vel nollent pacificari, etc.

Political Poems. t. I. p. 225. Satire des Lollards hérétiques : « Lollardi sunt zizania », etc. *ibid.*, p. 231, des frères devenus des colporteurs, p. 264.

latin, la France et Philippe de Valois d'épithètes injurieuses :

> Lynxea, viperea, vulpina, lupina, medea,
> Callida, syrena, crudelis, acerba, superba...

Telle est la France, d'après eux, et quant au roi, son sort est prédit en un jeu de mots :

> O Philippe Valeys, Xerxes, Darius, Bituitus,
> Te faciet *maleys* Edwardus, aper polimitus[1].

A quoi les Français répondaient :

> Puis passeront Gaulois le bras marin,
> Le pauvre Anglais détruiront si par guerre ;
> Qu'adonc diront tous passant ce chemin :
> Au temps jadis était ci Angleterre![2]

Mais les deux pays ont survécu, pour d'autres querelles, d'autres misères et d'autres gloires. Les batailles d'Édouard III furent encore célébrées chez nos voisins dans une série de chants en anglais qu'un seul manuscrit nous a conservés, en même temps que le nom de leur auteur : Laurence Minot[3], sur lequel on ne sait rien. Dans ses rudes poèmes, où parfois l'allitération se mêle à la rime, traitées toutes deux à la diable, le chanteur accompagne pas à pas Édouard, et célèbre ses prouesses de grand cœur, mais en bien méchants

[1] *Political Poems*, *Ibid.*, t. I, pp. 26 et s.

[2] Ballade d'Eustache des Champs, *Œuvres complètes*, II, p. 34.

[3] *The poems of Laurence Minot*, éd. J. Hall, Oxford, 1887, 8°, onze courts poèmes sur les batailles d'Édouard III. Il faut encore classer parmi les poètes patriotiques Adam Davy : *Davy's five dreams about Edward II*, éd. Furnivall, *Early English text Society*, 1878, 8°. Ce sont des songes mêlés de prophéties, en style médiocre et qui veut être apocalyptique. Édouard II sera empereur de la chrétienté, etc. Divers ouvrages pieux, une vie de saint Alexis, un poème sur les signes de la fin du monde, etc., ont été attribués à Davy sans motifs suffisants. Voir à ce sujet, Furnivall, *ibid.*, qui donne le texte de ces poèmes.

vers. On croirait entendre l'éloge de sire Thopas. Les explétifs ridicules et inutiles : « suth to saine », « i-wis » et surtout « both day and night » lui servent constamment à attraper sa rime; et grande est l'envie d'acquiescer impoliment à son dire quand il s'écrie : « Dieu m'aide! J'ai bien peu d'esprit[1]! »

En face de ces chants de guerre, les retours mélancoliques familiers à la race, les plaintes, les accents tristes et désespérés. Les défaites sont venues après les victoires et elles contribuent à donner des doutes sur la validité des prétentions d'Édouard[2]. Et si cette guerre ruineuse et d'issue incertaine allait être, après tout, une guerre injuste? On en vient à composer des vers sur ce sujet : « Sanguis communitatis Franciæ quæ nihil ei nocebat quæritur apud Deum[3]. »

Dans les chants de guerre, les Écossais étaient d'ordinaire malmenés à l'égal des Français; à cette époque et pour bien des années, ils étaient encore l'ennemi, tout comme les Irlandais et les Français. A l'exemple des gens de France, les gens d'Écosse répondaient; plusieurs de leurs réponses étant en anglais comptent dans la littérature anglaise. La plus énergique est le roman semi-historique intitulé *The Bruce;* c'est le meilleur des poèmes patriotiques inspirés par les guerres du quatorzième siècle.

Le *Bruce*, composé vers 1375, par John Barbour[4],

1 Help me, God, my wit es thin !
Now Laurence Minot will begin (p. 21).

2 Vices et torts d'Édouard; *Political poems,* t. I, pp. 159, 172, etc.

3 *Political poems,* t. I, p. 172.

4 *The Bruce, or the book of the most excellent and noble prince Robert de Broyss, King of Scots*, compiled by John Barbour, éd. Skeat *Ear ly English text Society),* 1870-89, un vol. 8°. Barbour, muni de ausf-

est divisé en vingt livres; il est rédigé dans le dialecte du midi de l'Écosse qu'on parlait d'Aberdeen jusqu'à la frontière; c'est ce dialecte qu'employèrent plus tard Jacques I[er] et sir David Lyndesay, qui, comme Barbour lui-même, l'appelaient « inglis » ou anglais. Les vers de Barbour sont de huit syllabes et riment deux à deux; c'est le vers de Chaucer dans sa *Hous of Fame.*

L'intention de Barbour est de raconter une histoire vraie; il compte ainsi, dit-il, plaire doublement, d'abord parce que ce sera une histoire, ensuite parce qu'elle sera vraie. Mais, là où la passion a place, il est bien rare que Vérité règne sans conteste, et Barbour pousse l'amour de son pays jusqu'à la passion : si bien que dès qu'une légende est à l'honneur de sa patrie, tout sens critique disparaît, et il lui semble de la dernière évidence que la merveille est de l'histoire. C'est ainsi qu'avec une régularité monotone une poignée d'Écossais met en déroute, à chaque page, les multitudes anglaises; les montagnards font des prodiges et le roi les dépasse encore en prouesse; tout lui réussit comme en un conte de fées. Cet amour du sol, de ses rochers et de ses lochs, de ses légendes, de ses clans et de leurs chefs, fait penser au plus illustre des descendants littéraires de Barbour, Walter Scott, qui plusieurs fois emprunta au *Bruce* la donnée de ses récits[1]

conduits d'Édouard III, était allé étudier à Oxford en 1357 et 1364, et en France en 1365 et 1368. Outre son *Bruce,* il rédigea encore un *Brut,* dans le genre de celui de Layamon et une généalogie des Stuarts, *The Stewartis Oryginale* où, pour ne rien omettre, il remontait à Ninus fondateur de Ninive. Ces deux derniers poèmes sont perdus. Barbour fut archidiacre d'Aberdeen; il mourut en 1395, en Écosse, où il jouissait d'une pension royale.

[1] « The incidents on which the ensuing novel mainly turns are derived from the ancient metrical chronicle the Bruce by Archdeacon Barbour and

Les deux compatriotes ont en commun, outre l'amour de la patrie, le goût de l'anecdote pittoresque; ils la choisissent de même en vue de rendre leurs héros populaires; l'humour n'est pas développé au même degré chez tous deux, mais il est de même sorte; le même genre de reparties leur plaît. Scott eût eu plaisir à conserver, comme Barbour, le souvenir du combat dans lequel le roi, attaqué en trahison par trois hommes, alors qu'il chassait seul dans les montagnes, les tue tous trois, et comme on le félicitait au retour, répond : « Par ma foi, je n'en ai tué qu'un sans plus; c'est Dieu et mon chien qui ont tué les deux autres[1]. » Barbour se plaît à montrer le prince simple, patriarcal et valeureux, dur à l'ennemi, tendre aux faibles. Il lui fait arrêter la marche de son armée en Irlande, parce qu'on a entendu les cris d'une femme[2]; c'est une pauvre lavandière en mal d'enfant; la marche est interrompue; on dresse une tente, sous laquelle la pauvre femme accouche en paix. Aux menaces de l'Angleterre, Barbour répond par des défis et par sa fameuse apostrophe à l'indépendance : « Ah! la liberté est une noble chose!...[3] » Quelques-uns, continue le bon archidiacre, qui ne peut conserver

from etc. » *Castle Dangerous*, Introduction. « The authorities used are chiefly those... of Archdeacon Barbour... » *Lord of the Isles*, Advertisement to the first edition.

1 « Perfay, », said he,
« I slew bot ane forouten ma,
God and my hound has slane the twa. »

Liv. VII, vers 483.

2 Liv. XVI, vers 270.

3 A! fredome is a noble thing!
Fredome mayss man to haiff liking;
Fredome all solace to man giffis;
He levys at ess that frely levys!

Liv. I, vers 225.

longtemps le ton lyrique, ont comparé le mariage à la servitude, mais ce sont des ignorants qui n'y entendent rien ; sans doute le mariage est le pire état dans lequel on puisse vivre ; mais avec la servitude on ne peut pas vivre, on meurt.

IV.

Un peu au-dessus du taillis, une autre tête s'élève encore ; c'est celle du grand ami de Chaucer, John Gower. A la différence de Chaucer, Gower méprisait et détestait le vulgaire ; quand il lui donne place dans ses œuvres, la place qu'il lui réserve est peu enviable. Il est aristocratique et conservateur par tempérament, si bien qu'il appartient autant à l'Angleterre ancienne qu'à la nouvelle nation, et qu'il est le dernier en date des représentants reconnaissables de l'Angleterre angevine. A l'exemple de celle-ci, Gower hésite entre plusieurs idiomes ; il n'est pas sûr que l'anglais soit le bon ; de même que l'ancienne Angleterre, il est trilingue ; il écrit de longs poèmes en latin et en anglais ; lorsqu'il s'adresse « à l'université de tout le monde, » il emploie le français : français « de Stratford » sans doute ; il le sait et il le confesse ; mais, c'est là justement ce qui montre sa fidélité pour l'ancienne Angleterre à demi française, il s'excuse et persiste :

Et si je n'ai de français la faconde,
Pardonnez moi que je de ce forsvoie ;
Je suis Anglais ; si quiers par telle voie
Etre excusé.[1]

[1] *Balades and other poems by John Gower*, Londres, Roxburghe Club, 1818, 4°, *in fine*.

A la différence de Chaucer, Gower était riche et de bonne famille; il fournit une longue carrière; étant né vers 1325, il mourut en 1408. Il était apparenté à sir Robert Gower; il possédait des manoirs dans le comté de Kent et ailleurs. Il était connu du roi et de la famille royale, mais il ne remplit pas de fonctions publiques. Chaucer lui dédia son *Troïlus :* « O moral Gower, j'adresse ce livre à toi et au savant Strode, espérant que par bonté et zèle bienveillant, vous le corrigerez là où besoin est[1]. » Gower représente Vénus s'approchant de lui et disant : « Salue Chaucer quand tu le rencontreras, Chaucer mon disciple et mon poète, qui, dans la fleur de sa jeunesse... a composé en mon honneur tant de chansons et de poèmes épanouis, dont le royaume a été rempli[2]. »

Gower était fort pieux. Quand la vieillesse vint, il se retira avec sa femme au prieuré de Sainte-Marie Overy (aujourd'hui Saint-Sauveur) dans ce faubourg de Southwark dont Chaucer avait fréquenté de préférence l'auberge du « Tabart »; il y passa ses dernières années dans la dévotion. Il devint aveugle en 1400, et mourut huit ans après. Il léguait à sa femme trois tasses, deux salières, douze cuillères d'argent, tous ses lits et coffres et les

[1] *Troïlus* « Lenvoye du Chaucer ».

[2]

And grete well Chaucer whan ye mete
As my disciple and my poete,
For in the floures of his youth
In sondry wise as he well couth
Of dittees and of songes glade,
The which he for my sake made,
The lond fulfilled is over all,
Wherof to him in speciall
Above all other I am most holde.

Confessio Amantis, éd. Pauli, Londres, 1857, 3 vol. 8°, t. III, p. 374. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, il est possible que cette amitié ait souffert une interruption; mais les preuves sont médiocres; la chose est possible, mais non probable.

revenus de deux manoirs; il instituait nombre de legs pieux pour faire brûler des lampes et dire des prières à son intention. Il donnait au couvent deux chasubles de soie, un grand missel, un calice, un martyrologe qu'il avait fait copier lui-même à cette fin, et demandait qu'en échange, on l'enterrât dans la chapelle Saint-Jean-Baptiste à Sainte-Marie Overy, ce qui fut fait. Sa tombe, restaurée et repeinte, a subsisté. Il est représenté couché, les mains jointes, ses épais cheveux ceints d'un bandeau orné de roses. La tête joufflue, à l'air bonasse, repose sur les trois principaux ouvrages du mort; il porte au cou un collier d'S.S. entrelacés, avec le cygne, emblème d'Henri IV d'Angleterre[1].

Ce digne homme écrivit énormément, et en particulier, trois grands poèmes : le *Speculum Meditantis*, en français; la *Vox Clamantis*, en latin, la *Confessio Amantis* en anglais. Le premier a été longtemps perdu, on en avait seulement l'analyse[2]; on se consolait de la perte parce qu'on savait que Gower traitait dans cet ouvrage des

[1] Henri, alors comte de Derby, lui avait donné un collier en 1393; le cygne, qui était l'emblème de Thomas duc de Gloucester, assassiné en 1397, oncle d'Henri, fut adopté par celui-ci à partir de cette dernière date.

[2] « Primus liber, gallico sermone editus, in decem dividitur partes et, tractans de viciis et virtutibus necnon de variis hujus seculi gradibus, viam qua peccator transgressus ad sui creatoris agnicionem redire debet, recto tramite docere conatur. Titulusque libelli istius speculum meditantis nuncupatus est ». Cette analyse se trouve dans divers mss. et dans l'édition de la *Confessio* imprimée par Caxton. Pauli la reproduit, *Confessio*, introduction, p. XXIII. Le *Speculum Meditantis* ressemblait beaucoup par son sujet à ce que les poètes français du moyen âge appelaient une *bible*, V. par ex. la *Bible Guiot de Provins :*

Dou siecle puant et orrible
M'estuet commencier une Bible.

(XIIIe siècle). Guiot passe en revue tous les ordres de la société, toutes les professions etc., et blâme tout; Gower fait de même; tout leur paraît « puant ». Texte de cette Bible dans Barbazan et Méon, *Fabliaux*, 1808, t. II, p. 307.

vices et des vertus de son temps et il était facile de deviner ce qu'un si brave homme en pouvait penser (outre qu'il l'avait déjà dit ailleurs). On sera fixé maintenant; l'auteur de la découverte[1] va en effet la rendre publique.

Quelques autres œuvres françaises de Gower nous sont parvenues; ce sont des ballades et des madrigaux, pour des Iris en l'air[2], des poésies de cour, des imitations de Pétrarque[3], des vers faciles d'homme bien élevé. Il promet un éternel service à sa « douce dame »; sa douce dame est n'importe qui; il écrit pour autrui et on est bien venu à puiser dans son recueil : « Les ballades d'amour jusques ici sont faites spécialement pour ceux qui attendent leurs amours par droit mariage. — Les ballades d'ici jusques à la fin du livre sont universelles à tout le monde, selon les propriétés et les conditions des amants qui sont diversement travaillés en la fortune d'amour ». De loin en loin toutefois quelques belles comparaisons, avec le caméléon, qui passait pour vivre d'air seulement, ou avec l'épervier :

> Caméléon, c'est une bête fière
> Qui vit tant seulement de l'air, sans plus!
> Ainsi pour dire, en même la manière,
> De seul espoir que j'ai d'amour conçu
> Sont mes pensers en vië soutenus[4].

[1] M. G. C. Macaulay, qui a retrouvé le ms. à Cambridge (28.000 vers) en prépare une édition. *Romania*, 1895, p. 621, note de M. Paul Meyer.

[2] *Balades and other Poems*, Roxburghe Club, 1818, 4°.

[3] Exemple :

> Je ris en pleurs et en santé languis...
> Ars en gelée et en chaleur frémis. (IX.)

C'est le passage de Pétrarque qui a été le plus souvent imité.

[4] Ballade XVI. Dans un vocabulaire du XV[e] siècle (T. Wright, *Vocabularies*, 1857, 4°, p. 220), on lit : « Hic gamelion, animal varii coloris, et sola

Il s'excuse, comme on a vu, de ses fautes dans ses écrits français; il n'a pas pris la même peine pour ses poèmes latins et il a eu tort. Le principal, la *Vox Clamantis*[1] lui a été inspiré par la grande révolte de 1381, qui avait mis en péril la couronne et tout l'ordre social, et dont Gower, propriétaire dans le comté de Kent, avait pu apprécier l'horreur.

Pour traiter ce terrible sujet, Gower, qui n'est pas homme à rien inventer, adopte la forme du rêve, comme s'il s'agissait d'un nouveau *Roman de la Rose*. C'est le printemps; il s'endort. Patience, nous ne tarderons pas à en faire autant; mais ce sera d'un mauvais sommeil; au milieu du nasillement de son sermon, Gower crie tout à coup, rugit, s'emporte; *Vox Clamantis!* l'auditoire ouvre l'œil, ne sait plus où il est, reconnaît Gower, se rendort.

Gower entasse des invectives énormes et vagues; il croit parler comme l'apôtre de l'apocalypse; il n'est question que d'animaux et de monstres; les gens du peuple ont été changés en bêtes : bœufs, porcs, chiens, renards, mouches, grenouilles; ils sont devenus hideux ou redoutables. Maudissant le plus qu'il peut, Gower chasse devant lui, en faisant siffler ses distiques, le bi-

aere vivit — a buttyrfle, » une sorte de papillon! Voici la comparaison avec l'épervier (orthographe ancienne) :

> Com lesperver qe vole par creance
> Et de son las ne poet partir en voie,
> De mes amours ensi par resemblance
> Jeo sui lie si que par nulle voie
> Ne puiss aller samour ne me convoie. (XV).

[1] *Poema quod dicitur Vox Clamantis*, éd. Coxe, Londres, Roxburghe Club, 1850, 4°. Il écrivit encore en vers latins des *Chronica tripartita* (où il raconte, et juge avec sévérité, le règne de Richard II, de 1387 à l'avènement d'Henri IV), et quelques autres pièces sur les vices du temps, le tout publié par Th. Wright, dans ses *Political poems*, t. I. (*Rolls.*)

zarre troupeau de ses monstres, qui « lancent des flammes sulfureuses par la caverne de leur bouche »[1].

La cause de ces désastres, ce sont les vices du temps, et Gower longuement, patiemment, complaisamment, en dresse l'interminable catalogue. L'enseignement universitaire lui a appris le mérite des divisions bien faites; il divise et subdivise, comme à l'école; d'abord, il y a les vices des gens de religion; ces vices sont de plusieurs espèces, ces gens aussi; il redivise et resubdivise. Certains curés « donnent à Vénus la dîme qui appartient à Dieu »; d'autres sont la terreur des lièvres : « *lepus visa pericla fugit,* » et ne connaissent d'autre carillon que les « vociférations » des chiens[2]; d'autres font le commerce. Les chevaliers aiment trop les femmes « aux cheveux d'or »; les paysans sont paresseux; les marchands, rapaces et trompeurs; ils fabriquent « des pierres fausses avec du verre »[3]. Le roi même n'échappe pas à la semonce : qu'il soit juste, pieux, clément, choisisse bien ses ministres; qu'il prenne bien

[1] P. 31. Il se moque de la vulgarité de leurs noms :

> Hudde ferit, quos Judde terit, dum Cebbe minatur...
> Hogge suam pompam vibrat, dum se putat omn
>   Majorem Rege nobilitate fore.
> Balle propheta docet, quem spiritus ante malignus
>   Edocuit... (p. 50).

Il s'agit du fameux John Ball, l'apôtre de la révolte, qui mourut écartelé. V. *infra*, p. 425.

[2]
> Est sibi crassus equus, restatque scientia macra...
> Ad latus et cornu sufflans gerit, unde redundant
>   Mons, nemus, unde lepus visa pericla fugit... .
> Clamor in ore canum, dum vociferantur in unum,
>   Est sibi campana psallitur unde Deo.
> Stat sibi missa brevis devotio longaque campis,
>   Quo sibi cantores deputat esse canes (p. 176).

[3]
> Conficit ex vitris gemmas oculo pretiosas (p. 275).

garde aux femmes : « Tu es roi, qu'une seule reine te suffise[1] ».

Par un point, toutefois, ce poème est mémorable; ces longues tirades de vers plats sont dominées par un sentiment profond, sentiment d'horreur et d'épouvante. On sent que le tranquille Gower s'est trouvé, lui et toute la societé dont il faisait partie, tout à coup, en face de quelque chose qui, même pour l'époque, était insolite et effroyable; la terre a tremblé, un abîme s'est ouvert; des centaines de victimes, un archevêque de Cantorbéry, ont disparu, et le gouffre demeure béant; la terreur est générale; on ne sait quel remède attendre. Par bonheur, les deux bords de la crevasse se sont à la fin rapprochés; elle s'est refermée, cachant dans ses profondeurs une mer tumultueuse de laves, dont on entendra les grondements et qui reparaîtront peut-être un jour. Gower, en attendant, aligne ses distiques.

Chaucer écrivait en anglais, naturellement, par la seule raison, que c'était la langue du pays. Gower, quand il emploie ce langage[2], s'excuse : « Comme peu de gens font des vers en notre anglais, je veux, moi,

[1] Rex es, regina satis est, tibi sufficit una (p. 316).

[2] *Confessio Amantis.* Il n'en existe aucune édition satisfaisante, et il est à souhaiter que l'*Early English text Society*, qui a rendu tant de services, rende celui-ci sans trop tarder. L'édition Pauli, Londres, 1857, 3 vol. 8°, est très fautive; l'édition H. Morley, (*Carisbrooke library*, Londres, 1889, 8°) est expurgée. Gower composa en anglais quelques poèmes moindres, notamment *The praise of Peace* (dans les *Political Poems*, p. p. Wright, *Rolls*). La *Confessio* est écrite en vers de huit syllabes, avec quatre accents, rimant deux à deux. Ce poème est à rapprocher des recueils français du moyen âge et notamment du *Castoiement d'un père à son fils*, treizième siècle, série d'histoires en vers contées par le père pour édifier le fils, texte dans Barbazan et Méon, *Fabliaux*, Paris, 1808, 4 vol. 8°, t. II.

faire un livre pour l'amour de notre Angleterre[1] ». Il ne se doute pas à quel point cette excuse, si fréquente cent ans plus tôt, est maintement hors de saison, après le *Troïlus* de Chaucer. Son livre anglais est une ample compilation rédigée à la requête du jeune roi Richard[2], dans laquelle Gower veut amuser et instruire à la fois. A son tour et après Boccace, il imagine une donnée qui lui permettra d'enchâsser, dans une seule œuvre, toute une série de récits et de contes; la mode était à ce genre d'écrits. La collection de Gower contient cent douze historiettes, dont deux ou trois sont excellemment contées, et l'une, l'aventure de Florent, est supérieure au récit même qu'en a fait Chaucer[3]. Le reste ressemble au Gower de la *Vox Clamantis*.

De quoi ce philosophe va-t-il nous parler? « D'une chose qui est le pivot du monde, et qui l'a toujours été et le sera toujours, tant qu'un homme vivra, savoir l'amour[4]. » Pour traiter de ce sujet, et de plusieurs autres, Boccace avait imaginé sa réunion dans la villa près de Florence, et Chaucer son pèlerinage. Le moral

1
And for that fewe men endite
In oure englishe, I thenke make,
A boke for Englondes sake (p. 2).

2 Gower rédiga deux versions successives de son poème : la première, vers 1384, la seconde vers 1393. Dans cette dernière, devenu partisan déclaré du futur Henri IV (ce qui était fort audacieux de sa part), il supprima outes les allusions à Richard. Dans la première version, on lisait, au lieu du vers ci-dessus :

A boke for king Richardes sake.

3 T. I. pp. 89 et s. Dans Chaucer, l'histoire est contée par la bourgeoise de Bath.

4 Il parlera :

Of thinge...
... Wherupon the world mote stonde
And hath done sithen it began
And shall while there is any man,
And that is love. » (Liv. I, début).

Gower, lui, reste comme les deux autres, dans son caractère, et invente une confession. L'amant vient trouver un prêtre de Vénus, respectable vieillard, très savant. Le vieillard s'appelle Genius; il avait déjà figuré, comme confesseur, dans le Roman de la Rose [1]. *Benedicite,* dit le prêtre; *Dominus*, répond l'amant; et la miniature représente l'amant en robe rose, agenouillé dans un pré aux pieds de Genius, moine tonsuré, en tunique et capuchon [2].

Nous voilà encore parmi les vices et les vertus, les classifications, les divisions et les subdivisions. Genius blâme les vices, y compris ceux de sa déesse, car c'est un prêtre libre-penseur; et il recommande les vertus; les historiettes viennent à titre d'exemples. Il faut veiller sur ses yeux, témoin Actéon; sur ses oreilles, témoin les sirènes. On passe aux sept péchés capitaux qu'on étudiait apparemment dans le séminaire où ce prêtre de Vénus avait fait sa théologie. Puis, nous voici transportés parmi les brouillards et les prodiges du *Secretum Secretorum*. Enfin, l'amant demande grâce; il écrit à Vénus une lettre « avec ses larmes ». Vénus qui est déesse la déchiffre, accourt, se moque de cet amoureux transi, que l'âge et les rides n'ont pas désillusionné.

[1] On avait vu dans le *Roman :*

> Comment Nature la déesse
> A son prêtre se confesse...
> « Génius, dit-elle, beau prêtre,
> D'une folie que j'ai faite,
> A vous m'en vuel faire confesse »,

et sous prétexte de confession elle explique très au long, les divers systèmes du monde.

[2] Ms. Egerton, 1991, fol. 7, au *British Museum.* Cette miniature est reproduite dans mon *Piers Plowman, a contribution to the history of English Mysticism*, Londres, 1894, p. 11.

Gower se décide alors à faire « beau retraite ». Dans une dernière vision, il contemple la série des amoureux célèbres, qui se livrent au plaisir de la danse, dans un paradis d'amour où on ne s'attendait guère à les trouver réunis : Tristan et Iseult, Paris et Hélène, Troïlus et Cressida, Samson et Dalila, David et Bethsabée, Salomon, qui a, pour lui seul, une centaine de « Juives et Sarrasines ».

Malgré l'immense différence de leurs mérites, les noms de Chaucer et de Gower furent constamment accouplés; Jacques d'Écosse, Skelton, Dunbar les nomment toujours ensemble; la *Confession* fut imprimée par Caxton. Nous retrouverons, sous Élisabeth, Gower au théâtre; il figure dans *Périclès* et récite le prologue de cette pièce, dont la donnée est empruntée à son poème.

CHAPITRE IV.

WILLIAM LANGLAND ET SES VISIONS.

Les livres de Gower étaient faits avec des livres. L'ami de Chaucer nous transporte, en imagination, au paradis d'Éros, ou dans une Patmos de son invention, d'où il prédit la fin du monde ; il a beau faire et dire, nous savons toujours parfaitement bien où nous sommes : nous sommes dans sa bibliothèque.

Il en est tout autrement avec un autre poète de cette époque, personnage mystérieux et insaisissable, dont le nom même est incertain, dont les écrits firent grand bruit et que personne ne semble avoir vu, sur le compte duquel on ne possède aucun témoignage contemporain. Comme Gower, des liens solides le rattachent au passé ; mais Gower se rattache à l'Angleterre angevine, et William Langland, si tel est bien son nom, à la mystérieuse Angleterre des Saxons et des Scandinaves. Ses livres ne sont pas faits avec des livres ; ils sont faits avec de la vie réelle, des choses vues, des rêves rêvés, des sentiments éprouvés. Il est la contre-partie de Gower ; il complète Chaucer lui-même. Quand on lit les *Contes de Cantorbéry*, il semble que toute l'Angleterre y soit décrite ; quand on ouvre les *Visions* de Langland,

on s'aperçoit que Chaucer n'avait pas tout dit. Langland est, bien qu'on ne lui assigne guère d'habitude ce rang, sans comparaison la plus grande figure après Chaucer, dans la littérature anglaise au moyen âge[1].

I.

Un nombre considérable de manuscrits nous a conservé ses *Visions*. Ils varient grandement entre eux; Langland paraît s'être absorbé dans son œuvre, la remaniant constamment, y ajoutant sans cesse. Nul poème n'a été plus véritablement vécu; c'était pour l'auteur son refuge, sa vraie maison, sa vraie église; il y revenait toujours pour y prier et dire ses peines, pour y vivre. De là d'extraordinaires incohérences et, en même temps, une foule de renseignements inattendus. L'esprit qui anime Langland est l'esprit du moyen âge, puissant, décousu, illimité. Un classique fait un plan, établit de belles ordonnances, conçoit une œuvre définie et l'achève; le poète du moyen âge, s'il fait un plan, ne le suit pas; il le transforme chemin faisant; il ajoute à son édifice un porche, une aile, une chapelle : une cathédrale au moyen âge n'était jamais finie. Certains auteurs, à vrai dire, subissaient déjà l'influence classique et avaient une notion de la mesure. Ce fut le cas de Chaucer, mais non pas celui de Langland; il y a de

[1] On trouvera plus de détails sur Langland et ses *Visions*, et en particulier la démonstration (autant qu'il m'a été possible de la faire) des points douteux, dans l'*Épopée mystique de William Langland*, Paris, 1893, 8°. Quelques passages du présent chapitre sont transcrits de cet ouvrage. V. aussi, pour les illustrations, fac-similés et diverses additions, l'édition anglaise du même livre : *Piers Plowman,* Londres, 1894.

tout dans son œuvre. En réunissant les traits épars qui s'y trouvent, on pourrait tracer un tableau de la vie anglaise au quatorzième siècle à rapprocher de celui de Chaucer, une histoire politique de la nation, une histoire religieuse, une biographie de l'auteur.

Les allusions aux événements du jour, qui fourmillent dans le poème, permettent de le dater. On en possède trois versions principales [1], sans compter plusieurs remaniements intermédiaires; la première contient douze chants ou *passus*, la deuxième vingt, la troisième vingt-trois; leurs dates probables sont 1362-3, 1376-7 et 1398-9 [2].

Les retours sur soi-même faits par l'auteur, principalement dans le dernier texte de son poème, alors qu'à l'exemple des vieillards, il aimait à se raconter lui-même, permettent de lui constituer avec assez de vraisemblance une biographie complète, matérielle et morale. Il dut naître en 1331 ou 1332, probablement à Cleobury Mortimer, dans le comté de Shrewsbury, non loin des frontières du pays de Galles. Il était de basse extraction et semble avoir échappé au servage en devenant clerc et recevant la tonsure, grâce à l'aide de protecteurs intéressés par la vivacité de son intelligence. Il fut dès l'enfance familier avec les paysans et les pauvres, il décrit leurs mœurs en homme qui les a pratiquées, et leurs chaumières en homme qui les a fré-

[1] M. Skeat a donné deux excellentes éditions de ces trois textes (dits textes A. B et C.) : 1° *The Vision of William concerning Piers Plowman, together with Vita de Dowel, Dobet et Dobest, secundum Wit et Resoun.* Londres, *Early English text Society*, Londres, 1867-84, 4 vol. 8°; 2° *The Vision of William concerning Piers Plowman, in three parallel texts, together with Richard the Redeless,* Oxford (*Clarendon press*), 1886, 2 vol. 8°.

[2] *L'Épopée mystique de William Langland*, ch. II.

quentées. Sa vie oscilla principalement entre deux localités, Malvern et Londres. Même quand il habite Londres, il revient en pensée à Malvern, à ses collines et à ses verdures: il s'y voit en imagination; des liens de tendresse, de ces liens qui ne se forment entre l'homme et la terre qu'au temps de l'enfance, le rattachent à ce lieu. Malvern avait un couvent et une école : c'est là probablement qu'il étudia d'abord.

L'église où il venait prier subsiste encore, construite en calcaire rouge, édifice de plusieurs époques, où se mêlent le normand et le gothique perpendiculaire. En arrière du village, se dresse une rangée de collines abruptes, couvertes d'ajoncs, de fougères, de bruyères et de mousses. Le sommet, tout à l'extrémité de la chaîne, du côté du pays de Galles, est couronné d'ouvrages romains. De là on aperçoit la vaste plaine où coule la Severn, coupée de ruisseaux, de lignes d'arbres dont les feuillages bleuissent dans le lointain, rayée, au gré des nuages, de lumière et d'ombre. Les prés alternent avec les moissons; la tour carrée de Worcester se dresse sur la gauche, et vers l'ouest ondulent les montagnes qui avaient vu les exploits du roi Arthur. Cette immense étendue devait donner plus tard au poète l'idée de la plaine du monde « *a feir feld ful of folk* », où il ferait comparaître l'humanité, comme en une vallée de Josaphat. Il aime se promener « dans cette solitude sauvage », retenu « par la gaieté des oiseaux ».

Déjà c'est l'imagination qui domine chez lui, sa curiosité d'esprit et sa facilité sont très vives. Il est vagabond par nature, de corps et d'esprit; il parcourt le domaine des sciences comme il parcourait ses chères

collines, au hasard, se plongeant dans la théologie, la logique, le droit, l'astronomie, « chose dure », ou se perdant en rêves, lisant les romans de chevalerie, suivant Ymagynatyf « qui jamais ne se repose ». Il étudie les propriétés des animaux, des pierres et des plantes, un peu d'après nature et un peu d'après les livres; tantôt il parle comme, plus tard, Euphuès, et sa mythologie animalière fait sourire; tantôt il décrit en homme des champs qui a vu de ses yeux, comme plus tard Burns, un oiseau bâtir son nid et l'a patiemment regardé faire. Tantôt l'animal est vrai et saute de branche en branche sous le soleil; tantôt c'est une bête étrange qui ne peut vivre que dans les acanthes d'un chapiteau de cathédrale.

Il sait le latin et le français, il a quelque teinture des classiques; il voudrait tout savoir : « Comme je voudrais connaître et comprendre, s'écrie-t-il, toutes les sciences sous le soleil et tous les arts subtils[1]! » Mais en cela, comme en toutes choses, sa volonté est moins forte que ses aspirations : cette disproportion fut pour lui la cause de déboires sans nombre. « Tu es de ces gens », lui dit très bien Clergie, « qui brûlent de savoir, mais ont horreur d'apprendre[2] ». Dès l'enfance, un défaut d'équilibre se manifestait en lui; déjà c'est une âme en peine.

Tous ses rêves, à cette époque, n'étaient pas des rêves sombres; les tentatrices venaient à lui, enveloppées de lumière : « Tu es jeune, dit l'une, et fort; tu as la vie devant toi, aime donc! et contemple dans ce miroir

[1] Alle the sciences under sonne · and alle the sotyle craftes,
I wolde I knewe and couthe · kyndely in myne herte! (B. XV. 48).

[2] A. XII. 6.

les joies de la vie aimante! » — « Je ferai de toi un seigneur, dit une autre, et je te donnerai des terres[1] ». Mais, l'une après l'autre, les lumières s'éteignaient autour de lui. Ses protecteurs moururent, ce fut la fin de ses ambitions, car il n'était pas de ces hommes qui peuvent remplacer, par la force de leur volonté, les appuis extérieurs qui leur manquent; sa volonté était malade: pour lui commença un deuil sans fin. Il n'avait d'autre moyen de subsistance que sa « clergie »; il vint à Londres et tâcha de vivre « du travail qu'il avait appris à faire[2] ».

La vie religieuse, au moyen âge, n'avait pas ces bornes saillantes que nous lui connaissons; on est aujourd'hui d'église ou on n'en est pas; rien d'aussi tranché autrefois. La vie religieuse s'étendait à travers la société comme un immense fleuve sans digues, aux innombrables affluents, avec des pénétrations souterraines imprégnant même le sol qu'il n'arrosait pas. De là, une quantité de situations difficiles à définir, touchant à la fois au monde et à l'Église, un état de choses dont on ne peut retrouver l'analogue maintenant qu'à Rome même, où la vie religieuse du moyen âge s'est en partie conservée.

De nombreuses fonctions semi-religieuses, rapportant une faible rémunération, étaient accessibles aux clercs, qui n'étaient pas obligés pour cela de renoncer au

1 *Concupiscentia carnis* · colled me aboute the nekke,
And seyde, « Thow art yonge and yepe · and hast yeres ynow
Forto lyve longe · and ladyes to lovye.
And in this myroure thow myghte se · myrthes ful manye,
That leden the wil to lykynge · al thi lyf-tyme ».
The secounde seide the same · « I shal suwe thi wille;
Til thow be a lorde and have londe ». (B. XI. 16).

2 C. VI. 42.

monde. La grande préoccupation à la mort étant d'assurer le salut de l'âme, tout homme de quelque fortune continuait, ou parfois commençait, ses bonnes œuvres à ce moment-là. Il se faisait gagner le paradis par procuration. Il envoyait, par testament et moyennant juste loyer, quelques soudards batailler contre l'infidèle ; surtout il fondait ce qu'on appelait des *chanteries*. Il laissait une somme pour que, à temps ou à jamais, soit des messes, soit l'office des morts, soit les deux, fussent chantés pour le repos de son âme.

Ces chanteries étaient innombrables ; chaque arcade dans les bas-côtés des cathédrales en renfermait une, où l'on venait psalmodier le service des morts ; d'autres fois, elles étaient instituées dans des édifices à part. Un prêtre célébrait l'office divin ; des clercs remplissaient les fonctions de chantres, simples tonsurés la plupart du temps et qui n'étaient pas nécessairement dans les ordres. C'était pour eux tous une carrière, presque un métier, donnant lieu à des questions de salaire et à des sortes de grèves. Ces offices étaient communément désignés par un des mots de la liturgie qui y était chantée ; on les appelait, en Angleterre, des *Placebo* et des *Dirige*. Le mot « dirge » a passé dans la langue anglaise, où il désigne, encore aujourd'hui, un service funèbre, une élégie.

Chanter ainsi pour de l'argent, psalmodier au profit des payeurs, de jour en jour et d'année en année, les mêmes paroles; transformer, par le long usage, en travail mécanique, cette chose divine, la prière, ne pouvait être l'idéal de vie d'une âme fière et généreuse que remplissaient de vastes pensées. Langland dut courber la sienne à cette besogne ; *Placebo* et *Dirige* devinrent « les instruments de son travail, son gagne-pain ». Comme tant

d'autres dont la volonté est malade, il blâmait l'abus et en profitait.

Les fées du berceau avaient parlé de richesse, et il était pauvre : elles avaient parlé d'amour, et un mariage médiocre avait fermé la porte à l'amour en même temps qu'il empêchait toute promotion aux fonctions ecclésiastiques supérieures. Langland vit misérablement avec sa femme Catherine et sa fille Nicolette, dans une maison de Cornhill, rue qui subsiste, non loin de Saint-Paul, la cathédrale aux chanteries innombrables, et de cette tour d'Aldgate, vers laquelle se dirigeait chaque soir un autre poète, Chaucer, lui aussi solitaire et rêvant.

Langland se représente à ce moment de sa vie, grand corps maigre, vêtu de vêtements sombres aux larges plis, triste d'un deuil sans fin, pleurant les protecteurs de son enfance et ses illusions perdues, n'apercevant plus en cette vie que des horizons sombres. Il ne commence pas de nouvelles amitiés, il ne se lie avec personne ; il suit les rues populeuses de la Cité ; il coudoie des seigneurs, des gens de loi, des dames élégantes ; il ne salue personne ; fourrures et pendants d'argent, riches habits et colliers d'or le frôlent et il ne les connaît pas. On doit saluer les colliers d'or, il ne les salue pas : il ne leur dit pas : « Dieu vous garde ! » Mais il a l'air si absent, si étrange, qu'au lieu de le quereller, on hausse les épaules, en disant : c'est un fou[1] ! « Fou », ce mot revient à chaque instant, l'idée se présente incessamment à son esprit, comme une obsession, sous toutes ses formes : maniaque, idiot, dément, fou ! Il ne voit plus autour de lui que des fantômes sombres : Age, Pénurie, Maladie.

[1] C. début du *passus* VI ; B. début du *passus* XV.

A ces maux matériels, s'ajoutent les peines d'esprit. Dans les ténèbres de ce monde, une lumière brille, du moins au loin, par delà le sépulcre. Mais, par moments, cette lumière aussi vacille; des nuages passent et on dirait qu'elle s'éteint. Les doutes envahissent l'âme du rêveur; Théologie, qui devrait les éclaircir, les aggrave au contraire: « Plus je réfléchis à ses enseignements et plus ils me semblent obscurs; plus je m'acharne à les interpréter et plus les ténèbres grandissent[1] ». Comment concilier ses enseignements avec l'idée que nous avons de la Justice? Et certaines pensées reviennent constamment à l'esprit du poète et ébranlent l'échafaudage de sa foi; il les chasse, elles reparaissent, il en est comme ensorcelé, il ne peut exorciser ces démons. Quelle âme plus belle que celle d'Aristote? quel homme plus sage que Salomon? Et pourtant ils sont damnés! Et « le jour du vendredi saint, que vois-je? Un félon fut sauvé, qui avait vécu toute sa vie dans les mensonges et dans le vol!... Il a été sauvé sur-le-champ, sans attendre comme saint Jean-Baptiste, ou Adam, ou Isaïe, ou aucun des prophètes qui habitèrent tant de longues années avec Lucifer. Un larron fut admis à rançon plutôt qu'eux tous! et monta, sans l'épreuve du Purgatoire, droit au bonheur éternel[2] »! Il voudrait avoir moins réfléchi, moins appris, « avoir lu moins de livres », pour garder la « foi simple et grave des laboureurs et des bergers », heureuses gens qui peuvent, « avec un *Pater noster*, faire leur trouée jusqu'au Palais des cieux[3] »!

[1] B. X 180.
[2] B. X. 379.
[3] B. X. 414 et s. :

... None sonner saved · ne sadder of bileve,
Than plowmen and pastoures · and pore comune laboreres

Au milieu de ces anxiétés et de ces déboires, Langland eut un seul refuge : son livre. Son poème lui tenait lieu de ce que la vie lui avait refusé. Pourquoi faire des vers, pourquoi écrire, lui disait Ymagynatyf; à quoi bon « un livre de plus[1] »? Mais sans ce livre il ne pouvait pas vivre : il était comme ces pères qui meurent de la mort de leur enfant. Quand il l'eut fini et bien qu'il crût qu'il n'y toucherait plus jamais, car il y annonçait sa propre mort, il le recommença une fois, deux fois; il y travailla toute sa vie.

Comment se termina cette vie? on ne sait. Quelques indications donnent lieu de penser que le visionnaire abandonna ce Londres où il avait mené sa vie souffrante, pour retourner vers les collines de l'ouest[2]. C'est là qu'on aimerait se le représenter, apaisé, guéri, résigné, regardant descendre vers le couchant ce soleil qu'il avait vu monter, bien des années plus tôt, « dans la saison d'été. »

II.

Dans cette saison d'été, un matin, au bruit musical des eaux, le poète, arrêté sur le haut des collines de

Souteres and shepherdes · suche lewed jottes
Percen with a *pater-noster* · the paleys of hevene,
And passen purgatorie penaunceles · at her hennes-partynge,
In-to the blisse of paradys · for her pure byleve,
That inparfitly here · knewe and eke lyved.

Épopée mystique, extraits *in fine*, p. 259.

[1] And thow medlest with makynges · and myghtest go sey thi sauter,
And bidde for hem that giveth the bred · for there ar bokes ynowe
To telle men what Dowel is... (B. XII. 16).

[2] C'est à ce moment qu'il aurait composé le fragment, en vers allitératifs, intitulé par M. Skeat : *Richard the Redeless*, et attribué par le même, avec grande vraisemblance, à notre auteur.

Malvern, s'endort, et la première de ses visions commence. Il contemple « la splendeur du monde et ses douleurs », et, dans une immense plaine, « champ plein de monde », il voit s'agiter l'humanité. Elle est représentée là par des spécimens de toute sorte, chevaliers, moines, curés, ouvriers chantant des chansons françaises, cuisiniers criant : « Pâtés chauds! », pardonneurs, pèlerins, prêcheurs, mendiants, tapageurs qui ne veulent pas travailler, histrions vendeurs de gaîté; ce sont, ou peu s'en faut, tous les personnages réunis par Chaucer à l'auberge du *Tabart*, la veille de son pèlerinage de Cantorbéry. Cette foule aussi a un pèlerinage à faire; ce ne sera pas sur la grand'route ensoleillée qui mène de Southwark à la châsse de saint Thomas. Non; se mouvant principalement à travers des pays abstraits, suivant des routes mystiques, elle accomplira, trois cents ans avant le Chrétien de Bunyan, son *pilgrim's progress* à la recherche de Bien suprême et de Vérité.

Une dame paraît, qui explique le paysage et la vision; c'est Sainte-Église. Cette tour là-bas est la tour de Vérité, ce château est le château de Souci qui contient Tort (Wronge). Sainte-Église indique comment l'humanité devrait vivre, et enseigne aux rois et aux chevaliers leurs devoirs vis-à-vis de Vérité.

Voici venir Lady Meed, personnage considérable, avec qui on se perd, sans qui on ne peut rien, qui joue un rôle immense dans le monde. Le monosyllabe qui lui sert de nom a un sens vague et étendu; il désigne à la fois récompense et corruption. Le désintéressement, vertu des âmes fières, étant rare parmi les hommes, rien presque ne se fait sans récompense, et quel homme travaillant uniquement en vue des récompenses est tout à

fait à l'abri de la corruption? Lady Meed est donc là, belle, tentante, embarrassante ; on ne peut s'en passer et on ne sait qu'en faire. Elle va épouser Trompeur ; les amis et les témoins sont réunis, on dresse le contrat ; les époux auront le comté d'Envie et autres territoires rappelant, dans ses pires régions, notre célèbre carte du Tendre. Au dernier moment, opposition est faite au mariage, et toute la noce part pour Westminster où se plaidera l'affaire ; amis, parents, curieux, à pied, à cheval, en voiture ; singulière procession !

Le Roi, averti de la venue du cortège, déclare publiquement qu'il fera justice des coquins, et aussitôt le cortège se fond ; les trois quarts des amis disparaissent et s'enfuient au pas de course à travers les ruelles de Londres. Le poète s'empresse de loger les plus vicieux chez les gens qu'il déteste : frères, pardonneurs, etc., et les y fait recevoir à bras ouverts. Gyle (ruse) est accueilli par les marchands qui l'habillent en apprenti et font servir leurs clients par lui. Lyer (menteur) a d'abord grand'peine à trouver abri ; il se cache dans les trous obscurs des ruelles, aucune porte ne s'ouvre, ses félonies sont trop notoires. Enfin les pardonneurs (marchands d'indulgences) « en ont pitié : ils le lavent, l'essuient et l'habillent, et l'envoient, avec des bulles ornées de sceaux, vendre des pardons pour de l'argent, à l'église, les dimanches ». Les médecins lui écrivent que, s'il voulait bien venir les aider à inspecter certains liquides, il serait très bien reçu ; les marchands d'épices ont avec lui une entrevue ; les ménestrels et les messagers le gardent chez eux « six mois et onze jours ». Les frères l'habillent en frère, et c'est avec eux qu'il noue les liens d'amitié les plus étroits.

Lady Meed comparaît au tribunal du Roi; elle est belle, elle a l'air doux, elle produit grand effet; c'est Phryné devant ses juges, avec le vêtement en plus; les juges sont tout attendris; ils la reconfortent, et ainsi font les clercs, les frères et tous ceux qui l'approchent. Elle est si jolie! Elle se fait toute à tous et n'intimide personne; un frère lui offre l'avantage d'une absolution qu'il lui accordera « lui-même »; mais il faudra qu'elle fasse du bien à la confrérie : « Nous avons une verrière en train, qui nous coûtera gros; si tu voulais payer le vitrail du pignon, ton nom y serait gravé et ton âme irait au ciel ». Meed veut bien. Le Roi paraît et l'interroge; il décide de la marier, non à Trompeur, mais au chevalier Conscience. Meed veut bien; elle veut toujours bien.

Le chevalier vient, refuse et fait le procès de Meed qui corrompt tous les ordres du royaume et a causé la mort de « votre père » (le roi Édouard II). Elle ne ferait pas une épouse aimable; elle est publique comme la grand'route » (*as comune as the cart-wey*). Elle est « de connivence avec le pape dans les collations de bénéfices »; elle fait avoir « des évêchés à des imbéciles... »

Meed pleure, et c'est déjà une bonne réponse; puis, ayant recouvré la parole, elle se défend très habilement : le monde tomberait dans la torpeur sans Meed; les chevaliers ne se soucieraient plus des rois; les prêtres ne diraient plus la messe, les ménestrels ne chanteraient plus de chansons, les marchands ne feraient plus le commerce; et les mendiants même ne mendieraient plus.

Le chevalier réplique vertement : il y a deux sortes

de Meed. Nous le savions; il y a récompense et il y a corruption, mais on les confond toujours. Ah! si Raison régnait en ce monde, au lieu de Meed, l'âge d'or reviendrait! Plus de guerres; plus de ces tribunaux d'ordres divers, dans lesquels s'embrouille la justice. Meed là-dessus devient « rageuse comme le vent ».

« Assez, dit le roi; embrasse-la, Conscience, je te l'ordonne. — Jamais de la vie, répond Conscience, par le Christ! » et la querelle continue; on va chercher Raison, qui en décidera. Raison fait seller ses chevaux, qui ont des noms interminables, tels que Souffre-jusqu'à-ce-que-mon-heure-arrive. Longtemps avant l'époque des Puritains, notre visionnaire emploie des noms qui équivalent à des phrases; il met en scène une petite fille qui s'appelle : Comporte-toi-bien-ou-ta-maman-te-donnera-le-fouet[1], nom peu pratique dans la vie ordinaire; un autre personnage a un nom de six lignes.

Raison arrive à la Cour; il n'est plus question de la dispute de Meed et de Conscience; mais une autre querelle a surgi : « Alors arrive Paix en Parlement », elle présente une pétition contre Tort et énumère les torts de Tort. Il a mis à mal Rose et Marguerite; il entretient une troupe de bandits qui l'aide dans ses méfaits; il attaque les fermes et emporte les récoltes; nul n'ose bouger ni se plaindre, tant il est puissant. Ce ne sont pas là de vaines imaginations; les rôles du Parlement de cette époque contiennent en foule des pétitions pareilles, où le véritable nom de Tort nous est donné et où le roi s'efforce de répondre, comme dans le poème, d'après les conseils de Raison.

[1] Fille de Piers Plowman, C. IX. 81.

Raison fait un discours à la nation tout entière, assemblée dans cette plaine qu'on découvre des collines de Malvern et où nous étions au début du poème.

Puis, un changement à vue. Ils sont fréquents, inattendus, rapides. « Alors... » dit le poète, sans s'expliquer davantage, et la plaine disparaît; un nouveau personnage, Repentir, écoute maintenant la confession des Péchés Capitaux. C'est un des passages les plus vivants du poème; avec leurs noms abstraits, ces Péchés sont des réalités tangibles; l'auteur décrit leur tournure et leur costume; les uns sont ossus et les autres ventrus; singulières abstractions qui ont des verrues sur le nez. Nous étions tout à l'heure en Parlement avec les victimes des méchants et des forts; nous entendons maintenant la confession générale de l'Angleterre du temps des Plantagenets[1].

Pour que la conversion soit durable, il faut rejoindre Vérité. Pierre le Laboureur paraît, personnage mystique, emblême variable, qui est ici et sans plus, l'homme « de bonne volonté », et qui est ailleurs Christ lui-même. Il enseignera le chemin; on franchira des poternes, on rencontrera des châteaux, on passera par les Dix Commandements. Surtout il enseignera à chacun son devoir présent, ses obligations actives et définies; il protestera contre les vies inutiles et inoccupées, contre ce qu'on a appelé, depuis, les dilettantes, pour qui la vie est un spectacle et qui limitent leur rôle à se distraire et à juger autrui. Tous les vivants ont des de-

[1] C. VII. Voir notamment la confession de Glouton, avec la description d'une taverne anglaise, d'un réalisme extraordinaire, C. VII. 350, et *Épopée mystique*, p. 171.

voirs pratiques, « même vous, dames charmantes, aux doigts effilés »,

And ye, lovely ladyes · with youre longe fyngres.

Tous doivent défendre, ou labourer, ou ensemencer le champ de la vie. On commence le labourage, mais bientôt il apparaît que plusieurs font semblant de travailler; ils sont bavards et paresseux, ils chantent des chansons. Pierre parvient à les réduire avec le secours de Faim. Grâce à Faim et à Vérité, on entrevoit des possibilités de réforme, un âge d'or éventuel, une île d'Angleterre qui sera comme l'île d'Utopie imaginée plus tard par un autre Anglais.

La vision s'envole et s'éteint; d'autres visions et un autre pèlerinage commencent; ils occupent tout le reste du poème, c'est-à-dire les chants XI à XXIII (texte C.). Le poète s'occupe de rejoindre en leurs demeures, Dowel, Dobet et Dobest, autrement dit : Bonne-Vie, Meilleure-Vie, Vie-Parfaite. Toute cette partie du livre est remplie de sermons, la plupart du temps énergiques, éloquents, fougueux, pleins de traits laissant dans le cœur ou la mémoire une marque ineffaçable : sermon de Wit, traitant notamment du mariage; sermon de Study, sur la Bible et sur les arts et les lettres; sermon de Clergie, d'Ymagynatyf; dialogues de Hawkyn (vie active) et de Patience; sermons de Foi, Espérance et Charité. Plusieurs visions coupent ces discours : vision de l'arrivée du Christ à Jérusalem et de la passion; vision de l'enfer attaqué par Jésus et défendu par Satan et Lucifer à coups de canon, des canons de bronze « brasene gonnes », invention alors récente et qui paraissait spécialement infernale. Le Satan de

Milton, qui avait eu cependant trois cents ans pour améliorer sa tactique, ne trouvera pas mieux; ses batteries sont rangées en bon ordre; un de ses fidèles est debout derrière chaque pièce, mèche allumée; à la première décharge, « anges et archanges roulent les uns sur les autres », dans des postures « ridicules » :

By thousands, Angel on Archangel rolled.

Les diables, mis en gaîté par ce spectacle, rient bruyamment, et il nous est difficile de prendre cette tuerie d'anges au tragique[1].

Dans nos *Visions,* le Christ, vainqueur de l'enfer, en tire les âmes qui attendaient sa venue, et le poète s'éveille au son des cloches, le matin de Pâques.

Le poème se termine parmi des apparitions lugubres : c'est l'Antechrist, la Vieillesse, la Mort. Les années se sont écoulées, la mort approche; il ne reste plus qu'un peu de temps à vivre; comment l'employer « le mieux possible (*Dobet*)? Conseille-moi, Nature! » s'écrie le poète. — « Aime! » répond Nature :

Lerne to love quod Kynde · and leve of alle othre.

III.

Chaucer, avec son génie et ses mérites de toute sorte, sa gaîté et sa bonne grâce, sa faculté d'observation et ses curiosités, a tracé une immortelle peinture de l'Angleterre au moyen âge. Sur certains points, cependant,

[1] *Paradise lost*, chant VI, vers 601; invention des canons, vers 470

le tableau est incomplet et il faut emprunter à Langland des traits pour l'achever.

Toutes les classes de la société ont leur place dans Chaucer ; mais, grâce à l'horreur du poète pour la vaine abstraction, les types représentant chaque classe sont si nettement caractérisés, sont si bien eux et personne autre, qu'en les voyant, on pense à eux et à personne autre ; on est si absorbé par la contemplation de l'individu, qu'on ne songe plus à la classe, à l'ensemble, à la nation.

Les passions actives et non abstraites des foules ; les laves souterraines qui bouillonnent sous une mince couche de bon ordre et d'administration régulière ; toutes les possibilités de volcans que représente ce feu intérieur, sont constamment présentes, au contraire, à la pensée du visionnaire. Des grondements se font entendre et annoncent les tremblements de terre. L'Angleterre fougueuse et passionnée, qui produisit la grande révolte de 1381 et l'hérésie Wyclifite, qui produira les cavaliers et les puritains, est en essence dans le livre de Langland ; on la devine, on la pressent. Le livre de Chaucer n'est pas en contradiction avec cette Angleterre, sans doute, mais il la masque et la laisse oublier. Dans leurs colères, les individus de Chaucer échangeront des coups de poings sur la grand'route ; dans leurs colères, les foules de Langland saccageront le palais de Savoie et prendront la Tour de Londres.

Langland nous fournit ainsi ce qu'on ne trouve chez aucun de ses contemporains : des foules, des groupes, des classes, vivants et individualisés : classe marchande, monde religieux, Communes d'Angleterre. Il est le seul auteur qui donne une idée suffisante et contemporaine

de ce phénomène grandiose : la puissance du Parlement. Chaucer, qui fut lui-même membre de l'assemblée, y envoie son franklin; il mentionne la chose et c'est tout : le rôle du franklin dans ce groupe, parmi cet ensemble d'êtres n'est pas décrit; en revanche, une peinture excellente nous le représente tenant table ouverte chez lui, faisant servir en abondance chapons, perdreaux et sauce piquante. Ici sa personnalité est en relief; elle se détache. Mais là-bas, à Westminster, le franklin sans doute se perdait dans l'*ensemble*, et les ensembles n'intéressaient pas Chaucer.

Dans deux documents sans plus, la puissance des Communes d'Angleterre apparaît grande et saisissante, comme elle fut dans la réalité, et ces documents sont : les Rôles où furent inscrits les actes du Parlement et le poème de William Langland. Nul, avant lui ni de son temps, ne vit si juste. Toute l'organisation de l'État anglais est résumée en un vers d'une énergie admirable, où le poète représente le roi entouré de son peuple : « Chevalerie le conduisait; puissance des Communes le faisait régner[1]. » La puissance des Communes est toujours présente à l'esprit de Langland; il constate l'impossibilité de se passer d'elles. Quand le roi est tenté de mettre en avant sa prérogative et esquisse, en ses discours, une sorte de théorie du droit divin; quand il parle, comme devait faire peu d'années après Richard II, et comme firent plus tard les Stuarts; quand il se vante d'être le maître de tous, d'être la tête des lois, dont le clergé et la commune ne sont que les membres, Lang-

1 . . . . Knyghthod hym ladde,
Might of the communes · made hym to regne.

B. Prol. 112.

land l'arrête et, par la bouche de Conscience, ajoute une clause menaçante : « Sous la condition, dit-il, que tu protèges et gouvernes l'État selon les règles de la raison, du bien et du vrai [1]. » La déposition de Richard, accusé plus tard d'avoir dit, juste dans les mêmes termes, « qu'il dictait de sa bouche les lois de son royaume [2] », et la chute des Stuarts, sont en essence dans ces mots quasi-prophétiques.

Aussi, sur presque toutes les questions qui troublaient les esprits au quatorzième siècle, est-il de l'avis des Communes et, en suivant les rôles du Parlement, on peut trouver la contrepartie ou la confirmation de ses arrêts. Par moments, en lisant son ouvrage, on croirait lire une transcription poétique du compte rendu des séances. De même que les Communes, Langland est partisan des anciennes divisions des classes, du maintien du servage, de la réglementation des salaires par l'État; il n'a que haine pour les banquiers lombards et juifs, pour les pourvoyeurs royaux, les marchands accapareurs. De même que les Communes, il veut la paix avec la France; son attention est concentrée sur les affaires proprement anglaises; les guerres lointaines l'inquiètent; il eût aimé qu'on s'en tînt à la paix de Brétigny [3]; il souhaite qu'on ne recommence pas les croisades. Il est avant tout *insulaire*. De même que les Communes, il reconnaît l'autorité religieuse du pape, mais il proteste contre l'abus qui en est fait et contre l'immixtion du souverain pontife dans les affaires temporelles. L'extension prise par le pouvoir papal en An-

[1] B. XIX. 474.
[2] *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 419.
[3] C. IV. 242.

gleterre lui paraît excessive; il proteste contre les appels en cour de Rome sur des affaires anglaises; il juge que les richesses de l'Église lui sont nuisibles; il partage le sentiment des Communes sur ce qu'elles appellent, en plein Parlement : « la pécheresse cité d'Avignon »[1]. Il s'indigne contre les évêques, les maîtres, les docteurs, qui se laissent domestiquer et sont « les serviteurs des lords et des ladies et leur tiennent lieu d'intendants[2] ».

Descendant ainsi, de degrés en degrés, Langland arrive à la tourbe étrange, grimaçante, impardonnable des menteurs, des fripons et des fourbes, qui trafiquent des choses saintes, absolvent pour de l'argent, vendent le paradis, trompent les niais et semblent avoir obtenu privilège de « mentir, leur vie durant[3] ». Dans le dernier cercle de son enfer, où il les fouette d'incessantes railleries, le poète enferme pêle-mêle tous ces mécréants bien repus, parasites vivaces qui disjoignent les tuiles et les pierres du saint édifice, si bien que le vent y pénètre et la pluie y tombe : frères éhontés, marchands d'indulgences, pèlerins, ermites, toutes gens qui n'ont de saint que l'habit et dont l'exemple, si on n'y met bon ordre, enseignera au monde le mépris et de l'habit, et de ceux qui le portent, et de la religion qui les tolère et les nourrit.

A ce niveau, dans ces bas-fonds, parmi les recoins sombres où il dirige le rayon de sa lanterne, Langland ne ménage rien; il rit d'un rire féroce que les échos répètent, et les oiseaux de nuit s'envolent effarés. Ce n'est pas le rire de Chaucer, rire déjà moins léger que

[1] « Bon Parlement » de 1376.
[2] B. Prol. 87.
[3] B. Prol. 49.

le rire de France; ce n'est pas ce rire joyeux qui, sur la route de Cantorbéry, accueille les discours du montreur de reliques et les sermons intéressés du frère à Thomas malade; c'est un ricanement douloureux et terrible, avant-coureur de la catastrophe finale et du jugement : ce qu'ils ont entendu dans la plaine de Malvern, les maudits le réentendront un jour dans la vallée de Josaphat. Force leur est donc de sortir de leurs trous, et ils paraissent au jour, hideux et grotesques, imprégnés de l'humidité de leurs noirs caveaux. Le soleil les aveugle, le grand air les étourdit; ils font la plus piteuse figure. A l'inverse des pèlerins de Cantorbéry, ils ne bénéficieront pas de l'indulgence que met dans les cœurs la gaîté du ciel, par une matinée d'avril. Ils apprendront à connaître la différence entre le rire qui pardonne et le rire qui tue. Langland les prend, les laisse tomber, les reprend; jamais il n'est las de ce plaisir féroce; il nous les présente séparément, et ailleurs en paquets : tas de pardonneurs, « paquets d'ermites »; pèlerins qui courent à Saint-Jacques, à Rome, à Rocamadour en Guyenne, qui ont fait visite à tous les saints; mais cherchent-ils jamais sainte Vérité? Non, jamais! Se douteront-ils, quelque jour, du vrai endroit où ils trouveraient saint Jacques? « Saint Jacques est là où les pauvres gisent malades, dans les prisons, dans les chaumières[1]. » Ils vont chercher saint Jacques en Espagne, et saint Jacques est à leur porte; ils le coudoient chaque jour, et ils ne le reconnaîtront jamais.

Quel spectacle nous consolera de toutes ces tristesses? Ce sera celui de l'homme pauvre et désintéressé, du

[1] B. Prol. 46; XII. 37; V. 57; C. V. 122.

travailleur de la terre, probe et courageux. C'est une des originalités de Langland : le guide qu'il s'est choisi diffère autant du Virgile de Dante que de l'Amant suivi par Guillaume de Lorris à travers les sentiers du jardin de la Rose. Le visionnaire anglais se laisse conduire par Pierre le Laboureur, et c'est là, de sa part, une très grande originalité. Pierre est la cheville ouvrière de l'État et réalise l'idéal de désintéressement, de conscience, de raison, dont l'âme du poète est remplie; il est le vrai héros de cette épopée. Courbé sur le sol, patient et persévérant comme les bœufs qu'il aiguillonne, il poursuit chaque jour sa tâche sacrée; les années passent et il blanchit, et de l'aurore au crépuscule de la vie, il suit sans relâche le même sillon sans fin, poursuivant derrière sa charrue son éternel pèlerinage. Autour de lui, les paresseux dorment, les insouciants chantent; ils prétendent animer les autres par leurs bourdonnements; ils font des roulades : « Hoy! troly lolly! » Pierre nourrira tout le monde, sauf ces inutiles; il ne nourrira pas Jacques le jongleur, ni Jeannette la folle fille, ni Daniel le joueur de dés, car tous ceux dont le nom est inscrit « dans la légende de vie » doivent prendre la vie au sérieux[1]. Il n'y a nulle place, en ce monde, pour les gens qui ne sont pas *earnest;* toute classe qui ne remplit pas sincèrement ses devoirs et se contente d'à peu près, qui les remplit sans conviction, sans passion, sans plaisir, sans chercher à atteindre le meilleur résultat possible et à faire mieux que la génération précédente, périra. A plus forte raison périra la classe qui cesse de justifier ses privilèges par ses services : c'est la grande loi mise

[1] B. VI. 71, 103; C. IX. 122.

en lumière de nos jours par Taine. Le poète lance à la poursuite des indolents, des insouciants, des empressés, qui font grand bruit et besogne nulle, un ennemi plus terrible et plus réel alors qu'aujourd'hui : la faim. Pierre se charge des gens sincères, et Faim des autres. Toute cette partie du poème n'est rien autre chose qu'une éloquente déclaration des devoirs, et c'est une des plus belles pages de cette « Divine Comédie » des pauvres gens.

IV.

Langland parle comme il pense, impétueusement ; il se fait en lui une sorte de dédoublement, il est la victime et non le maître de sa pensée ; et sa pensée est tellement une entité à part, avec des vouloirs contredisant ses désirs, qu'elle lui apparaît dans les solitudes de Malvern, et des vers entendus depuis reviennent à la mémoire :

> Je marchais un jour à pas lents,
> Dans un bois, sur une bruyère;
> Au pied d'un arbre vint s'asseoir
> Un jeune homme vêtu de noir
> Qui me ressemblait comme un frère...

« Dans une solitude sauvage », avait dit le poète du quatorzième siècle, « sur la lisière d'un bois,... arrêté au pied d'un tilleul contre lequel je m'appuyais,... il me sembla voir un homme de haute taille et tout pareil à moi-même. Il s'approcha et m'appela de mon vrai nom. Qui es-tu, dis-je, toi qui sais mon nom?

« — Tu le sais bien, dit-il, et personne mieux que toi.

« — Le saurais-je en vérité?

« — Je suis, dit-il alors, ta Pensée. Depuis des années je t'accompagne. N'as-tu jamais avant observé ma présence [1]? »

Pensée fait de Langland ce qu'elle veut, elle règne. Aussi, rien de voulu, de préparé, de combiné dans son poème; il obtient des effets artistiques, mais sans en rechercher aucun; jamais il ne choisit ou coordonne. Il passe d'un sujet à l'autre brusquement, sans meilleure transition qu'un « et alors » ou un « sur ce ». Et alors, la scène change, nous sommes transportés à cent lieues, parmi des personnages tout différents, et souvent il ne sera plus question des premiers. Bien plus, les premiers parfois reparaissent, mais ils ne sont plus les mêmes. Piers Plowman personnifie tantôt l'honnêteté populaire, tantôt le pape, tantôt le Christ; Dowel, Dobet et Dobest ont deux ou trois significations différentes. Il n'y a pas plus de transitions dans l'œuvre de Langland qu'on n'en trouve à l'opéra; un coup de sifflet du machiniste, un « et alors » du poète : le palais des cieux s'évanouit et nous sommes dans une taverne fumeuse de Cornhill, à Londres.

Les nuages passent dans le ciel et parfois s'abaissent sur la terre; leur densité varie, ils prennent toutes les formes; ce sont par moments de molles buées incer-

[1] And thus I went wide-where · walkynge myne one,
By a wide wildernesse · and bi a wode-syde...
And under a lynde uppon a launde · lened I a stounde...
A moche man as me thoughte · and lyke to my-selve
Com and called me · by my kynde name.
« What artow », quod I tho · « that thow my name knowest? »
« That thow wost wel, » quod he · « and no wyghte bettere. »
« Wot I what thow art? » · « Thought », seyde he thanne,
« I have suwed the this sevene yere · sey thou me no rather? »

B. VIII. 62. — Musset, *Nuit de Décembre*.

taines, arrêtées au pli des montagnes et qui monteront vers le ciel imprégnées du parfum des tilleuls en fleurs; ailleurs ce sont des nuages de tempête, chargés d'orages menaçants, et qui roulent avec le tonnerre. La nuit vient et tout à coup les ténèbres sont déchirées par une lumière si ardente que la plaine, pendant une seconde, a repris les couleurs de midi, et l'obscurité est retombée plus épaisse. Le poète se meut parmi les réalités et les abstractions, et parfois les premières s'évanouissent en brouillards et les secondes, au contraire, se condensent en des êtres de chair, tangibles et lourds. On songe aux collines de Malvern dont les buées sont si fines qu'on ne peut pas dire : ici elles finissent et là elles commencent.

Dans le monde des idées morales, comme parmi les réalités de la vie matérielle, Langland excelle à résumer subitement, en un seul éclair mémorable, toute la doctrine qu'enfermaient dans leurs sermons nuageux ses prêcheurs abstraits. Il atteint alors les plus hauts degrés de l'éloquence, sans avoir recherché le moindre effet artistique. C'eût été chez tout autre un résultat voulu. Ici l'effet est aussi imprévu pour l'auteur que pour le spectateur. Il a si peu de prétention à ces réussites d'art que jamais il ne nous laisse sur les grandes impressions qu'il produit par leur moyen; il les *utilise;* avec son éclair, il allume des veilleuses.

Le trait dominant de son caractère, sa sincérité passionnée, contribua puissamment à rendre durable l'influence de son poème. A chaque vers, se manifeste la grande haine invétérée de Langland pour tout ce qui est apparence vaine et imposture, pour tous les contraires de conscience, désintéressement, sincérité. C'est

là sa grande et fondamentale indignation ; toutes les autres en découlent. Il est pénétré de l'idée du sérieux de la vie ; or il vivait à une époque où, le moyen âge approchant de sa fin, de même que dans toutes les fins de périodes, on ne prenait plus au sérieux aucun des sentiments ou des croyances qui avaient fait la force des générations précédentes. Il voyait sous ses yeux des chevaliers traiter la guerre comme une partie de chasse, des gens instruits considérer les mystères de la religion comme un délassement pour l'esprit et un sujet de conversation après les repas ; les chefs du troupeau ne s'occuper des brebis que pour les tondre. Lady Meed, sous les traits d'Alice Perrers, partageait la couche du roi !

Sur tous ces gens et sur toutes ces choses, Langland crie : anathème ! Le manque de sincérité, le « faux semblant » et le « merveilleux semblant » (mot de Rutebeuf) lui inspirent une haine intransigeante. C'est pour lui le point capital, la pierre de touche du bien et du mal, la marque qui distingue le bon et le mauvais citoyen. Il y revient sans cesse, sans se lasser, par sermons, épigrammes, portraits, caricatures ; il grandit, répète, multiplie ses images et ses préceptes, de façon à accroître l'idée de nombre et l'impression de danger, et dans la pensée qu'enfin sa terreur deviendra nôtre et que nous partagerons son aversion. Aussi, à perte de vue, indéfiniment, parmi les brouillards, à travers les rues, au porche des églises, sous la monotone mélopée de ses sermons, parmi les sifflements de ses satires, fait-il grimacer, d'une horrible contracture, le visage de Faux-Semblant, le non sincère. Faux-Semblant, c'est le roi qui règne sans conscience, c'est le chevalier corrompu

par Lady Meed, l'homme de loi sans cœur, le marchand sans honnêteté, le frère, le pardonneur, l'ermite qui cachent, sous l'habit des saints, des cœurs de damnés; c'est le pape même, qui vend les bénéfices; ce sont les histrions, les saltimbanques, les balladins, les parasites qui colportent de vaines histoires et aident à oublier le sérieux de la vie. Du pape pervers au balladin menteur, tous ces hommes sont le même homme; c'est l'Imposteur; anathème sur lui! Du plus loin que Langland aperçoit Faux-Semblant, l'horreur et la colère l'aveuglent; il semble qu'il soit en présence de l'Antechrist.

On imagine si, dans de pareils cas, il est maître de son langage et capable de le mesurer. Pour lui, dans les questions de cet ordre, il n'y a pas de nuances ni d'atténuations possibles; on est avec Faux-Semblant ou contre Faux-Semblant; transiger c'est trahir, et quoi de pire qu'un traître? Il arrive ainsi, de degré en degré, à résumer sa pensée dans des propositions comme celle-ci : « Celui qui donne de l'argent à un amuseur est pire que Judas[1]! » Si on avait parlé d'exagération, il aurait haussé les épaules; pour lui, le doute n'est pas possible, cette proposition, c'est l'évidence même.

Aucune transaction! Traversez la vie debout, entre les droites murailles du devoir, sans vous soustraire à vos obligations, et sans empiéter sur le devoir d'autrui. Faire immodérément son devoir et prendre sur soi celui des autres, c'est troubler l'ordre des choses, c'est presque une manière d'imposture; le chevalier fera la guerre et ne perdra pas son temps à jeûner et à se donner la discipline; le chevalier qui jeûne est un mauvais chevalier.

[1] B. IX. 90.

Bien des joies sont permises; elles sont comprises, comme des parterres de fleurs, entre les droites murailles du devoir ; les fleurs d'amour elles-mêmes y poussent sous le ciel et il est permis de les cueillir. Mais prenez garde à cet insaisissable et merveilleux Protée féminin, Lady Meed, la grande corruptrice. Sous les formes les plus diverses, elle réapparaît toujours; on dirait que l'aspic du paradis terrestre soit devenu l'immense reptile qui entoure le monde.

Cette haine est sans bornes, mais c'est la seule; il y a place à côté d'elle, dans le cœur du poète, pour des trésors de pitié et de miséricorde. L'idée de tant de Sarrazins et de Juifs damnés lui est odieuse; il croit à une conversion générale : « Le Christ nous a tous appelés, vienne qui veut, Sarrazins, schismatiques et Juifs aussi[1] ! » Il y a quelque chose de pathétique dans la manière dont il montre aux malheureux et aux souffrants, qui mourront avant d'avoir vu le mieux promis, les trois mots qui les aideront dans leurs peines : « *Fiat voluntas tua!*[2] » La vérité est que ce passionné, ce souffrant, cet indigné, avait peut-être, sous sa rude écorce, une âme tendre; et c'est ainsi qu'il a pu condenser son idéal de vie en cette belle devise : *Disce, Doce, Dilige;* c'est pour lui, Dowel, Dobet et Dobest : « Apprends, enseigne, aime[3]. »

La langue du poète est, si l'on peut ainsi dire, comme lui-même, avant tout, *sincère*. Chaucer voulait que les mots fussent « cousins des faits ». Langland suit la même doctrine. Autant son langage est abstrait et fluide, indé-

[1] B. XI. 114.
[2] B. XIV. 47.
[3] B. XIII. 137.

terminé, sans contours, dans les passages mystiques où il discute avec de nuageuses abstractions, autant le style devient nerveux et bref lorsqu'il retourne aux réalités, autant il est éloquent et superbe aux moments d'émotion. Dans ces derniers cas, il forgera un mot nouveau ou en pliera un ancien, au risque de le fausser, plutôt que de laisser un vide entre l'idée et l'expression; il lui faut l'adhérence absolue, que les deux ne fassent qu'un. Si les marchands étaient honnêtes ils ne « charpenteraient pas si haut[1] » (ils ne se construiraient pas de si belles maisons). Ailleurs, dans les passages réalistes, les termes les plus bas de la langue, les images grossières et appropriées au milieu se multiplient sous la plume du poète de telle manière qu'il ne saurait convenir d'en donner des exemples.

Son vocabulaire est le vocabulaire normal de la période, le même, à peu près, que celui de Chaucer. On a reproché à ce dernier d'avoir, en imitant le ton de la Cour, donné droit de cité, dans la langue anglaise, à quantité de mots français. Le reproche est injuste, car Langland, qui certainement n'imitait pas le ton de la Cour, en emploie à peu près la même quantité.

Le dialecte du visionnaire est composite et offre un mélange de formes diverses, celles qui dominent toutefois sont celles du dialecte du centre « Midland »; c'est à peu près le dialecte de Chaucer, « East Midland, » lequel, survivant aux autres, est devenu par la suite la langue anglaise définitive.

La prosodie de Langland diffère entièrement de celle de Chaucer et par là le visionnaire se rattache plus

[1] « Thei timbrede not so hye. » A. III. 76.

étroitement que le conteur au passé germanique de la race. L'ornement principal des vers français, la rime, adopté par Chaucer, est rejeté par Langland, qui donne aux siens l'ornement principal, aimé des Anglo-Saxons, des Germains et des Scandinaves, l'allitération[1].

Tandis que l'auteur continuait de vivre obscur et inconnu, les *Visions*, à peine écrites, se répandaient en Angleterre et y acquéraient une popularité considérable. Malgré le temps écoulé et des destructions sans nombre, il reste encore quarante-cinq manuscrits plus ou moins complets du poème. « Piers Plowman » devint vite un signe et un symbole, une sorte de mot d'ordre, la personnification de la classe ouvrière dans ce qu'elle offre de plus honnête et de plus courageux. John Ball invoque son autorité dans sa lettre aux paysans révoltés du comté d'Essex, en 1381[2]. Le nom de Piers figura comme un attrait sur le titre de nombreux traités; il y eut, dès le quatorzième siècle, des « Credo » de Piers Plowman, des « Complaintes » du Plowman, etc. On usa du crédit de Piers, au temps de la Réforme, et on fit demander par lui la suppression des abus et la transformation de l'ancien ordre de choses. Il figura même sur le théâtre. Langland eût été parfois bien surpris de voir quelles tâches on assignait à son héros.

[1] Les vers de Langland contiennent, d'ordinaire, quatre syllabes fortes, deux dans chaque hémistiche; les deux syllabes fortes du premier hémistiche, et la première syllabe forte du second hémistiche sont allitérées et commencent par les mêmes « lettres-rimes ». Il suffit d'ailleurs, pour que l'allitération existe, si les lettres-rimes sont des consonnes, que ces consonnes aient des sons analogues, et si ce sont des voyelles, que toutes soient des voyelles; l'identité absolue n'est pas nécessaire. Ex. (début du poème) :

I *sh*ópe me in *sh*roúdes · as I a *sh*épe wére.

[2] Walsingham, *Historia Anglicana*, t. II, p. 33 (*Rolls*).

A eux deux, Chaucer et Langland, les deux grands poètes de la période, représentent tout l'esprit anglais et les deux races qui ont formé la nation. L'un se rapproche davantage de la race lucide, énergique, décidée, pratique, amie des lignes droites et régulières, la race des Celtes latinisés; l'autre, de la race qui connut le plus profondément et surtout le plus tôt les aspirations passionnées et mystiques, les bercements et les déchirements alternés des espérances et des désespoirs, la race des Anglo-Saxons. Et pendant que Chaucer dort comme il convient, sous les voûtes de Westminster, quelque touffe ignorée des mousses de Malvern recouvre peut-être, comme il convient aussi, la cendre du rêveur dont Piers Plowman fut le héros.

CHAPITRE V.

LA PROSE AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Depuis longtemps et jusqu'à nos jours, le titre de « père de la prose anglaise » a été porté par sir John Mandeville, de Saint-Alban, chevalier, qui « en nom de Dieu glorieux », avait quitté son pays l'an de grâce 1322, « le jour de Saint-Michel », et était revenu en Europe, après une absence de trente-quatre ans, deux fois plus que Robinson n'en demeura dans son île déserte.

Ce temps est passé. Le brave chevalier de Saint-Alban qui avait tant vu et tant conté, a diminué aux regards, a perdu sa solidité et ses contours, et s'est effacé comme une fumée dans le ciel. Sa cuirasse, ses exploits, ses voyages, son livre, son nom : fumée que tout cela. On lui a d'abord retiré la qualité de conteur véridique, puis, sur les trois versions de son livre, française, anglaise et latine, on lui en a retiré deux, ne lui laissant que la première. On vient enfin de lui retirer l'existence, ne lui laissant plus rien du tout. Sir John Mandeville, chevalier, de Saint-Alban, qui passa la mer en 1322, est un mythe et n'a jamais existé. Il est allé rejoindre au royaume des ombres et pays de nulle part son contemporain

le fameux « Ami de Dieu de l'Oberland » qui lui aussi a cessé, depuis quelque temps, d'avoir existé.

Une chose toutefois demeure et ne saurait être effacée : c'est le livre de voyages qui porte le nom de Mandeville, dont la traduction est un des meilleurs et plus anciens spécimens de prose anglaise coulante et simple.

I.

Le phénomène usuel, déjà signalé à propos des Anglo-Saxons, se reproduit chez le nouveau peuple d'Angleterre. La poésie, pendant longtemps, paraît seule digne de mémoire ; les premiers monuments littéraires de la nouvelle langue, pour qui la dépense du parchemin ait été faite, sont tous ou peu s'en faut des poésies ; on écrit en vers même dans des genres pour lesquels la prose semble éminemment faite, tels que l'histoire. Robert de Gloucester écrit ses chroniques en vers anglais, comme Wace et Benoît de Sainte-More avaient rédigé les leurs en vers français. On est lent à remarquer qu'il y a un art de la prose, très délicat, très difficile, très digne de soins, et que c'est un tort de la traiter en instrument vulgaire dont tout le monde peut se servir sans avoir appris, et de se borner à faire, comme tout le monde, de la prose sans le savoir.

A l'époque où nous sommes, et grâce au recommencement occasionné par la Conquête, la prose anglaise se trouve fort en retard sur la française. Au quatorzième siècle, si nos poètes sont médiocres, nos prosateurs sont exquis ; déjà aux douzième et treizième, nous avions eu, outre Joinville, beaucoup de conteurs charmants qui

nous avaient dit en prose quantité de choses délicieuses, les amours d'Aucassin et de Nicolette par exemple ; maintenant, sans parler de la suite des conteurs, nous avons Froissart, et le nommer c'est tout dire ; car tout le monde a lu de lui quelques pages du moins, et une page de Froissart, prise au hasard, n'importe où dans son œuvre, suffit à le faire aimer. Le langage coule, clair, limpide, murmurant comme une eau de source ; et déjà, malgré cette spontanéité, on sent de l'art ; Froissart trie et choisit ; ce n'est pas à ses yeux une médiocre qualité que celle d' « historien » qu'il se donne ; il cherche à s'en rendre digne. La source jaillit au fond des bois, et sans que l'eau soit troublée, l'artiste sait par moments en varier le cours, la distribuer en filets, la faire rejaillir en fontaines.

En Angleterre, rien qui approche de cet art à peine perceptible et cependant savant, mélange d'instinct et de vouloir, et bien des années passeront encore avant que la prose devienne un art, à l'égal du vers. Au quatorzième siècle, on continue à ne se servir de la prose anglaise, la plupart du temps, que faute de mieux, par nécessité, pour se faire mieux comprendre, et c'est ainsi que ses monuments sont surtout des traductions, des traités scientifiques ou religieux, des sermons. Un Froissart anglais eût à cette époque écrit en latin. Plusieurs des chroniques composées dans les monastères, à Saint-Alban et ailleurs, sont rédigées d'un style alerte et chaleureux, qu'échauffent tour à tour l'enthousiasme et l'indignation ; les hommes et les événements sont librement jugés ; le détail caractéristique a sa place ; les personnages vivent et remuent et prononcent des paroles dont on croirait entendre le son. Il faut lire dans

Walsingham le récit de la révolte des paysans de 1381, avec la prise de Londres qui s'ensuivit, l'occupation de la Tour et du Palais de Savoie, le massacre de l'archevêque[1], l'acte héroïque du paysan Grindecobbe qui, libéré sous condition qu'il persuadera aux révoltés de se soumettre, va les joindre et leur dit : « Faites aujourd'hui ce que vous auriez fait, si j'avais été décapité hier à Hertford[2] », et retourne à sa prison pour subir la mort. Tous les détails y sont, même parfois le simple détail pittoresque : les révoltés s'arment comme ils peuvent, de bâtons, d'épées rouillées, de vieux arcs tout noirs de fumée, de flèches « à qui il ne restait qu'une plume ». Le récit de la mort d'Édouard III dans les mêmes annales est d'une grandeur lugubre et tragique. Dans la *Chronique d'Angleterre*[3], des pages véhémentes sont inspirées à l'auteur anonyme par la haine dont il brûle pour Jean de Gand : toutes pages qui compteraient parmi les meilleures de l'ancienne littérature anglaise, si les historiens n'avaient dédaigné le langage national. Le préjugé contre la prose continuait. Pour l'admettre aux honneurs du parchemin il fallait d'abord l'anoblir : à cela servait le latin.

Cependant on commence à traduire, et c'est déjà un progrès. Jean de Trevisa, né en Cornouailles, curé de

[1] *Historia Anglicana*, t. I, pp. 453 et s. Du même : *Gesta abbatum monasterii Sancti Albani*, 3 vol., *Ypodigma Neustriæ*, 1 vol. éd. Riley (*Rolls*), 1863, 1876.

[2] *Ibid.*, t. II, p. 27. V. *supra*, p. 207.

[3] *Chronicon Angliæ* 1328-88 (*Rolls*), éd. M. Thompson, 1874, 8°. M. Thompson a démontré que, contrairement à l'opinion reçue, Walsingham a été copié par ce chroniqueur au lieu de s'en inspirer lui-même. Mais le livre est important à cause des passages contre Jean de Gand qu'on ne trouve pas ailleurs. Voir la scène, très vivement contée, du souper chez Jean d'Ypres, p. 123. Cf. *infra*, p. 437.

Berkeley, traduit à la course, avec pas mal de contre-sens, mais en style simple, la célèbre Histoire Universelle, *Polychronicon*, de son compatriote Ranulphe Higden[1] et l'encyclopédie scientifique, *De Proprietatibus Rerum*[2], de son autre compatriote Barthélemi l'Anglais Le premier de ses ouvrages, achevé en 1387, eut à la Renaissance l'honneur d'être imprimé par Caxton. Le second fut terminé en 1398.

La traduction anglaise des « Voyages de Mandeville » eut plus de popularité encore. Cette traduction est anonyme[3]. On sait aujourd'hui que le texte original des Voyages fut rédigé en français par Jean de Bourgogne, médecin, dit « à la Barbe », qui écrivit divers traités, un notamment sur la peste, en 1365, mourut à Liège en 1372 et fut enterré dans l'église des Guillemins où sa tombe se voyait encore à l'époque de la Révolution française[4]. Jean paraît avoir inventé le personnage de Mandeville comme Swift inventa Gulliver, et Defoe, Robinson. Main-

[1] *Polychronicon Ranulphi Higden... with the English translation of John Trevisa*, éd. Babington et Lumby (*Rolls*), 1865, 8 vol. 8°.

[2] V. *supra*, p. 207.

[3] *The buke of John Maundeuill, being the travels of sir John Mandeville Knight*, 1322-56, *a hitherto unpublished English version from the unique copy* (*Eg. ms.* 1982) *in the British Museum, edited together with the French text*, by G. F. Warner; Westminster, *Roxburghe Club*, 1889, fol. On trouvera dans l'introduction la série des preuves établissant que Mandeville n'a jamais existé; cette démonstration est établie d'après les découvertes de divers et notamment celles de M. E. B. Nicholson de la Bodléienne, Oxford. (Cf. art. d'H. Cordier dans la *Revue critique* du 26 oct. 1891). Une édition critique du texte français est préparée par la *Société des Anciens Textes*. La traduction anglaise fut faite après 1377 et deux fois revisée au début du quinzième siècle. Sur les emprunts faits à « Mandeville » par Christine de Pisan dans son *Chemin de long Estude*, voir *Romania*, t. XXI, p. 229, art. de M. Toynbee.

[4] L'église et ses dépendances furent vendues et démolies en 1798 : « Adjugés le 12 nivose an VI, à la citoyenne épouse J. J. Fabry, pour 46,000 francs. » Warner, *ibid.*, p. XXXIII.

tenant que sa fraude est découverte, le moins qu'on puisse faire est de rendre justice à son talent; pendant cinq siècles l'Europe a cru à Mandeville, et le mérite est d'autant plus grand, qu'il ne s'agissait pas seulement pour Jean à la Barbe de faire voyager son héros jusqu'à une île déserte : c'eût été chose trop simple. Non, il combine par avance Robinson et Gulliver; c'est Robinson à Brobdingnag; le chevalier arrive dans un pays de géants: il ne voit pas les géants, c'est vrai, mais il voit leurs moutons (le mouton primitif de l'Asie centrale); ailleurs les hommes ne se nourrissent que de serpents et sifflent comme eux; d'autres ont des figures de chiens: d'autres relèvent au-dessus de leur tête leur pied qui est immense et s'en servent comme d'ombrelle. Gulliver ne devait rien voir de si curieux. Le tout fut accepté : par les lecteurs du moyen âge avec enthousiasme; par les critiques de notre temps avec indulgence et bonté. Les mensonges les plus évidents furent excusés et même justifiés, et la fortune du livre fut telle qu'on en possède environ trois cents manuscrits, tandis que les voyages authentiques de Marco Polo subsistent dans soixante-dix-sept seulement. « Mandeville » eut plus de vingt-cinq éditions au quinzième siècle et Marco Polo seulement cinq[1].

Rien en effet de plus habilement persuasif que la manière dont Jean de Bourgogne présente son héros. C'est un personnage honnête, un peu naïf, un peu crédule peut-être, mais qui ne manque pas de bonnes raisons pour justifier au besoin sa crédulité; qui a beaucoup lu et ne se cache pas de l'usage qu'il fait des livres

[1] Warner, *ibid.*, p. v

d'autrui : il conte ce qu'il a vu et ce que d'autres ont vu. Car son intention est pratique : il veut écrire un guide et il reçoit ses renseignements de toutes mains. Ce sont sans doute des renseignements bien extraordinaires; mais Pline s'en porte garant. A qui se fiera-t-on, si l'on doute de Pline? Après une énumération de merveilles, le chevalier s'arrête et dit : sans doute vous ne me croirez pas; moi non plus je n'aurais pas cru si on m'avait seulement raconté ces choses et que je ne les eusse pas vues. Il était si sûr de son fait qu'il appelait la critique, demandant qu'on le corrigeât; c'est même un peu pour cela qu'il avait écrit en français : « Et sachez que j'eusse ce livret mis en latin pour plus brièvement deviser, mais pour ce que plusieurs entendent mieux roman (français) que latin, je l'ai mis en roman, par quoi que chacun l'entende, et que les seigneurs et les chevaliers et les autres nobles hommes qui ne savent point de latin ou peu, qui ont été outre mer, sachent et entendent si je dis vrai ou non; et, si j'erre en devisant, pour non souvenance ou autrement, qu'ils le puissent adresser et amender; car choses de long temps passées par la vue tournent en oubli et mémoire d'homme ne peut mie tout retenir ne comprendre[1]. »

Ainsi s'embarque notre chevalier imaginaire, muni de belles précautions oratoires, pour son grand voyage de découvertes à travers les livres de son cabinet. Parti donc de Saint-Alban, pour aller à Jérusalem, en Chine, au pays des cinq mille îles, il voyage et navigue à travers Pline, Marco Polo, Odoric de Pordenone[2], Albert d'Aix,

[1] Ms. Fr. 5637, fol. 4, à la Bibliothèque Nationale (quatorzième siècle).

[2] Sur les rapports d'Odoric et de Mandeville, voir Henri Cordier, *Odoric de Pordenone*, Paris, 1891, Introduction.

Guillaume de Boldensele, Pierre Comestor, Jacques de Vitry, les bestiaires, les récits de voyages, les recueils de contes, mettant à la suite des merveilles innombrables, assurant qu'il en omet beaucoup pour ne pas fatiguer notre foi : « car ce serait trop longue chose de tout deviser ». Aux merveilles sont mêlées beaucoup de réalités qui servirent à faire croire au reste, notées au passage, non pas sur les lieux, mais dans les auteurs. L'immense popularité de « Mandeville » contribua donc à vulgariser du moins la connaissance de quelques faits curieux et exacts. C'est ainsi qu'il décrit l'éclosion artificielle des œufs au Caire ; un « arbre qui produit de la laine » dont on fait des vêtements, c'est-à-dire le cotonnier ; un pays d'Asie où c'est un signe de noblesse pour les femmes d'avoir les pieds très petits, ce qui fait qu'on les leur resserre dans l'enfance pour qu'ils demeurent à la moitié de leur grandeur naturelle ; l'aiguille aimantée qui montre le nord aux navigateurs ; le pays des cinq mille îles (l'Océanie) ; la rotondité de la terre qui est telle que les gens des antipodes ont leurs pieds juste à l'opposé des nôtres et cependant ne tombent pas dans le ciel, pas plus que la terre elle-même n'y tombe, qui cependant pèse plus qu'eux. Si on part de son pays et qu'on navigue toujours dans le même sens, on finit par arriver à une terre où on entend parler sa propre langue : on est revenu à son point de départ

Au moyen âge, les Anglais étaient déjà passionnés pour les voyages ; Higden et d'autres avaient comme on a vu noté ce trait du caractère national. On imagine si ce récit d'aventures attribuées à l'un d'eux était fait pour leur plaire. Ils se délectèrent dans le livre de Mandeville.

L'ouvrage fut traduit sans retard[1]; il devint vite un des classiques de la langue anglaise; il servit, au moment où il parut, à vulgariser en Angleterre l'usage de la prose simple et alerte dont il était un modèle, le meilleur qu'on eût vu jusque-là[2].

Divers traités scientifiques et théologiques furent aussi rédigés en prose. Ceux de Richard Rolle, hermite d'Hampole, comptent parmi les plus anciens et les plus remarquables[3]. On en doit aussi quelques-uns à Chaucer; ils passent inaperçus dans la splendeur de ses autres œuvres et c'est justice. Chaucer écrivit en prose son conte du curé et son conte de Mélibée, tirés d'ouvrages français, une traduction de Boèce, un traité sur l'Astrolabe pour l'usage de son fils Louis, « litell Lowys my sone [4].» La prose de Chaucer est pénible et lourde, parfois obscure. Habitué à la poésie, il s'embourbe dans la prose;

[1] Un fragment fut même mis en vers : *The commonyng of Ser John Mandeville and the gret Souden ;* dans *Remains of the early popular Poetry of England,* p. p. Hazlitt, Londres, 1864, 4 vol., 8°, t. I, p. 153.

[2] Voici un échantillon de ce style. C'est la conclusion mélancolique de l'ouvrage, dans laquelle le voyageur fatigué, pareil à Robinson, se résigne enfin au repos : « And I John Maundeville, knyghte aboveseyd (alle thoughe I ben unworthi) that departed from owre contrees and passed the see the yeer of grace 1322, that have passed many londes and many isles and contrees, and cerched manye fulle straunge places, and have ben in many a fulle gode honourable companye and at many a faire dede of armes (alle be it that I dide none my self, for myn unable insuffisance) now I am comen hom (mawgre my self) to reste : for gowtes artetykes, that me distreynen, tho diffynen the ende of my labour, agenst my wille (God knowethe). And thus takynge solace in my wrecced reste, recordynge the tyme passed, I have fulfilled theise thinges and putte hem wryten in this boke, as it wolde come in to my mynde, the yeer of grace 1356 in the 34 yeer that I departede from owre contrees. Werfore I preye to alle the rederes and hereres of this boke, yif it plese hem that thei wolde preyen to God for me : and I shalle preye for hem. » Éd. Halliwell, Londres, 1866, 8°, p. 315.

[3] V. *supra*, p. 218.

[4] *A treatise on the Astrolabe addressed to his son Lowys by Geoffrey Chaucer*, 1391, éd. W. W. Skeat, 1872, 8°; voir *supra*, p. 346.

il s'arrête au moindre obstacle ; lui faut les chemins de l'air. Les oiseaux de haut vol sont mauvais marcheurs.

II.

Sous une forme différente, la prose prit cependant un certain essor en Angleterre, au cours du quatorzième siècle. Cette forme est la forme oratoire.

L'Angleterre de Chaucer et de Langland, cette Angleterre poétique dont la prose se formait si lentement, était déjà, comme on a vu, l'Angleterre parlementaire que nous connaissons. Elle défendait ses intérêts, marchandait avec le roi, écoutait les discours souvent très modestes que le prince lui adressait, ripostait par des remontrances souvent fort audacieuses. La chose de l'État étant déjà alors la chose de tous, tout homme libre la discutait ; la vie publique avait pris un développement auquel on ne pouvait rien comparer en Europe ; les serfs mêmes, en un jour de révolte, étaient capables de s'assigner un but et de suivre un plan : ils ravageaient le palais de Savoie pour marquer leur condamnation de Jean de Gand et de sa politique ; mais sans piller, afin de montrer qu'ils se battaient pour une idée[1] : « Afin que toute la nation sût bien qu'ils ne faisaient rien par amour du lucre, ils décrétèrent la peine de mort contre quiconque aurait l'audace de s'approprier aucun objet trouvé dans le palais. Les innombrables objets d'or et d'argent qui y étaient seraient brisés à coups de hache en menus morceaux et jetés dans la Tamise, ou dans les égouts ; les draps d'or et de soie seraient déchirés. Et ainsi fut fait[1]. »

[1] « Et ut patesceret totius regni communitati eos non respectu avaritiæ

Bien des discours éloquents furent prononcés à cette époque, paroles envolées dont le souvenir est perdu ; les plus passionnés, déclamés sur une lande ou dans une clairière au fond des bois, ne nous sont connus que par leurs résultats : ces paroles brûlantes ont fait sortir de terre des hommes armés. Ces discours-là étaient en anglais ; nous n'avons le texte d'aucun ; pour un toutefois, le plus célèbre de tous, nous avons un résumé en latin : c'est la fameuse harangue anglaise prononcée à Blackheath par le prêtre révolté John Ball, au moment de la prise de Londres[1].

Sous une forme plus réservée, qu'on eût pu appeler déjà la forme « parlementaire », mais souvent avec une audace et une éloquence surprenantes, les intérêts publics sont discutés pendant ce siècle, presque toujours en français, au palais de Westminster. Là, les documents abondent; les Rôles du Parlement, trésor incomparable,

quicquam facere, proclamari fecerunt sub pœna decollationis, ne quis præsumeret aliquid vel aliqua ibidem reperta ad proprios usus servanda contingere, sed ut vasa aurea et argentea, quæ ibi copiosa habebantur, cum securibus minutatim confringerent et in Tamisiam vel in cloacas projicerent, pannos aureos et holosericos dilacerarent... Et factum est ita. » Walsingham, *Historia Anglicana*, t. I, p. 457 (*Rolls*).

[1] « Ad le Blakebeth, ubi ducenta millia communium fuere simul congregata hujuscemodi sermonem est exorsus :

Whann Adam dalfe and Eve span
Who was thanne a gentil man?

Continuansque sermonem inceptum, nitebatur, per verba proverbii quod pro themate sumpserat, introducere et probare, ab initio omnes pares creatos a natura, servitutem per injustam oppressionem nequam hominum introductam, contra voluntatem Dei ; quia si Deo placuisset servos creasse utique in principio mundi constituisset quis servus, quisve dominus futurus fuisset. » Qu'ils détruissent donc les nobles et les gens de loi, comme le bon père de famille arrache les mauvaises herbes de son champ. Ainsi règneront la liberté et l'égalité : « Sic demum ... esset inter eos æqua libertas, par dignitas, similisque potestas ». *Chronicon Angliæ*, éd. Thompson (*Rolls*), 1874, 8°, p. 321 ; Walsingham, t. II, p. 32.

nous sont parvenus et rien de plus facile que d'assister, si l'on veut, à une session du temps des Plantagenets. De nombreux spécimens de questions et de réponses, de discours gouvernementaux et de discours d'opposition nous ont été conservés. De plus, une partie des édifices, lieux de la scène, subsiste encore aujourd'hui[1].

Tout d'abord, et avant l'ouverture de la session, une « générale proclamation » est lue dans la « grande salle de Westmoustier », ce hall construit par Guillaume le Roux, dont la charpente fut refaite par Richard II et qu'on a débarrassé naguère de ses encombrantes annexes[2]. Cette proclamation défend à tous et à chacun de venir au lieu où le Parlement siège, « armé de hoquetons, de plate (armure), d'épées et de longs couteaux et d'autres manières d'armes », car il en résulte des désordres si graves que les affaires sont entravées et que les membres du Parlement sont « effreietz » par ces longs couteaux. Puis, s'abaissant à de moindres sujets, la proclamation s'adresse aux gamins de Londres et leur défend de jouer aux barres dans le palais, ou de faire des niches aux passants, « comme de leur ôter leurs chaperons », ce que la proclamation appelle en son style parlementaire, « jeux non convenables ». Mais comme il faut respecter la liberté privée le plus possible, l'interdiction ne vise que la durée de la session[3].

Le jour de l'ouverture, le roi se rend à la salle des séances, où il constate fort souvent qu'il n'y a personne,

[1] *Rotuli Parliamentorum, ut et petitiones et placita in Parliamento*, Londres, 7 vol., fol. (dont un vol. d'index).

[2] Richard en fit une restauration générale et y employa des maîtres maçons anglais, « Richard Washbourn » et « Johan Swalwe ». Le contrat (endenture) est du 18 mars 1395; texte dans Rymer, 1705, t. VII, p. 794.

[3] *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 103, et *passim*.

beaucoup de députés ou « grands » ayant été retenus en route par le mauvais temps, les mauvais chemins ou autres empêchements [1]. Un autre jour est alors fixé pour l'ouverture solennelle des travaux.

Tout le monde étant enfin venu, le roi, les lords spirituels et temporels et les Communes se réunissent ensemble dans la « Chambre peinte ». Le chancelier expose l'objet de la réunion et les questions sur lesquelles on aura à délibérer. C'est l'occasion de discours, et nous avons le texte d'un bon nombre. Tantôt c'est une harangue simple, nette, pratique, énumérant sans emphase les points à traiter; tantôt c'est une déclamation fleurie, prétentieuse, ornée de jeux d'esprit, de citations, de compliments au roi, comme est, par exemple, le discours de l'évêque de Saint-David, Adam Houghton, chancelier d'Angleterre, en 1377 :

« Seigneurs et Sires,

« J'ai commandement de mon dit seigneur le Prince ci-présent, que Dieu sauve (le jeune Richard, héritier du trône), d'exposer la cause pourquoi ce Parlement fut summoné (convoqué). Et vrai est que les sages souffrent et ont désir d'ouïr les fous parler, et ce affirme Saint-Paul en ses Épîtres, comme il dit : *Libenter suffertis insipientes cum sitis ipsi sapientes*. Et pour tant que vous êtes sages et je fol, j'entends que vous avez désir de moi ouïr. Et une autre cause y est aussi, laquelle vous fera joie, si me voudrez ouïr. Car l'Écriture dit que chaque messager portant bonnes nouvelles, si doit être toujours

[1] Ex. 13 Éd. III, 17 Éd. III, *Rotuli Parliamentorum*, t. II, pp. 107, 135.

bien venu; et je suis messager vous portant bonnes nouvelles, par quoi je dois être à vous bien venu. »

Toutes ces gentillesses sont pour faire entendre que le roi Édouard III, alors sur le bord de la tombe, va un peu moins mal, ce qui doit être pour ses sujets une cause de joie. Une autre cause de joie, car tout en est pour le digne évêque, est cette maladie même, « car l'Écriture dit : *Quos diligo castigo* », ce qui prouve « que Dieu lui aime et qu'il est béni de Dieu ». Le roi va être un vase d'élection, un « vessel de grâce, *vas electionis*[1] ». Le chancelier continue ainsi fort longuement, sans se soucier du démenti que donnait à ses applications de la Bible le retour d'Alice Perrers auprès du vieux souverain.

Simon Sudbury, archevêque de Cantorbéry, qui devait mourir d'une mort si atroce, au huitième coup de hache, amputé d'une main qu'il avait portée à sa première blessure, parlait du même style. Il ouvre en ces termes le premier parlement de Richard II :

« *Rex tuus venit tibi.* — Seigneurs et sires, ces paroles que j'ai dites sont tant à dire en français : Votre Roi vient à toi. — Et sur ce, ledit Archevêque y dit plusieurs bonnes raisons accordant à sa thème et divisa sadite thème en trois parties par manière comme ce fut une prédication. »

Et en effet c'est une prédication; l'Évangile est cité à chaque instant et sert à des rapprochements inattendus : le jeune Richard est venu au Parlement, c'est justement comme la sainte Vierge qui alla voir sainte Élisabeth; la joie est la même : « *Et exultavit infans in utero ejus*[2]. »

[1] *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 361.

[2] *Ibid.* t. III, p. 3. Discours du même genre avec jeux d'esprit, par Tho-

Par bonheur, on ne se perdait pas toujours dans des sentiers aussi fleuris. William Thorpe, William de Shareshull, William de Wykeham, John Knyvet, etc., font des discours d'affaires, simples, brefs, allant droit au but : « Sires et vous de la Commune, dit le chancelier Knyvet, vous savez bien comment après la paix prise parentre notre seigneur le Roi et ses adversaires de France, et enfreinte par lesdits ouvertement... » le roi envoya des soldats et des nobles par delà la mer « pour *nous* défendre », ce qu'ils font ; mais ils sont fort pressés par l'ennemi. S'ils nous défendent, il faut que nous les aidions.

Le raisonnement est également clair dans les discours de Wykeham, et il associe avec la même habileté le Parlement aux actes du roi : « Sires, vous savez bien comment, au dernier Parlement, le Roi, *de votre assentiment*, reprit le nom de roi de France[1] »...

Ces discours entendus et les « receveurs » et « trieurs » des pétitions ayant été désignés[2], les deux chambres se divisent et délibèrent séparément ; les lords se retirent « en la chambre blanche » ; les Communes restent « en la chambre peinte » ; d'autres fois « fut dit à lesdites

mas d'Arundel, archevêque de Cantorbéry, pour ouvrir le premier parlement d'Henri IV : « Cest honorable roialme d'Angleterre q'est le pluis habundant Angle de richesse parmy tout le monde, avoit estée par longe temps mesnez, reulez et governez par enfantz et conseil de vefves... » 1399, *Ibid.*, p. 415.

[1] *Rotuli Parliamentorum.* Discours de Knyvet, t. II, p. 316, de Wykeham, t. II, p. 303. Le même Knyvet ouvre le Bon Parlement de 1376 par un discours du meme style sobre. Il appartenait a la magistrature et était très respecté. Il mourut en 1381.

[2] Ex : « Item, meisme le jour (c'est-à-dire le jour où la *générale proclamation* fut lue) fut fait une crie qe chescun qi vodra mettre pétition à nostre seigneur le Roi et à son conseil, les mette entre cy et le lundy prochein à venir... Et serront assignez de receivre les pétitions... les sousescritz. » *Ibid.*, t. II, p. 135.

Communes qu'ils se retraiassent par soi à leur ancienne place, en la maison du chapitre de l'abbaye de Westminster[1] », cet élégant « Chapter house » qui nous est familier, et qui avait été construit sous Henri III.

A ce moment avaient lieu les vrais débats, coupés par les discours les plus passionnés. Les Rôles n'en font pas mention et nous n'en avons qu'un faible écho ; on trouve la trace des sentiments qui agitaient les Communes dans les pétitions rédigées par elles et qui sont comme autant d'articles du marché qu'elles contractent. Car elles ne se laissent guère prendre aux belles et amoureuses paroles des orateurs du gouvernement ; elles sont pratiques et de sang froid ; elles feront des concessions si on leur en fait, avec clause résolutoire si le roi refuse : « En cas que les conditions ne fussent accomplies, ils ne seront pas tenus de faire l'aide[2]. » Les discussions sont longues et minutieuses dans les deux chambres ; ce ne sont pas des réunions pour la forme ; on ne se résoud pas à la légère : « Sur quelles choses », porte le compte-rendu des séances, « ils traitèrent fort longuement ». Dans un autre cas, les gens des Communes, de qui on attendait une réponse toute prête, déclarent « qu'ils veulent parler ensemble », et ils restent à discuter du 24 janvier jusqu'au 19 février. Trop heureux quand les députés ne déclarent pas « qu'ils n'oseront assentir, tant qu'ils eussent conseillé et avisé les Communes de leur pays », c'est-à-dire consulté leurs commettants. Et ce, bien que William de la Pole et autres, envoyés « de notre seigneur le Roi de delà (c'est-à-dire de France), en message, » eussent modestement expliqué l'urgence

[1] *Ibid.*, t. II, pp. 136, 363.

[2] T. II, p. 107, second Parlement de 1339.

du cas et exposé « la cause de la longue demeure qu'il avait faite ès dites parties, sans chevaucher sur ses ennemis[1] », cause qui était le manque d'argent.

Quand enfin les Communes ont pris leur décision, elles la font connaître en la présence des lords, par l'intermédiaire de leur *speaker*, ou, comme on disait en français d'alors, de « celui qui avait les paroles » pour elles. C'est dans ces réponses et dans les pétitions produites au même moment qu'on trouve les marques de la passion déployée lors des discussions en salle du chapitre. L'audace des réponses et des remontrances est extrême, et l'on devine par là avec quelle force et quelle ampleur l'éloquence civile, dont l'Angleterre produisit depuis de si beaux modèles, dut se déployer déjà à cette époque lointaine.

Le cas le plus remarquable est celui du Bon Parlement de 1376 où, après avoir délibéré à part, les Communes rentrent en séance et, par la bouche de Pierre de la Mare leur speaker, font le procès de la royauté : « Et puis après lesdites Communes vinrent en Parlement, y faisant protestation ouvertement qu'ils furent d'aussi bonne volonté et ferme propos d'aider à leur noble seigneur lige... comme onques y furent nuls autres, en aucun temps passé... Mais ils dirent que leur semblait pour chose véritable que si leur dit seigneur lige eût eu toujours entour de lui des loyaux conseillers et bons officiers... notre seigneur le Roi eût été bien riche de trésor, et partant n'eût mie grand besoin de charger sa Commune par voie de subside, taille ou autrement !... » Un réquisitoire spécial est dressé contre

[1] *Rotuli Parliamentorum*, t. II, premier parlement de 1339.

les principaux prévaricateurs; leur nom y est et leur crime; la maîtresse du roi, Alice Perrers, n'est pas oubliée. Suivent les pétitions des Communes dont la liste est énorme, cent quarante en tout, où les abus sont relevés un par un.

Autrefois, disent les Communes, avaient coutume « les évêchés... et les autres bénéfices de sainte Église, par sainte considération et pure charité, sans scrupule de convoitise ou de simonie, être donnés aux gens les plus dignes de clergie, de sainte vie et de nette conversation qui pussent être trouvés, qui voulaient demeurer sur leurs bénéfices, prêcher, visiter et confesser leurs paroissiens... Et si longtemps que ces bonnes coutumes furent usées, le royaume fut plein de toutes prospérités, comme de bonnes gens, et bonne loyauté de clercs et de clergie, qui sont deux choses qui toujours règnent ensemble...[1] » Les empiétements de la cour de Rome en Angleterre sont, pour tous gens de bien, « grand matière de tristesse et de larmes ». Maudite soit la « pécheresse cité d'Avignon » où règne la simonie, si bien qu'un « chétif qui nul bien ne sait et rien ne vaut » recevra un bénéfice de mille marcs, « par là où un docteur de

[1] *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 323. Ce discours fit grand bruit; on en a une autre analyse consignée dans la *Chronicon Angliæ* (rédigée par un moine du monastère de Saint-Alban dont l'abbé, Thomas de la Mare, siégeait au Parlement) : « Quæ omnia ferret æquanimiter [plebs communis] si dominus rex noster sive regnum istud exinde aliquid commodi vel emolumenti sumpsisse videretur; etiam plebi tolerabile, si in expediendis rebus bellicis, quamvis gestis minus prospere, tanta pecunia fuisset expensa. Sed palam est, nec regem commodum, nec regnum ex hac fructum aliquem percepisse... Non enim est credibile regem carere infinita thesauri quantitate si fideles fuerint qui ministrant ei », p. 73. Ce sont bien, comme on voit, les mêmes idées. A rapprocher, comme spécimen d'éloquence énergique, l'apostrophe adressée au comte de Stafford, par John Philpot, mercier de Londres, après son exploit naval de 1378. *Ibid.* p. 200.

Décret et un maître de Divinité sera lie d'avoir un petit bénéfice de vingt marcs! » Les étrangers bénéficiés en Angleterre, « jamais ne verront leurs paroissiens... et si est sainte Église plus détruite par tels mauvais chrétiens que par tous les Juifs et Sarrasins du monde... — Item fait à penser que Dieu a commis ses ouailles à notre Saint-Père le Pape pour les [faire] pâturer et non pour les tondre[1] ». Les Communes n'ont peur de rien; ni roi, ni pape ne sauraient leur fermer la bouche. En leur esprit germe obscurément l'idée que le royaume est à elles, et le roi aussi; elles exigent qu'on leur amène Richard, héritier du trône; elles veulent le voir; on le leur montre[2].

Malgré les progrès accomplis par la langue anglaise, le français continuait à être employé à Westminster. Il demeurait comme un signe de pouvoir et un emblème d'autorité, de même qu'on met encore des tours aux châteaux modernes, sans avoir l'intention de les défendre à coups de canons. C'était un signe, et ce signe a subsisté, puisque, comme il a été dit plus haut, la formule de la ratification des lois est encore aujourd'hui en français. L'anglais néanmoins commençait à s'infiltrer même à Westminster; à partir de 1363[3], les discours d'ouverture sont parfois en anglais; en 1399, la langue anglaise fut employée dans les principaux actes et discours concernant la déposition de Richard. Le lundi 29 septembre, le roi avait signé sa renonciation; le lendemain, une séance solennelle du Parlement eut lieu en présence

[1] *Rotuli Parliamentorum*, t. II, pp. 337 et s.

[2] 25 juin, 1376.

[3] Le discours de cette année fut prononcé « en Engleis » par Simon évêque d'Ely: mais les Rôles en donnent seulement une version française: « Le prophet David dit que... » etc., t. II, p. 283.

du peuple, dans la grand'salle de Westminster; le vieux trône contenant la pierre de Jacob, rapportée d'Écosse par Édouard I, et qu'on peut voir encore dans l'abbaye, avait été placé dans la salle et recouvert « *cum pannis auri* ». L'acte de renonciation de Richard fut lu « d'abord en latin, puis en anglais », et le peuple en confirma la teneur par acclamation. Henri s'avançant alors, réclama le royaume, en anglais, et s'assit sur le trône, aux applaudissements des assistants. L'archevêque de Cantorbéry prononça un discours et le nouveau roi, prenant derechef la parole, remercia en anglais, « God, and yowe, Spirituel and Temporel, and alle the Astates of the lond[1] ». C'est le signe le plus remarquable des changements survenus, que l'usage, dans une circonstance pareille, de la prose anglaise par un prince qui n'avait d'autre titre à la couronne que la faveur populaire.

III.

Tous ces traducteurs manquent nécessairement d'originalité (moins pourtant qu'ils ne devraient), et tous ces orateurs parlent, la plupart du temps, en français.

[1] « Sires, I thank God, and yowe Spirituel and Temporel and all the Astates of the lond; and do yowe to wyte, it es noght my will that no man thynke y[t] be waye of conquest I wold disherit any man of his heritage, franches, or other ryghtes that hym aght to have, no put hym out of that that he has and has had by the gude lawes and custumes of the Rewme: Except thos persons that has ben agan the gude purpose and the commune profyt of the Rewme. » *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 423. Au siecle suivant, les documents parlementaires sont tantôt en français, tantôt en anglais: le français domine dans la première moitié du siecle, l'anglais dans la seconde.

Entre leurs mains, la prose anglaise ne saurait se perfectionner beaucoup. Elle se perfectionna pourtant dans ce siècle, grâce à un personnage considérable, qui fit de l'anglais vulgaire son arme de combat, John Wyclif, à qui le titre de « père de la prose anglaise » doit échoir, depuis que Mandeville s'est résolu en fumée. Wyclif, Langland et Chaucer sont les trois grandes figures de la littérature anglaise au moyen âge.

Wyclif appartenait à la famille riche et considérée des Wyclif, seigneurs de Wyclif, dans le Yorkshire[1]. Il naquit vers 1320 et se voua de bonne heure à une carrière scientifique et religieuse. Il étudia à Oxford, où il fut vite remarqué; c'était un de ces hommes de caractère qui prennent, dès le début de la vie, sans la chercher, par la simple force des choses, une place à part dans la multitude molle des humains. La tournure de son esprit, l'originalité de sa pensée, la fermeté de son vouloir, sa science, le mettaient hors pair. Il était de ceux dont on dit tout de suite qu'ils sont « quelqu'un ». Aussi, vit-il plusieurs fois, au cours de son existence, l'Université, le roi, le pays même, se tourner vers lui quand ils avaient besoin de « quelqu'un ».

Il n'avait guère plus de trente-cinq ans lorsque, le collège de Balliol, à Oxford, ayant perdu son chef, il fut élu « master » à la place du défunt. En 1366, le Parlement décida que le droit du pape au tribut promis par Jean sans Terre cesserait d'être reconnu, et Wyclif fut chargé de rédiger ce qu'on appellerait aujourd'hui un

[1] Sur la famille de Wyclif, voir *The birth and parentage of Wyclif*, par L. Sergeant, *Athenæum*, 12 et 26 mars 1892. Cette orthographe de son nom est celle que donnent le plus souvent les documents contemporains : la forme Wyclef ne se trouve que dans un seul (note de M. F. D. Matthew, *Academy*, 7 juin 1884).

communiqué officieux, justifiant la décision prise[1]. En 1374, il reçoit une mission diplomatique et se rend à Bruges, avec plusieurs autres « Ambassatores », pour négocier avec les représentants du pape[2]. Il avait alors le titre de docteur en théologie.

Diverses cures en province lui avaient été successivement confiées, celle de Fillingham, en 1361 ; celle de Ludgarshall en 1368 ; celle de Lutterworth, comté de Leicester, en 1374, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il partagea dès lors son temps entre ses devoirs de recteur, ses études, l'enseignement qu'il continuait de pratiquer périodiquement à Oxford, et la vie de Londres où il séjourna à plusieurs reprises et prêcha un certain nombre de ses sermons.

Ces occupations recueillies étaient de temps en temps interrompues par les tempêtes que provoquaient ses écrits. Mais son renom était si grand et sa personnalité si considérable qu'il évita les conséquences terribles qu'entraînait alors l'hérésie. Il avait inquiété d'abord l'autorité religieuse par ses théories politiques sur les rapports de l'Église et de l'État, puis sur la réforme de l'Église elle-même ; à la fin, il provoqua d'extrêmes scandales en s'en prenant au dogme et en discutant les sacrements. Cité une première fois pour répondre sur ses doctrines, il parut dans Saint-Paul de Londres en 1377, assisté des étranges patrons qu'une animosité commune

[1] *Determinatio quedam magistri Johannis Wyclyff de Dominio contra unum monachum.* L'objet du traité est de montrer « quod Rex potest juste dominari regno Anglie negando tributum Romano pontifici. » Texte dans John Lewis : *A History of the life and sufferings of... John Wiclif*, 1720, éd. d'Oxford, 1820, 8°, p. 349.

[2] « Ambassatores, nuncios et procuratores nostros speciales. » Lewis *ibid.*, p. 304.

contre les hauts dignitaires religieux lui avait valus : Jean de Gand, duc de Lancastre et lord Henry Percy l'accompagnaient. Le duc, que peu de scrupules embarrassaient, déclara à haute voix, au milieu de l'église, qu'il traînerait l'évêque par les cheveux hors de sa cathédrale. Ces paroles furent suivies d'un tumulte indescriptible; indignés de cette insulte, les gens de la Cité chassèrent le duc de l'église, le poursuivirent à travers la ville, et assiégèrent la maison de Jean d'Ypres, riche marchand chez qui il était allé souper. Heureusement pour le prince, la maison donnait sur la Tamise; il se leva précipitamment, se heurtant les jambes à la table et, sans prendre le temps de boire le cordial qu'on lui offrait, se glissa dans une barque et s'enfuit, à force de rames, chez sa belle-sœur, la princesse de Galles, à Kennington[1]. La citation adressée à Wyclif n'eut ainsi aucune suite.

Mais le pape, la même année, lança contre le théologien anglais des bulles relevant dix-huit propositions erronées contenues dans ses écrits, et prescrivant la mise en prison du coupable, s'il refusait de se rétracter. L'Université d'Oxford qui, déjà à cette époque, était devenue une puissance, fière de ses privilèges, jalouse de maintenir des liens de solidarité entre ses membres, imbue des idées d'opposition au pape qui grandissaient en Angleterre, considéra le décret comme un abus de pouvoir. Elle examina les propositions, les déclara orthodoxes et susceptibles seulement de fausses interpréta-

[1] Tous ces détails sont dans la *Chronicon Angliæ*, 1328-88, éd. M. Thompson (*Rolls*), 1874, 8°, p. 123, une des rares chroniques dont le ms. ne fut pas expurgé, pour ce qui concerne Jean de Gand, à l'avènement des Lancastre. Voir *supra*, p. 418.

tions, sur lesquelles Wyclif irait s'expliquer à Londres[1].

On le trouve donc à Londres au début de 1378; les évêques sont assemblés dans la chapelle du palais de Lambeth, qui subsiste aujourd'hui. Mais, par une de ces bizarreries qui montrent que les limites des pouvoirs n'étaient pas encore nettement tracées, les évêques avaient reçu défense de condamner Wyclif. Cette défense émanait d'une femme, la princesse de Galles, veuve du Prince Noir. Les prélats n'eurent pas d'ailleurs la peine d'hésiter entre le pape et la princesse; une seconde fois Wyclif fut tiré d'affaire par une émeute; une foule sympathique à ses idées envahit le palais et aucune sentence ne put être rendue. Tout autre n'en eût paru que plus coupable, lui n'en vécut que plus respecté. Il était alors au comble de sa popularité; une nouvelle consultation qu'il venait de rendre avait consacré sa réputation comme avocat et défenseur du royaume d'Angleterre[2].

Il reprit donc en paix son œuvre de démolition et commença à s'attaquer au dogme. Outre ses écrits et sa parole, il employait, pour vulgariser ses doctrines, ses

[1] Cette extrême indulgence causa une indignation dont on trouve l'écho dans Walsingham : « Oxoniense studium generale! » s'écrie-t-il, « quam gravi lapsu a sapientiæ et scientiæ culmine decidisti!... Pudet recordationis tantæ impudentiæ, et ideo supersedeo in hujusmodi materia immorari, ne materna videar ubera decerpere dentibus, quæ dare lac, potum scientiæ, consuevere. » *Historia Anglicana* (Rolls), t. I, p. 345, année 1378.

[2] Voir dans les *Fasciculi Zizaniorum magistri Johannis Wyclif cum tritico*, éd. Shirley (Rolls), 1858, 8°, p. 258 : *Responsio magistri Johannis Wyccliff ad dubium infra scriptum, quæsitum ab eo, per dominum regem Angliæ Ricardum secundum et magnum suum consilium anno regni sui primo*. Le point à éclaircir était le suivant : « Dubium est utrum regnum Angliæ possit legitime, imminente necessitate suæ defensionis, thesaurum regni detinere, ne deferatur ad exteros, etiam domino papa, sub pœna censurarum et virtute obedientiæ, hoc petente. »

« simples prêtres » ou « pauvres prêtres » qui, sans être constitués en ordre religieux, imitaient la vie errante des frères, mais non leur mendicité, et s'efforçaient de réaliser l'idéal dont les frères s'étaient écartés. Ils prêchaient de village en village, et l'autorité civile s'inquiétait des théories politiques aussi bien que religieuses exposées au peuple par ces errants qui passaient « de comté en comté, en certains habits, sous dissimulation de grande sainteté et sans licence du Saint Père le Pape ou des ordinaires des lieux[1]. » Wyclif justifiait ces prédications non autorisées par l'exemple de saint Paul qui, après sa conversion, « prêcha beaucoup et ne demanda pas pour cela la permission de Pierre, car il avait celle de Jésus[2] ».

Wyclif, à partir de ce moment, commence à émettre, sur les sacrements et spécialement sur l'eucharistie, des idées qu'Oxford même ne peut tolérer; l'Université les condamne. Conformément à sa thèse qui tendait, ainsi que celle des Communes elles-mêmes, vers la suprématie royale, Wyclif en appelle non pas au pape, mais au roi et, en attendant, refuse de se soumettre. C'était pousser l'audace loin; Jean de Gand se sépare de son protégé; Courtenay, évêque de Londres, assemble un concile qui

[1] *Statutes of the Realm*, 5 Rich. II, st. 2, chap. 5. Walsingham les décrit ainsi : « Congregavit... comites... talaribus indutos vestibus de russeto in signum perfectionis amplioris, incedentes nudis pedibus, qui suos errores in populo ventilarent, et palam ac publice in suis sermonibus prædicarent. » *Historia Anglicana*, sub anno 1377 (*Rolls*), t. I, p. 324. Description analogue (ils se présentent « sub magnæ sanctitatis velamine » et prêchent des erreurs « tam in ecclesiis quam in plateis et aliis locis profanis »), dans la lettre de l'archevêque de Cantorbéry, du 28 mai 1382, *Fasciculi*, p. 275.

[2] *Select English Works*, éd. Arnold, Oxford, 1869, t. I, p. 176. « He preechide fast, and axide noo leve of Petir herto, for he hadde leve of Jesus Crist. »

condamne Wyclif et ses adhérents (1382). Les adhérents sont poursuivis, se rétractent ou s'exilent; mais Wyclif continue de vivre dans la plus parfaite tranquillité. Établi à Lutterworth dont maintenant il ne bougeait guère, il écrit plus que jamais, d'une plume de plus en plus acerbe et téméraire. Le schisme papal, commencé en 1378, a déconsidéré le Saint-Siège et Wyclif en profite. Enfin Urbain VI, celui des deux papes que reconnaissait l'Angleterre, le cite à comparaître devant lui, mais une attaque de paralysie survient, et Wyclif meurt dans sa paroisse, le dernier jour de l'année 1384. « *Organum diabolicum, hostis Ecclesiæ, confusio vulgi, hæreticorum idolum, hypocritarum speculum, schismatis incentor, odii seminator, mendacii fabricator*[1] : » telle est l'oraison funèbre qu'inscrit à cette date, dans ses annales, Thomas Walsingham, moine de Saint-Alban. Par ordre du concile de Constance, ses cendres furent plus tard jetées au vent, et la famille des Wyclif de Wyclif, fermement attachée à l'ancienne foi, le raya de son arbre généalogique. Quand la Réforme vint, la famille resta catholique et son adhésion à la religion romaine paraît avoir causé sa décadence : « Le dernier des Wyclif était un pauvre jardinier qui dînait tous les dimanches à Thorpe Hall, invité par sir Marmaduke Tunstall, par considération pour ses ancêtres présumés[2]. »

[1] *Historia Anglicana* (*Rolls*), t. II, p. 119. Ailleurs, dans une autre série d'épithètes peu louangeuses (vieil hypocrite, ange de Satan, etc.), le chroniqueur s'était donné le plaisir de faire un petit jeu de mots : « Non nominandus *Joannes Wicliffe*, vel potius *Wykbeleve* » (mécréant); année 1381, t. I, p. 450.

[2] L. Sergeant, *The birth and parentage of Wyclif;* dans l'*Athenæum* du 12 mars 1892.

IV.

Wyclif avait commencé de bonne heure à écrire, ne se servant d'abord que du latin[1]. On a de lui d'innombrables traités, dont beaucoup sont encore inédits, rédigés dans une langue si incorrecte et si étroitement calquée sur l'anglais que « souvent le meilleur moyen de comprendre un passage obscur est de le traduire en anglais »[2]. Il est évident qu'il attirait l'attention de ses contemporains, non par l'élégance de son style, mais par la force de sa pensée.

[1] La *Wyclif Society*, fondée à Londres par M. Furnivall, a publié une grande partie des œuvres latines de Wyclif : *Polemical Works in latin*, éd. Buddensieg, 1883, 8°; *Joannis Wyclif, de compositione Hominis*, éd. Beer, 1884; *Tractatus de civili Dominio... from the unique ms. at Vienna*, éd. R. Lane Poole, 1885 et s.; *Tractatus de Ecclesia*, éd. Loserth, 1886; *Dialogus, sive speculum Ecclesie militantis*, éd. A. W. Pollard, 1886; *Tractatus de benedicta Incarnatione*, éd. Harris, 1886; *Sermones*, éd. Loserth et Matthew, 1887; *Tractatus de officio Regis*, éd. Pollard et Sayle 1887; *De Dominio divino libri tres, to which are added the first four books of the treatise « De pauperie Salvatoris », by Richard Fitzralph, archbishop of Armagh*, éd. R. L. Poole, 1890; *De Ente prædicamentali*, éd. Beer, 1891; *De Eucharistia tractatus maior; accedit tractatus de Eucharistia et Pœnitentia*, éd. Loserth et Matthew, 1892. Beaucoup d'autres sont en préparation.

Parmi les œuvres latines publiées en dehors de la société, consulter : *Tractatus de officio pastorali*, éd. Lechler, Leipzig, 1863, 8°; *Trialogus cum supplemento Trialogi*, éd. Lechler, Oxford, 1869, 8°; *De Christo et suo adversario Antichristo*, éd. R. Buddensieg, Gotha, 1880, 4°. Beaucoup de documents émanant de Wyclif ou le concernant se trouvent dans les *Fasciculi Zizaniorum magistri Joannis Wyclif cum tritico*, éd. Shirley (*Rolls*), 1858, 8° (compilés par Thomas Netter, XV[e] siècle).

Consulter encore : Shirley, *A Catalogue of the original Works of John Wyclif*, Oxford, 1865, 8°, et M. Thompson, *Wycliffe exhibition in the King's Library*, Londres, 1884, 8°.

[2] R. L. Poole, *Wycliffe and movements for Reform*, Londres, 1889, 8°, p. 85.

Sa pensée méritait en effet l'attention. Son esprit était avant tout un esprit critique, ennemi des formules, des dires sans preuves, des traditions non justifiées par la raison. Les précédents ne l'intimidaient pas, l'autorité mystérieuse des puissances lointaines n'agissait nullement sur son cœur. Il aimait à regarder choses et gens en face, d'un regard droit, et plus la chose était d'importance, plus l'autorité revendiquée était grande, et moins il se sentait porté à baisser les yeux.

Bientôt, il voulut enseigner aux autres à les ouvrir et à juger par eux-mêmes. Par « les autres » il entendait tout le monde, et non pas seulement les clercs ou les grands. Il adopta donc la langue de tout le monde, se montrant par là un vrai Anglais, partisan de la doctrine du libre examen, depuis si chère à la race. Pour lui, il appliqua cette doctrine à tout ce qui faisait alors l'objet de la foi, et, de degré en degré, passant de l'abstrait au concret, finit par réclamer des changements qui ressemblaient de fort près à ceux que l'Angleterre adopta au temps de la Réforme et plus tard au temps des Puritains.

Son point de départ fut aussi modeste et aussi abstrait que ses conclusions devaient être pratiques et audacieuses. On se rappelle quel avait été l'idéal surhumain de saint François : ses disciples devaient mendier quotidiennement et ne rien posséder. Cette règle était bonne pour des apôtres et des anges ; elle fut pratiquée par des hommes. Ils ne purent se priver longtemps de posséder et de s'enrichir ; au quatorzième siècle, leur influence était considérable et leurs biens étaient immenses. On inventa de fragiles subterfuges pour justifier cette déviation : ils n'avaient que l'usufruit de ces biens ; le vrai propriétaire était le pape. Dès lors se posèrent

dans la chrétienté deux graves questions, passionnément discutées : que faut-il croire de la pauvreté et de la mendicité du Christ et de ses apôtres? Qu'est-ce que la propriété et quelle est la source du pouvoir d'où elle découle?

Au premier rang des combattants figura, au quatorzième siècle, un Anglais, Richard Fitzralph, archevêque d'Armagh, « Armachanus », qui étudia la question de la propriété et combattit la thèse des frères dans divers sermons et traités, notamment dans son traité *De pauperie Salvatoris*, écrit probablement entre 1350 et 1356[1].

Wyclif prit son point de départ dans les œuvres parfaitement orthodoxes de Fitzralph et lui emprunta presque entièrement sa grande théorie du *Dominium* ou seigneurie : pouvoir s'exerçant soit sur les hommes, soit sur les choses, domination, propriété, possession. Mais il poussa ses conclusions beaucoup plus loin, suivant les lumières de la logique, ainsi qu'on faisait volontiers à l'école, sans se laisser arrèter par le radicalisme des conséquences et les difficultés matérielles de l'exécution.

La théorie du *Dominium* adoptée et vulgarisée par Wyclif, est entièrement féodale. D'après lui, toute seigneurie vient de Dieu ; c'est le Tout-Puissant qui la donne à l'homme comme en fief, moyennant une redevance ou condition : l'exécution de ses commandements. Le péché mortel brise le contrat et prive le tenancier de son droit au fief, donc nul homme en état de péché

[1] Sur ce traité et l'usage qu'en fit Wyclif, voir : *Johannis Wycliffe De Dominio divino libri tres. To which are added the first four books of the treatise « De pauperie Salvatoris » by Richard Fitzralph*, éd. Poole, 1890. Le *De Dominio divino* de Wyclif paraît avoir été écrit vers 1366, son *De Dominio civili*, vers 1372.

mortel ne possède plus aucune des seigneuries appelées : propriété, prêtrise, royauté, magistrature. C'est ce que Wyclif résume dans sa proposition : tout « dominium » a pour fondement la grâce. Avec une théorie pareille, l'ordre social entier est ébranlé ; ni pape ni roi n'est assuré sur son trône, ni prêtre dans sa cure, ni châtelain dans son domaine.

Le trouble est d'autant plus grand qu'une foule d'autres conclusions subversives viennent s'ajouter à cette thèse fondamentale. Tandis, en effet, que les pécheurs perdent toute seigneurie, les vertueux possèdent toute seigneurie ; l'homme « en état de grâce gratificante » possède la totalité des biens de Dieu, « *in re habet omnia bona Dei* » [1]. Or, comment cela se peut-il faire? Le plus simplement du monde, répond Wyclif, que rien n'étonne : tous les biens doivent être en commun, « *Ergo omnia debent esse communia* [2] » ; les épouses seront seules exceptées. — La Bible est une sorte de Coran dans lequel tout se trouve ; nulle autre loi ne doit être obéie que celle-là ; les lois civiles et canoniques sont inutiles si elles sont conformes à la Bible et criminelles si elles sont contraires [3]. — La royauté n'est pas la meilleure forme de gouvernement ; mieux vaut un système aristocratique, semblable au système des Juges dans Israel [4]. — Ni l'hérédité, ni l'élection populaire ne suffisent à assurer la transmission de la couronne ; il faut

[1] « Quilibet existens in gratia gratificante, finaliter nedum habet jus sed in re habet omnia bona Dei. » *De Dominio Civili*, chap. I, p. 1.

[2] Chap XIV, p. 96, chap. XVII, pp. 118-120.

[3] Chap. XVII.

[4] Chap. XXVII, p. 192 ; la pire est la forme ecclésiastique : « Pessimum omnium est quod prelati ecclesie secundum tradiciones suas immisceant se negociis et solicitudinibus civilis dominii. » p. 195.

en outre la grâce[1]. — La constitution de biens de mainmorte en faveur de l'Église est inadmissible : « Personne ne peut transmettre plus de droits qu'il n'en possède, et nul ne possède en sa propre personne des droits de seigneurie civile s'étendant au-delà du terme de la vie[2]. » — Si le couvent ou le prêtre abusent des richesses, le pouvoir temporel aura « le plus grand mérite » à les leur retirer[3].

L'ordre entier des choses redevient flottant et peu s'en faut que nous n'approchions du chaos. C'est aller si loin que Wyclif ne peut s'empêcher d'intercaler de ces menues restrictions que les logiciens du moyen âge glissaient volontiers dans leurs écrits; aux jours d'épreuve c'était la porte dérobée par laquelle ils s'échappaient, tournant le dos au bûcher. Wyclif est partisan du communisme; mais il donne à entendre que ce n'est pas pour tout de suite; c'est un idéal lointain. Après nous le déluge! Non pas, répondaient les paysans de 1381; le déluge tout de suite : « *Omnia debent esse communia* »!

Si toute seigneurie disparaît par le péché, qui sera juge du péché d'autrui? Chez le pécheur, répondait Wyclif, la seigneurie réelle disparaît, mais il lui reste, par la permission de Dieu, un pouvoir de fait qu'il ne nous appartient pas de détruire; c'est le mal qui triomphe, mais du consentement de Dieu; le chrétien se soumettra au roi et à l'évêque pervers; « *Deus debet obedire diabolo*[4] ». Mais les mécontents adoptaient seulement la première partie de la thèse et, au lieu de se soumettre à Si-

[1] Chap. XXX, p. 212.
[2] Chap. XXXV, p. 250.
[3] Chap. XXXVII, p. 266.
[4] Conclusion relevée comme hérétique par l'archevêque de Cantorbéry, dans sa lettre de 1382. *Fasciculi*, p. 278.

mon Sudbury, leur archevêque, ils lui tranchaient la tête.

C'étaient là assurément des résultats extrêmes et exceptionnels, auxquels Wyclif ne contribua que pour une faible part. Le résultat durable et permanent de la doctrine fut de fortifier les Communes d'Angleterre dans les tendances qu'elles avaient déjà à réduire l'autorité exercée sur elles par le pape et à relâcher les liens unissant le royaume à Rome. Wyclif montrait en effet que, contrairement à la thèse de Boniface VIII (bulle *Unam Sanctam*), il n'y a pas en ce monde de souveraineté suprême et unique ; le pape n'est pas le seul dépositaire de la puissance divine ; puisque toute seigneurie vient de Dieu, celle du roi en vient tout aussi bien que celle du pape : les rois sont eux-mêmes vicaires de Dieu, « *vikeris of God* » ; à côté et non au-dessous du pape, il y a le roi[1].

V.

Les Anglais seront donc seuls maîtres dans leur île. Il faut qu'ils soient aussi seuls maîtres dans leurs consciences, et pour cela Wyclif va leur enseigner le libre examen. Il convient dès lors que tous le comprennent ; il commence à écrire en anglais. Son œuvre anglaise est considérable ; sermons, traités, traductions ; elle remplit des volumes[2].

[1] « Kingis and lordis schulden witte that thei ben mynystris and vikeris of God, to venge synne and ponysche mysdoeris ». *Select English Works*, ed. Arnold, 1869, t. III, p. 214.

[2] On trouvera les principales dans : Th. Arnold, *Select English works of J. Wyclif*, Oxford, 1869-71, 3 vol. 8° ; F. D. Matthew, *The English Works of Wyclif hitherto unprinted*, Londres, *Early English text Society*, 1880,

D'abord, il fallait placer dans les mains de tous le livre de vérité, afin que nul ne fût plus réduit à accepter sans contrôle les interprétations d'autrui. Assisté de quelques disciples, Wyclif se mit à traduire la Bible en anglais. Traduire les Écritures n'était pas interdit ; l'Église demandait seulement que les versions lui fussent soumises pour être approuvées ; il en existait déjà plusieurs, totales ou partielles, en diverses langues, une intégrale en français rédigée au treizième siècle[1], plusieurs partielles en anglais. Celle de Wyclif comprit la totalité des livres saints et même des livres apocryphes ; les Évangiles paraissent avoir été traduits par lui-même ; l'Ancien Testament, principalement par son disciple Nicolas de Hereford. La tâche était immense, le besoin urgent ; l'œuvre se ressentit de la rapidité d'exécution. Une revision du travail de Nicolas fut entreprise sous la direction de Wyclif, mais terminée seulement après sa mort[2].

On ne trouve dans cette traduction nulle recherche d'élégance ; la langue est rude et s'allie bien par là aux

8°. (Beaucoup de pièces dans ce dernier recueil ne sont pas de Wyclif, mais sont l'œuvre de ses partisans. Dans le premier aussi, quelques pièces sont d'authenticité contestée). Voir en outre : *Wyclyffe's wycket, which he made in Kyng Richard's days the second* (sermon célèbre sur l'Eucharistie), Nuremberg, 1546, 4° ; Oxford, éd. T. P. Pantin, 1828.

[1] S. Berger, *La Bible française au moyen âge*, Paris, 1884, p. 120. Cette version circula en Angleterre et fut même recopiée par des clercs anglais. Un exemplaire (incomplet) qui offre cette particularité, se trouve à la bibliothèque de l'Université, à Cambridge ; P. Meyer, *Mss. français de Cambridge*, dans la *Romania*, 1886, p. 265.

[2] *The holy Bible... made from the latin of the Vulgate, by John Wyclif and his followers*, éd. de J. Forshall et de Sir Fred. Madden, Oxford, 1850, 2 vol. 4°. Sur la part revenant à Wyclif, à Hereford, etc., voir pp. VI, XVI, XVII, XX, XXIV. Cf. Thompson, *Wycliffe Exhibition* ; Londres, 1884, 8° pp. XVIII et s. La première version fut achevée probablement en 1382, la deuxième en 1388 (par les soins de John Purvey).

étrangetés du verbe sacré. Si rude qu'elle soit pourtant, on sent qu'elle est en voie de se perfectionner; le sens des mots se précise grâce à l'obligation de donner exactement leur signification à des paroles saintes; l'effort n'est pas toujours heureux, mais il est constant, et c'est un effort dans la bonne direction. On vit bientôt à quel besoin répondait l'entreprise; les copies se multiplièrent à l'infini: malgré les destructions ordonnées, il reste cent soixante dix manuscrits plus ou moins complets de la Bible de Wyclif. Pendant un temps assez long, d'ailleurs, on avait pu la reproduire librement; elle ne fut condamnée que vingt-quatre ans après la mort de l'auteur, par le concile d'Oxford[1]. L'Angleterre des Plantagenets laissait prévoir l'Angleterre des Tudors qui imprima trois cent vingt-six éditions de la Bible en moins d'un siècle, de 1525 à 1600.

Les sermons et les traités de Wyclif eurent, sur le développement de la prose, une influence bien plus considérable encore, car là, le réformateur se donne libre carrière, il change de ton, emploie tous les moyens, depuis l'éloquence la plus chaleureuse jusqu'à la plaisanterie la plus triviale, faite pour charmer les gens du peuple. Mise à des usages si variés, la prose ne pouvait que s'assouplir entre ses mains. Jamais, toutefois, pas plus en anglais qu'en latin, il ne recherche l'effet artistique. Ses sermons commencent régulièrement par : « Cet évangile nous dit... » « Cet évangile enseigne à tous les hommes[2]... » et il poursuit ses raisonnements en style clair et mesuré, jusqu'à ce qu'il arrive à l'un de ces points brûlants sur lesquels il a engagé

[1] Labbe, *Sacror. Concilior.... Collectio*, t. XXVI, col. 1038.
[2] « This gospel telhth... This gospel techith alle men that... » (etc.).

la lutte; alors son ironie éclate, ses comparaisons deviennent méprisantes; il tonne contre ces évêques-empereurs, « emperoure bishopis », occupés de soucis mondains; sa parole est brève et tranchante; il sait résumer tout son système en une courte phrase bien frappée, facile à retenir, que tout le monde saura par cœur, et à laquelle il ne sera pas facile de répondre. Pourquoi prêche-t-on au peuple en une langue étrangère? « Sois sûr que le Christ n'a enseigné à ses apôtres le *pater,* ni en latin, ni en français, mais bien dans le langage qu'ils étaient accoutumés de parler[1]. » Comment les papes seraient-ils au-dessus des rois? « Le Christ et Pierre, tous deux, étaient soumis aux rois[2]. » Comment croire aux indulgences que les pardonneurs vendent publiquement sur les places, et à cet inépuisable trésor de mérites accumulés dans le ciel que les dépositaires de la faveur papale pourraient répartir à leur gré entre les hommes, pour de l'argent? Chaque mérite est récompensé par Dieu et, en conséquence, le bénéfice n'en est applicable à personne : « Si saint Pierre n'a pas osé accorder de telles faveurs, ils devraient bien en faire autant, eux qui ne valent pas saint Pierre[3]. »

A côté de ces brefs raisonnements, des railleries familières, débitées froidement, sans qu'un pli se montre aux lèvres, de ces railleries que les Anglais ont toujours

[1] Christ « taughte hem oute this prayer, bot be thou syker, nother in Latyn nother in Frensche, bot in the langage that they usede to speke ». *Select English Works,* t. III, p. 100.

[2] « Thus shulden popis be suget to kyngis, for thus weren bothe Crist and Petre » *Ibid.*, II, p. 296.

[3] « As Peter held his pees, in grauntinge of siche thingis, so shulden thei holden ther pees, sith thei ben lasse worth than Petir ». *Ibid.*, I, p. 189.

aimées. Si on demande à quoi servent les « lettres de fraternité » que vendent les frères à leurs clients, pour leur donner part aux mérites surabondants de tout l'ordre, Wyclif répond d'un air grave : « Il y a beaucoup de gens qui estiment que ces lettres peuvent être fort utiles pour couvrir des pots à moutarde[1]. » On ne peut guère le suivre dans tous les endroits où il veut nous mener; il épouvanta le siècle par la hardiesse de son toucher; quand on le vit secouer, d'une main brutale, la fragile chose sainte[2], tous les regards se détournèrent et ses anciens protecteurs s'écartèrent de lui. Mais lui-même n'alla pas jusqu'au bout dans son doute; selon sa doctrine, la *substance* de l'hostie, la parcelle de matière n'est pas la matière même, la chair vivante du corps que Jésus-Christ avait sur la terre; cette substance est du pain. Seulement, par un miracle qui est le fait de la consécration, le corps du Christ est présent sacramentellement, c'est-à-dire que tous les bénéfices, avantages et vertus qui en émanent, sont attachés à l'hostie, aussi intimement que l'âme des hommes est jointe à leur corps[3].

[1] « Bi siche resouns thinken many men that thes lettris mai do good for to covere mostard pottis » *Ibid.*, I, p. 381. Spécimen de ces lettres dans *Monumenta Franciscana*, II, p. 263 (*Rolls*).

[2] Ses adversaires, renchérissant peut-être sur ses dires, lui attribuent des déclarations comme celle-ci : « Quod sacramentum illud visibile est infinitum abjectius in natura, quam sit panis equinus, vel panis ratonis; immo, quod verecundum est dicere vel audire, quod stercus ratonis. » *Fasciculi Zizaniorum*, p. 108.

[3] « Ille panis est bene miraculose, vere et realiter, spiritualiter, virtualiter et sacramentaliter corpus Christi. Sed grossi non contentantur de istis modis, sed exigunt quod panis ille, vel saltem per ipsum, sit substantialiter et corporaliter corpus Christi; sic enim volunt, zelo blasphemorum, Christum comedere, sed non possunt... Ponimus venerabile sacramentum altaris esse naturaliter panem et vinum, sed sacramentaliter corpus Christi et sanguinem. » *Fasciculi*, pp. 122, 125 (Confession de Wyclif après sa con-

Les autres sacrements[1], la hiérarchie ecclésiastique, les dîmes payées au clergé, ne sont pas traités avec plus de respect. Ces critiques et ces enseignements avaient d'autant plus de poids qu'ils tombaient du haut de la chaire, et venaient d'un maître autorisé dont les ennemis mêmes reconnaissaient la science; « docteur très éminent... sans pareil... incomparable [2] », dit Knighton. Mieux encore que les vers de Langland, sa phrase mordante a, pour ce motif, préparé les grandes réformes du XVIe siècle. Déjà il demande la spoliation des couvents qu'effectuera Henri VIII; il en appelle, à chaque page de ses traités, au bras séculier pour ramener de force l'humilité dans le cœur des prélats. L'éloignement où il se trouve de la réalisation de son rêve l'aveugle et le pousse à défendre des utopies : il veut qu'on retire au clergé ses biens pour les donner à des gentilshommes pauvres, honnêtes, braves, dévoués, qui défendront le royaume; et il ne voit pas qu'on aurait trouvé, principalement, pour recevoir ces richesses, comme ce fut le cas au XVIe siècle, des accapareurs turbulents et avides[3].

damnation par l'Université, en 1381). C'est à peu près la thèse adoptée plus tard par Latimer, qui déclare « that there is none other presence of Christ required than a spiritual presence; and that presence is sufficient for a christian man. » Il reste dans l'hostie la substance du pain. *Works* (*Parker Society*), Cambridge, 1844, t. II, p. 250.

[1] La confession auriculaire, ce « rowninge in preestis eere », n'est pas la vraie, selon Wyclif; la vraie est celle qu'on fait à Dieu. *Select English Works*, I, p. 196.

[2] « Doctor in theologia eminentissimus in diebus illis, in philosophia nulli reputabatur secundus, in scolasticis disciplinis incomparabilis. » *Chronica de eventibus Angliæ*, sub anno 1382, dans Twysden, *Decem Scriptores*, col. 2644.

[3] *Select English Works*, III, pp. 216, 217. A côté des utopies, des paradoxes, celui-ci par exemple sur les votes à la majorité : « Sith ther ben fewe wisemen, and foolis ben without noumbre, assent of more part of men makith evydence that it were foli. » *Ibid.*, II, p. 414.

Ses disciples, Wyclifites ou *Lollards*, mot d'origine controversée, lui survécurent, et ses simples prêtres continuèrent, pendant un temps, à propager ses doctrines. On trouva même un jour, en 1395, les principales propositions du maître affichées en plein Londres, sur la porte de la cathédrale de Saint-Paul. Parmi celles-ci figuraient des déclarations qui, à trois siècles de distance, laissaient prévoir les théories des puritains; une par exemple, portant « que la multitude des arts non nécessaires entretenus dans le royaume est la source d'une foule de péchés. » Parmi les arts proscrits sont énumérés celui des orfèvres et un autre art, dont toutefois les puritains devaient faire assez notoirement usage, celui des armuriers[1].

Dans l'Université, les partisans de Wyclif étaient nombreux; dans le pays, ils continuèrent de s'accroître jusqu'à la fin du quatorzième siècle. Aussi, au commencement du quinzième, des mesures énergiques furent-elles décidées. Le statut *De hæretico comburendo* fut promulgué en 1401 (mais rarement appliqué à cette époque); les livres du maître furent condamnés et proscrits; dès lors le Wyclifisme diminua, et c'est tout au plus si l'on peut trouver des traces de sa survivance au moment où la Réforme fut importée en Angleterre.

Par une bizarrerie du sort, la descendance de Wyclif subsista beaucoup plus vigoureuse, hors du royaume. Dans cette Bohème qui venait de fournir à l'Angleterre une reine, et qui envoyait chaque année des étudiants de son Université de Prague étudier à Paris et à Oxford, les doctrines Wyclifites trouvèrent une multitude d'a-

[1] Conclusion n° 12. *Henrici de Blandeforde... Annales*, éd. Riley (Coll. du Maître des Rôles), 1866, p. 174.

deptes; les œuvres latines du penseur furent recopiées par des Tchèques et transportées dans leur pays. Plusieurs écrits de Wyclif ne subsistent que dans des exemplaires tchèques. Son plus illustre disciple, Jean Hus, recteur de l'Université de Prague, mourut sur le bûcher, par ordre du concile de Constance, le 6 juillet 1415. Mais la doctrine survécut; elle fut adoptée, avec des modifications, par les Taborites et par les Frères Moraves, à qui nos Vaudois l'empruntèrent[1]; ces mêmes Frères Moraves qui, par un retour également singulier, devaient être un facteur important, au dix-huitième siècle, dans le grand mouvement religieux anglais : le mouvement Wesleyen ou méthodiste. Malgré la différence des doctrines, par l'intermédiaire des Frères Moraves et des Hussites, Wesley se rattache à Wyclif[2].

[1] « The old belief that the Waldenses (or Vaudois) represent a current of tradition continuous from the assumed evangelical simplicity of the primitive church has lost credit... The imagined primitive christianity of these Alpine congregations can only be deduced from works which have been shown to be translations or adaptations of the Hussite manuals or treatises ». *Wycliffe*, by Reginald Lane Poole, 1889, p. 174. Cf. J. Loserth, *Hus und Wiclif*, Leipzig, 1884.

[2] La grande crise dans la vie religieuse de Wesley, ce qu'il appelle sa « conversion », eut lieu le 24 février 1738, sous l'influence du Morave Pierre Böhler, qui l'avait convaincu, dit-il dans son Journal, « of the want of that faith whereby we are saved ».

CHAPITRE VI.

LE THÉATRE.

I.

L'art dramatique, qui devait fournir à nos voisins la plus éclatante de leurs gloires littéraires, se développa lentement chez eux, venant d'origines lointaines et obscures.

En Angleterre, comme dans tout le reste de l'Europe, les sources du drame moderne furent à la fois civiles et religieuses.

L'envie de s'amuser et de rire, qui ne disparut jamais complètement, même aux heures sombres, fit jaillir les sources profanes. On ne peut pas attendre que les moyens employés autrefois pour amuser et faire rire aient été très raffinés. Tous les procédés étaient bons, pourvu que le but fût atteint; les coups de pied étaient un des meilleurs, mais non pas du tout des plus grossiers; beaucoup étaient pires et d'un succès encore plus grand. N'en soyons pas surpris; quelques-uns des moins relevés ont joui tout récemment d'un regain de succès parmi nous[1]. Ils étaient pratiqués par des amu-

[1] Ainsi décrits par un auteur anglais du douzième siècle : « Quodque magis mirere, nec tunc ejiciuntur quando tumultuantes inferius crebro so-

seurs tantôt nomades, tantôt attachés à la personne des grands. L'existence de ces individus est attestée, de siècle en siècle, pendant tout le moyen âge, principalement par les blâmes qu'ils ne cessaient de s'attirer; et c'est pourquoi les renseignements les plus précis que nous possédions sur eux nous sont fournis par les traités pieux et les recueils des actes des conciles.

Conciles et traités, toutefois, comme bien l'on pense, le prennent d'assez haut avec ces gens-là et ne s'abaissent pas à tracer des distinctions minutieuses. Ils se contentent d'ordinaire de procéder par énumérations, condamnant hautement et d'une seule phrase les mimes, sauteurs, faiseurs de tours et culbutes, lutteurs, gredins divers « et toute la troupe des amuseurs ». Ainsi fait Jean de Salisbury, au douzième siècle, qui note avec horreur les moyens employés par ces individus pour exciter le rire; et quel rire! un rire brutal et grossier, bruyant, convulsif, le rire de Rabelais avant Rabelais. Passe encore si c'eût été « l'hilarité modeste que se permettrait un honnête homme! » et que Jean lui-même pratiquait : « Mieux vaudrait ne rien faire que de s'occuper si mal[1]. »

nitu aerem fœdant et turpiter inclusum turpius produnt. » Jean de Salisbury, *Policraticus*, liv. I, chap. VIII.

[1] « Nostra ætas prolapsa ad fabulas et quævis inania, non modo aures et cor prostituit vanitati, sed oculorum et aurium voluptate suam mulcet desidiam... Admissa sunt ergo spectacula et infinita tyrocinia vanitatis, quibus qui omnino otiari non possunt perniciosius occupentur. Satius enim fuerat otiari quam turpiter occupari. Hinc mimi, salii vel saliares, balatrones, æmiliani, gladiatores, palæstritæ, gignadii, præstigiatores, malefici quoque multi, et tota joculatorum scena procedit. Quorum adeo error invaluit ut a præclaris domibus non arceantur, etiam illi qui obscenis partibus corporis oculis omnium eam ingerunt turpitudinem quam erubescat videre vel cynicus. Quoque magis mirere », etc., note précédente, *Policraticus*, liv. I, ch. VIII, *Opera*, éd. Giles, t. III, p. 42.

Nul doute n'était possible ; les troupes ne se souciaient nullement d'« hilarité modeste » ; leurs auditeurs non plus, car nous retrouvons ces amuseurs, longtemps après, au quatorzième siècle, décrits dans le poème de Langland[1]; et ils procèdent exactement de même ; les mêmes grossièretés sont montrées avec le même succès ; depuis plus de deux cents ans elles ont fait rire sans interruption ; on s'est lassé de bien des choses dans cet intervalle, de la tyrannie de Jean sans Terre, de la faiblesse d'Henri III, de l'arbitraire des Plantagenets, de la suprématie du pape ; mais les histrions continuent à se tourner vers les spectateurs en abaissant leurs chausses et les seigneurs de la Cour se renversent de rire sur leurs escabeaux.

Outre leurs tours et leurs culbutes, les mimes et jongleurs avaient, pour distraire leur auditoire, des reparties, des bons mots, des contes facétieux qu'ils *jouaient* plutôt qu'ils ne les débitaient, car ils les accompagnaient de gestes. Cette partie des amusements, qui se rapprochait le plus du drame, dialogues improvisés, vives répliques, ne nous est connue que d'une manière incomplète. Les voix se sont tues ; les grand salles qui les entendirent ne sont plus que des ruines couvertes de lierre, aux échos muets. On peut cependant se représenter la chose par approximation.

D'abord, on sait, par des témoignages innombrables, que ces histrions parlaient et contaient maintes sornettes. On les leur a assez reprochées pour que, du moins, il ne reste pas de doute à ce sujet. Ensuite, on a des preuves surabondantes du goût qui régnait au moyen âge pour

[1] Texte C, passus XVI, v. 205.

les réparties vives et tranchantes, ou « sottes », taquines et embarrassantes, l'interrogateur restant à la fin roulé et embrouillé dans ses questions comme une mouche dans des fils d'araignée. On se délectait à ces jeux d'esprit; le fou ou bouffon de cour avait pour principale raison d'être son habileté à ces parades; les meilleures de ses répliques étaient conservées, colportées par les errants, embellies par eux, mises en latin par les clercs, conservées dans leurs recueils d'exemples. C'était là plaisir de roi, plaisir un peu mêlé quelquefois.

Pourquoi, dit le roi, n'y a-t-il plus de Rolands?

Parce que, répond le fou, il n'y a plus de Charlemagnes[1]!

Gautier Map, on s'en souvient[2], était si fier de ses reparties qu'il les a enregistrées en un recueil que nous avons. Le fabliau du jongleur d'Ely, composé en Angleterre au treizième siècle, est un très bon spécimen de l'art des ripostes auquel s'exerçaient les amuseurs de cette époque. Le roi ne peut tirer renseignement quelconque de son jongleur : Quel est son nom? — Le nom de son père. — A qui appartient-il? — A son seigneur. — Comment s'appelle ce cours d'eau? — Il vient tout seul, sans qu'on l'appelle. — Le cheval du jongleur est-il à vendre; mange-t-il bien? — « Oui certes, beau doux sire; il mangerait plus en un jour d'avoine que vous ne feriez pas de toute la semaine[3]. »

[1] T. Wright, *Latin Stories*, 1842, n° CXXXVII.

[2] V. *supra*, p. 196.

[3] Mange il bien, ce savez dire.
Oïl, certes, bel douz sire;
Yl mangereit plus un jour d'aveyne
Que vus ne frez pas tote la semeyne.

Montaiglon et Raynaud, *Recueil général des fabliaux*, t. II, 1877, p. 244.

C'est là un simple échantillon d'une manière qui se prêtait à toute sorte de variantes : débats, estrifs, disputoisons, jeux-partis, également populaires en Angleterre et en France. Quelques spécimens du genre remontent au temps des Anglo-Saxons : débat de Joseph et de Marie; de Salomon et de Marcol (*alias* Saturne)[1]. Puis, toujours en anglais, et généralement imités du français, les débats, déjà mentionnés pour la plupart, entre le Hibou et le Rossignol, treizième siècle, la Grive et le Rossignol, le Renard et le Loup (temps d'Édouard Ier), les Outils du Charpentier, et divers autres[2]. On composait aussi en Angleterre, des recueils de réponses sottes; l'un d'eux a été rédigé à la confusion des habitants du Norfolk; un autre, en leur honneur et pour leur défense[3]. L'influence des « estrifs » ou « disputoisons » sur le théâtre n'est pas douteuse; le plus ancien drame anglais que l'on possède n'est en réalité qu'une « disputoison », entre le Christ et Satan. L'auteur le reconnaît lui-même :

A *strif* will I tellen on,

« Je vais vous conter un estrif », dit-il dans son prologue[4].

[1] *The dialogue of Salomon and Saturnus* (en prose anglo-saxonne), éd. Kemble, *Ælfric Society*, 1848, 8°. Le débat de Joseph et de Marie, sujet qui excita souvent depuis la verve réaliste des faiseurs de Mystères, est dans *Cynewulf's Christ*, éd. Gollancz, 1892, p. 17.

[2] *The Owl and the Nightingale*, éd. Stevenson, *Roxburghe Club*, 1848, 4°; *The Thrush and the Nightingale*; *Of the Vox and the Wolf*, *The debate of the Carpenters Tools*, dans Hazlitt, *Remains of the early popular poetry of England*, 1864, 4 vol. 8°, t. I, pp. 50, 58, 79. Cf. *supra*, p. 230.

[3] *Anonymi Petroburgensis Descriptio Norfolcensium*, fin du douzième siècle; *Norfolchiæ Descriptionis impugnatio* (en vers latins, avec quelques phrases anglaises), dans T. Wright, *Early Mysteries and other latin Poems*, Londres, 1838, 8°.

[4] *Harrowing of Hell*; cet écrit est, *en fait*, un drame ou dialogue drama-

Ces débats étaient en grande faveur dans les salles des châteaux : on en improvisait ; c'était une sorte de jeu de société. Une des personnes présentes était mise sur la sellette et devait répondre à toutes les questions qu'on lui posait ; puis son tour venait d'interroger, et c'était à qui ferait les questions ou les réponses les plus inattendues et les plus embarrassantes. On appelait ce jeu, le jeu du « Roy qui ne ment » ou le jeu « du Roi et de la Reine[1]. » Par un phénomène qui s'est reproduit à des époques moins reculées, les conversations d'après dîner tombaient vite dans la grossièreté ; les questions roulaient la plupart du temps sur l'amour, sujet qui n'était pas traité à un point de vue fort éthéré ; jeunes gens et jeunes filles échangeaient dans ces occasions des propos dont la licence inquiétait l'Église, si bien que les évêques intervenaient et, dans leurs « constitutions », interdisaient à leurs ouailles ces jeux malséants : « Ludos de Rege et Regina ». C'est ce que fait Gautier de Chanteloup, évêque de Worcester en 1240[2]. Quelque chose de cette liberté survécut, néanmoins, à travers le moyen âge, jus-

tique, mais n'avait pas été composé en vue de la représentation. Époque d'Henri III, texte dans Pollard : *English Miracle plays*, Oxford, 1890, p. 166.

[1] Ce jeu est décrit dans le fabliau (très grossier) du *Sentier batu*, par Jean de Condé, XIV[e] siècle :

> De pluiseurs deduis s'entremistrent
> Et tant c'une royne fistrent
> Pour jouer au roy qui ne ment.
> Ele s'en savoit finement
> Entremettre de commander,
> Et de demandes demander.

Montaiglon et Raynaud *Recueil général des fabliaux*, t. III, p. 248.

[2] « Prohibemus etiam clericis ne intersint ludis inhonestis, vel choreis, vel ludant ad aleas, vel taxillos ; nec sustineant ludos fieri de rege et regina, » etc. « Constitutiones Walteri de Cantilupo, Wigorniensis episcopi. » A. D. 1240. Art. XXXVIII ; dans Labbe, *Sacrorum conciliorum... Collectio*, t. XXIII, col. 538.

qu'au temps de Shakespeare : en écoutant les dialogues de Béatrice et de Benedick, on peut se demander parfois s'ils ne jouent pas au « Jeu du Roi et de la Reine ».

La simple parodie conduisait, de même, par degrés, vers le drame. On aimait se déguiser, imiter autrui, caricaturer un grave personnage ou une scène imposante, la messe par exemple, contrefaire le bruit des orages et le chant des oiseaux, ajoutant le geste au cri, au chant et à la parole. Certains jongleurs excellaient dans ces parodies; c'étaient des gargouilles vivantes; on les payait :

... L'un pour faire l'ivre,
L'autre le chat, le tiers le sot.

Les « grans menestreus »[1] avaient horreur de ces

[1] Les deux catégories sont très bien décrites par Baudouin de Condé dans son *Conte des Hiraus*, XIII[e] siècle. L'auteur rencontre un valet et l'interroge sur son maître :

« Frère,
Dis-moi, par l'âme de ton père,
Voit-il volentiers menestreus? »
— « Oïl, voir, biau frère et estre eus
En son hostel a grant solas...
. . . . . Et quant avient
C'aucuns grans menestreus là vient,
Maistres en sa menestrandie,
Qui bien viele, ou ki bien die
De bouce, mesires l'ascoute
Volentiers...
Mais peu souvent i vient de teus,
Mais des félons et des honteus...
Ou teus gens passent qui ensi
Ont entre iaus le monde acensi
C'om pain et char et vin lor livre
A l'hostel, l'un por faire l'ivre,
L'autre le cat, le tiers le sot;
Li quars, ki onques rien ne sot
D'armes, s'en parole et raconte
De ce preu duc, de ce preu conte...

Dits et Contes de Baudouin de Condé, éd. A. Scheler, Bruxelles, 1866, 3 vol. 8°, t. I, p. 154.

gargouilles, hontes de leur profession. Les seigneurs ne partageaient pas d'ordinaire ces sentiments délicats mais non désintéressés ; ils attiraient par leurs largesses, dans leurs châteaux, les errants habiles à faire l'ivre, le chat ou le sot et souvent pire encore.

Sur les libertés histrioniques, introduites jusque dans les cérémonies les plus imposantes, Aelred, abbé de Rievaulx en Angleterre au douzième siècle, donne des détails précis. Il décrit les gestes et poses que se permettaient les chantres dans certaines églises, et qui les faisaient ressembler « à des acteurs : » si bien que nous sommes ainsi renseignés à la fois sur les uns et sur les autres. On rencontre dans ces églises, dit-il, des chanteurs qui, les joues gonflées, font entendre des bruits de tonnerre, puis murmurent, susurrent, laissent expirer leur voix, gardant la bouche ouverte, et se flattent d'imiter ainsi l'agonie ou l'extase des martyrs. Par moments, on croirait entendre des hennissements de chevaux ; puis ils transforment leurs voix de telle manière qu'on dirait des voix de femmes. Avec cela, « tout leur corps se trémousse en gestes d'histrions » ; leurs lèvres, leurs épaules, leurs mains prennent des expressions ou des poses adaptées aux paroles. Le vulgaire, rempli de stupeur et d'admiration, à la vue de ces gesticulations désordonnées, finit par éclater de rire : « Il semble qu'il soit au théâtre et non pas à l'église, et qu'il ait seulement à regarder, non à prier » (*non ad oratorium sed ad theatrum, nec ad orandum, sed ad spectandum*)[1].

La transition, de ces amusements à de petits drames qui n'étaient que des contes dialogués (*interludes*), fut

[1] *Speculum Charitatis*, liv. II, chap. 23. Migne, *Patrologie latine*, t. CXCV.

imperceptible et facile. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre, il n'en reste guère d'échantillons; on en possède toutefois, pour l'Angeleterre, un, qui est du temps d'Édouard I[er], et montre qu'alors cette transition était accomplie. C'est précisément une adaptation à la scène d'un des récits que les conteurs se plaisaient le plus à débiter : l'absurde histoire de la *Chienne qui pleure*. Une femme ou une jeune fille repousse les avances d'un clerc; une vieille va la trouver, ayant dans ses bras une chienne qu'elle a nourrie de moutarde et dont les yeux pleurent. C'est, affirme-t-elle, sa propre fille, changée en chienne par un clerc pour lui avoir été cruelle. La jeune personne fait aussitôt ce que peut inspirer la crainte d'un sort pareil. On a des versions françaises, latines, anglaises de ce conte qui est d'origine hindoue. Le texte anglais paraît être de la fin du treizième siècle[1].

La mise en drame fut exécutée peu d'années après. Rien de plus aisé; ce fabliau, comme beaucoup d'autres, n'était guère qu'une suite de dialogues[2]; pour en faire une pièce, le jongleur n'eut qu'à supprimer quelques transitions. On a ainsi un drame rudimentaire où il ne faut pas s'attendre à trouver une étude approfondie des sentiments humains. Voici la conversation du début entre le jeune homme et la jeune fille :

[1] Textes latins dans : *The Exempla... of Jacques de Vitry*, XIII[e] siècle, éd T. F. Crane, Londres, 1890, 8°, p. 105 (n° CCL) et dans Th. Wright, *A Selection of latin Stories*, 1842, *Percy Society*, p. 16, *De Dolo et Arte Vetularum*. Texte français, dans Barbazan et Méon; fait partie du *Castoiement d'un père à son fils*, XIII[e] siècle, *Fabliaux*, t. II. Texte anglais dans Th. Wright, *Anecdota Literaria*, Londres, 1844, 8° p. 1 ; le titre est en français : « Ci commence le fables et le cointise de Dame Siriz; » tel est, dans cette version, le nom de la vieille. Voir *supra* , pp. 190 et 227.

[2] Voir *supra*, p. 194.

« *Le clerc.* — Mademoiselle, bonjour.

La jeune fille. — Monsieur, salut, par saint Michel.

Le clerc. — Où est ton père, où est ta mère?

La jeune fille. — Par Dieu, ils sont tous les deux sortis.

Le clerc. — Heureux serait l'homme qui aurait une pareille fille pour épouse!

La jeune fille. — Va-t-en, par le Christ et saint Léonard... Va-t-en, mon brave homme, car tu perds ton temps[1]! »

Après quelques supplications de plus, le clerc, qui est un étudiant de l'Université, va trouver la vieille Helwis, et là l'auteur, plus accoutumé sans doute à ce genre de personnages qu'à la société des jeunes filles, décrit avec un certain talent l'hypocrisie de la vieille. Helwis fait la renchérie; elle vit dans la dévotion et ce qu'on lui demande va la détourner de ses devoirs pieux. Elle s'y résoud enfin, en prévision du salaire.

Ainsi débutait, quelque temps avant la naissance de Chaucer, le drame laïque dans la patrie de Shakespeare.

D'autres histoires du même genre furent encore changées en drames; ces pièces ne nous sont pas parvenues, mais leur existence est certaine. Un Anglais du quatorzième siècle appelle les représentations qu'on en faisait

[1] « Hic incipit interludium de Clerico et Puella.

Clericus. Damishel, reste wel.
Puella. Sir, welcum, by Saynt Michel!
Clericus. Wer esty sire, wer esty dame?
Puella. By Gode, es noner her at hame.
Clericus. Wel wor suile a man to life
That suile a may mithe have to wyfe!
Puella. Do way, by Crist and Leonard...
Go forth thi way, god sire,
For her hastu losye al thi wile.

Wright et Halliwell, *Reliquiæ Antiquæ*, Londres, 1841, 2 vol. 8°, t. I, p. 145.

« pleyinge of japis »[1], par opposition aux représentations de drames religieux.

D'autres amusements, d'espèce étrange, contribuèrent, dans le même temps, à la formation du drame. On trouvait, au moyen âge, un plaisir particulier à chanter, danser, faire des rondes, se livrer à des facéties de toutes sortes, dans des lieux consacrés : cimetières, cloîtres, églises. Le choix d'endroits pareils peut sembler prodigieux, mais le fait est certain et d'ailleurs s'explique. Aux instincts indisciplinés d'hommes encore en partie barbares, la loi religieuse opposait des prescriptions rigoureuses sur lesquelles nulle discussion n'était permise. A un excès d'indiscipline, il fallait répondre par un excès de rigueur. Il fallait bâtir des contre-forts d'une résistance égale au poids du mur. Mais, de temps en temps, une fissure se produisait et les passions se déchaînaient avec furie. Échappés à la discipline, les hommes trouvaient alors des délices particulières à violer toutes les défenses à la fois; la bête relevait le défi de l'ange.

Cette force d'impulsion était accrue par les goûts macabres propres au moyen âge, et qui donnaient lieu à un autre genre de réaction. Tour à tour oppressés par l'idée de la mort, et en révolte contre elle, les fidèles répondaient à la menace par des rires; ils se faisaient une joie de promener leurs bacchanales dans les cimetières, non seulement parce que c'était défendu, mais aussi à cause du caractère lugubre du lieu. Les veillées des morts étaient l'occasion d'orgies, et de fous rires. A l'Université même, ces goûts prévalaient; on se cou-

[1] *A tretise of Miraclis Pleyinge*, fin du XIVe siècle, dans les *Reliquiæ Antiquæ* de Wright et Halliwell, t. II, p. 46.

ronnait de feuillage, on chantait des chants indécents, on dansait des rondes et on s'enivrait dans les cimetières. Les conciles, les papes et les évêques ne se lassaient pas de protester, ni les fidèles de danser. Défense, dit Innocent III, au début du treizième siècle, de se livrer, dans les églises, à des « amusements dramatiques », même si l'on peut alléguer que « c'est l'usage » ; défense de simuler des apparitions diaboliques. Défense de persévérer dans ces mêmes abus, dit Grégoire IX[1]. Défense, dit Gautier de Chanteloup, évêque de Worcester, de se livrer à des « jeux malhonnêtes » dans les cimetières et dans les églises, principalement les jours de fête religieuse ou à la veillée des saints[2]. Défense, dit le concile provincial d'Écosse en 1225, « de danser des rondes et chanter des chansons aux funérailles des morts; les larmes d'autrui ne devraient pas être une occasion de rire »[3]. Défense, dit l'Université d'Oxford, de défiler en chantant dans les églises, avec des déguisements, des couronnes de fleurs et de feuillages[4].

L'année était coupée en fêtes, et ces fêtes, dont l'importance dans l'existence de tous s'est atténuée depuis,

[1] « Ludi theatrales, etiam prætextu consuetudinis in ecclesiis vel per clericos fieri non debent. » Décrétale d'Innocent III, année 1207, reproduite par Grégoire IX. Richter et Friedberg, *Corpus Juris Canonici*, Leipzig, 1879, t. II, p. 453.

[2] Il ajoute, ce qui est caractéristique de l'époque : « Nec in cœmeteriis ædificia, nisi forsan hoc tempus hostilitatis exegerit, ulla fiant. » *Constitutiones Walteri de Cantilupo*. A. D. 1240, dans Labbe, t. XXIII, col. 526.

[3] Wilkins, *Concilia Magnæ Britanniæ*, Londres, 1737, 4 vol. fol., t. I, p. 617, nos LXXIV, LXXV. Même défense est faite par Gautier de Chanteloup, *Ibid.*, art. LV.

[4] « ... Ne quis choreas cum larvis seu strepitu aliquo in ecclesiis vel plateis ducat, vel sertatus, vel coronatus corona ex foliis arborum, vel florum, vel aliunde composita, alicubi incedat... prohibemus. » Règlement du XIIIe siècle. *Munimenta Academica*, p. p. Anstey (Rolls), 1868, p. 18

faisaient alors époque; on y pensait d'avance, on les voyait de loin, dépassant les autres jours, comme les cathédrales dépassent les maisons. La vie ordinaire était arrêtée; c'était le moment de grandes réjouissances soit religieuses, soit impies; les unes et les autres contribuèrent au développement du théâtre, et se trouvèrent parfois intimement mêlées ensemble. C'est dans ces occasions surtout que la caricature et la dérision des choses saintes servaient à accroître l'amusement. Le temps de Noël avait hérité de la licence, comme il occupait la date, des anciennes saturnales romaines, et si haut qu'on remonte ou si bas qu'on descende dans tout le moyen âge, on trouve que la fête est solennisée, dévotement, joyeusement, par des foules moqueuses et adorantes. Car l'un n'empêchait pas l'autre; on caricaturait l'Église, sa hiérarchie et son rituel, mais sans mettre en doute son infaillibilité; on se moquait du diable et on en avait peur. « Les prêtres, les diacres et les sous-diacres, » dit le pape, ont l'audace, en ces jours de folie, « de se livrer à des bacchanales indécentes, en présence du peuple, au lieu de l'édifier en prêchant la parole de Dieu[1]. » Dans ces bacchanales, on parodiait les hymnes du service divin; une hymne latine sur la Nativité était transposée, vers pour vers, et devenait une chanson en l'honneur de la cervoise. Voici, comme spécimen, deux strophes de l'ori-

[1] Décrétale d'Innocent III, reproduite par Grégoire IX : « In aliquibus anni festivitatibus, quæ continue natalem Christi sequuntur, diaconi, presbyteri ac subdiaconi vicissim insaniæ suæ ludibria exercere præsumunt, per gesticulationum suarum debacchationes obscœnas in conspectu populi decus faciunt clericale vilescere, quem potius illo tempore verbi Dei deberent prædicatione mulcere. » A. D. 1207. Decretalium D. Gregorii papæ IX Compilatio; dans le *Corpus Juris Canonici* de Richter et Friedberg, Leipzig, 1879, 2 vol. 4°, t. II, p. 453 (Liv. III, titre I, ch. XII).

ginal et de la caricature, celle-ci fabriquée, à ce qu'il semble, en Angleterre :

Letabundus	Or i parra :
Exultet fidelis chorus	La cervoise nous chantera[1],
Alleluia!	*Alleluia!*
Regem Regum	Qui que en boit
Intacte perfundit thorus	Si telle soit comme être doit,
Res miranda!	*Res miranda!*
Angelus consilii	Buvez quand l'avez en poing;
Natus est de Virgine,	Bien est droit, car moult est loing
Sol de Stella,	*Sol de Stella;*
Sol occasum nesciens,	Buvez bien et buvez beau,
Stella semper rutilans,	El vous viendra du tonneau
Semper clara.	*Semper clara*[2].

Ainsi s'élevaient de la terre, d'un même vol, en temps de Noël, anges et démons, et l'on commémorait l'antique fête de Saturne en même temps que celle du Christ. C'est ainsi encore que les scandaleuses fêtes des Fous, des Innocents et de l'Ane étaient égayées par de grotesques parodies des cérémonies pieuses; elles avaient pour théâtre l'église même, transformée ainsi, dit Robert Gros-

[1] On va voir, la bière va nous faire chanter.

[2] Treizième siècle, voir Gaston Paris, *Romania*, t. XXI, p. 260. Les chansons de Noël n'étaient pas toujours aussi anodines, comme on peut voir par l'exemple que cite Gascoigne : « Cavete et fugite in hoc sacro festo viciosa et turpia, et præcipue cantus inhonestos et turpes qui libidinem excitant et provocant... et ymagines imprimunt in mente quas expellere difficillimum est. Novi ego, scilicet Gascoigne, doctor sacræ paginæ, qui hæc scripsi, unum magnum et notabilem virum talem cantum turpem in festo Natalis audivisse. » Il ne put jamais chasser les images révoltantes que ce chant avait gravées dans son esprit, et tomba dans une mélancolie, conduisant à la mort. *Loci e libro Veritatum... passages selected from Gascoigne's theological Dictionary, illustrating the condition of the Church and State*, 1403-58, éd. Th. Rogers, Oxford, 1881, 4°. Sur l'organisation des fêtes de Noël à l'Université et sur le « Rex natalicius » (seizième siècle et avant), voir C. R. L. Fletcher, *Collectanea*, Oxford, 1885, 8°, p. 39.

seteste, évêque de Lincoln, en un lieu de plaisir, de réjouissances et de folie, maison consacrée à Dieu, souillée par les inventions du diable. Il interdit, en conséquence, la célébration, le jour de la Circoncision, de la fête des Fous, « festum Stultorum », dans sa cathédrale, puis dans tout son diocèse[1].

La fête des Innocents était plus populaire encore en Angleterre ; elle était présidée par un petit évêque, « boy bishop », et ce prélat en miniature dirigeait mitre en tête, dans l'église, les ébats des jeunes garnements, ses compagnons. Le roi s'intéressait à la cérémonie, faisait venir devant lui le minuscule dignitaire et lui remettait un cadeau. Édouard II donne six shillings et huit pence au petit Jean, fils d'Alain Scroby, qui avait officié dans la chapelle royale en qualité de « boy bishop » ; une autre fois, il donne dix shillings ; Richard II, plus généreux, donnait une livre[2]. Les nonnes elles-mêmes sortaient parfois de leur caractère et dansaient des rondes, mêlées à des laïques, le jour des Innocents ou à la fête de Marie-Madeleine, pour commémorer la vie de la sainte, sans doute en sa première partie[3].

[1] « Cum domus Dei... domus sit orationis, nefandum est eam in domum jocationis, scurrilitatis et nugacitatis convertere, locumque Deo dicatum diabolicis adinventionibus execrare ; cumque circumcisio Domini nostri Jesu Christi prima fuerit nec modicum acerba ejus passio, signum quoque sit circumcisionis spiritualis qua cordium præputia tolluntur... execrabile est circumcisionis Domini venerandam solemnitatem libidinosarum voluptatum sordibus prophanare. Quapropter vobis mandamus... quatenus festum stultorum, cum sit vanitate plenum et voluptatibus spurcum, Deo odibile et dæmonibus amabile : ne de cætero in ecclesia Lincolniensi... permittatis fieri. » *Epistolæ*, éd. Luard, Londres (*Rolls*), 1861, p. 118, A. D. 1236 (?). Même défense pour tout le diocèse, p. 161.

[2] *Wardrobe Accounts ;* dans l'*Archæologia*, t. XXVI, p. 342 ; *Issue Roll of Thomas de Brantingham*, éd. Devon, 1835, p. XLVI ; *Issues of the Exchequer*, éd. Devon, p. 222, 6 Rich. II.

[3] « Inhibemus ne de cetero in festis Innocentium et Beate Marie Magda-

La passion de *voir*, qui alors était intense, et qui devait trouver sa principale satisfaction dans le théâtre, s'exerçait de plusieurs autres manières encore au moyen âge. Les défilés étaient une de ces manières ; les occasions en étaient innombrables et on les faisait naître au besoin. Que l'association du Pui de Londres couronnât une chanson, et aussitôt un cortège était organisé dans les rues ; un mariage, un départ pour la Palestine, une fête patronale, étaient des motifs suffisants ; les sociétés revêtaient leurs livrées, tiraient leurs insignes du coffre commun, et sortaient dans la rue, formées en cortège ou en procession, comprenant dans le « pageant », lorsque la circonstance le permettait, toute une mascarade de géants, de nains, de monstres, de poissons dorés et animaux divers. Lorsque l'occasion était considérable, la ville même était transformée aux regards ; tapissée de fleurs et de tentures, elle devenait comme un décor d'opéra réalisé.

La cité était, ces jours-là, balayée avec un soin rare ; on enlevait « jusqu'aux moindres immondices », note avec admiration Mathieu Paris, en 1236 [1]. Le cortège s'avançait, cavaliers et piétons, bannières flottantes, au long des rues pavoisées, au son des cloches sonnant dans les clochers. Aux croisées des chemins, on s'arrêtait ; les gens du cortège cessaient d'être spectacle et devenaient spectateurs. Des merveilles avaient été préparées pour leur plaire : ici une forêt avec des bêtes sauvages et saint Jean-Baptiste, ailleurs des scènes tirées de la Bible ou de la littérature chevaleresque, le « pas de Saladin »,

lene ludibria exerceatis *consueta*, induendo vos scilicet vestis secularium, aut inter vos seu cum secularibus, choreas ducendo, nec extra refectorium comedatis. » etc. Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, aux nonnes de Villarciaux, treizième siècle. *Registrum Visitationum*, éd. Bonnin, 1842, 4°, p. 44.

[1] *Historia Major*, t. III, p. 336 (*Rolls*).

par exemple, où l'on voyait combattre le héros de l'Islam et le héros d'Angleterre, Richard Cœur de Lion. Parfois, la scène était muette et immobile et c'était une sorte de tableau vivant ; parfois, les personnages agissaient, tout en restant muets, et c'étaient des pantomimes. D'autres fois enfin, les héros prenaient la parole et complimentaient le roi ; plus tard, et en tous cas au quinzième siècle, les compliments furent dialogués : on approchait du drame de très près.

En 1236, Henri III d'Angleterre ayant épousé Aliénor de Provence fit son entrée solennelle dans sa capitale. On vit à cette occasion « tant de nobles, tant de religieux, tant de peuple, tant d'histrions que c'est à peine si la ville de Londres pouvait les contenir dans son vaste sein. Toute la ville était ornée de bannières de soie, de couronnes, de tentures, de chandelles et de lampes, et d'engins et inventions extraordinaires [1]. »

La même cité, coutumière de ces exhibitions et qui en a conservé jusqu'aujourd'hui un vestige dans la procession du lord maire, se surpassa, le 29 août 1393, lorsque Richard II fit son entrée après s'être réconcilié avec les bourgeois [2]. Les rues étaient tendues de draps de pourpre et d'or; des « fleurs odorantes » embaumaient l'air; des tapisseries avec figures couvraient les murs; le roi s'avançait superbe à voir, très fier de sa beauté, « pareil à Troïlus » ; la reine Anne faisait partie du cortège. Des scènes diverses arrêtent la procession et enchantent les spectateurs; l'une d'elles n'était pas prévue

[1] Mathieu Paris, *Ibid.*

[2] Cette entrée a été décrite par Richard de Maidstone, mort en 1396, dans un poème latin : *Richardi Maydiston, de Concordia inter regem Ricardum II et civitatem London;* dans les *Political Poems and Songs* de Wright (*Rolls*), t. I, p. 282.

au programme. La reine arrivait près de la porte du pont, le vieux pont défendu par des tours et dont les portes se fermaient; deux chars pleins de dames la suivaient; un des chars, « œuvre de Phaéton sans doute », dit le savant narrateur, se rompit soudain; graves comme des saintes, belles comme des anges, les dames, perdant l'équilibre, tombèrent les jambes en l'air, et la foule, tout en les admirant, « eut beaucoup de peine à étouffer ses rires ». L'auteur de la description appelle cela, comme s'il eût été le peintre Fragonard, un « hasard heureux », *sors bona;* mais il n'eut rien de Fragonard, que ce mot; c'était un carmélite, docteur en théologie.

Le désordre réparé, on entre dans Cheapside; on y voit une « tour admirable »; un jeune homme et une jeune fille en sortent, adressent un discours à Richard et Anne et leur offrent des couronnes; à la porte de Saint-Paul, un concert d'instruments se fait entendre; à Temple-bar, « *barram Templi* », une forêt était établie sur la porte, avec des animaux de toutes sortes, des serpents, des lions, un ours, une licorne, un éléphant, un castor, un singe, un tigre, un sanglier, qui tous « couraient, se battaient, mordaient, sautaient ». Ils étaient là pour figurer le désert où vivait saint Jean Baptiste. Un ange descend du toit et remet au roi et à la reine un petit diptyque d'or représentant le crucifiement, avec des pierres et des émaux. Il fait un discours. Enfin, sur l'intervention de la reine qui a un rôle actif à jouer dans cet opéra, a lieu la cérémonie du pardon des citoyens par le roi.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini; si la vie était dure, les fêtes étaient nombreuses et faisaient un moment oublier les peines; « oubliance était au voir »,

comme dit si bien Froissart, à propos d'une de ces magnifiques parades[1]. Pour le populaire, il y avait encore les fêtes de mai avec leurs danses et leurs chansons, la mimique des exploits de Robin Hood, plus tard la représentation de petites pièces dont il était le héros[2]; et toujours ces cloches, tintant dans le ciel, remplissant l'air de joie. Pour la Cour, il y avait les ballets et mascarades où les seigneurs prenaient part, déguisés au moyen de draperies étoilées, de barbes d'or, de costumes emplumés du genre de ceux que portaient à Paris, le 29 janvier 1392, le roi Charles VI et ses amis dans le fameux « Ballet des hommes sauvages », connu depuis le désastre qui s'ensuivit, sous le nom de « Ballet des Ardents ». La mode des ballets, mascarades ou *masks* se perpétua; les Tudors et les Stuarts eurent pour ces divertissements le même goût que les Plantagenets et il en résulta un genre spécial dans la littérature dramatique, genre qui compta en Angleterre de gracieux et touchants chefs-d'œuvre, tels que le *Berger affligé* de Jonson et le *Comus* de Milton.

II.

Pendant que les histrions et les amuseurs préludent à la farce et à la comédie dans les grand'salles des châteaux, que le drame romantique s'ébauche avec les

[1] A l'occasion de l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, en 1384.

[2] Sur la popularité de Robin Hood au quatorzième siècle, voir *supra*, p. 225. Au quinzième siècle, il est le héros de pièces jouées aux fêtes de mai : « Rece^{d} for the gathering of the May-play called Robin Hood, on the fair day, 19 s. » Comptes de l'église Saint-Laurent à Reading, année 1499. *Academy* du 6 oct., 1883, p. 231.

« pas de Saladin » et les « prises de Troie », et le drame champêtre avec les fêtes de Robin Hood, d'autres sources du théâtre moderne jaillissent à l'ombre du cloître et sous les nefs des églises.

Toute imitation d'une action mène au drame. Si conventionnelle, liturgique, ritualisée que fût l'imitation, le sacrifice de la messe en offrait une; la messe conduisit au drame religieux, qui fut d'abord, lui-même, on ne peut plus conventionnel, liturgique et ritualisé. Il débute avec les parties antiphonées de l'office et se confond alors avec l'office lui-même. C'est ainsi que, hors de l'église, le drame civil s'esquissait avec les chansons alternées, les disputoisons et altercations poétiques des chanteurs de chansons facétieuses et de chants d'amour. Un grand pas est fait lorsque, dans les principales fêtes de l'année, Pâques et Noël, les chantres, au lieu de se répondre, de stalle à stalle, se déplacent dans l'église pour imiter l'action qu'ils célèbrent, et que des additions sont introduites dans le texte de l'office : le drame religieux naît à ce moment.

« Dites, bergers, qui cherchez-vous dans cette crèche?

« Ils répondront : Le Christ Sauveur, notre Seigneur[1]. »

C'est là le point de départ; il date du dixième siècle. « De ce dialogue embryonnaire est sorti le drame des Pasteurs, tel qu'il s'offre à nous dans plusieurs rédactions ». L'une d'elles, suivie dans la cathédrale de Rouen, donne tout l'agencement de la représentation : « Que la crèche soit disposée derrière l'autel et que l'image de

[1] « Quem quæritis in præsepe, pastores? *Respondent :* Salvatorem Christum Dominum ». Petit de Julleville, *Histoire du Théâtre en France; Les Mystères,* 1880, t. I, p. 25.

sainte Marie y soit placée. D'abord, qu'un enfant devant le chœur, dans un lieu élevé, figurant un ange, annonce la nativité du Seigneur à cinq chanoines ou à leurs vicaires du second rang; les pasteurs entrent par la grande porte du chœur... les bergers s'avancent vers la crèche en chantant la prose : *Pax in terris*. Deux prêtres du premier rang, vêtus de la dalmatique, figurent des sages-femmes auprès de la crèche[1] ».

Ces embellissements furent très goûtés et, d'année en année, on les perfectionna; le vers remplaça la prose, la langue vulgaire remplaça le latin; le grand air de la place publique remplaça l'atmosphère recueillie des nefs et l'on n'eut plus à recourir à des prêtres vêtus de la dalmatique pour représenter des sages-femmes. Les rôles féminins furent confiés la plupart du temps à des jeunes garçons; ce qui était se rapprocher de la réalité autant du moins que fit Shakespeare lui-même : car, de son temps, on ne se servait pas encore d'actrices et le rôle de Juliette était, comme on sait, tenu par un garçon. Ces perfectionnements si simples, résumés en une phrase, demandèrent plusieurs siècles, mais le courant, lentement formé, n'en eut que plus de puissance. Le drame quitta l'église parce que, à force de grandir, il l'encombrait, qu'on l'y voyait mal, et que sa liberté de développement était entravée.

La fête de Pâques donna lieu au même travail d'ornementation que la fête de Noël[2]. Les cérémonies de

[1] Petit de Julleville, *ibid.*, t. I, p. 26.

[2] Même gradation et même point de départ modeste : « Quem queritis in sepulcro, o christicole? — Jesum Nazarenum crucifixum, o celicole. — Non est hic; surrexit sicut predixerat; ite nunciate quia surrexit. Alleluia ». Office de Limoges, onzième siècle. *Die lateinischen Osterfeiern Untersuchungen über den Ursprung und die Entwickelung der liturgisch-*

la semaine sainte, qui suivaient pas à pas le drame de la Passion, s'y prêtaient admirablement. D'additions en additions, on finit par grouper toutes les scènes de l'Ancien Testament autour de la fète de Noël, et toutes les scènes du Nouveau, dont les autres étaient les symboles, autour de la fête de Pâques. De véritables cycles furent ainsi créés représentant, en deux principales parties, l'histoire religieuse de l'humanité, de la Création au Jugement. Détachés de l'Église, ces groupes de drames se séparèrent souvent aussi des fêtes qui leur avaient donné naissance, et furent représentés parfois à la Pentecôte, à la Fête-Dieu, à l'occasion d'une solennité quelconque.

Le goût de ces spectacles se répandant, gagna de proche en proche, et divers sujets tragiques, étrangers à la Bible, furent dialogués : d'abord des vies de saints; plus tard, en France, quelques rares sujets empruntés à l'histoire ou au roman : l'histoire de Grisélidis, la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc[1]. Les Anglais s'en tinrent presque exclusivement à la Bible. Les drames tirés de la vie des saints étaient d'ordinaire appelés *Miracles;* les drames tirés de la Bible, *Mystères*, désignations qui n'avaient d'ailleurs rien de fort tranché et qui étaient souvent prises l'une pour l'autre.

Le drame religieux était en voie de perdre son caractère purement liturgique au moment où avait eu lieu la conquête d'Angleterre. Sous le règne des rois normands

dramatischen Auferstehungsfeier, von Carl Lange. Munich, 1887, 8°, p. 22.

[1] *Ci comence l'estoire de Grisélidis*, ms. fr. 2203, à la Bibliothèque Nationale, daté 1395; imprimé à Paris, 1832, 4°; *Le Mistère du Siège d'Orléans,* éd Guessard et de Certain, Paris, 1862, 4° (*Documents inédits*), etc.

et angevins, le goût des représentations dramatiques se répandit en Grande-Bretagne; dès le siècle après Hastings, nous les y trouvons abondantes et prospères.

La plus ancienne représentation dont on ait gardé la mémoire, eut lieu, chez nos voisins, au commencement du douzième siècle, et avait pour sujet l'histoire de cette sainte Catherine d'Alexandrie que l'empereur Maximin fit décapiter après qu'elle eût converti cinquante orateurs chargés de la ramener, à force d'éloquence, au paganisme. Les cinquante orateurs reçurent le baptême et furent brûlés vifs[1]. La représentation avait été organisée par un Manceau de bonne famille, nommé Geoffrey, que Richard, abbé de Saint-Alban avait fait venir de France pour diriger l'école attachée à l'abbaye. Mais, comme il tarda à se mettre en route, il trouva, à son arrivée, l'école donnée à un autre. Dans le loisir qui lui était ainsi créé, il fit représenter à Dunstaple, « le jeu » ou « miracle » de sainte Catherine, « *quendam ludum de sancta Katerina quem miracula vulgariter appellamus* ». Il emprunta au sacristain de Saint-Alban les chapes de l'abbaye pour habiller ses acteurs. Mais, la nuit qui suivit la représentation, le feu prit à sa maison; tous ses livres furent brûlés et les chapes aussi. « C'est pourquoi, ne sachant comment indemniser Dieu et saint Alban, il offrit sa personne en holocauste et prit l'habit religieux dans le couvent. Ainsi s'explique le zèle avec lequel, devenu abbé, il enrichit le couvent de chapes précieuses. » Car il devint abbé et mourut en 1146, après un règne de vingt-six ans, et Mathieu Paris, qui conte

[1] Histoire très populaire au moyen âge, en France et en Angleterre; elle a fait notamment, au treizième siècle, le sujet d'un poème en anglais : *The life of St-Katherine*, éd. Einenkel, *Early English text Society*, 1884, 8°.

l'anecdote et dont on sait le goût pour les objets d'art, énumère et décrit fort au long les splendides vêtements d'or et de pourpre, ornés de pierres précieuses, dont le Manceau Geoffrey enrichit le trésor du monastère[1].

Un peu plus tard, dans le même siècle, sous Henri II, un témoignage formel nous apprend que les « représentations de Miracles » étaient d'un usage commun à Londres[2]. Au siècle suivant, sous Henri III, on commence à écrire ces drames en anglais[3]. Au quatorzième siècle, du temps de Chaucer, les Mystères sont à l'apogée de leur popularité; les héros sont familiers à tous et leurs dires deviennent des proverbes; les rois mêmes se mettent en route pour aller assister aux représentations. Chaucer les avait vues bien souvent; ses personnages y font de constantes allusions; son meunier ivre crie « à la manière de Pilate »; son joyeux Absalon joue le rôle du roi Hérode, et quelle Alison pourrait se montrer cruelle au roi Hérode? La Commère de Bath, vêtue de ses plus beaux atours, se rend « *to pleyes of miracles* », et tâche de faire des connaissances qui deviendront plus tard des maris. Nicolas cite au charpentier crédule l'exemple de

[1] *Vitæ viginti trium Abbatum sancti Albani*, dans : *Matthæi Paris monachi Albanensis* [*Opera*], Londres, 1639-40, 2 vol. fol., t. II, p. 56.

[2] Témoignage de Fitzstephen, douzième siècle : « Londonia pro spectaculis theatralibus, pro ludis scenicis, ludos habet sanctiores, representationes miraculorum... » *Descriptio nobilissimæ civitatis Londoniæ*, imprimée à la suite de Stow, *Survay of London*, 1599, 4°.

[3] Il en reste un spécimen : *The Harrowing of Hell*, composé en anglais sous Henri III. Texte dans Pollard, *English miracle plays*, 1890, p. 166. Cf. *supra*, p. 459. Des drames religieux furent écrits en latin par des sujets des rois d'Angleterre, notamment par Hilaire, disciple d'Abélard, douzième siècle, qui semble avoir été un Anglo-Normand et dont les pièces nous sont parvenues : *Hilarii Versus et Ludi*, éd. Champollion-Figeac, Paris, 1838 ; ses vers latins sont mêlés de quelques vers français.

Noé dont la femme ne voulait pas s'embarquer et pour laquelle il eût été sage de construire une arche à part.

Un traité anglais, rédigé à cette époque, contre la représentation des drames pieux, montre l'extrême faveur dont ils jouissaient, chez nos voisins, auprès de toutes les classes de la société[1]. L'enthousiasme est si général et si excessif qu'il paraît à l'auteur du traité indispensable de réagir et de combattre (car la question était vivement disputée) les arguments formulés en faveur des Mystères. Les œuvres et les miracles du Christ, observe-t-il, n'ont pas été accomplis par lui pour rire, et nous les représentons, nous, pour notre amusement! C'est se montrer singulièrement familier avec Dieu, qui est en droit de nous dire : « Ne jouez pas avec moi, jouez avec vos pareils ». Craignons sa vengeance : « Un lord avec qui son domestique prend trop de liberté le tue sur-le-champ » ; la vengeance de Dieu sera pire : bien que celle du lord, pensera-t-on, fût déjà assez remarquable.

Que répondent à cela les défenseurs des Mystères? Ils répondent que ces représentations sont faites « à l'honneur de Dieu même » ; elles donnent à réfléchir ; on y voit les démons entraîner les méchants en enfer ; on voit la passion du Christ et on en pleure d'attendrissement : car on pleurait et on riait aux représentations, sans honte, bruyamment, « *wepynge bitere teris* ». De plus, il y a des gens qui ne peuvent se convertir que par des moyens gais, « *by gamen and pley* », et ils trouvent, eux aussi, leur compte dans ces spectacles. Il faut bien, du

[1] *Here bigynnis a Tretise of miraclis pleyinge*, traité de la fin du quatorzième siècle, publié par Wright et Halliwell : *Reliquiæ Antiquæ*, Londres, 1841, 2 vol. 8°, t. II, pp. 42 et s.

reste, que « les hommes aient quelques délassements, et il est plus convenable ou moins mal qu'ils les prennent en jouant des miracles qu'en jouant d'autres sottises, — *than bi pleyinge of other japis* ». Enfin, « pourquoi ne serait-il pas permis de représenter en action les miracles de Dieu, puisqu'il est permis de les peindre?... et ils sont mieux gravés dans les esprits des hommes et mieux rappelés à leur mémoire par des représentations que par des peintures : car les unes sont comme un livre mort et les autres comme un livre vivant! »

A ces arguments et à divers autres qu'il expose, comme on voit, en langage singulièrement expressif, l'auteur du traité réplique de son mieux. Ces représentations détournent des devoirs de la vie commune; des femmes de l'espèce la moins dévote, s'y portent en foule et n'y perdent pas leur temps. Leur présence ne retient pas les prêtres mêmes d'y aller : or il leur est expressément défendu « non seulement d'être acteurs, mais d'entendre ou voir ces pièces ». Ils violent la défense; ils jouent dans les « interludes »; ils vont les voir : « Tout prêtre qui prétend à une vie sainte et se mêle de ces pièces n'est qu'un hypocrite et un menteur. » La passion pour ces divertissements est si forte que les bourgeois deviennent avares dans tout le reste, afin d'économiser en vue de la représentation et des débauches qui s'ensuivent : « Ils rechignent à payer une dette, mais non à dépenser le double pour leurs pièces ». Les marchands fraudent dans leurs ventes, toujours en vue des représentations de Mystères.

Maints documents confirment ces déclarations et montrent l'exactitude du tableau. Le goût des prêtres pour le drame et autres amusements publics est condamné

par le concile de Londres, en 1391[1]. Cent ans plus tôt, un Anglais, dans un poème qu'il rédigea en langue française, avait signalé déjà les mêmes abus, et on voit par là combien ils étaient enracinés. Une autre folie, dit William de Wadington[2] a été inventée par les clercs fols; c'est ce qu'on appelle des Miracles; malgré les décrets, ils se déguisent au moyen de masques, « les forcenés! » Sans doute, le drame purement liturgique est permis (ce qui nous montre qu'il existait en Angleterre comme en France); on peut faire certaines représentations dramatiques; « mais que ce soit chastement, en office de sainte Église »; c'est ainsi qu'on figure la mise au tombeau et la résurrection, « pour plus avoir dévotion ». Mais, « faire de folles assemblées par les rues des cités, ou dans les cimetières, après manger », organiser pour les oiseux ces lieux de rendez-vous, la chose est bien différente, et si l'on vous dit « que ce soit fait pour l'honneur de Dieu », n'en croyez rien: c'est à l'honneur du diable. Il faut refuser aux acteurs de leur prêter chevaux et harnois, habits, ornements divers. Car le théâtre d'alors vivait d'emprunts; et malgré les défenses, malgré l'exemple des chapes de Saint-Alban brûlées, il continuait d'employer des vêtements

[1] « Item quod tabernas, spectacula aut alia loca inhonesta, seu ludos noxios et illicitos non frequentent, sed more sacerdotali in habitu se habeant et in gestu, ne ipsorum ministerium, quod absit, vituperio, scandalo vel despectui habeatur ». Labbe, t. XXVI, col. 767. Il s'agit de tous « presbyteri stipendarii aut alii sacerdotes, propriis sumptibus seu alias sustentati ». Cf. Décretales d'Innocent III et Grégoire IX, liv. III, titre I, chap. XV, Richter et Friedberg, *Corpus Juris Canonici*, 1879, t. II, p. 454.

[2] *Roberd of Brunne's Handlyng Synne* (*written A. D. 1303*) *with the French treatise on which it is founded : le Manuel des Pechiez, by William of Wadington*, éd. Furnivall, Roxburghe Club, 1862, 4°, pp. 146 et s.

d'église. « Si les vêtements furent consacrés, dit William, le péché est encore plus grand » ; le prêtre ou le clerc qui consent au prêt mérite châtiment, il commet un sacrilège. Dans tout ceci, dans tous les divertissements publics, danses et folies de toute sorte, une lourde responsabilité échoit aux ménestrels, « car ils ont un métier trop périlleux; ils font oublier Dieu et aimer la vanité du siècle ».

Beaucoup de ces drames anglais, autrefois si populaires, nous sont parvenus. Indépendamment des pièces existant à l'état séparé, histoires de saints (très rares) ou épaves d'anciennes séries, plusieurs collections subsistent, jadis propriété de guilds ou de municipalités. Nombre de villes se donnaient ces spectacles qui attiraient des visiteurs et qui étaient à la fois édifiants, profitables et amusants. A partir du quatorzième siècle, les représentations étaient généralement confiées aux corps de métiers, chacun d'eux se chargeant, quand faire se pouvait, de scènes conformes à sa spécialité : les charpentiers représentaient Noé et son arche; les orfèvres, les rois mages couronnés d'or; les marchands de vin, les noces de Cana, où s'accomplissait un miracle qui leur était familier; d'autres fois, les drames étaient joués par des guilds fondées exprès pour cela : guild de la Fête-Dieu, du Pater noster[1], etc. Nous avons ainsi, dans un état plus ou moins complet, la collection des Mystères joués à Chester, Coventry, Woodkirk, York, et des fragments d'autres collections[2]. Ces textes sont

[1] Par exemple guild du *Pater noster* d'York; voir ses statuts, très caractéristiques, dans Toulmin Smith, *English Gilds*, Londres, 1870, *Early English text Society*, p. 139.

[2] Principaux monuments du théâtre religieux anglais :

Chester plays, éd. Wright, *Shakespeare Society*, 1843-7, 2 vol. 8°

généralement du quatorzième siècle ; mais ils nous sont parvenus avec des remaniements postérieurs. On n'avait pas plus de respect pour les vieux Mystères que pour les vieilles églises; on ajoutait des peintures, des porches, des enjolivements à la mode du jour.

Ces fêtes dramatiques qui enchantaient toute une ville, auxquelles accouraient, d'un zèle égal, paysans, ouvriers, bourgeois, seigneurs, rois et reines, que la Ré-

(semblent avoir été adaptés du français, peut-être d'après un texte anglo-normand non retrouvé jusqu'ici).

The pageant of the company of Sheremen and Taylors in Coventry... together with other pageants, éd. Sharp, Coventry, 1817, 4°; du même : *A Dissertation... to which are added the pageant of the Shearmen and Taylors' company*, etc. Coventry, 1825, 4°.

Ludus Coventriæ, éd. Halliwell, *Shakespeare Society*, 1841, 8°. L'attribution de cette collection à la ville de Coventry est fort douteuse.

Towneley Mysteries (collection de Mystères, joués à Woodkirk), éd. Raine, *Surtees Society*, Newcastle, 1836, 8°.

York plays, the plays performed by the Crafts or Mysteries of York on the day of Corpus Christi, in the 14*th*, 15*th and* 16*th centuries*, éd. L. Toulmin Smith, Oxford, 1885, 8°.

The Digby Mysteries, éd. Furnivall, *New Shakspere Society*, 1882, 8°.

The ancient Cornish drama, trois Mystères en langue celtique, quinzième siècle, éd. Norris, Oxford, 1859, 2 vol. 8°.

A Mystery of the Burial of Christ; A Mystery of the Resurrection, dans Wright et Halliwell, *Reliquiæ Antiquæ*, Londres, 1841-3, 2 vol. 8°, t. II, pp. 124 et s. « This is a play to be played on part on Gudfriday afternone, and the other part upon Esterday afternone », p. 125; écriture du commencement du seizième siècle.

Play of Abraham et Isaac, p. p. miss L. Toulmin Smith, dans son *Boke of Brome, a commonplace book of the XVth century*, Londres, 1886, 8°.

Play of the Sacrament p. p. Whitley Stokes, d'après le ms. de Trinity College, Dublin, dans les « Transactions » de la *Philological Society*, Berlin, 1860-61.

Morceaux choisis : *English Miracle plays, Moralities and Interludes*, p. A. W. Pollard, Oxford, 1890, 8°.

Sur les rapports existant entre les principales collections anglaises et les emprunts qu'elles se sont faits, voir *Anglia*, t. XI, 1881, art. de Hohlfeld; et Ch. Davidson, *Studies in the English Mystery plays, a thesis*, Yale University, 1892, 8°.

forme ne put tuer qu'après un demi-siècle d'efforts, coupaient, avec un éclat incomparable, le cours monotone des mois et des jours. La circonstance était solennelle; on s'y préparait longtemps d'avance; c'était affaire d'importance, affaire d'État. Les corporations se taxaient pour subvenir aux représentations dont elles étaient chargées; des amendes étaient prescrites pour les cas où elles accompliraient insuffisamment leurs fonctions, ou bien arriveraient en retard pour commencer la pièce.

Si l'on se borne à lire, sans tenir compte des circonstances de la composition, le texte des Mystères, on sera tenté de les juger enfantins, barbares, grossiers. Ils sont cependant très dignes d'attention, comme montrant un côté de l'âme des ancêtres, qui faisaient, en tout cela, *de leur mieux;* car les représentations n'étaient pas des œuvres de hasard; c'était le produit d'une application soutenue. N'était pas acteur qui voulait; il fallait s'exercer, et, dans certaines villes, passer des examens. A York, un arrêté du conseil de la cité prescrit que, dès le carême, c'est-à-dire bien longtemps d'avance, puisqu'on jouait à la Fête-Dieu, « quatre acteurs, des plus habiles et des mieux renommés qui soient dans la ville, seront appelés devant le maire. Ils seront chargés de rechercher, entendre ou examiner tous acteurs, pièces et échafauds dont peuvent disposer les différents corps de métier prenant part aux représentations de la Fête-Dieu. Ils admettront et autoriseront les acteurs qui leur paraîtront pouvoir, grâce à leur expérience et à leurs qualités physiques, faire honneur à la ville et auxdits métiers; ils renverront et excluront rigoureusement toutes personnes d'une habileté, d'une voix ou d'un physique insuffisants ».

Chaque association ouvrière était tenue de produire sous sa responsabilité « de bons acteurs bien habillés et parlant clairement »[1], à peine de cent shillings d'amende, ce qui ferait plus de mille francs aujourd'hui. Ce témoignage est du quinzième siècle, mais il en est d'antérieurs, qui montrent que, dès le début et jusqu'à la fin, on sut discerner entre les bons et les mauvais acteurs et on attacha une grande importance à la prononciation et aux gestes. Le Mystère d'*Adam*, qui est du douzième siècle, débute par des recommandations aux acteurs : « Qu'Adam soit exercé à répondre juste au moment voulu et qu'il le fasse sans lenteur ni précipitation. De même, pour les autres acteurs, qu'ils parlent d'une manière posée, avec des gestes correspondant aux paroles; qu'ils n'ajoutent ni ne retranchent aucune syllabe dans le vers; que leur prononciation soit correcte[2]. » L'amusement de ces exhibitions, le succès personnel des bons acteurs, tirés soudainement de l'ombre où s'écoulait leur vie ouvrière, offraient un si vif attrait qu'on voyait des artisans laisser là leurs outils et devenir acteurs nomades.

Sorti de l'église, le drame eut, pour s'étaler, toute la ville, et il la remplit tout entière; ces jours-là, la ville lui appartenait; chaque compagnie possédait des chars, ou des tréteaux, *pageants*[3], posés sur des roues, qui figuraient le lieu des différentes scènes de la pièce; toute

[1] *York Plays,* pp. xxxiv et xxxvii.

[2] *Adam... texte critique accompagné d'une traduction*, par Léon Palustre, Paris, 1877, 8°. Ce drame paraît avoir été composé par un Normand.

[3] Ce mot désignait, tantôt un défilé solennel, tantôt une représentation dramatique, tantôt la pièce elle-même, tantôt enfin les chars ou tréteaux servant à la représentation.

la série était représentée intégralement dans les principaux carrefours de la ville. Dès qu'une pièce était finie, les chars laissaient place aux suivants et s'en allaient à un autre carrefour où l'on recommençait. Les habitants des maisons voisines se trouvaient de la sorte « aux premières loges » pour bien voir; aussi dans certaines villes leur faisait-on payer ce privilège. A York, à dater de 1417, on mit les représentations aux enchères et les pièces se jouèrent devant la porte des plus offrants. Dans d'autres cas, les tréteaux étaient fixes et la représentation avait lieu en un seul endroit.

La forme des tréteaux roulants variait de ville à ville. A Chester, « ces *pageants* ou chars étaient de forme élevée, comme une maison divisée en deux étages; celui d'en haut était découvert; dans celui d'en bas, les acteurs s'habillaient; dans celui d'en haut, ils jouaient. Les chars avaient six roues[1] ». Dans d'autres cas, les tréteaux étaient moins élevés et des plans inclinés faisaient communiquer la plate-forme avec le sol de la place. Un cavalier pouvait ainsi y monter : « Ici Hérode chevauche sur le *pageant*, puis dans la rue » (Mystères de Coventry). D'autres fois enfin, la salle d'en haut ne restait pas à découvert, mais un rideau s'ouvrait et se fermait suivant les nécessités de l'action.

Les principaux personnages, représentant précisément « l'action », se rendaient à travers la place, d'un tréteau à l'autre; le rideau s'ouvrait et le dialogue s'établissait de la place au tréteau. Les rois, les anges, Dieu, dominaient toujours ainsi le reste des personnages. Exemple : « Ici ils prennent Jésus et le conduisent en

[1] *Digby Mysteries*, p. XIX (Introduction).

grande hâte à Hérode, et l'échafaud d'Hérode s'ouvrira, et l'on verra Hérode sur son trône, tous les Juifs étant à genoux, excepté Anne et Caïphe[1] ». Chaucer parle des « tréteaux élevés » sur lesquels son clerc Absalon jouait Hérode ; le tétrarque en effet trônait toujours au-dessus de la multitude.

Les arrangements adoptés en Angleterre étaient, comme on voit, à peu près les mêmes que ceux de France, et cela est naturel, puisque le goût de ces drames avait été importé par les Normands. Pas plus dans l'un que dans l'autre pays, il n'y eut jamais de ces maisons de six étages décrites par les frères Parfait, dont chaque étage eût figuré un lieu différent. Il faudrait se représenter, au contraire, ces fameuses maisons couchées par terre, avec leurs compartiments répartis autour de la place.

Il existe, du reste, d'anciennes peintures donnant une idée fort précise de la manière dont les choses se passaient. Une ravissante miniature de Jean Fouquet, conservée à Chantilly, a pour sujet une représentation dramatique de la vie de sainte Apolline[2]. L'action principale,

[1] Collection dite de Coventry. *Ludus Coventriæ*, ut supra, *Trial of Christ.*

[2] Ce drame est perdu. On le trouve mentionné dans le catalogue d'un libraire du quinzième siècle (*les Mystères,* par Petit de Julleville, t. II, chap. XXIII. *Mystères perdus*). Mais on peut, grâce à la précision de la miniature, identifier parfaitement l'histoire dont s'était inspiré le dramaturge. C'est une vie apocryphe de la sainte, où il est indiqué comment il convient de l'invoquer pour guérir les maux de dents; cet épisode est précisément celui que Fouquet a représenté. Sommée de renoncer au Christ, elle répond : « Quamdiu vixero in hac fragili vita, lingua mea et os meum non cessabunt pronuntiare laudem et honorem omnipotentis Dei. Quo audito jussit [imperator] durissimos stipites parari et in igne duros fieri et præacutos ut sic dentes ejus et per tales stipites læderent, radices dentium cum forcipe everentur radicitus. In illa hora oravit S. Apollinia dicens : Domine Jesu Christe, precor te ut quicumque diem passionis

jouée par la sainte et les bourreaux, se passe à terre, sur la place publique. Tout autour sont disposés des tréteaux composés d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage qu'un rideau peut fermer, comme à Chester. Une de ces sortes de loges figure le paradis, et des anges, les bras croisés, tranquillement assis sur leur escalier, attendent leur tour de parole; une autre est remplie de musiciens jouant de l'orgue, de la trompette, etc., une troisième contient le trône du roi; le trône est vide, car le roi, Julien l'apostat, un sceptre fleurdelisé à la main, vient de descendre par son échelle pour prendre part à l'action principale. L'enfer a la forme d'une gueule énorme s'ouvrant et se fermant; il est posé à terre, pour la facilité des démons, qui devaient constamment intervenir dans le drame et qui avaient, de plus, pour fonctions de maintenir l'entrain de la foule, en se répandant subitement parmi elle, hideux, velus, hurlants, faisant des cris et contorsions, « avecques grande terreur des petits enfants », disait Rabelais qui, comme Chaucer deux cents ans plus tôt, avait souvent assisté à ces drames. La miniature représente plusieurs de ces démons aux pieds fourchus, sortis de leur enfer; on y voit aussi un bouffon qui, pendant le martyre même de la sainte, amuse les spectateurs et marque son mépris pour la chrétienne de la façon décrite par Jean de Salisbury dès le

meæ devote peregerint ac acerbitatem hujus doloris recordati fuerint cum devotione, dolorem dentium aut capitis nunquam sentiant passiones. » Les anges (assis sur un escalier dans la miniature de Fouquet) descendent alors pour annoncer que cette prière est exaucée. *Acta ut videntur apocrypha S. Apolloniæ*, dans Bollandus, *Acta Sanctorum*, Anvers, t. II, 1668 (au 9 février). Cf. pour les miniatures, le ms. de la Passion de Valenciennes, Fr. 12536, à la Bibliothèque Nationale (XVI[e] siècle) et voir la reconstitution exposée au musée de l'Opéra.

douzième siècle, en montrant sa personne d'une manière « quam erubescat videre vel cynicus ».

Aux loges ou « establies » réservées aux acteurs, sont mêlées d'autres loges construites pour les spectateurs d'importance ou les mieux payants. Ce mélange eût jeté nos esprits dans un certain désarroi ; mais alors on n'était guère exigeant et on avait l'illusion facile. Du reste, ces spectateurs seigneuriaux, richement vêtus, étaient eux-mêmes un spectacle ; on s'habitua si bien à eux que nous les retrouverons assis sur le théâtre de Shakespeare comme sur le théâtre de Corneille et de Molière :

J'étais sur le théâtre en humeur d'écouter...

dit l'Éraste des *Fâcheux*. Au temps de Shakespeare l'usage était plus contraire encore à l'illusion ; non seulement il y avait des seigneurs sur les côtés de la scène ; mais il y en avait même dans le fond, occupant une vaste loge qui faisait face au parterre.

Les costumes étaient riches ; c'est ce qu'on en peut dire de mieux. Les saints se mettaient autour du menton des barbes d'or frisé ; Dieu le Père était habillé en pape ou en évêque. La foule était peu difficile et pour cause sur l'exactitude historique ; tout ce qu'il lui fallait c'était des *signes*. Les chapes et les tiares étaient à ses yeux les signes religieux par excellence, et sous cet accoutrement elle reconnaissait Dieu sans hésiter. Le turban, coiffure sarrazine, Mahomet, objet de la vénération des infidèles, lui étaient connus et étaient à ses yeux les symboles caractéristiques de l'impiété. Aussi Hérode était-il coiffé d'un turban et jurait-il prématurément par Mahomet. L'habitude des symboles en rendait facile l'interprétation et l'usage s'en perpétua.

Les peintres de la Renaissance représentent saint Étienne avec une pierre, saint Paul avec une épée, signes et symboles qui évoquaient tout le drame du martyre dans l'esprit des hommes de bonne volonté.

Les auteurs de Mystères ne se préoccupaient guère, comme on peut croire, de la règle des unités. Le Mystère français du *Vieux Testament* ne s'accomplit pas en un jour; il occupe exactement quarante siècles. Les localités les plus lointaines étaient représentées autour de la place, Rome, Jérusalem, Marseille; les « establies » ou échafauds, serrés les uns contre les autres, ne donnaient pas l'idée de ces grandes distances; l'imagination des spectateurs devait suppléer à tout; quelques toises de terrain figuraient la Méditerranée, de Marseille à Jaffa; quelques minutes représentaient des siècles. Hérode envoie un messager à Tibère; à peine le tétrarque a-t-il fini de parler que déjà le serviteur est à Rome et accomplit sa mission. Noé entre dans l'arche et ferme sa fenêtre; — un instant de silence; — la fenêtre s'ouvre, Noé passe la tête et déclare que les quarante jours sont finis. (Mystères de Chester.)

Afin de faciliter un peu sa tâche au public, on prenait certaines précautions pour qu'il sût où il était; parfois un écriteau indiquait le pays représenté, usage qui, comme tant d'autres, issu des Mystères, se retrouvera sur les théâtres du temps d'Élisabeth : « On écrit *Thèbes* en grosses lettres, sur une vieille porte », dit sir Philip Sidney, « et sans en demander davantage nous devons nous croire à Thèbes. » D'autres fois, l'acteur, s'inspirant par avance des préceptes de Boileau, « décline son nom », ce qui permet de se reconnaître dans cette foule : Je suis Hérode! Je suis Tibère! Ou encore,

les personnages, en se transportant d'un lieu à un autre, s'écrient : nous voici arrivés, je reconnais Marseille. Tous ces procédés se retrouveront dans Shakespeare, avec le génie en plus. C'est la même préoccupation qui lui fera faire, en vers merveilleux, ses descriptions de paysages, de châteaux forts, de landes désertes, pour suppléer au décor absent par un appel à l'imagination. S'il y avait eu des décors, la description eût fait double emploi et eût été hors d'œuvre.

Quelques essais de décors étaient tentés cependant; mais si naïfs que c'étaient encore des signes et symboles, plutôt que de véritables représentations de lieux. Un trône signifiait le palais du roi. Dieu sépare la lumière des ténèbres : « Adoncques se doit monstrer ung drap painct, c'est assavoir la moytié toute blanche et l'autre toute noire. » La création des animaux se rapproche davantage de la réalité : « Adonques doit-on secrettement getter petis oyseaulx volans en l'air, et mettre sur terre oysons, cynes, canes... avecques le plus de bestes estranges que on pourra trouver. » L'état d'innocence était représenté au naturel : « Adoncques se doit lever Adam tout nud et faire grandes admirations en regardant de tous costez [1]. » Le public lui rendait sans doute admiration pour admiration. Même simplicité dans les Mystères anglais, qui ajoutent une recommandation pratique à l'adresse des acteurs : « Ici Adam et Ève se lèveront, tout nus; et il faudra qu'ils n'aient pas honte [2]. »

[1] *Mystère du vieil Testament*, Paris, 1542, fol. avec gravures; beaucoup d'autres éditions. Édition moderne, p. p. le baron J. de Rothschild, *Société des Anciens textes Français*, 1878 et s.

[2] « Then Adam and Eve shall stande nackede, and shall not be ashamed; then the serpente shall come up out of a hole. » *Chester Plays*, II.

Le moment d'avoir honte viendra du reste un peu plus tard; le serpent « sort de son trou » et fait son office : « Adoncques doit Adam couvrir son humanité faignant d'avoir honte. — Icy se doit semblablement vergongner la femme et se musser (cacher) de sa main. »

Si les décors étaient négligés, les machines l'étaient moins. Cette caractéristique des temps modernes, levain qui transforma le vieux monde : la passion de l'impossible, qui fit faire tant de grandes choses, en fit faire aussi beaucoup de petites; elle paraissait dans ces humbles détails; on négligeait le décor, mais on s'acharnait à construire des « engins ». Pendant qu'un drap blanc et un drap noir figuraient la lumière et le chaos, dès le douzième siècle, dans le drame normand d'*Adam*, un serpent mécanique tentait la femme au Paradis terrestre, *serpens artificiose compositus;* Ève émerveillée n'offrait que peu de résistance. Ailleurs, un ange emporte Énoch, « par un engin subtil », en Paradis terrestre. Dans le Jugement Dernier des Mystères de Chester, « on fera descendre Jésus comme dans un nuage, si on peut ». Mais on ne pouvait pas toujours. Les anges, dans la miniature de Fouquet, n'ont n'autre « engin » pour descendre sur terre qu'une échelle. Dans *Marie Madeleine*, drame anglais du quinzième siècle, une barque paraissait sur la place, avec son mât et sa voile, et transportait en Palestine le roi de Marseille

L'enfer fut de tout temps la partie la plus soignée et la mieux machinée. La gueule s'ouvrait et se fermait, jetait des flammes par les naseaux, vomissait sur la foule ses démons, armés de harpons, poussant des hurlements affreux. Des profondeurs de la gorge du monstre s'élevaient des bruits épouvantables : c'étaient les gémisse-

ments des damnés; on les imitait fort simplement en choquant entre elles « des marmites et casseroles ». Dans le drame d'*Adam*, les héros sont emmenés en enfer en attendant la descente du Christ, et la scène, d'après les indications du manuscrit, devait être ainsi figurée : « Alors viendront le Diable et trois ou quatre diables avec lui, portant des chaînes dans leurs mains et des anneaux de fer qu'ils mettront au cou d'Adam et Ève. Quelques-uns les poussent, d'autres les tirent vers l'enfer. D'autres diables, attendant près de l'enfer les nouveau-venus, se livrent entre eux à des gambades en signe de joie pour la catastrophe. » Après l'entrée en enfer, les diables « en feront sortir une grande fumée; ils vociféreront de joie, choquant leurs casseroles et chaudrons pour qu'on les entende du dehors. Après un moment, quelques diables sortiront et feront une course à travers la place. » Les casseroles étaient d'un emploi fréquent; Abel en avait une sous sa robe, et Caïn frappant dessus en tirait des sons lugubres, dont les auditeurs étaient tout attendris. (Même drame d'*Adam*.)

Les « engins » devinrent plus compliqués, à mesure qu'on approcha de la Renaissance, mais il fallait y consacrer beaucoup d'argent, et seules pouvaient subvenir à de telles dépenses, les municipalités ou la Cour. En Angleterre, le décor et les machines se perfectionnent rapidement chez le roi. Inigo Jones en invente de ravissants, dont les dessins subsistent[1]. Mais ces splendeurs étaient trop coûteuses pour passer sur les théâtres à qui Shakespeare destinait ses pièces : aussi ne songea-t-il jamais à employer d'autre magie que celle de son vers. Inigo

[1] Reproduits par M. R. T. Blomfield dans le *Portfolio*, mai, juin, juillet 1889.

Jones réalisait des changements à vue avec ses machinistes et Shakespeare avec sa poésie. Ceux de Shakespeare ont l'avantage qu'on les voit encore.

III.

Quoi qu'on puisse penser de tant de naïvetés, d'indécences, de grossièretés, d'enfantillages; de ces ruines que tant de lierre couvre et dont on peut à peine discerner les formes, il faut pourtant regarder ces œuvres de près, et pour nous y déterminer, une considération suffirait à défaut de toute autre : pendant que, dans le théâtre de Bacchus, les pièces de Sophocle étaient jouées une fois sans plus, les drames chrétiens, remaniés de siècle en siècle, ont été représentés cinq cents ans de suite, devant des foules immenses; c'est là un phénomène unique dans l'histoire de la littérature.

Plusieurs raisons l'expliquent et on en a déjà fourni quelques-unes. La curiosité de voir était extrême, et dans ces spectacles on voyait tout ce qu'on pouvait souhaiter : l'inconnaissable, l'invisible, des miracles, la Cour du roi, le paradis terrestre; ce dont on avait entendu parler; ce dont on avait rêvé. Les moyens étaient simples, mais le public les jugeait suffisants.

Ce que les fêtes étaient dans l'année, les sacrements l'étaient dans la vie des hommes, marquant les grandes étapes mémorables de l'existence. Tout un réseau de pratiques et d'obligations pieuses enserrait les mois et les saisons; les cloches ne restaient jamais longtemps muettes; elles tintaient moins discrètement qu'aujourd'hui et n'avaient pas peur d'appeler l'attention sur

elles. A chaque période de la journée, elles rappelaient à tous des prières à dire ; et, même à ceux qui n'en disaient pas, elles rappelaient l'importance de la religion. Les existences étaient ainsi comme imprégnées de religion. Or toute la religion était expliquée, représentée aux yeux, rendue tangible dans les Mystères.

Les vers débités par les acteurs ne ressemblaient guère à ceux de Shakespeare ; c'étaient, la plupart du temps, des bavardages vulgaires, d'une prosodie barbare, où une allitération sans règles exactes se mariait à des rimes boiteuses ; mais l'émotion était grande. Dans l'état d'âme où étaient les spectateurs d'alors, rien n'eût pu les empêcher de s'attendrir aux passages attendrissants, ni les méchants vers ni les « engins » ridicules ; la cause de l'émotion était le sujet de la scène et non la manière de la représenter. Tout le passé de l'humanité était en jeu, et son avenir éternel. Aussi les acteurs étaient-ils parfois interrompus par les exclamations et les mouvements passionnés de la foule. A un drame représenté à la Comédie française il y a peu de temps, un spectateur a surpris ses voisins en s'écriant : « Mais signe donc ! Est-elle bête !... » Dans le plein air de la place publique, à une époque où les mœurs étaient moins polies, bien des interjections de ce genre coupaient la représentation. Bien des apostrophes injurieuses ont dû être adressées à Ève écoutant le serpent. Et le serpent parlait (dans le drame d'*Adam*) un langage facile à comprendre, le langage de la vie quotidienne :

DIABOLUS.

Je vis Adam, mais trop est fol.

EVA.

Un peu est dur...

DIABOLUS.

Il est plus dur que n'est un fer.

Mais toi, Ève, tu es un être supérieur, délicat, ravissant à voir :

Tu es faiblette et tendre chose
Et es plus fraîche que n'est rose;
Tu es plus blanche que cristal,
Que nief (neige) qui choit sur glace en val...
Pour ce, fait bon se traire à toi;
Parler te veux.

Et pour ces compliments, pour cette folie, pensait la foule, pour cette faute de notre mère commune, nous souffrons et nous peinons, nous faisons carême, nous sommes tentés, nous sommes faibles, et s'ouvre sous nos pas cette gueule horrible de l'enfer qui peut-être un jour nous engloutira tous. Ève, détourne-toi du serpent!

Plus grande encore était l'émotion causée par le drame de la Passion, le drame du rachat, dont tous les détails étaient familiers; et l'indignation était si forte que les bourreaux n'échappaient pas toujours aux mauvais coups.

Le moyen âge est l'âge des contrastes; il ignore la mesure. On l'a déjà vu à propos de Chaucer; les plus habiles, pour arriver à une sorte d'équilibre, *compensent*, comme Chaucer, des contes du Meunier avec des histoires de Grisélidis. Quand ils veulent être tendres, les auteurs des Mystères tombent, la plupart du temps, dans ces gentillesses par trop raffinées qui décèlent l'homme du peuple ou le barbare. Le sens de la mesure est un fruit de la civilisation; les hommes du peuple ne l'ont pas. Ces barbouilleurs de trottoirs qu'on voit dans les

rues de Londres faire des dessins en couleurs sur les dalles, représentent toujours des scènes terribles ou des gentillesses attendrissantes : à côté d'incendies et désastres divers, on voit, au milieu d'une bataille, un soldat panser son cheval blessé, oubliant son propre danger; puis des cascades sous un ciel d'azur dans des paysages de printemps, avec un oiseau bleu qui s'envole. Il y a beaucoup de dessins pareils dans l'œuvre de Dickens; beaucoup aussi dans les Mystères. Après une scène touchante entre Abraham et son fils, les petites mines d'Isaac qui demande seulement à ne pas voir « l'épée si aiguë » dépassent la région sensible de notre cœur et atteignent presque le point où commence le rire. L'opposition entre les fureurs d'Hérode et la douceur de Joseph et de Marie est poussée de même au degré le plus exorbitant. Joseph, qui tout à l'heure injuriait sa femme en termes intraduisibles, devient un saint tellement gentil et suave qu'on a peine à le reconnaître. Il emporte ses outils en Égypte, « *ses petits outils* », dit-il[1]. Quoi de plus touchant? Rien, si ce n'est peut-être la précaution oratoire du dessinateur des rues, signalant à notre attention qu'il crayonne « on the *rude* stone »; l'idée que la pierre est « si dure », pourrait-elle manquer d'émouvoir le passant? Au moyen âge, on s'attendrissait là-dessus, on pleurait; et tout aussitôt on était prêt à se réjouir des plus énormes bouffonneries. Elles abondent dans les Mystères et, parmi elles, brillent parfois des scènes de comédie, faites d'observation vraie.

Les personnages les plus mal traités dans les Mystères anglais sont les rois. Ce sont toujours des fantoches gro-

[1] All my smale instrumentes is putt in my pakke.
Digby Mysteries, p. 11.

tesques et méchants. Les auteurs eussent peut-être donné pour excuse que leurs rois sont des mécréants et que le noir n'est pas assez noir pour peindre des infidèles. Mais à ce pieux motif s'ajoutait sûrement une pointe de malice, et une partie du plaisir que les auteurs de Mystères trouvaient à dessiner ces caricatures venait de ce que les originaux, non seulement étaient des païens, mais encore des rois. Car ils étendent souvent la satire, des rois aux princes et aux seigneurs, même lorsque ceux-ci sont chrétiens. On constate, ainsi, la présence inattendue de Lancelot du Lac à la cour d'Hérode, en Palestine, où après avoir débité maintes vantardises, le preux amant de la reine Guenever tire son invincible épée et massacre les Innocents (Mystères de Chester).

Hérode, Auguste, Tibère, Pilate, Pharaon, le roi de Marseille, ouvrent toujours les scènes où ils figurent par un monologue où ils font leur éloge; c'était une tradition établie; de même que Dieu récitait volontiers un sermon, de même ces personnages faisaient ce que les manuscrits appellent leur « boast », leur fanfaronnade. Ils sont les maîtres de l'univers; ils lancent le tonnerre, tout le monde leur obéit, ils jurent sans vergogne (par Mahomet); ils mènent grand tapage. Ils se pavanent dans leurs beaux habits et leurs belles phrases, et prononcent toujours quelques paroles en français; le français est là comme signe de puissance et d'autorité; l'Hérode Anglais ne pouvait se flatter de descendre des ducs de Normandie, mais les sujets des rois angevins se seraient difficilement représenté un prince qui n'eût pas parlé français. Le français d'Hérode est mal châtié et le Parlement de Paris, qui devait s'indigner un jour de la mauvaise grammaire des Confrères de la Passion,

eût bien souffert s'il avait vu mettre à la torture le noble langage de France sur les tréteaux de Chester.

Peu importait et des mots quelconques suffisaient, puisque le français n'était autre chose qu'un signe, tout comme l'épée de saint Paul et le turban des païens.

Une des fonctions de ces turbulents héros était d'imposer le silence; jaloux du bruit à faire, ils tenaient la main à ce que nul n'empiétât sur leur privilège : tâche que la foule indisciplinée des spectateurs ne rendait pas facile. « Tenez vous cois, beshers, » crie Auguste; — beshers signifie « beaux sires », dans le français royal des Mystères; — « je vous l'ordonne! pas un mot de personne; moi seul je dois parler! le premier qui remue, je lui lance ma foudre au nez; aussi soyez muets comme des pierres! » Silence! crie Tibère; silence! crie Hérode; « bougez sans permission et je vous hache menu comme chair à pâté », *smalle as flesh to pott!* Et chacun de ces princes là-dessus, de se démener sur son tréteau, et de s'égaler, pour le moins, au soleil : « Au-dessus de tous les rois, sous le cristal des cieux, royalement je règne, dans la félicité, inconnu au malheur? » — « Du ciel et de la terre je suis gouverneur souverain, dit un autre... je suis le roi des rois. » — « Place, canailles, dit un troisième, pourquoi ne me saluez-vous pas?... Il ne vous arrive guère de voir un prince comme moi, et le fait est qu'il n'y en a aucun sous le soleil... Je suis le roi de Marseille[1]! »

De tels personnages n'ont peur de rien; ils sont familiers avec l'auditoire et l'interpellent à chaque instant, ce qui ne devait pas contribuer au maintien du bon or-

[1] *Digby Mysteries*, p. 90.

dre : « Vois-tu toutes ces belles femmes, » dit l'Octave des Mystères de Chester, en montrant l'assistance; « choisis celle que tu voudras; prends la plus jolie; je t'en fais cadeau[1] ». — « Ne suis-je pas le maître? dit Tibère, répondez tous! » Et une note du manuscrit porte : « Ici le peuple répond d'un seul cri : Oui, Mylord, oui[2]! » Le tout était joué avec gestes appropriés, d'une emphase extrême et dont la tradition se conserva fort tard. Shakespeare condamne, comme Molière condamnait les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, les acteurs de son temps qui « sur-hérodaient Hérode ».

Les auteurs des Mystères anglais n'avaient pas grande expérience des Cours; ils traçaient leurs caricatures par à peu près. Ils n'étaient pas non plus fort instruits; les anachronismes et les bévues pullulent sous leur plume; pendant qu'Hérode sacrifie à Mahomet, Noé invoque la sainte Vierge, et les Bergers de Noël jurent « par la mort du Christ » dont on ne leur annoncera la naissance qu'à la fin de la pièce.

La psychologie de ces drames est très sommaire, surtout lorsqu'il s'agit de personnages d'un certain rang et de sentiments un peu raffinés. Les auteurs de Mystères parlent alors à l'aventure et décrivent par ouï-dire; ils n'ont vu leurs modèles que de loin et ne sont pas familiers avec eux. Ont-ils à nous faire comprendre par suite de quels revirements la jeune Marie Madeleine, vertueuse autant que belle, se résoud à commettre son

1 Boye, their be ladyes manye a one,
Amonge them all chouse thee one,
Take the faiereste, or elles non,
And freely I give her thee.

Chester plays (*Salutation and Nativity*).

2 *Digby Mysteries*, p. 56.

premier péché, ils s'y prennent fort simplement. Un « galant » la rencontre et lui déclare soudain qu'il la trouve jolie et qu'il l'aime. « Comment, Monsieur, dit-elle, me prenez vous pour une...? » Oh! pas du tout, répond le galant, mais vous êtes si jolie!... Si nous dansions ensemble?... Si nous prenions un rafraîchissement, « soppes in wyne »?... Marie ne peut résister à ces preuves de vrai amour : « Je suis bien aise que nous nous soyons rencontrés, mamour, dit-elle... Je commence à vous aimer... Je suis à vous pour la vie[1]. » Clarisse Harlowe y mettra plus de formes et plus de temps; ici vingt-cinq vers ont suffi. Un siècle et demi sépare *Mary Magdalene* de l'histoire dramatisée de la « Chienne qui pleure »; l'interprétation des mouvements de l'âme féminine a fait peu de progrès, et nous sommes loin encore de Richardson et de Skakespeare.

Mais la vérité est serrée de plus près lorsque les auteurs parlent des choses qui leur étaient familières et décrivent les pauvres diables parmi lesquels ils vivaient. C'est là, au point de vue littéraire, le grand mérite des Mystères : on y trouve les premières scènes de vraie comédie que compte l'histoire du théâtre anglais.

Bien entendu, cette comédie est, la plupart du temps, bouffonne : en tout, on allait aux extrêmes. Certaines scènes joyeuses étaient aussi célèbres que les vantardises d'Hérode; elles ont fait pendant des siècles les délices de

1 *Mari.* Why, sir, wene ye that I were a kelle?
Corioste. Nay, prensses parde, ye be my hertes hele,
So wold to God ye wold my love fele...
Soppes in wyne, how love ye?
Mari. As ye don, so doth me;
I am ryth glad that met be we,
My love, in yow gynnyt to close, etc.

Digby Mysteries, éd. Furnivall, *Mary Magdalene*, p. 74.

la vieille Angleterre. Les scènes de mari à femme : Noé et sa femme, Pilate et sa femme, Joseph et Marie, cette dernière scène fort scandaleuse, étaient des plus populaires.

Dans toutes les collections de Mystères anglais, la femme de Noé est une mégère non apprivoisée, qui refuse d'entrer dans l'arche. Dans la collection d'York, Noé, recevant de Dieu l'ordre de construire l'arche, s'étonne un peu d'abord : « Ah! mon bon Seigneur, je suis bien vieux! » Il se résoud cependant; les pluies commencent, il faut partir. Noé appelle sa femme; elle ne vient pas. Entrer dans l'arche? elle voulait justement se rendre à la ville; elle ordonne même à ses enfants d'aller s'habiller, sans se soucier autrement du déluge. Noé lui fait observer qu'il a déjà plu énormément et que son projet de promenade est fort imprudent. La dame n'est aucunement pacifiée; pourquoi lui avoir fait mystère de tout cela, et n'avoir pas pris son avis? voilà cent ans que son mari travaille à l'arche et elle n'en savait rien! Il n'est du reste guère agréable de quitter la terre ferme pour vivre en bateau; dans tous les cas, il lui faut le temps de faire ses paquets; et puis il faudra qu'elle emmène ses commères pour avoir à qui parler pendant la navigation. Noé qui déjà, en construisant son navire, s'est exercé à la patience ne perd pas courage; il reçoit un soufflet, il ne se rebute pas. La femme entre enfin, et avec elle, comme on peut croire, l'orage est dans l'arche [1].

[1] Voir encore (entre autres) comme spécimen de scène comique, celle du charlatan et de son aide dans : « Y^e play of ye conversyon of ser Jonathas ye Jewe by myracle of ye blyssed sacrament. » Maître Brundyche se comporte comme s'il était sur ses tréteaux un jour de foire et annonce qu'il va guérir les maladies de tous ses auditeurs. Ayez confiance, dit son aide,

He wyll never leve yow tylle ye be in yowr grave.

Play of the Sacrament. — *Philological Society* (Transactions), Berlin, 1860-61, p. 127 (quinzième siècle).

Saint Joseph est un pauvre artisan, décrit d'après nature, ayant le langage des artisans, leurs mœurs, leurs ignorances, leurs aspirations. Peu de monuments de la littérature du moyen âge contiennent de meilleures descriptions de l'ouvrier que les Mystères où il figure. Quelques-uns de ses discours mériteraient d'être transcrits dans les recueils de *Political Songs*. L'empereur Auguste a profité de l'occasion du recensement pour faire proclamer un impôt nouvellement mis par lui sur tous ses sujets : « Ah! Seigneur! s'écrie le saint, que vient faire cet homme ici? Le bien du pauvre est toujours menacé. J'apprends par la proclamation de ce braillard qu'il me faut payer tribut, et le grand âge et le manque de forces m'ont empêché de rien gagner tous ces temps derniers. Arrive maintenant l'envoyé du roi pour prendre tout ce qu'il peut. Avec cette hache que je porte, cette vrille et cette tarière, un marteau, toujours en détresse, j'ai gagné mon pain. Je n'ai jamais eu château, tour ni manoir; j'ai fait, en pauvre charpentier, ce que j'ai pu avec ces outils : et si maintenant il me reste le moindre rien par devers moi, il faut que je le paye au roi[1]! » Il n'a plus qu'un bœuf; il va le vendre. On pense si, dans le siècle qui vit, en Angleterre, les statuts sur les ouvriers et la révolte des paysans, ces paroles restaient sans écho dans l'auditoire.

Les scènes de ménage entre Joseph et Marie sont également curieuses au point de vue des mœurs, mais trop de grossièreté s'y mêle pour qu'on puisse les reproduire.

Dès que les gens du peuple paraissent sur la scène, pres-

[1] Mystères de Chester, VI.

que toujours le dialogue s'anime et nous avons affaire à des personnages vivants. A côté des ouvriers, représentés par saint Joseph, figurent les paysans représentés par les bergers de Noël. Ce sont des bergers anglais du moyen âge; s'ils jurent par le Christ un peu prématurément, on en est moins surpris quand on les entend nommer les pays où ils vivent : le comté de Lancastre, la vallée de la Clyde, Boughton près Chester, Norbury près Wakefield. De toutes les bières, celle d'Ely a leurs préférences. Ils causent entre eux du temps qu'il fait, de l'heure qu'il est, des méchants salaires qu'on leur paye, du mouton qui s'est perdu; ils font la dînette dans un coin de pré, chantent des chansons, se battent quelque peu; bref se comportent en vrais bergers de la vie réelle. Ce n'est que tout à la fin, au *Gloria*, qu'ils prendront l'attitude recueillie, convenable pour le jour de Noël.

Dans les Mystères joués à Woodkirk, la visite au Nouveau-né était précédée par une comédie, digne d'être rapprochée de *Pathelin* et qui n'a rien à voir avec Noël. C'est la nuit, les bergers causent, puis le sommeil vient; un de leurs compagnons, Mak, a mauvais renom et passe pour voleur : ils le font coucher entre eux. Mais Mak se lève sans qu'ils s'en doutent :

— « Comme ils dorment dur »! dit-il, plein de mépris pour leur vaine précaution, et il enlève un mouton qu'il porte à sa femme.

— « Gare la potence, dit la femme.

— Bah! dit Mak, j'y ai toujours échappé.

— Oui, mais tant va la cruche à l'eau qu'elle revient à la fin cassée ».

N'importe, ce n'est plus l'heure de raisonner. Les camarades ont une opinion trop arrêtée sur Mak pour

ne pas venir tout droit chez lui; ce qu'ils font. On entend dans la maison des gémissements plaintifs; c'est, paraît-il, la femme de Mak qui vient justement d'accoucher. Les bergers entrent; Mak fait l'empressé et le bon garçon. Ses offres de service sont accueillies froidement.

— « Fouillez donc la maison puisque vous me soupçonnez!...

— Hors d'ici, voleurs! crie la femme, loin de mon enfant, ne l'approchez pas!

Mak. — Si vous saviez ce qu'elle a souffert, ça vous fendrait l'âme! Vous avez tort, je vous dis, de venir ainsi chez une accouchée; mais je me tais.

La femme. — Ah! que je souffre! veuille Dieu dans sa bonté que, si je vous ai jamais trompés, je mange cet enfant couché là, dans ce berceau[1]! »

Les bergers, assourdis, cherchent quand même et ne trouvent rien. Ils n'ont qu'à s'excuser et à partir; mais voici bien un autre embarras :

— « Mak, s'il vous plaît, je veux donner six pence à votre petit.

— Non, arrière, il dort.

— Il me semble qu'il entr'ouvre l'œil.

— Quand il se réveille il pleure; je vous en prie, sortez d'ici!...

1 *Uxor.* Oute, thefys, fro my barne! negh hym not thore.
Mak. Wyst ye how she had farne, youre hartys wold be sore,
Ye do wrang, I you warne, that thus commys before
To a woman that has farne; bot I say no more.
Uxor. A my medylle!
I pray to God so mylde
If ever I you begyld
That I ete this chylde
That ligges in this credylle.

Towneley Mysteries. — Secunda Pastorum.

— Laissez-moi l'embrasser et soulever la couverture
Que diable est ceci? il a un long museau[1]! »

Et la ruse est découverte : c'était le mouton. Les gros mots pleuvent, et des mots on allait passer aux coups, quand soudainement, parmi les étoiles du ciel, éclate dans la nuit le chant des anges : Gloire à Dieu, paix à la terre! le monde rajeuni se renouvelle... Les colères s'effacent, les haines s'oublient et les rudes bergers d'Angleterre prennent tout recueillis le chemin de Bethléem.

IV.

Le quatorzième siècle vit l'épanouissement du drame religieux en Angleterre, le quinzième sa décadence et le seizième sa mort. La forme sous laquelle il plut davantage fut la forme des Mystères, où la Bible était racontée en dialogues. La mise en drames de la vie des saints et des miracles de la Vierge fut beaucoup moins goûtée en Angleterre qu'en France; il ne reste que peu de pièces anglaises de cette catégorie, tandis que, dans notre pays, elles étaient innombrables et on en possède des recueils énormes[2]. La Bible est la source par excellence où les dramaturges anglais allèrent puiser. On a vu, du reste, qu'ils ne se gênaient guère pour y ajouter

[1] 3us *Pastor*. Mak, with youre lefe, let me gyf youre barne
Bot vj pence.
Mak. No, do way : he sleppys.
3us *Pastor*. Me thynk he pepys.
Mak. When he wakyns he wepys.
I pray you, go hence.
3us *Pastor*. Gyf me lefe hym to kys, and lyft up the clowtt.
What the deville is this? he has a long snowte!

[2] V. *Miracles de Nostre Dame par personnages*, éd. G. Paris et U. Robert, *Société des anciens Textes*, 1876-91, 6 vol. 8°.

des scènes et des personnages qui n'ont rien d'évangélique. Ces scènes contribuèrent, avec les « interludes » et les dialogues facétieux, en faveur chez les grands, à la formation de la comédie. Celle-ci se détache peu à peu de ses lieux d'origine; on la trouvera à l'état libre au temps de la Renaissance.

Vers la même époque, devait fleurir un genre dramatique dont l'origine remontait au quatorzième siècle : les *Moralités*. C'était la transformation en drames des traités pieux et des recueils de bons conseils, comme les Mystères étaient la dramatisation des livres saints. On faisait, dans ces pièces, de la psychologie à outrance, une psychologie spéciale, excessive et simple à la fois, fort différente de l'art nuancé que nous goûtons aujourd'hui. Les individus disparaissaient, remplacés par des abstractions et représentés par leur qualité dominante; vertus et défauts se livraient bataille et se disputaient la conduite d'Humanité, assise, comme Hercule, « entre un double chemin ». Ainsi encore se manifestait, sur les planches, la passion du moyen âge pour les allégories et les symboles. Le *Roman de la Rose* en France, les *Visions* de Langland en Angleterre, l'immense popularité de la *Consolation philosophique* de Boèce dans toute l'Europe, avaient été déjà des manifestations de ces mêmes tendances et déjà, dans ces œuvres, le dialogue abondait, dans le *Roman de la Rose* surtout, où d'immenses passages ne sont que des conversations entre l'Amant et Faux-Semblant [1]. Le nom des interlocuteurs est marqué en marge, comme dans une pièce. En introduisant dans son recueil de contes, l'histoire en prose de Mélibée et de

[1] Ex. *Roman de la Rose*, éd. Méon, Paris, 1813, 4 vol. 8°, t. II, pp. 326 et s.

Prudence, découpée en dialogues, Chaucer approchait de fort près des Moralités; car l'œuvre n'est ni un traité, ni un récit, ni un drame, et tient également des trois; avec très peu de changements on eût pu en faire une Moralité qui se serait appelée : le Débat d'Humanité et de Sagesse.

Dans les Mystères, dès le quatorzième siècle, les abstractions avaient trouvé place : la Mort figure dans la collection de Woodkirk. Dans *Mary Magdalene* (quinzième siècle), de nombreux personnages abstraits sont mêlés aux autres : Sensualité, Curiosité, Monde, Chair, les Sept Péchés Capitaux, etc.; même mélange dans plusieurs pièces de la collection dite de Coventry. Ce genre, pour nous pénible à l'excès, eut à l'état libre, comme la farce, son principal développement, sous les premiers Tudors. A côté des pièces qui amusent, on s'acharne, à ce moment, à faire des pièces utiles et, au moyen de Moralités aujourd'hui illisibles, on enseigne la vertu, la religion, les bonnes mœurs, les sciences physiques; on attaque la foi catholique au profit des réformés et la foi réformée au profit des catholiques[1]. On raconte la découverte, alors toute récente, de l'Amérique; on déplore qu'elle ne soit pas due à des Anglais[2]. On met,

[1] Ce genre fut pratiqué notamment (sans parler d'une foule d'anonymes) par Medwall : *A goodly Enterlude of Nature*, 1538, fol; par Skelton : *Magnyfycence*, 1531, fol.; par Ingelend : *A pretie Enterlude called the disobedient Child*, impr. vers 1550; par John Bale : *A comedye concernynge thre Lawes*, Londres, 1538, 8°, (contre les catholiques) : tous quatre vivant sous Henri VIII. Voir *le Théâtre en Angleterre depuis la Conquête*, Paris, 1881, 8°, ch. III.

[2] O what a thynge had be than,
If they that be Englyshemen
Myght have ben furst of all
That there shuld have take possessyon.

Interlude of the four Elements, Londres, 1510, (?) 8°.

avec un zèle particulier, la Mort en scène, et on se plaît à méditer sur les horreurs du charnier[1].

De crainte que l'auditoire ne s'endorme ou ne s'enfuie, on égaye de loin en loin cette science et cette philosophie sévères par des scènes de taverne et par les gambades d'un bouffon appelé le *Vice*, armé comme Arlequin d'un couteau de bois. Et souvent, telle est la fragilité humaine, les spectateurs s'en allaient, ne se rappelant rien que les méchants tours du Vice; c'était à leurs yeux le personnage principal de la pièce, et on en confiait le rôle au meilleur acteur. Shakespeare avait vu le Vice en scène et il commémore ses exploits dans une chanson[2]. Ce personnage correspondait au *Badin* de notre ancien théâtre, dont Rabelais faisait grand cas : « En ceste manière, dit-il, voyons-nous entre les jongleurs, à la distribution des rôles, le personnage du Sot et du Badin estre représenté par le plus périt et le plus parfaict de leur compagnie[3]. »

Pendant ce temps, ancêtres universels, chez qui se trouvaient, en germe, toutes les variétés de drames, depuis la farce jusqu'à l'allégorie, en passant par les genres tragique, romantique et pastoral, les Mystères

[1] Voir les passages désolés dans : *Everyman* (éd. Goedeke, Hanovre, 1865, 8°); *The disobedient Child* (par Ingelend, impr. vers 1550); *The Triall of Treasure;* Londres, 1567, 4°, etc.

[2] Chanson du Clown dans *Twelfth Night*, IV-3 :

I am gone, sir,
And anon, sir,
I'll be with you again,
In a trice
Like to the old Vice
Your need to sustain,
Who, with dagger of lath
In his rage and his wrath
Cries Ah ha! to the devil.

[3] *Pantagruel*, III-37.

vivaient encore. La Réforme était venue, le peuple s'était converti : il avait dépouillé l'ancienne foi, mais il ne pouvait se résoudre à renoncer aux Mystères. Il aimait toujours Hérode, Noé et sa femme, et tout l'appareil tumultueux des diables et diablotins de la gueule d'enfer. On s'excusait dans les prologues des superstitions dont les pièces étaient pleines et, la conscience ainsi tranquillisée, on les représentait sans scrupule. L'évêque réformé de Chester interdit les Mystères en 1572 et on les joue quand même, l'archevêque d'York renouvelle la défense en 1575 ; on les joue quand même pendant quatre jours. Ils eurent quelques représentations de plus et disparurent[1]. A York, les habitants n'eurent pas moins de peine à renoncer à leurs vieux drames : ils s'affligeaient de penser à la différence de religion qui séparait maintenant la ville de ses chères tragédies ; convertis à la nouvelle foi, les bourgeois voulurent convertir leurs pièces, et les marges du manuscrit portent, encore aujourd'hui, des indications qui sont la trace de leurs efforts. Mais la tâche était difficile ; les gens de la ville y perdaient leur latin ; ils résolurent de faire appel à plus habile qu'eux et décidèrent « que le livre serait porté à Mylord archevêque et à M. le doyen de la cathédrale pour être corrigé, si Mylord archevêque voulait bien ». Mylord archevêque, prudent et sage, régla l'affaire par procédé administratif. Il mit le registre dans un coin et interdit les représentations. Ce fut leur fin.

En France les Mystères survécurent tout aussi tard, mais ils eurent, à cause du caractère radical que la Renaissance prit chez nous, une bien moindre influence sur le développement ultérieur du drame. On les jouait

[1] Furnivall, *Digby Mysteries*, p. XXVII.

toujours au seizième siècle et le Parlement de Paris se plaignait en 1542 de leur trop grande popularité : les prêtres des paroisses et jusqu'aux chantres de la Sainte Chapelle disaient les vêpres à midi, heure insolite, et ils les disaient « en poste », pour aller à ces spectacles. Six ans après, la représentation des Mystères était interdite à Paris ; mais on continuait à voir sur la porte de l'hôtel de Bourgogne, la croix, l'échelle et le roseau, insignes des Confrères de la Passion, dont le privilège mutilé, vieux de presque trois siècles, ne fut aboli définitivement qu'en plein règne de Louis XIV, au mois de décembre 1676[1]. Molière était mort depuis trois ans.

En Angleterre, lorsque Mylord archevêque mit fin aux Mystères d'York en 1579, les vieux drames avaient produit tout leur fruit. Ils avaient entretenu le goût des spectacles ; ils laissaient derrière eux des troupes de comédiens courant les provinces, des auteurs, un public. Déjà grandissait, dans une petite ville sur les bords de l'Avon, l'enfant qui devait atteindre aux plus hauts sommets de l'art. Il suivait, la semaine, les leçons de la *grammar school;* il assistait aux représentations que des troupes ambulantes donnaient de temps en temps à Stratford, et il voyait le dimanche, peints sur le mur de la chapelle de la Sainte-Croix, un paradis et un enfer, tout pareils à ceux des Mystères[2] : des anges

[1] Petit de Julleville, *Histoire du Théâtre en France. Les Mystères*, 1880, t. I, chap. XII.

[2] Un dessin de cette fresque, aujourd'hui détruite, a été publié par Sharp : « Hell mouth and interior, from the chapel at Stratford upon Avon, » dans sa *Dissertation*, ut supra, pl. 6. On joua les Mystères à Newcastle plus tard encore qu'à York. Ils subsisterent jusqu'en 1598 : à cette date, *Romeo* et le *Marchand de Venise* avaient paru.

d'or et des diables noirs, et cette gueule immense « où damnés sont boulus », comme dit, dans une ballade célèbre, la pauvre vieille mère du poète Villon.

Au moment où se terminèrent les représentations d'York, William Shakespeare avait quinze ans.

CHAPITRE VII.

LA FIN DU MOYEN AGE.

I.

A l'automne de l'année 1400, le fils du marchand de Thames street, universellement reconnu pour le plus grand poète d'Angleterre, Geoffrey Chaucer, a été porté dans sa tombe sous les voûtes du transsept de Westminster. Couchés dans leurs robes d'or, les derniers Plantagenets, Édouard III et Richard II, dorment non loin de lui. Avec eux, une époque a pris fin; un nouveau siècle commence et ce siècle est, pour la pensée anglaise, un siècle de décadence, de repos et de préparation.

La décadence est si notoire que les contemporains eux-mêmes s'en aperçoivent; pendant cent ans, sans se lasser, les poètes pleurent la mort de Chaucer. Ils ne savent plus trouver de nouvelles voies; au lieu de regarder en avant, comme leur maître, ils regardent vers lui, tournés en arrière, les mains tendues vers son tombeau. Les âges qui cherchent leur idéal dans l'époque qui les a immédiatement précédés sont des âges de décadence; l'adoration que Stace professa pour Vir-

gile était sa condamnation; pour monter haut, il faut prendre son élan de loin.

Pendant un siècle, les poètes d'Angleterre demeurent ainsi, les regards fixés sur l'image du dernier qui s'est tu, et leur voix, à chaque génération, devient plus faible, comme un écho qui répète un autre écho. Lydgate imite Chaucer et Stephen Hawes imite Lydgate [1].

Autour et au-dessous d'eux, des rimeurs innombrables s'obstinent à suivre les anciens chemins, sans savoir que ces chemins ne mènent plus nulle part, et que l'heure serait venue de chercher de nouvelles routes. Les plus habiles complètent la série des fabliaux anglais empruntés à la France, les autres riment, en les défigurant des romans de chevalerie, ou des vies de saints, ou des chroniques d'Angleterre et d'Écosse. Très nombreux, presque tous sans talent, ces patients aligneurs de vers font dans la réalité, de la prose sans le savoir [2].

[1] Je m'efforce, dit à maintes reprises Stephen Hawes :

> To followe the trace and all the perfitnes
> Of my maister Lydgate.

The historie of Graund Amoure and La bel Pucle, called the Pastime of Plesure, contayning the Knowledge of the seven Sciences and the course of Man's life in this Worlde, Londres, 1554, 4°, curieux bois (réimpr. par la *Percy Society*, 1845, 8°). C'est une allégorie, d'un ennui morne, où Grand Amour (amour de s'instruire ce semble) visite Science dans la Tour de Doctrine, puis Grammaire, etc. Hawes vivait sous Henri VII.

[2] Sur les fabliaux importés en Angleterre, voir *supra*, p. 226; la plupart se trouvent dans Hazlitt : *Remains of the early popular Poetry of England*, Londres, 1864, 4 vol. Un des meilleurs, *The Wright's chaste wife*, redigé en anglais, vers 1462 par Adam de Cobsam, a été publié par l'*Early English Text Society*, éd. Furnivall, 1865, supplément p. M. Clouston, 1886; c'est l'ancienne histoire de l'honnête femme qui renvoie ses amoureux bernés; histoire qui figure dans les *Gesta Romanorum*, dans les *Mille et une nuits*, dans le recueil français de Barbazan (Histoire de Constant du Hamel), qui fournit à Massinger le sujet de sa pièce *The Pic-*

Ces poètes du déclin écrivent pour une société elle-même sur son déclin, et tous marchent ensemble, bercés d'une même mélopée, vers une mort commune, d'où sortira une vie nouvelle qu'ils ne connaîtront pas. L'ancienne aristocratie féodale et cléricale se transforme, disparaît, se corrompt; nombre de grandes familles s'éteignent dans les guerres de France et dans les combats furieux des Deux Roses; le populaire profite de ce que perd l'aristocratie. Le clergé, qui reste à l'écart des luttes militaires, est déchiré lui aussi de querelles intestines; il vit dans le luxe; les abus, signalés publiquement, ne sont pas réformés; objet d'envie pour le prince et de mépris pour le peuple, il se trouve dans la situation la plus dangereuse, et ne fait rien pour en sortir; les avertissements ne lui manquent pas; aucune dotation nouvelle ne lui vient plus : il sommeille. A la fin du siècle il ne lui restera plus qu'une immense et fragile demeure, posée sur le sable et qu'un ouragan pourra abattre.

Comment innoverait-on quand on versifie pour une société finissante? Les successeurs de Chaucer n'inno-

ture, et à Musset, celui de la *Quenouille de Barberine.* — Sur les romans de chevalerie, voir *supra*, p. 224; un très grand nombre de versions rimées de ces romans sont du XV[e] siècle. — Ex. d'ouvrages pieux en vers, de cette époque : Th. Brampton, paraphrase des psaumes de la pénitence, 1414, *Percy Soc.*, 1842; Mirk, *Duties of a parish priest*, éd. Peacock, E. E. T. S. 1868, rédigé vers 1450; Capgrave (1394-1464) *Life of St-Katharine*, éd. Horstmann et Furnivall, E. E. T. S. 1893 (divers autres ouvrages édifiants, par le même); beaucoup d'autres spécimens du même genre sont encore inédits. — Ex. de chroniques : Andrew de Wyntoun, *Orygynal Cronykil of Scotland*, achevée vers 1424, éd. Laing, Edimbourg, 1872 et s., 3 vol. 8°; Hardyng (1378-1465 ?) *Chronicle in metre*, Londres, 1543, 8°; Hardyng vendit fort cher au brave Talbot qui s'entendait mal en paléographie, des chartes fausses établissant la suzeraineté de l'Angleterre sur l'Écosse; ces chartes subsistent au Record Office, la supercherie a été prouvée par Palgrave. Ces chroniques sont en vers de mirliton.

vent pas : ils ajoutent leur œuvre à ses œuvres et font des raccords ; ils construisent à l'ombre de son palais. Ils rêvent les mêmes rêves en un matin de mai ; ils bâtissent de nouvelles « Maisons de Renommée » ; ils ajoutent un récit aux contes de Cantorbéry[1].

Un don que leur a fait une fée méchante aggrave leurs torts à nos yeux : ils sont d'une incroyable fécondité. Ce qu'ils écrivent est médiocre, et la fée méchante, méchante pour nous, leur a accordé d'écrire ainsi sans peine, à perte de vue. Les œuvres de Lydgate ont défié jusqu'ici les efforts des sociétés littéraires les plus entreprenantes. L'*Early English Text Society* s'y est attaquée récemment ; si elle achève l'entreprise, ce sera une preuve d'« endurance » incomparable.

Lydgate et Hoccleve sont les deux principaux successeurs de Chaucer. Lydgate, moine du monastère de Bury-Saint-Edmond[2], brave homme s'il en fut à ce qu'il semble, et laborieux, et fécond, surtout fécond, traite, sans exception, tous les anciens genres : contes, lais[3],

[1] *The Story of Thebes*, par Lydgate, voir, p. suivante, *The tale of Beryn*, avec un prologue où sont très vivement contées les aventures des pèlerins dans Cantorbéry et leur visite de la cathédrale (éd. Furnivall et Stone, *Chaucer Soc.* 1876-87, 8°) ; Henryson ajoute un chant au *Troilus* (*infra*, p. 525). D'autres poèmes sont tellement dans le genre de Chaucer qu'ils lui ont été longtemps attribués : *The Court of Love ; The Flower and the Leaf ; The Isle of Ladies* ou *Chaucer's Dream*, etc. On les trouvera dans l'édition Morris des œuvres de Chaucer. Tous ces poèmes sont du XVe siècle.

[2] Né vers 1370, à Lydgate près Newmarket ; séjourna à Paris, en 1426, mourut en 1446, ou peu après. Sur l'ordre chronologique de ses œuvres et sur sa versification, voir *Lydgate's Temple of Glas*, éd. J. Schick, *Early English Text Society*, 1891, Introduction. Son *Troy Book* est de 1412-20 ; sa *Story of Thebes*, de 1420-22 ; sa traduction de Deguileville, de 1426-30 ; sa *Fall of Princes* fut écrite vers 1430.

[3] Il donna une version du fameux *Lai de l'Oiselet* (éd. G. Paris, 1884) : *The Chorl and Bird*

fabliaux, satires[1], romans de chevalerie, disputoisons, ballades du temps jadis[2], allégories, vies des saints, poèmes amoureux, fables[3]; bon an, mal an, il compose cinq mille vers, et comme il fut non seulement fécond, mais encore précoce, il laisse à sa mort cent trente mille vers, à ne compter que ses poèmes de longue haleine. Virgile n'en avait écrit que quatorze mille.

Il s'inspire des modèles latins, français et anglais, mais surtout de Chaucer[4]. Il ajoute son *Histoire de Thèbes*[5] à la série des *Contes de Cantorbéry :* il a rencontré les pèlerins dans leur voyage de retour; l'hôte lui a demandé qui il était : « Je répondis, je m'appelle Lydgate, moine de Bury; je frise la cinquantaine. » Admis dans la petite société, il paye son écot en contant une histoire de guerre, d'amours et de batailles, où l'on voit les Grecs porter des armures de tournois, recevoir des bénédictions d'évêques et prendre les villes à coups

[1] Ex. son pittoresque *London Lickpenny.*

[2] Même idée que dans Villon : refrain : « All stant in chaunge like a mydsomer rose. » Halliwell, *Selections from... Lydgate*, 1840, p. 25.

[3] *Lydgate's Æsopubersetzung*, p. p. Sauerstein; *Anglia*, 1886, p. 1; huit fables. Il s'excuse :

Have me excused, I was born in Lydegate,
Of Tullius gardyn I entrid nat the gate. (p. 2.)

[4] O, ye maysters, that cast shal yowre looke
Upon this dyté made in wordis playne,
Remembre sothely that I the refreyn tooke
Of hym that was in makyng soverayne,
My maister, Chaucier, chief poete of Bretayne.

Halliwell, *Selections from... Lydgate*, 1840, p. 128. Même éloge dans le *Serpent of Division* (en prose). Voir L. Toulmin Smith, *Gorboduc*, Heilbronn, 1883, p. XXI.

[5] Le British Museum en possède un splendide manuscrit (Royal 18 D. II, miniatures du temps de la Renaissance) l'*Early English Text Society* en prépare une édition; il en existe d'anciennes, dont la première est de 1500 : *Here begynneth... the Story of Thebes*, Londres, 4°.

de canon. Son *Temple de Verre*[1] est une imitation de la *Maison de la Renommée;* sa *Complainte du Chevalier Noir* ressemble au *Livre de la Duchesse;* sa *Chute des Princes*[2] est imitée de Boccace et du conte du moine de Chaucer: la « litel hevynesse » dont se plaignait le chevalier à propos des histoires du moine est surtout parfaitement bien imitée; si bien que, sans attendre les interruptions d'autrui, Lydgate s'arrête parfois, la plume en l'air, pour bâiller mieux à son aise au nez du lecteur[3]. Mais la plume se rabaisse sur le papier et repart avec une nouvelle énergie. Il en sort une *Histoire de Troie,* de trente mille vers, où des guerriers de carton se coupent en morceaux sans se faire grand mal ni nous faire grand peine[4], une traduction de ce « Pèlerinage » de Deguileville dont Langland s'était inspiré, un Guy de Warwick[5], des Vies de Notre-Dame, de sainte

[1] *Lydgate's Temple of Glas*, éd. J. Schick, 1891, 8°.

[2] Premiere édition : *Here begynnethe the boke calledde John Bochas, descrivinge the Falle of Princes* [1494] fol.

[3] Myn hand gan tremble, my penne I felte quake...
I stode checkmate for feare whan I gan see,
In my way how little I had runne.

Falle of Princes, prologue du liv. III. Schick, *Story of Thebes*, p. cv.

[4] Exemple, combat d'Ulysse et de Troïlus :

He smote Ulyxes throughout his viser...
But Ulyxes tho lyke a manly man,
Of that stroke astoned not at all,
But on his stede, stiffe as any wall,
With his swerde so mightely gan race,
Through the umber into Troylus face,
That he him gave a large mortall wounde,

dont, bien entendu, Troïlus ne mourut pas. *The auncient historie... of the Warres, betwixte the Grecians and the Troyans*, Londres, 1555. 4°. Liv. III. chap. xxii. Première édition, 1513. L'ouvrage avait été composé pour Henri V et à sa demande. Thomas Heywood en donna une version modernisée : *The life and death of Hector*, 1614.

[5] Éd. Zupitza, *Early English Text Society.*

Marguerite, saint Edmond, saint Alban; un « pageant » pour l'entrée de la reine Marguerite à Londres en 1445, une version du *Secretum Secretorum,* une infinité d'autres écrits[1]. Rien que la mort ne put le faire taire; son dernier poème étant de 1446, ses biographes en ont unanimement conclu qu'il dut mourir cette année-là.

Les règles de sa prosodie n'étaient pas très rigoureuses; on n'en sera pas surpris; il pouvait dire, comme Ovide, mais par des raisons différentes : « Je n'avais qu'à essayer d'écrire, et c'étaient des vers. » Il est prêt à tout; il suffit de commander et l'on a aussitôt des vers de commande. Ce sont des vers un peu bossus, un peu boiteux : « Onques ne me souciai-je, dit-il, de longues ni de brèves[2] »; mais n'importe, il nous assure que Chaucer, son bon maître, eût excusé sa prosodie fautive[3], et de quel droit serions-nous plus sévères que Chaucer? Assurément, il n'y a rien à dire, mais on peut aussi s'en aller. On peut aller faire visite à l'autre principal poète

[1] Un choix de ses poésies détachées, mêlées à beaucoup de poèmes apocryphes, se trouve dans Halliwell, *A selection from the minor Poems of Dan John Lydgate* (*Percy Society*), 1840, 8°.

[2] I toke none hede nouther of shorte nor longe.

Troy Book; dans Schick, *Lydgate's Temple of Glas*, p. LVI. Dans son savant essai, M. Schick plaide pour Lydgate les circonstances atténuantes.

[3] Cet appel à Chaucer est en lui-même fort touchant; le voici :

For he that was grounde of well sayinge,
In all his lyfe hyndred no makyng,
My maister Chaucer y^t founde ful many spot
Hym list not pynche nor grutche at every blot.....
Sufferynge goodly of his gentilnesse,
Full many thynge embraced with rudenesse
And if I shall shortly hym discrive
Was never none to thys daye alive
To reken all bothe of yonge and olde,
That worthy was his ynkehorne for to holde.

The auncient historie, Londres, 1554, 4°. Liv. V, chap. XXXVIII.

de l'époque, Thomas Hoccleve; il n'habite pas loin, le voyage sera court et nous ne ferons que voisiner.

Celui-là est un fonctionnaire public; il est clerc du Sceau Privé [1]; sa fonction consiste à faire des copies, ce qu'il trouve à la longue un peu ennuyeux [2]. Il se distrait de ses copies dans les tavernes; le service y est fait par des femmes, il les embrasse. C'est déjà fort mal, confesse-t-il; mais il s'en tint là, à ce qu'il assure [3], sans doute pour ne pas nuire à son avancement. En tout cas, ce peu était déjà trop, car on le trouve bientôt malade à rendre l'âme, rimant des suppliques au dieu de la santé et à lord Fournivall, autre manière de dieu, fort utile à se concilier, car il était lord Trésorier. Il écrit beaucoup de pièces détachées où, grâce à sa manie de se confesser, il fait connaître les coins et recoins de la vieille cité, indications curieuses et rares que l'historien recueille. Il compose, pour se faire remarquer du roi, un ample poème sur le *Gouvernement des Princes*, qui n'est qu'une compilation rédigée d'après trois ou quatre traités antérieurs; il ajoute un prologue où, sui-

[1] Thomas Hoccleve naquit vers 1368-9 et entra au « Privy Seal » en 1387-8; il mourut vers 1450. Ses œuvres sont publiées par l'Early English Text Society: *Hoccleve's Works*, 1892, 8°; I, *The minor Poems*. Son grand poème, *De Regimine principum*, a été publié p. Th. Wright, *Roxburghe Club*, 1860, 4°. Deux ou trois de ses récits en vers sont imités des *Gesta Romanorum;* un autre, la *Letter of Cupid*, de l'*Epistre au Dieu d'Amours* de Christine de Pisan. « Hoccleve's metre is poor. So long as he can count ten syllables by his fingers he is content. » Furnivall, *Minor Poems*, p. XLI

[2] Ça n'a l'air de rien, dit-il, mais qu'on essaye et on verra!

Many men, fadir, wennen that writynge
No travaile is; thei hold it but a game...
But who-so list disport hym in that same,
Let hym continue and he shal fynd it grame:
It is wel gretter labour than it seemeth,

Minor Poems, p. XVII.

[3] *La male Règle de T. Hoccleve*, dans les *Minor Poems*, pp. 25 et s.

vant l'exemple de Gower, il prend à partie toutes les classes de la société, et ne manque pas de recommencer sa confession. Il est, d'après ses aveux; ivrogne, vaniteux, poltron et un peu méchant.

Il eut cependant une qualité et, avec tous ses défauts, il a bien mérité de la littérature. La meilleure œuvre qu'on lui doive n'est pas son *Gouvernement des Princes;* c'est un dessin. Non seulement, comme Lydgate, il aima et pleura Chaucer, mais il voulut fixer le souvenir de ses traits et il a fait peindre sur la marge d'un manuscrit ce portrait, mentionné plus haut, qui cadre si bien avec les descriptions contenues dans l'œuvre du maître lui-même que la ressemblance n'est pas douteuse[1].

II.

Passons les monts, et nous trouverons encore Chaucer. De même qu'en Angleterre, on le pleure en Écosse et on l'imite; mais les poètes vivent dans une atmosphère différente; l'imitation est moins prochaine; le mélange plus abondant de sang celtique agit comme un réactif; le déclin est moins apparent; les meilleurs poetes de langue anglaise, « inglis », comme ils l'appellent « oure inglis », dit Dunbar, sont, au quinzième siècle, des Écos-

1 Al-thogh his lyfe be queynt, the résemblaunce
Of him hath me so fressh lyflynesse,
That, to putte othir men in rémembraunce
Of his persone, I have heere his lyknesse
Do makē, to this ende, in sothfastnesse,
That thei that have of him lest thought and mynde,
By this peynturē may ageyn him fynde.

Minor Poems, p. XXXIII; sur ce portrait voir *supra*, p. 347.

sais. Parmi eux, un roi, un moine, un maître d'école, un ménestrel, un évêque.

Le roi est Jacques I[er], fils de Robert III, de la famille de ces Stuarts, presque tous doués du don de poésie et presque tous destinés aux fortunes les plus tragiques. Celui-ci, pris en mer par les Anglais, alors qu'il n'était qu'un enfant, demeura dix-neuf ans interné en divers donjons. Comme un chevalier de roman et un personnage de miniatures, il abrégeait les heures de sa captivité par la musique, la lecture et la poésie. Les œuvres de Chaucer et de Gower le transportaient d'admiration. Puis, il connut un meilleur adoucissement à ses peines; à ce chevalier de miniature et de roman se présenta un jour la jeune fille si souvent peinte par les enlumineurs, celle qui apparaît parmi les fleurs et la rosée, la Nicolette d'Aucassin, l'Émilie du *Knight's Tale*, celle qui apporte le bonheur. Elle apparut au jeune roi, non pas en rêve, mais en réalité. Elle s'appelait Jeanne de Beaufort, elle était fille du comte de Somerset et arrière petite-fille de Jean de Gand. Dans sa famille aussi, nombre de destinées tragiques; son frère fut tué à la bataille de Saint-Alban; ses trois neveux périrent dans la guerre des Deux Roses; son petit-neveu gagna la bataille de Bosworth et fut le roi Henri VII. Les deux jeunes gens s'éprirent d'un mutuel amour, et quand Jacques put retourner en Écosse pour être roi, il y amena sa reine de roman, qu'il avait épousée devant l'autel de Sainte-Marie Overy, à côté du sépulcre d'un de ses dieux littéraires, le poète Gower.

Son règne dura treize ans, qui furent treize années de luttes : vains efforts pour ordonner et centraliser un royaume fait de clans tous indépendants, tous vaillants,

prompts aux guerres étrangères, mais tout aussi prompts aux guerres civiles. Aidé de sa reine de roman, le poète-chevalier déploya dans cette tâche une énergie peu commune, et fut, avec tous ses défauts, un des meilleurs rois d'Écosse. Il eut beaucoup d'enfants; une de ses filles fut dauphine de France, une autre duchesse de Bretagne. Vers la fin de 1436, il avait tant d'ennemis parmi les chefs turbulents que des prophéties sinistres commençaient à courir; l'une d'elles annonçait la mort prochaine d'un roi; et, comme il jouait aux échecs, le soir de Noël, avec un chevalier surnommé le « roi d'Amour », il lui dit : « Il n'y a d'autres rois en Écosse que vous et moi; je prends garde à moi, faites de même pour vous. » Mais le roi d'Amour n'avait rien à craindre. Pendant la nuit du 20 février 1437, on entendit soudain, dans la cour du monastère de Perth où était Jacques, un bruit insolite. C'était Robert Graham et sa troupe rebelle. Vainement Catherine Douglas passa, dit-on, son bras dans les anneaux de la porte pour donner au roi le temps de fuir. Graham l'étendit mort, percé de seize coups d'épée.

Le constant amour du roi pour Jeanne de Beaufort avait été célébré par lui-même dans un poème allégorique imité de Chaucer : le « Cahier du Roi », *King's Quhair*, poème très brillant de couleur, très frais et très jeune [1]. Le prince est au lit la nuit et, comme Chaucer en son poème de la *Duchesse*, ne pouvant dormir, il prend un livre. C'est la *Consolation* de Boèce, et le livre de ce « noble sénateur » qui, lui aussi, avait connu de grands

[1] *Poetical Remains of James I, of Scotland*, éd. Ch. Rogers, Édimbourg, 1873, 8° Le *King's Quhair* se trouve intégralement dans Eyre Todd : *Abbotsford series of the Scotch poets*, Glasgow, 1891, 3 vol. 8 (Recueil d'extraits développés, avec notices; des origines, au seizième siècle).

revers, occupe ses pensées tandis que s'écoulent les heures de nuit. Le silence est troublé par les cloches de matines : « Chose étrange, il me sembla que les cloches parlaient et disaient : raconte ce qu'il t'est advenu. » Et le roi, invoquant Clio et Polymnie, comme Chaucer, et ajoutant Tysiphone qu'il prend pour une Muse, parce qu'il est moins expert en mythologie que Chaucer, s'aventure au royaume de Vénus qu'il trouve étendue sur sa couche et couronnée de plumes, « ses blanches épaules couvertes d'un manteau » que Chaucer ne lui avait pas mis. Puis il gagne le royaume de Minerve ; et, passant à travers des dissertations, des parterres de fleurs et des groupes d'étoiles, il revient sur terre, rassuré sur son sort, avec la certitude d'un bonheur que Vénus et Minerve lui ont également promis. L'éloge de Gower et de Chaucer termine le poème, qui est écrit en strophes de sept vers, appelées depuis, à cause de Jacques, « strophes royales[1] ».

Le ménestrel Henri l'Aveugle chante le héros populaire, William Wallace[2] ; nous sommes en pleine légende. Wallace fait trembler Édouard Ier dans Londres ; il court

[1] En voici un échantillon ; c'est la strophe qui contient l'éloge de Chaucer, à la fin du poème :

Unto impnis of my maisteris dere,
   Gowere and Chaucere, that on the steppis satt
Of rethorike, quhill thai were lyvand here,
   Superlative as poetis laureate,
In moralitee and eloquence ornate,
   I recommend my buk in lynis sevin
And eke thair saulis unto the blisse of hevin.

Ibid., p. 75.

[2] *The Actis and Deidis of... Schir William Wallace Knicht of Ellerslie, by Henry the Minstrel, commonly known as Blind Harry*, éd. J. Moir, Édimbourg, 1884-9, *Scottish text Society*, Henri l'Aveugle mourut vers la fin du quinzième siècle.

sans cesse les aventures; il tue, il est tué, il ressuscite; son cadavre jeté par dessus le mur du château est ramassé par sa vieille nourrice; la fille de la nourrice, nourrice elle-même, anime le mort avec son lait. Le langage est simple, direct, sans ornement; l'intérêt est dans les faits et non dans l'art avec lequel ils sont représentés; ce qui, à vrai dire, est aussi le propre de l'imagerie d'Épinal.

Henri l'Aveugle continue Barbour plutôt que Chaucer; mais Chaucer reprend ses droits d'ancêtre avec Henryson et Dunbar. Le premier[1], les jambes au feu, un soir d'hiver, prend un cordial, « ane drink », pour se reconforter, et le *Troïlus et Cressida*, pour abréger les heures de la veillée[2]. Il lit, et ne comprenant pas l'indulgence du maître pour la frêle et trompeuse femme, il ajoute un chant au poème : le *Testament de Cressida*, où il la fait mourir, d'une mort affreuse, abandonnée de tous.

On lira avec plus de plaisir ses poésies champêtres, ballades ou fables. Son *Robin et Makyne* est une « disputoison » de berger à bergère. Makyne aime Robin et le lui dit; ce qui fait qu'il ne s'en soucie. Makyne s'en va, les yeux pleins de larmes, et Robin n'est pas plutôt seul qu'il se prend à aimer : « Viens, la nuit est douce, l'air

[1] Henryson naquit avant 1425, et écrivit sous Jacques II et Jacques III d'Écosse; il était professeur, peut-être maître d'école, à Dunfermline. Ses œuvres ont été publiées par David Laing, Édimbourg, 1865.

[2] La mise en scène, par une nuit d'hiver, en Écosse, est fort bien présentée :

I mend the fyre and beikit me about,
 Than tuik ane drink my spreitis to comfort,
And armit me weill fra the cold thairout;
 To cut the winter nicht and mak it schort,
 I tuik ane quair and left all uther sport,
Writtin be worthie Chaucer glorious
Of fair Cresseid and worthie Troylus.

Testament of Cresseid.

est tiède; et le bois vert est là tout près...[1]» Mais c'est le tour de Makyne de ne plus vouloir; elle rit maintenant et lui pleure, et elle le laisse dans la solitude avec ses moutons, sous un rocher. Cette fin est lamentable; mais ne nous affligeons pas outre mesure; dans ces bruyères sans chemins on se rencontre toujours, et depuis le quinzième siècle où ils pensèrent se brouiller pour jamais, Robin et Makyne se sont retrouvés bien des fois.

Un autre jour, Henryson a un rêve à la façon du moyen âge. Au temps d'été, parmi les fleurs, lui apparaît un personnage, « portant un capuchon écarlate, bordé de soie »; malgré le costume, c'est un Romain, et ce Romain est Ésope, « poète lauréat »: nous sommes bien au moyen âge. Ésope récite ses fables, et il le fait d'une manière si nouvelle, si gracieuse, avec un si aimable mélange de vérité et de fantaisie qu'il n'a jamais rien dit de mieux, du temps qu'il était Grec et sauvait sa tête d'esclave par ses bons mots. Henryson prend son temps, observe les animaux et la nature; il s'écarte le plus possible de la forme épigrammatique familière à la plupart des fabulistes. L'histoire du Rat de ville et du Rat des champs[2], la « Souris de campagne et la Souris bourgeoise », si souvent contée, n'a jamais été mieux dite, et on peut l'affirmer, sans pour cela oublier La Fontaine.

Les souris sont deux sœurs; l'aînée, souris d'impor-

[1] Makyne, the nicht is soft and dry,
The weddir is warme and fair
And the grene woid rycht neir us by,
To walk atour all quhair;
Thair ma na janglour us espy
That is to lufe contrair;
Thairin, Makyne, bath ye and I
Unsene we ma repair.

[2] *The Taill of the uplandis Mous and the burges Mous.* Les fables de Henryson sont au nombre de treize.

tance, établie en ville, bien nourrie de farine et de fromage, se souvient de sa cadette, et part un soir pour la visiter. Elle suit, la nuit, les sentiers déserts, se faufile à travers les mousses et les touffes de bruyères des interminables marais d'Écosse, et arrive enfin. Le logis lui semble misérable, fragile et sombre : une pauvre petite voleuse comme est la sœur cadette ne se soucie guère de brûler chandelle. Toutefois la joie des deux sœurs est grande ; la cadette sort ses meilleures provisions. L'aînée regarde et dissimule mal sa surprise. Mais n'est-ce pas fort bon? dit la petite sœur. Excusez-moi, dit l'autre, « je me casserais les dents à percer ces noix et ces pois secs... Tout cela convient tout au plus pour une bête des champs. Quittez ce trou, venez chez moi ; vous verrez le train que je mène ; mon Vendredi-Saint vaut mieux que votre Pâques[1] »! Et, de nouveau en route, de nouveau des buissons et ces marais semés de bruyères qui ont tour à tour charmé et lassé bien d'autres que des souris.

On arrive chez la grande sœur. Là, des provisions délicieuses, du fromage, du beurre, du malt, des poissons, des plats sans nombre. « Sauf qu'elles burent de l'eau et non du vin, elles firent un repas de lords. » La petite sœur admire et mange. Mais combien de temps cela durera-t-il? Toujours, dit l'autre. Juste à ce moment, un bruit de clefs ; c'est le *spenser* (dépensier) qui vient à l'office. Scène affreuse ; la grande souris rentre dans son

[1] Thir widderit peis and nuttis, or thay be bord,
Will brek my teith and make my wame full sklender...
Sister, this victuall and your royal feist
May well suffice unto ane rurall beist.

Lat be this hole, and cum in-to my place,
I sall to yow schaw be experience
My Gude-fryday is better nor your Pace.

trou et la petite, ne sachant où se fourrer, s'évanouit.

Par bonheur, l'homme était pressé; il prend ce qu'il cherchait et s'en va. L'aînée sort du trou : « Où êtes vous, chère sœur, criez *pîp*, que je vous retrouve. » L'autre, encore à moitié morte et tremblant des quatre pattes, ne peut même pas répondre. La grande la réchauffe, la reconforte : c'est fini, n'ayez plus peur. Mais non, ce n'est pas fini, car voici maintenant « Gilbert » (pour Tybert, nom du chat dans le *Roman de Renart*) « our jolie cat »; nouvelle déroute. Cette fois, perchée sur une cloison, où Tybert ne peut l'atteindre, la souris des champs prend congé de sa sœur, s'esquive, rentre à la campagne, et retrouve sa pauvreté, ses pois, ses noix et son repos.

La souris d'Écosse a été heureuse dans ses peintres; un autre portrait, meilleur encore, devait être tracé de la « wee, sleekit, cowrin, tim'rous beastie », par le grand poète de la race, Robert Burns.

Avec Gavin Douglas, évêque de Dunkeld, de l'illustre famille des Douglas, comtes d'Angus, traducteur de Virgile, et William Dunbar, frère mendiant, favori de Jacques IV, envoyé par lui en mission à Londres et à Paris, nous franchissons le seuil d'un nouveau siècle; ils meurent en pleine Renaissance, mais pourtant, avec eux, c'est encore la tradition chaucérienne qui se continue. Douglas écrit un *Palice of Honour* imité de Chaucer[1]. Dunbar avec une verve surabondante s'essaye dans tous

[1] *The Works of Gavin Douglas*, éd. J. Small, Édimbourg, 1874, 4 vols. 8°. Né en 1474-5, mort en 1522. Il finit son *Palice of Honour* en 1501, poème allégorique conforme aux anciens modèles : matinée de mai, vision de Diane, Vénus et leurs corteges, description du Palais d'Honneur, etc. Nous retrouverons, à la Renaissance, Douglas traducteur de Virgile; son Enéide fut imprimée seulement en 1553.

les genres[1]; il compose des allégories sentimentales et des contes grossiers (très grossiers), des satires, des parodies, des lamentations; ses retours mélancoliques ne durent guère; il faut qu'il soit malade pour tourner au triste [2]; si vives que soient ses satires, elles sont œuvre d'optimiste et se terminent par des rires et non par des larmes; il est plus près de Jean des Entommeures que de William Langland.

Ses principaux poèmes, le *Bouclier d'or*, bouclier de Raison exposé aux flèches d'Amour, le *Chardon et la Rose*[3], sont des imitations étroites du Chaucer de l'*Assemblée des Oiseaux* et de la *Maison de la Renommée;* mêmes allégories, mêmes personnages abstraits, mêmes fleurs, mêmes parfums. Le *Chardon et la Rose*, rédigé vers 1503, célèbre le mariage de Marguerite, rose d'Angleterre, fille d'Henri VII, avec Jacques IV, chardon d'Écosse, la fleur à la rouge couronne : c'est ce mariage fameux qui devait avoir pour conséquence la réunion des deux pays sous un même sceptre.

Plein de faconde, d'une invention intarissable, Dunbar, s'abandonnant à sa verve, voulant imiter Chaucer, surcharge ses peintures, approche du bariolage, « *out-chaucers Chaucer* », comme les comédiens du temps de

[1] Né vers 1460, étudie à Saint-Andrews, devient frère mendiant et reçoit la prêtrise, séjourne en France où les œuvres de Villon venaient d'être imprimées, puis retourne à la Cour de Jacques IV où il est très populaire. Il mourut probablement après 1520. *The poems of William Dunbar*, éd. Small et Mackay, Édimbourg, *Scottish text Society.*

[2] Voir, par exemple, son *Lament for the Makaris quhen he was seik*, sorte de « Ballade des poètes du temps jadis », genre dont Lydgate et Villon avaient déjà fourni des modèles. Il y pleure:

The noble Chaucer, of makaris flouir,
The monk of Bery and Gower all three.

[3] *The Goldyn Targe; The Thrissil and the Rois.*

Shakespeare « sur-hérodaient Hérode ». Ses fleurs sont par trop fleuries, ses parfums sont par trop odorants; par moments, ce n'est plus un charme pour les yeux, une jouissance pour l'odorat, c'est presque une souffrance. Ce n'est pas assez que ses oiseaux chantent, il faut qu'ils chantent parmi des odeurs, et ces odeurs sont colorées : « Ils chantent matines parmi les tendres odeurs blanches et rouges [1] ».

Ce sont là les indubitables symptômes du déclin. On les trouve, à des degrés divers, chez tous les poètes d'Angleterre et d'Écosse, presque sans exception. Les poèmes anonymes, *la Fleur et la Feuille*, *la Cour d'Amour*, etc.[2] imités de Chaucer, longtemps attribués au maître, offrent les mêmes marques. Seuls y échappent, principalement dans la région du *border* écossais, les inconnus qui, tirant leur inspiration du peuple même, ignorant les livres, et qu'on ne trouverait pas assis, comme Henryson, au coin du feu, le poème de *Troïlus* sur les genoux, refont à leur tour ces ballades qu'on refera encore après eux [3] et qui sont venues ainsi jusqu'à nous, vibrantes et émues, chansons d'amour, chants lugubres, chevauchée de Percy et Douglas[4] (*Chevy Chase*) que, malgré ses

[1] Début du *Thrissil and the Rois* (Cf. début des *Canterbury Tales*).

Qu'hen March wes with variand windis past,
And Appryl had, with his silver schouris,
Tane leif at Nature with ane orient blast,
And lusty may, that muddir is of flouris,
Had maid the birdis to begyn thair houris
Amang the tendir odouris reid and quhyt
Quhois armony to heir it wes delyt...

[2] Texte dans l'édition Morris des œuvres de Chaucer, t. IV.

[3] Principal ouvrage à consulter : F. J. Child. *The English and Scottish popular Ballads*, Boston, 1882 et s. Voir *supra*, p. 360.

[4] Dans *Bishop Percy's folio Ms.*, éd. Hales et Furnivall, Londres, *Ballad Society*, 1867, 8°.

goûts classiques. Philippe Sidney admirait du temps d'Élisabeth. En déclin dans les châteaux, la poésie frissonne encore toute jeune au long des buissons, dans les taillis; et les meilleures œuvres des poètes de nom, Dunbar ou Henryson, sont celles où l'on trouve comme un écho des chants des bois et des landes. Ce même écho prête son charme à la musique de la *Fille aux cheveux bruns* [1], duo d'amour délicieux, mélange de poésie populaire et savante, écrit sur un thème ancien, par un anonyme de la fin de la période et qui est la plus belle des « disputoisons » que compte la littérature anglaise.

Mais, à part les chansons que le passant fredonne le long des sentiers, les œuvres des lettrés les plus appréciés à cette époque, Lydgate, Henryson, Dunbar, Stephen Hawes [2], représentent un art mourant; ils écrivent comme les architectes bâtissent et font de la littérature épanouie. Leurs poèmes sont en « style Henri VII ». Leurs roses sont splendides, mais par trop ouvertes; elles ont dépensé toutes leurs forces, leur beauté, leur odeur; il ne leur reste aucune réserve de jeunesse; elles ont tout donné; et qu'arrive-t-il à ces roses? Qu'elles s'effeuillent; de cette splendeur effacée, il ne restera plus bientôt qu'une tige sans pétales.

[1] Texte (notamment, dans Skeat, *Specimens of English Literature*, Oxford, 4e éd. 1887, p. 96, rédigé, sous la forme où nous l'avons, vers la fin du quinzième siècle.

[2] The pillers of yvery garnished with golde
With perles sette and brouded many a folde.
The flore was paved with stones precious, etc.
Stephen Hawes, *Pastime of Pleasure*.

III.

Le monde féodal finit; sa littérature s'éteint; mais dans le même temps, un double renouveau se prépare. Le renouveau le plus difficile à observer, mais non le moins important prit naissance dans les couches moyennes et basses de la société. Pendant que les grandes familles s'entretuent, les petites prospèrent : on ne l'a suffisamment remarqué que tout récemment. Aussi longtemps que l'historien ne s'est intéressé qu'aux batailles et aux querelles de rois, le quinzième siècle anglais a été, pour tout le monde, sauf pour ce grand observateur, Commines, le temps de la guerre des Deux-Roses, du meurtre des enfants d'Édouard, et rien autre chose; on eût dit que le sang de ces jeunes princes avait taché tout le siècle et que les cachots de la Tour avaient enfermé toute la nation. On a eu, de nos jours, la curiosité de vérifier si cette impression était juste, et on a trouvé qu'elle était fausse. Au lieu de s'absorber dans la contemplation de ces luttes affreuses, retenant son souffle au spectacle des massacres, la nation n'y prêta que l'attention la plus distraite; c'était pour elle « res inter alios acta ».

La féodalité périssait, comme périssent si souvent les organisations humaines, par le fait même du développement qu'elle avait acquis; elle s'était si bien séparée du peuple et avait si bien poussé son principe à l'extrême qu'elle allait s'effeuiller, comme les roses trop épanouies de Dunbar. Pendant que les seigneurs et leurs partisans, cette foule de *bravi* que les statuts contre la « maintenance » avaient essayé en vain de supprimer,

couvraient de leurs cadavres les champs de Wakefield, Towton et Tewkesbury, la vraie nation, la masse du peuple, avait une occupation fort différente; elle s'appliquait à s'enrichir et marchait peu à peu vers l'égalité des citoyens. A lire les innombrables documents qui nous ont été conservés de cette époque et qui se rapportent aux existences moyennes, on prend une impression décidée de développement pacifique, de relâchement du servage, de diffusion du bien-être. Nous nous éloignons du temps où les uns étaient assis sur des trônes et les autres assis par terre; on commence à soupçonner que, quelque jour peut-être, il y aura des chaises pour tout le monde. Dans ces documents, on vend, on achète, on teste, on transfert la propriété, sans se soucier d'York ni de Lancastre. Au cours d'un examen qui a porté sur des milliers de pièces, M. Thorold Rogers n'a trouvé que deux allusions aux guerres civiles[1]. Il ne faut pas, du reste, s'exagérer la durée de ces guerres; en mettant bout à bout les périodes d'hostilités, on trouve qu'elles durèrent trois ans en tout.

Les frontières entre les classes sont de moins en moins bien gardées; la guerre même aide à les franchir; les soldats de fortune sont anoblis; les commerçants de même. L'importance du commerce va sans cesse grandissant; on voit jusqu'à un roi, Édouard IV, essayer d'en faire, sans crainte de déroger; les navires anglais deviennent plus grands, plus nombreux et vont plus loin. La maison des Canynge de Bristol emploie huit cents marins; sa flotte marchande compte une *Marie Canynge* et un *Marie et Jean* dont les dimensions dépassent tout ce qu'on avait vu jusque-là. Un duc de Bedford est dé-

[1] *A History of Agriculture and Prices*, t. IV, Oxford, 1882, p. 19.

gradé de la pairie parce qu'il n'a pas d'argent et qu'un noble sans argent est tenté de devenir un brigand dangereux, pour vivre aux dépens d'autrui [1]. Car les progrès sont tout relatifs et, sans parler des guerres ouvertes, le brigandage seigneurial qui va s'éteignant n'est pas encore tout à fait mort.

La littérature du temps corrobore le témoignage des documents exhumés des vieux chartriers. Beaucoup de ses monuments sont la marque d'une nation plus généralement riche qu'autrefois, comptant plus d'hommes libres, faisant un commerce plus étendu. Le nombre des livres sur la courtoisie, l'étiquette, la bonne éducation, la bonne cuisine, la civilité puérile, avec recommandation de « ne pas prendre toujours le meilleur morceau *tout entier* pour soi » [2], est un signe de ces progrès. Les lettres

[1] Ce titre, conféré depuis aux Russells, qui le portent encore, avait été donné à George Neville; le roi qui s'était proposé de doter convenablement le nouveau duc y avait renoncé ; et, d'autre part, « as it is openly knowen that the same George hath not, nor by enheritance mey have, eny lyffelode to support the seid name, estate and dignite, or eny name of estate ; and oft time it is sen' that when eny Lord is called to high estate and have not liffelode conveniently to support the same dignite, it induces gret poverty, indigens, and causes oftymes grete extortion, embracere and mayntenaunce to be had... wherfore the kyng, by the advyse [etc...] exactith that fro hensfforth the same erection and making of Duke, and all the names of dignite guyffen to the seid George, or to the seid John Nevele his fader, be from hens fors voyd and of no effecte ». 17 Éd. IV, année 1477, *Rotuli Parliamentorum*, t. VI, p. 173.

[2] Tiré d'un traité célèbre, par Lydgate : *Stans puer ad mensam*, imprimé par Caxton :

T' enboce thi jowes with brede it is not due...
Thy teth also ne pike not with the knyff...
The best morsell, have this in remembraunce,
Hole to thiself alway do not applye.

Remains, p. p. Hazlitt, 1864, t. III, p. 23. Beaucoup d'autres traités d'étiquette, de cuisine etc.; voir notamment : *The Babees Book... the Book of Norture* (etc.) éd. Furnivall, 1868, 8°; *Two fifteenth century Cookery Books*. éd. T. Austin, E. E. T. S. 1888, 8°; *The Book of quinte essence...*

de la famille Paston en sont un autre[1]. Malgré toute la part faite dans ces lettres aux actes sauvages et barbares; bien qu'on y voie Marguerite Paston et ses douze défenseurs mis en déroute par un ennemi de la famille, et sir John Paston assiégé dans son château de Caister par le duc de Norfolk, une multitude de menus traits donnent un caractère tout moderne à cette collection, la plus ancienne série de lettres familières anglaises que nous possédions.

En dépit d'alliances aristocratiques, ces gens pensent et écrivent en honnêtes bourgeois, économes, pratiques et soigneux. Les femmes sont, elles aussi, intelligentes et pratiques. Pendant les absences de son mari, Marguerite Paston le tient au courant de ce qui se passe, administre ses biens, renouvelle les baux, touche les fermages; à lire ses lettres, on se représente sa maison, nette et propre comme un intérieur hollandais. S'il arrive un désastre, au lieu de se perdre en lamentations, elle le répare de son mieux et se précautionne pour l'avenir, comme font les honnêtes fourmis, et les honnêtes bourgeois. Elle aime son mari et on peut la croire quand, le sachant malade, elle lui écrit : « J'aimerais mieux vous avoir près de moi à la maison, où votre mal serait aussi bien soigné, pour le moins, que là où vous êtes, que d'avoir une robe neuve, fût-elle même d'écarlate[2]. » Jean

about 1460-70, éd. Furnivall, 1866 (recettes de médecine) : *Palladius on husbondrie*... about 1420, éd. Lodge, 1872 (sur les vergers et jardins); *The book of the Knight of la Tour Landry... translated in the reign of Henry VI,* éd. T. Wright, 1868, 8° (le tout p.p. l'*Early English text Society*).

[1] *The Paston Letters*, 1422-1509, éd. J. Gairdner, 1872, 3 vol. 8°.

[2] Voici un échantillon du style, des sentiments et de l'orthographe de l'honnête Marguerite : « If I mythe have had my wylle, I xulde a seyne yow er dystyme; I wolde ye were at hom, yf it wer your ese, and your sor

Paston emprisonné envoie à Marguerite des vers badins pour la distraire[1]. La raideur du moyen âge s'atténue.

Les recueils de conseils aux voyageurs, d'itinéraires ou guides à l'étranger[2], de vocabulaires, de dictionnaires et de grammaires[3], les guides commerciaux, le *Lybelle of Englyshe Polycye*[4] sont encore un signe des temps. Ce dernier document est caractéristique. C'est une sorte de rapport consulaire en vers, fort semblable (vers à part) à des milliers de rapports consulaires dont les « Livres Jaunes » et les « Blue Books » ont été remplis depuis, où l'auteur signale, pour chaque pays, les produits à importer et à exporter, les fraudes à craindre,

myth ben as wyl lokyth to her as it tys ther ye ben, now lever dan a gonne thow it wer of scarlette. I pray yow yf your sor be hol, and so that ye may indur to ryde, wan my fader com to London. that ye wol askyn leve, and com home wan the hors xul be sentte hom a zeyn, for I hope ye xulde be kepte as tenderly herr as ye ben at London. » 28 sept. 1443, t. I, p. 49.

[1] Il avait fait la connaissance de lord Henry Percy, emprisonné comme lui à la « Flotte » :

My lord Persy and all this house
Recomaund them to yow, dogge, catte and mowse,
And wysshe ye had be here, stille,
For they sey ye are a good gille.

21 sept. 1465, t. II, p. 237.

[2] Notamment : *The Itineraries of William Wey* (pèlerinages), Londres, Roxburghe Club, 1857 ; renseignements très pratiques, avec spécimens de conversations en grec; *The Stacions of Rome* (etc.), éd. Furnivall, E. E. T. S. 1868 (sur Rome et Compostelle), etc.

[3] Voir notamment : *Anglo-saxon and old English Vocabularies*, by Th. Wright, éd. Wülcker, Londres, 1884, deux volumes 8° ; *Promptorium Parvulorum, sive clericorum... circa A. D.* 1440, éd. Albert Way, *Camden Society*,, 1865, 4°, par Geoffrey le Grammairien, dominicain du Norfolk : *Catholicon Anglicum, an English latin Wordbook, dated* 1483, éd. Herrtage, E. E. T. S. 1881, 8°.

[4] Dans les *Political Poems*, p. p. Th. Wright (*Rolls*) t. II, p. 157. Date approximative, 1436. Cf. le *Débat des hérauts de France et d'Angleterre* (écrit vers 1456, éd. P. Meyer, *Société des anciens Textes*, 1877, 8° ; sur la marine, p. 9.

insiste sur la nécessité pour l'Angleterre d'avoir une forte marine et exagère la puissance navale des rivaux, afin que le Parlement demeure en éveil. Il faut être les premiers sur mer, afin de pouvoir imposer la paix, « pease by auctorité ». Il faut s'établir plus solidement qu'on n'a fait à Calais ; on dirait aujourd'hui Gibraltar. L'auteur énumère les produits de Prusse, Flandre, France, Espagne, Portugal, Gènes. Il est renseigné même sur l'Islande et sur son grand commerce de morue. Il veut une politique coloniale accentuée : il ne s'agit pas encore des Indes, mais seulement de l'Irlande ; il faut à tout prix soumettre les « Irlandais sauvages ».

Il s'étend longuement sur les méfaits des terribles Malouins que rien ne retient et que protègent les innombrables rocailles de leurs baies dont seuls ils connaissent les passes[1]. Comme conclusion, « avant toutes choses, soyons maîtres de la mer, qui entoure l'Angleterre, comme un mur de défense entoure une ville. »

Ces recommandations inquiètes n'empêchent pas, d'ailleurs, plus qu'aujourd'hui, l'épanouissement de l'orgueil national. L'instinct de la nationalité, si vague autrefois, a grandi d'année en année depuis la Conquête, et les Anglais sont fiers maintenant de tout ce qui est anglais ; ils sont fiers de leur marine malgré ses défauts, de leur armée malgré ses revers, de la richesse des Communes ;

[1] Les gens de Saint-Malo,

Are the grettest rovers and the grettest thevys
That have bene in the see many oone yere,
That oure marchauntes have bought full dere.
For they have take notable gode of oures
On thys seyde see, these false coloured pelours (pillards).
Called of Seynt Malouse, and elles where,
Wheche to there duke none obeysaunce woll bere.

p. 164.

ils se vantent même de leurs brigands. Il faut bien faire ce qu'on fait ; s'ils ont des voleurs, ce seront les meilleurs du monde. Sir John Fortescue, chevalier, grand juge, puis lord chancelier d'Angleterre, qui devait se connaître en voleurs, rend sur leur compte un témoignage décisif. Il écrit, en prose anglaise, un traité de la monarchie absolue et de la monarchie limitée[1]; l'admiration pour la patrie y éclate à chaque page. C'est le temps des Deux Roses, mais n'importe; lui non plus ne fait guère attention aux Deux Roses. L'Angleterre est le pays le mieux administré du monde, qui a les meilleures lois : le roi n'en peut faire aucune sans que son peuple y consente. Par là un juste équilibre s'établit : « Nos Communes sont riches; c'est pourquoi elles donnent à leur roi des quinzièmes et des dixièmes ou autres grands subsides... ce qu'elles ne pourraient faire si elles étaient appauvries par leur prince, comme les Communes de France. » Fortescue établit une thèse souvent confirmée depuis : si les Communes se révoltent quelquefois, ce n'est pas l'orgueil des richesses qui les y pousse ; c'est la tyrannie ; si elles étaient pauvres, les révoltes seraient bien plus fréquentes : « Tant qu'elles seront à leur aise, jamais elles ne s'insurgeront, à moins que leur prince, abandonnant la justice, ne se livre tout entier à la tyrannie. » Il est vrai que les Communes de France ne se révoltent pas

[1] *De Dominio regali et politico.* Il y étudie (chap. I) « the difference betwene Dominium regale and Dominium politicum et regale », différence qui consiste principalement en ceci que, dans le second cas, le roi « may not rule hys people by other lawys than such as they assenten unto ». Fortescue, né vers 1395, mort après 1476, rédigea en latin un traité *De natura Legis Naturæ* et un autre *De laudibus Legum Angliæ.* — *Works of sir John Fortescue... now first collected*, by Thomas [Fortescue] lord Clermont, Londres, 1869, 2 vol. 4°.

(Louis XI régnait alors au Plessis lez Tours); Fortescue s'en indigne et leur fait honte de ce « manque de cœur »!

On pourrait trouver qu'il y a en Angleterre beaucoup de voleurs; c'est vrai, il y en a beaucoup; mais c'est justement une gloire de plus : « On a vu souvent en Angleterre trois ou quatre voleurs, poussés par la famine, se jeter sur sept ou huit honnêtes gens et les voler tous. » Les voleurs de France en seraient bien incapables! « Aussi voit-on rarement des Français pendus pour vol, » ajoute Fortescue, qui n'avait, ce semble, pour parler ainsi, jamais passé par Montfaucon ni rencontré Villon sur son chemin; « ils n'ont pas le cœur de faire un acte si terrible. Il y a plus d'hommes pendus en Angleterre en un an pour vol et meurtre qu'en France pendant sept ans[1]. » Comme juge, Fortescue pend les voleurs, mais, comme Anglais, il les admire; le voleur national est supérieur à tous les autres. Une gravure du *Punch* représente un ivrogne de Londres que deux agents entraînent; les gamins de la rue commentent la scène. « Ce n'est pas mon père, dit l'un, que deux policemen pourraient emmener ainsi; pour lui il en faut bien toujours six! » Si ce gamin devient grand juge, il refera, dans le même esprit, le traité de Fortescue.

[1] « Our comons be riche, and therfor they gave to their kyng, at sum tymys quinsimes and dismes, and often tymys other grete subsydys... This might thay not have done if they had ben empoveryshyd by their kyng as the comons of Fraunce... If thay be not poer, thay will never aryse, but if their prince so leve justice, that he gyve hymself al to tyrannye... Onely lacke of harte and cowardise kepyn the Frenchmen from rysyng... It hath ben often seen in England that three or four thefes, for povertie, hath sett upon seven or eight true men and robbyd them al... It is right seld that French men be hangyd for robberye, for that thay have no hertys to do so terryble an acte. There be therfor mo men hangyd in Englond in a yere for robberye and manslaughter than ther be hangid in Fraunce for such cause of crime in seven yers. » Chap. XII et XIII, t. I, pp. 465 et s.

Ainsi se vulgarise, en ce siècle, l'usage de la prose; l'emploi qui en est fait n'est pas sans précédent, mais cet emploi est infiniment plus fréquent : marque d'une nation qui se tasse, se concentre, s'asseoit. On suit les exemples antérieurement donnés. L'évêque Pecock se sert de l'ironie de Wyclif pour défendre ce que Wyclif avait attaqué : les pèlerinages, les frères, les biens du clergé, l'usage des statues et des peintures[1]; son âpre éloquence est faite de sarcasmes; il continue une tradition, chère à la race anglaise et qui, sans cesse renouvelée, viendra jusqu'à Swift et aux humouristes du dix-huitième siècle; tout bouillonnant de passion, il s'applique à parler d'un ton froid, sans faire de gestes. Wyclif veut tout trouver dans la Bible et proscrit les pèlerinages, dont la Bible ne dit rien. Mais alors, dit Pecock, nous voilà bien embarrassés, et comment oserons-nous porter des culottes dont la Bible ne dit rien non plus? Comment justifier l'usage des horloges pour savoir l'heure? Et avec un grand sérieux, d'une voix calme, il approfondit la question : « Sans doute il y a bien dans l'Écriture, mention d'horloges montrant les heures du jour par l'ombre que fait le soleil dans un cercle; mais jamais, sauf depuis peu de temps, on n'a fait usage d'horloges disant les heures du jour et de la nuit par la marche de leurs poids et de leur pendule. » Où trou-

[1] Dans son principal ouvrage, le *Repressor of over much blaming of the Clergy*, ed. Babington (*Rolls*), 1860, 2 vol. 8°. Pecock naquit vers 1395, il fut fellow d'Oriel College, Oxford, évêque de St-Asaph, puis de Chichester. Il écrivit, outre le *Repressor*, quantité d'ouvrages (*Donet*, *Book of Faith*; *Follower of Donet*, etc., inédits), aussi en prose anglaise. L'Église trouva qu'il allait trop loin et accordait à la raison un rôle excessif; ses écrits furent condamnés et brûlés; il fut relégué dans l'abbaye de Thorney en 1459 et y mourut peu après.

verez-vous dans la Bible « qu'on doive la traduire en anglais[1]? » Du même ton de voix, Wyclif avait exposé, au siècle d'avant, les abus de l'Église; du même ton de voix, l'auteur de *Gulliver* exposera, trois siècles plus tard, l'heureux usage qui pourrait être fait des petits Irlandais, comme viande de boucherie.

Le fait à retenir, pour le moment, est que le nombre des prosateurs se multiplie. Ils écrivent avec plus d'abondance qu'auparavant; ils traduisent d'anciens traités; ils dévoilent les mystères de la chasse, de la pêche et du blason; ils composent des chroniques; ils assouplissent la langue, comme fait sir Thomas Malory, en rédigeant une compilation de tous les romans d'Arthur, publiée par Caxton, premier imprimeur anglais et, lui aussi, un prosateur[2]; ils écrivent même sur l'amour[3].

L'importance diminuée de la classe seigneuriale et féodale, l'importance accrue de la classe bourgeoise et ouvrière, rapprochent les unes des autres les diverses parties de la nation, et le fait aura dans la littérature une conséquence considérable : le jour viendra où le même auteur pourra s'adresser à tout l'auditoire et

[1] *Repressor*, I, ch. XIX.

[2] Ex. *The Boke of St. Albans, by Dame Juliana Berners, containing treatises on hawking, hunting and cote armour, printed at St. Albans, by the Schoolmaster printer in* 1486, *reproduced in fac simile,* par W. Blades Londres, 1881, 4° (partie vers et partie prose; adapté du français). — *A Chronicle of England* (de la création à 1417), par Capgrave, né 1394, mort 1464, éd. Hingeston (*Rolls*), 1858. (Du même, un *Liber de illustribus Henricis*, en latin, éd. Hingeston. *Rolls*, 1858, etc.). — *A Book of the noble Historyes of kynge Arthur and of certen of his Knyghtes,* imprimé par Caxton en 1485; réimprimé avec notes (*Le Morte Darthur,* by sir Thos. Malory), par O. Sommer et Andrew Lang, Londres, 1889, 2 vol. 8°. Il sera de nouveau question de Malory et de Caxton à propos de la Renaissance.

[3] *Testament of Love*, en prose; a été attribué à Chaucer. M. Skeat a montré, en déchiffrant un anagramme, que l'auteur s'appelait Kitsun : « Margaret of Virtw have mercy on Kitsun » *Academy*, 11 mars 1893.

écrire pour tout le peuple. Dans cent ans, il faudra tenir compte du jugement de la nation entière sur les choses de l'esprit; il y aura un parterre dont les exigences feront fléchir le plus obstiné des poètes d'Élisabeth; Ben Jonson sera moins classique et plus anglais qu'il n'eût voulu; il comptait mettre un chœur dans sa tragédie de *Séjan;* la crainte du parterre l'en empêche; il grommelle mais se soumet[1]. L'épargne et le labeur du paysan et de l'ouvrier anglais au quinzième siècle eurent ainsi sur la littérature une influence inattendue : ils contribuèrent à préparer un auditoire pour Shakespeare.

IV.

D'une autre manière encore les temps nouveaux se préparent; les dieux vont descendre de l'Olympe et revivre parmi les hommes.

Pendant que l'ancienne littérature s'éteint, une autre se prépare, qui la remplacera en France, mais qui la continuera, transformée et rajeunie, en Angleterre. Rome, Athènes, l'Italie, donneront à l'Angleterre un signal et non pas des lois; mais ce signal est d'importance, heureux les peuples qui l'entendirent, c'est le signal du réveil.

Dans cette Italie que Chaucer avait visitée au quatorzième siècle, la passion antique va grandissant au quinzième; les latins ne suffisent plus, il faut connaître

[1] Il n'a pas observé, il l'avoue, « the strict laws of time », et il n'a pas mis de chœur; mais ce n'est pas sa faute : « Nor is it needful, or almost possible in these our times, and to such auditors as commonly things are presented, to observe the old state and splendor of dramatic poems, with preservation of any popular delight. » *To the Readers.*

les Grecs. Pétrarque vénérait un manuscrit d'Homère, mais c'était pour lui un fétiche muet[1]: le fétiche maintenant s'est fait dieu et rend des oracles que tout le monde comprend. La ville des empereurs grecs tient encore et les lettres y brillent d'un dernier éclat. Pendant que l'ennemi est à ses portes, elle rectifie ses grammaires, remonte aux sources, rejette les mots nouveaux et restaure l'ancienne langue de Démosthène; jamais la ville de Constantin n'a été plus grecque qu'à la veille de sa destruction [2]. La renommée de ses rhéteurs se répand au loin; on vient d'Italie pour entendre Jean Argyropoulos, les Chrysoloras, le fameux Chrysococcès, diacre de Sainte-Sophie et grand sacellaire.

Mais l'heure fatale est proche; l'ère des croisades est finie; un irrésistible mouvement de reflux a commencé; à son tour, la chrétienté recule. Il n'est plus nécessaire d'aller à Jérusalem pour batailler contre l'infidèle; on le trouve à Nicopolis et à Kossovo; les villes illustres du monde grec tombent les unes après les autres, et les grammairiens exilés viennent demander asile aux tyranneaux lettrés d'Italie, apportant avec eux leurs manuscrits. Les uns, comme Théodore Gaza, ont été chassés de Thessalonique et enseignent à Mantoue et à Sienne; d'autres sont partis à la chute de Trébizonde.

Sur le trône des Paléologues, règne Constantin XII Dragassès; les Turcs n'ont déjà plus Brousse pour capitale; ils ont laissé bien loin derrière eux la ville aux mosquées vertes, avec ses grands platanes, ses vignes grimpantes et ses tombeaux des califes. Ils ont passé le Bosphore et sont établis à Salonique, Sophia, Philippopoli;

[1] « Homerus tuus apud me mutus ». *Fam.* XII, 2.

[2] H. Vast, *Le Cardinal Bessarion*, Paris, 1878, 8°, p. 14.

Andrinople est leur centre provisoire; Mahomet II les commande. En face du « château d'Asie », il a construit sur le Bosphore le « château d'Europe », Roumel Hissar, aux tours roses; il est le maître des deux rives.

Il se rapproche de la capitale, et masse ses troupes le long du mur faisant face à l'Europe; il a cent trente canons, il ouvre le feu le 11 avril 1453. Le 28 mai, les Turcs prennent leurs positions pour l'assaut, tandis que dans Byzance, se déploie pour la dernière fois une ample procession de prêtres et de moines portant le bois de la vraie croix, les statues miraculeuses et les reliques des saints. L'assaut commence à deux heures du matin; un pan de mur près de la porte Saint-Romain s'écroule; la porte « Cercoporta » est prise; la lutte est au cœur de la ville; l'empereur est tué; la basilique élevée par Justinien à la sagesse divine, Sainte-Sophie, remplie d'une foule en prières, est maintenant pleine de cadavres. La fumée d'un immense incendie monte sous le ciel.

Tout ce qui put fuir s'exila; les Grecs affluèrent en Italie; des bibliothèques pillées, sortirent en foule les manuscrits dont Nicolas V et Bessarion enrichirent Rome et Venise; la conséquence du désastre fut pour l'Europe lettrée une nouvelle impulsion donnée aux études classiques.

Aux lueurs de l'incendie se mêlait une lumière d'aurore, et ses rayons allaient éclairer l'Italie et la France, et, plus loin vers le Nord, l'Angleterre même.

FIN.

TABLES.

MÉMENTO HISTORIQUE.

I.

DE JULES CÉSAR A GUILLAUME LE CONQUÉRANT

(LIVRE I. — LES ORIGINES.)

55 av. J.-C. — Première expédition de Jules César en Grande-Bretagne.
43 apr. J.-C. — Commencement de la conquête permanente de la Grande-Bretagne, avec Aulus Plautius.
78-84. — Gouvernement d'Agricola.
162. — Les Marcomans et les Quades passent le Danube.
378-95. — Théodose le Grand (empereur d'Orient).
403. — Commencement du rappel des troupes romaines de Grande-Bretagne.
410. — Prise de Rome par Alaric (Visigoth).
418. — Royaume visigoth de Toulouse.
451. — Attila battu par Aetius.
2e moitié du Ve siècle. — Grandes invasions germaniques en Angleterre.
481-511. — Clovis roi des Francs (baptisé, 496).
Début du VIe siècle. — Émigration des Bretons d'Angleterre en Armorique.
526. — Mort de Théodoric (Ostrogth) à Ravenne.
527-65. — Justinien empereur.
543. — Saint Benoît meurt au mont Cassin.
547. — Ida, roi de Northumberland.
568. — Les Lombards en Italie.
563. — Saint Columba fonde le monastère d'Iona.
590-604. — Pontificat de saint Grégoire-le-Grand.
597. — Arrivée en Angleterre du prieur Augustin.
732. — Victoire de Charles Martel à Poitiers sur les Sarrasins.
754. — Donation de Pépin le Bref (origine du pouvoir temporel des Papes).

814. — Mort de Charlemagne, roi 768; Roncevaux, 778; empereur, 800.
789. — Apparition des Danois ou Normands en Angleterre.
871-901. — Règne d'Alfred-le-Grand.
878. — Partage de l'Angleterre entre Alfred et Guthrum (danois); paix de Wedmore.
886. — Siège de Paris par les Normands.
911? — Traité de Saint-Clair-sur-Epte entre Rollon le Normand et Charles-le-Simple.
937. — Victoire d'Æthelestan roi de Wessex à Brunanburh.
959. — Avènement d'Edgar (gouvernement de saint Dunstan).
987. — Hugues Capet sacré à Noyon.
997-1038. — Saint-Étienne, roi de Hongrie.
1015-44. — Règne de Iaroslav-le-Grand en Russie.
1017-35. — Cnut-le-Grand (danois), roi d'Angleterre et de Scandinavie.
1035. — Mort de Robert, duc de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant.
1042-66. — Édouard le Confesseur.
1052. — Visite de Guillaume à Édouard-le-Confesseur.
1053. — L'établissement des Normands en Italie ratifié par le Pape.
1053. — Mort de Godwine.
1054. — Séparation définitive des Églises grecque et latine.
1064. — Serment d'Harold; son avènement, 1066.

II.

DE LA CONQUÊTE A L'ABOLITION DU « PRÉSENTEMENT D'ENGLESCHERIE » 1066-1340.

(LIVRE II. — LA CONQUÊTE FRANÇAISE.)

1066. — Batailles de Stamford Bridge et de Hastings; règne de Guillaume-le-Conquérant.
1073-85. — Grégoire VII (Hildebrand); les Investitures.
1076. — Henri IV d'Allemagne excommunié. Prise de Jérusalem par les Turcs.
1077. — Pénitence d'Henri IV à Canossa.
1084. — Saint Bruno de Cologne fonde la Grande Chartreuse.
1087. — Guillaume-le-Roux.
1095. — Conquête du Portugal par Henri de Bourgogne (royaume en 1139). Concile de Clermont, la croisade, Urbain II.
1096. — Première croisade, Godefroy de Bouillon.
1099. — Prise de Jérusalem par les Croisés.

1100. — Louis VI, le Gros « roi désigné »; Suger; Henri Ier, Beauclerc, roi d'Angleterre.

1119. — Organisation des Templiers par Hugues de Payens.

1130. — Royaume normand de Sicile.

1131-42. — Foulques d'Anjou, roi de Jerusalem.

1133. — Naissance d'Henri (Henri II), fils de Mathilde (fille d'Henri Ier d'Angleterre et femme en premières noces de l'empereur Henri V) et de Geoffrey d'Anjou, Plantagenet.

1135. — Étienne de Blois, roi d'Angleterre.

1137. — Mariage de Louis (Louis VII) avec Aliénor d'Aquitaine.

1138. — Élection de Conrad III, empereur d'Allemagne (né au château de Waiblingen), premier gibelin.

1139. — Innocent II ratifie la création du royaume normand de Sicile, Calabre et Pouille (règne de Roger II).

1141. — Le concile de Sens condamne Abélard, sur les conclusions de saint Bernard.

1143. — La République à Rome; Arnaud de Brescia (disciple d'Abélard).

1146. — Saint Bernard prêche la croisade (Conrad III, Louis VII).

1152. — Mariage d'Henri (Henri II) et d'Aliénor d'Aquitaine, précédemment femme de Louis VII.

1152-90. — Frédéric I Barberousse, empereur d'Allemagne, « empereur des Romains, toujours auguste ».

1154-89. — Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre.

1154. — Nicolas Breakspeare, pape (Adrien IV).

1155. — Bulle *Laudabiliter* donnant l'Irlande au roi d'Angleterre.

1161-70. — Archiépiscopat de Thomas Becket.

1169 et s. — Première invasion anglaise de l'Irlande.

1178. — Frédéric Barberousse couronné à Arles roi des Bourguignons.

1180-1223. — Philippe Auguste, roi de France.

1187. — Prise de Jérusalem par Saladin.

1189-99. — Richard Cœur-de-Lion.

1189 et s. — Croisade de Frédéric Barberousse (noyé dans le Selef ou Cydnus 1190), Richard Cœur-de-Lion et Philippe Auguste.

1191. — Fondation de l'ordre Teutonique.

1197-1250. — Frédéric II (Allemagne et Sicile).

1198-1216. — Innocent III.

1199-1216. — Jean-sans-Terre.

1204. — Prise de Constantinople par les Croisés (4e croisade): Empire latin de Constantinople; Baudoin de Flandre empereur; Villehardouin.

1205. — Perte de la Normandie par Jean-sans-Terre (Château-Gaillard pris, 1203).

1208-29. — Croisade contre les Albigeois.

1213. — Première convocation des représentants des villes au Conseil Commun d'Angleterre. Jean-sans-Terre se déclare vassal du Saint-Siège.

1214. — Victoire de Philippe-Auguste à Bouvines sur la coalition flamande, anglaise et allemande (Othon IV).

1215. — Naissance de saint Louis, 25 avril; la Grande Charte d'Angleterre, 12 juin.
1216-72. — Henri III, roi d'Angleterre.
1221-4. — Les Dominicains, puis les Franciscains, en Angleterre.
1224. — Mort de Gengiskhan, souverain des Mongols.
1226-70. — Saint Louis.
1227-41. — Grégoire IX, pape (réunion des Décrétales).
1233. — Les Dominicains chargés par Grégoire IX de l'Inquisition.
1236. — Henri III épouse Aliénor de Provence, sœur de la reine de France.
1237. — Les Mongols s'avancent jusqu'à Varsovie (séjour en Russie jusqu'au XVIe siècle).
1242. — Saint Louis bat les Anglais à Taillebourg.
1244. — Les Turcs occupent définitivement Jérusalem.
1261. — Fin de l'Empire latin de Constantinople.
1264. — Saint Louis, arbitre entre Henri III et ses barons révoltés, condamne, par le dit d'Amiens, les provisions d'Oxford de 1258. — Simon de Montfort vainqueur à Lewes. — Walter de Merton fonde à Oxford Merton College.
1265. — Le « Grand Parlement » de Simon de Montfort. — Simon battu et tué à Evesham.
1269. — Pragmatique sanction de saint Louis (libertés gallicanes).
1270. — Saint Louis meurt de la peste à Tunis.
1271 et s. — Voyages de Marco Polo.
1272-1307. — Édouard Ier d'Angleterre.
1282. — Vêpres Siciliennes.
1284. — Mort d'Alphonse X le Sage, roi de Castille. — Annexion définitive du pays de Galles; le titre de Prince de Galles.
1285-1314. — Philippe IV le Bel.
1292. — Jean Baliol, candidat au trône d'Écosse, jure fidélité à Édouard Ier.
1294-1303. — Boniface VIII, pape.
1295. — Premier véritable Parlement.
1296 et s. — Guerre d'Écosse (Wallace et Bruce).
1302. — États généraux de France avec les trois ordres. — Le compas de marine ou boussole de Flavio Gioia d'Amalfi.
1304. — Philippe-le-Bel bat les Flamands à Mons-en-Puelle.
1305. — Clément V; commencement du séjour des papes en France
1307-27. — Edouard II, roi d'Angleterre.
1307. — Arrestation des Templiers en France.
1310. — Inquisiteurs d'État (origine du conseil des Dix) à Venise.
1312. — L'ordre des Templiers aboli par Clément V.
1314. — Édouard II battu par Bruce à Bannockburn.
1320. — Mort de Dante.
1327. — Édouard II déposé puis assassiné; Édouard III proclamé roi, Mortimer (amant d'Isabelle, femme d'Édouard II), protecteur du royaume.
1328. — Philippe VI, avènement des Valois.

1330. — Édouard III fait pendre Mortimer.
1337. — Édouard III prend le titre de roi de France.
1338. — Commencement des hostilités (guerre de Cent Ans). — Victoire navale d'Edouard III à l'Ecluse.
1340. — Abolition du « presentement d'Englescherie ». — (?) Naissance de Chaucer.

III.

DE LA NAISSANCE DE CHAUCER A LA FIN DES DEUX ROSES, 1340-1486.

(LIVRE III. — L'ANGLETERRE AUX ANGLAIS.

1340. (?) — Naissance de Chaucer.
1341. — Jour de Pâques, couronnement de Pétrarque au Capitole.
1342. — Campagne malheureuse d'Edouard III en Bretagne.
1345. — Massacre de Jacques van Arteveldt à Gand. — Faillite des Bardi et des Peruzzi (prêteurs d'Édouard III). — Introduction en Castille de la race des moutons anglais.
1346. — Bataille de Crecy, 26 août. — David Bruce fait prisonnier à Neville's Cross, 17 octobre.
1347. — Charles de Blois fait prisonnier à la Roche-Darien. — Prise de Calais par Edouard III. — Université de Prague sur le modèle de Paris. — Rienzi, tribun à Rome.
1348. — La grande peste sur le continent (mort de Villani).
1349 (?). — Création de l'ordre de la Jarretière.
1349. — La grande peste en Angleterre.
1349. — Acquisition du Dauphiné par la couronne de France.
1350. — Mort de Philippe VI, avènement de Jean-le-Bon.
1351. — Statut de *Provisors* (échec à l'autorité papale en Angleterre). — Création de l'ordre français de l'Étoile.
1353. — Accession de Berne à la confédération helvétique (huit cantons). — Statut de *Præmunire* (pour restreindre l'autorité papale en Angleterre).
1355. — Ordonnance (française) permettant aux délégués des États de surveiller la perception et l'emploi des taxes. — Mort de Marino Faliero.
1356. — Bulle d'or de Charles IV définissant les droits des sept électeurs. — Bataille de Poitiers, le roi Jean prisonnier (19 sept.).
1357. — Grande ordonnance (française) réformant les finances, l'armée, la justice, les privilèges royaux, etc.
1358. — La Jacquerie. — Mort d'Étienne Marcel.

1360. — Paix de Brétigny, retour de Jean-le-Bon.

1361. — Les grandes compagnies, tards-venus, malandrins, etc.

1362. — Statut prescrivant l'emploi de la langue anglaise devant les tribunaux d'Angleterre.

1363. — Université de Cracovie sur le modèle de Paris. — Le chancelier ouvre le Parlement par un discours en anglais.

1364. — Mort de Jean-le-Bon à Londres, avènement de Charles V (le Sage). — Du Guesclin, vainqueur des Navarrais à Cocherel.

1366. — Le Parlement déclare nul l'acte de Jean-sans-Terre reconnaissant la souveraineté du pape; Édouard III refuse le tribut au Saint-Siège.

1367. — Le prince Noir vainqueur à Navarette; du Guesclin prisonnier.

1367-71. — Ministère de William de Wykeham en Angleterre.

1370. — Pose de la première pierre de la Bastille.

1371. — Avènement des Stuarts en Écosse (avec Robert Stuart, neveu de David Bruce.).

1372. — Poitiers et la Rochelle repris aux Anglais.

1374. — Mort de Pétrarque.

1375. — Mort de Boccace.

1376. — Le « Bon Parlement ». — Mort du prince Noir. — Les Papes quittent Avignon.

1377. — Mort d'Édouard III, avènement de Richard II, roi d'Angleterre.

1378. — Élection des deux papes Urbain VI (italien) et Clément VII (français); grand schisme d'Occident.

1379. — Fondation de New College, à Oxford, par William de Wykeham (ouvert en 1386).

1380. — Mort de du Guesclin et de Charles V, avènement de Charles VI.

1381. — Révolte des paysans anglais, Wat Tyler (en juin, durée : 2 semaines). — Wyclif nie la transsubstantiation.

1383. — Urbain VI fait prêcher en Angleterre la croisade contre Clément VII et les Français.

1384. — Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne (fils du roi Jean-le-Bon) hérite du comté de Flandre (Nevers, Artois, Flandre, etc.).

1386. — Expédition de Jean de Gand, duc de Lancastre, en Castille. — Jagellon (Wladislas), roi de Pologne.

1387. — Échec en Flandre de la croisade conduite par Henri le Despencer, évêque de Norwich.

1388. — Les « lords appellants » (Gloucester, Derby, Nottingham, Warwick, Arundel) font exécuter Brember, Tressilian et autres conseillers de Richard II.

1389. — Les Appelants renversés; gouvernement personnel de Richard II. — Mort de Dmitri III (a fait Moscou capitale et a bâti le Kremlin).

1392. — Folie du roi Charles VI.

1393. — Renouvellement et consolidation des statuts antérieurs de *Provisors* et *Præmunire*.

1394-5. — Richard en Irlande.

1396. — Richard II épouse Isabelle fille de Charles VI. — Ordonnance

autorisant les médecins de Montpellier à disséquer des cadavres de suppliciés. — Victoire des Turcs à Nicopolis sur les Français et autres Croisés, commandés par Jean, comte de Nevers (plus tard Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne).

1397. — Les Appelants arrêtés, Arundel exécuté. Gouvernement absolu de Richard. — Union de Calmar (les trois royaumes scandinaves sous le même sceptre).

1399. — Richard deshérite son cousin Henri de Derby, fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, et passe en Irlande; Henri débarque, 4 juillet; Richard est pris et déposé (puis mis à mort); avènement d'Henri, premier Lancastre (Henri IV).

1400. — Fin des chroniques de Froissart, mort de Chaucer, naissance de Lucca della Robbia.

1401. — Insurrection galloise (Owen Glendower). — Statut « de hæretico comburendo » (en Angleterre). — Concours pour les portes du Baptistère de Florence.

1402. — Luttes des Mongols et des Ottomans; Bajazet battu et pris à Ancyre par le Mongol Tamerlan. — Lettres patentes de Charles VI aux Confrères de la Passion (4 déc.).

1403. — Défaite des Gallois; mort de Hotspur à Shrewsbury.

1405. — Le jeune Jacques d'Écosse prisonnier à la Tour.

1408. — Glendower et les Percies réduits à l'impuissance.

1410. — Armagnacs et Bourguignons; ces derniers s'unissent par la suite aux Anglais.

1413. — Mort d'Henri IV d'Angleterre. Avènement d'Henri V.

1414. — Concile de Constance (question du schisme papal, de l'hérésie de Wyclif, de Hus, etc.).

1415. — Supplice de Jean Hus à Constance. — Azincourt, 25 octobre.

1420. — Traité de Troyes; Henri V reconnu héritier du trône de France.

1421. — Les Français et les Écossais battent les Anglais à Baugé.

1422. — Mort d'Henri V et de Charles VI. — Avènement d'Henri VI (âgé de neuf mois) et de Charles VII. Le duc de Bedford continue la guerre en France, avec l'aide des Bourguignons.

1424. — Jacques Ier, admis à rançon, retourne en Écosse. — Défaite des Français et des Écossais à Verneuil; tout le nord de la Loire aux Anglais.

1428. — Siège d'Orléans. — Mort du peintre Masaccio.

1429. — Jeanne d'Arc délivre Orléans (mai) et fait sacrer le Dauphin à Reims (juillet).

1430. — Jeanne d'Arc prise à Compiègne et vendue aux Anglais.

1431. — Jeanne d'Arc brûlée à Rouen (30 mai). — Henri VI sacré à Paris. — Concile de Bâle.

1434. — Cosme de Médicis, « père de la patrie », gouverne Florence (jusqu'en 1464).

1435. — Congrès *européen* d'Arras, en vue d'une paix générale. — Mort de Bedford. — Réconciliation des Français et des Bourguignons.

1437. — Paris se rend au roi de France. — Jacques Ier d'Écosse assassiné.

1439. — L'union des Églises grecque et latine est signée au concile de Florence (mais ne sera pas exécutée); présence de Bessarion, d'Isidore de Russie et de Jean II Paléologue. — Humphrey, duc de Gloucester, donne 129 manuscrits à Oxford. Les États Généraux de France votent une taille perpétuelle. L'ordonnance d'Orléans prépare l'organisation d'une armée permanente (cavalerie, lances, 1445; infanterie, 1448).

1440. — Fondation d'Eton par Henri VI, et de King's College, Cambridge, l'année suivante.

1445. — Henri VI épouse Marguerite d'Anjou, âgée de seize ans, fille de René d'Anjou, roi titulaire de Naples.

1447. — Mort (violente?) de Humphrey, duc de Gloucester. — Avénement du pape Nicolas V (Thomas de Sarzane). — Exploits de Scanderbeg (George Castriot, Albanais) contre Amurat II.

1448. — Avènement de Constantin XII, dernier empereur d'Orient.

1449. — Fin du grand schisme papal (concile de Lausanne).

1450. — Impression à Mayence d'une Bible au moyen de caractères mobiles (Bible Mazarine). — Avènement de Mahomet II.

1452. — Naissance de Léonard de Vinci.

1453. — Prise de Constantinople par les Turcs. — Talbot tué à la bataille de Castillon; entrée de Charles VII à Bordeaux. — Fin de la guerre de Cent Ans; les Anglais n'ont plus que Calais. — Mantegna commence ses fresques aux Eremitani de Padoue.

1454. — Procès en réhabilitation de Jeanne d'Arc.

1455. — Première bataille de St-Alban (guerre des Deux Roses); Richard d'York vainqueur; Henri VI blessé et pris (Richard descend, par son père, d'Edmond, duc d'York, 5e fils d'Édouard III, et, par sa mère, de Lionel duc de Clarence, troisième fils. Henri VI descendait de Jean de Gand, 4e fils. York = Rose Blanche).

1456. — Jean Hunyade bat Mahomet II devant Belgrade.

1458. — Mort d'Alphonse V « le Magnanime », roi de Naples et d'Aragon. — Prise d'Athènes par les Turcs. — Avènement de Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini).

1460. — Henri VI battu et pris à Northampton (juillet). — Richard d'York battu (par Marguerite d'Anjou) et décapité à Wakefield (décembre).

1461. — Défaite des Yorkistes à St-Alban. — Édouard, fils de Richard d'York, entre néanmoins à Londres et se fait couronner à Westminster (Édouard IV), victoire des Yorkistes à Towton (29 mars). — Mort de Charles VII, avènement de Louis XI.

1462. — Découvertes des Portugais en Guinée.

1464. — Victoires Yorkistes à Hedgeley Moor et Hexham.

1465. — Henri VI pris et enfermé à la Tour. — Commencement des hostilités entre Charles comte de Charolais (Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne en 1467) et Louis XI.

1466. — Édouard IV épouse la belle Élisabeth Woodville, veuve de Sir John Grey, Lancastrien. — Mort de Donatello.

1469. — Laurent « le Magnifique » gouverne Florence.

1470. — Henri VI rétabli sur le trône par Warwick. — L'imprimerie à Paris.

1471. — Warwick battu par Édouard IV et tué à Barnet (avril). — Marguerite d'Anjou débarque; elle est battue et prise par Édouard à Tewkesbury (mai). — Henri VI remis à la Tour y est assassiné (mai).

1475. — 6 mars, naissance de Michel Ange.

1476. — Granson et Morat. — Caxton établit ses presses à Westminster.

1477. — Charles-le-Téméraire tué devant Nancy. Sa fille Marie épouse Maximilien d'Autriche, fils de l'Empereur. — Les « Dictes and Sayings », premier livre imprimé par Caxton en Angleterre.

1478. — Supplice du duc de Clarence, frère d'Édouard IV.

1481. — Mort de Mahomet II. — Rivalité de ses fils Bajazet II et Zizim.

1483. — Mort d'Édouard IV. — Son frère Richard, duc de Gloucester, protecteur du royaume. — Mort des Enfants d'Édouard, Richard roi (juillet). — Mort de Louis XI, avènement de Charles VIII, roi de France.

1485. — Richard III battu à Bosworth, 11 août, par Henri Tudor, comte de Richmond (Catherine de Valois, fille de Charles VI, roi de France, avait épousé Henri V d'Angleterre, puis, à la mort de celui-ci, un Gallois de médiocre fortune, Owen Tudor, de qui elle eut deux fils. L'un d'eux, fait comte de Richmond, épousa Marguerite Beaufort, arrière-petite-fille de Jean de Gand, duc de Lancastre et de sa maîtresse Catherine Swinford. De cette union était né Henri Tudor, qui, malgré cette absence de titre quelconque à la couronne, devint, après Bosworth, le roi Henri VII).

1486. — Henri VII épouse Élisabeth, fille d'Édouard IV : union des Deux Roses.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE I. — LES ORIGINES.

CHAPITRE I.

BRITANNIA.

CHAPITRE II.

L'INVASION GERMANIQUE.

CHAPITRE III.

LA POÉSIE NATIONALE DES ANGLO-SAXONS.

CHAPITRE IV.

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE DES ANGLO-SAXONS.

LIVRE II. — L'INVASION FRANÇAISE.

CHAPITRE I.

LA BATAILLE.

CHAPITRE II.

LES LETTRES FRANÇAISES SOUS LES ROIS NORMANDS ET ANGEVINS.

CHAPITRE III.

LES LETTRES LATINES.

CHAPITRE IV.

LES LETTRES ANGLAISES.

LIVRE III. — L'ANGLETERRE AUX ANGLAIS.

CHAPITRE I.

LE NOUVEAU PEUPLE.

CHAPITRE II.

CHAUCER.

CHAPITRE III.

LE GROUPE DES POÈTES.

CHAPITRE IV.

WILLIAM LANGLAND ET SES VISIONS.

CHAPITRE V.

LA PROSE AU QUATORZIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE VI.

LE THÉATRE.

CHAPITRE VII.

LA FIN DU MOYEN AGE.

INDEX.

FIN.